

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
DIX EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE
VAN GELDER, NUMÉROTÉS DE I A IO

LES MANUSCRITS
DES
ENNEADES

ÉTUDES PLOTINIENNES

II

LES MANUSCRITS
DES

PAR

PAUL HENRY, S. J.
DOCTEUR EN LETTRES

Deuxième édition



1948

L'ÉDITION UNIVERSELLE, S. A.

53, RUE ROYALE, BRUXELLES

DESCLÉE DE BROUWER ET C^{ie} A. M^r J. PICARD
76 bis, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS, 6^e 82, RUE BONAPARTE, PARIS, 7^e

DU MÊME AUTEUR

Plotin et l'Occident, *Firminus Maternus, Marius Victorinus, saint Augustin et Macrobie*, dans le *Spicilegium Sacrum Lovaniense*, t. XV, 292 pp., Louvain, Spicilegium, 40, rue de Namur, 1934.
Couronné par l'Académie Française (Prix Bordin).
Couronné par l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques (Prix Théodore Reinach).

Recherches sur la « Préparation Évangélique » d'Eusèbe et l'édition perdue des œuvres de Plotin publiées par Eustochie, dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, Section des Sciences Religieuses, t. L, XII-144 pp., Paris, Leroux, 1935.
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Prix Delalande-Gaétan).

Vers la reconstitution de l'enseignement oral de Plotin, mémoire publié dans le *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique*, Classe des Lettres, t. XXIII, 1937, pp. 310-342.

La vision d'Ostie, *Se place dans la vie et l'œuvre de saint Augustin*, 130 pp., Paris, Vrin, 1938.

Études Plotiniennes. I. Les États du texte de Plotin, xxviii-426 pp. *Museum Lessianum*, Section Philosophique, n° 20, Paris, Desclée de Brouwer et C^{ie}, Bruxelles, L'Édition Universelle, 1938.

10188

A MON AMI

WALTER JANUSCHEK

A. D. MCMXXXVIII

AVANT-PROPOS

Dès la fin de 1932, la rédaction de presque toutes les notices documentaires et de la plupart des petites chroniques qui leur font suite était achevée. Les difficultés inhérentes à un essai de présentation à la fois plus technique et plus souple des faits paléographiques étudiés, puis les années consacrées à l'impression du tome premier, enfin des travaux d'un autre ordre retardèrent la publication du volume. Nonunique premature in annum, le souhait du vieil Horace se trouve, à la lettre, exaucé.

Ces longs retards ne furent pas sans profit. Pour les manuscrits d'Espagne, que je n'avais pu étudier que sur photographies et par correspondance, les articles de M. J. Cochez m'ont rendu grand service. Les pénétrantes monographies de M. H.-R. Schwyzer sur A, sur V et sur T ont confirmé presque en tous points les résultats déjà publiés ou déjà rédigés ; si je me sépare de mon savant ami sur quelques rares questions, c'est souvent après avoir été séduit d'abord par ses solutions et ce n'est qu'après un nouvel examen que je suis revenu aux conclusions premières. Enfin, depuis 1933 j'ai pu faire de nouvelles vérifications sur les originaux, en 1934 à Paris, en 1935 à Vienne, en 1936 à Amsterdam, en 1938 à Vienne, Munich et Paris, en 1940 à Rome ; j'ai revu quatre fois, par exemple, le manuscrit Q de Venise : au début et à la fin de mon enquête de 1932, puis à Paris en 1933, enfin à Louvain en 1937. En outre, dans ces dernières années j'ai disposé de photographies intégrales des manuscrits A, E, B, R, J, U, S et Q, et de collations minutieuses, dues à MM. B. Grynfias et A. Van Bilsen, de la totalité ou de larges sections de ces mêmes exemplaires.

Non moins que le précédent, cet ouvrage est le produit d'une collaboration. Aussi renouvelé-je ici mes remerciements les plus

vifs à mes Supérieurs et au Fonds National de la Recherche Scientifique qui ont rendu possibles mes nombreux voyages, de même aux bibliothécaires et savants cités anticipativement dans la Préface aux Études Plotiniennes. J'ai bien de la peine à exprimer adéquatement ma profonde gratitude au Père L. Tromont qui, aidé de quelques amis, et spécialement de M. R. Demortier, a assumé, pendant toute la durée de mon séjour en Syrie, la lourde tâche de surveiller l'impression et de corriger les deux premières épreuves. Sur la troisième, M. H.-R. Schwyzer, interrompu bientôt par les événements, a pu réviser au moins les 152 premières pages ; les Pères J. Simon et M. Zervich, de l'Institut Biblique, ont bien voulu relire une dernière fois tout l'ouvrage et le Père Ch. Hughes a préparé pour l'impression l'inventaire détaillé des manuscrits ; je les remercie de grand cœur.

Les Recherches, les États, les Manuscrits constituent un ensemble de travaux liés mais distincts. Avec le dernier s'achevent les Prolegomènes à l'édition constituante des Ennéades.

Au moment où je souhaite pouvoir dépasser enfin ces études analytiques sur Plotin, au cours desquelles la philologie, associée à l'histoire des idées, fut pour moi un métier bien plus qu'une science ou qu'un art, qu'on me permette de m'approprier quelques réflexions de l'ami viennois auquel est dédié cet austère volume : « Es ist ein Leid, dass ich schaffen und noch ein grösseres, dass ich arbeiten muss, um schauen zu können... Schaffen, das tut man mit Seele und Herz und Geist und Gott und Liebe, arbeiten aber tut man mit der Hand, mit kaltem Hirn und Rechenstab und Tinte oder Schaufel... Wie doch das ganze Leben schwingen muss von Schauen zum Tun und wie es doch leicht hier Tun sein muss und dort Schauen ! »

PAUL HENRY, S. J.

BRUXELLES, le 24 novembre 1938.
 ROUGE, le 18 janvier 1940.

INTRODUCTION

I

Il est bien rare qu'un papyrus ou qu'un vieil exemplaire du IV^e ou du V^e siècle nous ait transmis le texte d'une œuvre classique. Dans la plupart des cas, les manuscrits du moyen âge sont la seule base sur laquelle repose notre connaissance des anciens.

Or, à peu de chose près, tous les témoins médiévaux d'un même auteur se ressemblent et qui en connaît un les connaît tous. A part quelques fautes manifestes, aisément corrigées par la critique, ou quelques conjectures heureuses, instinctivement adoptées depuis, ils sont pareils, même lorsque sept ou huit siècles les séparent. A quoi bon, dès lors, les rechercher, les dépouiller, les comparer, les classer, en recueillir les variantes, puisque ces « variantes » laissent en substance le texte identique et invariable ? Si l'on découvrirait l'original d'un auteur, connu jusqu'à cette date par une tardive copie de la Renaissance, il n'est pas sûr que cette découverte modifierait beaucoup nos idées sur la langue et le style de cet auteur, et il est à peu près sûr qu'elle ne nous apprendrait rien de nouveau sur sa pensée. Pourquoi donc ces collations sans fin, ces éditions indéfiniment reprises ? Quelques savants heureux n'ont pas été troublés par ce problème ; d'autres l'ont si bien approfondi qu'ils se sont détournés de l'érudition pour s'appliquer à des travaux plus faciles et plus essentiels ; quelques-uns, malgré la claire vision du problème, ont cru devoir poursuivre l'œuvre commencée. Quoi qu'il en soit, celui qui s'est posé un jour une telle question n'y trouvera sans doute jamais une réponse de tous points satisfaisante.

Si la science consiste à étreindre par l'esprit le réel, et cela le plus étroitement possible, qu'il s'agisse de l'homme ou de la nature, elle ne peut se nourrir que d'infinitement petits. Aussi longtemps que s'ouvre une possibilité de progrès, elle ne peut s'arrêter. Elle ne saurait se contenter d'une probabilité, lorsqu'un effort nouveau doit engendrer la certitude, ni d'une approximation moins exacte ou d'une saisie incomplète, lorsque de longues recherches suffisent à réduire le coefficient d'erreur ou à étendre le champ de la connaissance.

La science des textes, de quelque nom qu'on la décore, n'échappe pas à cette dure et belle loi. Dans la mesure où la critique textuelle n'est pas seulement un art, elle se voit soumise à une technique qui en conditionne le progrès, tant en profondeur qu'en étendue.

Or, la philologie ne paraît pas avoir développé encore en tous les domaines une technique appropriée à sa nature. Du moins, cette technique est-elle instinctive, non raisonnée, fruit d'une expérience individuelle plutôt que d'une science sujette au contrôle de tous ; les résultats auxquels elle conduit sont plus souvent affirmés que prouvés. Quiconque a étudié les travaux préparatoires et les appareils de nombre d'éditions critiques, même des meilleures, s'en convaincra aisément.

Le cas des *Ennéades* est représentatif. La disproportion entre l'effort dépensé par plusieurs générations de savants et les résultats obtenus est déconcertante. Au XIX^e siècle notamment, deux philologues de marque, le célèbre Friedrich Creuzer et l'épigraphiste bien connu A. Kirchhoff se sont donné pour tâche de produire une édition critique de Plotin. Le premier a fait collationner par un grand nombre de collaborateurs un grand nombre de manuscrits ; le travail dura des années ; sans être à proprement parler fautif, l'apparat de son édition, confus et plein de fatras, est à peu près inutilisable ; aucun classement des manuscrits, aucune méthode n'a présidé à l'établissement du texte. Par contre l'instinct très sûr de Creuzer l'a préservé des bouleversements arbitraires qui déparent le texte du trop savant Kirchhoff. Celui-ci, après avoir groupé, en somme, correctement les manuscrits, a inauguré la critique imaginative, à ce point dédaigneuse de toute technique que plusieurs corrections ont été faites au texte sans que le lecteur en ait été même avisé.

dans l'apparat ; quand on sait que toutes les éditions ultérieures ont repris en gros le texte « établi » par Kirchhoff, on s'étonnera peut-être moins de l'urgente nécessité d'une enquête détaillée sur la tradition manuscrite.

Si nous en venons aux dernières années, les progrès ne sont pas sensibles et parfois la technique marque un recul. H. F. Müller préparait son texte des *Ennéades*, pour Weidmann, à une époque où l'on commençait à fixer les règles de l'*Editionsrichtig* sous-jacente à la publication de toutes les grandes collections savantes ; aussi note-t-on chez lui une préoccupation véritablement scientifique et son œuvre a-t-elle les mêmes mérites que les plus belles réalisations contemporaines. Mais de cette technique d'hier et d'aujourd'hui pourra-t-on encore se contenter demain ? Müller, comme Creuzer, a étudié un grand nombre de manuscrits et, comme Kirchhoff, il les a classés. Son édition repose sur trois témoins, A, B et C, qui sont effectivement de bons « représentants » des « familles » w, x et y. Tout philologue reconnaîtra ici des principes familiers. Que Müller ait presque toujours donné le pas à A sur les deux autres n'est pas une faute de métier, mais une erreur excusable, due à l'état de la science à son époque. Mais pourquoi a-t-il collationné A à l'exclusion de B, qu'il tenait néanmoins pour indépendant de A, pourquoi C, qu'il avait marqué peut-être les caprices du copiste Tribolès, à l'exclusion d'autres témoins, moins « personnels », du groupe Y, pourquoi surtout a-t-il bien vite renoncé pratiquement à citer les variantes de B, et pourquoi ne tient-il aucun compte de Q ? En outre, il a négligé un grand nombre de variantes qui ne sont pas toutes des « fautes ». Enfin, dans la reproduction des multiples titres de traités, il a ignoré systématiquement la tradition.

On le voit, même si Müller avait partout retrouvé l'authentique texte de Plotin — ce qui n'est pas — il n'aurait fait qu'imposer d'autorité cette reconstitution, en supprimant tout moyen de contrôle. Or, de tous les critiques de Plotin, c'est lui qui s'est approché le plus près des normes scientifiques de l'édition. Une technique défectueuse expose la science à devoir recommencer ce qu'il eût fallu pouvoir poursuivre.

La dernière édition de Plotin, celle de E. Bréhier, ne se soucie d'aucun classement et présente pêle-mêle des leçons « choisies » de manuscrits de valeur hétérogène. Du moins vise-t-elle à nous

donner des collations nouvelles et personnelles de deux manuscrits, tous deux conservés à Paris. Peu importe à présent le degré d'exactitude des collations, il s'agit seulement ici d'en miner les principes qui ont présidé à leur choix, à leur exécution, à leur utilisation. Pourquoi ces deux manuscrits plutôt que deux autres ? Dans l'introduction la question n'est même pas posée. De plus rien ne nous y apprend que E est l'œuvre de plusieurs copistes ; on ne le soupçonne qu'au traité VI, 5, où l'éditeur distingue entre E a et E b, sigles qui pourraient d'ailleurs indiquer une répétition due à la même main. Or, on le verra, le dernier copiste tire son texte d'une autre source que les premiers. Fait capital. L'éditeur pouvait à la rigueur l'ignorer, mais il ne pouvait en supprimer les indices révélateurs ; une simple note sur les mains de E eût suffi à mettre le lecteur en éveil. Le second manuscrit collationné en entier est F ; or, cet exemplaire, Müller l'avait déjà souligné, est purement et simplement une copie de A ; comme témoin du texte sa valeur est donc nulle ; un labeur considérable a été entrepris en vain. A vrai dire, F a une valeur propre, d'intérêt exclusivement rétrospectif ; c'est le manuscrit de travail de Marsile Ficin, le premier traducteur des *Ennéades* ; aussi est-il couvert de notes, de corrections, de traductions de sa main. On pourrait sans doute ne pas découvrir l'identité du lecteur, mais n'est-ce pas le signe d'un manque grave de technique que de ne pas distinguer, dans l'apparat, les leçons dues au lecteur de celles empruntées par le copiste à l'archétype A et de les désigner indistinctement les unes et les autres par le même sigle « F in mg. » ou encore « F sup. lin. » ? Il n'y a aucune raison pour que, de génération en génération, on ne collationne successivement quelque nouvel exemplaire parmi les cinquante manuscrits des *Ennéades* et cela bien qu'ils aient été tous sommairement décrits et classés ou tout juste parce que cette description et ce classement restent sommaires. L'édition nouvelle qui négligera par principe les collations déjà publiées de manuscrits jugés « moins bons » ou inutiles risquera de marquer un recul sur la précédente. Ce ne sont pas là présages en l'air, interprétés par un augure pessimiste, c'est une constatation tirée du passé et des règles pessimistes, c'est une constatation pour les travaux de l'avenir.

H. Oppermann, qui semble avoir songé à éditer Plotin, a pu-

blié en 1926-28 deux monographies préparatoires, l'une sur un manuscrit de Darmstadt, l'autre sur un groupe dont C et M sont les principaux représentants. La conclusion du premier article est que Darm. doit servir à discriminer les mains de A, notamment A², qui est la main de Ficin, de A³ (ou A⁴), qui est celle du premier réviseur. L'argument principal est tiré de la date de Darm. Faute d'une étude d'ensemble et d'un examen direct des principales pièces relatives à la question, il date Darm. d'avant 1492. Or Darm. est écrit par le copiste de MonB, qui, de l'avis de tous et d'Oppermann lui-même, date du XVI^e siècle. Tous deux sont des copies de A et leur valeur est égale ; elle est en outre égale à zéro. Que penser de C et de M ? Oppermann tient le copiste de M pour un de ces scribes dont le témoignage est suspect, parce qu'ils améliorent le texte par conjecture ; au contraire il voit en C un témoin tout à fait sûr qui doit figurer dans l'apparat de l'édition critique. En fait, les copistes de C et de M sont un seul et même personnage, Démétrius Tribolet de Sparte.

Plus récemment, J. Cochez a repris l'étude d'ensemble des manuscrits à la manière de H. F. Müller, tout en élargissant le champ des recherches et en s'intéressant surtout à l'histoire antique du texte. Quels principes s'imposent à l'éditeur de Plotin, s'il se base sur cette étude ? Il devra, comme Müller, s'en tenir à trois manuscrits, mais différents de ceux de Müller. Au lieu de A, comme témoin de w, il choisira E ; au manuscrit C se substituera U, et à B, qui est un représentant de x, succèdera Q, principal représentant du groupe z. Il y a ici, sans aucun doute, un progrès théorique en ce sens que Cochez prétend que tous les autres manuscrits dérivent de ces trois-ci. Le progrès est annulé par un recul technique, également dans l'ordre des principes. En effet la situation privilégiée des trois manuscrits, E, U et Q, n'est appuyée d'absolument aucun essai de preuve. Ce sont de simples affirmations et, ce qui est moins grave au point de vue théorique, mais dangereux par ses conséquences pratiques, ces affirmations, sauf peut-être en ce qui concerne Q, sont erronées. Une édition faite d'après ces principes enrichirait donc seulement l'apparat d'une collation, plus ou moins complète de U, inconnu de Creuzer, de Müller, de Brehier et d'une collation, sans doute plus exacte, de E.

Les incertitudes de ce système s'étendent plus loin encore, au-delà de l'essentielle et fondamentale frontière qui sépare les copies des *codices*. Si les critiques arrêtaient une liste, comme nous espérons, de ces derniers, les manuscrits-sources, et s'ils s'attachaient en outre sur la manière de les grouper par familles, en liens aux rameaux inférieurs, le danger des perpétuels recombinaisons subsisterait, plus subtil. Les exemples sont actuels. A et E sont « frères ». Müller prenait A comme témoin de w et voyait en lui, à la manière du temps, le « meilleur » témoin du texte. Chacun sait aujourd'hui qu'il eut tort. La réaction est telle que même les plus vigoureux défenseurs de l'indépendance de A, par rapport à E, veulent à présent remplacer A par E. L'élimination de A, surfait autrefois et maintenant sous-estimé, serait un désastre. Le mystère de la révision de A est trop profond pour qu'on puisse en supprimer les éléments. Qu'on écarte du texte les leçons de A et du réviseur de A, soit ; qu'on omette de les citer dans l'apparat, et l'on devra, pour la première fois, tout recommencer. Ce qui se passe pour A et E est arrivé et risque d'arriver encore au sujet d'autres groupes. Comme le nombre des combinaisons possibles entre les manuscrits-sources des *Evangelia* est élevé, — et plus d'un critique, on l'a vu, utilise aussi les autres, — il n'y a aucun espoir de « fixer » jamais, nous ne cessons pas le texte de Plotin — ce n'est pas requis — mais, hélas, la seule partie essentielle d'une édition critique.

L'objet propre de cet ouvrage sera de rechercher les témoins nécessaires et suffisants pour reconstituer le texte de l'archétype d'un *Evangelium* et noter le degré de certitude de cette reconstitution. L'archétype dont il est ici question est, en remontant, le *Prototypus* archaïque commun à tous les manuscrits de la tradition *Evangelica*.

Dans le cas des *Evangelia*, comme de la grande majorité des textes anciens, l'archétype est postérieur — et parfois de beaucoup — aux extraits conservés par la tradition indirecte. Il y avait donc vice de méthode à faire dépendre d'une théorie sur les états antiques du texte une étude de ses formes médiévales, d'autant plus que celles-ci sont soumises à l'observation directe, tandis que ceux-là ne sont atteints qu'à travers une tradition médiévale plus ou moins déformante. Il faut ajouter

que pour Plotin, à la différence, semble-t-il, de certains grands classiques, lorsqu'il y a opposition entre les deux traditions, elle est si nette et le texte est si homogène de part et d'autre, qu'on aurait pu étudier la relation des états antiques sans se préoccuper, je ne dis pas des manuscrits, mais du classement des manuscrits des *Evangelia*¹.

Une fois déterminée, en étroite relation avec la notion d'archétype, la fin de cet ouvrage, quelle sera concrètement notre tâche ? Elle sera triple, d'abord strictement documentaire, puis, en deux phases combinées, plus historique, mais toujours analytique.

1. Faire l'inventaire détaillé des documents de la tradition directe.

2. Noter les affinités qui apparaissent entre les documents et cela sans égard à la notion de valeur ou d'ancienneté.

3. Dans la masse des documents distinguer ceux qui sont pour nous des sources de ceux qui n'ont qu'une valeur empruntée ou un intérêt secondaire par rapport à la fin de l'enquête.

Pour des raisons de méthode, il a paru opportun de tracer une ligne de démarcation sévère² — typographique même — entre la partie uniquement documentaire et l'autre. Cette frontière ne coïncide d'ailleurs pas avec celle qui sépare le douteux ou le probable du certain. Il y a des certitudes qui ne surgissent le probable du certain. Il y a des certitudes qui ne surgissent que de l'analyse des documents. D'autre part, quoique, sauf pour les manuscrits d'Espagne, toutes les notices aient été rédigées directement d'après les originaux et souvent à la suite de vérifications répétées, l'œil, l'attention et notre science sont à

¹ Cette situation privilégiée de la tradition manuscrite de Plotin saute aux yeux de tout critique averti, s'il jette un regard sommaire sur l'apparat des *Evangelia* (voir aussi *Recherches sur Préf. Ev. d'Evangelia*, pp. 32-54 et 55). Nous avons cependant tenu à indiquer anticipativement les motifs qui justifiaient et le choix des manuscrits et leur classement en famille. C'est l'objet de la notice mise en tête du chapitre II des *Evangelia*.

² En reliant l'ouvrage en éprouve, nous nous apercevons qu'en dépit de ce beau principe nous avons plus d'une fois déjà dans la partie documentaire légèrement « analysé » les faits, ne fût-ce que pour les « ordonner », les rendre plus clairs, voire accessibles et utilisables, ainsi pp. 63, 73, 91, 137, 170, 174, 199, 215, 297 ; nous laissons à la sagacité du lecteur le soin d'allonger la liste. A dessein nous n'harmonisons pas, aux pages 17 et 117, la note sur la date de la relecture de A et de B. Il y a, dans la documentation, une foule de minuscules « synthèses » de ce genre.

ce point limités que plus d'une faute se sera glissée dans descriptions minutieuses ; nous sommes assuré d'avance que les paléographes de métier se montreront indulgents à ces imperfections.

Le désir de donner à la partie documentaire, qui fait le fond de ce volume, la forme objective et impersonnelle d'un catalogue raisonné, le souci également d'en faciliter la consultation à entraîne quelques répétitions ; nous osons espérer que les avantages du procédé en compenseront pour une part les inconvénients.

Dans les discussions, qui relèvent déjà, malgré leur caractère analytique, de la synthèse historique, nous avons visé à garder le plus possible l'ordre chronologique. Mises bout à bout elles forment, en divers secteurs, de petites chroniques continues décrivant les principaux « états » que revêt le texte au Moyen Âge et à la Renaissance, soit à cause de circonstances matérielles soit par l'intervention de copistes, de lecteurs, de critiques, d'éditeurs à l'individualité plus marquée.

A dessein pourtant les en-têtes des chapitres parlent de « groupes » plutôt que d'« états ». Il s'agit ici de décrire et d'analyser des manuscrits, c'est-à-dire des objets matériels offrant souvent bien d'autres affinités que le texte, de soi plus ou moins immatériel, telles que le papier, l'écriture, l'ornementation. Surtout, suivant une loi énoncée ailleurs et vérifiée déjà au cours de ces pages, un même manuscrit peut être porteur de plusieurs « états » du texte — sans qu'on doive pour cela l'appeler « contaminé » — et des manuscrits appartenant à des groupes différents peuvent fort bien être des témoins plus ou moins parfaits d'un seul et même « état ». Tant la distinction des états est délicate parfois à établir — que l'on songe par exemple aux diverses « mains » d'un exemplaire — tant les groupes et les sous-groupes se forment naturellement. D'aucuns auraient peut-être préféré qu'au début de chaque chapitre nous commençons par établir, au moyen des méthodes habituellement en usage, que les manuscrits réunis dans ce chapitre appartiennent réellement à un même groupe. Outre que Kirchhoff, Müller et d'autres s'y sont déjà employés, sans guère aller au delà du résultat ainsi obtenu, il nous a paru que si nous pouvions démontrer que tel et tel manuscrit étaient fils d'un même père ou descendants d'un

même ancêtre, fût-ce avant d'avoir relevé leurs « fautes communes », nous aurions très suffisamment prouvé leur droit d'appartenance à une même famille¹. Du même coup souvent nous atteignons l'objet principal de notre enquête.

La tâche essentielle de l'ouvrage est de discerner le manuscrit-source, seul témoin autorisé, d'avec les manuscrits qui en dérivent, encombrants et trompeurs. Ici il ne convient pas d'affirmer, si sûr soit-on de ce qu'on avance. Il convient de prouver et que la preuve, si possible, soit péremptoire. Les voyages, les photographies, la rapidité des correspondances rendent cette exigence moins onéreuse et, partant, plus impérieuse qu'autrefois. Il importe aussi que dans les cas douteux le doute soit avoué et que la discussion soit menée de telle sorte qu'elle provoque et dirige, loin d'arrêter, les recherches ultérieures. Il arrive que dans un groupe ou sous-groupe de manuscrits apparentés on ne puisse pas établir le lien de filiation, encore qu'on en soupçonne l'existence ; il faut dans ce cas laisser la question ouverte et se contenter de choisir le manuscrit le plus représentatif du sous-groupe, si celui-ci doit intervenir dans la reconstitution de l'archétype. Il faut s'assurer que le choix soit tel, assez large par exemple, pour qu'une précision ultérieure sur le point en litige ne bouleverse pas la teneur et la « position » des états médiévaux figurant dans l'apparat. C'est un problème de ce genre que suscitent les divers sous-groupes de manuscrits porteurs de l'état Y ; il est du même ordre, mais moins important, que celui des relations entre les états médiévaux reconstitués et demande à être traité avec la même objectivité, la même prudence et la même réserve.

Dans cet ouvrage qui a pour objet unique les formes matérielles du texte, comme dans le précédent qui s'occupait surtout

¹ Déjà d'ailleurs dans les *États* (pp. 31-33) nous avons signalé au lecteur les indices qui suffisent à établir, non pas certes la dépendance des manuscrits dérivés (p. 34), mais bien l'indépendance mutuelle des manuscrits utilisés pour reconstituer l'archétype, et surtout nous lui avons indiqué comment se rendre compte immédiatement, et par les preuves classiques, de leur répartition en groupes distincts. Nous n'avons pas cru devoir arrêter dans la notice sur la tradition directe de longues listes de « fautes communes », convaincu de ne pouvoir ni compléter l'information ni renforcer de manière apodictique le raisonnement par le simple fait de dresser verticalement en colonnes les leçons caractéristiques, qu'on couchedes tout au long d'un apparat détaillé.

de ses états antiques, l'analyse des documents est donc soignée. C'est par exception que quelques problèmes de nature plus synthétique ont été examinés ici ; ils sont à ce point liés à l'étude d'un manuscrit déterminé, ainsi de A, de J, de V, que dès à présent on a esquissé, d'après des éléments forcément encore incomplets¹, les solutions probables. C'est en vain toutefois qu'on chercherait dans cet ouvrage une suite de jugements de valeur sur les divers témoins du texte, encore moins un essai visant à fixer les rapports des états médiévaux entre eux. Telle n'est donc pas la fin de cette étude sur les manuscrits des *Ennéades* de Plotin. A la différence des travaux similaires elle n'est pas couronnée d'un stemma généalogique des manuscrits et de leurs « archétypes », stemma qui nous ferait remonter sans à coup, depuis l'*editio princeps*, jusqu'au brouillon original de l'auteur ! Qui sait si même des collations détaillées de tous les témoins représentatifs du texte pourraient jamais permettre aux critiques de déterminer la place respective que devraient occuper dans un schéma linéaire de ce genre les inconnues représentées ici par w, x, y et z ?

L'essentiel était de conduire de telle manière l'analyse que d'une part tous les éléments représentatifs, — et non pas seulement ceux qui contribuent à justifier notre synthèse personnelle, — soient dégagés et amenés à pied d'œuvre, que d'autre part l'apparat de l'édition critique soit établi sur des bases suffisamment larges pour être à jamais indépendant de toute synthèse particulière, si fondée qu'elle puisse être ou paraître.

* * *

Grouper les manuscrits de Plotin et discerner les témoins indépendants de ceux qui ont une autorité empruntée n'est pas l'objet exclusif de ces notices descriptives et de ces sèches chroniques. L'édition critique des *Ennéades* n'est pas l'unique fin de cet ouvrage.

¹ Nous n'avons pas encore de collations intégrales satisfaisantes ni de A, ni de J, ni de V, et, au moment où nous écrivions ces lignes, le *Rosinarius*, si important pour J et V, n'avait pas encore été repéré.

² Il n'est pas exclu que dans notre synthèse sur l'*Histoire du texte de Plotin* nous proposons un ou plusieurs schémas plausibles de ce genre.

On connaît encore très mal le travail d'atelier des copistes, leurs habitudes, les lois mécaniques ou psychologiques qui régissent le mouvement de leur main, la réaction de leur esprit, parfois de leur cœur. Le philologue ne les entrevoit d'habitude qu'à travers les apparats, où leur personnalité se réduit à un sigle. Ils furent pourtant tout autre chose que des chiffres ou des lettres. De feuilleter les copies qu'ils ont mis des mois à transcrire, parfois bien, parfois mal, à notre jugement, mais presque toujours avec amour, nous introduit plus avant dans leur intimité. Ainsi en va-t-il des premiers lecteurs de leurs *codices* : tous ces humanistes défunts devraient être replacés, par l'histoire, dans leur cadre, ce qui nous permettrait de faire sortir courtoisement nombre d'entre eux des apparats où ils se sont fourvoyés. S'ils doivent y demeurer, à l'égal de quelques copistes privilégiés, il n'est pas indifférent pour la science de connaître les uns et les autres de plus près. De deux manières principalement ils en conditionnent le progrès, et cela dès le premier stade, dans l'élaboration même du fait scientifique. Ce fait, on l'oublie parfois, ne nous est pas donné à l'état brut. Nous le construisons, dans une mesure parfois infinitésimale, qu'à la limite nous égalons à zéro, mais nous le construisons.

Les sympathies, les méfiances, les mépris que les copistes d'autrefois suscitent chez les philologues d'aujourd'hui, leurs confères, entrent non seulement dans les jugements de ces derniers, mais dans leurs travaux analytiques et descriptifs. On se donne plus de peine pour recueillir les gribouillages d'un « bon » copiste que d'un « mauvais », et est-ce trop s'avancer que d'affirmer que certains éditeurs ont « désespéré » de la tradition médiévale pour l'avoir trop peu fréquentée ?

Mais c'est avant tout directement que l'individualité des scribes entre dans le fait scientifique. A la différence du fait physique, le fait philologique est toujours humain, et la liberté en est un élément aussi essentiel que le jeu de forces matérielles. C'est à l'intervention consciente de copistes, de réviseurs, d'éditeurs, de lecteurs qu'est due en tout premier lieu l'apparition de nouveaux « états » d'un texte¹. Et même lorsqu'il n'y a pas

¹ Des révisions complètes, comme celles de Porphyre, de Plotin, de Kirchhoff, constituent par excellence des états distincts du texte. Des transcriptions

de retouche délibérée, le jeu inconscient d'un caractère ou d'un esprit laisse sa marque sur la « donnée textuelle ». Inutile de nous étendre davantage ici sur la nature et la conséquence de ces principes premiers de la science des textes. Qu'il suffise de noter qu'une étude sur les copistes, les abrégiateurs, les éditeurs d'un écrit ancien constitue un complément nécessaire à l'apparat critique de cet écrit. De même que les sigles, qui représentent les témoins de la tradition indirecte, songeons, pour les *Ennéades*, à Eusèbe et à Cyrille, à Porphyre ou à Simplicius, prenant une valeur différente d'après la personne en question, de même les sigles de la tradition directe, à travers des faits matériels, symbolisent la personnalité d'un copiste et en sont fonction.

Ces travaux sont donc un commentaire vivant et par là même technique des variantes et des sigles qui ornent les marges inférieures des éditions. Du même coup et par analogie, ils nous font remonter des copistes et lecteurs qui travaillaient sous nos yeux aux premiers éditeurs et réviseurs du texte. Voir à l'œuvre un Dénétrius Triboles ou un Marsile Ficin nous facilite l'intelligence, nous donne une représentation concrète des travaux auxquels se sont peut-être livrés l'éditeur inconnu de l'archétype, l'éditeur des originaux, Amélius ou Porphyre, ou les copistes qu'ils avaient sous leurs ordres.

Enfin, si telles descriptions minutieuses des notices documentaires, telles analyses sur les manies d'un copiste, telles recherches sur les travaux philologiques ou philosophiques d'un lecteur, paraissent superflues aux spécialistes du seul Plotin, peut-être en revanche pourront-elles rendre quelque service aux philologues et aux étudiants qui travaillent en d'autres domaines.

II

Les procédés techniques mis en œuvre pour décrire et analyser les manuscrits des *Ennéades*, pour les classer, pour distinguer les apoglyphes des modèles, n'ont rien que de fort simple. Nous

comme celles de Cyrille d'Alexandrie, de Triboles, de T., constituent également mystérieux, les travaux consciencieux ou mécaniques de certains copistes de manuscrits, tels A et Q, ou d'archétypes perdus.

les examinerons ici brièvement en suivant l'ordre même des principales rubriques.

Les notices descriptives sont strictement documentaires. Elles s'efforcent — on a dit les limitations de cette formule — de rapporter le fait brut sans l'interpréter.

La première conséquence, tant soit peu paradoxale, de cette loi — idéale — de stricte objectivité est que certains faits se présentent ici sous une forme franchement défectueuse, incomplète, mal harmonisée avec des faits analogues, voire, peut-être, inexacte. Une solution plus facile, qui n'est pas sans précédents, eût été de les supprimer. Ainsi nous avons reproduit tant bien que mal, et non sans avoir importuné parfois bibliothécaires et voisins de travail, certaines marques de possesseurs ou de lecteurs, à peine lisibles et dont le sens nous échappe¹.

A fortiori, lorsque la teneur d'une note, d'une cote, d'une numérotation est certaine, mais que nous ne pouvons pas l'interpréter, avons-nous mis tout notre soin à signaler l'état exact de la documentation, même si elle n'est pas reprise dans nos analyses. C'est le cas, par exemple, de chiffres qui apparaissent en quelques folios de A, et des trois lettres β, γ, υ, du petit manuscrit *familiaris* écrit de la main de Marsile Ficin.

Partout la description s'inspire des mêmes principes et suit à peu près le même ordre, en commençant par les éléments les plus matériels ou les plus extérieurs du manuscrit pour finir par ceux où la main de l'homme apparaît davantage. Tout en gardant, dans les grandes lignes, l'uniformité désirable, nous avons visé à faire saillir, sous des entêtes distincts, les particularités visées à faire saillir, sous des entêtes distincts, les particularités propres à certains manuscrits, comme sont les feuilles de garde de E, la répartition en chapitres du texte de A, la pagination de F, la feuille volante de Fam, les « blancs » de R et de Corp., les signes critiques, non expliqués, de C et de M, le contenu de V, l'état actuel de T, dû à l'incendie, les annotations marginales, abondantes et variées, de S, et nombre d'autres curiosités du même genre.

1. Nous soulignons que, avertis par l'énigme signalée ou par des fautes de lecture manifestes, de plus savants déchiffrent par exemple les grivoiseries de J, ceux des copistes, des lecteurs, des possesseurs et remédient ainsi aux erreurs et lacunes de cet ouvrage.

SIGLES. — Deux normes ont dicté le choix des symboles qui doivent représenter les exemplaires étudiés. La première fut de ne jamais employer de minuscules pour désigner des manuscrits encore conservés ; nous reprenons ainsi le sigle VindD de Creuzer pour le *Vindobonensis phil. gr. 102*, copie de Q désignée dans les *Recherches* par le sigle q. La seconde norme fut de bouleverser le moins possible les usages reçus ; les témoins les plus représentatifs sont désignés par une majuscule ; les autres, à dessein, par une abréviation qui en facilite l'identification (Coisl., Fann., Corp.) ou qui rappelle les sigles de Creuzer et de la plupart des apparatus (MarcB, ScorrA, Leid., Ciz.). Il nous eût été facile d'inventer un système plus cohérent de notations en adoptant de nouveaux sigles ou des sigles arbitraires pour nombre de ces manuscrits ; comme la plupart d'entre eux apparaissent ici, du moins l'espérons-nous, pour la dernière fois, il nous a paru plus nuisible qu'utile de les rebaptiser *in extremis*.

La courte DESCRIPTION LATINE, imprimée en grands caractères, par laquelle s'ouvre chaque notice, voudrait être plus qu'un hommage à la patiente et précise érudition des auteurs de catalogues. On y trouvera les éléments essentiels qui permettent d'identifier l'exemplaire, à savoir les anciennes cotes successives, la matière — papier ou parchemin — les dimensions, le nombre de folios de garde — signales par une numérotation distincte, mais continue, en chiffres romains — éventuellement le nom du copiste et la date, à son défaut, le siècle, enfin le plus brièvement et le plus clairement possible le contenu du manuscrit. Il a paru superflu d'énumérer en détail toutes les pièces des *miscellanés*.

Des folios de garde nous avons voulu distinguer les feuillets tout récents, que nous appelons « additionnels » et que nous parlois sous une autre rubrique ; nous craignons qu'il n'y ait même, lorsqu'un folio de garde relativement ancien est collé à la reliure, nous lui avons donné un numéro d'ordre qui sera naturellement le premier ou le dernier, et qui sera donc impair s'il s'agit d'un verso, pair s'il s'agit d'un recto ; il n'est pas rare, en effet, qu'on trouve, au revers des « plats », des inscriptions ou notices. Le lecteur qui désirerait faire vérifier un détail relatif

aux folios de garde voudra bien se souvenir de l'une et l'autre remarque.

BIBLIOGRAPHIE. — Dans une note nous avons rangé, par ordre chronologique, les travaux qui s'occupent du manuscrit, à l'exclusion des catalogues vieillies, des préfaces d'édition et de nos *États* ; une exception fut faite pour l'édition monumentale de Creuzer, qui contient seule des collations détaillées de nombre d'exemplaires.

RELIURE. — Ce que nous avons vu — mais nous n'avons certes pas tout remarqué — nous l'avons décrit de notre mieux en un langage qui n'est sans doute pas celui de l'artisan ni de l'héraldiste. En de nombreuses occasions nous avons pu consulter les connaisseurs, mais lorsqu'il s'est agi d'identifier les ateliers de reliures appelées par les uns « orientales », par d'autres « italiennes » ou encore « byzantines », telles que celles de C et de J, nous avons trouvé partout une complète obscurité. Le point n'était pas sans importance. Des indices de jour en jour plus nombreux nous ont fait penser qu'un certain « type » de ce genre de reliure fut exécuté pour le roi Mathias Corvin, et qu'en recherchant les exemplaires ainsi reliés on pourrait reconstituer un jour une partie notable de la section grecque de sa célèbre bibliothèque de manuscrits¹.

PAGINATION. — Sous cette rubrique, fondue parfois avec la précédente, nous signalons les erreurs ou singularités de la pagination, souvent assez ancienne, mais plus souvent moderne. On remarquera la pagination primitive de F, due à Marseille Ficin. Nous signalons aussi les pages blanches du manuscrit, qui constituent parfois des indices précieux, comme en Coisl., où elles ponctuent les anciennes divisions naturelles du *miscellaneus*.

COMPOSITION ET NUMÉROTATION DES CARTES. — Le cahier

1. Au cours de nos voyages nous avons toujours réservé quelques heures à une enquête sur les reliures des *codices* grecs. Nous tenons à remercier des maintenant les Conservateurs des Bibliothèques de Berlin, de Bruxelles, de Budapest, de Cracovie, de Paris, de Vienne (ici en 1935) qui nous ont magnaniment donné libre accès aux rayons des magasins, condition absolument nécessaire pour réunir les matériaux d'une enquête de cette sorte.

régulier des manuscrits grecs est le quaternion, qui compte, comme le nom l'indique, quatre feuillets ou huit folios, c'est-à-dire seize pages ; c'est l'ancêtre du scientifique in-8° d'aujourd'hui. Le quinion, de dix folios, est aussi assez fréquent. Le ternion, qui en a six, et le sénion, qui en a douze, sont plus rares. Les cahiers successifs d'un manuscrit, sauf parfois le premier et le dernier, sont en général numérotés, le plus souvent par le copiste, mais parfois d'après des procédés différents, que nous avons décrits. Nous appelons feuillet — plutôt que feuille — la pièce d'un seul tenant constituée par deux folios, par exemple dans le quaternion, par le premier et le huitième, le deuxième et le septième, le quatrième et le cinquième.

Les crochets obliques < > signalent, en principe, une *restition*, comme dans la transcription des textes, mais elle n'est pas la même suivant la nature du chiffre qu'ils enserrent. Lorsqu'ils encadrent le numéro d'ordre d'un cahier, par exemple du quat. < 123 >, ils signalent que le *chiffre* 123 même a disparu ou fut omis et que nous le rétablissons. Au contraire, lorsqu'ils encadrent le numéro d'ordre d'un folio, par exemple du folio < 123 bis >, ils signalent que le folio lui-même a été coupé, si l'on en voit le talon, ou supprimé de quelque autre façon, comme on peut parfois le déduire de la composition même du cahier. Enfin, lorsqu'il s'agit de filigranes et qu'on lit dans notre description « quat. 123 feuillet 4-5 » (f. 226) il faut entendre que la marque de papier se voit au quatrième folio du cahier 123, lequel folio est le 226^e folio du manuscrit ; il est clair que nous retrouvons ainsi la nature du papier du cinquième folio (f. 227) qui lui correspond mais qui ne saurait porter le filigrane.

Ces divers éléments ont été décrits, minutieusement. Il y a là sur une quarantaine de manuscrits une documentation presque complète, utile peut-être à qui voudrait étudier la technique matérielle de l'édition et de la librairie au moyen âge et à la Renaissance, mais, sauf deux exceptions notables — les manuscrits E et Q, — sans grand intérêt pour les études plotiniennes. Sauf en ce qui concerne les filigranes, aucune « synthèse » n'a pu être esquissée, aucune loi n'a pu être établie, et plusieurs détails même n'ont pu être expliqués ; c'est la principale excuse de ces « longueurs ».

FILIGRANES. — En ce domaine, grâce surtout au magnifique *Dictionnaire des Filigranes* de Briquet¹, les philologues et les paléographes disposent de bons instruments de travail et plusieurs s'en servent résolument. Toute défiance pourant n'a pas disparu. Comme tous les manuscrits des *Ennéades*, sauf un, sont écrits sur papier et presque toujours sur des papiers dont les filigranes ont été relevés par Briquet, il nous a semblé faire œuvre utile en mettant chaque fois sous les yeux du lecteur le détail de la documentation, c'est-à-dire soit les dates extrêmes de l'apparition du type, soit le plus souvent même les dates précises des pièces d'archives écrites sur ces papiers à *variantes identiques* ou *similaires*. Pour comprendre ces données et les inductions qu'elles fondent, il convient d'avoir sous les yeux quelques-unes des observations de principe faites par Briquet dans l'*Introduction* de son ouvrage.

« Dans la règle, écrit-il, chacune des figures reproduites dans les planches et auxquelles nous donnons le nom de *types* existe en deux variétés, souvent en quatre ou davantage, suivant le nombre de formes employées dans la fabrication du papier et suivant la durée d'emploi plus ou moins longue du filigrane. Ces variétés du même type proviennent d'un même battoir. Nous les appelons *identiques*, lorsque les filigranes s'adaptent exactement l'un sur l'autre, alors même qu'ils ne sont pas posés au même endroit de la feuille, c'est-à-dire qu'ils proviennent de formes différentes. Nous les appelons *similaires*, lorsque il y a de légères différences entre eux, et *divergents*, lorsque ces différences sont très accusées. Quant aux groupes formés de types qui se ressemblent, il est possible qu'ils proviennent de battoirs différents » (p. 17).

Voilà pour la documentation et la manière de la décrire. D'après quels principes empiriques à présent s'en servir ?

« Au risque d'enfoncer une porte ouverte, écrit le maître,

1. C. M. BRIQUET, *Les Filigranes. Dictionnaire historique des marques du papier, dès leur apparition vers 1282 jusqu'en 1600, avec 39 figures dans le texte et 1612 fac-similés de filigranes*, 4 vol., Genève, 1907.

il faut affirmer qu'il y a un jour précis auquel une paire de formes, munie d'un filigrane donné, a commencé à fonctionner, et qu'aucune feuille à cette marque n'a été faite avant ce jour. C'est ce que savent bien les fabricants de papiers » (p. xviii).

« Peut-on évaluer le temps qui s'est écoulé entre le jour où une feuille de papier a été fabriquée et celui où elle a été écrite ? Étudiant cette question, Likhatscheff constate d'abord que, dans cette évaluation, on peut faire abstraction de la distance qui sépare le lieu de fabrication du lieu d'emploi d'un papier, parce que cette distance, en Europe, a toujours pu être franchie en moins d'une année et que, par conséquent, une feuille de papier a pu être écrite très loin de son lieu d'origine, l'année même de sa fabrication. Après cette remarque fort juste, l'auteur fixe à un maximum de dix ans le temps écoulé entre la fabrication et l'emploi d'une feuille de papier » (p. xviii).

Briguet, à la suite d'une induction étendue, porte cette période à une quinzaine d'années. Il arrive à ce résultat par deux études, également précises, dont nous signalons seulement les bases d'enquête et les conclusions.

Il étudie d'abord les filigranes à millésime.

« Du détail des calculs il résulte, écrit-il, que pour la période de 1546 à 1600, le 50 % du papier fabriqué à un millésime donné était utilisé en 4 ans et 4 mois ; que le 92 % l'était en 12 ans, et que la dernière feuille l'était au bout de 26 ans. Si l'on exclut du calcul une marque d'une signification douteuse, ces chiffres tombent respectivement à 3 ans et 11 mois, à 9 ans, et à 23 ans. Il ne faut pas exagérer l'importance de ces calculs, car ils ne s'appliquent qu'à un nombre très restreint de cas, mais ils tendent néanmoins à confirmer l'évaluation de M. Likhatscheff » (p. xix).

La seconde enquête, non moins précise, est autrement vaste. Elle se base sur l'étude de tous les filigranes dont on possède des variétés identiques, c'est-à-dire sur des papiers produits certainement par la même forme ou par des formes contemporaines.

On ne saurait être plus rigoureux. Or, dans le recueil de Briguet, il n'y a pas moins de 2558 filigranes de ce genre et, à notre avantage, ils appartiennent aussi bien aux xiv^e et xv^e siècles qu'au xvi^e.

Des tableaux minutieux dressés par Briguet il résulte que :

« dans les trois siècles examinés, le temps écoulé entre la fabrication et l'emploi du papier a été à peu près le même.

Plus de la moitié soit le 54 % a été employé dans les 5 années, le 80 % dans les 10 années, et enfin le 90 % dans les 15 années qui ont suivi celle de sa fabrication » (p. xx).

Les dix ans admis par Likhatscheff lui paraissent donc insuffisants et il croit devoir porter à 15 ans la période normale nécessaire pour l'écoulement et l'emploi d'un papier fabriqué à une date donnée. « Pour les grands formats », — c'est-à-dire ceux dont les dimensions dépassent 35 × 50 cm. — « il faut, dit-il, aller jusqu'à 30 ans » (p. xx).

Presque tous les papiers des manuscrits des *Ennéades* ayant le format ordinaire, en retranchant 15 ans de la première date notée par Briguet pour un filigrane donné, et en ajoutant 15 ans au dernier millésime, on peut fixer la date approximative du manuscrit avec plus de précision que par les seuls caractères paléographiques, en principe à un tiers de siècle près¹.

En fait, la précision est généralement bien plus grande. Lorsque les données de Briguet ne se réduisent pas à une seule date — auquel cas l'« amplitude » maxima, à 10 % près d'erreur, est de 30 années — les dates extrêmes, entre lesquelles fut probablement écrit le manuscrit, se rapprochent considérablement.

Un tableau des manuscrits datés des *Ennéades* peut être fort intéressant à ce sujet. Il permet à la fois de pratiquer un sondage de la solidité de la méthode préconisée par Briguet, et d'en dresser d'un seul coup d'œil l'ensemble des manuscrits de Plotin sur lesquels nous avons des données chronologiques précises.

<i>Urbinas</i> gr. 62	1460	soit 1421-1432 soit 1434-1479
<i>Paris</i> , gr. 1816	1460	1456-1462
<i>Marc.</i> gr. 241	1454-1471	1448-1472

1. En prenant, comme date centrale des 30 années, la date centrale des emplois extrêmes notés par Briguet.

<i>Mon. gr. 449</i>	1465	1467-1472
<i>Marv. gr. 240</i>	1465-1468	1454-1472
<i>Paris. gr. 1969</i>	1467	1452-1471
<i>Marv. gr. 244</i>	avant 1468	1440 (seule date relevée par Br.)
<i>Ambr. gr. 329</i>	vers 1483	1468-1483
<i>Paris. gr. 1970</i>	1454-1486	1452-1454
<i>Paris. gr. 1644</i>	avant 1491	1459-1472
<i>Berol. gr. 375</i>	avant 1489	1440-1472
<i>Obab. gr. 371</i>	après 1489	1460-1487
<i>Comp. Xi 117</i>	1492-1517	1491-1503
<i>Paris. gr. 1968</i>	1496	1473-1491
<i>Cir. 63</i>	1551	
<i>Scor. T. III. 11</i>	1562	
<i>Leid. Fol. 8</i>	1562	1561-1577
<i>Vindob. theol. 68</i>	1563	
<i>Scor. Φ II. 11</i>	1563	
<i>Palat. gr. 404</i>	1579	4 types semblables 1546-1584

Il est fâcheux qu'il faille se borner aux manuscrits du xve siècle, la documentation faisant défaut pour les autres¹.

Dans presque tous les cas où la vérification est possible, les dates connues par ailleurs tombent à l'intérieur de l'intervalle de temps mesuré par les emplois extrêmes notés par Briquet pour les papiers à variantes identiques ou similaires. Deux exceptions confirment la règle. Pour le *Mon. gr. 449*, il s'en faut de deux ans ; pour le *Paris. gr. 1968*, il s'en faut de cinq ; point n'est besoin de retrancher quinze ans du premier emploi relevé, ou d'en ajouter quinze au dernier.

Supposons que nous ignorions tout des dates aux environs desquelles furent écrits ces manuscrits. Ainsi que la méthode nous y autorise, prenons, comme date centrale des 30 années constituant l'époque de la transcription, la date centrale des emplois extrêmes notés par Briquet ; le *pourcentage d'erreur* serait égal à zéro. Résultat qui donne aux calculs non plus fictifs, mais réels — par suite du manque d'autres données — une très forte probabilité et, dans certains cas, si l'on s'abstient de citer des chiffres et si l'estimation est nuancée, une certitude morale.

1. Le *Cinensis* et les *Scoriatenses* ont été examinés par J. Cochez, qui décrit les filigranes sans jamais les identifier avec les figures du *Dictionnaire de Bibliographe*. Pour le *Vindobonensis theol. gr. 68*, nous sommes coupable de la même négligence. On voit ici combien regrettables sont ces imperfections de méthode.

Le petit tableau ci-dessus, trop résumé — les différences de formats, par exemple, n'interviennent point, — ne peut donner une idée de la précision plus grande qu'on obtient si les éléments de l'induction sont plus nombreux. Plus il y a de filigranes différents dans un manuscrit, plus la précision augmente ; le degré de probabilité croît même suivant une progression géométrique. De même, du moins en pratique, nos calculs sont plus sûrs et plus précis si les emplois relevés par Briquet sont plus abondants. L'une et l'autre expérience se vérifie éminemment dans le cas, d'ailleurs exceptionnel, du manuscrit B, *Laurentianus 85.15*.

Autant l'on peut arriver à fixer, à quelques décades ou à quelques années près, la date d'un manuscrit grec, autant il est difficile de retrouver ■ patrie. La paléographie latine et romane est ici autrement avancée que la grecque. Tout ce que l'état actuel de la science permet de dire est que la plupart des manuscrits sur parchemin ont été copiés en « Orient » ou dans l'Europe orientale, cette « précision » devant le plus souvent suffire. Au contraire les manuscrits sur papier, postérieurs à la prise de Constantinople et qui n'appartiennent pas à des *scriphtoria* privilégiés, comme ceux de l'Athos, ont été écrits en Occident, ou du moins en des lieux d'étape, comme la Crète, où se fixa notamment une petite école de copistes qui se sont intéressés entre autres choses aux *Ennéades*.

Souscriptions, possesseurs et lecteurs. — Sous ces rubriques figurent des renseignements divers sur l'histoire du manuscrit ; le colophon tout d'abord, s'il donne le nom du copiste, la date ou la patrie du document, puis les essais de plume du copiste, d'un lecteur ou de leurs confrères, les cotes aussi des anciennes bibliothèques, parfois même, lorsqu'elles ont quelque intérêt, des notices tout à fait récentes dues à des savants connus.

Nous craignons de n'avoir pas toujours reproduit ici toutes les abréviations de l'original, ni non plus la distinction entre les majuscules et les minuscules. Tandis que nous avons régulièrement restitué les majuscules dans tous les titres tirés de l'œuvre elle-même, dans ces anciennes notices nous avons le plus souvent, mais malheureusement pas toujours, respecté l'usage du scribe

ou du lecteur. Lorsqu'on trouvera seulement des minuscules ou des majuscules mêlées à des minuscules, il est probable que nous avons reproduit le document. De même si un iota souscrit fait défaut dans notre transcription, c'est qu'il ne figurait pas dans l'original ; mais s'il figure dans notre transcription, nous l'y avons peut-être, probablement même, resitrué. Quant aux accents, nous n'en sommes pas toujours très sûr.

On le voit, c'est en ces paragraphes plus qu'ailleurs sans doute que l'étrudit rencontrera des lacunes, des fautes de lecture, des inconséquences. Avant tout, nous n'avons rien voulu taire ou voiler ; jamais l'ignorance, le doute ou l'impossibilité d'une dernière vérification n'a fait supprimer un détail gênant ou mal noté ; pareillement nous n'avons pas poussé le souci de l'harmonisation de détails jusqu'à corriger après coup les notes prises sur place, quelles qu'en soient les patentes imperfections. D'après ces règles aussi l'ouvrage demande à être jugé.

COPISTES ET MISE EN PAGE. — Cette rubrique, de rédaction plus facile et plus sûre, ne le cède pas en importance à la précédente. La distinction entre les divers copistes d'un même manuscrit se fait habituellement sans peine. Il y a des cas embarrassants. Un même copiste peut changer de manière suivant qu'il écrit plus vite ou qu'il a plus d'espace à sa disposition. Eib en fournit un bon exemple. A1 un exemple frappant. D'autres copistes, comme Ba, s'essayaient par endroits à divers genres d'écriture. Plus délicats sont les rapprochements entre les copistes de deux manuscrits différents, surtout lorsqu'on ne peut les avoir en même temps sous les yeux. Il nous semble que les paléographes auraient tort de taire leurs « impressions » ; car l'identification proposée sous réserve de plus ample examen. Les détails matériels, comme la mise en page, la manière de rubriquer les titres, font souvent naître un soupçon, une conjecture ; on en verra un exemple, non vérifié, à propos de Corp. et de Matritā.

Disons-nous ici également tout ce que nous aurions dû noter et dont l'intérêt ne nous est devenu clair que vers la fin de nos travaux d'analyse ?

Il eût fallu avant tout décrire le type de préparation auquel

fut soumis le papier avant d'être livré au copiste. Est-il lisse ou mat, quel est le « dessin » qu'y prennent les lignes tracées au poinçon pour guider la main du copiste, notamment la disposition des marges horizontales et verticales ? Et dans quelle mesure et comment le copiste aligne-t-il, dispose-t-il son texte d'après ces « types de réglage » ? Ces détails matériels ont été relevés avec grand soin et publiés avec un excès de luxe par Kirsopp et Silva. Lake dans leur grand recueil paléographique. Il y a là des indices matériels appelés à jouer, dans la recherche de la date et du *scriptorium* des manuscrits, un rôle analogue à celui des filigranes.

Il eût fallu noter la présence ou l'absence de « guillemets » en marge de certaines citations ; une collation complète des manuscrits-sources ne devra pas taire ce détail.

Il eût fallu relever pour chaque manuscrit important un spécimen ou deux de ponctuation et ramener à ces types les autres manuscrits. La philologie ignore tout de ce sujet. Qui sait s'il n'y aurait pas là, dans bien des cas, de précieux indices de classement, et d'avantage. De simples sondages pourraient révéler plus d'une surprise de quelque conséquence.

TEXTE. — Aussi bien la manière de rédiger les titres du livre et des traités que certains colophons donnent souvent une première orientation sur le groupe auquel appartient le manuscrit ; au risque de nous répéter, nous avons donc plus d'une fois repris des formules identiques ; la dépendance ou la parenté des manuscrits apparaît ainsi plus claire. Dans ces entêtes nous avons rétabli le plus souvent les majuscules, les accents et l'iota souscrit conformément aux usages modernes. Il va de soi qu'il convenait de marquer avec précision les folios et le contenu du texte dus aux divers copistes d'un même exemplaire.

ANOMALIES. — Tant pour classer les manuscrits en familles que pour distinguer lequel de deux documents est le modèle ou la copie, c'est naturellement dans les anomalies du texte qu'on trouve les preuves les plus immédiates et les plus fermes. Si l'attention a déjà été attirée sur un trouble possible, l'anomalie est facile à déceler ; tel trait est répété deux fois, en tel autre un passage est omis, en un troisième deux sections ont été inter-

vertes ; maintes fois — comme en R et en Ambr. — les réviseurs ou les lecteurs de la Renaissance ont déjà signalé le désordre introduit consciemment ou accidentellement dans le texte. Sonvent, au contraire, on ne le découvre que par hasard ou à la suite d'une longue étude du document : ainsi, pour s'assurer de la restitution de quelques lettres manquantes en VindD, de simples photographies n'eussent pas suffi ; le contenu exact de quelques manuscrits « abrégés », comme sont Q, V, VindC, ne se laisse pas toujours inventorier sans peine ; seule une collation méthodique ou une investigation spéciale permet de découvrir l'intrusion de l'ancienne glose à *dydmetra* dans le texte des membres du groupe Y. Une fois l'anomalie repérée, on peut souvent exclure d'emblée une filiation tenue auparavant pour plausible, parfois déterminer au premier coup d'œil une parenté insoupçonnée, voire retrouver immédiatement le modèle ou la copie d'un document étudié.

ANNOTATIONS MARGINALES. — Avant tout, il faut distinguer les notes additionnelles, marginales ou interlinéaires, dues au copiste de celles des réviseurs ou lecteurs postérieurs. Dans les manuscrits de Plotin, la chose n'offre en général aucune difficulté. Conformément au désir exprimé par l'*Union Académique Internationale*, nous avons désigné par l'indice 2, F² par exemple, le premier correcteur ou lecteur certainement distinct du copiste, l'indice 1 étant en principe réservé au copiste lui-même *in renistone* ; même lorsque nous avons désigné les « manières » successives de Ficin en F par des indices différents, le premier de ces sigles est F¹ et non pas F¹.

Dans un travail comme celui-ci, les marges ont la même importance que le texte, pratiquement une importance plus grande. La raison est simple. Elles sont neutres par rapport au texte et ne préjugent pas de sa valeur. Le critique qui se laisse guider par la bizarre variété de leur contenu pourra souvent, sans *a priori* aucun, et discerner les familles de manuscrits et distinguer les ancêtres de leur descendance.

Le genre de notre travail nous a pour ainsi dire contraint à recueillir les *marginalia* avec un soin inversement proportionnel au rôle intrinsèque qu'ils doivent jouer dans l'établissement du texte.

LES PROCÉDÉS TECHNIQUES

XXXVII

Il s'agit, en effet, d'exerciser une bonne fois les éditions imprimées des *Ennéades*, et l'on y réussira d'autant mieux que l'on appellera par leur nom — à la manière des exorcistes d'autan — les démons qui possèdent ces infortunées. Ficin qui se cache dans les apparats sous un nom d'emprunt — il s'y appelle Faw ou A² — est démasqué dans les notes marginales par les traces qu'y a laissé sa griffe, puissante, envahissante. Il en est de même, dans une moindre mesure, de Tribolès et de Bessarion, d'Ermo-lao Barbaro et de Scholarios, peut-être de Sambucus et de Perna. Dès qu'on dévoile ces aimables et sympathiques personnages, l'autorité des « leçons » qu'ils « attestent » se réduit à celle, bien meune, de conjectures.

Un critique qui aurait lu, ni trop distraitemment ni trop attentivement, nos monographies sur A et sur F pourrait être tenté de nous reprocher d'obéir ici à deux principes opposés, à deux tendances contraires, et partant de manquer de logique ou d'esprit de suite. « Lorsque vous décrivez A, dirait notre censeur, vous ramenez toutes les mains à deux seulement, celle du copiste, celle de Ficin, alors que Müller en distingue cinq et que Schwyzer est porté à en compter trois. En F, au contraire, vous en distinguez cinq ou six, que vous attribuez toutes à Ficin, tandis que dans l'apparat de la Collection Budé nous ne trouvons rien d'approchant ; à tout le moins il vous faudrait prouver qu'aucun autre que Ficin n'a corrigé F ». Remarquons tout d'abord, à propos de ce dernier souhait, qu'on ne prouve pas directement une proposition négative de ce genre, mais qu'on l'établit solidement, bien qu'indirectement, en prouvant que l'ensemble des annotations, quelles que soient leurs variétés accidentelles, sont dues à Ficin. Remarquons ensuite qu'attribuer A² et A⁴ à Ficin et pareillement F² et F⁴, c'est obéir, pour parler comme notre censeur, au même principe et non pas à deux principes opposés. Enfin, et c'est la seule réponse adéquate, il ne s'agit pas ici de principes dialectiques, mais de faits, de faits observés, que d'autres facilement peuvent contrôler. L'accord est entier par exemple entre M. Schwyzer et nous sur la nécessité de réduire à une identité stricte la distinction, d'ailleurs téneue, que mettrait Müller entre A¹ et A² d'une part, A³ et A⁴ d'autre part. M. Schwyzer désigne cette première main par A¹, tandis que nous

la désignons par A¹ — question de mots — en outre il tend à la distinguer de celle du copiste A, tandis que nous sommes convaincu que c'est la même main, mais qui s'occupe à une autre besogne, à une révision.

Si l'on fait instance que l'observation des faits n'est pas seule en cause, le point en litige le démontrant à l'évidence, nous répondons qu'elle n'est pas seule, bien sûr, mais qu'elle est souveraine et que cela suffit. C'est bien principalement à cause de l'identité paléographique des caractères — reconnue par Schwyzer — que nous identifions A¹ avec le copiste A, et si notre collègue hésite à le faire nous craignons que ce ne soit surtout en vertu d'un principe sur l'origine ou la valeur des leçons du réviseur ! Les faits observés d'ailleurs pour fonder solidement l'induction doivent être le plus complets possible. L'un des meilleurs « arguments » en faveur de l'identité entre A et A¹ est le fait qu'on peut observer la transition de A à A¹ en nombre de scolies, — transition notée avec soin dans les *États*, — et plus clairement encore dans le « supplément » de A où le « réviseur » finit par écrire de tous points comme le « copiste ». De même lorsque, malgré des différences de caractère paléographique, voire nonobstant la différence du *diacritus* (F³), nous rapportons au seul Ficini tant F³, F², que F⁵ ou F⁴, ou F⁶, nous avons pris soin de marquer chaque fois les relations de tout genre entre une forme d'écriture ou d'activité et une autre. Il ■ fait que lorsqu'il s'agit de Ficini, le contrôle est immédiat, puisque deux autres manuscrits de lui relatifs à Plotin étendent le champ d'observation et permettent une contre-épreuve décisive. Les diverses « manières » distinguées en F se retrouvent toutes, y inclus le *diacritus* calligraphique de F³, dans A et Fam, qui ont également passé par les mains de Ficini. Nous sommes donc en pleine lumière. Tout pareils qu'ils soient de nature, le cas des premières mains de A et celui des annotations de Ficini en F, diffèrent *totò caelo*.

1. Nous avons fait effort pour distinguer rigoureusement, au moins « dialectiquement », le problème de la nature paléographique des mains de A de celui de leur valeur (voir pp. 20-30). C'est ici qu'il faut invoquer les principes. Si les leçons de A et de A¹ sont dues au même copiste, elles peuvent néanmoins prouver de manuscrits différents. Inversement, si elles sont dues à des scribes distincts, elles peuvent néanmoins prouver du même exemplaire, l'archétype.

LES PROCÉDÉS TECHNIQUES

par leurs conséquences pratiques, et cela en vertu d'un principe. Les « leçons » de Ficini n'appartenant pas à la tradition mécanique du texte ne doivent pas en principe figurer dans l'apparat. Celles de A¹, dont la nature nous échappe et qui pourraient être des *conjectures*, même si elles sont du copiste, doivent, en principe, figurer toutes dans l'apparat. La présente étude devra établir ce point et n'aura pas besoin d'aller au delà : à l'éditeur incombera le soin de recueillir ces leçons. Au contraire, le fait même que Ficini ■ trouve chassé de la « tradition » nous invitera à réunir ici les données qui seraient hors de place dans l'édition¹.

Les notes marginales de Ficini en F et des lecteurs en S et en d'autres manuscrits sont si nombreuses qu'il ne pouvait être question de les verser tout entières au dossier de la documentation¹. Il ■ fallu se contenter de décrire et d'illustrer les genres d'activité différents auxquels se sont livrés ces philologues de la Renaissance. Par contre on a relevé, sauf distraction, tous les signes critiques dus à trois copistes ou réviseurs de manuscrits sources des *Ennéades*, à savoir de U, de C M et de J. De ce dernier toutes les annotations marginales de première main sont publiées ici et serviront peut-être dès à présent à fixer approximativement la place singulière de J dans le stemma généalogique. Quant aux signes de Tribolles en C M et de Daniel en U, omis dans les *États*, il n'est pas certain qu'ils doivent figurer dans l'apparat de l'édition critique ; il convenait donc d'en donner ici le relevé complet. A fortiori, nous avons recueilli les

1. Ce point est capital. Il est possible que l'activité de A¹ soit identique à celle de A et pourtant ils subissent un traitement radicalement différent. Pourquoi ? Nous savons, de certitude, que Ficini n'est pas un témoin du texte, pas plus que Kirchhoff — l'un travaille sur A et F, l'autre sur Perna et Creuzer — tandis que de A¹ actuellement nous formons des hypothèses, mais nous ne savons rien et nous discuterons peut-être toujours. On peut stimuler parfois ce que l'on connaît, mais à aucun prix ce que l'on ne comprend pas.

2. Si un jeune philologue était à la recherche d'un sujet de « mémoires » ou de « petite thèse », il pourrait nous donner une monographie sur les annotations marginales de Ficini en F, le *Paristius 67* 1816. Qu'il se rassure, il aurait à peine besoin de lire les *Ennéades* et il se passionnerait sans doute vite pour son travail. S'il voulait étendre son sujet à tous les manuscrits connus de Ficini et en rechercher d'autres, notamment ses exemplaires de travail sur Platon, peut-être trouverait-il là un sujet de « grande thèse », aussi intéressante pour la critique textuelle que pour l'histoire de l'humanisme.

marginales de certains manuscrits-dérivés, sur lesquels sans doute la critique n'éprouvera plus le besoin de revenir ; ainsi, entre autres, de H, copie de G, e de O, copie de S.

Partout, aussi bien pour les manuscrits importants que pour les copies, nous avons pris soin de noter chaque fois le numéro du folio où figure la scolie, le *on*, la variante. Petite innovation, qui permet à l'érudit de contrôler, ou de faire contrôler par correspondance, le moindre détail qui lui paraît inexact, curieux, intéressant. C'est dans le même esprit que nous avons publié, *ad calcem voluminis*, un *Inventaire détaillé* des manuscrits des *Ennéades*. On y trouvera les références précises aux folios où commencent le texte de chacun des cinquante-quatre traités dans une trentaine de manuscrits choisis parmi les plus représentatifs. Tous ceux qui ont manié des textes étendus savent combien de temps l'on perd à rechercher dans un manuscrit un passage qu'identifie seulement une référence à la colonne de Migne ou à la page de Teubner. Les copistes ayant une écriture fort régulière, l'indication des folios et de petits calculs fort ou de faire vérifier aisément les textes sur lesquels il désirerait une information plus complète.

III

Au fur et à mesure que le lecteur prendra connaissance de chacun des manuscrits des *Ennéades*, et quand bien même il ne commencerait pas par les premières notices, il se rendra compte que ces manuscrits se groupent à peu près dans l'ordre où ils sont ici décrits, et, en particulier, que leur répartition en quatre familles distinctes n'a rien d'un postulat¹. Par des jalons jusqu'à ce qu'il ait pu explorer tel coin qu'il lui plaira de la tradition très dense où l'on a essayé de lui percer quelques voies. Néanmoins, pour dissiper le sentiment d'insécurité tout naturel au promeneur qui cherche à s'orienter à la lisière d'une forêt inconnue, il ne sera pas inutile de lui signaler auparavant, comme

1. Ici, nous nous conformons à l'usage et nous parlerons de « familles » et d'« archétypes », plus souvent que d'« états », ou de « groupes ».

sur une carte à grande échelle, le tracé des principales avenues qu'il est invité à parcourir.

Le lecteur se verra conduit tout d'abord vers ce groupe que les critiques désignaient autrefois « la première classe » des manuscrits de Plotin et que nous avons désigné ici par le sigle w. Les membres de cette famille se laissent immédiatement reconnaître à une répétition de quelques pages de texte, répétition due sans doute à une perturbation de l'ordre des folios de leur archétype perdu w : en IV, 4, 23, 32 est intercalé, dans le texte, un long morceau qu'on retrouve plus loin dans le même traité, à sa place vraie, entre 31,2 et 34,2, signe évident d'une étroite parenté.

Le témoin le plus connu de w, A, écrit au *xiii*^e siècle, et, de nos manuscrits, le seul sur parchemin, sert de base, depuis Müller, aux éditions des *Ennéades*. De A dérivent une dizaine de manuscrits des *xv*^e et *xvii*^e siècles, dont quelques-uns sont analysés ici pour la première fois. Depuis la Renaissance ces copies tardives, surtout celles qu'on a étudiées davantage, ont joué dans l'histoire du texte un rôle considérable et néfaste : nous avons rappelé déjà le temps précieux perdu à collationner entièrement l'une d'elles, et comment une critique voyait dans une autre de ces copies, dont l'intérêt est nul, un auxiliaire pour la discrimination des « mains » de A.

Ces manuscrits inférieurs nous retiendront longtemps. La part qu'ils ont prise et menacent de garder dans l'établissement du texte est telle que, pour le *rétablir*, il faut récrire minutieusement leur chronique, par ce moyen, démasquer leur nullité intrinsèque et débarrasser ainsi définitivement les futures éditions d'une foule de données non seulement inutiles, mais contre-pieuses ou déconcertantes. Cette œuvre de démolition à sa contre-partie positive : des matériaux pour un intéressant chapitre de l'histoire de l'humanisme à Florence.

Tout près de A, mais non sous lui, se range E, le second témoin indépendant de l'archétype w. Deux ou trois scribes ont travaillé au manuscrit E, qui pose de ce chef de délicats problèmes. Associé à son « frère » A, il nous permet de reconstituer un « état » médiéval important du texte de Plotin. L'importance que prend E aujourd'hui et le souci de ne pas séparer A de ses copies nous ont fait placer E en tête du groupe dont il fait partie.

Dans la tradition des *Ennéades*, le manuscrit B, du XIV^e siècle, faisait jusqu'ici, mais à tort, figure de solitaire. Autour de lui viennent aujourd'hui se grouper R, son contemporain, une copie de R, et J, un petit manuscrit du XV^e siècle. A quatre, ils constituent ainsi la moins nombreuse, mais non pas la moins intéressante de nos familles de manuscrits.

Comme ceux de w, les plus anciens descendants de l'archétype x portent la trace non équivoque d'un trouble dans l'ordre des folios. Ce n'est plus, comme pour A et pour E, une répétition, mais l'inversion de deux morceaux, en IV, 7 et IV, 8, qui nous force à assigner aux copistes de B et de R un seul et même modèle.

Le troisième manuscrit-source du groupe, J, n'a pas cette inversion. Il témoigne cependant à sa façon que son archétype, probablement éloigné, est bien le même que celui de B et de R. En quelques passages, en effet, des dernières *ennéades*, ceux-ci laissent prudemment en blanc les mots illisibles ou mutilés de leur modèle, et le copiste de J ou d'un ancêtre de J, tantôt plus attentif, tantôt plus audacieux — et c'est alors l'indice d'une communauté d'origine, — fabrique de toutes pièces une « leçon » conjecturale. Quelques fautes bien caractéristiques confirment cette parenté.

L'état « que l'accord de B, de R et de J fait atteindre paraît être intermédiaire entre celui de w et celui de y, l'archétype de tous les autres manuscrits complets des *Ennéades*.

A la différence de w, de x et même de z qui nous attend plus loin, l'archétype y n'offre aucune de ces particularités saillantes qui permettent dès l'abord de réunir des manuscrits, même très différents qui en dérivent, en un groupe fermé, distinct de tout autre. Il représente, dans un groupe fermé, distinct de tout autre, et prolonge peut-être en droite ligne le tronc d'où se sont détachées, à diverses époques, les autres branches de la tradition. On peut identifier assez vite, sinon en droit strict, du moins pratiquement, la plupart des rejets de y. Au cours du moyen âge, en effet, les copistes l'ont élargi : ils ont cessé de transcrire les annotations qui encadraient le texte de l'archétype premier, que ce soient des végétations parasites comme les scolies d'âge inconnu, ou des restes d'un état très ancien, comme la numérola-

tion marginale de certains traités. De même ils ont omis les tables spéciales qui précédaient peut-être dans cet archétype, comme encore en w et en x, chacune des six *ennéades*. Ils ont laissé se perdre aussi presque toutes les vieilles leçons interlinéaires. Ils ont donc transmis un texte simple, dépourvu de toutes ses surcharges.

Il s'ensuit que les descendants de y, et ils sont nombreux, une trentaine environ, se tiennent d'assez près, et qu'il est parfois difficile d'assigner à tel d'entre eux sa place exacte dans la généalogie de la famille. Le plus ancien, D, du XII^e siècle, est le doyen d'âge de tous nos manuscrits : les autres dérivés de y datent des XV^e et XVI^e siècles. Une demi-douzaine tout au plus paraissent être des manuscrits-sources, et, exception faite pour les meilleurs, comme C, M et U, vraiment importants, qui étudient l'un d'eux peut se dispenser d'étudier à fond les autres. D'ailleurs, plusieurs de leurs copies, souvent les plus fautes et les plus tardives, ont été collationnées et, par un hasard heureux où l'intuition scientifique n'a aucune part, ces collations nous renseignent sur l'état de différents sous-groupes de la famille y.

La dernière famille, z, tranche sur toutes les autres et s'en distingue donc aisément. Quasi ignorée, elle n'a presque pas servi pour l'établissement du texte. Pourtant c'est une branche basse du grand tronc et probablement la plus ancienne. La déveine qu'elle rencontre s'explique en partie par le fait qu'à une époque indéterminée elle fut mutilée, et que son texte est, par endroits, remanié. Elle orne la *Vita Plotini*, elle s'arrête court au milieu de la troisième *ennéade*, elle réunit sous un seul titre les huitième et neuvième traités de la cinquième, et de même les quatrième et cinquième traités de la sixième, pour s'achever enfin par les trois derniers traités de la dernière *ennéade*. On ne peut non, elle porte, comme une greffe, deux importants centons plotiniens, déjà remarqués au XVI^e siècle par Jean Sambucos, mais édités pour la première fois en 1781 par le très célèbre Anse de Villosion.

Cette curieuse branche ■ termine en fourche : d'un côté, Q, un excellent manuscrit du XIV^e siècle, et VindD du XV^e siècle, copie de Q, qui lui est en tout pareil et qui poussera, au XVI^e, quantité de rejets ; de l'autre, un rameau très court, L et P,

deux manuscrits du ^{xv}e siècle contenant, avec quelques bribes dérivés de 2, les centons publiés par Vilhoison. A tous égards, et par son contenu, et par les leçons de son texte et par sa matérielle histoire, 2 représente un des « états » les plus intéressants — vraisemblablement médiéval, et non antique — du texte de Plotin.

Dans l'histoire d'un texte classique, le passage de la tradition manuscrite à la tradition imprimée représente une étape particulièrement importante, et pour celui des *Ennéades* d'autant plus que l'*editio princeps*, publiée par Perna à Bâle en 1580, est établie, contrairement aux coutumes de ce temps-là, sur quatre manuscrits de l'auteur. Il sera donc intéressant d'en rechercher les exemplaires, dont deux seulement étaient connus jusqu'ici.

Tandis que les manuscrits proprement médiévaux de Plotin ne paraissent généralement pas « contaminés » par des manuscrits voisins, on verra que l'édition de Bâle représente au plus haut point ce que l'on peut appeler un « état eclectique » de la tradition. Trois branches médiévales s'y mêlent inextricablement « corrompues ». Ce bout de chemin, extrêmement broussaillé, qui nous mène des dernières copies manuscrites au premier texte imprimé des *Ennéades* débouche sur le vaste champ de la critique conjecturale, dont la folle fécondité ne doit pas nous retenir ici.

Au terme de cette paresseuse promenade à travers les quelque cinquante manuscrits de Plotin qu'on peut encore feuilleter dans nos grandes bibliothèques d'Europe, on montrera de loin, et l'on décrira du mieux que l'on peut, cinq ou six manuscrits, au cours des derniers siècles, ont laissé se perdre. Ainsi l'on n'aura négligé d'explorer aucun coin de la tradition médiévale des *Ennéades*.

Par contre on n'a pas cru nécessaire de reproduire ici la liste, consciencieusement dressée par M. Cochez, de fragments plotiniens, les principaux d'ailleurs ont été étudiés à divers endroits de cet ouvrage.

* * *

Le lecteur souhaitera peut-être aussi voir signaler ici brièvement les liens qui unissent les *Recherches sur l'édition perdue des œuvres de Plotin* et le volume sur les *États du texte*, à cette étude sur les *Manuscrits des Ennéades*, l'ensemble formant une introduction critique à l'édition constitutive de l'œuvre écrite de Plotin.

Du premier et des pièces qui l'illustrent plus encore qu'elles ne le justifient (*États*, pp. 77-154) ressort le tact et la fidélité de Porphyre, le premier éditeur des *Ennéades*. Sa révision, qui constitue *logiquement* et par excellence un nouvel état du texte, est telle qu'*en fait* cet état, à peu de chose près, est identique au précédent. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir les pages des *États* (pp. 77-154) où les différences des deux éditions, telles du moins que nous les atteignons à travers des fautes et des lacunes, se trouvent réduites à de menus mais parfois curieuses variantes.

Le second ouvrage met en relief l'autorité de l'archétype de la tradition directe, l'archétype vrai dont les éditions imprimées ont voilé le témoignage. La fidélité de cet archétype à la reconstruction de Porphyre n'est pas moindre que celle de Porphyre à l'original sorti du calame de Plotin. Il s'ensuit que pour l'ensemble du texte, sauf évidence contraignante ■ sens contraire, le texte de l'archétype doit passer pour celui même de Plotin. En définitive, l'intérêt de la tradition indirecte réside beaucoup plus en la garantie qu'elle donne à l'édition porphyrienne, reproduite par l'archétype, qu'en une moisson de « corrections » au texte des manuscrits.

Le troisième et dernier ouvrage monte, preuves à l'appui, quels manuscrits il est nécessaire et suffisant de connaître pour reconstituer l'archétype, seul fondement sur lequel peut s'élever une étude méthodique de la langue, de la doctrine et de l'influence des *Ennéades*. Si les collations sont suffisamment complètes et précises et comprennent plus d'un témoin de chaque groupe distinct de manuscrits-sources, la reconstitution pourra se faire le plus souvent à coup sûr et sans qu'interviennent les hypothèses plus ou moins solides sur ces groupes de manuscrits. Ce n'est point le moment de s'étendre sur les principes d'édition

ni davantage sur la notion d'état, qui est de nature, pensons-nous, à renforcer, tout en l'assouplissant, la technique actuellement en usage. Point n'est besoin non plus de tracer sur le papier un réseau de lignes fixant les rapports mutuels des « archétypes », des « états » ; il suffit que certains accords constants de manuscrits entre eux soient suffisamment établis pour que les sigles qui les représentent puissent figurer dans l'apparat sans être jamais remis en question, sans que leur contenu soit variable. Le « flou » des conclusions n'est donc qu'apparent. Les limites qui en restreignent l'étendue en renforcent la certitude. Leur caractère négatif est voulu. Il se résume en une règle pratique positive de première importance. L'édition critique des *Ennéades*, si elle prétend être définitive — quant à l'apparat — se doit de donner les collations intégrales d'une dizaine de manuscrits. Quelques-uns sont individuellement les témoins nécessaires du texte, ainsi A, en toutes ses premières mains, E, B, R, J, Q. D'autres ne le sont qu'en raison de l'état qu'ils reproduisent et dont ils n'apparaissent pas jusqu'à présent les seuls témoins autorisés ; de ceux-ci il est nécessaire de collationner quelques exemplaires, mais il n'est pas rigoureusement nécessaire que ce soit tel exemplaire, plutôt que tel autre ; ainsi de C et de M, de S et de T ; l'accord d'un nombre suffisant de ces témoins donnera toute garantie à la reconstitution de l'état que symbolise le sigle y.

Sur tous ces problèmes néanmoins l'*Histoire du texte* devra se prononcer avec plus ou moins de fermeté ou de réserve suivant les cas. Il n'est même pas exclu que l'on y trouve un ou plusieurs schémas plausibles illustrant les relations que peuvent avoir entre eux des états intermédiaires reconstitués. Mais il importe, dans toute la mesure où c'est possible, et cette mesure paraît étendue, que l'apparat de l'édition critique soit définitivement mis à l'abri des synthèses, tant de celles qui ignorent les faits que de celles qui les élaborent.

L'apparat critique devra de même être indépendant des recherches conduites sur l'*Enseignement oral de Plotin*. Quelques idées qu'on se fasse de la nature de la tradition singulière dont dérivent certains fragments plotiniens et notamment la *Theologie d'Aristote*, elle ne peut intervenir que comme appoint accessoire et secondaire parmi les documents et les sources

nécessaires pour la reconstitution du texte. Que les fragments qui composent la *Theologie d'Aristote* dérivent des *Ennéades*, comme nous le pensions naguère, ou qu'ils les préparent, comme c'est à présent notre conviction, dans l'édition critique des *Ennéades* ils joueront sensiblement le même rôle¹. Dans les deux cas, il faudra faire la part très large aux procédés rédactionnels de l'auteur des documents ; le paraphraste n'est pas Plotin ; et Plotin conférencier n'a pas tout à fait la même activité que Plotin écrivain.

La tradition indirecte des *Ennéades*, qu'on y inclue ou non la *Theologie d'Aristote*, ne peut en tout cas avoir qu'une fonction normative. Seule la tradition directe, par l'ensemble de ses témoins autorisés, a une valeur constitutive pour l'établissement du texte écrit des œuvres de Plotin.

1. Les *Éléats*, rédigés d'après la conviction antiochaine générale que la *Theologie* est un canton des *Ennéades*, ont montré avec quelle prudence les « variantes » de ce « témoin », même dans cette hypothèse, devraient être utilisées par les éditeurs du texte.

CHAPITRE I

LE GROUPE w

Historiquement, ce groupe est de tous le plus important. Le manuscrit A, qui presque seul le représente jusqu'ici, a une telle autorité qu'il ■ pour ainsi dire chassé des éditions les leçons attestées par les autres groupes.

A côté de A vient aujourd'hui ■ ranger E qui date à peu près de la même époque et dont l'importance est égale, mais non, comme une réaction trop poussée tente à le faire croire, plus grande.

L'un des problèmes propres à E est celui de sa composition. Jusqu'à un certain point il y a moyen d'assigner à ses diverses parties des dates relatives. La parenté de E avec A n'est mise en doute par personne. Dans une monographie de premier ordre, Schwyzer a contribué à rendre plus claire l'indépendance mutuelle de ces deux manuscrits, dont l'accord constitue précisément l'état w.

Après avoir repris ce problème, nous nous attacherons à montrer comment la dernière partie de E, due cependant au même copiste que la seconde, a une autre origine que celle-ci.

Tandis que de E nous n'avons plus aucune copie, tous les autres manuscrits du groupe w paraissent dériver de A.

Les problèmes que posent les premières mains de A sont de la plus haute importance.

Nous confirmerons d'abord des résultats depuis longtemps soupçonnés sur le nombre des réviseurs de A. Il n'y en eut que deux. Le premier que nous appelons A¹, le second que nous appelons A² et qui n'est autre que Marsile Ficcin, le célèbre traducteur des *Ennéades*, mort en 1499.

Nous montrerons aussi que le premier réviseur A¹ n'est pas

distinct du copiste. Avec les années, les indices en faveur de cette opinion sont devenus de plus en plus abondants et probants.

Un problème connexe, mais indépendant, est celui de l'origine des leçons et compléments dus au premier réviseur. Il semble qu'il ait disposé de deux sources, l'archétype principal, w, d'où il tire, outre les scoliés, quelques-unes des leçons doubles attestées également ailleurs, ensuite un exemplaire d'appoint, dont la place dans la tradition n'est pas encore fixée et ne le sera peut-être jamais ; c'est à l'aide de cet archétype subsidiaire que A¹ complète divers traits mutilés et comble dans tout le manuscrit les nombreuses petites lacunes héritées de w. La plupart des leçons de A¹ ont probablement la même origine, sans qu'on puisse exclure d'une part l'hypothèse qui y voit de pures conjectures, d'autre part celle qui les rattacherait directement à l'archétype w.

L'intérêt porté au manuscrit A est dû aussi au fait qu'il servit à Marsile Ficin. Mais le problème déborde A, car d'autres manuscrits de Plotin ont appartenu au célèbre traducteur et ont été annotés par lui. C'est le cas de F, où l'on peut déceler les couches successives des notes ficiniennes. On les a décrites en détail, afin de mettre à nu les procédés de l'humaniste et de préparer une synthèse dont la place est ailleurs.

Viennent ensuite une série de manuscrits complets des *Ennéades* copiés sur A, tous, on le prouvera, après que Ficin eut sommairement révisé cet exemplaire. Leur valeur est toute rétrospective. Deux d'entre eux ont joué un grand rôle dans l'histoire du texte, Monb et Darm, et c'est pour les remettre à leur vraie place, qu'il a fallu s'attarder et raconter leur histoire. On menaçait de ressusciter le manuscrit de Darmstadt pour lui faire jouer le rôle d'arbitre dans l'identification des « mains » de A.

Les autres exemplaires parents de A nous retiendront moins longtemps ; I est une copie due à Agyropoulos ; les autres sont incomplets et posent divers problèmes qui, dans l'état actuel des collations, et vu le peu d'étendue du texte, sont souvent difficiles à résoudre. Ce sont probablement tous des exemplaires dérivés de A, sauf une partie de l'*Ambrosianus* gr. 56, dont l'origine est incertaine.

Olim Rigault *CICLXXXI* ; Dupuy 1780 ; Clement *Regius* 2577. Chartac. 245 × 270 mm. Fol. I-IV + V + VI + 1-320 + VII-XVIII + XIX-XX + XXI-XXIV. Saec. XIII. PORPHYRI *Vita Plotini* (ff. 1-15^v). *Tabula generatis* (ff. 15^v-16). *Tabula* I (f. 16). PLOTINI *Ennéades olim completæ*, numc I, 1 - VI, 9, II, 22 et 84 *lous ip os obliqua* (ff. 16^v-320^v)¹.

RELIURE. — Cuir, aux armes de Henri IV. Monogramme : HIII. Tranches dorées. Au dos, en haut, en chiffres dorés : 50. Voir ff. VI^v et 1. Les folios I-IV et XXI-XXIV sont en parchemin neuf, ajoutés à l'époque de la dernière reliure ; I et XXIV sont collés à la reliure.

Le folio V est un demi-feuillet de papier, dont une moitié seulement du filigrane est visible.

Les folios VI-XVIII forment un sénon d'un papier beaucoup plus récent que celui du manuscrit ; le filigrane est un *Chapeau de cardinal* analogue à Briquet 3391 (40,5 × 56^v, Florence, 1491 ; var. simil. : Florence, 1493-1502 ; Venise, 1437).

ANCIENNES FEUILLES DE GARDE.

Les folios VI, XIX et XX constituent respectivement un demi-feuillet et un feuillet qui servaient, ainsi que (IV bis) disparu mais dont le talon subsiste, de feuilles de garde pour la reliure précédente. Le folio XX^v porte encore nettement la décharge du cuir et du bois.

M. Ch. Samaran, professeur à l'École des Chartes, a bien voulu déchiffrer pour nous ce qu'on peut lire encore de ce parchemin gratté ; nous l'en remercions vivement.

Les folios VI, VI^v et XIX ne nous offrent que des bribes d'une sorte de comptabilité. Chaque entrée, introduite par *Sind. ville de* (ff. XIX), ou encore *pro villa*, est suivie d'un nom propre, le plus souvent effacé, puis d'un long trait, au bout duquel on lit diverses valeurs, par exemple,

1. FR. CREUTZER et G. H. MOSE, *Plotini opera omnia*, 3 vol., Oxford, Clarendon Press, 1835. t. I, p. XLIII ; H. F. MÜLLER, *Zur handschriftlichen Überlieferung der Ennéaden des Plotinos*, dans *Hermes*, t. 14, 1879, pp. 110, 117, 118 ; H. OMONT, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris, Picard, 1886, t. II, p. 173 ; J. COCHET, *De handschriftelijke overlevering van Plotinus*, dans *Philologische Studien*, t. 6, 1934-35, pp. 38-41 ; H.-R. SCHWYZER, *Der Plotin-Codex Laurentianus 67, 2, dans Rhetinisches Museum*, t. 86, 1937, pp. 367-370.

au folio VI : s. octo, s. decem, quinquaginta, II, triginta et s. decem ; on trouve aussi à cette place : defectu (?) ou defect. sol. Notons aussi, au fol. VII, une date : de mense marci. Parmi les noms propres, on relève, au folio VII : pro villa Marone ... Penzani (ou Pomanti), pro villa Saugnani ; au folio XIX : Sind. ville de Marone et le dicto Cans qui intervient au folio XX.

Les folios XX et XIX^v forment un tout plus intéressant ; nous en reproduisons le déchiffrement à titre documentaire en nous efforçant d'en garder la linéation et l'aspect général.

[Folio XX]

Sind. ville de Pinaridomonte _____ *tredecim*
Sind. ville de Cavalliano _____ *tredecim*
Sind. ville de Penonte _____ *tredecim*
Sind. ville de Faghina _____ *quindecim s. octo*
pro universitate Porte Sancti Marci pro complemento
solucionis defectus sancti (?) Parisi Johannes dominus
Gaidonis _____ *septem et ss. duos*
Prelatus Cans fuit confessus se habuisse

..... *computat*
..... *vel alterum pro eo*
..... *vel alterum pro eo*
P. Dona (?) *Suchart (?) debente solvere et vestimenta*
de summa denariorum perceptorum per (?) operatorem pes.
pro soluendo famulis ibidem existentibus. pro communis p...
Petrus Andreæ sol. dicto Cans.
..... *II, quinquaginta d.*
..... *relinquit. lab. ... solution.*

[Folio XIX^v, suite du précédent]

Octo pro quilibet libra in summa salvo fura calculi libras
quingentas duodecim solidos octo denarios catuercensium (?)
Item habuit, ut confessus fuit, de Salato Simonis et
Bonaventura Chivassii dogensibus dogane salis
communis prout de D *proveni ... exprecio (exprecio ?)*
salis occasione ipsorum in una parte II. CCCCLXXXIII et
in alia parte. qui valent, computato quolibet
per II. CCCCLXXXIII s. d. IIII qui
omnes denarii sunt in summa. sol. Petrus
Andree II. septingentas decem septem
S. unum et d. quatuor.

S. CIII M V C LXXVIII

Sur la carte au $\frac{1}{100,000}$ d'Italie, n° 106, la région de Prato, on relève les localités suivantes :

Pisatomonte à 4 km. au S. E. de Prato,
Marone à 3 km. au S. E. de Prato.

vie Pisatomonte à 2 km. à l'E. de Prato.
Pisatomonte à 10 ou 12 km. au N. E. de Prato.
Cavalliano à 4 km. au N. E. de Prato.
Faghina à 4 km. au N. de Prato.

Sur la carte n° 105, région de Prato, on relève une localité appelée Porta S. Marco.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 42 cahiers (ff. 1-320), quaternions, sauf 14^e (ff. 111-116) qui est ternion, 15^e (ff. 237-239) qui ne compte que trois folios et 16^e, réduit aujourd'hui à un seul folio, le folio 320 ; il n'est pas possible de savoir si 16^e était suivi d'un seul folio ou de plusieurs ; le manuscrit en effet est mutilé et il n'est pas sans exemple qu'un copiste numérote un feuillet final à deux folios.

NUMÉROTATION DES CAHIERS.

Dans son ensemble, le manuscrit ne compte pas moins de cinq numérotations différentes chevauchant parfois sur les quatre parties du manuscrit : I copiée par le copiste a, II et IV dues au copiste b, III due au copiste c. Nous décrivons ici ces numérotations dans leur ordre topographique :

I-II. Copistes a et b. Du 1^{er} au 8^e cahier (ff. 1-64), les cahiers numérotés de <a> à h, en bas et à droite du premier folio. La lettre marquant le cahier est suivie parfois d'un chiffre marquant le folio, ainsi 17, 19 et 20.

II. Copiste b. Du 6^e au 15^e cahier (ff. 41-116), les cahiers sont numérotés par le copiste b de <s> à 14, en haut et à gauche du premier folio et parfois, de plus, en bas et à droite du dernier folio verso.

III. Copiste c. Du 16^e au 31^e cahier (ff. 117-239), les cahiers sont numérotés par le copiste c en bas et au milieu du premier folio, de a' à 15. Seuls viables a', b', s', f', d', 15, aux folios 117, 125, 157, 165, 221 et 237.

Du 16^e au 31^e, les cahiers sont numérotés aussi, peut-être par le copiste b, en bas et à gauche du premier folio, de 15' à 160.

IV. Copiste b. Du 32^e au 42^e cahier (ff. 240-327), les cahiers sont numérotés par le copiste b, en bas et à gauche du premier folio, de à 160. Seuls visibles 14', 16', 160, aux folios 248, 272, 312 et 320.

Du 32^e au 37^e (ff. 240-287), les cahiers sont numérotés aussi, peut-être par le copiste b, en haut et à gauche du premier folio et en bas et à droite du dernier folio verso, de 15' à 160.

Copiste d. Du 34^e au 42^e (ff. 256-327), les cahiers sont numérotés aussi, d'abord en bas et à gauche de a' à y', puis en haut et à gauche du premier folio, de a' à b'.

POSSESSEURS.

Folio VI : *Plorissus*.

Folio VII^v, en haut et au milieu l. 50. Plus bas, de la main de Mathieu

Devant : *Πιστὴ | Παφύλου περὶ τοῦ Παντίου βίου καὶ τῆς νέεως τοῦ βασιλέως αὐτοῦ*. | *Παντίου φιλοσόφου βασιλέως παντίου τῆς νέας ἐξ ἐκείνου*. Plus bas : N° 33 *prima* : vers la droite : 3. En dessous, de la main de Nicolas Sophianos : N° 48 *179* (le 8 provient d'un 9).
Folio 1, en haut, en milieu : L. 50. *CIPICCXXI* (biffé par Dugny), 1780, 2377.

COPISTES ET MISE EN PAGE.

Trois ou quatre copistes ont travaillé au manuscrit, mais le second, b, en deux parties différentes.

I. Copiste a : ff. 1-40^v, *Vita*, 1, 1 — *Emm.*, I, 7, 3, 13 et 84 *col de glos.* Surface écrite : 180 × 100 mm. : 28 lignes à la page. Encre noire. Saut au folio 1, aucun titre n'est rubriqué. La table générale est en deux colonnes : les traités y sont numérotés de α' à πδ'. Quelques scolies originales, toutes écrites de première main.

II. Copiste b : ff. 41-116^v, ligne 14, *Emm.*, I, 7, 3, 13 *84* — III, 5, *fin*. Surface écrite : 180 × 105 mm. : 28 lignes à la page, puis 26, puis 23 ; le folio 111 compte que 21 lignes. Encre plus pâle ; l'écriture, négligée, va s'élargissant.

III. Copiste c : ff. 117-239^v, *Emm.*, III, 6 - VI, 5, *fin*. Surface écrite : 180 × 110 mm. : de 36 à 42 lignes à la page. Petite écriture droite, serrée, régulière. Le papier boit l'encre assez fortement. Le texte du folio 239^v est écrit en forme de croix, et dans le champ libre entre les quatre bras le copiste écrit les abréviations des quatre mots *Ἰησοῦς Χριστός Υἱός Θεοῦ*. Scolies originales et *σγ'* de première main ; en revanche, sauf en III, 9, pas de numérotation intermittente.

IV. Copiste d : ff. 240...320^v, *Emm.*, VI, 5 - VI, 9, 11, 22 *rd 84* *lignes* *ἦν οὐ βλαμν*. Le manuscrit est donc, non pas « inachevé » comme le pensait Muller, mais mutilé et comprenait autrefois un folio de plus avec la fin des *Ennéades*. Le verso du folio 320 étant tout sali, il semble que le manuscrit resta assez longtemps sans relire.

IV. Copiste d(?) : ff. 236-260^v, *Emm.*, VI, 6, 13 *ele dionysius metretis* *ἐξ ὧν εἰς ἄλλον* — VI, 7, 1 *θεοῦ δυνάμει ἐν ἑλπίδι νοητικῇ*.

ANOMALIES. — Au folio 67^v, le copiste b omet II, 5, 2, 18 *84* *col de glos* - 4, 14 *théodorus*, omission que E¹ signale par une petite croix en marge. — Au folio 140^v, la fin du traité III, 9 est suivie immédiatement, sans titre aucun, néade IV, 1, qui ne sera pas répété après IV, 2 et au folio 141 l'en-particulière. — Au folio 160^v, l. 18, après IV, 4, 23, 32 *ἐξ ὧν γινώσκου*, est l. 15, pour être ensuite répété au bon endroit, du folio 163^v, l. 25 au folio 166^v, l. 23. — Le morceau IV, 4, 30, 1 *Νόμ. 8* *ἐκείνου* - 45, 52 *νομοποιεῖται* se présente comme une œuvre distincte précédée, au folio 164^v, en guise de titre, par la scolie suivante : *Ἐκ τούτων ἐν τοῖς*

ἐκείνου τοῦ β' *Ἰσὺς φησὶ καὶ ἴσμεν τὸ πᾶν ἐν δὲ τοῖς Παφύλου σκεδασμένοι* 1 *τὸ ἐξ ὧν τὸ βεβαιώμα*. — Au folio 171^v, l. 16, après IV, 5, 2, 8 *τὰς ἐξ ὧν οὐκ αὖ*, le copiste écrit, sans doute de rien *ἀεὶ* *(sic)* *τὸ βεβαιώμα* *τοῦ λόγου καὶ ἡ ἀρχὴ τοῦ ἰσχυροῦ καὶ μνησὶς* *οὗ νέως τὸ ἐποικισμῶν*, puis tout de suite IV, 6, 3, 62 *καὶ τὸ πᾶν* *αὐτῶν*, jusqu'aux derniers mots de IV, 6, à savoir *οὗ δὲ δυνάμει* *(sic)*.

ANNOTATIONS MARGINALES.

De première main, dans les différentes parties, sont écrites les scolies, la numérotation intermittente et les *σγ'*. Le manuscrit ne paraît pas avoir subi de révision.

Une seconde main, E², écrit au folio 5, en marge de *Vita*, 7, 50 *Ἰσχυροῦ περὶ ἐκείνου*.

Une main récente, qu'on peut probablement identifier à E³, trace de-ci de-là dans le texte de petites croix et en marge répète ces mêmes croix ou fait un simple trait horizontal. Voici les premiers exemples :

- | | | | |
|------------------------|---|---|--------------------------------|
| I, 1, 2, 13 | ↑ | <i>δυνάμει</i> | E ¹ 16 ^v |
| I, 4, 7, 38-40 | ↑ | E ¹ <i>mg.</i> 29 ^v | |
| I, 8, 6, 1 | ↑ | <i>καὶ πᾶς</i> | E ² 43 ^v |
| II, 2, 1, 17 | ↑ | <i>καὶ φησὶ</i> | E ² 32 ^v |
| II, 3, 6, 1 | ↑ | E ² <i>mg.</i> 55 ^v | |
| 13, 1 | ↑ | E ² <i>mg.</i> 57 ^v | |
| II, 4, 2, 3 | ↑ | E ² <i>mg.</i> 61 ^v | |
| 4, 9 | ↑ | <i>καὶ</i> | E ² 61 ^v |
| 5, 2 | ↑ | <i>τῶν οὐρανῶν</i> | E ² 61 ^v |
| 9, 7 | ↑ | E ² <i>mg.</i> 63 ^v | |
| II, 5, 2, 18 (= 4, 14) | | E ² <i>mg.</i> 67 ^v | |
| II, 8, 1, 26 | | E ² <i>mg.</i> 72 | |

Dans la troisième partie également on trouve de ces croix, le plus souvent doubles en marge d'un trait rapide, ainsi :

- | | | | |
|-------------|---|--------------------|--------------------|
| IV, 7, 5, 1 | ↑ | <i>μὴς οὐρανῶν</i> | E 173 |
| IV, 9, 3, 4 | ↑ | et 84 | E 180 |
| V, 3, 4, 22 | ↑ | <i>ἀπὸ οὗ</i> | E 186 ^v |

Date absolue, dates relatives.

Brehier date prudemment l'ensemble du manuscrit du XIV^e siècle, Muller hésite entre le XIV^e et le XIII^e siècle. On peut s'en tenir à cette dernière estimation.

Les quatre parties dont se compose le manuscrit sont nettement distinctes ; aucun cahier ne chevauche sur deux parties.

1. Corrigez *Ennéades*, p. 358, où ■ est cité à tort comme ajoutant avec R un *rel.* devant *τὰ*.

Les numérotations successives de plusieurs séries de cahiers et d'autres indices permettent d'assigner à ces parties des dates relatives presque certaines. Un petit tableau récapitulatif éclairera la discussion.

Partie	Copiste	ff. Cahiers	Contenu	Numérotation
I	a	1-40 ^a	1-5	Vita - I, 7, 3, 13
	a-b	1-64	1-8	Copiste : néant
II	b	41-116	6-15	Renaissance : a-h
III	c	117-239	16-31	Copiste b : s'-a'
				Copiste c : a'-s'
IV	b	240-287	32-37	Copiste b (?) : s'-a'
	d-b	256-327	34-42	Copiste b : s'-a'
		240-327	32-42	Copiste b : a'-g'
			VI, 5 - VI, 9	Copiste b (?) : s'-a'

La partie III, qui contient près des deux tiers des *Ennéades*, se présente comme un manuscrit indépendant : elle commence au début d'un traité et s'achève en une folie finale à la fin d'un cahier ; de plus les cahiers sont numérotés par le copiste et cela à partir de a'.

La partie II est certainement postérieure à I puisqu'elle continue là où I achève ; le copiste b d'ailleurs numérote d'un s' et non d'un a' le premier de ses cahiers.

Après avoir achevé le dernier cahier de II, qu'il numérote a', le copiste b donne le numéro s' au premier cahier de IV. La partie IV est donc postérieure à II, mais pas nécessairement à III. Les copistes b et c peuvent avoir travaillé parallèlement, ce qui expliquerait qu'ils aient tous deux transcrit le traité VI, 5.

On peut donc se représenter les choses de la façon suivante. Un premier copiste a commence le manuscrit, puis abandonne et passe la main à b. Celui-ci poursuit le travail, puis abandonne à son tour ou du moins se fait aider. Tandis que c copie exclusivement, le copiste b recommence à VI, 5. Nous verrons que cette quatrième partie est transcrite d'après un autre archétype, tandis que l'archétype de III, copié par c, est le même que celui de I et de II ; ceci contribue à faire croire que c et b travaillent en même temps à achever le manuscrit.

Étrange est la numérotation subsidiaire de IV. Au folio 256 on lit s' et aussi a'. Il semble qu'apparaisse un quatrième copiste d, à moins qu'il s'agisse simplement d'une reprise du copiste b. Celui-ci, en tout cas, finira par ne plus se soucier

de la numérotation faisant suite à I, adoptée pour II et le début de III, peut-être parce qu'il rendait compte qu'on devrait à nouveau numérotier tous les cahiers de IV. Et c'est effectivement ce qu'on a fait pour III et IV avant de confier le manuscrit au relieur.

Parenté de E avec A.

Jusqu'à la fin de la troisième partie, qui s'achève avec le traité VI, 5, le manuscrit est étroitement apparenté à A. La preuve est facile. Si pour la partie I, due au copiste a, il faut se contenter de citer des variantes, pour les parties II et III, point n'est besoin de s'en préoccuper : des troubles matériels communs à A et à E établissent péremptoirement leur parenté ; au traité II, 5 le copiste Eb, puis aux traités IV, 5 et IV, 6 le copiste Ec omettent le même texte que A ; au traité IV, 4, en A comme en E, plusieurs pages sont répétées deux fois. Quelle est cette parenté ? E est-il copié sur A, ou inversement, ou tous deux sont-ils copiés sur le même modèle ?

Il est dès l'abord évident que E n'a pas été copié sur A, après que A¹ eut corrigé ce dernier. Non seulement les corrections de A¹ ne figurent jamais en E, — ce qui ne suffit pas, car E aurait pu en faire fi systématiquement — mais les grandes, et surtout les petites lacunes de A, comblées par A¹, continuent de déparer E. Même si l'on admet, comme nous le faisons, que le réviseur A¹ n'est pas distinct du copiste A, on ne serait pas autorisé à déduire de là l'indépendance de E par rapport à A ; II pourrait à la rigueur avoir été copié sur A, au fur et à mesure, et avant que le copiste A n'ait pu réviser son exemplaire. Pour prouver que E n'est pas non plus copié sur A avant la révision de A, quel qu'en soit l'auteur, il suffit d'énumérer les fautes de A, corrigées ou non par A¹. Elles sont nombreuses¹. Vu le soin avec lequel la révision fut faite, les fautes² propres de A non corrigées par A¹ sont fort rares et nous bornons notre preuve à en citer quelques-unes :

1. H.-R. SCHWYZER, *Revue, Mss.*, 1937, p. 367, en donne une assez longue liste.

2. Nous employons ce mot au sens technique de « fautes de transcription » ; cette « faute » peut être la « bonne » leçon, qu'elle soit conjecturale ou qu'elle ait été chassée comme « variante » la leçon principale de l'archétype premier.

IV, 7, 2, 13 <i>robro</i>	<i>robro</i> E forte Aec
4, 18 <i>et</i>	<i>et</i> E
3, 3 <i>αὐτοῦ</i>	<i>αὐτοῦ</i> E
8, 16 <i>robro</i>	<i>robr</i> E
V, 1, 6, 17 <i>αὐτοῦ</i>	<i>αὐτοῦ</i> E
10, 23 <i>robro</i>	<i>robr</i> E

Un examen détaillé des annotations marginales de A et de E confirme pareillement l'indépendance mutuelle de ces manuscrits.

Deux scolies attestées par E et un manuscrit au moins d'une autre famille sont omises par A, à savoir en I, 6, 3, 19 une note *ποῦ τοῦ πρὸς* et en marge du titre de II, 9 l'importante scolie sur les Gnostiques¹.

Comme la plupart des annotations marginales de A sont dues à A¹, il est malaisé de découvrir beaucoup de scolies écrites par A attestées par une autre famille et omises par E. Outre la scolie de A B R en marge de IV, 6, 3, 22, il y a cependant une notable série d'exceptions : ce sont les groupes de courtes numérations², une dizaine, écrits par le copiste de A *in scribendo*, confirmés par B ou R et omis par E. Ces chiffres suffiraient à prouver l'indépendance de A par rapport à E.

La numération, intermittente également confirme l'indépendance mutuelle de A et de E. Cette numération, toujours due au copiste, est négligée par A lorsqu'il transcrit l'ennéade I, et par E lorsqu'il transcrit les ennéades IV et V³. Dans l'un et l'autre cas, cette numération remonte à l'archétype, puisque B et R, voire C et M, la reproduisent en tout ou en partie.

Il est donc avéré que A et que E, dans ses trois premières parties, sont des manuscrits parents mais indépendants.

Parenté de Eb avec B.

La quatrième partie de E, due au copiste b, ne dérive pas de l'archétype AE, mais d'un autre modèle, proche parent de BRJ. Ce fait, passé jusqu'ici inaperçu, est facile à établir.

1. Voir *États*, pp. 347 et 349.
2. On en trouvera la liste à la page 314 des *États*.
3. Voir le tableau de la page 312 des *États*.

Le traité VI, 5 est en effet copié une fois par Ec, une autre fois par Eb. La première fois, E se joint à A, la seconde fois E s'en sépare pour se grouper avec les autres manuscrits :

VI, 5, 1, 4 <i>ἀναρῶν</i> A Ec R	<i>ἀναρῶν</i> US BR Eb
1, 6 <i>τῆ βασιλῆς</i> <i>τοῦ</i> AEC	<i>τοῦ</i> τῆ βασιλῆς BRJ US Eb
1, 13 <i>οὐκ ἔστι</i> AEC	<i>οὐκ ἔστι</i> US BRJ Eb
1, 18 <i>τοῦ</i> AEC R	<i>τοῦ</i> US B Eb Q (antes deficit)
1, 21 <i>ἀν</i> <i>ἀν</i> <i>ἀν</i> A	
<i>ἀν</i> <i>ἀν</i> <i>ἀν</i> Ec	
1, 24 <i>ἀν</i> AEC	<i>ἀν</i> <i>ἀν</i> <i>ἀν</i> US BRJ Eb Q
2, 26 <i>ἀν</i> <i>ἀν</i> <i>ἀν</i> AEC	<i>ἀν</i> <i>ἀν</i> <i>ἀν</i> US BRJ Eb Q
3, 5 <i>αὐτοῦ</i> A (uel A ¹⁹) Ec	<i>αὐτοῦ</i> US BRJ Eb Q
3, 7 <i>οὐκ</i> AEC	<i>οὐκ</i> <i>οὐκ</i> US BRJ Eb Q
3, 10 <i>ἀναρῶν</i> AEC	<i>ἀναρῶν</i> US BRJ Eb Q
3, 22 <i>αὐτοῦ</i> A (uel A ¹⁹) Ec	<i>αὐτοῦ</i> US BRJ Eb Q
3, 29 <i>τοῦ</i> A (uel A ¹⁹) Ec	<i>τοῦ</i> US BRJ Eb Q

Il est manifeste que Eb suit une autre tradition que Ec. Peut-on préciser quelle est cette tradition ? Dans ces quelques pages, US, B, R, J et Q ont des fautes ou des graphies qui leur sont propres : Eb est toujours avec la majorité, sauf lorsqu'il s'agit de B.

VI, 5, 2, 4 <i>ἐκφύσας</i> B Eb	<i>ἐκφύσας</i> AEC RJ US Q
2, 13 <i>πυρρῶν</i> BR Eb	<i>πυρρῶν</i> AEC J US Q
2, 25 <i>πυρρῶν</i> BR Eb	<i>πυρρῶν</i> AEC J US

Ces indices orthographiques peuvent paraître menus. Lorsqu'ils doivent appuyer une conclusion positive — la parenté entre deux manuscrits — ils sont au contraire excellents¹. Si Eb écrivait *ἐκφύσας* comme tous les autres manuscrits, il serait téméraire d'en conclure qu'il n'est pas une copie de B ; comme ils sont seuls à écrire *ἐκφύσας*, comme R seul se joint à eux pour écrire *πυρρ* au lieu de *πυρ*, on ne force pas les prémisses en concluant à la parenté de E avec BR et plus particulièrement avec B.

Il y a d'ailleurs une preuve décisive de la parenté de Eb avec B. On sait que ce manuscrit, vers la fin des *Ennéades*,

1. Notons en passant que les variantes orthographiques ne suffisent pas à prouver l'indépendance d'un manuscrit par rapport à un autre manuscrit : si l'on y réfléchit, on verra que le problème se présente dans un contexte psychologique tout différent.

reproduit en marge, à la manière d'une « variante » ou d'une « scolie », quelques mots du texte identiquement sous la forme qu'il a dans le texte. Aucun autre manuscrit ne présente cette particularité... sauf Eb, une seule fois, en VI, 8, 21, 11 où on lit en marge, écrite de première main, comme en B, la « leçon », *ἰδὼν ὁ βιβλίος*.

La parenté de Eb avec B et son opposition à A ressortent également d'un examen des scolies et des *σγ'* de Eb. Lorsque Eb s'accorde avec A pour transcrire une scolie ou un *σγ'* dans cette quatrième partie, on s'aperçoit que B ■ toujours aussi cette note marginale ; au contraire il arrive plusieurs fois à Eb de transcrire une note que B transcrit aussi, mais que A ignore. Peut-on déduire de ces faits que Eb est copié directement sur B ou inversement ? Non, il y a, notamment dans les scolies ¹, des fautes propres à l'un de ces manuscrits et absentes de l'autre. Voici, pour le passage de VI, 5 collationné, d'abord deux fautes de B, puis trois fautes de Eb :

VI, 5, 2, 14	χέλου	Aec BJEb	US Q	χέλου	■
3, 11	ἐβου	Aec RJEb	US Q	om. B	
VI, 5, 1, 21	αὐτὸ	Aec BRJ	US Q	αὐτὸ	Eb
3, 19	μῆ	Aec BRJ	US Q	om. Eb	
3, 27	ἀνομιαν	Aec BRJ	US Q	ἀνὸ σὺνταγῶν	Eb

Remarquons en passant que tandis que le copiste Ec fait peu de fautes de transcription, tout en reproduisant fidèlement celles de son modèle attestées aussi par A, le copiste Eb est beaucoup moins soigneux.

Quelle que soit la certitude qui rattache Ec et Eb à des groupes différents, il convient de signaler ici une curieuse unité critique ² qui paraît faire exception.

VI, 8, 17, 19 *ἀπορροή* BRJBec CMUS Q *ἀπορροή* AEB
La singularité même de la leçon de l'archétype justifie peut-être l'exception. En marge du modèle commun de ■ et de Eb la leçon était signalée : Eb peut avoir ainsi été tenté de « corriger » le texte.

Histoire ultérieure de E.

Au *XV^e* ou *XVI^e* siècle, un lecteur a parcouru tout le manus-

crit en y marquant des points de repère dont le sens échappe parfois. Deux de ces croix mystérieuses, en regard de II, 3, 6, 1 et de II, 3, 13, 1 signalent le passage transposé par Ficini et, à sa suite, par tous les éditeurs. Nous sommes donc autorisés à assigner à ce lecteur une date postérieure à 1492, peut-être même postérieure à 1580, année où parut le texte grec des *Emendades*. Le passage omis par E en II, 5, 2, 18 est également signalé par ce lecteur. Les autres croix et traits se référent-ils à des variantes ou à des idées qui l'intéressent ou marquent-ils simplement le point où il s'est arrêté dans sa lecture, on ne saurait le dire. Dans la quatrième partie du manuscrit on n'a pas relevé de ces points de repère.

Vers la fin du *XV^e* siècle le manuscrit fut relié. C'est sans doute alors que les marges furent diminuées ; c'est sans doute alors aussi qu'on numérotait les huit premiers cahiers à l'aide des huit premières lettres de l'alphabet, de *a* à *h*. Pourquoi le cahier, encore blanc aujourd'hui, ajouta à cette époque ? On peut faire l'hypothèse que l'on voulait compléter, comme en A et peut-être d'après A, ce qui manquait aux traités IV, 5 et IV, 6. Mais les possesseurs de E connaissaient-ils A ? C'est possible. Les folios de garde qu'on donna alors au manuscrit proviennent d'un curieux document originaire de la région de Florence ; sont-ce les comptes de la municipalité ou de l'archevêché, de quelque grand seigneur ou d'un opulent monastère ? La partie la mieux conservée contient plusieurs noms de localités situées aux environs de Prato.

Vers le milieu du *XVI^e* siècle, le manuscrit devint la propriété du Cardinal Nicolas Ridolfi ¹, neveu de Léon X. A cette époque Mathieu Devaris et Nicolas Sophianos, attachés à la bibliothèque que du Vatican, rédigèrent la notice de E : il fut catalogué successivement sous le n° 33 *prima* (*carpae*) et sous le n° 48. A la mort du Cardinal, en 1550, sa collection fut acquise par le maréchal Pierre Strozzi. Lorsqu'il fut tué en 1558, au siège de Thionville, la reine Catherine de Médicis, qui était sa parente, se fit attribuer tous ses livres. Catherine mourut en 1589. Sa bibliothèque fut d'abord mise sous scellés, mais, à l'intervention de J. A. de Thou et de Pierre Pitou, elle vint enrichir la Bibliothèque Royale en 1599.

1. Voir l'apparat critique des *États*, pp. 367-373.
2. Signalée dans ■ *États*, p. 371.

1. Tout ■ qui suit est extrait de H. OUDONT, *Inv. somm.*, t. I, p. XX.

LAURENTIANUS 87. 3

A

Membr. 280 x 215 mm. Fol. I-II + 197 + III-IV. Saec. XIII. ARISTOTELIS *De generatione animalium* fragmentum. ΠΟΡΦΥΡΙΟΥ *Vita Plotini* (ff. 3-10^v). *Tabula generalis* (ff. 10^v-11). PLOTINI *Enneades* completae (ff. II-197)¹.

RELIURE. — Cuir rouge, sur bois, et chaîne, d'abord de l'ouverture de la bibliothèque laurentienne au public (1571). Le plat supérieur porte un titre bilingue sur un petit morceau de parchemin encadré de métal: *Ἀριστοτέλους περί ζώων γενέσεως Ἀριστοτέλις de generatione animalium* (en abrégé). Les ff. I et IV sont collés à la reliure.

PAGINATION. — Les folios I-197 sont numérotés au crayon dans le coin inférieur droit. Les folios 193, 196 et 197 portent dans le coin supérieur droit, écrits à l'encre, respectivement les numéros 194, 197 et 198; cette numérotation, plus ancienne et adoptée par Bandini¹, tient compte du folio II.

CALIGRAPHES. — 26 cahiers. Quaternions, sauf 2 (ff. 9-14), 6 (ff. 39-44) et 9 (ff. 61-66), qui sont des ternions. Au vingt-cinquième cahier (ff. 186-193) est collé un folio supplémentaire (f. 194), qui porte le numéro 35. Les folios 193, 196, 197, III et IV forment un dernier cahier incomplet, non numéroté.

NUMÉROTATION DES CAHIERS.

a) Les douze premiers cahiers (ff. 1-90) sont numérotés dans le coin inférieur droit du premier folio, en petits chiffres arabes du XV^e siècle.
b) Du folio 60^v, le dernier du quaternion 8, au folio 194^v, on trouve, en bas et au milieu du premier folio recto et du dernier folio verso de chaque cahier, une numérotation continue, de 1 à 35, tantôt en chiffres arabes, tantôt en chiffres romains. Les rectos portent un chiffre pair, les versos un chiffre impair, ainsi: f. 60^v: 1; f. 61^r: 2; f. 66^v: 3; f. 67^r: 4; ... f. 90^v: 9; f. 91^r: X; f. 98^v: XI; f. 99^r: XII; ... f. 186^v: 34; f. 194^v: 35.

1. Auo. MAE. BANDINI, *Catal. cod. mss. bibl. Mediceae Laurentianae*, 3 vol., Florence, 1784-70, t. III, col. 383; FR. CREUSER, *Plotini opera*, 1835, t. I, pp. xlv et xlvii; H. F. MÖLLER, *Herms*, t. 14, 1879, pp. 101-103; H. OPERMANN, *Plotin-Handbuch*, I. Rhein. Mus., t. 75, 1926, pp. 221-222; J. COCHET, *Plotin*, *Studia*, t. 0, 1934-35, p. 38 et p. 41; H.-R. SCHWARTZ, *Der Plotin-Codex Laurentianus* 87, 3, dans *Rivista. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 353-384.

La où cesse la numérotation = (au f. 91), l'auteur de la numérotation b emploie pour la première fois un chiffre romain.

Les numérotations a et b paraissent être de la même main.

c) Aux ff. 138^v, numéroté 21 par b, et 139, numéroté 22, on trouve, en bas dans les coins intérieurs de la page, respectivement a, changé ensuite en β, et β, changé ensuite en γ. De même aux ff. 169^v, numéroté 29, et 170, numéroté 30, on trouve, à la même place, respectivement a et β. Le folio 138^v se termine par les mots VI, 1, 4, 30 *ἐξω δυνε*, et la phrase continue au folio 139 par les mots *ἀνερχομαι οὐρανὸν*. Le folio 169^v se termine par les mots VI, 6, 9, 31 *καὶ οὐρανὸν ἀβύσσον*, et la phrase continue au folio 170 par les mots *ἐμφορὸν ἀβύσσου* (sic) *καὶ τῆς γῆς*. — Il est difficile d'apercevoir la portée de ces chiffres α, β, γ.

POSSESSEURS ET LECTEURS.

Folio 1^v, en haut: *Plotinus philosophus... parte occidentis* (sic). En dessous, une seconde ligne, plus longue, écrite en latin, mais entièrement grattée, à l'exception des trois dernières lettres, qu'on lit ...*his*, ou ...*his* (finale de *Aristotelis*?). En dessous: *Cod. 3. Pl. 87*.

Folio I, au milieu, à l'encre rouge, de la main de Holstein: *Plotini opera / hoc aemulplari usus est Marcellus Ficinus ut et eius confractionibus notisque marginalibus apparet*. En dessous, d'une main récente: *Pl. 87, cod. 3*.

Folio I, en haut: n° 3.

Folio 197, en bas, au crayon: *Continit a. 1874 ad 1877 m. VII Dr H. Müller*.

COPISTES ET MISE EN PAGE.

Copiste a: écrit 38 à 39 lignes à la page, du folio 1 au folio 2. Folio 1: *Ἀριστοτέλους Περὶ ζώων γενέσεως πρόλογος*. Inc. *Ἐντε δὲ περὶ τῶν ζώων μολίων ἐγγρη* (chap. I, 715 a 1). Des. folio 2: *ὁ ἕχθρος δὲ τοῦ ἀνορέτου ἐστὶ τὸ ὑποκρίναι* (chap. 3, 717 = 1).

Nombreuses scolies marginales et interlinéaires, écrites probablement par le copiste lui-même. Incipit des scolies: *Ἐάντος τοῦ Ἀριστοτέλου τοῦ ποικιλοῦς ποικιλίας περὶ τῶν ποικιλοῦ ἀνθρώπων διακρίσεων ἐν γὰρ τῇ περὶ ζώων μολίων περὶ μολίων τοῦ ἀνθρώπου καὶ ποικίλων τοῦ τελευτῶν δὲ τῇ ἀδύναμτι ἐν τῇ φωνῇ ἀνθρώπου ἀνθρώπου ἀνθρώπου*.

Le folio 2^v est vide.

Copiste b: distinct, mais contemporain du premier, écrit tout le reste du manuscrit, du folio 3 au folio 197. Surface écrite: 220 x 160 mm. Le nombre de lignes à la page est variable: ff. 3-14^v: 39; ff. 15-44: 34; ff. 45-89^v: 38, etc.; ff. 193^v et 194: 33.

Folio 3: *Ποικιλοῦ περὶ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς ὑπόθεσης τῶν βιβλίων αὐτοῦ*. Inc. *(Πλωτίνος δὲ καὶ ἡμεῖς)*. Le titre n'est pas de la même écriture

1. BANDINI, *Cat.*, t. III, col. 383.



que le texte. L'initiale *Π* du texte n'a pas été rubriquée. Des. folio 107^{ro} *épon*. Après ces mots, le titre de la *Vita* est répété. Puis, immédiatement : *Τὸ δὲ ἐνερὶ Μαρτίνου φλοδοῦχοῦ ἐντεῖδες*. Suit, par *Enteides*, les titres des cinquante-quatre traités, numérotés de α' à ρθ', non accompagnés des *inscripti*. Le copiste ne va pas à la ligne, mais laisse un blanc de quelques centimètres entre les *Enteides*.

Après la table générale, qui cesse ■ folio 11, et après la table particulière de la première enclade, on lit, au folio 11 : *Πατριῶν ἐντέλλος ἀρχή* : *Ἰσὺ τοῦ τὶ τοῦ ἴσῳ καὶ τῆς δ' ἀνθρώπων*. Inc. *Ἡδὲ καὶ τῶν ἀνθρώπων*. L'initiale *H* est rubriquée. Le copiste écrit le texte des traits et des *Enclades* sans jamais aller à la ligne, mais marque les divisions par une arabesque (plus grosse pour les *Enclades*) et par une initiale rubriquée.

ANOMALIES. — Au traité II, 5, le copiste omet II, 5, 2, 18, *ἀρα οὖν* — 4, 14, *ῥηέως*, que le réviseur A² complètera en marge des folios 45 et 45^r. — Le traité III, 9 est suivi immédiatement de IV, 1 et l'entête IV, dont IV, ■ se présente comme le premier traité, n'a pas de table. — Au folio 100^r, entre IV, 4, 23, 32, *ἐξος γενέσθαι* et *ἐλθὲ τοῦτον*, qui fait suite dans l'original, est intercalé le morceau 31, 28, *καὶ αὖθις* — 34, 2, *δὲν ἦν* (ff. 100^r, 101^v), qui se trouve répété au bon endroit, au folio 104. — Le morceau IV, 4, 30, 1, *Μὴν δ' ἐπεσθὲν* — 45, 52, *νοοφρεὶ τῷθεῷ* (au du traité) se présente comme une œuvre distincte, est précédée d'une arabesque, commence par une initiale rubriquée et est introduite, au folio 103^r, en guise de titre, par la scolie suivante : *Ἐξως τοῦτον ἐπὶ τοῖς Βίοντιον τοῦ δαιμόνου Ἱερεῖ φησὶ καὶ ἡγορεῖτο τὸ πρίν· ἐν δὲ τοῖς Πλοπύλου οὐκ ἔπαιρται τὸ (α. A¹) ἐξος τοῦ δαιμόνου. — Au folio 108^v, après IV, 5, 2, 8, *ῥηέως καί τινος* × (signe d'appel) *καὶ αὐτὸ ἐκτάσσας δὲ τὰς ἀφ' οὗ καὶ, suit immédiatement, mais biffée à l'encre rouge par le rubricateur du manuscrit 1, la phrase : Ἀέται (?) τὸ ἐνδύσαντον τοῦ λόγου καὶ ἡ ἀρχὴ τοῦ Ἱερεῖ ἀσχετοῦ καὶ μυστικῶς οὐ τοῦος τὸ προκείμενον, puis tout de suite IV, 6, 3, 62, *καὶ τὸ πᾶν ἐσθὲν*, jusqu'aux derniers mots de IV, 6, à savoir *οὐκ ἐξος εἰρηγὶ τὸ σπυκεῖον τοῦδε*. Après les derniers mots de VI, 9, *φησὶ μὲν τοῖς μόνον*, qui terminent le folio 103, on trouve, du folio 103^v au folio 107, la partie manquante de IV, 5, à partir de × *καὶ αὐτὸ ἐκτάσσας δὲ* et sont donc répétées deux fois : en IV, 6, 3, 77 le copiste écrit : *θεοποφρε* — voir la première fois, et *τῷθεῷ* la seconde.**

ANNOTATIONS MARGINALES

Au fur et à mesure qu'il écrit le texte des *Ensayados*, le copiste A transcrit

1. Nous ne modifions pas notre rédaction de 1932, faite à Florence même d'après nos premières impressions. En 1938 nous pourrions peut-être écrire : « A l'au lieu de « copiste » mais nous ne voyons pas de raison de le faire ».

LAURENTIANUS 87, 3 19

Outre celle du copiste, Miller¹ distingue quatre autres mains, m¹, m², m³ et m⁴, qu'il groupe deux par deux. Nous désignons ces groupes par les sigles A¹ et A².

Group A: m¹, d'après Muiet, corrige le manuscrit d'un bout à l'autre, comble les lacunes et écrit dans les marges des remarques sur le contenu du texte, c'est-à-dire des scolies. Les caractères sont identiques à ceux du texte, mais plus fins, et l'encre est plus pâle.

m¹ diffère à peine de m², mais l'encrre est plus foncée et les caractères sont plus épais : m² revoit également tout le manuscrit. C'est m³ qui transcrit en marge, pour la seconde fois, le traité IV, 2, et qui complète, à la fin du manuscrit, les passages des traités IV, 5-6 omis par le copiste A. m¹ et m², à peine plus récentes que A, sont, dit Müller, souvent fort difficiles à distinguer.

GROUPE A² : Les deux autres mains distinguées par Müller, et de nouveau très semblables, sont de beaucoup postérieures. Tandis que m¹ corrige le texte d'après un modèle et présente les leçons de m² et m³ corrigent le texte d'après un modèle et présentent les leçons de m¹ manuscrits des autres familles, Müller remarque, avec raison, que m¹ intervient que de loin en loin et seulement pour proposer des conjectures personnelles. Les traits tracés par m¹ sont, comme le dit Müller, « grossiers, largement espacés et anguleux ».

La première note critique de A² notée par Müller figure au folio 15^v. I, 3, 3, 4, *Neptevov*. A : *Av* s. 1. A¹, *d̄neptev* mg. A². En réalité A², que ce soit m² ou m¹, ■ annoté, au folio 6^v. *Vita*, 14, 20, et, au folio 7^v. *Vita* 17, 22, mais ces notes, dont la première était peut-être en latin, ont été ensuite grattées. Puis, au folio 31, au-dessus de I, 8, 13, 18 *est*, A² écrit *eo*. Mais c'est surtout à partir de III, 5 que A² corrige régulièrement les leçons qui lui paraissent fautives. A partir du folio 116, avec le début de V, 1, A², que Müller appelle ici m², multiplie ses remarques latines, comme aussi ses conjectures. Il accompagne souvent ces dernières d'un signe critique ou encore de *est*, qui est l'abréviation, non pas de *aliter* pour *aliam*, comme le dit Müller², mais de *aliter*.

DIVISION DU TEXTE EN CHAPITRES. — En marge de quelques traités des deux premières *Entradas*, A^e écrit, le plus souvent en chiffres romains, mais parfois en chiffres grecs ou arabes, les numéros d'ordre des chapitres qui, seront ceux de la version latine de Martile Ficin, publiée en 1497; ainsi, au folio 11 au folio 16^r, les chapitres des traités 1, 1 à 1, 4, chap. 2, sont numérotés en chiffres romains, sauf 1, 3, 4 numéroté 8^o au folio 15^r. De même 11, 1, 2, 3, 4 étaient numérotés, mais une partie des chiffres ont

1. *Hermes*, 1879, pp. 102-103.

2. *Hermes*, 1879, p. 105.

disparu à la reliure. Au folio 40^v, en marge de II, 3, 17, on lit : 18, le 8 étant corrigé en 7.

A partir du folio 67^r, avec le début de III, 5, dans plusieurs traités, le commencement des chapitres est signalé, et cette fois dans le texte même, par une courbe elliptique couchée, haute de 7 à 8 mm., et dont l'arc se trouve parfois renforcé d'une ou de deux « cordes ». Ces signes, contrairement à ce que laisse supposer la description de Müller¹, sont l'œuvre de A² et non de A, le copiste du manuscrit, ou d'un réviseur contemporain du copiste. En effet, lorsque ces signes sont tracés à l'encre rouge, ce qui est fréquent et, pour certains traités, régulier, l'encre n'a pas la couleur de celle qu'emploie le rubricateur et correcteur du manuscrit (voir la note sur la scolie relative à IV, 5, 2, 8), mais bien de celle qu'emploie A² pour corriger VI, 4, 10 et 17; VI, 7, 7, 26 et 40, 39. — Avant III, 5 on trouve contre exceptionnellement ces ellipses, à l'encre noire, aux chapitres 7, 9 et 12 de la *Vita Plotini*.

MAIN POSTÉRIEURE A¹. — Outre A, A¹ (m¹ et m²) et A² (m² et m³), il faut distinguer une troisième et dernière main, non signalée par Müller, et qui ne se confond avec aucune des précédentes. Nous l'appellerons A³. De temps en temps A³ fait une petite croix en marge du texte, ou encore, et parfois à la même hauteur d'une de ces croix, un trait irrégulier et extrêmement ténu, à l'intérieur du texte, ainsi au folio 30, après les mots I, 8, 13, 14, *de fœderis jud.*

L'identité des premières mains.

Pour Müller, qui a examiné très attentivement ce manuscrit, m. pr., la main qui a écrit le texte, m¹ et m², qui l'ont corrigé, sont trois mains différentes, mais datent toutes trois de la même époque. A regarder les choses de plus près, on s'aperçoit que m¹ et m² sont d'un seul et même réviseur² et que ce réviseur est probablement le copiste du manuscrit, m. pr.³

1. *Hermès*, 1879, p. 102.

2. Sur ce point, l'accord entre H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 366, ligne 27 et moi-même est parfait. Il s'agit là d'un fait que je tiens pour incontestable : « in A (haben) nur zwei Hände corrigiert ». Précisons nos conventions pour ne pas égarer la discussion : comme dans les *États*, p. 32, j'appelle A¹ la main du premier réviseur, alors que Schwyzzer l'appelle A², mais il s'agit de la du second réviseur, Richin. Il faut noter que pour Schwyzzer A¹, c'est le copiste A m. pr.).

3. Sur ce point l'accord entre Schwyzzer et moi n'est pas complet, mais ni l'un ni l'autre nous n'osons exclure radicalement l'hypothèse adverse. Pour moi

Entre m¹ et m² les différences sont minimes et, de l'avenue même de Müller, souvent imperceptibles¹ : des deux côtés, les caractères sont identiques, les préoccupations critiques aussi ; l'encre, nous dit-on, est autre ; ce n'est pas sûr : l'encre dite « noire » paraît souvent n'être qu'une encre rousse très foncée ; enfin, et ceci paraît décisif, le plus souvent m¹ et m² se partagent comme des zones du manuscrit ; on peut s'en faire une première idée, mais imparfaite, en consultant l'apparat critique de Müller. Qu'est-ce à dire sinon que lorsqu'il corrigeait son manuscrit, le copiste se servait d'une encre tantôt plus forte, tantôt plus faible, qu'il trempait son calame plus ou moins profondément dans l'encrier, m² c'est donc encore m¹.

Qui est ce réviseur, m¹ et m² de Müller, A² de Schwyzzer, que nous désignerons² dorénavant par A¹ pour l'opposer au copiste, auquel est réservé le sigle A ? Nous pensons que A¹ est identique à A et qu'il ne s'en distingue que par la fonction. En d'autres termes, nous estimons que la révision est l'œuvre du copiste lui-même, mais il est certain que l'activité d'un réviseur n'est pas celle d'un copiste.

Il n'y a pas de différence de *hatus* entre A et A¹. Ceci est

part, je maintiens ici ma rédaction de 1932 et j'écris « probablement le copiste du manuscrit » (de même, *États*, p. 32 et pp. 333 et 334). Aujourd'hui, en 1938, cette probabilité m'apparaît renforcée jusqu'à constituer une certitude morale. Schwyzzer (*Rhein. Mus.*, 1937, p. 363) reconnaît explicitement qu'entre A et A¹ (pour lui, entre A¹ et A²) il n'y a pas de différence d'ordre paléographique. Il écrit « Wenn ich trotzdem glaube, dass die Hände verschieden sind, so deswegen, weil zwischen der Arbeit der ersten und der zweiten Hand eine gewisse Zeit vergangen sein muss. Denn der Codex wurde vor der Korrektur gewissermaßen kopiert ». Même si cette dernière affirmation est prouvée — et je n'en suis pas tout à fait sûr — il n'est pas exclu que le copiste ne reprenne A pour le réviser qu'après l'avoir passé à un autre comme modèle.

1. Lorsque, dans son apparat du début de la *Vita à Euseb.*, III, 5, Müller écrit *ab. al. m.* on peut toujours considérer qu'il vise m¹ ou m², qu'il ne peut discerner. A partir de III, 5 *ab. al. m.* paraît révéler parfois une hésitation entre m¹ et m², ce qui est beaucoup plus important.

2. Nous nous permettons de reprendre ici deux définitions nominales des *États*, p. 333 (voir aussi *États*, p. xxiii), dont nous avons pesé tous les termes : a. Le sigle non affecté d'un chiffre en exposant, par exemple A, désigne le copiste, lorsqu'il transcrit le texte.

b. Le sigle affecté du chiffre 1 en exposant, par exemple A¹, sert à désigner des additions ou corrections présentant (entre elles) des caractères paléographiques identiques et se distinguant nettement d'une part des leçons écrites par le copiste ou correcteur et d'autre part des leçons écrites par le premier lecteur ou correcteur certainement distinct du copiste.

reconnu non seulement par Schwyzer¹ à plusieurs reprises, mais par Müller lui-même. A¹ ne diffère de A que par la finesse des traits, la teinte de l'encre, les dimensions des caractères. On peut s'en convaincre en comparant les longs morceaux supplétés par A¹ ■ marge des traités II, 5, au folio 45 et IV, 2, au folio 87. Cette différence même est parfois insensible, comme lorsque A¹ écrit dans l'interligne ou en marge une leçon que E aussi trace de première main et qui figurait donc probablement dans leur commun archétype. Sauf ce cas, fréquent au début, puis plus rare — ■ de même se laisse vite de transcrire les leçons doubles — A¹ ne se distingue de A que parce qu'il écrit le plus souvent dans l'interligne ou qu'il serre un mot oublié entre deux autres, ou qu'il gratte une leçon de A pour y substituer — avec quelle habileté parfois — une meilleure leçon.

Eh bien ! non ; cette distinction même est parfois inadéquate. Il y a des cas où d'après les procédés habituels de notation, et parce qu'il s'agit manifestement du réviseur, il faudrait écrire A¹, alors que, du point de vue paléographique ■ contraire, l'attribution à la première main, à A, est impérieuse : en IV, 7, 8, par exemple l'omission de *μὲν* est commune à A et à E ; *μὲν* manquait dans le modèle ; mais le mot qui suit, au folio 151^r de A, est le premier d'une nouvelle ligne ; le réviseur pourrait donc ajouter *μὲν* dans la marge, et il le fait si adroitement, il l'écrit en des caractères à ce point pareils à ceux de A que seule une comparaison du texte avec celui de E révèle l'omission primitive. Cet indice est tout petit. En veut-on un très gros ?

Au début du traité IV, 5, on l'a vu dans la notice descriptive, le copiste saute un immense passage qui se termine quelques lignes avant la fin de IV, 6. Distract, ou plutôt fidèle à son modèle, il recopie ici, comme E, une note libellée : *manque ici le reste du traité et le début du traité « Sur la sensation et la mémoire » dont voici la fin*. Tout à la fin du manuscrit, du folio 193^r au folio 197, les textes manquants sont reportés, et par qui donc, sinon par le réviseur, auteur des suppléments apportés

1. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 369 et p. 369, note 2; le savant critique que la plupart du temps, sinon toujours, la chose est possible et nous pensons tant tout ce texte au réviseur qu'il appelle A¹ et que nous appelons A¹.

2. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 370 et p. 372, attribue formellement tout ce texte au réviseur qu'il appelle A¹ et que nous appelons A¹.

aussi en marge de II, 5 et de IV, 2 ? Ce même réviseur¹, au folio 108^r, a biffé à l'encre rouge la note subrepticement introduite dans le texte par le copiste du modèle w, fait un signe d'appel et écrit dans la marge à l'encre noire : *cherchez à la fin où vous trouverez ■ signe*. Tout cela est de la même main, celle du réviseur, mais qui dispose, à la fin du manuscrit d'un peu plus de place que dans les marges et qui par conséquent se met à l'aise pour écrire les pages entières qui manquent. Mais, chose curieuse, même ici il a deux manières : dans tout ce morceau, dû à la même main, on rencontre successivement l'écriture appuyée et large, très large même, de A, puis celle délicate et menue de A¹. La preuve nous semble décisive, le copiste du manuscrit en est aussi le rubricateur et le réviseur.

A titre de complément psychologique, on peut signaler la manière dont A divise son travail, lorsqu'il s'agit de transcrire les notations marginales. C'est A, c'est-à-dire le copiste *in scribendo*, qui reporte en marge la numérotation intermittente de l'archétype ; c'est d'ailleurs le cas dans tous les autres manuscrits, même en Bc, où elle est écrite à l'encre rouge ; toujours ces chiffres sont dus au copiste. On comprend pourquoi : ils doivent être placés en face d'un passage déterminé, les chances d'erreur sont plus grandes si on laisse le travail au réviseur. Pour les scolies on observe au début une loi analogue à celle des variantes interlinéaires ; le plus souvent, elles sont dues à A¹, mais parfois A les écrit directement. Dans la *Vita* et les premiers traités, il y a une sorte d'alternance². Comme souvent ces mêmes scolies sont aussi attestées par E, il est certain que A les trouvait dans son modèle ; il en copiait quelques-unes avec le texte, en réservait d'autres pour la révision. L'une des meilleures preuves en faveur de l'identité entre A et A¹ ■ tire d'un autre fait du même ordre³ : on sait que le texte d'une scolie est d'habitude introduit par l'abréviation du mot *σημειώσα*, « attention ». Or, en A, ce *ση* est souvent écrit par le copiste, tandis que le corps de la

1. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 361, écrit en effet : « In A hat freilich eine andere Hand die Bemerkung... durchgestrichen und hinter *σημειώσα* ein Zeichen gesetzt... ». Voir, par contre, *Manuscripts*, p. 18 et n. 1, notre propre description de 1932 : Nous ne pensions pas encore qu'on put jamais mettre en doute l'identité de A et de A¹. Et nous ne le croyons plus.

2. Voir le chapitre IX des *États*, où la distinction entre A et A¹, rigoureusement notée, est fort instructive.

3. Preuve déjà citée à la p. 333 des *États*.

scolie est dû au réviseur ; rien que de naturel. Au passage le copiste ■ borne à localiser la scolie avec précision ; il se réserve d'en transcrire le texte complet, lors de la révision.

Quelquefois il l'oublie, ainsi en I, 6, 3, 19 ; III, 6, 2, 9 ; IV, 4, 31, 24 et peut-être aussi en I, 6, 7, 2. Une autre fois au contraire, le copiste *in scribendo* s'est donné la peine de reproduire en toutes lettres le premier mot de la scolie : I, 2, 1, 23 *ὁμοῦσιν* est de A tandis que le reste est de A¹. Remarquable indice en faveur de l'identité de A et de A¹.

Origine des leçons du réviseur.

Un problème tout différent de celui de l'*attribution* des leçons et compléments de A¹ est celui de leur *origine*. Un troisième problème sera celui de leur *valeur*.

Que le premier réviseur A¹ soit, comme nous avons essayé de le démontrer, le copiste A lui-même, ou qu'il s'en distingue, où a-t-il trouvé les leçons qui servent à corriger le manuscrit A, les textes qui le complètent ? Est-ce dans l'archétype même de A, symbolisé par le sigle w, est-ce dans quelque manuscrit des *Emmédas* que nous possédons encore, est-ce peut-être dans un manuscrit perdu qui n'est pas w, et si oui, ce manuscrit se rattache-t-il ou non au groupe des manuscrits existants, dérivés tous de l'archétype du IX^e ou X^e siècle ?

Quelques faits appuient la première hypothèse, suivant laquelle « des » leçons de A¹ proviennent de w. Ces faits sont toujours des plus complexes. Ce sont avant tout, presque exclusivement, ces doubles variantes communes à A et à F ou à un autre de nos exemplaires.

a. Si la surcharge, attestée de première main par E, est également de première main en A, n'est-il pas raisonnable, puisque A et E sont indépendants, de lui assigner pour source le modèle même de A et de F ? C'est l'hypothèse la plus simple. Et la même règle ne vaut-elle pas si l'un des témoins intervertit les leçons ?

b. Si c'est A¹, et non A, qui écrit cette leçon supplémentaire dans la marge ou dans l'interligne, et que en E elle soit toujours écrite par le copiste *in scribendo*, quel motif a-t-on de lui assigner une autre origine ?

c. Enfin, si la leçon accessoire de A¹ est également attestée comme leçon accessoire dans un ou plusieurs autres manuscrits,

qu'elle y soit écrite par le copiste ou même par le réviseur de ce manuscrit, on peut, jusqu'à preuve du contraire, la faire descendre par voie directe de l'archétype premier de tous nos manuscrits ; A¹ l'aurait donc reprise à son modèle w.

Voici des exemples de ces leçons doubles à triple variété :

Vita, 1, 16	ῥαφῶντος οἰκῆς	supra τος scri. τῶ A ¹¹ , scri. α R ^o
2, 26	τὸ ἐν ὑμῶν θεῶν οἰκῆς	ῥα. τὸν ἐν ὑμῶν θεῶν A ^{ms} Em. R ^o
3, 4	ῥαφῶς AE BRJ	supra ῥ scri. σθ A ¹¹ E ^o
	ῥαφῶς CMUS	

Dans aucun de ces trois exemples la leçon accessoire ne peut venir d'un autre manuscrit connu des *Emmédas* ; dans les deux premiers, puisque la leçon est ■ R aussi, on peut la faire remonter jusqu'à l'archétype. Dans les deux exemples où elle est écrite par A¹, celui-ci a dû la prendre au modèle w.

Lorsque la leçon accessoire de A¹ est en même temps la leçon principale d'un autre groupe de manuscrits, on pourrait supposer que A¹ a tiré cette leçon d'un exemplaire de ce groupe. Mais lorsque E atteste également cette leçon, une telle supposition est gratuite, et si on fait remonter la leçon w, qui nous garantit que l'emprunt de la leçon commune à w et au groupe rival s'est fait dans un sens plutôt que dans un autre ? Voici divers exemples de ce type :

Vita, 13, 15	ἀνέχεσθαι AE	ῥα. ῥα ἀνέχεσθαι A ^{ms} .
	ἀνέχεσθαι BRCS	supra α scri. α E ^o
Vita, 20, 65	οὐκ ἔχουσιν AECMS	ῥα. οὐκ ἔχουσιν A ^{ms} E ^o
	οὐκ ἔχουσιν BRJ	
II, 4, 6, 19	ἀποκρίων AEQUS ^o	ἀποκρίων A ^{ms} Em.
	ἀποκρίων BR	supra ιωτ scri. ατ Q ^o
III, 8, 3, 12	θεωπλάσις αὐ AE	ῥα. ... θεωπλάσιος A ^{ms} Em.
	θεωπλάσιος BRUS	
IV, 3, 14, 10	ῥαφῶντος AE	supra ῥαο scri. τῶ A ¹¹
	ῥαφῶντος BRUS	ἀνέχεσθαι (αὐ) Em.

Dans le quatrième exemple, la leçon accessoire de A, due d'ailleurs au copiste, figurerait certainement dans l'archétype premier, puisque Q ■ également la leçon double. Au troisième exemple, cas analogue. On saisit ici l'incidence du problème de l'identité des mains de A sur le problème de l'origine des leçons de A¹. Si A et A¹ sont le même personnage, les leçons de A¹ peuvent — non pas *doivent* — avoir la même origine que celles de A. Il est vrai, même s'ils ne le sont pas, la possibilité demeure ; mais la probabilité diminue. Tout cela est forcément subtil et délicat ; il convient de ne pas l'oublier.

Mais les leçons accessoires de A¹ confirmées par les leçons accessoires d'un autre manuscrit sont rares. Un cas fréquent au contraire est celui de l'accord de A¹ avec un groupe ou tous les groupes de la tradition¹, contre E et A. Et c'est ici que se pose au plus vif le problème de l'origine de A¹.

Si A¹ s'accordait constamment avec un groupe contre AE et les autres groupes, on en déduirait assez naturellement qu'il appartenait à ce groupe. A vrai dire, nos collations de A et des autres manuscrits sont beaucoup trop incomplètes pour que ce problème spécial puisse être complètement résolu. Nos sondages ne révèlent pas cette loi de préférence. A¹ ne paraît pas reproduire exclusivement les leçons de USCM, de BRJ ou de Qzer², que le réviseur de A ne s'est servi d'aucun des manuscrits connus de Plotin; il semble que s'il l'eût fait on retrouverait quelques-unes au moins des leçons propres à ces manuscrits. D'autant que A¹ paraît avoir travaillé parfois assez machinalement. Une curieuse correction ne s'explique même bien que s'il reproduit servilement, au moins par moments, un manuscrit corrigé; déjà les doubles leçons nous orientaient dans ce sens. Au folio 12, en l. 1, 6, 4 au-dessus de *ou* de *ἐξου* le réviseur ajoute *την*. Or, ce *την* est parfaitement superflui, puisque le copiste l'a déjà écrit entre *ἐξου* et *αἰτῶν* comme dans tous les autres manuscrits. Dans ■ cas, le réviseur n'a peut-être pas corrigé une « faute » de A, mais il a peut-être reproduit une correction de w dont le copiste avait déjà tenu compte.

Si A¹ s'accorde avec tous les autres témoins de la tradition contre A et E seuls, l'origine de cette leçon commune est évidemment des plus incertaines. Il peut l'avoir tirée d'un de nos manuscrits connus, d'un représentant perdu d'un groupe ou même — ce n'est pas exclu — du modèle de A et de E. Car E peut avoir négligé la correction, et le copiste de A peut avoir laissé au réviseur le soin de reporter sur le nouvel exemplaire

1. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, pp. 369-370 : longue liste où EA s'oppose à A¹.

2. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 371 et p. 383.

3. Nous ne modifions pas notre texte, tout en saluant l'élégance de la solution proposée par H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 373.

leçons marginales et interlinéaires; cela se voit. Or cet accord de A¹ avec toute la tradition contre AE est fréquent¹.

Reste un troisième cas, moins fréquent, mais qui n'est cependant pas rare. Celui où A¹ est seul contre toute la tradition, avec laquelle, cette fois, s'accordent AE. Voici quelques exemples :

1, 1, 4, 19 ante <i>ἡρώων</i>	<i>ἀλλὰ</i> add. A ¹⁰ edd.
4, 22 <i>νοήσου</i> etiam A ¹⁰	<i>νοεῖ</i> Ape edd.
7, 4 <i>παρ' αὐτῶν</i> etiam A ¹⁰	<i>παρ' αὐτῶν</i> Ape edd.
1, 4, 9, 9 <i>ἐν</i> etiam A	<i>ἐν</i> A ¹⁰ edd.
11, 1, 1, 23 <i>την</i> /// E	<i>οὕτω</i> (prob. in ras.) <i>την</i> Ape edd.
11, 6, 2, 38 <i>καὶ</i> ob etiam A ¹⁰	<i>καὶ</i> // Ape edd.

L'avant-dernier cas, *οὕτω*, est très intéressant. En E il y a après *την* soit un grattage soit un blanc original. Ou bien A aurait « complété » directement l'archétype, qu'il croyait lacuneux, ou bien A¹ aurait gratté après coup *την* pour y écrire, ainsi que dans le blanc qui faisait peut-être suite, *οὕτω* *την*. D'où proviennent ces leçons solitaires favorablement accueillies, on le voit, par les éditeurs? Sont-ce des conjectures, sont-ce des variantes provenant d'un manuscrit perdu? La question reste ouverte². Si ce sont des conjectures, toutes les autres variantes peuvent donc provenir, d'après ce qui a été dit, de l'archétype w. Mais une telle possibilité est purement théorique.

Si les variantes de A¹ peuvent en théorie provenir toutes de l'archétype w, il n'en va plus de même d'un groupe important de corrections. En un grand nombre d'endroits, A et E offrent de petites lacunes : elles sont comblées en A par A¹, tandis qu'en E le texte reste lacuneux. Il est évident que w, leur modèle commun, ne portait pas en marge tous ces passages, qui équivalaient, on l'a montré ailleurs³, à une ou plusieurs lignes de l'archétype de ce modèle. Par conséquent A¹ a dû l'emprunter à un autre manuscrit. Il a probablement relu tout l'exemplaire

1. Voir la longue liste dressée par H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, pp. 369-370.

2. MÜLLER et SCHWYZER (*Rhein. Mus.*, 1937, p. 374) sont portés à voir en quelques leçons au moins de A¹ des conjectures. Ce n'est certes pas exclu. Schwyzler fait en outre remarquer que ces conjectures peuvent avoir déjà figuré dans le modèle de A¹.

3. La longueur des lignes dans l'archétype des *Ennéades* de Plotin, dans la *Revue des Études Grecques*, t. 49, 1936, pp. 571-600.

avec un soin extrême. Ce même exemplaire sans doute lui a servi à compléter le texte défectueux des traités II, 5; IV, 5 et 6, et d'écrire, en marge de IV, 2, le texte entier de IV, 1. En E, rien de tout cela; il est vrai, dans son état actuel, E est mutilé et nous ne saurions être sûr qu'il n'a pas eu le même appendice que A; pour II, 5 et IV, 1, au contraire, nous savons que le modèle dont A s'est servi n'était pas l'archétype principal. Du coup, un certain nombre de variantes de A¹, y inclus celles où A¹ est le seul témoin, peuvent provenir de cet archétype subsidiaire.

Concluons. Sous réserve de plus ample informé, de sérieux indices suggèrent que A¹ a révisé le manuscrit sur le modèle même sur lequel il fut copié; c'est assez naturel, si le réviseur est le copiste lui-même¹; en tout cas, ce n'est pas exclu. Mais il paraît hors de doute que le réviseur A¹ a disposé aussi d'un autre exemplaire que le modèle; c'est de cet exemplaire subsidiaire, non encore classé, que proviennent certainement les passages en marge des grandes et des petites lacunes de A, et peut-être aussi le plus grand nombre des leçons où A¹ corrige le texte de AE.

La valeur des premières mains².

Le manuscrit A est surfait³. C'est en effet le seul exemplaire des *Ennéades* écrit sur parchemin, c'est le plus riche en corrections marginales et interlinéaires⁴, c'est enfin et surtout à la fois l'exemplaire qui a servi à Ficini, dont la traduction a fait forte

1. Par contre, si A¹ est identique au copiste, celui-ci ne peut-il pas avoir écrit tout de suite, in *scribendo*, quelques-unes des leçons doubles (voir *Étude*, p. XXII), comme le fait E? Dans ce cas la révision aurait été faite exclusivement d'après l'archétype subsidiaire.

2. Cet aspect du problème, capital entre tous, déborde nettement les cadres restreints et volontairement modestes du présent volume. Nous faisons une exception pour le manuscrit A à cause de son importance et pour boucher les longues discussions précédentes. La remarquable monographie de H.-R. Schwyzler sur A, si souvent pillée ici, contient quelques formules trop radicales qu'il est porté d'adoucir sans tarder; nous les citons en note. Enfin peut-être les formes nouvelles pourrout-elles fournir à la recherche, qui est loin d'en avoir fini avec les milles de A, de nouvelles bases de départ.

3. Nous tenons à marquer tout de suite sur ce point notre accord avec H.-R. Schwyzler; voir déjà *Étude*, p. 31.

4. Pour le même motif, la *Vaticana* gr. 339 a été lui aussi trop estimée.

impression sur tous les éditeurs, et celui sur lequel on a copié l'une des principales sources de la première édition du texte grec de Plotin.

Il faut soigneusement distinguer les corrections dues à A¹ les leçons des premières mains, A et A¹. Celles-ci doivent être déchiffrées et recueillies avec le plus grand soin; il y a au contraire avantage, nous le verrons, à ignorer celles-là.

Le fait essentiel qu'il convient de rappeler est l'accord marqué de A et de E. Cet accord seul, et non la seule leçon de E, permet de reconstituer avec certitude la leçon principale de leur commun archétype¹. Pas plus qu'il ne faut faire de A la base exclusive d'une édition des *Ennéades*, on ne peut se laisser tenter d'exclure A au profit de E. Sans doute les leçons de A* (*anté correction*) ont tendance à passer inaperçues, tant sont faites avec soin les corrections de A¹; sans doute, en certains cas, seule une comparaison avec E permet de déceler une variante de A* ou d'en établir la teneur exacte; sans doute en un grand nombre de cas la seule leçon de E suffit à reconstituer avec probabilité la leçon du modèle w; mais une certitude ne s'obtient qu'au prix d'une double série de collations; ce n'est pas trop payer la reconstitution d'un archétype de quelques siècles plus âgé que ses apoglyphes A et E.

Comme le remarque à juste titre Schwyzler², trop souvent les éditeurs ont accepté les leçons de A seul ou de AE; mais le fait le plus grave, à notre avis, est qu'ils ignorent dans la plupart des cas soit l'existence d'une leçon rivale et meilleure, soit le nombre et l'importance de ses témoins. A doit garder sa place dans tout apparat critique digne de ce nom, mais cette place ne sera plus nécessairement prépondérante. A sera doublé de E, et à tous deux feront largement contrepoids les groupes BRJ, CMNUS et Q.

1. Aussi ne pouvons-nous souscrire au jugement de H.-R. Schwyzler, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 370. Après avoir établi que A¹ corrige très souvent une leçon de A attestée aussi par B, il conclut: «Daher ist die Urständigkeit der Hs. A erschüttert, und sie hat in einer künftigen Ausgabe überhaupt nicht mehr zu figurieren. Das Ergebnis ist also das selbe, wie wenn A aus E abgeschrieben wäre». Non pas. Les collations de E n'ont que l'autorité de E seul. L'accord de A et de E nous fait remonter jusqu'au sous-archétype w. La différence est appréciable. Faute de l'avoir aperçue, Müller a établi toute son édition sur trois manuscrits, A, B et C. Et encore les collations de B sont-elles incomplètes.

2. H.-R. Schwyzler, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 384, estime à plus de 500 les leçons erronées dues à l'influence de A.

Si l'on se penche attentivement sur le manuscrit A, pour en découvrir la teneur primitive, on fera d'une pierre deux coups. Qu'un *σ* apparaisse écrit dans un grattage, on saura qu'il est dû au réviseur A¹ et qu'en dessous le copiste A avait écrit autre chose que nous révélera l'examen de E. Or, s'il est important de découvrir — car il s'agit bien de découvertes — toutes les leçons originales de A, celles qui reproduisent l'état du modèle W, il est encore plus important d'identifier les corrections du réviseur¹. Elles constituent une classe à part, un « état » distinct de tous les autres et qui peut en certains cas avoir un poids égal à celui du reste de la tradition. L'incertitude même de leur origine leur confère une sorte de privilège, puisqu'il n'est pas exclu qu'elles proviennent d'un exemplaire non dérivé de l'archétype premier. On objectera que A¹, s'il a comblé à l'aide de cet exemplaire les lacunes de certains traités, a laissé intacte celle de IV, 7. Sans doute, mais cette lacune peut être de plusieurs siècles antérieure à l'archétype et par conséquent avoir déparé également un exemplaire qui — place, dans la tradition, à côté de cet archétype, et non sous lui. Si cet exemplaire a servi à A¹, les « conjectures heureuses » de A¹ peuvent n'être, en définitive, que des leçons provenant d'une tradition que l'on n'appellerait ni « directe », ni « indirecte », mais « latérale ».

Bref A¹, comme A, garde pleinement son droit de cité dans toute édition critique des *Ennéades*.

Peut-on affirmer la même chose de A², c'est-à-dire que l'histoire ultérieure du manuscrit va nous apprendre.

Nicola Niccoli et les Médicis.

Le précieux manuscrit, s'il fut, comme le soutiennent de bons

1. Nous nous rencontrons ici encore avec H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.* 1937, p. 371 : « In einer Ausgabe muss A² (c'est-à-dire A¹) berücksichtigt werden. Trotzdem glaube ich, dass der Wert von A² überschätzt wurde ». Toujours d'accord, mais non plus sur les lignes qui suivent et encore moins sur la conclusion de la p. 372 : « Damit kommen wir — zunächst theoretisch — zum Resultat, dass eine Lesart die A² allein bietet, nicht zu berücksichtigen ist; A¹ ist neben die übrigen Klassen zu treten ». C'est précisément parce qu'il forme une classe à part — dérivée ou non de l'archétype — qu'il faut faire de ces leçons « solitaires » le plus grand cas. Elles auront au moins la même valeur que celles de Q : que l'accord de A et de E ; de B, R et J ; de C, M, N, U et S.

juges, copié au XIII^e siècle, resta plus de cent cinquante ans, sinon sans lecteur, du moins sans annotateur. Fut-il copié pendant cette période ? Peut-être une ou deux fois partiellement, mais aucun manuscrit complet, copié sur A au XIV^e siècle, ne nous est parvenu. Alors qu'il devait jouer un rôle si considérable dans la renaissance des études plotiniennes au XV^e siècle et plus tard encore, au XVI^e, il semble être passé inaperçu.

Nicola Niccoli (1364/5 – 22 janvier 1437) fut, semble-t-il, en Occident, le premier collectionneur méthodique de manuscrits grecs¹. Il s'en procura plusieurs, et peut-être notre manuscrit de Plotin², chez ce marchand doublé d'un lettré qu'était Aurispa³, et avec lequel il fut en relations suivies à partir de 1417⁴. En tout, il en acquit une centaine, nombre fabuleux pour l'époque. La bibliothèque des Visconti en 1426 et celle d'Eugène IV en 1443 n'en comptaient chacune que deux ; Pie II lui-même n'en avait réuni que cinquante-quatre⁵.

A Florence, où il devait mourir, Nicolo était très répandu. Il fut l'ami de Poggio, de Leonardo Bruni, de Cosme de Médicis dit « le Vieux » (1389-1464), de Laurent son frère et de bien d'autres illustres personnages. C'est lui qui fit venir à Florence, comme professeur de grec, le célèbre Jean Chrysoloras ; il se mit même à son école, mais ne profita pas beaucoup, dit-on, de ses leçons⁶. Il n'est donc pas sûr qu'il ait jamais pu lire les *Ennéades* de Plotin, bien qu'il s'en fût *probablement* procuré un exemplaire, précisément notre *Médicis* A.

Peu avant de mourir, Nicolo Niccoli avait confié tous ses livres à un collège de conservateurs⁷. Quatre ans plus tard, le 6 avril 1441, Cosme de Médicis, son ami, les rachetaient en

1. Les éléments de cette notice sont empruntés à Giuseppe ZAPPALÀ, *Nicola Niccoli, Contributo alla storia dell' umanismo con un'appendice di documenti*, 111 pp. in 8°, Firenze, Bocca, 1890 (= Bibl. Laurent. *Misc.* 238).

2. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. xxxvi, note 4, col. b, écrit : « Itaque Jo. Aurispa (ut me in Platoniorum mentionibus continem) a. 1423 a Græcia redux cum aliis multis libris Platonis Plotinique et Procli scripta in Italianum transiecit » (Proscod. *Life of Lorenzo de' Medici*, I, p. 30 ; cf. HARNACK, *Geschichte des Studiums der klassischen Literatur*, II, p. 40). C'est Creuzer qui souligne.

3. ZAPPALÀ, *Nic. Niccoli*, p. 42. Sur la manière dont Nicolo forma sa bibliothèque, voir pp. 41 sqq. L'ensemble de cette bibliothèque devait compter près de 800 volumes (p. 44).

4. MÖRTZ et FABREZ, *Bibl. Val. au XV^e siècle*, p. III.

5. ZAPPALÀ, *Nic. Niccoli*, p. 19, n. 2.

6. ZAPPALÀ, *ibid.*, p. 64. Voir Appendice IV, pp. 96 sqq. le texte du testament.

Marseille Fiction.

donnant ce fait pour certain (*Hermès*, 1879, p. 103).

33

6. Les faits de Müller seuls ne donnent pas la même certitude. On pourrait à la rigueur supposer que Ficin adopte ici les conjectures d'un lecteur précédent de A. Voir la remarque d'OPPERMANN, *Philom. Mus.*, 1926, p. 222, déjà citée.

que m¹ est aussi bien de Ficin que m², il convient de réévaluer Müller avec la seule documentation qu'il nous fournit.

« Il n'est pas vraisemblable, commence par dire Müller, que le traducteur n'ait consigné ses conjectures sur son manuscrit qu'à partir de l'avant-dernière ennéade¹. C'est là une pétition de principe : c'est supposer que m¹ diffère essentiellement de m² qu'on a reconnu être de Ficin. Au surplus, même si cela était, est-il tellement invraisemblable qu'il s'intéresse d'abord aux traités les plus importants², presque tous rassemblés auparavant par Porphyre à la fin de l'ouvrage qu'il fut chargé de publier ? On notera enfin que même m² ne commence sérieusement à corriger le texte qu'avec le traité III, 5. Ce premier argument d'ordre psychologique n'est donc pas concluant.

Le second fait mis en évidence par Müller, et avec bonheur, c'est que les conjectures de m¹ qui correspondent toutes, mot pour mot, à la traduction de Ficin, sont souvent fort maladroites. Légitime ? Ficin ne peut-il donc se tromper ? N'aurait-il pas quelquefois annoté en marge ou dans l'interligne de son manuscrit, non pas à proprement parler des conjectures, mais des amorces grecques de sa traduction latine ? La seconde série de faits invoqués par Müller est susceptible, elle aussi, d'une double interprétation.

La troisième et dernière série d'observations se retourne franchement contre leur auteur. Il s'agit ici des gloses marginales latines ou gréco-latines, écrites généralement à l'encre noire, parfois même à l'encre rouge, et que Müller, de son propre aveu, ne s'est pas souvent donné la peine de déchiffrer, convaincu qu'il était que « tout cela ne se rapportait pas à Ficin ».

VI, 9, 9 *ΔΥ' ἐν πρῶτῳ καὶ γυγιστά* A 192 : *ἀναρτοῦν* (sic) *ῥισ-
τύρας ἐν πρῶτῳ ἀφ' ἑαυτοῦ* Am. m¹. — Ficin hésite entre deux conjectures et dans sa traduction se décide pour la seconde : « simul inde affirmatur inde servatur ». Un lecteur qui aurait seulement corrigé son manuscrit à l'aide de la traduction de Ficin se serait contenté d'écrire *ἐν πρῶτῳ* ou mieux encore, comme le fera Kirchhoff, *ἐν πρῶτῳ* !

1. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 104.

2. On nous permettra de rappeler ici un souvenir personnel : nous avons commencé notre première lecture de Plotin, non pas même par les deux dernières ennéades, mais par les deux derniers traités de la dernière ennéade. Sur la manière dont Ficin étudiait les *Ennéades*, on trouvera des détails plus loin, p. 50.

3. Voir la correction de P¹, citée p. 50.

VI, 3, 20, 41 *καὶ τὰς ἐξῆς αἰτὰς δὲ τῶν ἐκεῖ δὲ ἐκαστῶν* Müller écrit :

« Une restitution... après δὲ τῶν : *εἰ δὲ μὴ ἐξῆς πᾶσι* (= Fic. *et autem latitudinem non habet*) est introduite comme telle par les mots : *forman hic deest* ». En réalité, la note est plus longue et sa teneur complète ne peut être que de Ficin : *forte hic desunt nulla et saltem hoc scilicet* *εἰ δὲ μὴ ἐξῆς πᾶσι*. Müller paraît s'être souvent de l'annotation de Ficin quand dans son appareil il écrit : « sed haud multo plura desunt aut nihil ». Et dans cet appareil, la restitution est attribuée à m², donc à Ficin. Voilà qui est significatif.

VI, 2, 4, 11 *τὸ οὖν τὸ ἐν ἀνθρώπῳ πρὸς τὸ ἐν καὶ τῶν αἰσθητῶν φέρον* *τοῖς ἀνθρώποις*. En marge, m¹ écrit : *ἀνθρώπου perfectio, ἀνθρώπου corpus* (lit Müller, paléographiquement c'est plutôt *prossus*) *appendo defingo* (lit Müller, tandis que Schwyzler (*Rhein. Mus.*, 1937, p. 375) note), *lit disjunctio*. — Comment traduit Ficin ? « ... adeo ut corpus quod est unum ad ipsum unum suique naturam ex cunctis conficiatur et pendat ». Il faudrait supposer au « correcteur inconnu » de A une psychologie bien rare pour expliquer comment il ait pu écrire cette note. L'hypothèse « Ficin » est lumineuse et, de plus, instructive : en lisant ce texte, Ficin s'est suggéré à soi-même deux verbes latins qui devaient s'exclure. Puis, volontairement ou non, il a introduit les deux verbes rivaux dans sa traduction. Aujourd'hui encore, le même procédé se rencontre, et pas seulement dans les classes de versions. Comme au cas précédent, ici de nouveau, dans l'apparat de son édition, Müller attribue cette glose à m².

Cette contradiction dans l'attribution simultanée d'une même glose marginale à m² et à m¹ que l'on déclare irréductibles l'une à l'autre est le dernier argument, et l'un des meilleurs, que Müller nous fournit contre sa propre thèse. Autrement, il hésite entre m² et m¹, soit explicitement (VI, 7, 40, 39 *καὶ* ; VI, 9, 7, 26 *πολύτροπο*), soit tacitement (VI, 4, 4, 10 *ἐφ'* ; VI, 4, 4, 17 *δὲ*). Dans son mémoire sur la tradition manuscrite des *Ennéades*, n'avait-il pas avoué que m² et m¹ étaient difficiles à distinguer ? En réalité, cette discrimination est moins difficile pour m² et m¹ que pour m¹ et m², moins difficile en tout cas que ne le croyait Müller, à condition de rassembler dans une étude plus ample toutes les données du problème. Du même coup, l'on aura la preuve, s'il en était encore besoin, que si m¹ est postérieure de quelques années à m², ces mains doivent être attribuées l'une et l'autre à Ficin. Il faudra donc étudier quelques-uns des manuscrits qu'il écrivit, qu'il annota, qu'il posséda.

1. Fr. 249 écrit *εἰ δὲ οὐκ ἐξῆς πᾶσι* et à la dernière ligne du chapitre 20 expose comme le *καὶ* ; voir p. 56.

2. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 103.

Après l'examen de deux petits manuscrits de poche dont l'un porte la signature, l'on s'arrêtera à un manuscrit qui est sans intérêt pour la reconstitution de l'archétype, mais dont les riches annotations, confrontées avec celles plus rares de A, permettent de se faire une idée assez exacte du travail auquel se livra Ficini pour traduire et commenter les *Ennéades*.

AMBROSIANUS GRAECUS 329

Rom.

Olim F. 19. sup. Chartac. 144 × 108 mm. Fol. I-II + 238 (immo 239). Saec. XV. *Miscellaneus*. Fragmenta philosophica praesertim ex Platone et Plotino, ut PLATONIS *Phaedo* (ff. 17-108); PLOTINI *Enn.* IV, 2 (ff. 146-150); IV, 1 (ff. 150^v-151); IV, 7 (ff. 151-157^v); IV, 8 (ff. 168-179^v)¹.

RELIGURE. — Cuir sur bois. Fermoirs de métal et de toile. Les folios I, II, 237 et 238 sont en parchemin. Les folios 1 et 238 sont collés à la reliure. Sur les tranches supérieures du manuscrit on lit, en lettres capitales, écrites d'une encre rousse *FAMILIARIS* et, en dessous, d'une encre plus noire, β. π. υ. ¹. Voir la description du folio II.

PAGINATION. — Le coin supérieur droit du folio 26 porte le chiffre 12. Lors de la numérotation des folios, on a sauté le folio 143 bis.

COMPOSITION DES CANTIERS. — 18 cahiers. Le premier cahier (ff. 1-16) et les cahiers portant les numéros <2>-5 (ff. 26-89) et 15 (ff. 193-210) comptent 16 folios. Le cahier numéroté 16 compte également 16 folios, mais il est glissé dans un feuillet supplémentaire (ff. 211 et 228).

Le cahier <1> (ff. <16 bis, ter, qter>, 17-25) comptait primitivement 12 folios, mais les trois premiers ont été coupés. Ils étaient écrits, comme le prouvent les restes de lettres visibles encore sur les talons. Les cahiers numérotés 6-<11> (ff. 90-148) et 13-14 (ff. 171-194) sont partiellement des révisions.

Le cahier numéroté 12 (ff. 161-170) est un quinion.

Le dernier cahier (ff. 229-236) est un quaternion.

NUMÉROTATION DES CANTIERS. — Sauf le premier et le dernier, les 18 cahiers du manuscrit ont été numérotés par le copiste, mais à diverses reprises et à divers endroits.

a) Du 2^e au 10^e (ff. 17-137), ils furent numérotés de <1> à <9>, en bas et à droite du premier folio. Ainsi aux folios 58, 74, 90 et 102, qui sont les premiers des 5^e, 6^e, 7^e et 8^e cahiers, on lit respectivement 4, 5, 6 et 7.

¹. Pour la description complète du contenu, voir A. MARTINI et D. BASI, *Cat. cod. Graec. bibl. Ambrosianae*, Milan, Hoepli, t. I, 1906, pp. 373-378. Ce manuscrit ne figure pas dans la liste publiée en 1879 par H. F. MÖLLER dans *Hermes*.

². Détails non relevés par Martini et Basi dans leur *Catalogus*.

videtur. Sed nimirum non caeca auri cupiditas, verum incensus sapientiae amor, ad minima quaeque ac maxima elaboranda, nova quoque in disceptanda, generosos animos exercitabat. Eodem hoc quasi animo (?) primus fecimus, Platonem totum ita percurrit ut selectissima quaeque in hunc codicem reportaret ac sibi velut in thesaurum seponeret. Quin absolute etiam, ut videbatur, opere, quae ubique spatia vacarent, in fronte, in tergo ut mihi quidem maxime mirandum videtur qui tam amplam massam litterarum et spicilegio quoque tam aride diari voluisse. Denique hoc opus foivi manus exaratum fuisse, qui emendatissimum sceleris?) spiritus genus, varias lectiones, notas non a sermone petitis, demum characterum formam cum prima inscriptione ubique(?) congruentem notaverit, minime inficiabitur. Ut proinde non mediocrem gratiam doctissimo viro habere debeamus, qui non modo illarum hunc nobis Platonice opulentias (?) con(ser)uauerit, sed vitam perditiosis hominibus commoverit.

En son élégant latin, l'auteur de cette curieuse notice a cherché à prouver que le petit manuscrit qui avait appartenu à Ficcin avait aussi été copié par lui. Il se montre d'abord circonspect et n'exprime qu'un soupçon : « suspicamus » ; mais après le beau parallèle entre Ficcin et Démosthène et dont il se sent fier, il cherche à imposer sa thèse. Les trois arguments qu'il apporte ne sont qu'oratoires ; le dernier pourrait même se retourner contre lui, tant les notes marginales en latin paraissent d'une écriture différente de celle du folio II où se trouve le nom de Ficcin, assurément écrit par lui ; et quant au grec, comme le savant latiniste ne nous renvoie à aucun autre manuscrit de Ficcin, le scepticisme le plus absolu eût été légitime. Les auteurs du catalogue de l'Ambrosienne se sont laissés convaincre sans difficulté et, sur la foi de la notice, ils ont attribué le manuscrit à Ficcin. Ils ont bien fait. Si les raisons « subjectives » du bibliophile inconnu ne présentent pas l'air d'une intuition, est juste. Pour justifier cette attribution du manuscrit tout entier à Ficcin, il y a des preuves moins bruyantes, les unes d'ordre paléographique, les autres psychologiques. Nous aurons, du même coup, la preuve directe que la quatrième main de A (m⁴) est, elle aussi, de l'humaniste florentin. L'écriture large et forte conjecture de *act* ou de *et*, caractéristique que M⁴ Miller attribuait à A⁴, se retrouve toute pareille dans Fam. ; enfin, des deux côtés, même division du texte en courts chapitres marqués tantôt à l'encre rouge, tantôt à l'encre noire, par une courbe elliptique

tout à fait particulière et qu'il est impossible de ne pas reconnaître. On verra plus loin, à propos de F, que numérotier les chapitres au début seulement, plus encore, que se servir pour cette numérotation aussi bien de chiffres romains que de chiffres arabes, est un « tic » de Ficcin. Une fois prouvée l'identité du copiste et de l'annotateur principal avec Ficcin, il devient très vraisemblable que toutes les annotations sont de lui ; la chose sera prouvée à son tour lorsqu'on en viendra à F, où la différence des mains est bien plus sensible qu'en A. Le mot *familiaris* ¹ avait été écrit sur les tranches, d'où l'éloquent auteur de la notice transcrit plus haut ² tiré de touchants développements : « sic illi in deliciis, ac in amoribus fuisse, ut in sinu gestaret assidue » ; il doit y avoir là quelque chose de vrai, car aujourd'hui la reliure du manuscrit de poche qui servit à Ficcin est en pièces et ne tient plus aux folios.

A en juger d'après la nature du papier employé, Fam. a dû être écrit en 1468 et 1483, c'est-à-dire à l'époque où Ficcin préparait sa traduction de Platon. Le contenu des extraits, presque tous tirés de Platon, confirme cette date. Quoi de plus naturel qu'au moment où il traduisait cet auteur, il s'en soit fait un florilège, dans lequel il aurait recueilli des textes propres à éclairer la doctrine des dialogues. Tel était bien le cas des traités de Plotin ici recopiés : dans IV, 7 Plotin reprend le thème du *Phédon*, mais combien plus sèchement ! IV, 2, qui y est étroitement associé, n'est qu'une exégèse de la psychogonie du *Timée* (34 c - 35 a). IV, 1 en forme comme un appendice, et IV, 8 s'efforce de concilier, tant bien que mal, les textes parfois contradictoires du *Phédon* et du *Timée* ¹. La note du folio 109^v, écrite tout de suite après la citation du *Phédon*, montre que dès le début Ficcin avait l'intention de compléter Platon par Plotin.

Sur quel manuscrit Ficcin a-t-il copié ces quatre petits traités ? Comme l'on pouvait s'y attendre, c'est sur A : quelques variantes suffiront à montrer que ce n'est pas sur F, seul manuscrit, avec A, que les autres variantes révèlent comme archétype possible.

¹. Qui différencie le sens des trois lettres β, γ, δ, qu'on rencontre ici et au folio II ?

². Sur ces traités, consulter les notices de M. Brédet, t. IV.

IV, 8, 3, 20 *μυρὰ μυρὰ* EF
μυρὰ μυρὰ A 113 Fam. 172^v β... α A¹⁰ Fam.
 8, 4 *εὶ κπαρεῖ* A 114^v δ A¹⁰
δ εὶ κπαρεῖ F
δ κπαρεῖ (biffé) *εὶ κπαρεῖ* Fam. 178^v

Cette dernière rature ne s'explique pas si Fam. est une copie de F ; la présence de la leçon de A¹, Ficin a d'abord cru que le δ remplaçait le ε ; puis il a compris que c'était une addition au texte plutôt qu'une correction.

En un endroit, Ficin a corrigé directement la leçon de A, sans noter cette correction ni en A ni en F, alors qu'il l'acceptera plus tard dans sa traduction : IV, 8, 4, 16 *τῶ ἀνὸ τοῦ ὀφλοῦ* *χωρημῶ* codd. : *τῶ ἀνὸ τοῦ ὀφλοῦ* X. Fam. 174 : *ἀνὰ σέgregatur* à toto Fic. Depuis Creuzer, tous les éditeurs ont repris cette correction ; un seul fait exception, Kirchoff, qui s'est donné pour mission, on le sait, de contredire en tout son savant prédecesseur.

Si Fam. fut copié sur A, il le fut avant que Ficin eut annoté en A la division du texte en chapitres. On verra dans la suite l'intérêt de ce fait. Aussi convient-il de l'établir avec soin. Quels sont en A, pour IV, 7, les chapitres précédés du signe habituel ? IV, 7, 5, 6, 7, 8, 9 et 10, et c'est tout¹. Quels sont en Fam. les espaces blancs ou les majuscules annonçant une division ? IV, 7, 5, 7 (non 5, 1), puis 6, 7 et 8, 1 (comme en A cette fois), enfin 15, 1. Un des chapitres de A commence à un autre endroit — ceci est typique — deux autres signes sont passés — ce qui, *seul*, ne prouverait rien, — un chapitre « nouveau » apparaît. Sans doute Ficin pouvait-il modifier son premier découpage², mais il est assez clair que lorsqu'il écrit Fam., il n'attache à cela que peu d'importance, puisque ce n'est qu'à l'occasion qu'il laisse un blanc ou forme une capitale³. D'ailleurs Darn. et

1. En F, tous les chapitres sont séparés par un signe. Ce n'est pas ce fait-ci qui montre que F n'est pas l'archétype de Fam. On le rappelle pour prévenir une objection possible.
 2. On dira combien le cas est rare. Dans les centaines de divisions de F, nous n'avons repéré qu'un seul exemple de ces changements.
 3. C'est ici que l'un des principes de Dom Quentin vient à point : le savant benédictin a mis en relief une loi que nul ne contestera, à savoir qu'habituellement un manuscrit présentant des variantes isolées ne peut être intermédiaire entre deux manuscrits qui s'accordent contre cette variante. Comme Ficin serait revenu à la division de A après l'avoir abandonnée lorsqu'il copiait Fam., la loi de Dom Quentin trouve ici une de ses applications.

MonB, copiés sur A, après que Ficin en eût divisé le texte, ne le sectionnent qu'en 5, 6, 7, 8 et 10, et nulle part ailleurs en IV, 7. Ficin *copiste* est certainement resté fidèle à lui-même. On verra bientôt avec quel soin il reporte en un de ses manuscrits les corrections qu'il avait faites sur un autre exemplaire.

Ficin copia son manuscrit sur A, probablement entre 1460 et 1483, et avant que A eût été divisé en chapitres. Si on étudie de très près la composition de Fam. et en particulier la numérotation de ses cahiers, on s'aperçoit qu'il fut écrit en deux fois, et que le premier et le dernier cahier lui ont été ajoutés après coup, peut-être après qu'il eût déjà été relié une première fois. Voici les preuves : le deuxième cahier était primitivement le premier, comme le montrent les chiffres 4, 5, 6 et 7 au début des 5^e, 6^e, 7^e et 8^e cahiers ; de plus, ce deuxième cahier comptait autrefois trois folios de plus ; ils étaient écrits et ont été coupés lorsque vint s'ajouter en tête de l'opuscule le premier cahier actuel. Ce cahier, ainsi que le 18^e et dernier, n'est pas numéroté et est écrit d'une encre noire qu'on ne retrouve pas dans le corps du manuscrit primitif. Enfin, si le dernier cahier avait été copié tout de suite après le 17^e, Ficin n'aurait pas ajouté à ce dernier, avant de le commencer, un folio supplémentaire. Qu'il y ait eu deux reliures, ce n'est pas sûr ; mais on en a cependant un indice : le folio 26, autrefois le 12^e, porte tout en haut à droite le chiffre 12. Nous verrons que Ficin numérotait parfois les folios de ses manuscrits. Si on n'a pas d'autre trace de cette numérotation en Fam., c'est que le reste a disparu lors de la seconde reliure. Il n'est d'ailleurs pas étonnant qu'un manuscrit que Ficin « portait assiduellement sur sa poitrine et ne laissait jamais s'échapper de ses mains » eût dû être relié à bref délai. Ainsi l'on peut distinguer comme trois époques dans la vie de ce manuscrit : 1^o Ficin copie les folios 16bis, ter, quater, 17-228, les numérote et les relie ; 2^o Ficin coupe les folios 16bis, ter, quater, qu'il recopie peut-être sur les folios 1, 2, 3, puis copie à l'encre noire les folios 1-16 et 229-236 ; le manuscrit est relié cette fois avec quatre folios de garde de vélin ; 3^o Ficin remplit les folios de garde de diverses notes. Il faut remarquer que les notes marginales peuvent se placer après l'une quelconque de ces trois dates relatives.

Olim L. VI. 23. Membr. (ff. 156-167 Chartac.) 165 x 107 mm. Fol. I chart. + 168. Saec. XV. *Miscellaneus* continens *Epigrammata* (f. 3) ; Pseudo-DIONYSII AERO-PAGITAE *De divinis nominibus* (f. 5) ; PLATONIS *Epimias* (f. 116) ; *Epistularum fragmenta* (f. 146), variæque alia inter quæ « excerpta », aut potius notæ latine in TOMAM (f. 156), PROCLUM (f. 166), PLOTINUM (f. 166), PLATONEM (f. 167)¹.

On lira la notice détaillée du manuscrit dans le catalogue de Pio Francini¹. On n'apportera ici que quelques confirmations à cette description.

Le manuscrit est bien de la main de Jean Scourtiotes¹ qui copia pour Ficini le *Per.* gr. 1816, en 1460. De la même main est aussi le *Metaph.* gr. 247.

Sont écrites de la main de Ficini les folios 1^v-2^v (grec), les trois dernières lignes du folio 4, les douze dernières lignes du folio 4^v, les ff. 155 et 155^v, 156-167^v (latin), enfin le folio 168 (grec), ainsi que toutes les notes du manuscrit non écrites par le copiste. Au folio 168, en haut de la prière de Grégoire de Naziance qu'il recopie, Ficini écrit son nom, *Marsiliij fecit*. Ces surcharges sont écrites tantôt à l'encre noire, tantôt à l'encre rouge (voir ff. 112^v et 113). Ficini ajoute certains titres et divise le texte en chapitres par des courbes elliptiques (voir ff. 51^v et 52) dont il est plus amplement question ailleurs.

Pour ce qui est de Plotin, les ff. 166, 166^v et 167 contiennent non pas une traduction de certains fragments, mais une sorte de résumé de quelques arguments du traité IV. 7. Ils se rapportent surtout à IV. 7. 6. Voici un spécimen de ces résumés relatifs à IV. 7. 4 fin : *Item corpus est determinatum ad certam qualitatem motumque, anima agit omnes. Item, si anima et corpus pluit, quomodo ergo mater memoria. Item, sensus est in nobis unus, etc.*

Olim Rigault C13JLXXI ; Dupuy 1780 ; Clément 2576. Chartac. 283 x 205 mm. Fol. I-IV (membr.) + 306 (unino 307) + V-VI. Scripsit a. 1460 Ioannes Scourtiotes. ALBINI *Introductio in dialogos Plotinis* (ff. II-III). PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. I-14^v). *Tabula generalis* (ff. 14^v-15). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 15^v-306^v)¹.

RELATURE. — Henri IV. Au dos, en haut, le numéro 16, en bas, le millésime 1603. Lorsque le manuscrit reçut sa reliure actuelle, on lui ajouta huit folios de garde, les folios additionnels I-IV et V-VIII, dont le premier et le dernier sont collés au bois de la reliure.

Le folio I de parchemin était collé à l'ancienne reliure, qui était, on peut le voir, munie d'une chaîne ou d'un fermoir.

PAGINATION. — Le copiste Pa a numéroté les 307 folios écrits, de 1 à 306. Deux folios portent le chiffre C30 et deux autres CC4. Par contre C43 est suivi immédiatement de C45. Le copiste Pa emploie des chiffres romains pour les centaines, pour la dernière unité de la première dizaine (X et CX), pour les deux premières unités de la deuxième et parfois de la troisième dizaine, ainsi : 1, 2, ... 9, X, XI, XII, 13, ... 19, 20, ... C, CI, ... C9, CX, CXI, CXII, C13, ... CCX, CC1, ... C30, C99, CC, CC9, CCX, CCXI, CCXII, CC13, ... CC19, CCXX, CCXXI, CC22, etc.

Une main récente a marqué les folios de parchemin II, III et IV respectivement des lettres A, B et C.

CATRENS. — 31 quinions. Le copiste ne numérote que les dix premiers cahiers, en bas vers la droite du premier folio, de « 2 » à « 9 ». A la fin de chaque cahier, réclame d'un ou de deux mots, écrite horizontalement.

ILLUSTRATION. — *Fleur en forme de tulipe*, variante similaire de Briquet 6655 (29 x 42^v, Palerme, 1462 ; var. sim. : Pise, 1464-69 ; ms. de 1468 ; Pérouse, 1456/58).

1. F. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. III ; Joh. Jac. TENGSTRÖM, *Lectiones Plotinianae Societ. exhib. die 10 oct. 1842* [Helsingfors, 1842]. (Ce travail renferme des collations des quatre premières enneades faites sur F ; il ne nous a pas été accessible) ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 100 et p. 117 ; H. OMONT, *Ino. somm.*, t. II, 1886, p. 148 ; E. BÉGIN, *Plotin, Les Enneades*, Paris, Les Belles Lettres, t. I, p. XLII ; J. COCHER, *Plotin, Studia*, t. 6, 1934-35, p. 41 ; L. ROST et COCHER, *Palaeographisch album*, Louvain, p. 99 (facsimile du folio 306^v) ; ibid., p. 34.

1. PIO FRANCINI DE' CAVALLERI, *Cod. gr. Christ. et Borgian.*, Rome, Vallardi, 1927, pp. 137-138.
2. Sur ce copiste voir la note détaillée de A. BIANCHI, *Der Handschriftenkatalog der Joannes Scourtiotes*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. 38, 1938, pp. 90-98.

POSSESSEURS.

Folio 1^r : *Πλοῖνο*.

Folio 5^r, de la main de Mathieu Devaris, à l'encre rousse : N° 38 *prima* (mot biffé) *secunda*, puis, à l'encre noire : *Πτοφύλιου τοῦ Πλατῶνι-
νου βίου καὶ τῆς τῶδεως τοῦ βιβλίου ἀποῦ Πλατωνίου βιβλίου* 18^ο ἐν 3^ῳ
ἐντέλει *διηρημένα* N° 115 *capit(a)* 21.

COPISTES ET SOUSCRIPTION.

Copiste a : folio A : *Alutini platonici introductio in dialogos platonis*, inc. *Ἰσοδότος*. Au folio B, des : *περὶ τοῦ λόγου . τέλος*. Ce petit traité, qui figure dans plusieurs mss. de Platon, est écrit d'une écriture ferme, anguleuse, et l'encre de ces pages est rousse aujourd'hui.

Copiste b : souscription au dernier folio du manuscrit, le folio 306^r : *ὁσὸν τὸ βιβλίον : καὶ βεβαιωθὲν ὁ μόνος : ὑποφύλις δὲ ἰωάννης οὐνοραφίστας .
ἐτελεύτησεν ἔμπροσθεν τῆς ἐκδόσεως . ἀπὸς ἐξουθενήσας ἐν ἔτῳ (sic) ἀπὸ
Χριστοῦ γενόμενος αὐτῷ : μετὰ ἐπὶ φημίαν πλάττωνος*.

Surface écrite : 185 x 110 mm. : 28-30 lignes à la page.

Chaque entrée est précédée de sa table, sauf la quatrième. Les titres sont rubriqués et accompagnés de leur numéro d'ordre dans l'entrée.

TEXTE. — Au folio 14^r, après les derniers mots de la *Vita*, le titre de la *Vita* est répété. Puis suit immédiatement la table générale, sans les *inicipt* des traités. Le traité II, 5 ne présente aucune confusion. A III, 9 fait suite immédiatement IV, 1, qui est répété, avec son titre, après IV, 2. — Comme en A, au traité IV, 4 entre 23, 32, *γενέσθαι* et *εἰ δὲ τοῖσιν* trouve répété au bon endroit, du folio 160^r au folio 162. — Au folio 160, la scolie IV, 4, 30 *ἔως τοῦτοῦ* n'est pas rubriquée, mais l'initiale N de *νῶν* *ἐπὶ τῆς* est rubriquée. — Les traités IV, 5 et IV, 6 sont complets, savoir *ὄφρα οἱ ἀκούσαντες* du morceau IV, 6, 3, 62, *καὶ τὰ μὲν εἰρησ* — 3, 78 *ὄφρα οἱ ἀκούσαντες*, qui est ainsi transcrit deux fois : en IV, 6, 3, 77, le copiste écrit *ῥηθίμενος* la première fois et *θεωρηθίμενος* la seconde.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Scoutariotes, le copiste, transcrit la numérotation marginale, la plupart des *on* et quelques variantes de son modèle. Au début il en reproduit plusieurs. Il ne paraît pas avoir corrigé son manuscrit.

Tout le manuscrit est surchargé, dans les marges et entre les lignes, de corrections, de marques divisant le texte en chapitres, de gloses, latines ou grecques, de fragments de traduction latine, de références à d'autres

1. Publié par C. Fr. Hermann, dans ses *Platonis Dialogi*, Leipzig, Teubner, t. VI, 1902, pp. 145-151.

auteurs de l'antiquité. Ces annotations sont écrites ou griffonnées tantôt à l'encre noire, tantôt à l'encre rouge, tantôt à l'encre rousse. La plume est tantôt fine et tantôt grosse. Les notes latines sont pleines d'abréviations et, de ce chef, souvent difficiles à déchiffrer. D'autres au contraire sont calligraphiques avec grand soin.

Ces annotations qui ne sont pas de la main du copiste doivent faire l'objet d'une étude détaillée.

Scoutariotes et Marsile Ficin.

La souscription de ce manuscrit nous apprend que Jean Scoutariotes acheva de le copier « à la seizième heure du seizième jour du mois d'août de l'an 1460 de l'ère chrétienne » et Scoutariotes d'ajouter *μετὰ ἐπὶ φημίαν Πλάττωνος*. Que vient ici faire Platon ?

En 1460 Marsile Ficin avait 27 ans et Cosme de Médicis vivait encore. L'académie platonicienne de Florence avait été fondée cinq ou six ans plus tôt et Cosme, de longue date, avait préparé Ficin à en être l'âme et la tête. Il l'avait abondamment pourvu d'ouvrages grecs et, suivant le témoignage de Ficin lui-même, non seulement de ceux de Platon mais de ceux de Plotin. Comme Ficin a abondamment annoté F alors que dans A il ne fait que d'assez rares corrections, il est dès l'abord naturel de penser que F fut copié par Scoutariotes pour Ficin aux frais de Cosme de Médicis et ce *Πλάτων* de la souscription ne serait-il pas soit Cosme, le mécène du temps, soit Ficin, l'espoir de la jeune académie platonicienne ? On sait que lors de la renaissance du 15^e siècle, Charlemagne, le fondateur d'une académie latine, et Alcuin, son bras droit, avaient pris des surnoms littéraires. N'aurions-nous pas à Florence quelque chose de semblable ? Deux documents nous orientent vers la solution.

Dans sa magistrale histoire de l'académie platonicienne¹, Arnaldo della Torre parle à deux reprises d'un frère de Marsile Ficin qui aurait porté le nom de Platon. A cet effet il cite une lettre écrite en 1455 par Ficin à ses frères et sœurs dont le titre était : *Pistola di Marsilio del Maestro feno mandata a ciascuno* (sic) *Agnolo, Daniello, Anselmo, Beatrice, Platone suoi fratelli*

1. A. DELLA TORRE, *Storia dell' Accademia Platonica*, Pubblicazione del R. Istituto di studi superiori pratici e di perfezionamento in Firenze, Sezione di filologia e filologia, 858 pp. in-4°, Florence, Carnesecchi, 1902.

adj. VI agosto 1455. Ce titre est cité d'après le codex Magd. 34, 70 (II, III, 402) 9 recto sqq. : della Torre croit que c'est la lecture la plus correcte¹. Ailleurs il cite le même document d'après le codex Laurent. 27, 9 a c 93² sqq. Le titre n'est pas le même : *Pistola di Messer Marsilio di maestro Ficino mandata a fratelli a di sei daghosto 1455 a cherubino Agnolo, Daniello, Anselmo, Beatrice, Archangelo*. Outre une différence générale dans la rédaction, le nom de « Platone » disparaît et à sa place on trouve « Archangelo ». Or nous avons deux listes différentes de la famille du père de Ficcin, l'une de 1447, l'autre de 1457. Dans un cadastre de 1447 « Diotifce d'Agnolo di Guisto medico del Valdarno » déclare avoir comme membre de ■ famille « Sandron, sua donna, Marsilio suo figlio, Cherubino suo figlio, Daniello suo figlio, Anselmo suo figlio, Beatrice sua figlia, Archangelo suo figlio, Angiola sua figlia³ ». Tous ces frères et sœurs sont cités dans le second titre de la lettre de 1455. D'un Platone pas de trace. Serait-il né après 1447 ? Dans un cadastre de 1457 la famille de maître Ficcin était composée de la sorte : *Maestro Diotifce, d'anni 51, Sandra sua donna d'anni 40, Marsilio mio figlio d'anni 21, Cherubino mio figlio d'anni 21, Daniello mio figlio d'anni 17, Anselmo mio figlio d'anni 16, Beatrice mia figlia d'anni 13, Archangelo mio figlio d'anni 7*⁴. Archangelo est donc ■■ en 1460. Entre 1455 et 1457 Angiola est morte puisqu'elle n'est pas citée ici. Quant à Platone on le cherche en vain ailleurs que dans le codex Magd. 34, 70. « Testis unus testis nullus », d'autant que Archangelo, connu par le cadastre de 1457, est cité dans le codex Laurentianus et qu'il était vraisemblablement en 1455 malgré son jeune âge un des destinataires de la lettre collective du frère aîné Marsile. Maestro Ficino ne paraît donc pas avoir eu de fils appelé Platone, c'est été, d'ailleurs, un étrange nom de baptême. Il faut à présent expliquer le Platone du codex Magd., comment ce septième « frère » a-t-il pu s'introduire dans le titre de la lettre

1. DELLA TORRE, *Storia*, p. 510, n. 1.

2. DELLA TORRE, *Storia*, p. 96, n. 2, écrit par erreur 96 au lieu de 93 et, dans le titre, VI agosto au lieu de sei daghosto.

3. Cité par DELLA TORRE, *Storia*, p. 96, n. 2.

4. Ceci rejoint Ficcin de deux ans : il serait né en 1436, alors que dans la préface de sa traduction il se donne comme né en 1434 : « Post haec autem anno millesimo quadringentesimo sexagesimo tertio quo ego trigesimum aetatis annum... ». En 1463, il avait vingt-neuf ans accomplis.

5. DELLA TORRE, *Storia*, p. 96, n. 2.

et tromper ainsi della Torre. Si nous accordons à ce savant que la rédaction de Magd. soit plus proche de l'original que celle du Laurentianus, nous obtenons le titre suivant : *pistola di Marsilio di Maestro ficino mandata a cherubino Agnolo Daniello Anselmo Beatrice Archangelo suoi fratelli*, etc. Dans un exemplaire, un lecteur au courant du renom de Ficcin et du rôle qu'il jouait dans l'académie platonicienne aura écrit au-dessus d'Archangelo *Platone ai*, c'est-à-dire Platon, à ses frères. Le copiste de Magd. aura mal compris l'allusion et aura remplacé « Archangelo » par « Platone ». Cette hypothèse, plausible en elle-même, rend compte non seulement de l'erreur du codex Magd., mais de la souscription de Jean Scoutariotes dans le Parisinus 1816. Pour qu'elle satisfasse pleinement, il suffirait d'une documentation attestant que Ficcin a été effectivement salué comme un nouveau Platon par ses contemporains. Ce document nous l'avons dans un distique de Naldo Naldi imprimé en tête de l'édition de 1491 de la traduction latine des *Dialogues* de Platon par Ficcin :

*Amado ne porat tantae pietatis imago
neque suum perdat philosophia decus
Marsilius terris alter Plato redditus est qui
fastidit haec eandem quae dedit ille prius¹.*

Qu'un tel hommage ait été rendu à l'illustre florentin vers la fin de sa brillante carrière, on ne saurait s'en étonner. Mais qu'en 1460 Jean Scoutariotes ait, à ce qu'il semble, désigné le jeune Ficcin du nom de Platon², c'est un fait autrement caractéristique et qui montre assez les espérances que reportaient sur lui, avec son fondateur, la nouvelle académie platonicienne et même les byzantins qu'hébergeaient les Médicis.

Pour préparer le codex commandé par Ficcin³ ou par Cosme le Vieux pour Ficcin, Jean Scoutariotes se servit tout naturellement du manuscrit qu'utilisait alors le jeune florentin, le *Mediceus A*. En effet, copiant A, il tient compte de quelques leçons

1. DELLA TORRE, *Storia*, pp. 628-629. Résumant ces pages dans sa table des matières, l'auteur écrit : « Capitolo IV, § III Ficino giudaico dal contemporal alter Plato ».

2. Ficcin lui-même dans sa préface aux *Ennéades* écritait : « Magnus Cosmus... philosophum graecum nomine Gemistum, cognomine Platonem, quasi Platinem alterum... frequenter audivit ».

3. Voir ci-dessous, à la p. 62, une note supplémentaire.

additionnelles de A², qui sont, on l'a dit, des conjectures de Ficini-même :

Vita, 6, 25 *καὶ τοῦ πρῶτου δραβού A MarcB καὶ τῶν ἀλίων δραβού*
add. A² *καὶ τοῦ πρῶτου δραβού καὶ τῶν ἀλίων δραβού F*
III, 8, 9 *ἐνδεύα τοῦ A ins. δὲ A² ἐνδεύα δὲ τοῦ F*
IV, 7, 1, 23 *ἀδύμωνος εἰσὲν τοῦτο κατὰ τὸ εἶδος A εἴη δὲ ἡ ἀναρὰ*
δὸς καὶ ἀναρὰ τοῦτο οὐδὲν κατὰ τὸ εἶδος A ins. ἀδύμωνος εἴη δὲ ἡ ἀναρὰ
δὸς καὶ ἀναρὰ τοῦτο οὐδὲν κατὰ τὸ εἶδος A ins. ἀδύμωνος εἴη δὲ ἡ ἀναρὰ
IV, 7, 5, 26 *ἐκαστον μὴ τὸ ἀπὸ εἴλου τῶν μετὰ τὸ εἶδος F174*
β... A² ἐκαστον τῶν μετὰ μὴ τὸ ἀπὸ εἴλου τὸ δὲ ἀπὸ A (A² ins.
IV, 7, 6, 22 *τοῦτο A τοῦτο A² ins. F176*

Au total, les conjectures de Ficini faites sur A et reprises par Scouterliotes dans le texte de F sont rares ; elles sont en outre d'autant moins remarquées qu'elles ont passé, sans que l'on s'en aperçoive, dans la vulgate du texte imprimé ; elles sont néanmoins suffisamment nombreuses et suffisamment certaines pour démontrer que F fut copié sur A après que ce manuscrit eût déjà été corrigé par Ficini. On en déduit que déjà avant 1460 Ficini s'était mis à lire Plotin dans le vieux *codex* que lui avait fourni Cosme de Médicis.

Les gloses de Marsile Ficini.

Malgré la différence des caractères paléographiques, écriture, plume, encre, et des genres critiques, conjectures, commentaires, traductions, toutes les annotations qui ne sont pas de la main du copiste doivent être attribuées, sans exception, à Marsile Ficini.

- 1) Tout d'abord l'écriture grecque de Fa (car l'annotateur de Fb est le copiste qui écrit le texte d'Albinus sur les folios de parchemin) est identique à celle de A² et de Fam. Or, nous savons que A² et le copiste de Fam., c'est Ficini.
- 2) Comme en A et en Fam., Fa divise le texte de son manuscrit en chapitres, à l'aide de ces courbes elliptiques si caractéristiques, écrites tantôt à l'encre rouge et tantôt à l'encre noire.
- 3) Comme en A et en Fam., plusieurs conjectures sont accompagnées de la note *ab* (= *aliter*).
- 4) Enfin, et ceci vaut pour toutes les « manières » de Fa que nous allons décrire et montre que toutes ces annotations ont Ficini pour auteur, il y a identité ou une relation très étroite entre le sens nouveau proposé par les conjectures et celui que

donne la version imprimée de Ficini, entre les fragments de traduction du manuscrit et la traduction de Ficini, entre la division du texte dans le manuscrit et celle de la version latine de 1492, entre les notes exégétiques de Fa et le commentaire qui accompagne la version de 1492.

Au demeurant, à qui pourrait avoir sous les yeux des photographies de quelques folios caractéristiques de A, de Fam. et de F, il serait superflu de prouver que ce dernier manuscrit a servi à Ficini pour préparer sa traduction des *Ennéades*.

Entre le jour où Jean Scouterliotes livra à Ficini le manuscrit F, qu'il avait copié pour lui, et celui où parut la traduction des *Ennéades*, il s'est écoulé plus de trente ans. Dès sa jeunesse, Ficini avait pris goût à Plotin, mais ce n'est qu'en 1483, l'année où il publiait sa traduction des *Dialogues* de Platon, qu'il entreprit de traduire les *Ennéades*. Pendant ces trente années et plus particulièrement pendant les dix dernières, il a dû revenir plusieurs fois à l'exemplaire qu'il s'était procuré. Effectivement, on peut discerner, sans trop de peine, des « couches » d'âge différent, dans ces abondantes annotations, qui couvrent les folios de F.

Afin de procéder méthodiquement, on commencera par décrire, en se basant uniquement sur les données du manuscrit, les « manières » de Ficini, on détaillera les caractères, tant au point de vue du fond qu'au point de vue paléographique, et on fixera les dates relatives. A condition de ne pas exiger ni trop de précisions ni l'exclusion de toute erreur, cette discrimination et datation des « manières » de Ficini n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le croire : certaines séries de notes se différencient nettement d'autres séries, par la place qu'elles occupent, par les surcharges, par les traits qui effacent des réflexions plus anciennes, etc.

Il n'y a pas moins de cinq ou six « manières » fort bien caractérisées, qu'on peut désigner par les sigles F¹, F², F³, F⁴, F⁵ et F⁶. Elles se répartissent en trois groupes chronologiques certains, F¹ et F² formant le premier groupe, F³ et F⁴ le second, F⁵ et F⁶ le dernier. Les manières les plus importantes, telles F¹ et F⁴, présentent même, comme le montrera cette étude, des variétés nettement distinctes.

Premier groupe chronologique : F¹ et F².

Caractères de F¹ : Encre noire, ou d'un roux très foncé.

Les notes sont presque toujours partiellement encadrées d'un trait fort simple droit ou en forme de courbe étiée.

1. F² numérote les folios du manuscrit¹; il écrit en haut de chaque folio le numéro du traité dans l'ennéade. A la fin de chaque veau titre le numéro du traité dans l'ennéade. A la fin de chacune des *Ennéades*, il écrit le nombre de folios qu'elle occupe dans F², c'est-à-dire 31, 36, 48, 88. Après ce 88 on lit aussi CC90, qui fait le total de ces six chiffres, à une unité près. De la *Vida*, il n'est pas tenu compte.

2. F² annote le contenu du texte en le résumant très brièvement toujours en grec. La première note de F² est au folio 17^v.

1. 1, 7, 6 *δαιτῆς αἰσθησὶς αἰσθησὶς ἐν τῇ ψυχῇ* | *αἰσθησὶς ἐν τῇ ψυχῇ*

Le traité I, 1 est abondamment annoté, puis jusqu'à III on trouve peu de chose de F²; III, 8 est celui qui présente le plus de notes de F².

3. A partir de III, 2, F² complète d'après A les scolies passées par Jean Scoutariotes, le copiste; ainsi les scolies de III, 2, 16, 32; 17, 36; IV, 2, 1, 75; IV, 3, 4, 28; 7, 4; 9, 3; 12, 5; 18, 18; 18, 23 (ces deux dernières fondues en une seule); 19, 14; 21, 19; 24, 21; IV, 4, 12, 6; 29, 5; 36, 17; IV, 8, 6, 23; 7, 15; IV, 9, 2, 15; V, 1, 6, 4; 10, 12; V, 2, 1, 6; V, 3, 6, 15; V, 3, 7, 14; V, 6, 5, 8; V, 8, 6, 1; 11, 15; 11, 25 (f. 212 alors qu'elle devrait se trouver à un endroit symétrique au f. 213); V, 9, 11, 1. Dans l'ennéade VI presque toutes les scolies du manuscrit sont de la main de F²; deux fois F² omet le σγ' qui précédait la scolie en A, sc. au f. 259^v, VI, 4, 16, 14 et au f. 293^v, VI, 8, 6, 36. F² aime à encadrer de quelques traits fort simples les scolies écrites par Scoutariotes.

4. A partir de II, 7, F² ou F⁴ parseme presque tous les traités de points et virgules (; ou ;). Du début à la fin, mais non dans tous les traités (p. ex. en VI, 3 il n'y a que F² qui travaille ainsi) il marque la division d'un certain nombre de chapitres « facticiens » par un trait en forme d'équerre dont l'angle serait renforcé de deux courbes.

5. F² fait des corrections au texte, mais seulement de loin en loin, ainsi :

1. Voir description, p. 45.

1, 3, 3, 4 | *ἡρώων* F 23^v (a in ras. F² uel F³) ; *ἡρώων* A (supra le scr. BRJ CUS. Q.

Au A) *ἡρώων* BRJ CUS. Q. 1, 8, 5, 21 *ὡσὺν πενίαν* : *αἰσθησὶς* ins. F² eng. 41^v

II, 1, 1, 15 *καὶ παρὶ* : *τῷ* ins. F² eng. 47

IV, 7, 1, 20 *ἀδύνατον εἰ δὲ* F² : F² gratte le ε de *ἀδύνατον* et au-dessous met un ν pour faire *ἀδύνατον* puis récrit le ε de εὐ δὲ

VI, 7, 1, 26 *ἐξ νοητῶν* F 273^v : *τὸ μὲν* ins. F² uel F¹

Aucune de ces conjectures ne sont accompagnées de réflexions en latin.

6. Les seules notes latines de F² signalent les confusions de III, 9; IV, 4 et IV, 6. Au f. 130 en marge de III, 9, fin : *totum hoc usque ad finem libri huius vacat, deficiit autem nihil* F² ou F³, encadré d'un trait. Plus tard F⁴ écrira : *Immo scito hanc partem adhibere prout primo libro de anima*. En marge de IV, 4, 23, 32 F² ou F³ écrit οτ'ο *Totum hoc ab hoc signo usque ad similitudinem signum vacat, nihil autem videtur deficere*. Dans tout le morceau qui suit il n'y a, sauf une lacune comblée vers la fin, pas de notes marginales de Ficcin. Le signe annoncé se trouve au f. 156^v. Au f. 173 en marge de IV, 6, 3, 78 *ἀδύνατον* (fin de IV, 6) suivi de IV, 6, 3, 62-78 *καὶ τὰ μὲν ἐβδὼς - ἀδύνατον*, F² écrit : οτ'ο *totum hoc usque ad finem libri vacat, deficiit autem nihil*.

Caractères de F² : Encre rousse, d'un ton très prononcé; traits nets et forts, grosse plume, sauf peut-être vers la fin. Encre et caractères absolument semblables d'une part à la « main » qui écrit aux ff. II-III l'*Albini introduction*, d'autre part à quelques conjectures de A², p. ex. I, 3, 3, 4 *δαιτῆς*. F² touche rarement à un texte pour le corriger, rarement pour le diviser en paragraphes (f. 86 sqq., IV, 2, fin), mais parfois, semblable, pour le ponctuer. Il se borne à résumer d'une note parfois très courte le contenu du texte et encadre toujours ces *résumés* de traits sinués, à saillies brusques, à bouclettes répétées, à fioritures capricieuses. La première de ces annotations porte sur *Vida*, 16 : en marge du folio 7^v on lit *χρηστικὸν* et un peu plus loin *ὑπονοητικόν*. Assez rares au début du manuscrit, elles deviennent régulières à partir des derniers traités de la quatrième *ennéade*. Dans l'ennéade VI elles sont parfois plus finement écrites et d'une encre plus pâle et pourraient revenir à F³, si ce n'est que F³ ne paraît jamais encadrer ses notes des fioritures qu'affectionne F². Au f. 216^v en marge de V, 9, 8, 3, F² a écrit une scolie de son cru : σγ' *τὴν ἐξουσίαν* *ἰδέα* et l'accompagne

d'un dessin grossier représentant une main dont l'index est pointé vers la scolie. Il ■ pourrait que la scolie de VI¹, 7, 5, 7 (f. 275), copiée sur A par Ficin, soit de F² et non de F¹.

Datation de F² et de F³ par leurs caractères « psychologiques » et paléographiques. Tout en étant fort proches l'un de l'autre ils sont cependant à distinguer. Un examen direct de certains folios comme 102, 110, 194, etc., convaincra le philologue que ces « manières » ne datent pas d'une même lecture, encore qu'elles soient d'une même époque : ainsi au f. 194, F² écrit, d'après A, $\sigma\eta\tau\acute{\iota}\varsigma\ \eta\ \tau\omicron\upsilon\ \nu\omicron\upsilon\ \eta\ \eta\omicron\nu\chi\acute{\iota}\alpha$ (V. 3, 7, 14) et F³ *plus tard*, c'est incontestable, *ajoute* $\tau\acute{\iota}\varsigma\ \eta\ \tau\eta\varsigma\ \psi\upsilon\chi\eta\varsigma\ \delta\iota\alpha\lambda\omicron\gamma\eta\delta\iota\alpha$; au f. 210^r, F² écrit V, 8, 6, $\Gamma\ \sigma\eta\tau\acute{\iota}\ \pi\epsilon\lambda\ \tau\omega\upsilon\ \pi\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho\ \alpha\lambda\upsilon\gamma\eta\tau\acute{\iota}\sigma\iota\varsigma\ \epsilon\lambda\pi\acute{\iota}\sigma\iota\varsigma\ \gamma\upsilon\mu\mu\alpha\tau\acute{\iota}\sigma\iota\varsigma$, F³ *ajoute* $\delta\iota\alpha\ \tau\acute{\iota}\ \alpha\lambda\upsilon\gamma\eta\tau\acute{\iota}\sigma\iota\varsigma\ \delta\iota\alpha\ \tau\omega\upsilon\ \gamma\upsilon\mu\mu\alpha\tau\acute{\iota}\sigma\iota\varsigma\ \epsilon\lambda\pi\acute{\iota}\sigma\iota\varsigma$ *à la fin*.

1. Ils sont beaucoup plus différenciés que ne le sont m¹ et m² en A.

2. Au f. 277 il semble que F^s de nouveau écrive la scolie omise par F et F^a, VI, 7, 9, ΙΣ σγ' τι περὶ τῶν ἑσθόν (sic) λέγει et peu après y soit revenu pour ajouter πῶς ἰδέσθαι αὐτῶν ἐν τοῦ νοῦ:

Il semblerait, d'après ces données paléographiques et d'autres analogues, que F^1 soit postérieur à F^2 .

Densities groups: K⁺, Fe³⁺, Fe²⁺,

Caractères de Fr : Par définition, Fr n'écrit qu'à l'encre rouge, en deux teintes, parfois indiscernables (ainsi dans les divisions du texte), parfois nettement distinctes l'une de l'autre. Aux ff. 263 et 264, les annotations à nuance violette paraissent dater d'une « lecture » postérieure à celles écrites en une teinte orangée ; celles-ci, plus fréquentes, sont en grec ou en latin ; celles-là, plus rares, mais généralement assez longues, III sont qu'en latin. Il n'y a pas intérêt pour la présente étude à les distinguer : on les désignera également par le sigle Fr.

1. A partir de VI, 2, Fr écrit des annotations exégétiques ou critiques. Avant VI, ■ on ne les rencontre que deux ou trois fois :

Vila, Z., 2 προσβύτου F 1 : προσβύτου FmG.
2, 11 απόβουτου F

2, 11 ἀποκρίσας ἑ 1: αὐτὴ ἀποκρίσας ἑ 11g
3, 15-16 Ἀποκρίσας ἑ 1: αὐτὴ ἀποκρίσας ἑ 11g

3. 15-16 λέγεται — où il s'agit d'un F. 3 : *παρὰ τῆς τοῦ ἀποστόλου ἀποδείξεως* Frags., qui ne combat donc pas complètement la lecture.

1. 1, 2, 7 and 800000000 (as in alia lit. or Frs) Dlye F 15: at 400000000

2. En dehors de ces exemples, ce n'est que vers la fin des *Estados* que Ficín se sert de l'encre rouge pour écrire ses annotations et corrections au texte ; mais d'un bout à l'autre du manuscrit le texte est divisé par de petites courbes elliptiques caractéristiques de F. de Fam., peut-être de tous les manuscrits de Ficín. Mais la manière varie.

Dans la *Vita*, ces divisions sont extrêmement rapprochées et coupent parfois une proposition; voici les mots devant lesquels elles se trouvent au début de la *Vita*: 1, 4 *κοιμήσας*; 2, 7 *ἐπειδὴ*; 2, 15 *ὅθεν*; 2, 22 *μετὰ*; 2, 31 *καὶ*; 2, 37 *ὅτι*; 3, 1 *ἐπεὶ*; 3, 6 *ἐκδοτός*; 3, 13 *ἀντιθέτως*, etc.

En marge de *Vita*, 4, 22 et 7, 1 ^{re} écrit *cap^m*. Le trait 1, 1 est divisé en *capitula* marqués dans le texte par une courbe elliptique, parfois par un trait en équerre et signalés en marge ; comme suit : *cap. 1^{um}* *p^{1^{um}}*, *cap. 1^{um}* *2^{um}*, *cap. 1^{um}* *3^{um}* (celui-ci à 1, 1, 2, 28 *pagē* 8ē) ... *9^{um}* (*cap. 1^{um}* est supprimé), *CX^{um}*, *cap. 1^{um}* *XI^{um}*, *XII^{um}*, *XIII^{um}*. Les traités 1, 2 et 1, 3 présentent quelque chose de semblable ; 1, 4 est assez curieux : *cap. 1^{um}* 1 et *cap. 2^{um}*, *cap. 1^{um}*, *cap. 1^{um}* *X^{um}*, *cap. 1^{um}* *XI^{um}*, *cap. 1^{um}* *XII^{um}*, 13 *capitulum* (1. 30) *cap. 1^{um}*, 14^m. Le trait 1, 5 est divisé en « questions » : *p^{1^{um}}* *questio*, 2^{ya}, 3^{ya}, 4^{ya}, 5^{ya}, 7, *cap. 1^{um}* (= 1, 5, 7, 1 *et* *cap. 1^{um}* 8, 8, X.

Comme dans la traduction latine de 1492, le premier *cap.* de I, 8 est notre I, 8, 2, 1; les derniers chiffres sont 9, X, XI, XII, XIII, XIV. Dans les ennéades II et III les chapitres sont marqués dans le texte, mais en marge on ne lit *cap.* ou *cap.* qu'en II, 3, 10, 1; II, 4, 2, 1; II, 4, 5, 1. Avec l'ennéade IV les *Cap.* reprennent, mais ne sont plus jamais numérotés. Par-tout les chapitres inciniens sont signalés soit par la bande elliptique soit par l'équerre, celle-ci étant le plus souvent tracée à l'encre noire. Partout aussi les chapitres sont divisés en longues périodes, comme il a été noté pour le début de la *Vita*; la plupart de ces boucles, plus courtes que celles des chapitres, correspondent aux points et aux virgules de F.

« moins » sont biffées par Fr aux ff. 18^v, 19, 73, 78^v. Au f. 302^v même, Fr biffe un point et virgule de F¹. Au folio 291^v, Fr ponctue

Caractères de F4: L'encre est parfois rousse, parfois noire.

fin du commentaire de 1492 : *Confirmabit haec insuper aliquis per id quod Plotinus ait in libro de beatitudine hunc in modum.*

Quant aux auteurs, Ficin en cite un très grand nombre, parfois assez longuement en résumant leur pensée, ainsi, au folio 54, II, 3. 7 *Origenes dicit omnia scripta esse in calis sed nos nescire legere, de ... dicit autem hoc in libro genesios ...* généralement par une simple référence : *vide de his ...* (f. 56) ; *vide proximum et iamblichum et porphyrium* (f. 60), *de his Boetius* (f. 153), *de his synesius* (f. 158) ; cette dernière note est postérieure à F¹. Quand Ficin étudiait ce texte de Plotin il avait lu, outre Platon, Porphyre, Jamblique et Proclus qui reviennent souvent sous ■ plume, le second surtout (ff. 160, 161, 266, 274^v, 56), des ouvrages de Psellus (f. 158), Alexandre d'Aphrodise (f. 158), Eusèbe (f. 164), Chalcidius (f. 169), Atticus, Platon et Porphyre (c.-à-d. Eusèbe, *Proph. Ev.*) (f. 173^v), la Kabale (f. 92), Thémistius (f. 218), Zoroastre (f. 160), Olympiodore (f. 188^v), S. Paul (f. 75 ; f. 89^v), Denys (f. 301 ; f. 188^v), Thomas, *Contra Gentiles* (f. 218). Thomas d'Aquin est cité assez souvent, une fois même à côté de Pléthon. Au folio 248^v, à propos de VI, 3, 18, 35, il y a, semble-t-il, une référence à la *Somme Théologique*, 1^e pars, 2^e questio.

Presque toujours F¹ se distingue aisément de F² et de F³ auxquels il est postérieur. Au f. 55^v, F¹ doit écrire de plus en plus petit pour faire tenir sa note dans une marge déjà en partie occupée par F². En face du f. 56, F¹ ajoute un complément latin au résumé grec de F².

Au f. 196, F¹ gratte une partie de la floriture de F² pour écrire ses réflexions. De même ■ f. 18 déjà chargé de notes de F², F¹ gratte une ligne de F², y insère une note latine et remplit la marge supérieure. Lorsque F¹ voudra écrire *de intellectu quomodo sit noster et quomodo non pars nostra libro 3. 5 enneadas clare* (?) *omittio*, il devra le faire dans la marge inférieure, encore qu'il s'agisse d'expliquer un texte (I, 1, 8 début) qui ■ trouve en haut du folio 18. Sur la postériorité de F¹ par rapport à F² et F³, voir aussi folio 29^v.

F¹ est tantôt antérieur à F², tantôt postérieur à lui. Les divisions en chapitres faites à l'encre rouge sont parfois réécrites par F¹. De plus F¹ écrit au folio 27 : *totum hoc cap. 3^m probat etc.*, ce qui suppose que le traité était déjà divisé en chapitres. Au même folio à une *debatatio*, écrite à l'encre rouge, est ajoutée

dans la suite une courte note qui se termine par les mots *aff-foctis solutio*. Mais F¹ biffe parfois F², ainsi au folio 24^v. De même au folio 15^v le *αὐτὸ ψυχρὸν ψυχρῇ ἐννοουμένω* est écrit 6 ou 7 lignes au-dessus de I, 1, 2, 7 parce qu'à cet endroit il y a déjà une longue note latine de F² dans la marge. Il faut donc considérer F¹ et F² comme des écritures sensiblement contemporaines ; il est vraisemblable que la division en *capitula* est antérieure aux abondantes notes qui préparent le commentaire et peut-être la traduction.

Troisième groupe chronologique.

Caractères de F¹. — F¹ diffère plus encore de F² que F² ne diffère de F³. Au lieu de l'écriture irrégulière abrégée de F², au lieu de l'écriture forte de F², nous avons en F¹ une écriture très fine, légèrement penchée, dont toutes les lettres sont formées avec soin et parfaitement alignées, bref, presque de la calligraphie. Aussi bien ces morceaux presque toujours considérables sont-ils assez rares.

Au folio 300^v, au début de VI, 9, 1, en-dessous de F² *ἐκαστον ἑστων δ' ἑστων καθόλου ἔν ἑστων*, F¹ écrit *idem esse ipsum unum et ipsum bonum lege in proculo et in theologia tua* et F² ajoute *in proculo elementatione et in theologia*. Au folio 301^v, vers la fin de VI, 9, 1, de nouveau sous une note de F², F¹ écrit une longue note qui commence par les mots : *ipsum bonum esse super essentiam lege in proculo et in theologia tua. Item ipsum unum esse super essentiam, lege ibidem* ; à la fin F¹ ajoute *Dionysium lege*. Au folio 168^v, F¹ écrit après F². On retrouve F¹ aussi aux ff. 64, 154 (= Comment. IV, 4, 22 inc. *Terram habore animarum patet quia virtus masculina et feminina*), 104 (III, 5, inc. *de daemonibus multa apuleius maxime iamblicus*), 105 (III, 5, 4) 170.

Que F¹ soit aussi bien de Ficin que F², on en trouvera la preuve au folio 46^v où il passe insensiblement de F² à F³, de F³ à F¹. Voici quelques spécimens de textes dus à F¹ avec, en regard, le commentaire imprimé en 1492 :

Versio edita 1492	Paris. gr. 1816
<i>Intellectus primus, cum sit multitudine prima, merito est in pluribus intellectus naturae propagabilis : est in eo diversitatis idea, est etiam identitatis idea longaeque potentior.</i>	III, 5, 7. <i>Primo inf. 103 : Cum intellectus sit et natura sua primus intellectus sit et natura sua intellectus prima, signatur ut quod ratione intellectus est in pluribus intellectus propagatus eo possit. Item</i>

Quoniam igitur sub diversitate in plures intellectus discurrentes, merito et in plures sub identitate derivatur stabiliter operantes (ed. Creuzer, 1835. P. 326 b).

Sicut enim verbum emittitur ab anima velut actus imaginationis extra porrectus, in quo tria sunt, ab, motus, significatio : sic a luce intellectuali caliditas animae per omnia efficacissimus actus effunditur, in quo tria sunt, lumen, calor, vis occulta : et aliquo pervenit lumen quo non calor, et e converso. Vis autem in hoc actu occulta, quae in eo potissimum est, per omnia transit, factique mirabilia, non formaliter calefaciendo, vel calorem illuminando, sed speciales inferendo virtutes.

Lumen vero non fieri propriam diaphani qualitatem, alibi diximus, quia neque suscipitur paulatim neque etiam relinquitur neque simul cum hoc inficitur vel movetur, neque confunduntur inter se lumina, neque igitur cum ceteris qualitatibus commiscantur. Non confundi apparet ex eo quod si tribus luminibus corpus unicum opponatur, tres in oppositum umbras resulant : quoniam tria iidem lumina sunt distincta. Praeterea si tribus candelis opponatur ingens tabula, in cuius medio sit foramen, tria lumina in eodem in rectum, alia duo e transverso se invicem intersecantia, non confusa. Similiter mentes et animae continentiae invicem minime confunduntur. Lumen merito neque subiecto capitur, neque commiscetur

cum in eo sit ipsa identitatis diuersitasque ratio et idea atque identitas in eo naturalior potentiorque ut si multos quasi intellectus sub diversitate facit 1. vires rationales faciat per (diffé) intellectus sub identitate multos 2. stabiliter operantes, etc.

IV, 5, 6. F. 170 inf. 169° : Sicut verbum emittitur ab anima velut actus imaginationis extra porrectus, in quo actus sunt tria, ab, motus, significatio : sic a luce intellectuali caliditas animarum emittitur actus per omnia. In quo sunt tria, lumen, calor, vis occulta et aliquo pervenit lumen, quo non calor : et e converso. Virtus autem occulta in hoc actu quae est potissimum est per omnia transit, facique mirabilia, non formaliter calefaciendo, vel manifeste illuminando : sed speciales inferendo virtutes.

F. 170 inf. 170 (plus fin, d'une autre lecture, probablement antérieure) : Lumen esse actum corporis luminosi potius quam qualitatem in subiecto illuminato. Paret quia in medio illuminato tria candellarum lumina non confunduntur in unum lumen. Sic si illis opponatur corpus unum tres in oppositum umbre resulant : quia tria lumina sunt distincta. Item si candelis illis opponatur ingens tabula in cuius medio sit foramen : tria in oppositum prospectus luminaria : aliud in rectum, alia duo se invicem e transverso intersecantia non confusa. Sic et mentes et animae continentiae invicem minime confunduntur. F. ou F. ajoute : multo quantum...

alioibi quoniam omne lumen celestis luminis est imago : illud vero animae celestis est actus. Sicut enim verbum (cfr supra).

Trinitatem hanc principiorum maxime Platoniam et Zoroastriacam confirmat Trinitas Christianorum. Ipsum enim bonum includit paternam fecunditatem, intellectum intellectuales filii emanatio, animam procreatio spiritus per voluntatis modum et quasi motum vitalem. Praeterea firmamentum refert ipsum bonum fecunditate siderum intellectum Saturni a generatione remotus et latus a generatione remotus et alienus, animam Iupiter generatiois faciens, mundum Mars discordiae iam iam aque pugnam. Rursus bonum Sol, intellectum Mercurius incessu soli proximus, animam Venus cupida generat, mundum hunc Luna versa in se iam aque mutabilis. Iterum bonum ignis, intellectum aer perspicuum et serenus, animam aqua humorem generationi suppellectans, mundum terra ex omni-nibus iam commixta. Denique singulari formam cuiusque essentia bonum, forma essentiae virtus intellectum, inclinatio motus, actio animam. Summatim circa animam, memoria facienda bonum, rationis discursus intellectum, imaginatio et affectus animam. Nihil ergo certius hac trinitate principiorum quia nihil maioribus et pluribus testimoniis confirmatum, merito universum principiorum suorum imaginem representat (Creuzer, P. 917).

Caractères de F. — Avec F, F. parait être la toute dernière manière de Ficin : encre noire, nervosité extrême, négligence ; voir folios 48^v et 158 tout en bas, la plupart des annotations de la *Vita*, ainsi III folio 7, où Ficin s'essaye de traduire *Vita*, 15, 17 : ita percutit si modo quid (diffé) lumen (provenant

Trinitatem hanc principiorum maxime Platoniam et zoroastriacam confirmat trinitas christianorum. Ipsum enim bonum includit paternam fecunditatem, intellectum intellectuales filii emanatio, animam procreatio spiritus per voluntatis modum et quasi motum vitalem. Item firmamentum refert bonum fecunditate siderum omnia comprehendente. Intellectum Saturnus planeta firmus et a generatione remotus et iam Jupiter generationi iuvant. Mundum mars iam discordiam et pugnam. Item bonum sol. Intellectum mercurius : incessu soli proximus. Animam venus mundum hunc Luna varia et mutabilis. Rursus bonum ignis. Intellectum aer diaphanus et serenus animam aqua humorem generationi praestans. Mundum terra ex omnibus commixta. Denique singulari formam cuiusque essentia bonum. Firma essentia virtus intellectum. Inclinatio sive motus, sive actio animam. Postremo in anima, memoria facienda bonum rationis discursus intellectum affectus animam. Nihil ergo certius hac trinitate principiorum : quia nihil maioribus et pluribus testimoniis confirmatum, merito universum principiorum suorum imaginem representat.

de *luminis* dont le premier *i* est changé en *e* et dont la fin est grattée) *visis sis futuris* (ce mot est souligné). F. ajoute *ut se ferit signum illa visis lumen eris*. Et c'est cette rédaction-ci qu'on retrouve dans l'ouvrage de 1492¹.

1. Au moment où donner le bon à tirer, nous relevons dans les descriptions de M. Cochez un dernier indice en faveur de l'hypothèse, émise plus haut, suivant laquelle Ficini, *alter Plato*, aurait commandé le manuscrit F écrit sur vélin par Plétronos. J. Cochez, *Philol. Scandin.*, t. 6, p. 42, signale que le papier Riccardianus 76, ff. 136-149, autographe latin de Ficini. Plus loin (p. 57) il fait observer que le Riccardianus 76 « a été écrit pour le compte de M. Ficini, ainsi qu'en fait foi la note autographe du folio 187^v ». A ce copiste connu à Scodivottola, le client, Plétron, aurait donc fourni le papier.

MARCIANUS GRAECUS 211

March

Olim Arm. LVIII, Theol. II : LXXI, 7 : LXXXIX ;
nunc : Colloc. 609. Chartac. 283 × 203 mm. Fol. I +
318 + II. Saec. XV. PORPHYRII Vita Plotini (ff. 1-14).
Tabula generalis (ff. 14-14^v). PLOTINI Enneadas completae
(ff. 15-318)¹.

RELIEUR moderne aux armes de S.-Marc. Quatre feuillets de garde rectangulaires, dont deux sont collés à la reliure.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 33 cahiers. Quinions, sauf 1^{er} (ff. 90-97), 2^{es} (ff. 168-175), 4^{es} (ff. 176-183), 18^{es} (ff. 304-311), 30^{es} (ff. 312-318 et II), qui sont des quaternions.

NUMÉROTATION DES CAHIERS.

a) La première est du scribe lui-même : chiffres grecs, vers le bas et vers la gauche du premier folio de chaque cahier. Le scribe écrit, au folio 60, 1^{er} (en rouge) et au folio 90, 1^{er}.

b) La deuxième est en chiffres romains, d'un *éclat* caractéristique et lié. Sans leur être identiques, ces chiffres sont pareils à ceux que trace A. en marge de certains traités du manuscrit A, par exemple du folio 11 au folio 16^v. Ils sont probablement du premier relieur du manuscrit. Ils étaient écrits en bas, vers la droite, du dernier folio de chaque cahier, sauf au quaternion XXXIII, où ils se trouvent sur le premier folio, le folio 312. On les rencontre en entier seulement à la fin des cahiers suivants : VII, au folio 69^v ; XI, au folio 107^v ; XXII, au folio 203^v ; XXXIII, au folio 233^v ; XXVII, au folio 263^v ; XXIX, au folio 283^v ; XXX, au folio 293^v ; XXXI, au folio 303^v ; XXXII, très caractéristique, au folio 311^v. On trouve encore des restes de cette numérotation aux folios 79^v, 243^v et 253^v. Les autres chiffres ont disparu à la reliure.

c) La troisième, en chiffres arabes, figure en bas et à gauche du premier folio de chaque cahier. Elle est beaucoup plus récente que les deux premières et a peut-être le même âge que la reliure actuelle.

FIGURANTES.

1. — Cahier <α> 6^{er} (ff. 1-86) et αα' 4^{es} (ff. 98-117) : *Triph. moni symonidē d'ense trois, non encorrelé* (Brignet, 11678-11728, banal en Italie, de 1380

1. A. ZANETTI, *Græcos D. Marc' Bibl. codic. mus.*, Venise, 1740, p. 121 ; F. CARUZZI, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XLIV ; MOLLER, *Hermes*, 1879, p. 94, n° 4 ; J. COCHEZ, *Philol. Scandin.*, t. 6, 1934-35, p. 42.

à 1506), analogue à Briquet 11706 (30 × 45, Florence, 1448-56), mais légèrement plus grand et aux ponts plus espacés. Filigrane et ponts se présentent horizontalement.

I bis. — Cahiers i' (ff. 90, 91, 96 et 97) et y'-xy' (ff. 118-223) : *Trophéum*, etc., très semblable au précédent, mais pas identique. Le papier se présente verticalement.

II. — Le quaternion i' a deux feuillets, 3-6 et 4-5 (ff. 92-95), d'un papier plus ancien : *Monts dans un cercle surmontés d'une croix également dans un cercle*, variante identique de Briquet 11902 (30 × 44, Pistoie, 1421).

III. — Quinon mō' (ff. 224-233) : *Lettre T inscrite dans un cercle*, var. ident. de Briquet 9127 (29 × 42⁵, Naples, 1444 ; var. ident. : Rome, 1447-52 ; Ofen, 1490. Voy. Zonghi (Xciii), Fabriano, 1447. Les types voisins sont notés aux environs de 1450). Voir *Ambros. gr.* 55 a et *Taurin. gr.* 232 b.

IV. — Cahiers mē'-dy' (ff. 234-311) : *Huchet posé normalement, à ouverture visible du pavillon, au centre traversé de deux traits* (Briquet groupe 7682-7688 : nombreux emplois entre 1410 et 1445), var. similaire de Br. 7686 (29 × 44⁵, Venise, 1426-34 ; var. simil. : Naples, 1414/35 ; Udine, 1431 ; Hollande, 1427 ; Florence, 1427-35 ; Pise, 1430 ; Bavière, 1436 ; Lucques, 1438-45 ; Bordeaux, 1431).

POSSÉSSEURS.

Folio additionnel II, en haut, à droite, au crayon : LXXXIX.

Folio I, en haut, au crayon rouge : 16.

Folio IV, en haut : *Locus 77* (chiffre biffé), dans un grattage où était écrit 58. — Au-dessus de 77, on lit 55, le second 5, et peut-être le premier, étant écrit sur un 4. En dessous : *Plotinus platonicus. meus. b. carinensis* (chiffre biffé), le 7 étant dans un grattage où était écrit β (son lisait donc : oβ). Sous oβ' on lit : *νέ' | πλωτίνοσ. ἐπὶ προφύλλωσ καὶ ἀντιπύλλωσ τοῦ τοῦ πλωτίνοσ. ἀνδρὸσ*. Au-dessus de *πλωτίνοσ*, dans un grattage de deux chiffres, on distingue un 5. Au-dessus de *πλωτίνοσ*, il y a un grattage correspondant. Un peu plus bas, à gauche : 55, le second 5, mais celui-là seul, étant écrit sur un 4. En bas, vers la gauche : 75 (biffé). — Sur le même folio, vers le haut, à l'encre noire : *index*.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 200 × 110 mm. ; les deux premiers tiers du manuscrit comptent généralement 30 lignes à la page, le dernier tiers 31 lignes. Le copiste, qui est le même que celui de F, *Parisinus gr.* 1876, écrit le texte, les scolies originales, la numérotation marginale, les *oy'* et quelques rares variantes.

Chaque encre devait être précédée de sa table, sauf la quatrième. Avant les encrées V et VI, aux folios 193 et 219, le copiste a laissé quelques lignes en blanc pour la table, qu'il n'a pas écrite.

Titres et initiales à l'encre rouge, jusqu'à VI, 4 inclusivement, au folio 150^r, ainsi que pour les traités VI, 7, folio 28₄, et VI, 9, au folio 31^r.

MARCIANUS GRAECUS 241

65

— De IV, 5, au folio 174, à VI, 2, au folio 241^r, ainsi que pour VI, 5, au folio 270^r, les titres sont ajoutés par m². — Les traités VI, 3, 4, 6 et 8 n'ont absolument aucun titre.

Dans chaque encrée les traités sont numérotés, en marge, de α' à θ', sauf IV, 2 et IV, 4.

TEXTE. — Au folio 11^r, les vers de *Vita*, 22 sont écrits en une colonne.

— La *Vita* est suivie immédiatement de la table générale, avec les *fact-pit* des traités, à laquelle fait suite la table de la première encrée, puis vient, comme en A, le titre et le texte de I, 1. — Le traité II, 5 ne présente aucune confusion. Comme en A, IV, 1 suit immédiatement III, 9, sans être précédé de son titre, mais est ensuite répété, après IV, 2, aux folios 135-135^r. Le morceau IV, 4, 31, 28-34, 2 suit IV, 4, 33, 33, *ἀπορροή* et est ensuite répété au bon endroit. — La scolie IV, 4, 30, *ἐκ τοῦ τοῦ πλά* est rubriquée comme un titre de traité. — IV, 5 et IV, 6 se suivent normalement, du folio 174 au folio 181. — Au folio 318, après les derniers mots de VI, 9, *μέτρου πρὸς μέτρου*, une « souscription » (?), précédée de quatre petits points disposés en losange, longue de 3 cm. et comprenant trois mots (on distingue les trois accents), est grattée.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Dans les mêmes caractères que le texte, le copiste écrit la numérotation intermittente, les scolies originales, les *oy'* et quelques rares variantes de son modèle.

Un premier lecteur, MarcB¹, résume certains passages de la *Vita* et note au fur et à mesure les noms des principaux personnages du récit de Porphyre. Aux folios 4-5, en marge des chapitres 7-9 de la *Vita*, à côté des chiffres écrits par le copiste d'après son modèle, m² place le nom de chacun des disciples de Plotin. Voici les premières gloses de m², toutes reproduites dans deux autres manuscrits, *Scorialensis gr.* Z. 111. 13 (Scorb) et *Coll. Lincolnensis gr.* 35 (Li.), qui seront décrits plus loin :

1. 4 *Ἰβέρου, πορφυρα, πορφυρα Πλωτίνοσ οὗκ ἴσμεν* MarcB¹, Scorb, Li.
1. 6 *οὗκ ἴσμεν (Ἰβέρου Li.) εἰκόνα αὐτοῦ γενόμεθα Πλωτίνοσ ἦτοι ἄλλω* MarcB¹, Scorb, Li.
1. 11 *Καρτέριος Κωρτοχόρῳ αὐτὸς (δς Scorb, Li.) ἀναμνηστικὸν εἰκόνα Πλωτίνοσ ἔγραψε* MarcB¹, Scorb, Li.
2. 6 *ῥητορὸν ἔγραψε Πλωτίνοσ καὶ οὗκ ἄλλωσ φηγομένωσ* MarcB¹, Scorb, Li.
2. 9 *ἐκ πνεύματος ῥητορὸν Πλωτίνοσ* MarcB¹, Scorb, Li.
2. 19 *ἢ καὶ Κωρτοχόρῳ αὐτὸς Ζήβου Χυρίωλ ῥητορὸν Πλωτίνοσ* MarcB¹, Scorb, Li.
2. 23 *Βιτορτίνοσ* MarcB¹, om. Scorb et Li.
2. 30 *ἔκ καὶ ἐξήκοντα ἔτη (ἐτῶν Scorb, Li.) ἔγραψε (ῥητορὸν Scorb, Li.) Πλωτίνοσ* MarcB¹, Scorb, Li.
3. 32 *Αἰδύνοσ, Κωρτοχόρῳ* MarcB¹, om. Scorb et Li.

Tantôt les leçons de MarCB³ sont exclusives à un témoin de Y, qui est très probablement M, tantôt à un témoin de Z qui ne peut être que Q. Comme les deux manuscrits ont appartenu à Bessarion, que M a été annoté par lui, il est tentant de supposer qu'après avoir acquis MarCB il l'aura corrigé sur Q, qu'il avait déjà, et plus tard sur M qui lui fut offert entre 1465 et 1468. Mais ce processus peut être retardé d'un siècle, et ce que nous attribuons ici prudemment à Bessarion, c'est peut-être à Perna, le premier éditeur de Plotin, qu'il faut l'attribuer. *Adhuc sub iudicio lis est.*

MarCB est une des rares copies de A, la seule même, semble-t-il, qui « fit souche ». Comme nous le verrons, il fut copié en tout ou en partie deux ou trois fois vers le milieu du XVII^e siècle, et ses copies furent copiées à leur tour. Et c'est l'une de ces dernières copies qui servit de base au texte de l'*editio princeps*. Ainsi s'explique ce fait singulier que, dans l'apparat critique de Creuzer, MarCB figure si souvent à côté de la mention « ed », c'est-à-dire de l'édition de 1580. Au début du XIX^e siècle, Creuzer le fit collationner entièrement par W. Rinck qui fut quelque temps pasteur luthérien de Venise. Cette collation faite « summa cum cura diligentique » est une des meilleures de celles dont disposa Creuzer. En 1879, Müller devina que MarCB était une copie de A. Tout en n'étant d'aucun secours pour la future édition critique de Plotin, MarCB est un des manuscrits qui a joué un des rôles les plus importants dans la transformation du texte des *Ennéades* aux derniers siècles de son histoire.

DARNSTADIENSIS 1611

Darm.

Chartac. 332 × 225 mm. Fol. 376 (non 387). Saec. XVI¹. PORPHYRI *Vita Plotini* (ff. 1-16). *Tabula generalis* (ff. 16^v-17^r). PLOTINI *Ennéades* completae (ff. 18-376^v)¹.

RELIGURE. — Cartonnée, en mauvais état. Au dos de la reliure on lit : *Ex libris Domini mei Arnoldi R... A. C. 1600*². Le feuillet de garde présente comme filigrane un *poë*, variante similaire de Briquet 12643 (noté entre 1509 et 1516, en Belgique et au Nord de la France ; provient d'un battoir de Normandie).

PAGINATION. — La numérotation actuelle des folios fut faite au crayon. Aux folios 204, 205, 206, 207, etc., dans le coin supérieur droit on trouve des restes d'une numérotation des folios faite à l'encre : Oppermann pense qu'elle est de la main du copiste. Oppermann note que les folios étaient primitivement plus grands : c'est exact. Les dimensions premières devaient se rapprocher de celles de MonB, 340 × 225 mm.

CATRENS. — 48 cahiers, tous quaternions, sauf le 20^e (ff. 133-156) et le 48^e (ff. 373-376) qui ne comptent que deux feuillets. Le copiste a numéroté en chiffres romains chaque cahier dans le coin inférieur gauche du premier folio : dans le coin inférieur droit du dernier folio il écrit, verticalement, les deux ou trois premiers mots du cahier suivant.

FILIGRANES. — Deux papiers différents :

Cahiers 10^r-12^e (ff. 1-96). 17^e (ff. 129-136), feuillet 4-5 (f. 137). 21^e-48^e (ff. 157-376) : *Titre humaniste inscrit dans un cercle* (groupe Briquet 15654-15658 : 1409-1553). Notre type, qui n'est pas signalé par Briquet, participe à la fois de Br. 15654 (29 × 43², Florence, 1409-10) et de Br.

1. F. CREUZER, *Plotini opera*, t. I, p. XLII; H. F. MÜLLER, *Hermes*, t. 14, 1879, pp. 96, 97, 108, 109; H. OPPERMANN, *Plotin-Handschriften*, I, *Philol. Mus.*, t. 75, 1926, pp. 213-222; J. COCHERZ, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 43. Faut-il à notre conservatisme pratique nous gardons — ms. de Darnstadt le sigle que lui ont donné les éditeurs de Creuzer à Bréhier. OPPERMANN, *Philol. Mus.*, 1926, l'appelle D ; ce sigle est déjà réservé à Marc. fr. 809.

2. Ainsi CREUZER et MÜLLER ; OPPERMANN, *Philol. Mus.*, 1926, p. 216, écrit : « XV-XVI », puis, par un raisonnement qui sera discuté plus loin, il lui assigne comme dates extrêmes 1470-1492 (*ibid.*, p. 222). J. COCHERZ (*ibid.*, p. 43) le date de la seconde moitié du XV^e siècle.

3. Ainsi OPPERMANN, *Philol. Mus.*, 1926, p. 218. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 97, lit 1500, en reconnaissant que d'autres lisent 1600. Le 6 est gratté. J. COCHERZ, *Philol. Stud.*, t. 6, 1934, p. 43, écrit aussi 1500 à la suite de Müller.

15638 (31 x 42, Ferrare, 1553). Ce filigrane se retrouve dans Mon. 67. 86 (= MonB).

(groupe Briquet 477-532, attesté de 1439 à 1590), analogue à Briquet 517 (32,5 × 44, Bergame, 1544).

MISE EN PAGE. — SURTAC écrit : 220 X 123 mm. : régulièrement 30 lignes à la page, sauf lorsque la fin d'un traité coïncide avec le bas d'une page. Écriture légèrement penchée, régulière, ferme et nette. Presque pas d'abréviations.

TEXTE. — Au folio 1 le titre original et l'initiale originale de la *Vita*, visibles par transparence, sont recouverts d'une bande de papier qui porte, d'une écriture plus grossière : *Ἱεροφύλου πρὸς Μαρτίνου | βίου καὶ τῶν ἑταίρων τῶν | βιβλίων ἀποδ.* *Vita*, 4, 22 : pour chaque traité de la première série le copiste va à la ligne : il souligne le premier mot du titre à l'encre rouge (ff. 3 et 3^v). *Vita*, 5 et 6 : comme A. Les vers de *Vita*, 22 sont écrits comme de la prose. Folio 16^v, après la répétition du titre de la *Vita*, on lit *τῶν, puis τὰς ἐκων Μαρτίνου φιλοσόφου ἐνεδῶς : — | ἐνεδῶς, πρῶτος, etc.* Le titre de chaque ennéade est souligné à l'encre rouge. Suit, au folio 17^r, la table I. Puis *Μαρτίνου ἑνεδῶς πρῶτος : — | Πρώτος τῷ τῷ λόγῳ καὶ τῷ ὁ διόποντος.* Suit I, 1 – II, 1, les titres des traités, parus à celui-ci, seroit toujours écrits à l'encre rouge. IV, 3-5, 7-9, le titre du traité n'est pas précédé de *Μαρτίνου ἐνεδῶς τῶνδων*. Chaque ennéade, sauf la quatrième (inc. f. 161), est précédée de sa table. Chaque traité porte, en marge, son numéro d'ordre.

ANOMALIES. — Au traité II, 5 (ff. 75^v-77), Darm. omet II, 5, 2, 18-4, 14 *dpa oñn - mē ðv*. III, 9 est suivi de IV, 1 qui n'est pas répété après IV, 2. Entre IV, 4, 23, 32 *eños peshoda et ei ðh tounw* est intercalé 31, 28-34, 2 *kai ðnos - doon h̄r* qui se trouve répété au bon endroit. IV, 4, 30, 1 *Mō ē enedh̄ - 45*, fin *wofrai rishelaw* se présente comme un trait distinct et est précédé de la scolie *tous rofrou ... swarawraa rō* (à Darm.⁹) *ēēs rō ðewrēpw* écrite à l'encre rouge (f. 195). Après IV, 5, 2, 8 *spōdha reijawra* suit immédiatement (f. 205) la scolie de A *Eph̄e eis rō rēlos eōba eōps rō atqurou rōðe*, puis *kai ol ēxēwras dē rās āpas oñw āw*.

Au folio 369^r, le copiste tout de suite après la conclusion de VI, 9 *pūrh̄ mōnou prōs mōnou* écrit (IV, 5, 2, 8) *kai ol ēxēwras dē - IV, 6* fin *ceterā ol dawmawra* (f. 376^v), puis *rēlos*.

Le copiste n'a pas transcrit les scolies ni la « numérotation » intermittente de son archétype. Exception : *Vita*, 7, 1 (l. 4^e) *σημεῖον* *ἡμεῖς* *ἔχομεν* (sic) *παρά* *αὐτῶν* ; mais les noms des disciples ne sont pas numérotés. Souvent, mais surtout vers la fin, le copiste sépare les chapitres « factuels » du texte par deux points (:) suivis d'un blanc.

MAKES POSTERBOARDS.

Derni^{er}, reconnaissable à ses caractères droits, à son entre fourré dans la *Vie* et jusqu'à 1, 2, 3, en marge de Derni^{er}, certaines lignes

DARMSADLENSIS 416 ET *MONACENSIS* 36

75

marginales de A: ainsi *Vita*, 2, 1 (f. 1^v) *κοιταρχῆ*; 2, 26 (f. 1^v) *ἡ* *πρὸς τὸν ἐν*
μαρτινῶς; 3, 44 (f. 2^v) *τὰ νομίσκον καὶ γράβλα καὶ σαναγρεῖν καὶ οὐκ*
ἀλλ' οὐν par Darm. III. IV^e.; 3, 47 *ἐκστρέφω*; 5, 27 (f. 4^v) *ἡ* *πρὸς περὶ τοῦ*
δὲ (omis par Darm.); 6, 25 (f. 4^v) *πρὸς τοῦ ἡμερον ἀγέδω καὶ τῶν*
6, 12 (f. 4^v)
ἀλλω ἀγέδω.
Qui se sert d'une plume beaucoup plus fine, d'une encre beaucoup plus

Darm., qui se corrige tout de suite en une encore beaucoup plus pâle, corrige tout le manuscrit et en comble les lacunes mal à propos, d'une façon irrégulière.

Comme l'écart avec raison Oppermann, contre Müller, il n'y a pas lieu de distinguer une troisième main de correcteur.

MONACENSIS GRAECUS 86

Wagon

Olim Fugger V 20. Chartac. 340 x 225 mm. Fol. I + 394 + II. Saec. XVI. PORPHYRII VITA (ff. 1-15). *Tabula generalis* (ff. 15-16). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 16-350). EUNAPII *Vita philosophorum et sophistarum* (ff. 351-393) ².

RELIURE. — Cuir rouge de J. J. Fugger 4. En haut à droite, à l'entour du titre, des fleurons enroulés de la main qui a numéroté : V 20. De 1 à 393 les folios sont numérotés, de la main qui a numéroté ceux de Darn. lorsque'il fut relié pour la première fois. Une main récente a numéroté le folio 394 au crayon.

CAMERAS IT COPIES.

Le manuscrit se compose de deux parties écrites chacune par un copiste différent sur un papier différent. La première, a, comprend le *scopus* plotinien, la seconde, b, l'ouvrage d'Eunape.

Copiste a. 44 cahiers (ff. 1-350) : quatorzième, sauf le dernier (ff. 345-350) qui ne comptait primitivement que deux feuilles et auquel on

1. OPPERMANN, RHEIN. 31st., 1926, p. 231.

2. MÖLLER, *Hermes*, 1879, p. 96.

3. HARDY, *Cat. mon.*, t. I, 1810, pp. 484-485; *Ceruzhen*, 2^e édition, xxi-xxiii (à la page xxii, dans la description des *Monacenses* par GÖLLER, c'est le *Mon. 212* qui est appelé *Monb* et le *Mon. 86* est appelé *MonA*. CREUSER, à la p. xliii et dans tout son appareil, intervertit ces sigles); MÜLLER, *Hermes*, t. 14, 1879, pp. 95-96 et 108-109; Q. HARTIG, *Die Gründung der Hohenstaufen durch Albrecht V. und Johann Jakob Fugger*, dans *Abh. der Königl. Bayer. Akad. d. Wiss. phil.-hist. Klasse*, XXVIII. Band, 3. Abh., München, 1917, pp. 366 et 367, et planche III.

J. O. HARTIG, *ibid.*, pp. 366 et 367

qui orne la marge inférieure de A et écrit donc 5,27 δὲ αὐτῷ εἰς αὐτὸ (3,21) οὐκ αὐτὸς οὐκ αὐτὸς jusqu'à 4,14 μὴ δὲ εἶναι. Tout s'explique parfaitement ■ A est l'archétype immédiat de MonB.

La révision : m¹ et m².

Darm. et MonB ont été copiés par le même copiste : ils ont été révisés par le ou par les mêmes réviseurs.

m¹, qui a reporté en marge de Darm. quelques-unes des premières annotations marginales de A, a fait de même pour MonB, avec cette différence qu'ici le report est unique. L'identité de Darm.¹ et de MonB¹ apparaît nettement à qui compare, sur les originaux, la note de Vita, 6, 25 : ἐν ἀλλοῖς (add. MonB 47) πρὸς πρῶτον ἀγαθὸν καὶ τῶν ἀλλῶν ἐγαθῶν. De part et d'autre γ et θ sont une des deux fois écrits en onciale mais dans Darm. c'est en ἀγαθῶν, en MonB, c'est en ἐγαθῶν.

La même couleur pâle de l'encre, la même finesse de plume, le même ductus et les mêmes préoccupations critiques ne laissent pas de doute sur l'identité de MonB¹ et de Darm.¹. Les deux manuscrits ont été révisés en même temps et qui mieux est, non seulement sur leur archétype commun A, mais aussi l'un sur l'autre. De ce fait les indices sont nombreux : il suffit d'en signaler deux : I, 8, 6, 31 ἀλλὰ γέ τῃ καλόλου οὐαί A 29, le κ étant fort rapproché de l'η qui précède. Darm. 48 copie A correctement. Au contraire MonB 43 écrit τῆς καλόλου οὐαί, ce qui prouve qu'il a levé les yeux après τῆ(s). m², se trompant du tout au tout, corrige Darm. d'après MonB et insère un s après τῆ. Un peu plus loin l'indice est encore plus révélateur : I, 8, 6, 45 πρῶτος καὶ ὀρθως A 29, sans autre variante : πρῶτος καὶ ὀρθως Darm. 48, et sur ωs et οὐ m² écrit ηs et ὀu : πρῶτης καὶ ὀρθως MonB 43, et sur ηs m² écrit ωs tandis qu'en marge il note la faute de Darm. en écrivant οὐ. Néanmoins il ne faudrait pas croire que m² ignore A : Vita, 17, 27 en marge de οἶον qui est au début d'une ligne, A transcrit la scolie θαυμαστὸν τὸ οἶον ; A¹ dans l'interligne écrit deux points après μεγάλου. Darm. copie correctement le texte, puis Darm.¹ transcrit correctement la scolie en la rapportant par un double renvoi à οἶον. MonB, soitement, fait passer la scolie dans son texte avant οἶον qui est ainsi répété ; MonB² s'aperçoit d'une confusion : il encercle la scolie et, trompé par les deux points de A¹, la déplace après

μεγάλου. Ainsi m² corrigeait et souvent corrompait Darm. et MonB l'un par l'autre et, de temps en temps, jetait un coup d'œil sur A, le vénérable archétype : on peut croire qu'au fur et à mesure qu'il avançait, il le fit de moins en moins.

Oppermann fait donc erreur lorsqu'à propos de Darm.¹ il écrit¹ : « La source n'est pas A, mais bien un manuscrit de Kl. II [= xyZ] : IV, 4, 16 (S. 54, 32), 23 εἰ δὲ θάρδου τις, in mg. εἰ ἀγαθῶν ; εἰ δὲ θάρδου τις in mg. εἰ τρυαθῶν m² D(darm.), εἰ δὲ τρυαθῶν τις Kl. II ». Oppermann a certainement voulu écrire : εἰ δὲ θάρδου τις D, εἰ τρυαθῶν mg. m² D ce qui est conforme aux faits (Darm., f. 180). Mais l'apparat critique de Müller, que suit ici Oppermann, est fautif ; au lieu de « εἰ ἀγαθῶν m² A », il faut lire : γρ. τρυαθῶν τις mg. m² A 98^r. Et c'est cette version marginale de A que présente dans son texte MonB 164^v. Ici encore il est probable que m² corrige Darm. d'après MonB plutôt que d'après A, mais ce n'est certainement pas d'après un manuscrit de la deuxième famille.

Les trois mains de MonB correspondent aux trois mains de Darm., et la troisième de ces mains (m³) est certainement différente de la première (m. pr.). Dès lors est-il probable que ces manuscrits aient été révisés deux fois par deux personnages différents ? Il ne semble pas, d'autant que pour l'un deux, MonB, l'une de ces révisions (m¹) se borne à la transcription d'une seule et unique scolie (Vita, 6, 25). Il faut donc identifier m² soit à m. pr. soit à m³. Avec m² l'identification paraît difficile, tant pour des motifs d'ordre paléographique que pour des raisons psychologiques. Au contraire, il paraît légitime d'identifier m¹ à m. pr. Dans Darm., l'encre est absolument la même, d'un brun roux caractéristique ; dans MonB elle est un peu plus foncée. Le copiste de Darm., après l'avoir transcrit, le compléta en y transcrivant aussi mais en d'autres caractères quelques notes marginales de l'archétype, mais bientôt lassé il renonça à ce travail. Lorsqu'il copia MonB il fut plus paresseux encore.

Il n'y eut donc qu'une révision proprement dite et elle se fit probablement à Florence.

¹ Oppermann, Rhein. Mus., 1926, p. 221.

Darm., MonB et les mains de A.

« C'est une importante question que celle de l'attitude de Darm. par rapport aux différentes mains de A, ainsi pense Oppermann¹. Pourquoi ? Parce qu'il espère distinguer à l'aide de Darm. les différentes mains de A, et cet espoir lui a fait consacrer à cette question, comme à la description de Darm., tout un article de revue. Son ingéniosité s'exerce sur des données inexactes parfois et plus encore incomplètes et, par ailleurs, son raisonnement même, du point de vue strictement logique et méthodologique, n'est pas concluant.

Oppermann écrit : « L'attitude de Darm. par rapport aux corrections de A peut se ramener à des lois stables. Quand la correction comble une lacune, qu'elle soit interlinéaire ou marginale, Darm. l'adopte dans son texte. Il néglige seulement les restitutions de lacunes considérables... Quand la correction de A présente une variante, Darm. ne l'accepte pas si elle se trouve dans la marge. Si elle est dans l'interligne, Darm. présente tantôt la double leçon, tantôt seulement la leçon de A *manus propria*². Ces constatations, qui font d'ailleurs abstraction de la différence entre les mains de A, paraissent exactes. MonB se montre beaucoup plus accueillant : il cherche à combler toutes les lacunes, même les plus grosses, et ne se défie aucunement des variantes marginales.

« Quel est à présent le rapport de Darm. aux leçons de Ficin ? La question est d'autant plus difficile qu'il est plus malaisé d'attribuer telle ou telle leçon déterminée au premier traducteur de Plotin. L'accord d'une leçon avec Ficin ne prouve rien. Car celui-ci peut aussi bien avoir adopté pour sa traduction une leçon d'une main antérieure qu'une de ses propres conjectures³. Cette remarque est fondée, mais Oppermann poursuit : « Seuls ont force de preuve les cas où la conjecture de A¹ est fautive ou inutile. Voici quelques exemples :

V. 3, 16, 22 $\frac{1}{2}$ A, *sed* A^{ms} ; $\frac{1}{2}$ Darm., *adversus* Fic.

1. OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 221. — Là où Cezanne, Müller, Volkmann, Bréhier écrivait Darm., OPPERMANN écrit D, signe que Müller et Bréhier ont consacré pour *Marc. gr.* 209. Dans les citations d'OPPERMANN sans restrictions partent Darm. là où l'auteur écrit D.

2. *Id.*, *ibid.*, pp. 221-222.

V. 5, 6, 32 *revertor* A, *pallorea* A^m, *mediorum* Darm., *maxime ornatum* Fic.
VI. 2, 9, 32 *apertus* A, *de* A^{ms}, *apertus* Darm., *primo* *en* Fic.

Dans tous ces cas, les autres manuscrits sont d'accord avec la leçon originale de A, et il en est ainsi dans toute une série de cas semblables. Là où une correction en A présente une conjecture inutile qui s'accorde avec Ficin... cette conjecture ne se trouve pas en Darm. On en peut donc conclure — sous réserve d'une nouvelle collation de A — que Darm. fut copié sur A avant que Ficin y notât ses conjectures. La traduction de Ficin parut en 1492⁴. Darm. serait donc antérieur à 1492, et même il serait antérieur à l'été de 1490, époque à laquelle Ficin avait déjà achevé ■ traduction.

Oppermann ■ pris soin de marquer l'usage qu'il comptait faire de sa conclusion : « Du fait que Darm. est une copie de A, il n'a, pour l'établissement du texte, qu'une valeur moyenne. Toutefois il paraît appelé à servir d'auxiliaire important dans la difficile question de la distinction des mains de A. Or, pour l'appréciation de la valeur de A, auquel Müller assigne la première place dans la tradition, cette question est décisive. Car primitivement — un regard jeté sur l'apparat de Müller le prouve — A était altéré par bien des fautes, lacunes et confusions. Il tire toute sa valeur de ses riches corrections⁵. On a dit que ces corrections lorsqu'elles sont de A¹ et de A², c'est-à-dire, pensons-nous, de la main du copiste lui-même, ne sont vraisemblablement pas toutes des conjectures. A, que Müller n'a surfait que parce qu'il ■ négligé d'autres manuscrits intéressants, reste un de nos meilleurs témoins du texte des *Ennéades* ; mais pour discerner les leçons qu'il peut tenir de l'archétype (A, A¹, A²) de celles dont l'a surchargé Ficin et qui ne sont, comme on l'a vu, que des conjectures, la méthode préconisée par Oppermann ■ révèle insuffisante ; elle risquerait même d'induire gravement en erreur.

Dans l'argumentation rapportée plus haut, il y a, tout d'abord, un vice formel. De l'absence d'une variante interlinéaire ou marginale d'un archétype dans la copie de cet archétype, on ne peut conclure, comme on voulait le faire, à la postériorité de la variante

par rapport à cette copie¹. En d'autres termes plus concrets, si Darm. ne tient pas compte des trois corrections de A², il ne suit pas² que ces corrections ne figuraient pas encore en A. Cela suit d'autant moins que, d'après la loi établie par Oppermann lui-même, lorsque A porte une variante dans l'interligne « Darm. présente tantôt la double leçon, tantôt seulement la leçon de A manus propria³ ». De plus, s'il est vrai que dans les trois cas allégués et dans toute une série de cas semblables « les autres manuscrits sont d'accord avec la leçon originale de A », même les manuscrits copiés sur A, Darm. cesserait d'occuper dans la tradition de la première famille la place privilégiée qu'on revendique pour lui ; à tout le moins ses « frères », jumeau MonB, pas plus que lui, ne tiennent compte des deux ou trois corrections de A² précédemment citées : il n'a ni *kai* ni *judiota* ni *dy*, et il est bel et bien copié sur A après que Ficin y eût noté ses conjectures. Quant à MarcB, I et F, ils adoptent *judiota*, jugeant, peut-être à tort, mais suivis en cela par Volkmann et Bréhier, que cette correction n'est pas inutile⁴ ; en revanche ils rejettent *kai* et *dy*, et plusieurs autres conjectures de A², alors qu'ils sont certainement copiés sur A après que A fut corrigé une première fois par Ficin. La conclusion discutée, à supposer qu'elle suivît des prémisses — ce qui n'est pas — par son extension même, perd tout intérêt.

Les faits invoqués, si exacts soient-ils, ne permettent donc pas d'assigner au manuscrit de Darmstadt, pas plus qu'à celui de Munich qui en est le contemporain, une date antérieure à 1492. On peut aller plus avant et prouver sans peine qu'ils sont postérieurs aux conjectures de Ficin. Quelques cas suffiront ; on remarquera qu'au second, comme d'ailleurs habituellement

1. C'est ce qu'à parfaitement vu H.-R. Schwyzler, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 381, alors qu'il essaye pourtant de prouver que MarcB est plus ancien que A².

2. Pour que l'on puisse conclure avec certitude du « silence » d'une copie à l'absence de leçons dans l'archétype, il faut que toutes les leçons soient ignorées par la copie et, si la série est très longue, que l'on ait fait des sondages multiples. Dans le cas présent ces conditions ne sont pas réalisées.

3. Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 112.

4. Paléographiquement elle pourrait être, semble-t-il, de A². Ceci explique que les trois plus anciennes copies de A, et les moins portées à tenir compte de A², aient adopté *judiota*.

dans les autres, sans que la chose y ait été notée, que I, F et MarcB négligent — ou ignorent — les leçons de A².

III, 5, 1, 56 *καὶ καὶ δὲ* A 68 : *καὶ* A²me. : *καὶ καὶ* MonB Darm. 122, MonB 107²
 V, 1, 8, 9 *ἀπὸ πλάτωνα* A 118², I 153², F 189, MarcB 196² : *καὶ* A²me. : *ποτὶς* A², F¹⁰ : *ἀπὸ κατὰ πλάτωνα* Darm. 224², MonB 200
 V, 2, 1, 17 *φύξις* A 120 : *φύξις* A²me. Darm. 226² : *φύξις* MonB 202
 (supra 95 scri. η MonB)
 V, 3, 6, 7 *ἀπὸ δὲ* A 121² v et sv A²se. : *ἀπὸ δὲ* Darm. 230, MonB 205²
 V, 3, 16, 8 *ἡ ἀπὸ* A 124 : *καὶ* A²se. : *καὶ ἡ ἀπὸ* Darm. 236², MonB 212²
 V, 3, 16, 21 *ἐπὶ τοῦ δὲ* A 124 : *δὲ* A²me. : *ἐπὶ τοῦ δὲ* Darm. 236²
δὲ δὲ MonB Darm. 236² : *ἐπὶ τοῦ δὲ* MonB 211²

Dans l'avant-dernier exemple, le *kai* inséré devant *ἡ ἀπὸ* et accepté par Darm. et MonB a exactement le même tracé, abrégé, très caractéristique, que le *kai* déjà cité inséré au même chapitre devant le *ἡ* de la ligne 22 et rejeté cette fois par les deux manuscrits : l'un et l'autre *kai* sont bien de Ficin.

Dans tous ces cas, dans les cas « négatifs » invoqués par Oppermann en faveur de sa thèse comme dans les cas positifs qui la ruinent, Darm. et MonB marchent de pair. Il n'en va pas toujours ainsi, loin de là. S'il est rare, très rare même que MonB rejette une conjecture de Ficin que Darm. accepte — il n'est pas question ici des leçons de Am¹ et Am² — l'inverse est au contraire assez fréquent. Ainsi l'on a :

IV, 7, 1, 23 *ἀπὸ πλάτωνα* A 109, Darm. 206 : *ἐπὶ δὲ ἡ ἀπὸ* A²me. : *ἀπὸ πλάτωνα* A²me. : *ἀπὸ πλάτωνα* Darm. 206 : *ἀπὸ πλάτωνα* MonB 183²
 V, 3, 4, 17 *ἀπὸ δὲ* A 121, Darm. 229 : *δὲ* A²me. : *ἀπὸ δὲ* A²me. : *ἀπὸ δὲ* MonB 240².

Abstraction faite des dates respectives de A², ici antérieur à 1490, et de Darm. et MonB, qui sont du XVI^e siècle, il serait étonné, pour les motifs déjà signalés, de conclure d'une telle loi que A² se place entre Darm. et MonB. Néanmoins nous avons là une confirmation d'un fait que révèlent d'autres indices : de ces deux manuscrits jumeaux Darm. fut copié le premier et MonB après lui¹.

1. Indépendamment de nous, mais sans l'appuyer aucunement, J. Cocher, *Philol. Stud.*, 1934-35, p. 43, avait fait la même supposition.

Date relative de Darm. et MonB.

La première fois que le copiste transcrit A, il suit avant tout A^m ; il ne comble pas les grosses lacunes de son archétype, il néglige les leçons marginales de A², et, quant aux leçons interlinéaires, s'il en tient compte, c'est le plus souvent pour les transcrire au-dessus des leçons originales ; il n'est même pas impossible que les leçons de A² qu'il introduit dans son texte lui soient apparues comme des corrections même de A^m. Après avoir fini son travail, il avait entrepris de reporter sur sa copie les leçons marginales et les scolies de la première main de A : probablement en eût-il aussi reproduit la numérotation intermittente et eût-il comblé les lacunes en marge ; il aurait donc procédé exactement comme le copiste de A lui-même, transcrivant d'abord d'un bout à l'autre le texte de l'archétype, puis les marges, en se relisant ; peut-être eût-il signalé par des *yp(d)etai* les corrections de Ficin. Il dut interrompre ■ révision, sollicité sans doute qu'il était par un nouveau client, par une seconde commande du même client. Notre copiste anonyme se remit au travail : il avait encore la même plume, la même encre, le même papier ; il se décida pour le même format et reprit son archétype. Mais il n'avait plus pour ce *codex* tout à fait le même respect : de plus on l'avait pressé de faire vite, et lui s'était piqué de fournir un bon texte et complet. Sa hâte le sert mal : quand il veut combler la lacune de II, 5, il brouille tout ; ailleurs, croyant avoir affaire encore à des lacunes, il introduit des scolies entières dans le texte (*Vita*, 17, 27 ; *Enn.*, I, 4, 13, 7) ; enfin, ses fautes de copie sont plus nombreuses que lors de sa première transcription¹. Par ailleurs, déjà familiarisé avec A, toutes les corrections lui paraissent bonnes, d'où qu'elles viennent, de la marge ou de l'interligne, de quelque main qu'elles soient, du premier réviseur de A ou de Ficin. Il s'astreint moins à reproduire la leçon originale en même temps que la correction. Sur dix leçons doubles relevées au hasard en A, sept sont doubles en Darm. et simples en MonB, trois seulement sont doubles en MonB et simples en Darm. Déjà cette proportion est significative. De plus sur ces trois leçons simples de Darm., pas une

1. Nous avons là peut-être une des raisons pour lesquelles *Oppermann* et, avant lui, *Bekker* ont porté leur attention sur Darm. plutôt que sur MonB. Celui-ci de plus n'était pas collationné en entier.

seule ne vient de l'interligne, toutes sont de la première main de A ; au contraire la moitié des leçons de MonB sont des corrections interlinéaires. Quand notre copiste eut fini, il n'eut pas le temps ou pas le goût de transcrire en marge de MonB les scolies de A (il en avait noté une au passage et copié deux autres par erreur). Il passa ses deux manuscrits à un copiste de ses amis. Celui-ci, après avoir ajouté au second la *Vie des philosophes et des sophistes* d'Eunape, qu'il avait sans doute déjà copiée en un fascicule de 43 folios, revisa l'un sur l'autre Darm. et MonB ; dans ce dernier surtout les corrections furent abondantes et quelques-unes furent faites sur A. C'est sur le texte marginal de A aussi que fut copié une seconde fois le traité IV, 1. On voulait un exemplaire complet.

Date absolue et premier propriétaire.

Oppermann a appliqué au premier de ces deux manuscrits, celui de Darmstadt, la méthode de datation par les filigranes dont Briquet a tracé les règles. Le papier à *Tête humaine* est noté de 1409 à 1553, celui de l'*Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile*, de 1439 à 1590. En accordant que ces papiers de grand format aient pu être employés une trentaine d'années avant et après les dates où ils sont notés, Oppermann conclut que Darm. fut copié entre 1469¹ et 1583. Briquet eut sans doute fait remarquer de plus que le papier principal est noté plusieurs fois entre 1499 et 1553 (on retiendra cette dernière date) et qu'il y a toute chance que notre manuscrit se place dans cet intervalle². Effectivement — et là-dessus les critiques sont unanimes — l'écriture de Darm. et de MonB est franchement du xvi^e siècle et non du xve. Les dates extrêmes notées pour le filigrane du folio de garde sont 1509 et 1516. Ce papier, originaire de Normandie, fut surtout en usage dans le Nord de la France et en Belgique. C'est donc peut-être dans ces régions que Darm. reçut sa reliure actuelle, à une date qu'il faut fixer à quelques années près³, entre 1479 et 1546. Darm. est donc

1. D'après les principes qu'il invoque, Oppermann aurait dû écrire 1409, les limites obtenues étant respectivement 1379-1583 et 1409-1620.

2. L'hypothèse d'Oppermann sur l'antériorité de Darm. par rapport à A², et qui est peut-être à l'origine de son étude, lui interdisait de s'arrêter à une considération de ce genre.

3. Il nous semble que chez un relieur un stock de papier met plus de temps à

un manuscrit de la première moitié du xvi^e siècle, mais faut-il le dater vers 1500 ou vers 1550 ? On peut, semble-t-il, répondre à cette question.

Le manuscrit de Munich, pareil en tout à celui de Darmstadt, très particulièrement écrit sur le même papier, et corrigé au même temps que lui sur le même archétype, ne peut lui être postérieur que de quelques mois, tout au plus d'une année ou deux. Or, MonB n'a été relié qu'une seule fois et cette reliure qu'il garde encore, avec nombre d'autres manuscrits, est celle de Johann Jakob Fugger. Quoi de plus immédiat que de supposer en ce riche financier, le client de notre copiste ? Or, de la savante et minutieuse étude de Hartig sur les origines de la bibliothèque de Munich il résulte que les manuscrits de Fugger ont été copiés ou acquis entre 1548 et 1556¹. On se rappelle que le papier sur lequel est écrit MonB et Darm. est noté de 1409 à 1553, et que Darm. fut relié pour la seconde fois au plus tard peu après 1546. La concordance est donc parfaite. Les deux manuscrits furent copiés probablement entre 1548 et 1553². Après avoir été revisé en même temps que Darm., à Florence, MonB fut envoyé à Augsbourg pour y être relié au goût du possesseur³. Que devenait Darm. ?

La numérotation des folios de Darm. et de ses quaternions suggère ici une nouvelle hypothèse. Oppermann les attribue toutes deux au copiste. Nous-même, nous retrouvons dans notre dossier la note que voici, *mais biffée* : « Le codex MonB est numéroté d'un bout à l'autre (ff. 1-393) par la main qui a numéroté les quaternions de Darm., et, semble-t-il, de la même encre et de la même plume. Les chiffres sont un peu plus gras pour les quaternions de Darm. Il semble que les deux manuscrits aient été reliés pour la première fois en même temps⁴. Nous ne connaissons pas alors l'opinion d'Oppermann, comme

s'expliquer que lorsqu'il s'agit d'un copiste qui achète au fur et à mesure de ses besoins.

1. O. Hartig, *Die Gründung der Münchener Hofbibliothek durch Albrecht V und Johann Jakob Fugger*, dans les *Abhandl. Bayer. Akad. Wiss. phil.-hist. Kl.*, xxviii, 3, 1917, pp. 240 sqq.

2. Cette date de 1553 est confirmée par l'étude de Ambros, *gr.* 883.

3. Il est possible, mais peu probable, que l'un de ces deux mus. ait été copié plus tôt, mais seulement maint plus tard d'un destinataire.

le montre le silence de cette note relativement aux folios de Darm. : cette numérotation primitive, dont on n'a que quelques restes, nous avait échappé. Nous n'avions pas non plus attribué la numérotation des quaternions de Darm. et celle des folios de MonB au copiste commun, mais bien au relieur commun de ces manuscrits. Et ici nous avions raison. Pourquoi cependant la note est-elle biffée, pourquoi avoir rejeté cette identification que paraissent imposer des raisons d'ordre paléographique ? C'est qu'en examinant deux autres manuscrits de Fugger, *Mon. gr.* 29 et *Mon. gr.* 104¹, nous y reconnûmes la même numérotation des folios et que notre rapprochement, pour MonB, nous paraissait dès lors sans intérêt. Mais s'il faut admettre, comme il paraît raisonnable, que la numérotation de Darm. est identique à celle des trois autres manuscrits reliés pour Fugger peu après avoir été copiés pour lui, il s'ensuivrait que Darm. également lui aurait appartenu. Il n'y a là rien que de très vraisemblable : de tout temps les collectionneurs ont recherché les doubles ; pour ce qui est de Plotin, les cardinaux Bessarion au xvi^e siècle et Rivoili au xvi^e en sont d'excellents exemples. Nos deux manuscrits non seulement auraient été copiés par un même copiste et revisés par un même réviseur, mais numérotés — même temps par un même relieur pour leur premier possesseur, le baron Johann Jakob Fugger d'Augsbourg. Avec lui cesse cette commune histoire. Le banquier ne tarda pas à se désaisir d'un de ses deux exemplaires des *Enchiridia*, il en fit don sans doute à quelqu'un de ses amis des provinces rhénanes ou belges, soumis alors à la domination des Habsbourgs et avec lesquels il était en fréquentes relations d'affaires.

Histoire ultérieure des manuscrits de Fugger.

Copie pour lui à Florence et envoyé par lui d'Augsbourg vers les pays du Rhin ou de la Meuse, le premier des manuscrits de Fugger recut peut-être là sa reliure actuelle. C'est de cette époque, semble-t-il, que date la numérotation des quaternions du manuscrit de Darmstadt². C'est alors aussi sans doute qu'on

1. La première partie de *Mon. gr.* 104 fut copiée à Venise par François Cudicio en 1562. Toujours les mêmes dates qui reviennent et confirment nos conclusions.

2. On ne peut identifier cette numérotation, comme nous avons d'abord voulu le faire (voir p. 86), à celle des folios de MonB ni non plus, comme le fait Oppermann, l'attribuer, avec celle des folios de Darm. (et de MonB), au copiste lui-même.

colla un papier grossier sur le titre primitif et l'initiale de la *Vie* (f. r) et qu'on y récrivit négativement titre et initiale.

Sur l'histoire ultérieure de Darm. nous n'avons plus guère de détails¹. En 1600 il était la propriété d'un certain Arnold R...². Puis pendant deux siècles on en perd toute trace. Oppermann³ fait justement remarquer que pendant ce laps de temps il doit être resté dans ces régions situées au Nord de la France. En effet, au début du XIX^e siècle Creuzer le vit à Cologne chez le célèbre collectionneur, le baron Hüpsch⁴, dont la plupart des acquisitions provenaient des pays rhénans, de la Belgique, de la France du Nord⁵. C'est lui qui sur le folio de garde aurait gratté le nom de famille d'Arnold⁶, nous privant ainsi d'un important point

même. D'après notre première description, on voit que même paléographiquement il y a une différence entre la numérotation des quaternions de Darm. et des folios de MonB, tandis qu'il n'y en a pas entre cette dernière et celle des folios de Darm. *Mon. fr. 104 et Mon. fr. 29*. De plus il est remarquable que les quaternions de MonB et d'Ambr. II, écrits par le même copiste que Darm., se sont pas numérotés. Vers le milieu du XVI^e siècle cet usage paraît d'ailleurs disparaître.

Il est certain que la numérotation des folios de MonB (et donc vraisemblablement celle de Darm. qui paraît lui être identique) n'est pas du copiste : les folios 347-350 ajoutés par le réviseur sont numérotés et d'une autre main que celle du réviseur. Conçoit-on qu'après la révision on ait repassé les deux manuscrits à leur copiste seulement pour lui en faire numérotter les folios ? Enfin et surtout, cette numérotation se retrouve dans d'autres manuscrits de Fugger écrits par d'autres copistes mais vers la même époque et relis en même temps. C'est donc au relieur commun de ces manuscrits qu'il paraît raisonnable d'attribuer cette numérotation des folios. Des identifications tentées par Oppermann, et, un moment, indépendamment de lui, par nous-même, il résulte seulement que l'écriture du copiste, celle du relieur attribué de Fugger, celle du second relieur, flamand ou rhénan, de Darm. sont à peu près de la même époque, constatation qui s'accorde parfaitement avec la reconstitution historique proposée.

1. Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 217.

2. N'était la date 1600, on songerait volontiers à Arnold Arlenius, un Flamand de Bar-le-Duc, qui vers 1545 aida puissamment Diego Hurtado de Mendoza à réunir les mss. de sa riche collection. Après 1571 on perd toute trace d'Arlenius.

3. Oppermann, *ibid.*, p. 218.

4. Creuzer, *Platini opera*, t. I, p. XLII : « Fuit olim Coloniensis », *ibid.*, n. c. : « La bibliotheca L. Bar. a Hübsch ubi insipici ». Oppermann n'a pu retrouver la date de ce voyage de Creuzer à Cologne. Ce n'est pas 1809, dont il parle dans son autobiographie, car à ce moment le manuscrit était déjà transféré à Darmstadt (Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 218, n. 2).

5. Voir Oppermann, *ibid.*, p. 218, n. 3, et, cité par lui, AD. SCHMIDT, *Briefwechsel und sein Kabinett*, Darmstadt, 1906.

6. Voir Schmidt, *ibid.*, p. 63 (cité par Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 218, n. 4).

de repère. En 1806 Hüpsch légua à la bibliothèque de Darmstadt, capitale du comté de Hesse, toutes ses collections et avec elles notre manuscrit¹. Schleiermacher, le bibliothécaire, le confia à Creuzer qui en prit ainsi une connaissance directe mais qui se déchargea du soin de le collationner sur F. X. Werler et G. L. Renner, tous deux ses anciens étudiants d'Heidelberg². Leur collation est médiocre. Creuzer estimait ce manuscrit pour la clarté de ses caractères et « bien d'autres de ses qualités³ ». En 1874 lorsque Müller se présenta à la Bibliothèque de Darmstadt pour l'étudier à nouveau, on y ignorait sa présence. Müller le fit ainsi « redécouvrir⁴ » ; ayant aperçu et prouvé qu'il était copié sur A, il n'en fit pas de nouvelle collation. Darm. ne disparut pas pour autant des apparatus critiques. Dans celui de Volkmann — si sobre, pour ne rien dire de plus, sur l'état de la tradition manuscrite — il est un des rares témoins que l'on trouve cité de loin en loin⁵ ; on ne voit d'ailleurs pas ce qui justifie cette préférence⁶. Dans la dernière édition de Plotin aussi parmi les manuscrits inférieurs c'est certainement celui que l'on rencontre le plus souvent. Enfin en 1926, le futur éditeur des *Ennéades* lui consacrait tout un article dont les conclusions seraient inquiétantes, s'il n'était pas très facile de les rectifier⁷.

Le frère jumeau du manuscrit de Darmstadt et qui, lui, est aujourd'hui à Munich avec toute la collection du baron Fugger, eut une histoire plus en harmonie avec sa très modeste valeur. Si Fugger pour sa bibliothèque avait porté son choix sur lui, c'est peut-être que, outre les *Ennéades* de Plotin, il contenait la *Vie des Philosophes* par Eunape, et que l'autre, Darm., ayant moins de corrections marginales, paraissait plus beau à offrir. Ni l'un ni l'autre n'a dû être beaucoup lu : on n'y trouve en tout cas ni corrections tardives, ni gloses étudiées. Au XIX^e siècle

1. Schmidt, *ibid.*, pp. 119 sqq. (cité par Oppermann, *ibid.*, n. 3).

2. Creuzer, *Platini opera*, t. I, p. XLII et note c.

3. Creuzer, *ibid.*, note d : « Est apographum distincte scriptum multaque nominibus commendabile ».

4. Müller, *Hermes*, 1879, p. 97.

5. Alsted au t. II, pp. XXII, L, LII.

6. Volkmann, *Platini Ennéades*, 1883, t. I, p. VI, écrit : « ... novae praestantissimi codicis (Medici AB. Marciani D. Darmstadensis) in editionis usum instituta collatione ». On remarquera que C n'est pas cité !

7. H.-R. Schwyzler, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 380.

Creuzer fit collationner MonB, du moins en partie, par P. J. Göller¹ et Döderlein. Müller découvrit sa filiation exacte et sa proche parenté avec Darm. ; il n'alla pas jusqu'à dire qu'ils étaient du même copiste. Après Müller, on ne parla plus de MonB : il ne figure ni chez Volkmann, ni chez Bréhier. Cela vaut mieux ainsi. On peut souhaiter que le manuscrit de Darmstadt, dont la réputation imméritée nous a retenu trop longtemps, après avoir partagé, au début de son histoire, s'il faut en croire nos frères arguments, le sort du manuscrit de Munich, aille désormais le rejoindre dans un juste oubli.

1. CREUZER, *Plotini opera*, t. I, p. XLIII : « Codicem LXXVI insignitum MonB. Contulit Göllerus Enn. I lib. III et VI. Döderleinus Enn. V lib. VIII. Les collations furent certainement plus longues : en particulier le traité IV, ? fut collationné et assez bien, à en juger par l'apparat de Creuzer.

PARISINUS GRAECUS 1670 1

Olim *Colbertinus* 987 ; *Regius* 2574. Chartac. 285 × 210 mm. Fol. I-VI + 261 + VII-XV. Scriptis saec. XV Ioannes Argypopoulos. PORPHYRIU *Vita Plotini* (ff. I-IV). PLOTINI *Enneadas* completae (ff. 13-261^r).¹

RELIURE. — Cuir maroquin brun. Dans de petits médaillons, oiseaux. Les folios I-II et XIV-XV sont en parchemin. Les folios I et XV sont collés à la reliure.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 23 cahiers. Les cahiers (2) (ff. 13-22), 8-24 (ff. 83-252) sont des quinions. Les cahiers (1) (ff. 1-12), (3)-7 (ff. 23-82), 25 (ff. 293-261, VII, VIII et IX) sont des séhons. Les folios III-VI et X-XIII constituent deux groupes de deux feuillets chacun.

NUMÉROTATION DES CAHIERS. — Située en bas et au milieu du premier folio, en chiffres arabes ; va de 1 à 25. N'est pas de la main du copiste. Celui-ci s'est contenté d'écrire, 3 ou 4 cm. en-dessous de la dernière ligne de chaque cahier, le premier mot du cahier suivant.

FILIGRANES. — 2^e cahier (ff. 13-22) : *Fleur en forme de tulipe*, variante identique de Briquet 6651 (43,5 × 58^r, Sienna, 1452-54¹, A. di Stato, Comiglio generale, n^o 231).

Tous les autres cahiers : *Lettre R* : assez proche de Briquet 6255.

MISE EN PAGE. — Le copiste Jean Argypopoulos ne signe pas le manuscrit.

1. H. F. MÖLLER, *Hermes*, 1879, p. 100, n^o 26 ; M. OMONT, *Manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. II, 1888, p. 172 ; J. COCHERZ, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 42.
2. BRIQUET, *Las Filigranas*, t. II, p. 376, écrit ici : 1552-54. Il y a certainement une faute d'impression. Briquet range régulièrement les filigranes par ordre de date. Le numéro 6651 se trouve entre le numéro 6530 (auquel il ressemble beaucoup), noté de 1442 à 1448, et le numéro 6632, noté en 1463. Déjà ceci est frappant et montre qu'il faut lire 1452-54. Bien plus, Briquet écrit, p. 376 : « Au siècle suivant (c'est-à-dire au quinzième), le dessin devient plus élégant et les trois groupes 6640 à 6643, 6644 à 6652 (voilà notre groupe), 6653 à 6658, marquent les étapes successives ou peut-être les produits de battons différents. » En fait, les filigranes 6640-6658 sont tous antérieurs à l'année 1486. Les numéros 6663 et 6664, notés par exception en 1503 et en 1508, sont déjà d'un type très différent de 6651. Le numéro 6672, le seul filigrane de ce type qui soit vraiment tardif (il est noté de 1580 à 1589), n'a plus avec le numéro 6651 qu'une vague ressemblance.

est, mais l'écriture ne laisse aucun doute sur son identité. Le manuscrit est fort soigné. Dans la marge supérieure de chaque recto se trouve, tantôt à l'encre noire, tantôt à l'encre rouge, l'indication de l'entéade et du traité, ainsi : *ἐντέας σ' γ'*. Chaque entéade est précédée de sa table, même, un folio 104^r, l'entéade IV. Les traités sont nettement séparés par du blanc (une ou deux lignes), dans lequel se trouve le titre et parfois une petite arabesque; ils portent, en marge, leur numéro d'ordre, dans l'entéade. — Argyropoulos fait usage de la capitale, rubriquée ou non, au début de chaque traité, et aussi, à l'intérieur du texte, au début de nombreuses phrases.

Au folio 199^r, Argyropoulos s'est amusé à commencer toutes les lignes par un *τ*, sans déranger l'alignement; il a pourtant dû sacrifier les 15^r, 16^r et 30^r lignes. Au folio 205^r on note une fantaisie analogue, mais d'un effet plus heureux : toutes les trois lignes un beau *τ* scande le texte.

Texte.

Folio II : *phônus*, et diverses notices récentes.

Folios II^v-VI^r, 12, 12^v, VII-XV : blancs.

Folio I : En haut : *Cod. Colb. 987*; d'une autre main : *Regius 2574*; et en-dessous de ce dernier chiffre : 3. Après une bande ornée, *Προφύλας* *ἡμεῖς τοῖς Παισίου* (sic; om. *βλου*) *καὶ τῶν τρέφουσιν τὸν βιβλίον αὐτοῦ. Παισιῶς δ' καὶ ἡμεῖς ...* Des folios 11^v, *ἀπὸ σφαιραῖς τὸ ἔργον* : + *τῶν* :+. Puis, neuf lignes plus bas : *τὸς ἐκείνῃ ἐν τῇ πρώτῃ ἐντέα. Πρώτη* de leur numéro d'ordre, mais sans *incipit*, suivent, en colonne verticale unique, les titres des traités de la première entéade.

Les vers de *Vita*, 22 sont écrits, au folio 9, en deux colonnes. II, 5 ne présente pas de confusion (ff. 50^r et 51). IV, 1 suit immédiatement III, 9 et est répété après IV, 2, aux folios 105^r-106. Le morceau erratique de IV, 4, 31, 28 - 34, 2, qui s'insère dans A après IV, 4, 23, 32, est omis. — Au folio 128, vers la fin de la trentième ligne, normalement la dernière, s'achève IV, 4, 29, 56 *τοῖς αὐτοῦ*. Puis, sur deux lignes marginales supplémentaires, le copiste écrit, on ne sait si c'est à la manière d'un titre ou d'une scolie : *αὐτὸς τοῖς αὐτοῦ καὶ ... οὐκ ἀνέστη τὸ ἐξ ἑῶν τῶν δευτέρων*. — A la première ligne du folio 128^v, le *N* de *Nῶν* 8^v *ἐντέα* est rubriqué comme une initiale de traité. — IV, 5 et IV, 6 n'offrent aucune anomalie. — Au folio 201^r, le texte se termine par paliers qui vont ■ rétrécissant puis s'élargissant de nouveau avec les mots *φύρη μόνον πρὸς μόνον* suivis de *τῶν* *τῶν* qu'encadrent deux petites rosaces.

ANNOTATIONS MARGINALES. — Plusieurs *σημειώσεις*, quelques scolies, quelques variantes. Jamais de « numérotation intermittente », sauf, aux folios 3^r-4^r, pour les quinze disciples de Plotin, et, au folio 53, en marge du traité II, 7 : α', β', γ'. On ne trouve pas trace d'une autre main que celle de Jean Argyropoulos. Celle-ci est identique à celle du *Parisinus Graecus* 1908, signé par ce célèbre copiste et daté de l'année 1441.

Jean Argyropoulos est un des hellénistes les plus célèbres de la Renaissance. Peu de noms reviennent plus souvent dans la monumentale *Bibliographie hellénique* des XV^e et XVI^e siècles d'Émile Legrand¹. Il naît vers 1416, probablement à Constantinople². Là il eut pour élèves deux autres célébrités, Michel Apostolios et Constantin Lascaris³, que nous rencontrerons encore sur notre route⁴. Vers 1441, Argyropoulos est à Padoue, la grande université italienne : il y est attaché, en qualité de professeur de grec, et avec Andronic Calliste, à la personne de Pallas Strozzi. Il copie pour lui un manuscrit de Simplicius, le *Parisinus gr.* 1908. Strozzi, « chassé de Florence par les Médicis, s'était retiré à Padoue en 1434 »⁵. Le détail ne manque pas d'intérêt, car nous verrons Argyropoulos se faire le « client » des Médicis après avoir été celui de leur ennemi. François Filette écrit de lui : *Messer Giovanni gli leggua opere di Aristotele in filosofia naturale, della quale egli aveva immensissima notizia*⁶. D'après Legrand, il serait retourné à Constantinople vers cette époque⁷. En 1453, à la veille de la chute de la capitale, il y résidait et dirigeait, avec son élève Apostolios, la minorité qui voulait, tout en restant grecque, faire alliance avec l'Occident pour repousser les envahisseurs ottomans. Après la « prise de sa patrie », pour parler comme Apostolios, il se réfugia en Italie. Il enseigna le grec à Florence et prit une part active à l'organisation de la bibliothèque nouvellement fondée par les Médicis. Parmi ses élèves il compta Ange Politien et Laurent de Médicis, encore tout jeune homme. Il fit pour Aristote ce que son collègue à l'Académie platonicienne fit pour Platon. Il traduisit en latin un grand nombre des œuvres du Stagirite. En 1471 il quitta Florence pour Rome. Une lettre de Constantin Lascaris

1. É. LEGRAND, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XV^e et XVI^e siècles*, 4 vol., Paris, 1885-1906, Leroux, Maisonneuve, Guilmoto. Pour les philologues, ce qui fait le prix de cet ouvrage, ce sont les admirables notices biographiques sur les principaux savants grecs de ce temps et les documents qui les illustrent.

2. On trouvera des portraits intéressants d'Argyropoulos reproduits par LEGRAND, *ibid.*, t. III, p. 155 et p. 166 a.

3. *Id.*, *ibid.*, p. LIX, LXVII et LXXI.

4. Voir p. 186.

5. *Id.*, *ibid.*, p. LI.

6. Cité par LEGRAND, *ibid.*, p. LI.

7. *Id.*, *ibid.*, p. LXXI et note 4.

De loin en loin Argyropoulos corrige ainsi en marge de pures fautes de transcription :

1. H. R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 378, attribue explicitement, lui aussi, cette restitution à A* (Ficin). Puisque F et I ont tous deux ce texte, il s'ensuit, contrairement à ce que pense Schwyzler, qu'ils sont copiés sur A après que Ficin y eut mis la main. Nous ne savons pas si Marod tient compte de cette restitution.

travail et a marqué dans le modèle l'endroit où il devait le reprendre. Argypopoulos c'est A.⁵

Soit en écrivant le texte, soit en le relisant, Argypopoulos, par de très courtes gloses, en marque parfois les principales subdivisions. Ces sortes de *capitula* sont fort intelligemment repérés. Voici quelques spécimens. Au folio 19^r, d'un mot il marque les trois premières divisions du traité I, 3 : *μωωκός, έρωτικός, φιλόσοφος*. Ficin ne divisera pas autrement le texte. Au traité III, 1, qui commence au folio 63^r, en marge de 2, 9 : 2, 17 : 2, 26 et 2, 30, il écrita respectivement *πρώτη δόξα, δεύτερα, τρίτη, τετάρτη* et reprendra cette division en face de 3, 1 : 4, 1 : 5, 1 : 7, 1 et 8, 1 par *κατά της αης, κατά της βης, κατά της γης, κατά της δης*, enfin par *οικεία δόξα* ; on le voit, ici encore, ses points de repère coïncident avec ceux de Ficin. Dans A, en marge de III, 7, 8, 1 : 8, 20 et 8, 23, Argypopoulos lisait α', β', γ' : il glosa chacun de ces chiffres en *δρι οὐ κίρηος* (f. 94), *δρι οὐ σφαῖρα* (f. 94^v), *τί κινήσεως* (f. 94^v). Ailleurs il résume l'argument ou le signale par un *ση'* :

- III, 6, 7, 1, folio 85^v *ση' περὶ ὕλης*
 III, 7, 13, 13, folio 97^v *ση'*
 IV, 4, 22, 4, folio 124^v *ση' περὶ τῆς γῆς*
 VI, 2, 9, 8, folio 195^v *δρι οὐ γέρος τὸ ἐν*
 13, 1, folio 197 *δρι τὸ ποσὸν οὐ γέρος*

Dans ces deux dernières notes on reconnaît l'érudit traducteur d'Aristote.

COISLINIANUS 169

Coisl.

Olim 316. Chartac. 310 x 210 mm. Fol. 358. Saec. XIV ineuntis. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-10^v), *Tabula generantis* (ff. 10^v-11). PLOTINI I, 1 (ff. 11-14), 1, 2 (ff. 14-16^v) ; 1, 3, usque ad cap. 1, lin. 34 d^o *ὁν εἰς αἰῶνα* (f. 16^v). ARISTOTELIS *De celo* libri IV, cum scholiis (ff. 25-110) ; *De generatione et corruptione* libri II (ff. 110^v-182). *Euripidis uita* (ff. 199-199^v). EURIPIDIS *Hecuba* (ff. 200-226^v). *Orestes* (ff. 227-250^v). *Phaenissae* (ff. 251-282^v), omnia cum scholiis. HESIODI *Opera et dies* cum scholiis (ff. 285-316). THEOCRTI *Idyllia*, partim cum scholiis (ff. 317-358^v)¹.

RELIURE. — Cartonée, dos cuir, sur lequel on lit : *Porphyrii Plotini Aristot. Eurip. Hesiod. et Theocr. opera, quaed. mss. gr. XIV saec.* Folios de garde récents (I-II et III-IV) dont le premier et le dernier sont collés à la reliure ; le filigrane représente une grappe de raisin (fruit graine) placée en dessous d'initiales et au-dessus d'une couronne ; le type n'est pas signalé dans Briquet.

Folios blancs : 18-24^v, 183-198^v, 283-284^v.

FIGURAE.

- I. 1^{er} et 2^e cahiers (ff. 1-16, PLOTINI) : *Feuille de titre*, variante similaire de Briquet 6214 (31 x 46^v, Gênes, 1316 ; var. simil. : Gênes, 1320-21).
 - II. 3^e cahier (ff. 17-24 ; le f. 18 est coupé) : *Coutelas*, var. simil. de Br. 5106 (30 x 44^v, Venise, 1320 ; var. ident. : Torcello, 1320 ; Bologne, 1320).
 - III. Le folio 24 représente une *Lettre R*, qui appartient nettement au groupe 8914-8916, dont 8914 est noté à Bologne en 1322-23, 8915 en 1323, toujours à Bologne, et 8916 (le plus proche de notre filigrane) à Bologne en 1323, à Bénévent en 1324 (= var. simil.), à Venise en 1323, à Torcello en 1326, au Tyrol en 1317-20.
 - IV. Folios 25-184 et ailleurs : *Lettre G* se rapprochant de Briquet 8186 (31 x 47, Gênes, 1328) et de 8191 (Gênes, 1328).
- A partir du folio 185 (début du cahier *ke'*) jusqu'à la fin du manuscrit la *Lettre G* alterne avec la *Lettre R* et le *Coutelas* décrits plus haut.
- V. Au folio 312 apparaît un *Nesud*, variante identique de Briquet 11982

1. MONTFAUCON, *Bibliotheca Coisliniana, olim Seguriana*, Paris, 1715, pp. 225-226 ; H. OMONT, *Les sommaires mss. gr. Bibl. Nat.*, Paris, 1886, pp. 147-148 ; H.-R. SCHWYZER, *Palaeogr. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 363-366 ; *États*, p. 33 et pp. 339-345.

Celles-ci passèrent définitivement **W** grande partie à son petit-fils Henri Coislain (évêque de Metz) qui les déposa en 1720 à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. En 1795 elles entrèrent à la Bibliothèque Nationale.

La présentation de Coisl. est identique à celle de A, sauf que les vers de *Vita*, **W** ne sont pas écrits en deux colonnes. Dès l'abord s'avère l'étroite parenté des deux manuscrits, sans qu'il soit facile d'en déterminer l'exacte nature.

Schwyzler, qui a noté les fautes communes à Coisl. et à *Amb.* gr. 667 pour le traité I, 1, affirme que tous deux dérivent¹ de A et que cette dépendance est antérieure² à la révision de A par A¹.

- I, 1, 6, 2 *εἶνα καὶ* A Coisl. *Amb.* gr. 667 : *εἶνα* ||| A¹(uel A¹) *εἶνα* Q
 6, 5 *τὸν συνυπογράφον* A¹ Coisl. *Amb.* gr. 667 : *τὸν συνυπογράφον* E
 A¹ (uel A¹) *τὸν συνυπογράφον* E
 7, 2 *αὐτῶν* : *αὐτῶς* A Coisl. *Amb.* gr. 667
 9, 11 *ποῦ* : *καὶ ποῦ* A Coisl. *Amb.* gr. 667

La parenté est manifeste, mais ces leçons pourraient également bien s'expliquer si Coisl. a le même archétype³ que A. Étudions un autre groupe de variantes :

- Vita*, 1, 16 *ὑπόγραφος* A¹ Coisl. **W** *τα* A¹ Coisl. * **W** R¹
 2, 1 *καὶ κατὰ* A Coisl. R *γρ. καὶ κατὰ* A¹ *μα*. E¹ *μα*. Coisl. *μα*.
καὶ κατὰ E
 2, 21 *Μετρούμενος* **W** BRJ CMUS
Μετρούμενος A (u in ras.) *γρ. μετρούμενος* A¹ *μα*. Coisl. *μα*.
 3, 31 *Ταλῆς* A Coisl. *ταλῆς* E
Ταλῆς cet. Coisl. (le *ς* sali, écrit peut-être sur un *η*)
 3, 44 *πάρτα* *τά* *Νουμῆον* *ἀ* *καὶ* *οὐδὲν* om. A Coisl. add. A¹ *μα*.
 Coisl. *μα*.

D'après ces variantes, notamment d'après la première et la dernière, il est difficile d'admettre que Coisl. fut copié sur A avant que A eût été corrigé par A¹. D'autre part, s'il n'est pas exclu que A et Coisl. reproduisent ici exactement leur modèle commun, il paraît plus simple de supposer que Coisl. est une

copie de A : l'hésitation du copiste à *ταλῆς* en est un indice de plus. On remarquera que E ne saurait être le modèle de Coisl.

Dans la *Vita*, Coisl. reproduit plusieurs des gloses et scolies de A. Ici encore l'hypothèse d'un archétype commun n'est pas exclue ; ainsi en *Vita*, 13, 1, là où E écrit *τὸς*, A écrit *τῶν* et Coisl. omet l'article ; ne serait-ce pas que le modèle était difficile à lire ? Un examen attentif de ces gloses de A, écrites tantôt par le copiste A lui-même, tantôt par le réviseur A¹, et reproduites indistinctement¹ par Coisl., contribue à rejeter l'hypothèse de l'antériorité de Coisl. par rapport à A¹. Au contraire, si A est l'archétype de Coisl., l'âge même de ce manuscrit — il date du début du XIV^e siècle — montrerait que A¹ est un réviseur contemporain du copiste. Notre opinion personnelle, on le sait, est que A¹ est le copiste lui-même revisant son manuscrit.

1. *États*, pp. 339-343.

1. Le fait que ni Coisl. ni *Amb.* gr. 667 n'ont de meilleures leçons que A¹ ne prouve en aucune façon qu'ils dérivent de A.

2. SCHWYZLER, *Rhein. Mus.*, 1937, pp. 363, 365, 366.

3. Avec SCHWYZLER, *ibid.*, p. 366, nous admettrions volontiers que *Amb.* gr. 667 est une copie de Coisl.

AMBROSIANUS GRAECUS 66

Olim A 159 sup.; O 114. Chartac. 287 x 204 mm.
Fol. I-V + 186 + VII-XIV. Saec. XV. DIONYSII HALI-
CARNASS. *Antiquitat. Rom.* libri I-V (ff. 1-150) et libri
XI aliqua capitula (ff. 153-169 et 171-176). PORPHYRII
Vita Plotini integra (ff. 177-184). *Tabula generalis Enne-
demon* (ff. 184-184^v). Iterum PORPHYRII *Vita Plotini*, 1.1.
4.64 *μερίσθς οβολος μέτρον εἴνα λήνεται* (ff. 185-186^v)¹.

REURER. — Cuir sans ornementation. Folios de garde ajoutés : ff. add. I-IV (dont f. I est collé au plat antérieur) et V-VI (dont VI est collé au plat postérieur).

CABRIER. — 23 quaternions (ff. 1-184) numérotés de α' à κγ' en bas et à droite du premier folio. Le copiste a numéroté lui-même ses cahiers de α' à δ' (ff. 1-152) ; c'est une autre main (peut-être celle du relieur, non celle de c) qui numérote, à la même place, les quat. κ', κκ', κγ' (ff. 177-184), puis δ', mais au f. VIII, le quatrième du cahier. Apparaissant le copiste b avait numéroté le quat. κγ' en bas et au milieu du premier et du dernier folio, α^{ov}. Après ce quaternion, qui devient le 23^e, suit δ' (ff. 185-186 + VII-XIV), puis un feuillet séparé formé par les ff. XIII et XIV.

ÉPIGRAPHES.

I. *Grands ciseaux*, variante similaire de Briquet 3668 (Rome, 1454-60 ; Naples, 1459 ; Salzbouurg, 1462 ; Pérouse, 1458). Le quat. κγ', contenant la *Vita Plotini*, est uniquement formé de feuillets portant ce filigrane. Dans l'ensemble du manuscrit, il y en a deux variantes.

II. *T inscriit dans un cercle*, variante identique de Briquet 9127 (29 x 42¹, Naples, 1444 ; var. ident. : Rome, 1447-52 ; Ofen, 1490 ; voy. Zonghi (xciii), Fabrizio, 1447), identique à *Marc. gr. 241*, cahier δ', ff. 224-333.

III. Quat. δδ', feuillet (1)-8 (f. XII), feuillets séparés I-II et XIII-XIV : *Main aux doigts serrés, le pouce semi écarté, portant un filigran au bout d'une tige* ; un peu plus grand que Br. 11156 (39,5 x 40,5¹, Genève, 1478 ; Naples, 1485).

Lecteurs et possesseurs.

Folio I : *Dionysii Halicarnassae opera*, et trois dessins grossiers représentant tant des têtes d'oiseau.

¹ MARTINI ET BASIL, *Cod. Codd. gr. bibl. ambrosianae*, pp. 63-66.

Folio II : *Bernardinus Scoria*.
Folio IV^v : dessin grossier représentant une tête d'homme ?
Folio III : notice récente.
Folio V^v : miniature représentant Denys d'Halicarnasse.
Folio IX : Armes cardinalices.
Folio XV : *Amarantissimo*.
Folio XIII^v : d'une écriture grasse et calligraphique : *Bernardinus Scoria | considerando (mot biffé) | conderando fra me stesso quanto sia utile la buona | l'accomagnata con la virtù me parlo oggi di scrivere questa | mostra | lettera cancellaresca imparata da me austro | solo sia (biffé) citatio | di crema vanda in finitè gratia*.
Folio XIV^v : † *Laus (?) maris (sic) amara*.

Copistes. — Trois copistes ont écrit le manuscrit, et l'un d'eux, le troisième, a écrit deux parties différentes¹ :

Copiste a : ff. 1-150^v. DIONYSII HAL., I-V, nonnulla XI.

Copiste b : ff. 177-184^v. PORPHYRII *Plotini Vita*, integra.

Copiste c : ff. 153-176^v. DIONYSII HAL., nonnulla.

ff. 185-186^v. PORPHYRII *Plotini Vita*, nonnulla.

Les folios 151-152^v, 170, 170^v, 171 sont vides ; les folios 150^v, 176, 186^v le sont partiellement.

TEXTE ET MISE EN PAGE.

Copiste b. Folio 177 : *Πορφύριος περί Πλωτίνου βίου καὶ τῆς ῥήσεως τῶν βιβλικῶν ἀνθρώπων* (rubriqué), des. f. 184 *οὐρανοὶ τὸ ἔξωτον*. Puis, à la ligne, à gauche, *Πλωτίνου πρὸς τὸν ἀνδρὸς ῥήσες*, en dessous, sans numéro d'ordre ni *incipit*, les titres d'Enn. I. À droite : *τῆς θεωρίας* et, de même, en dessous, les titres d'Enn. II. En dessous de II, 9 *Πλάτῳ τὸν ἡγεμόνα*, on lit *τῆς θεωρίας*. Au folio 184^v, il y a 3 colonnes : Le *pinax generalis* finit au milieu de la deuxième. Puis le copiste écrit le *pinax* I, 1^{er} *πρὸς τὸν ἀνδρὸς ῥήσες*. Les vers de *Vita*, 22 sont écrits en deux colonnes *ἑκάς ῥήσες* *ῥήσες*. Surface écrite : 210 x 130 mm., 33 lignes à la page. Carac- (ff. 182-182^v). Surface écrite : 210 x 130 mm., 33 lignes à la page. Carac- tères minuscules et serrés (le f. 177 se termine à *Vita*, 3,3 *καὶ τὰς* *ῥήσες*).

Copiste c. Folio 185 : Après une bande ornée (même dessin. *Scor. Z. I. 19, f. 166*), titre d'Enn. I, 1 : *Πορφύριος περί τῶν βίου τῶν Πλωτίνου καὶ τῆς ῥήσεως τῶν βιβλικῶν ἀνθρώπων*, des. f. 186^v *Vita*, 4, 64 *μερίσθς οβολος* *μέτρον εἴνα λήνεται*. Surface écrite : 195 x 100 mm., 36 lignes à la page. Le copiste c (qui écrit également les ff. 153-176), après *Vita*, I, 17 *οὐδὲν* *ἀνδρὸς*, change de plume et d'encre (f. 183, l. 11).

Ce *miscellaneus* ne contient aucun fragment des œuvres de Plotin. En revanche il a deux fois, au moins partiellement, la *Vita Plotini* et rentre, par là, dans la tradition médiévale du

¹ Cette particularité a échappé à Martini et Basil qui écrivirent simplement : « Scripserunt tres librarii : a ff. 1-176 ; b ff. 177-184 ; c ff. 185-186 ».

corpus des *Ennéades*. Ces deux textes sont dus à deux copistes différents, b et c. Le modèle dont b s'est servi paraît s'apparenter soit à A soit à R, du moins à en juger par l'ensemble des premières variantes, fort caractéristiques.

Vita, 1, 16 *ὑπάφωρος* AE Coisl. R *Ambr. gr. 55 b* *τα* A¹² Coisl.^s a R^a *Ambr. gr. 55 b*^a.

2, 1 *καὶ αὐτῇ* A Coisl. R *καὶ αὐτῇ* E *Ambr. gr. 55 b*.

2, 26 *ἐν ὅλῳ* AE R *Ambr. gr. 55 b* (û in ras.) : *ἐν ᾧ* BJ CMUS

3, 4 *μαζὺς* AE BR *Ambr. gr. 55 b* *οὐ* A¹² E^a *Ambr. gr. 55 b*

Quelques particularités de b :

Vita, 2, 13 *ὅς καὶ τῆς* /// *δουρῆς* *Ambr. gr. 55 b*

2, 33 *Κασπίαιος* cett. *Ambr. gr. 55 b* (*αι* est sale)

2, 35 *τοῦ β* *ἔνους* *Ambr. gr. 55 b*

3, 12 *μενέλαος* cett. *μενέλαος* *Ambr. gr. 55 b*

Quelques particularités de c :

Vita, 1, 15 *ἐννεα* cett. *ἐννεα* *δὲ* *Ambr. gr. 55 c*

2, 26 *διέγνω* om. sed postea add. mg. inf. *Ambr. gr. 55 c*

Nos collations sont trop courtes pour décider si b et c ont utilisé ou non le même modèle. Nous pencherions plutôt vers une réponse négative.

PARISINUS GRÆCUS 1641

Olim *Colbertinus* 4239 ; *Regius* 2535. Chartac. 265 x 200 mm. Saec. XV uariis manibus scriptum. Fol. I-III + 59 + IV-V. XENOPHONTIS *De Lacadaemoniorum republica*, inc. f. I *ἀλ'* ἐνὶ ἐνωήσας ποτε ... des. f. 13^v *ποταμὸν* *αὐτῶν*. EUSDÆM *De republica Atheniensium*, inc. f. 15 *περὶ δὲ τῆς Ἀθηναίων πολιτείας* ... des. f. 19^v *ἀμεινον εἶναι τῇ πόλει*. Vacua sunt reliquum folii 19^v et ff. 20-33^v. PLOTINI *Enneadis primae* libri tres¹, scilicet I, 2 (ff. 24-25^v), I, 3 (ff. 25^v-26^v) et I, 4 usque ad cap. 6, lin. 23 *μελὸν γὰρ* (f. 26^v, lin. 1 - 27^v, lin. ult.). HERMOGENIS *De formis oratoris* libri duo, inc. f. 28 *μύοις λόγος τοῦ ἥνθρωπος καὶ οἱ ἰδιωτικοὶ* ... des. f. 33^v *τὸ πρῶτον φημι*. Τέλος ἔργον γένους τῶν ἰδεῶν. Post duo scolia quorum primum incipit <ὁ> *οὐτέον ὅτι τοῦτό ἐστι ἐνὶ τῆς ἐνωήας ἡ μέθοδος* et desinit *διὰ τὸ θλαστικὸν ἐκαστέων*, alterum uero incipit *ἀλλος πῶς λέξεις εὐήγηται διὰ δὴ λωσίου τινος πρῶτος* et desinit *τῆς εἰρητείας, χρηστοῦν ἐνωμάτου*, sequitur HERMOGENIS *De eloquentia* liber, inc. f. 33^v *Ἐργονέους Περὶ μεθόδου διανοήσεως*. *Ἰταῦ μέγας λόγος* ... des. f. 37^v *ὡς περ ἐν συμβουλευτικῇ μὲν ἰδέα ἐμπίνοια Δημοσθένος* : *ἐν τῇ τοῖς ἀνοήτοις*. <GALENI *Ars medica*> inc. f. 38 *τρεῖς εἶναι* ... des. *ὑπὲρ ἀνάντων* (haec duo uerba punctis notata sunt) *καθ' ἐν ἑαυτῷ ἡ δὲ βιβλία τὴν ἐννοιαὴν ἔχοντα*².

RELIURE. — Cartonnée. Les folios I-III et V, ainsi que (IV bis) (arraché) datent de la reliure. I et V sont collés à la reliure, IV fait partie du manuscrit de Galien.

POSSESSEURS.

Folio II et III^v, diverses notices récentes. Folio 1, en haut, *Cod. Colb. 1239* (le 1 fut changé dans un grattage *Regius* 2535 et, en-dessous, 33. Ces deux cotes sont écrites dans un grattage de 13 cm. de long. A droite, d'une main plus ancienne : *Xenophonis*

1. *Catal. Cod. mss. Bibl. Reg.*, t. II, p. 223 : OMONT, *Inv. somm.*, t. II, 1886, p. 115 ; J. COCHEREZ, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 55 ; *États*, p. 33.

2. OMONT, *op. cit.*, écrit : *Plotini enneadum libri IV*. Il ne s'est pas aperçu que le premier traité, f. 1, manquait.

Rhetoris Lacedaemoniorum republica. En bas et au milieu, 247 et au folio 38 à la même place et de la même main : 92. Cette main ancienne a écrit, en haut du folio 24 : *Plotini* ; en haut du folio 28 : *Hermogenis*. En bas du folio 24, et en grands caractères, d'un centimètre de haut, on lit : *Van Praefle*.

COPISTES ET FILIGRANES.

Le manuscrit se compose de quatre parties écrites par quatre copistes différents, du X^e siècle, sauf c qui est du XIV^e.

Copiste a (ff. 1-23, XÉNOPHON) : trois quaternions, dont le second n'a que sept folios (ff. 9-15) numérotés par le copiste en bas et à droite du premier folio de (1) à 3. Filigrane : *Fleur à cinq pétales*, var. simpl. de Briquet 6393 (29,5 × 41, Milan, 1422 ; var. simpl. : Munich, 1448) ou 6394 (40 × 57^e, Bamberg ? 1446). Surface écrite : 205 × 115 mm. ; 26 lignes à la page. Écriture large et forte.

Copiste b (ff. 24-27, PLOTIN) : deux feuillets. Filigrane : *Ciseaux*, analogue à Br. 3685 (40,5 × 57^e, Florence, 1459/60 ; var. simpl. : Naples, 1457 ; Lucques, 1465. Voy. Sobbeby : Rome, 1472 ; Venise, 1472 ; Rome, vers 1470 ; Organia : Venise, 1469). Surface écrite : 220 × 160 mm. ; 34 lignes à la page.

Copiste c (ff. 28-37, HERMOGÈNE) : un quignon. Filigrane : *Couronne*, du type Br. 4594-4599 (notés de 1312 à 1373), analogue à Br. 4597 (30 × 44^e, Bologne, 1342). Le feuillet (x)-10 (f. 37) de ce quignon présente comme filigrane *Deux cercles*, type analogue à Br. 3206 (29 × 40, Valdouble, 1342 ; var. simpl., sur fine vergeure alternée : Padoue, 1355 ; Tyrol, 1358 ; Halberstadt, XIV^e s. ; var. simpl., sur pap. de 42 × 58^e : Augbourg, vers 1350 ; Udine, 1353-1359). Surface écrite : 220 × 160 mm. ; 34-36 lignes à la page. Scolies marginales et interlinéaires.

Copiste d (ff. 38-59, GALIEN) : deux quignons et un feuillet séparé (ff. 58-59) numérotés de α' à γ' au début et à la fin de chaque cahier dans le coin inférieur intérieur des folios. Filigrane : *Trois monts surmontés d'une croix*, analogue à Br. 11702 (29,5 × 44, Pise, 1440). Surface écrite : 205 × 125 mm. ; 37 lignes à la page. Écriture penchée. L'archétype devait être lacuneux, mutilé ou difficile à lire : aux folios 56^r et 57, on trouve des « blancs ».

D'après les quelques *σν'* qui ornent les marges, le *Paris. gr. 1644* s'apparente nettement à A. Il est même probable qu'il en dérive, soit directement, soit par un intermédiaire.

- 1, 3, 3. 5 Scolie AE : *σν' Paris. gr. 1644, f. 26*
- 1, 4, 1. 20 od 88^{fe} A cett., *Paris. gr. 1644 : 88^{fe} E*
- 1, 4, 5. 7 Scolie AE : *σν' Paris. gr. 1644, f. 27*

Si ces quatre folios de Plotin ne sont d'aucune utilité pour l'établissement du texte, ils offrent cependant quelque intérêt. Leur histoire est passablement mouvementée.

Le filigrane, mal caractérisé d'ailleurs, les date du X^e siècle. L'écriture confirme cette induction et paraît reporter jusque vers le troisième quart du siècle l'époque où ils furent transcrits.

Ces folios faisaient-ils partie d'un manuscrit plus complet ? L'état inachevé du traité I, 4 semblerait l'indiquer ; néanmoins, le fait que le traité I, 1 commence en haut du premier folio recto fait hésiter. Il est possible de trancher la question.

Dans l'édition Teubner de 1883, due à Vollmann, le traité I, 1 compte 331 lignes, et toute la partie de I, 4, qui manque dans le *Parisinus gr. 1644*, en compte 315. Or les folios 24 à 27 contiennent un texte long de 648 (= 2 × 324) lignes « teubnéennes » : ces quatre folios étaient donc précédés de deux folios portant ces quatre traités suivis de deux folios portant la fin de I, 4. La concordance est parfaite ; elle apparaît dans le tableau suivant :

$$\begin{aligned} \text{ff. } \langle 23 \text{ bis-} 23 \text{ ter} \rangle &= 1, 1 \\ &= \text{Vollm., p. 39, 1-49, 20} = 331 \text{ lignes teubnéennes.} \\ \text{ff. } 24-27 &= 1, 2-1, 4, 6, 23 \\ &= \text{Vollm., p. 49, 20-70, 1} = 324 \times 2 (= 648) \text{ lignes teubnéennes.} \\ \text{ff. } \langle 27 \text{ bis-} 27 \text{ ter} \rangle &= 1, 4, 6, 23 - \text{fin} \\ &= \text{Vollm., p. 70, 1-79, 27} = 315 \text{ lignes teubnéennes.} \end{aligned}$$

Autrement dit, les folios 24 à 27 forment les deux feuillets intérieurs d'un quaternion régulier dont les deux feuillets extérieurs se sont perdus. Primitivement ce quaternion contenait un complet, mais non précédés de la *Vita Plotini*, les quatre premiers traités des *Ennéades* ; le quatrième devait s'achever vers le bas du huitième folio verso (= 27^{ter}), sans atteindre cependant la toute dernière ligne.

Une heureuse découverte confirme ces résultats relatifs au contenu du fascicule, lui donne un *terminus ante quem* indiscutable, et nous révèle le nom d'un de ses premiers possesseurs, vraisemblablement de son premier possesseur.

Au printemps de 1491, Laurent de Médicis envoyait en Orient à la recherche de manuscrits grecs Janus Lascaris. Celui-ci fit route par Ferrare, Padoue, Venise, et, à son passage dans chacune de ces villes, prenait soin de noter dans son calepin, le *Val. gr. 14121*, ce que contenaient d'intéressant pour lui les bibliothèques

¹. Publié par K. K. Müller, *Neue Mittheilungen über J. Lasc. u. d. Medice. Bibl., dans Centralbl. f. Bibliotheksw., t. 1, 1884, pp. 333-412.*

particulières qu'on lui signalait. Au folio 51 de ce précieux carnet il écrit : ἐν βενετία ἐν τοῖς τοῦ βόλλα. Suit une liste assez longue, dans laquelle figure Plotin (f. 51^r) : Πλωτίνου περί ἀθροῦ πού · περί ἀρετῆς · περί διαλεκτικῆς · περί εὐτυχίας. A n'en pas douter, le Paris. gr. 1644 appartenait en mai 1491 au célèbre médecin vénitien Georges Valla (1430-1499) : Lascaris ne recopie pas exactement les titres des traités, il les abrège et les altère : περί ἀρετῆς au lieu du titre plus long dont nous ne connaissons pas avec certitude la teneur exacte, περί εὐτυχίας au lieu de περί εὐδαιμονίας (f. 26^v).

Immédiatement après cette notice, Lascaris écrit : καὶ οὐκ ἀποφασίζω τοῦ προβήματα. De remediis, de praeparatione corporis et bono animo, nescio utrum | Plotini an Cassiani¹. Si Lascaris a pu songer à attribuer des traités de médecine à Plotin, c'est probablement que les œuvres de ce dernier se trouvaient reliées avec celles de Cassius. Le petit fascicule de Plotin que possédait Valla contenait quatre traités des *Ennéades* et quatre seulement : ils étaient sans doute suivis immédiatement du *De remediis, de praeparatione corporis et bono animo*.

La bibliothèque de Georges Valla fut achetée après sa mort par Alberto Pio, Seigneur de Capri, et plus tard elle fut dispersée². La plupart de ces manuscrits sont aujourd'hui au Vatican et à la bibliothèque d'Este, de Modène. Le *miscellaneus* qui contenait quelques pages de Plotin fut disloqué : les deux feuillets extérieurs de cet unique quaternion plotinien se perdirent. Comme les deux autres sont pliés et salis, on n'a l'impression qu'un amateur les a longtemps portés sur soi ; est-ce Van Praëfe, qui écrit son nom en bas du folio 24 ? Ils échouèrent enfin dans un nouveau *miscellaneus* qui devint au XVII^e siècle la propriété de Colbert.

¹. Il s'agit de Cassius, médecin du III^e siècle ap. J.-C., édité par J. L. Jouanin, dans *Physici et Medici graeci minores*, Berlin, 1841.
². K. K. Möller, *Nova Mitt.*, n. J. Lach., p. 334 et note 3.

MONACENSIS GRAECUS 344

Chartac. 223 × 145 mm. Saec. XVI. Fol. 185. *Miscellaneus* 1.

POSSESSEUR. — Folio II : Petri Victorii selecta et variis quætionibus graecis. *Tomus I. Simul collecta et in librum redacta Romae Anno 1729 die decima mense Aprilis.*

RUBRICANE. — Les folios 171-172, qui seuls nous intéressent, ont comme filigrane un *Agneau pascal* dans un cercle, dont l'emploi paraît avoir commencé vers 1470.

EXTRAITS DE LA VITA PLOTINI. — Aux folios 171 et 172, en deux séries, Petrus Victorius a transcrit les extraits qui l'intéressent.

Folio 171 : ex his quæ in Porphyrio tractata sunt in vita Plotini

Vita Plot., 2.20-23 τὰ δ' ἀνοικτα — εἶπε
2.31-34 τελευτῶντι — Εὐδοκίῳ
4.6-9 ἦν δὲ Πλωτίνος — ὑπελάμβανεν
6.1-3 ἐν δὲ τῇ Συκεῇ — Φαλῆου κ. τ. λ.
7.17-29 ἔργα δὲ — ἡγουμένους βίῳ
11.11-19 καὶ ποτε — ἐνενοήθη

Folio 171^v : Rursus in principio

Vita Plot., 1.7-9 Plotini vox ubi ydō dicitur — ἔργον
2.1-5 Συναψισμὶ καὶ κατὰ δὲ — λέγει
7.22-24 Θ Ζηλο σοφῆς ἐχρήσθη — ἀκέραιον (bifol.)
7.31-46 ἦν δὲ καὶ — προβολήματος
7.49-51 inter audientes ipsum se nominal' ἔργα — ἔργον
8.20-23 καὶ τῇ πρὸς δαυρὸν προσοχῇ — ἐννοήθη
Folio 172 : 13.3-4 ubi ydō elinev — ἐργον

D'après les quelques variantes que présentent ces extraits de Victorius, on voit qu'ils s'apparentent à A ; peut-être sont-ils copiés sur A même. Nous y joignons quelques variantes propres à Vict.

Vita, 7.17 Ἀποβῶν A Vict. : Ἀποβῶν ceti.
7.19 ἀρπυῖος Vict. ἀρπυῖος ceti.
7.20 προβολῶν AE BRJ Vict. προβολῶν ceti.
7.24 καὶ καὶ καὶ A Vict. καὶ καὶ ceti.

¹. HARDT, *Cat. cod. mss. gr. Bibl. Reg. Berolinens.*, t. III, 1806, pp. 1-4.
². COCHERZ, *Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, p. 35.
³. HARDT, *ibid.*, p. 3.

7. 27-28 ὑπερπολιματος — πδον om. Vict.
7. 36 μὲν Vict. τῶν cett.
7. 41 καὶ om. Vict.
7. 44 ὁ om. Vict.
8. 20 γε om. Vict.
8. 20 ἐρχόμενον A Vict. γε A^o Vict^s.
ἐρχόμενον E cett. οὐτο E^o
8. 21 ἄρ om. AR Vict. add. A^o

Victorius en tout cas prenait intérêt à cette *Vie de Plolin* : preuve qu'il y est revenu deux fois.

MATRITENSIS O. ■

Nunc 4784. Chartac. 300 × 200 mm. Fol. I-II + 98 + III-IV. Saec. XVI. *POPHYRII Vita Plotini* (ff. I-30^v). Plotini *Enneas* I et initium II, I, I, I Τὸν λόγον ἀεὶ λέ- (ff. 31 - 98^v l. ult.)¹.

RETRUB. — Parchemin épais.

CAMBRÉS. — Douze cahiers, non numérotés, dont le premier (ff. 1-10 ?) paraît être un quinion, les autres étant des quaternions. Le folio 98 est le dernier folio du dernier quaternion.

PHILORHANE. — Écu, dans lequel est inscrite une croix grecque ayant de part et d'autre de ■ base les lettres B et R. Identique, au filigrane du Pail. gr. 404, copié par Darnarius en octobre 1579.

POSSIBILITIES

FOSSILLERIE.
Polo II*, en haut à gauche : f. O. 67 f. B. 2. 130. 146 (?) *ambo semi
duo uoluntatis.*

Folio 1, on haut: incognito.

[illegible]

MARGES. — Ni scolies, ni *enq.* Précédés de *pp.*, quelques corrections de fautes dont le copiste s'aperçoit, ainsi au folio 38^v, l. 1, 12, 13 *καὶ πάλιν* de *ἐν τῷ*, *pp.* *ἐν τῷ* *ing.*

1. E. MILLER, *Cod. mus. grecs, Supplément au cat. d'Irlande, dans Notices et extraits mus. Bibl. Nat.*, t. 31, 2^e partie, 1886, p. 95 : J. COCHIN, *Philol. Scandin.*, t. 6, 1934-35, p. 54. — En 1933, au cours de son voyage en Espagne et O. des États-Unis, M. Pierre Costil a bien voulu examiner pour nous les *Manuscrits* n^{os} 66 et 67, et en faire prendre quelques photographies. Nous lui en exprimons ici à nouveau toute notre reconnaissance.

Dans ■ description sommaire, Miller écrit : « On trouve à la fin la date αϕλ' (1535). Ce manuscrit est de Darnarius qui n'a point mis de souscription ¹. Vogel, notant que le premier manuscrit daté de Darnarius, le *Coislinianus* 163, fut achevé à Padoue, le 2 octobre 1560, conteste que celui-ci puisse être attribué au célèbre copiste ². En réalité, comme Graux le confirme ³, il est bien de Darnarius, mais, nous écrit M. Costil, « on ne sait vraiment où Miller ■ vu la date qu'il indique ». Comme le codex est semblable, par le format, la mise en page, l'écriture et surtout le papier, au *Palatinus* gr. 404 achevé par Darnarius en 1579 à l'Escurial ⁴, il est probable qu'il est de peu antérieur ou postérieur à cette date.

Quel fut le modèle de Darnarius ? Très certainement un manuscrit de la famille w, sinon A, ce qui est peu probable, une de ses copies, Darnarius a beaucoup travaillé à Venise et à Padoue. Nous savons qu'il a copié le *Scorialensis* E. 111. 13 d'après le MarcB. Il est possible qu'il se soit servi du même exemplaire pour le *Matritensis* O. 66. Une variante le suggère : en *Vita*, 2, 1 Darnarius écrit κωλυκῆ, alors que seul le MarcB porte en marge, de la main de Bessarion, κωλυκῆ, l'o étant à peine lisible, et le texte portant κωλυκῆ : Darnarius aurait fondu les deux leçons de son modèle.

Si Darnarius exécuta le codex à Venise, le fait qu'il se servit encore du même papier à l'Escurial ne doit pas étonner. Il peut avoir achevé ici un travail commencé là. Le *Palat.* gr. 404 serait donc postérieur au *Matritensis* O. 66. Darnarius fait ici quelques fautes :

- Vita*, 1, 3 φηγερο pour φηγερο
 1, 10 ἐνεκα τοῦ pour ἐνεκα τοῦτο
 1, 12 ἐλαδρα γε καὶ pour ἐλαδρα καὶ
 2, 11 ἀποκαταρατος pour ἀποκαταρατος
 2, 14 καὶ τὸ εἶργον pour καὶ εἶργον

On voit qu'il n'est pas très soigneux, il récrit plutôt qu'il ne recopie, ici il ajoute une particule, là un article. Il supprime la table générale, termine la *Vita* par un colophon qu'il emprunte

1. E. MILLER, *Supplément au Cat. d'Istanbul*, p. 96.
 2. VOGEL-GARDTHAUSEN, *Die Schreiber d. griech. Handschr.*, p. 16, note 6.
 3. GRAUX, *Essai sur les origines des fonds grecs de l'Escurial*, p. 70, note 1.
 4. Voir p. 250.

à ses souvenirs et le fait suivre d'une annonce qui dénote malgré tout une certaine ignorance de la division du texte.

Le manuscrit a tout l'air d'être mutilé. Il s'achève, non pas, comme la description de Miller le ferait croire, avec la dernière ligne de la première ennéade, mais avec les trois premiers mots de la deuxième ennéade, à la fin d'un quaternion. On peut donc supposer que le manuscrit était naguère plus complet.

Les indications du folio 11^r paraissent confirmer cette hypothèse : *ambo sunt duo volumina* ne signifie-t-il pas qu'un second tome faisait suite à ce *Matritensis* O. 66 et ce second tome n'était-il pas coté O. 67 ? Quoi qu'il en soit, on ne l'a pas retrouvé ; M. Costil s'est assuré qu'il n'était pas au catalogue de la Bibliothèque Nationale de Madrid.

Les initiales J. B. du même folio 11^r ne seraient-elles pas celles de Julio Pacio de Beriga qui fut, dit-on, possesseur du *Palat.* gr. 404 ?

Chartac. 242 x 175 mm. Fol. 14. Saec. XVI. *POREPHYM*
Vita Plotini (H. 1-14)¹.

Copiste. — Nicolas de la Torre (Turrianus).

TEXTE. — Folio 1: *Πορφυρίου Πλερί Μαρτίνου βίου καὶ τῆς τέλει τῆς αἰῶνος αὐτοῦ ...* des. 1. 14^a *σημειώσι τὸ ἐργον. Τὸς τὸς εἰς τὸν βίον τοῦ Μαρτίνου, τὸς κατὰ τοῦ Πορφυρίου συγγραμμάτων.*

Le colophon est celui que Darmarius et Turrianus mettent à la fin de la plupart de leurs manuscrits du *corpus* plotinien. Vers 1560 Turrianus copiait à Venise plusieurs exemplaires partiels de Plotin; celui-ci date vraisemblablement de la même époque, appartient au groupe W, ne paraît pas être un apographe de *Martianensis* O. 86, mais bien plutôt de MarcB, un manuscrit de Venise.

¹ E. MILLER, *Cal. mai. grecs de l'Escurial*, 1848, p. 139; J. COCHER, *Philol. Scandin.*, t. 6, 1934-35, p. 54. Quelques éléments de cette description trop sommaire nous ont été gracieusement communiqués par le Père A. Revilla.

CHAPITRE II

LE GROUPE x

Dans le domaine de la tradition des *Ennéades*, le groupe x constitue une terre encore inexplorée; x est par excellence l'« inconnue ».

La première erreur a été — et est encore — de faire de B un manuscrit isolé. Loin d'être seul, il se présente, à la différence de A, accompagné de deux satellites, d'âge inégal, R, presque son contemporain, et J, qui est plus jeune.

Le manuscrit B est le seul qui ait un nombre tel de filigranes qu'on puisse le dater, au moyen de ceux-ci à une dizaine d'années près. Quelques *marginales* sont tout à fait importants.

Le principal intérêt du manuscrit II est de confirmer l'antiquité — toute relative — de certaines leçons qu'on croyait de simples fautes de B. Il a son intérêt propre aussi: quelques-unes de ses leçons interlinéaires ou de ses notes marginales constituent, pour un appareil critique, un précieux appoint.

B, de plus, est écrit par trois copistes, ce qui en principe multiplie les problèmes.

R a été copié une fois et il peut être intéressant de chercher à préciser, fût-ce par des hypothèses, vers quelle date et dans quelles circonstances.

De tous les manuscrits de Plotin, J est sans doute le plus mal connu et le plus singulier.

Son appartenance au groupe x doit d'abord être établie. Ce n'est pas trop difficile. L'indépendance de J par rapport à A et à B est également hors de doute. Par contre, sa place exacte dans le *stemma* est presque impossible à fixer. Tout un temps nous avons cru que B et R dériveraient de x par un intermédiaire

distinct de l'archétype de J, ou encore qu'entre x et J il y avait un intermédiaire plus correct que le modèle immédiat de B et de R. Nous avons fait saillir ici la complexité du problème en montrant que dans les deux dernières ennéades J paraît abandonner R pour suivre exclusivement B, à moins que ce ne soit plutôt l'inverse.

J est avec M et V, du groupe y, le seul manuscrit-source qui comble une partie de la grande lacune du traité IV, 7. Par là même il ■ rattache de quelque façon au sous-groupe dont font partie M et V. Les leçons additionnelles, marginales ou interlinéaires, dues au copiste de J et au réviseur J^s, souvent d'ailleurs difficiles à distinguer entre elles, confirment cette « autre » parenté. Alors que x symbolise déjà un état intermédiaire, J fait personnellement figure de médiateur entre plusieurs familles ; en certains points, rares mais marqués, il se rattache à A ; en d'autres, plus nombreux, au groupe y. Enfin, tant dans le texte que dans la marge, il est parfois seul témoin d'une bonne leçon, et il a par là une place mystérieuse et mal définie toute semblable à celle du réviseur A¹. Faire peu de cas de ces leçons aberrantes de A¹ et de J, c'est chercher à voir clair en se mettant un bandeau sur les yeux.

LAURENTIANUS 83,16

B

Chartac. 290 x 220 mm. Fol. 199. Séc. XIV. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-7). *Tabula generalis* (f. 7). *Tabula I* (f. 7^v). PLOTINI *Enneades* complètes (ff. 7^v-178). MAXIMI TYRI *Dissertationes* undecim (ff. 179^v-196^v) (I-XI edit. Hobelin)¹.

RUBR. — Cuir rouge sur ais de bois, et chaîne. Extremité entre 1969 et 1971. Les folios 178^v et 179 sont blancs.

FLIGRANES ET NUMÉROTATION DES CARRÉS. — Le manuscrit, œuvre de trois copistes, se compose de quatre parties.

Copiste a : ff. 1-53. ERM., I-III. 7 quaternions, dont le dernier (f^v), non numéroté, ne compte que 7 folios (ff. 49-55), le folio 48 bis ayant été coupé. Les 6 autres sont numérotés au recto du premier folio dans le coin extérieur supérieur (quat. β' et δ') ou inférieur (quat. γ', ε' et ζ') et parfois, de plus, au verso du dernier folio, dans le coin extérieur supérieur (quat. δ') ou inférieur (quat. α', β' et γ') ; les quaternions ε', ε' et ζ' ne sont numérotés qu'une seule fois.

I. Quat. α-ε' (ff. 1-40) : *Fruit en forme de poire* ou de figure accompagnée de deux feuilles. Groupe Briquet 7345-7379, de provenance italienne ; 117 types s'échelonnent de 1336 à 1431, la plupart étant du milieu du XIV^e siècle ; on note un seul emploi tardif ■ 1471. Notre fligrame est analogue à Br. 7376 (42,5 x 60, Sienna, 1335-56), dont il a la vergeure, l'écartement des pontuseaux et presque le dessin.

II. Quat. δ', feuillets (1)-8 et (4)-5 (ff. 25 et 29) : *Boue* (Groupe Briquet 2844-2852 ; provenance italienne ; emplois notés de 1343 à 1373), analogue à Br. 2844 (Grenoble, 1343 ; variante identique ; Grenoble, 1344), mais le fligrame est plus petit et se trouve posé entre deux pontuseaux ; la vergeure et l'espacement des pontuseaux sont identiques.

III. Quat. s' (ff. 41-48) : *Arbuste*, variante similaire de Briquet 707 (41,5 x 56^v, Mailines, 1353). Le groupe Br. 701-707, de provenance italienne, se rencontre souvent de 1346 à 1393.

IV. Quat. s'', feuillet (4)-5 (f. 45) : *Croissant couronné* sur gros verbeure, variante similaire de Briquet 5216 (27 x 29^v, Montpellier, 1351 ; var. simpl. : Ferrare, 1363 ; Florence, 1364 ; Blois (Pays-Bas), 1367 ;

1. MONTAUDO, *Bibl. Bibliothecarum*, 1739, p. 405 c ; BARDINI, *Cat. coll. Mus. Bibl. Med. Laur.*, 3 vol., 1764-70, t. III, col. 274-276 ; CARRER, *Plotini Opera*, 1835, t. I, p. XLV ; H. F. MÖLLER, *Herms*, 1879, pp. 106, etc. ; HOBELIN, *Maximi Tyri Philosophoumena*, Leipzig, Teubner, 1910, p. XXXIV ; J. COZZI, *Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, p. 43.

aileurs, 1360/70; Sienna, 1362). Le groupe Br. 5215-5222 est probablement italien.

V. Quat. <8>, plusieurs filigranes.

Feuillet <2>-7 (f. 54) : *Couelas*, sur grosse vergeure, variante similaire de Briquet 5112 (28,5 x 44^f, Bénévent, 1345; Calais, 1330; Fabriano, 1349). Le groupe Br. 5112 et suiv. est noté de 1340 à 1390.

Feuillet 3-<6> : *Arballe*, comme au quat. s'.

Feuillets 4-<5> (f. 51) et probablement 1 (coupe)-<8> : *Fruiti*, comme aux cinq premiers quaternions.

Copiste b : ff. 56-79^f, Em., IV, 2-IV, 9, 3, 6 *mais* *pour* 3 quaternions non numérotés.

Quat. <7> (ff. 56-63), quat. <8>, feuille 1-<8> (f. 64) : *Fruiti*, comme aux cinq premiers quaternions.

Quat. <8>, feuillets 2-<7> et <4>-5 (ff. 65 et 68) : *Fruiti*, analogue à Briquet 7375 (42,5 x 60, Sienna, 1333-34; var. ident. : Florence, 1336-67); si la vergeure est plus grosse, si la tige convexe du fruit est tangente à l'un des ponts, le type élargi et les dimensions sont les mêmes. Quat. <8>, feuillet <3>-6 (f. 69) : *Fruiti*, dont les trois tiges sont étroitement serrées; les feuilles aussi sont très rapprochées du fruit; grosse vergeure. Le type n'est pas signalé par Briquet.

Quat. <6> (ff. 72-79) : *Arballe*, comme au quat. s', sauf le feuillet 3-<6> (f. 74) qui représente un *Fruiti* analogue à Briquet 7376.

Copiste c : ff. 80-178, Em., IV, 9, 3, 6 *mais* *pour* 6 cahiers dont les 12 premiers (ff. 80-173), tous quaternions, sont numérotés de a' à g', sauf a' et i'. Le dernier (ff. 176-178) comptait deux feuillets, mais du folio <178 bis>, coupé, il ne reste plus que le talon. Papier plus jaune et à grosse vergeure, avec plusieurs filigranes.

Quat. <a>-g' (ff. 80-103) : *Couelas*, comme au quat. f' de a.

Quat. 8'-g' (ff. 104-151) : *Arballe*, analogue à Briquet 702 (32 x 47^f, Pise, 1326), mais légèrement plus grand et sur grosse vergeure.

Quat. <7> (ff. 152-159) : *Fruiti*, analogue à Briquet 7375, comme au quat. 8' de b, sauf le feuillet 1-<8> (f. 152) dont le filigrane est identique à celui du folio 69.

Quat. <a> (ff. 160-167) : plusieurs filigranes.

Feuillet 1-<8> (f. 160) : *Arballe*, analogue à Briquet 702.

Feuillets 2-<7> et 4-<5> (ff. 161 et 163) : *Fruiti*, comme aux folios 69 et 152.

Feuillet <3>-6 (f. 165) : *Fruiti*, comme au quat. 8' de b.

VI. Quat. g' (ff. 168-173) : *Fruiti*, variante similaire de Briquet 12471 (28,5 x 44^f, Bénévent, 1345; Rome, 1341-43), mais de forme un peu plus ronde. Le groupe 12464-12471, représentant la *glarra* italienne, est italien et, sur grosse vergeure, se rencontre de 1331 à 1380.

Cahier <iv> (ff. 176-178) : *Arballe*, comme au quat. s' de a.

Copiste c (plutôt d, m'écrit Schwyzler) : ff. 179^f-199, MAXIMI TYRI *Dissertationes* XI. Surface écrite : 220 x 150 mm.; 32 lignes à la page. Les folios 179-180 forment un feuillet à part : *Arballe*, comme au quat. s' de a.

Les folios 181-196 forment deux quaternions numérotés au verso du dernier folio, vers le bas à gauche.

Quat. a' (ff. 181-188) : *Demi-Licorne*, sur grosse vergeure, appartenant au groupe Briquet 9922-9925, le plus ancien groupe de ce type et dont on note les emplois de 1368 à 1383.

Quat. 8' (ff. 189-196) ainsi que les folios blancs 197-199 : *Arballe*, analogue à Briquet 707, comme au quat. s' de a.

POSSESSEURS ET LECTEURS.

Folio 1, en bas : *Ludovicus Baccallius, Archiepiscopus Ragusinus atque prespositus Pulaensis, Medicus Bibliothecae dicavit MDLXIX.*

Folio 199^f, en haut 1, on lit encore, écrit en grec et en latin, le nom de *Leonardus Justiniani*.

A la fin du manuscrit, écrit au crayon, peut-être par Auriant, le bibliothécaire contemporain : *Consultis partim a. 1874-1877 m. VII D. H. Müller.*

MISE EN PAGE ET TEXTE.

Copiste a : ff. 1-35, *Vite* 1, 1 - Em., III, 9, fin (IV, 1) *μυθολογία*. Surface écrite : 225 x 160 mm.; 39 lignes à la page. Écriture serrée, lide et volontairement irrégulière. Le copiste s'annule à cinq ou six manières différentes, ainsi au folio 23, 1. 6-8; Em., II, 3, 3. 18-23, au bas du folio 30^f, Em., II, 9, 2. 8-4, 9, au folio 37^f, Em., III, 2, 7; à propos de ce dernier passage, Müller suggère que le copiste imite peut-être l'écriture de son modèle, qu'on pourrait ainsi dater du xiii^e siècle. Un réviseur, probablement le scribe lui-même, ajoute après coup en marge les numéros d'ordre de certains traités et écrit les tables I et II. Un autre, qui se sert d'une encre aujourd'hui plus verte, écrit la table III en a et la table IV en b.

De loin en loin a est corrigé par une main distincte de celle du copiste. Ba' complète la plupart des titres en y ajoutant le numéro d'ordre de l'écadé et du traité, ainsi au folio 10^v : *brevidos epistolas hys rphos*. Ba' supplée aussi les petites omissions dues à l'homotélie. C'est Ba' qui ajoute à la fin de I, 1 le dernier mot du traité, *dygwen*, oublié ou supprimé, on ne sait pourquoi, par le copiste Ba.

Copiste b : ff. 56-79^f, dernière ligne, Em., IV, 2-IV, 9, 3, 6 *mais* *pour* 3. Surface écrite : 235 x 150 mm.; 40 lignes à la page. Écriture plus régulière, mais assez semblable à certaines pages de la précédente. Pas plus que a le copiste b n'écrit les tables et, de plus, ne met aucun en-tête à ses traités; sauf pour la table IV, les vides ne seront pas comblés. Au folio 68^f, après IV, 4, 29 *επεμειν*, une ligne et demie est laissée en blanc pour la sous-titre qui fait mention d'Eustochius.

Au folio 56^f, après IV, 2, ■ copiste b écrit IV, 1. Au folio 77^f, ligne 2,

1. Non « unten » comme l'écrit H. F. Müller, *Hermes*, 1879, p. 106.

après IV, 7, 10, 2 *τὸ μὲν αὐτὸν*, suit immédiatement IV, 8, 2, 14, 7, 27 *καὶ πάλιν* — *παρὰς ἐξου*, qui est suivi, au folio 78, ligne 22, de IV, 7, 10, = *ἀεὶ ἐξου*. Au folio 79, ligne 36, où ce morceau fait début, IV, 8, 2, 14 *ἐξου* ouvre *ἐξου* est suivi de IV, 8, 7, 27 *τὸ μὲν* *ἐξου* *τὸ μὲν* *ἐξου*. En marge du folio 77, le copiste ou un lecteur fait un trait ou six petits points pour marquer la confusion.

La partie écrite par b n'a que de rares corrections.

Copiste c : ff. 80-178, Em. IV, 9, 3, 6, *καὶ λέγεται* — VI, 9, 9, fin. Surface écrite : 230 X 132 mm. ; 33 lignes à la page. Écriture beaucoup plus large, certainement d'un autre copiste que les deux précédentes. Jusqu'au folio 154, le copiste c met des *Mythen* au début de la seconde partie des mots qu'il coupe en fin de ligne. Au début, il souscrit ou ascrit indistinctement l'iota, puis il ne fait plus que l'ascrite. D'une encre aujourd'hui violette il écrit avec soin les tables V et VI. En VI, 4 et 7, il n'y a pas de confusion.

La partie écrite par c n'a pas été corrigée.

LES MARGES.

Les traités qui ont la numérotation intermittente l'ont tous de première main : I, 1, 3, 4, 8 ; II, 3, 6 ; III, 2, 3, 4, 5, 9 ; IV, 6, 7 ; V, 6 ; VI, 8.

En a, scolies et leçons marginales très rares, sauf dans la *Vita*. En tout, quatre ou cinq *ov*.

En b, plusieurs *ov* ■ quelques scolies, ainsi IV, 4, 19, 2-3 (l. 66) *ἀποφύγιος*, *ἀποφύγιος* ¹.

En c, plusieurs *ov* et scolies ; celles-ci sont rubriquées à partir de Em. VI, 1. Certaines annotations marginales, écrites partiellement à l'encre rouge, ne font que reproduire des mots du texte ; ces sortes de « leçons » ne sont jamais précédées de *ὑποφύγιος*.

Les deux douzaines de cahiers dont se compose ce manuscrit ne présentent pas moins de dix filigranes différents répartis entre sept types bien caractérisés, qui sont le *fruit*, le *bouc*, le *croissant*, l'*arbalète*, le *coulebar*, le *pot* et le *demi-lionne*. Bandini a daté B du XIV^e siècle, Müller de la fin du XIV^e siècle. Cochez de la seconde moitié du XV^e siècle. L'abondance des filigranes permet de corriger légèrement l'estimation de Müller et de préciser celle de Bandini. Déjà la simple étude des groupes auxquels ils appartiennent fait voir que le manuscrit doit avoir été écrit dans le second ou troisième quart du XIV^e siècle.

1. Non en III, 7, comme l'écrit Müller, Hermès, 1879, p. 106.

I Fruit 7345-7379	1336-1431 ¹
II Bouc 2844-2852	1343-1373
III Arbalète 701-707	1346-1393
IV Croissant 3215-3222	1351-1370
V Coulebar 5112 sqq.	1340-1390
VI Pot 12464-12471	1331-1380

La concordance est frappante : le manuscrit est du XIV^e siècle. Bien plus, un de ses filigranes fait partie d'un groupe qui n'est noté qu'entre 1351 et 1370, et les dates extrêmes d'autres groupes confirment ces limites, d'une part 1373 et 1380, d'autre part 1346 et 1343.

Trois des filigranes de B correspondent exactement à des variétés décrites par Briquet et dont la durée d'emploi oscille entre des limites plus resserrées.

III = 707 noté en 1353 (ce papier est de grand format)	
IV = 3216 noté en 1351, 1363, 1364, 1366, 1367, 1370	
V = 5112 noté en 1345, 1350, 1340	

En appliquant à ces variétés les règles de Briquet, on obtient respectivement comme époque probable d'emploi : 1323-1383, 1355-1376, 1335-1355. Toujours suivant la même méthode, B doit avoir été écrit aux environs de 1355², ce qui précise les limites de 1351 et de 1370 obtenues plus haut. On peut donc affirmer que le *corpus* plotinien du manuscrit fut écrit au début du troisième quart du XIV^e siècle.

Les dissertations de Maxime de Tyr furent ajoutées après coup. La disposition des cahiers le suggérerait. L'étude des filigranes le confirme. Outre l'arbalète notée en 1353 et qui peut donc avoir été employée entre 1323 et 1383, Bc présente une demi-lionne appartenant à un type général en usage entre 1368 et 1383. Comme *terminus ad quem*, 1383 paraît donc une date sûre. Le *terminus a quo*, qui ne peut être beaucoup postérieur à celui de B abc, est incertain : la demi-lionne de c n'est pas décrite par Briquet.

1. Un seul emploi tardif en 1471. Comme ce groupe, dont Briquet ne désigne que trente à quarante variétés, comprend 117 types différents notés presque tous entre 1336 et 1392, on peut négliger la date ■ 1471.

2. Remarquons que cette date est fournie par des calculs faits sur les types 3216 et 5112. Or, le seul emploi noté du n° 707 est de 1353 : concordance d'indices indépendants.

Les deux premières parties de B sont écrites par un ou deux copistes qui serrent très fort les lignes et, dans les lignes, les caractères. Les trois premières *Ennéades* n'occupent en B que 55 folios, alors que dans A, qui a les mêmes dimensions et est un des manuscrits de Plotin les plus compacts, le même bloc prend 86 folios. Darn. aura besoin de 160 folios. Le premier copiste n'a pas écrit les *pinaces* ; le second non plus, et passe même les titres des traités : on comptait rubriquer tout cela lorsque le manuscrit aurait été achevé. Pour un motif que nous ignorons, il fallut passer le travail à un troisième copiste. C'est peut-être lui qui écrivit en a la table III, en b la table IV. Du fait que ces tables sont écrites de la même main, on peut conclure avec vraisemblance que cette main est postérieure à b. Le copiste c écrivit les *pinaces*, les titres et plusieurs scolies.

Le manuscrit fut-il remis entre les mains d'un réviseur ? En c, on ne trouve absolument aucune correction, en a et b, il y en a un petit nombre. Celles de a ne sont pas dues au copiste, mais à un seul et unique réviseur¹.

Pendant près d'un siècle, l'histoire de B nous est cachée. Vers le milieu du xv^e siècle, il fut acquis par Leonardus Justiniani, un célèbre *procurator Venetus*. A sa mort, en 1456, il passa sans doute à ses héritiers. Il semble qu'il soit resté à Venise où Ludovic Beccatelli dut l'acheter, lors de son ambassade diplomatique. En 1569, Beccatelli en fit cadeau à la nouvelle bibliothèque de ses protecteurs. Il reçut alors sa reliure actuelle, entre 1569 et 1571, date de l'ouverture de la Laurentienne.

Au début du xix^e siècle, Creuzer fit collationner B en entier « per Th. Gellum et V. Masinium » sous la direction de Francesco de Furia, le Préfet de la Bibliothèque. Cette collation n'est pas mauvaise.

1. Müller (*Hermes*, 1879, p. 106) : « In dem ersten Drittel glaube ich anhangs die Spuren zweier corrigierenden Hände zu entdecken. Allein bei näherer Betrachtung ergab sich keine wesentliche Verschiedenheit der beiden untereinander, sowie keine durchschlagende Abweichung von der des Textes. Diese Hand ist ungleichmässig, bald fetter, bald magerer, bald gedrungener, bald welkblättriger. Die scheinbaren Differenzen lassen sich wohl auf verschiedene Tinte und Feder zurückführen ». D'après la dernière phrase, l'une de ces mains doit être celle qui écrivit les tables III et IV. Müller paraît avoir été porté à distinguer dans les manuscrits plus de mains qu'il n'en fallait, ainsi en A, en MarcB, en Darn. ; encore un peu il succombait ici à la même tentation. La main qui écrivit les tables ne paraît toutefois pas être celle du copiste a ni du correcteur de a.

De 1874 à 1878 Müller étudia B d'assez près, mais n'en fit qu'une collation partielle et à partir de la quatrième *Ennéade* ne cite presque plus aucune de ses leçons. Au temps de Kirchhoff et de Müller, B passait pour un manuscrit exceptionnel, siné à égale distance de la « première » et de la « deuxième » famille. Kirchhoff, qui en faisait un représentant de celle-ci, supposait qu'il avait été copié sur l'archétype de cette famille à une époque où la différence entre les deux familles n'était pas aussi marquée qu'au xv^e siècle ; cette opinion recèle une idée juste. Müller observait que l'accord de B avec l'un des groupes rivaux ne pouvait contraindre l'éditeur, sauf tout au plus lorsque les leçons étaient indifférentes ; il n'avait noté aucun cas où B fût seul à conserver la bonne leçon.

Deuxième main. R² annote tout le manuscrit, mais dans les trois premières enclades n'intervient que cinq fois, à savoir :

- I, 3, 4. = *épos Boulavertis* R^{ms}. 28
- II, 4, 12, 17 of : du (sic, l'esprit sur o) R^{ms}. 75^r
- III, 4, 3, 3 *doncep* : *do* R^{ms}. 118^v
- 3, 11 *wpò roù* : *wpòrou* R^{ms}. 119

III, 9, 9. *fin èv roù mōvup...* : *roùt' èv roù mōvup* *wpòs roù* R^{ms}. 137

A partir de IV, 2, placé avant la seconde transcription de IV, 1, les annotations de R² se multiplient : il y en a une vingtaine pour la seule quatrième enclade. Elle signale, on l'a dit, et rectifie les confusions de IV, 7 et IV, 8.

R² divise VI, 7 en chapitres « sciniens » et les numérote de a' à p' : Ficin compte 42 chapitres. De même VI, 6, de a' à d', dédoublant le chapitre 13 de Ficin en y' et d' : Ficin compte 18 chapitres.

Troisième main. R³, qui se distingue paléographiquement de la précédente par des caractères gras et la couleur rousse de l'encre, intervient rarement. Outre la rectification, signalée plus haut, de l'encre, interfolios 312^r et 332^r, elle met deux points sur l'iota d' *Amōv* en V^{ms}, 1, 6, où ■ nom apparaît pour la première fois. Au folio 20^v, en I, 1, 6, 5 *boōv avrōv d'roùt'*, sous *avrōv*, R³ fait deux gros points et en marge écrit *d'roùt'* (sic), également noté de deux points. Au folio 148^v, en marge de III, 7, 13, 50-51, R³ trace trois points : . Au folio 231, entre V, 2, 1, 21 *adōpov* et *rai phōv*, R³ trace trois points, puis en marge, pour faire pendant à *wpò* et *roù phōv*, qui suit *phōv*, écrit *èv roù* *foùt' ou foùt' ou foùt'*. Ailleurs, on ne rencontre pas trace de cette main.

Comme B, auquel il ressemble fort¹, sans ■ être ni la copie ni l'archétype, R paraît dater du deuxième tiers du XIV^e siècle. Se basant sans doute sur l'écriture seule, Stevenson le date de la fin du XIV^e siècle : le papier sur lequel R est écrit, noté plusieurs fois entre 1341 et 1375, permet de le vieillir de quelques années.

Le copiste de R est assez méticuleux. Seul il transmet dans son intégrité la numérotation marginale intermittente de l'archétype. Lorsqu'il a peine à lire son modèle, que celui-ci soit taché ou troué, il laisse un blanc ; peut-être même le fait-il lorsqu'il ne comprend pas bien le texte, par exemple en VI, 7, 19, 6 et en VI, 7, 41, 20. Il transcrit avec soin les leçons interlinéaires ou marginales, même les fautes, tel l'a qui surmonte *ypōphōv*

¹. On trouvera p. 131 des précisions sur R² et R³, après l'étude de Corp.¹ la copie de R.

en V^{ms}, 1, 16 et que A¹ aussi a noté. Il semble bien qu'il fasse passer dans l'interligne certaines leçons marginales précédées de *wp*. Les autres manuscrits-sources en effet, tels ABE, s'entendent pour les placer en marge ; dans les textes en prose il paraît d'ailleurs plus normal de noter en marge plutôt que dans l'interligne une leçon qu'on fait précéder de *ypōphōv*. Avec les scolies R se met plus à l'aise qu'avec le texte ; il en passe un assez grand nombre.

Les annotations de R² ne représentent pas un état perdu du texte de Plotin. Elles sont dues à un lecteur qui n'avait pas d'autre texte grec sous les yeux que R lui-même et qui le corrige à l'aide de la traduction latine de Ficin, parue en 1492, et de ses propres conjectures. En effet ■ R² avait disposé d'un autre texte grec, il n'aurait pas manqué de remplir les espaces blancs laissés par R et de combler la lacune de IV, 7, 10, 13-16 et *oû* — *hēta* *ōra* qu'il signale pourtant, dans le texte par une croix, en marge par deux points. S'il ne se risque pas, pour ces trois lignes, à faire de la « rétroversion », il n'hésite pas à s'inspirer de la version de Plotin pour corriger le texte ; on ne trouve pas ailleurs ces corrections, même pas dans les manuscrits complets qui ont appartenu à Ficin, tels A et F ; voici quelques exemples, dont le premier surtout est frappant :

IV, 4, 32, 20 *δρῶμενον* : *ἐξῶν* codd. : « At in hoc universo quod animal est » Ficin : *ἐστὶν δὲ τοῦ παντός* ins. R^{ms}. 194^r.

IV, 8, 4, 16 *διὰ τοῦ ὁχλοῦ χυμώμεν* codd. : « segregatus a *lao* » Ficin : *διὰ τοῦ R^{ms}. 216^v* et aussi *Ambr. 329* qui est un manuscrit incomplet et qui donc, selon toute vraisemblance, n'a pas servi à R².

IV, 8, 8, 16 *Βούλνερν* codd. : « sicut et ars consula re non solet » Ficin : *βουλνέρν* R^{ms}. 221^v.

Dernière preuve que R² connaît la version de Ficin : il divise VI, 6 et VI, 7 en chapitres « sciniens » ; rien par ailleurs n'autorise à penser que R² soit Ficin lui-même, ni la manière ni l'écriture de R¹. Les corrections de R² sont donc postérieures à 1492.

Peut-on fixer le *terminus ad quem* de R² ? Oui, si l'on peut démontrer — et ce sera facile — que Corp. *Christi 117* est copié sur R et connaît R². Ce manuscrit en effet a été écrit probablement aux alentours de l'an 1500, plutôt avant qu'après, et certainement avant 1521.

R¹ a donc annoté R probablement dans la dernière décade du xv^e siècle, très certainement entre 1492 et 1521.

R² paraît postérieur à R¹ et semble dater du xvi^e siècle. En effet Corp., cette même copie de R, ignore systématiquement R¹ en I, 1, 6, 5 *ἀνέγν* au lieu de *αὐτῶν* correspond à l'état de A, lequel écrit *ἀνέγν* *in rasura* et omet *αὐτῶν*; de même les trois points de R¹, qui signalent III, 7, 13, 50-51, correspondent à un *σγ* qui ne se trouve qu'en A et en certaines de ses copies.

Au xvii^e siècle, le médecin Bourdelot (1610-1685) acquit le manuscrit et y apposa sa signature. Il était conseiller de la célèbre reine Christine de Suède (1626-1689) et lui fit cadeau du manuscrit. Christine abdiqua en 1654 et fit don de ■ bibliothèque au cardinal Azzolini, lequel la légua à son neveu Pompeo. De celui-ci les *Régimentes* passèrent au Vatican, où ils sont encore¹.

R est un de ces rares manuscrits de Plotin peu connus et qu'il faille trouver encore. Outre les renseignements qu'il fournit sur l'archétype BR et sur l'archétype premier, il conserve seul le texte exact de certaines soies et toute l'antique numérotation intermittente.

1. Voir L. DORR, *Rev. des Bibl.*, 1892, p. 129; ELTON, *The Great Book Collectors*, 1893, pp. 94, 149, 154, 159, 162 et 187; G. A. E. BOOBER, *Die griechen Bibl.-philien*, 1922, t. I, p. 376 et t. III, p. 199.

OXONIENSIS COLLEGI CORPORIS CHRISTI GRAECUS 117 Corp.

Nunc E. 3. 4. Chartac. 320 × 215 mm. Fol. 330. Saec. XV exeuntis. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-13). *Tabula generalis* (ff. 13^v-14^v). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 15-330)¹.

RELIURE. — Cuir du xv^e siècle. Pas de folios de garde.

COMPOSITION DES CARTONS. — 33 quinions non numérotés, avec réclame perpendiculaire au texte.

FURIGANES. — Trois papiers, entremêlés dans plusieurs cahiers.

Quin. 1-14 (ff. 1-140); feuillet <3>-8 (f. 148) du quin. 15; feuillet <1>-10 (f. 160) du quin. 16; feuillets <3>-8 et <4>-7 (ff. 168 et 167) du quin. 17; feuillet 1-(<10>) (f. 181) du quin. 19; feuillets <3>-8, 4-(<7>) et 5-(<6>) (ff. 328, 324 et 325) du quin. 33; *Échelle inscrite dans un cercle*, variante identique de Briquet 5920 (29 × 44¹, Venise, 1491; var. un peu plus petite: Venise, 1492; voyez Bodemann, n° 137, Florence, 1491).

Quin. 15-18 (ff. 141-180) et feuillet <2>-9 (f. 189) du quin. 19: *Aréole dans un cercle*; le plus proche des types signalés par Briquet est le n° 746 (40 × 57¹, Lucques, 1469-73; var. simil.: Memmingen, 1491; Venise, 1498-1503; Florence, 1501-1503).

Quin. 19-32 (ff. 101-320) et feuillets <1>-10 et 2-(<9>) (ff. 330 et 325) du quin. 33: *Triple mont dans un cercle* surmonté d'une croix, dont les bras formés par de simples lignes (voir Br. n° 11851 et suiv.) sont terminés par trois pommeaux analogues à ceux du type 11905; filigrane non signalé par Briquet.

POSSÉSSEURS. — Fol. 1, à droite en haut, quelques mots effacés ou déchargés d'une notice ou signature qui se trouvait sur le folio collé primitivement à la reliure et aujourd'hui disparu. — Plus bas, vers la gauche: N° 1584. 117; puis, d'une main moderne: E. 3. 4. — Dans la marge inférieure, d'une main du xv^e siècle: *hic liber emptus fuit ab heretibus Catholici grociani Anno Domini 1521 pro collegio corporis christi classimodo praeiud.*

1. T. GAISFORD, *Cat. mss. Angl. Hib.*, 1897, t. I, pars 2^a, p. 51 b, n° 1584; P. CAZEMAN, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. xxviii, note y; H. O. COXE, *Cat. cod. mss. collég. angl. Oxon.*, 1852, t. II, p. 41 a; H. F. MÜLLER, *Herms.*, t. 14, 1879, p. 101, n° 28; J. COCHERZ, *Philol. Suecica*, t. 6, 1934-35, p. 53.

2. Le 2 est écrit dans un autre chiffre, peut-être ■ 0, ou dans une simple tache. Coxe a lu 1601.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 205 × 120 mm. : 30 lignes à la page. Écriture penchée, aux traits épais, laide mais régulière ; assez souvent le copiste prolonge dans la marge de droite la dernière lettre d'une ligne par un trait de plusieurs centimètres, ainsi au folio 191, soit rectiligne, comme pour les *kai* abrégés, soit courbe, pour les *α* surtout. — Titres et initiales, rubriqués. En marge, les titres sont numérotés de β', en Επ', 1, 2, à αδ'. Le copiste termine plusieurs traités en un, deux ou trois triangles et, s'il le peut commodément, commence le traité suivant en haut d'une page.

TEXTE. — Fol. 1, après une croix et une bande ornée : Πτοφροφός πάλ τοῦ βίου τοῦ Πλατωνίου καὶ τῆς τρέφουσ τῶν βιβλίων αὐτοῦ. — Fol. 13', après un trait ondulé : Τὰς ἐπεὶ τῇ βιβλίῳ Περὶ τοῦ τί τῶν (sic), α. τ. λ. — Fol. 15, après une croix et une bande ornée : + Βίβλος τοῦ φιλοσόφου Πλατωνίου.

ANOMALIES. — En plusieurs endroits, le copiste laisse des blancs :

V, 1, 6, 9 λόγος ἐλλέ Corp. 195'

V, 3, 11, 12 ἐν ἐμοτέρων Corp. 196

VI, 6, 13, 35 νομοῖς κατὰ πύργους Corp. 283'

VI, 7, 19, 6 ἐν τῇ τῶν πάλαι ἡμέτεροι Corp. 302

41, ■ δὲ τὸ δὲ ἐν Corp. 312

Aux traités IV, 7 et IV, 8, il n'y a aucune confusion.

Au folio 272, ligne 23, après VI, 4, 5, 6 πέποιτα μὲν γὰρ ἐπὶ τοσούτοι, suit immédiatement VI, 4, 16, 27 κατὰ τὴν θαλάσσιαν. Le morceau manquant, VI, 4, 5, 6-16, 27 ἐγχεῖται ἐπὶ δὲ τοῦ — ἀπὸς οὐρανῶν, inséré au folio 289, ligne 5, après VI, 7, 4, 1 τῇ διόπλῳ δὲ οὐρανῶν, se termine au folio 294, ligne 27, immédiatement avant VI, 7, 4, 1 ἡγμένους τῶν ἐμπεριού.

ANNOTATIONS MARGINALES. — En marge de V¹ et 7, le copiste numérote les noms des disciples de Plotin. On ne trouve pas d'autre numérotation marginale dans la suite.

En marge, le copiste ajoute parfois un mot, qu'il omet dans sa transcription, ainsi :

III, 6, 1, 12 αὐτὸς Corp. 105

2, 27 αὐ Corp. 106

17, 16 αὐτὸ, passé, puis mal écrit dans l'interligne, puis Corp. 115

III, 7, 12, 61 αὐτὸς Corp. 124'

13, 5 αὐτὸς : τοῦ Corp. 124'

Dans les interlignes, on retrouve plusieurs variantes de l'archétype, ainsi :

V¹ et 2, 1 καὶ αὐτὸς : γὰρ καὶ αὐτὸς Corp. 1

3, 47 αὐτὸς καὶ αὐτὸς : γὰρ καὶ αὐτὸς Corp. 2

plus loin, les leçons interlinéaires se font plus rares et sont omises, d'autres passent dans les marges, ainsi :

V¹ et 2, 26 τὸ ἐν τῇ τῶν βιβλίων : γὰρ τὸ ἐν τῇ τῶν βιβλίων Corp. 1'

6, 25 περὶ ἐνθαλασσίων : γὰρ περὶ τοῦ αὐτοῦ ἐνθαλασσίων Corp. 3'

Dans les trois premières ennéades on ne rencontre que les notes marginales suivantes :

I, 3, 4, 2 ὅπως διαλεκτικῶς Corp. 22'

II, 4, 12, 17 αὐτὸς : αὐ Corp. 59'

III, 4, 3, 3 αὐτὸς : ὅς Corp. 98

3, 11 αὐτὸς : πύργους Corp. 98

Dans les trois dernières ennéades, aussi, nombre restreint de scolies

IV, 3, 17, 16 : un losange Corp. 143

IV, 4, 12, 6 αὐτὸς τὸ τὸ λογιστικῶν Corp. 154

30, 1 ὅρα Corp. 163'

V, 8, 4, 25 αὐτὸς περὶ ἀνθρώπων Corp. 222'

6, 1 (αὐτὸς περὶ) τῶν περὶ αὐτῶν λόγων γρηγοριανῶν Corp. 223'

V, 9, 13, 13 αὐτὸς δὲ ἀλοφύκτος καὶ (nos) | μονογενὲς δὲ καὶ νοητὸς <αὐτὸς> | τὰς Corp. 231

VI, 1, 4, 1 (f. 233) : 10, 20 (f. 236) : 13, 1 (f. 238) : 13, ult. (f. 238v) : 15, 1 (f. 239) : 24, 1 (f. 241) : pour le texte des scolies, voir *États*, pp. 365-366.

Le manuscrit ne porta pas de trace d'une deuxième main.

L'archétype immédiat de Corp. est R. De part et d'autre, mêmes « blancs » dans le texte, mêmes lacunes, ainsi en IV, 7, 10, 13-16, même manière de transcrire les scolies, comme cet *ὅρα* ■ IV, 4, 30, comme ce simple losange agrandi au lieu d'une scolie complète en IV, 3, 17, 16, enfin même titre exceptionnel : « le livre du philosophe Plotin ». Ce n'est pas assez. Du fait que deux manuscrits, dont l'un est plus ancien que l'autre d'un siècle et demi, présentent les mêmes caractères, on ne saurait conclure que le plus jeune est copié sur le plus vieux. Il faut découvrir en celui-ci des traits qui lui sont absolument propres et que « reproduit » celui-là. Telles sont bien les annotations originales de R¹, lecteur de R après 1492. Corp. en tient compte et dérive donc de R. Le copiste n'accepte que rarement dans son texte une correction de R¹, ainsi en I, 1, 1, 7, il écrit, comme le suggérait R¹, αὐτὸς au lieu de αὐτὸς. En revanche il reproduit en marge la plus grande partie des corrections, notes ou conjectures de R¹, ainsi I, 3, 4, 2 ὅπως διαλεκτικῶς ; II, 4, 12, 17 αὐτὸς ; III, 4, 3, 3 αὐτὸς ; IV, 8, 8, 16 βουλεῖται. S'il rectifie l'ordre trouble

de IV, 7, 10 et IV, 8, 2, c'est que R² indiquait clairement ce qu'il y avait à faire. S'il ne remet pas en place le morceau qui débute à VI, 4, 5, 6, c'est qu'au folio 312^v R² se contentait d'écrire *néme* sans laisser soupçonner qu'on trouverait plus loin de quoi combler la lacune. Ce n'est que R² qui écrira ici *ἐγὼ τοῦτο* déplacé. Le copiste de Corp. connaît donc déjà R² et ignore encore R¹.

La notice, fort précise, qui orne le bas du folio 1, permet d'éclaircir l'histoire ultérieure du manuscrit. Comme c'est très probablement le premier exemplaire grec des œuvres de Plotin qui passa la Manche, quelques détails sur l'humaniste qui l'apporta ne seront pas de trop.

Bien qu'il n'ait pas laissé d'écrits, William Grocyn (1446 ?-1519) est un des plus illustres représentants de la Renaissance en Angleterre. En 1467 il fut nommé « fellow » de New College à Oxford, et en 1481 il avait une chaire de théologie à Magdalene College. Érasme dit que Grocyn savait le grec avant d'avoir visité l'Italie ; on a donc conjecturé qu'il l'avait appris de Cornelius Vitelli, invité comme « lecteur » vers 1475 par Thomas Chaulder, le « warden » de New College. De 1488 à 1491 Grocyn séjourne à Florence, Rome et Padoue et poursuit ses études helléniques avec Démétrius Chalcondyle et Ange Politien. De retour à Oxford, il y demeure jusque vers 1499 ; en 1504 il se fixe à Londres. Il meurt en 1519 et Linacre, son exécuteur testamentaire, dépense l'argent reçu ■■■■ dons aux pauvres et en achats de livres pour les étudiants besogneux ¹.

Pour permettre à Linacre de faire ces largesses, il semble que « les héritiers de William Grocyn » aient vendu ■■■■ bibliothèque. Notre manuscrit en tout cas leur fut racheté en 1521 pour le collège de Corpus Christi nouvellement fondé par Richard Foxe (1447/8-1528) et dont Jean Claymond ou Claymund fut le premier président, de 1516/7 à 1537, date de sa mort ². Bien que conservé à la Bodléienne, le manuscrit appartient toujours, depuis quatre siècles, au même Collège. Maintenant quelques hypothèses.

Lorsque l'on compare les dates et circonstances du voyage de Grocyn en Italie (1488-1491) et les dates probables de la transcription du manuscrit (1492/4-1500), on a l'impression ou bien qu'il fut commandé par Grocyn lors de son séjour dans la péninsule ou bien qu'il lui fut envoyé comme « souvenir » par l'un de ses maîtres, Chalcondyle ou Politien. Ce dernier, né à Montepulciano près de Sienna en 1454, vint à Florence ■■■■ 1469 suivre les leçons de Ficcin et de Jean Argyropoulos. Or, tous deux s'intéressaient alors vivement à Plotin. Le premier l'avait lu et relu et allait bientôt le traduire, le second en avait recopié de ■■■■ main l'œuvre entière. Sous cette double influence, Ange n'a pas pu se désintéresser de Plotin. Peut-être Laurent de Médicis, qui se l'était attaché dès 1470 en qualité de secrétaire et auquel Ficcin dédiera ses travaux plotiniens, lui fit-il don de R. Il est hautement vraisemblable qu'en 1492, lorsque parut la version de Ficcin, Politien en acquit ou reçut un exemplaire. Ce serait lui qui aurait corrigé à l'aide de cette version le texte de R. Ce serait lui aussi qui aurait fait exécuter pour son élève Grocyn une copie de R, en enjoignant naturellement au copiste de tenir compte de ses corrections. Politien mourut en 1494, âgé seulement de quarante ans. Le manuscrit R resta vraisemblablement encore quelque temps à Florence, puisque R² le corrige d'après A ou l'une de ses copies. Or A ne paraît pas avoir quitté Florence depuis 1441 et plus d'une de ses copies, notamment celle de Ficcin, dut y rester jusqu'à la fin du xv^e siècle.

1. *The Encyclopaedia Britannica*, 11^e éd. (1910), vol. XII, pp. 610 b-611 a.
2. Thomas Fowler, *Corpus Christi*, dans *Oxford University College Histories*, Londres, Robinson, 1898, pp. 47-50.

Olim *Suppl.* 129 : 2652. Chartac. 300 × 210 mm. Fol. I-III + II + IV-V. Saec. XVI. Nili *Oraio* in *herbariorum incursions* (ff. 1-2^v). PLOTINI *Enn.*, I, 1-1, 1, 3, 11 kai *embolai* 67- (ff. 3-3^v) ; I, 1, 7, 5 *don* *ἐξου* *παθῶ* — I, 1, 9, 4 kai *διδουα* *πὸς ἀναγογῆτος* (ff. 4-4^v). MANUELIS CONSTANT. *Ad Fr. Franciscum*, O. P., *Epistola* anno 1523 scripta (ff. 5-6). SYNODI NICAENAE II *Actorum ascepsis* (f. 7). ANONYMI *Libellum Contra Latinum Ecclesiam* tempore Caroli Quinti scriptum (ff. 9-10). *Nomina graecorum urbium* (f. 1x) ¹.

POSSÉDÉUR. — Au folio 3, en haut à gauche : *Duo Lodico*. A droite, dans le sens de la largeur, une addition :
138

$$\begin{array}{r} 150 \\ 332 \\ 26 \\ 220 \\ 249 \\ \hline 1135 \end{array}$$

En bas, de la main qui a fait cette addition : *pro Aristotele vel Plinio*. La même main indique en marge du folio 3 le début des chapitres finitions 2 et 3.

TEXTE DE PLOTIN. — Écrit sur un papier mesurant 210 x 142 mm. Le copiste écrit 24 lignes à la page. Pas d'annotations marginales. L'orthographe du texte est la suivante : † *Εἰδός* *τοῦ* *φαινομένου* *Παντίου* | *ἡ* *τοῦ* *τῷ* *καὶ* *τοῦ* *ἐξ* *αὐτοῦ* *ἐκ* *ἐξ* *αὐτοῦ*.

L'en-tête montre que ces pages dérivent de R soit directement, soit plus probablement par l'intermédiaire de Corp. Entre les folios 3 et 4, écrits sur du papier, dont on ne peut déchiffrer le filigrane, manque exactement un feuillet. Si les folios 3 et 4 constituent un seul feuillet, — ce que nous ignorons — on en déduirait que le copiste n'eut jamais l'intention de transcrire toutes les *Ennéades*; sinon il aurait pris pour premier cahier un quaternion complet. Le sens de l'addition faite « pour Aristote ou Plotin » nous échappe.

I. A. F. KOLLAR, *Ad P. Lamberti* Comment. de Aug. Bil. Cass. *Vindob.* Supplementum, t. I, 1790, col. 766-768; J. COCHERZ, *Philol. Suevica*, t. 6, 1934² 35, p. 54.

PARSINUS GRAECUS 2082

Olim Riegault *CICCIXXXV*; Dupuy 2252; Clement
Regius 3069. Chartac. 220 x 147 mm. Fol. I-II +
257 + III-V. Saec. XV. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-13).
PLOTINI *Enneades* completae (ff. 15-257) ¹.

RELIURE. — Cuir estampé sur ais de bois. Les fermoirs constitués par trois cordelières ont disparu. Les folios I et V étaient primitivement collés à la reliure et gardent encore la décharge des rebords de cuir. Reliure et folios rongés par les vers. Le folio 50 bis n'est pas numéroté, mais il y a deux folios 37 ; le nombre de folios est donc bien 37.

CAMBERS. — 43 quaternions réguliers comprenant aussi les folios de garde. Les deux premiers (H. I-14) ne sont pas numérotés. Les 41 derniers (H. 15-V) sont numérotés par le copiste de a' à 4a' au bas du premier folio recto et du dernier folio verso de chaque cahier.

FILICRANE. — *Licorne rompante ou persane* (groupe Briquet 9956-9962, notée entre 1405 et 1443), sur fine vergeure, assez proche de Br. 9957 (39 x 42). Venise, 1426) et de Br. 9960 (Hintermaunzen en Bavière, 9957 ? var. simil. : Ravensbourg, 1441) : le type exact n'est pas reproduit par Briquet.

POSSÉSSEURS. — Fol. I, en haut, d'une main antérieure à l'époque de la reliure : + *ἰσὺν* () ὁ θεὸς ποτὶς δ' αὐτοῖς ἐξορίσας ἰσὺς καὶ τὴν πόλιν. Plus *αἰσῶν* | τὴν καὶ ποτὶς καὶ τὴν πόλιν. Plus *αἰσῶν*.
bas : *Plotin*.
Fol. IV, en haut, d'une encre roussée, en assez grands caractères et d'une main qu'on ne retrouve pas ailleurs : + τῆς καὶ τῆς πόλεως καὶ τῆς πόλεως. Plus bas, d'une main plus récente : *Plotinus* (sa écriture est changée en *ἰ*) *Plotin*. *Encre roussée*.

Fol. 1, en haut, les côtes de Rigault (celle-ci biffée par Dupuy), Dupuy et Clément. Dans la marge inférieure : 76.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 155 x 190 mm.; 30 lignes à la

1. *Cat. codd. mss. Bibl. reg.*, t. II, p. 441 a et b; H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 100; H. OMONT, *Inventaire sommaire*, 1886, t. II, p. 190; AXEL DANT, *Obeliskproblemet hos Platonis, Iano, Lindacht*, 1934, pp. 62-63; P. HENRY, *Recherches sur la « Pythagoraison Évangélique » d'Éusèbe et l'édiction parus des œuvres de Platon*, publiée par Eusèbios, 1935, pp. 81 et 93-104; J. COCHER, *Pitoll. Steadion*, t. 6, 1934-35, p. 46; KRAUS, *op. cit.*, pp. 34, 70-71 et 77-119; MANNERTS, pp. 23-24 et Appendice II, p. 46; KRAUS, *op. cit.*, pp. 324-330.

complexes. Si nous ne pouvons donner à tous ces problèmes une solution définitive et certaine, du moins convient-il d'en rassembler avec toute la clarté possible les éléments.

Avec B, J est le plus serré de tous nos manuscrits. En 235 folios de petit format, il condense toutes les *Ennéades*. L'écriture est si fine qu'elle est à peine lisible. Ainsi que le filigrane, elle permet de dater approximativement le manuscrit du deuxième tiers du X^e siècle.

Place de J dans le stemma.

Le fait le plus saillant est que J, de même que V, vient s'ajouter à M comme témoin de quelques-unes des pages de IV, 7 qui manquaient dans l'archétype, mais qu'Eusèbe nous a toutes conservées d'après une autre recension¹. Alors qu'il s'apparente donc ainsi d'une certaine façon à CMV, du groupe y, des variantes, au début peu nombreuses, mais caractéristiques, nous contraignent à le ranger dans la même famille que B et R.

Vita, 2, 38	δεδωκεν των cest.	δεδωκεναι BRJ
I, 1, 7, 21	τὸ	om. BRJ
12, 5	ἐξελποι	ἐξελποι BRJ
I, 4, 2, 33	λοιὺς δὲ	transp. BRJ
7, 29	8 ^e δὲ	8 ^e δὲ BRJ
14, 26	βλένῃ	βλέναι B ^o BRJ
I, 6, 5, 54	φύχῃ	φύχῃ BRJ
I, 8, 2, 10	τοὺς αἵματι	transp. BRJ
2, 27	δὲ B ^o	om. B ^o BRJ
3, 25	εἰ	ἡ RJ ἡ B
4, 20	ἡς B ^o	ἡς ἡ B (del. ἡ B ^o) RJ
4, 21	μόνον ■ βλάψαι	β. ■ μόνον BRJ
11, 1	ἀλλ' - παύρι	om. BRJ
13, 1	καὶ	τὸ καὶ BRJ
13, 20	μεμνημένη J ^o B ^o	μεμνημένη B ^o BRJ ^o
I, 9, 1, 1	ἐξέλεα AE UQ B ^o	ἐξέλεα B(c del. B ^o) RJ
	ἐξέλεα SCMN	om. B ^o BRJ ^o
I, 7	ἐχον add. J ^o B ^o	τὸ αἶμα A. BRJ
I, 8	ἀνθίστα τὸ αἶμα	transp. BRJ
II, 1, 1, 3	δὲ λῶς	transp. BRJ
7, 47	ἀντιόχη τοὺς αἰματός	ἀντιόχη τοὺς α. ἀντιόχη BRJ
III, 7, 11, 45	εἰ γὰρ	εἰ γὰρ γὰρ BRJ
IV, 7, 3, 25	τὴν 8 ^e δὲ	τὴν δὲ BRJ Q

¹. Sur J et M, voir *Recherches*, pp. 93-104; sur J, M et V, voir *Manuscripts*, pp. 231-336 et l'Appendice II, surtout pp. 330-332.

IV, 7, 5, 47	τοὺς βουχολοῦς	τοὺς βουχολοῦς BRJ
5, 48	τοῖς	τοῖς (sic) B ^o R ^o J
5, 51	ἐκτροπῆς AE US	ἐκτροπῆς CM
	βαστομῆς CM	βαστομῆς BRJ
8, 13	χρῆς	χρῆς BRJ ^o R ^o

On remarquera les doubles leçons de cette liste qui apparentent J tantôt à R, tantôt à B. Ce dernier cas paraît plus fréquent, surtout si l'on y ajoute quelques rares leçons où B et J font bande à part, tandis que R n'offre aucune anomalie; la première est surprenante :

Vita, 9, 1	προσκαίματος R cest.	φίλοσοφία προσκαίματος B
I, 1, 7, 1	ἐόντων J ^o B ^o R cest.	ἐόντων B ^o J ^o
7, 12	ἡν A ^o R J ^o cest.	ἡν A ^o B ^o J ^o

Si B, R et J forment une famille, quels sont leurs rapports mutuels ? A défaut de précisions de détail, du moins quelques conclusions négatives s'imposent-elles.

J ne peut d'aucune façon être l'archétype de B ni de R. Ceux-ci sont d'un siècle au moins plus vieux que celui-là.

Inversément B a tant de fautes, qui lui sont propres, qu'il ne peut être l'archétype de J, ni d'ailleurs de R. Quelques spécimens suffiront.

I, 1, 3, 14	τοῖς γὰρ	τοῖς γὰρ γὰρ B
9, 13	οὐδ' αὖτε	οὐδ' αὖτε B
II, 1, 2, 13	αἰματός	αἰματά B
IV, 7, 3, 11	8 ^e	om. B
3, 13	ἀλλ'	om. B
3, 24	τὴν δὲ	ἡ δὲ B
3, 26	τὸν αἶμα	τὸν αἶμα B
4, 1	καὶ	om. B
4, 30	ἡ γὰρ	δ γὰρ B
4, 33	νοεῖν	om. B
5, 32	δύναται	δύναται B
5, 38	πρόλογον	πρόλογον B
5, 38-39	ἀδύνατον - αἶμα	om. B

J est de même indépendant de R. Dans la seule première ennéade, on compte une trentaine de « fautes » de J que ne reproduisent ni J ni B. Contentons-nous de citer les omissions :

I, 3, 1, 15	οὐκ	om. R
I, 4, 2, 9	οὐκ	
7, 8	μή	

I, 4, 13, 11	δρ	om. R
14, 5-6	ῆ περὶ - οὐδὲν	
I, 5, 7, 30	χρῶν	
10, 17-18	καὶ τὸ - αὐτῶ	
I, 6, 1, 31	καὶ	
7, 27	ἔοι	
I, 8, 13, 8-10	οὐ - αὐτογενῶν	

En outre certains titres, notamment celui qui ouvre les *Ennéades*, sont tout à fait particuliers à R. Ni B ni J ne les connaissent.

De plus, un J comme en B, les blancs de R sont comblés et, en J, tantôt bien tantôt mal. On dira que le copiste de J, pour combler ces blancs de R, se sert d'un modèle auxiliaire ; mais alors pourquoi la restitution est-elle parfois fautive, comme en V, 1, 6, 37 et en VI, 7, 19, 7 ?

Enfin J ne présente aucun trouble dans le texte, tandis que III et R ont des troubles communs. Sans doute le copiste est adroit et intelligent — à preuve la restitution qu'il exécute en IV, 7, sans doute il peut avoir trouvé dans la marge du modèle présumé les indications nécessaires ; toujours est-il qu'en R, on l'a vu plus haut, ces indications n'étaient complètes qu'à la fin du *xv^e* siècle. Corp., copié sur R bien après que J fut exécuté, n'a pu éviter tout à fait de reproduire quelques-uns des troubles de son modèle.

Il faut ajouter que J a une courte série de notes marginales inconnues de B, et de R et qui se trouvaient dans l'archétype premier, puisque A les conserve aussi. Mais J n'aurait-il pas connu A ? Hypothèse gratuite qui ne reposerait que sur le seul fait qu'elle est précisément censée expliquer.

En l'absence de collations complètes, les rapports entre les trois manuscrits indépendants, B, R et J, sont obscurs. Le problème se complique du fait qu'ils ne paraissent pas se grouper de la même façon dans toutes les parties du texte.

Dans les premières *ennéades*, outre les leçons communes, on relève une parenté plus étroite entre B et R qu'entre l'un d'eux et J. Déjà le trouble commun à B et à R en IV, 7 et IV, 8 prouve abondamment cette parenté¹, mais ne démontre pourtant

1. H. R. SCHWYZER, *Phaen. Mss.*, t. 86, 1937, p. 359, n. 3, n'ayant pas connaissance du trouble en IV, 7 et IV, 8 (voir la note *Phaen. Mss.*, p. 378), doute de

pas que J ne dérive pas du même archétype ; car il se pourrait qu'au moment où J fut copié, un lecteur ait déjà signalé ce trouble en marge de l'archétype commun à B, R et J. Plus parlantes sont quelques leçons fautives en BR, parfois d'ailleurs corrigées, mais dont J n'offre pas de trace.

I, 1, 1, 7	ὦν B ^{ae} R ^{ms} cet.	ὦν BR ὦν καὶ R ^a
4, 5	προσθήκην	προσθήκην B (alt. η̄ ex aut in alia lit.) R
4, 18	δυστήκεται AE DJQ	δυστήκεται CUS
10, 3	ἐφαγεν ἡμῶν	δυστήκεται B R
IV, 7, 7, 28	ῆ οὐμῶν	transp. R
		ἡμῶν om. B, ante ῆ, add. B ^a et οὐμῶν B R (ῆ R)

La quatrième de ces variantes s'explique si l'archétype BR portait ἡμῶν au-dessus de ἐφαγεν. Détail notable, en B, la restitution de ἡμῶν se fait *avant* et non après ἐφαγεν. Si de pareils faits se multipliaient, on pourrait conclure que B^a corrige d'après l'archétype de B. La leçon ὦν placée par B^a au-dessus de οὐμῶν aurait la même origine ; mais d'où vient alors ὦν καὶ de R ? Est-ce une conjecture ?

A partir de la cinquième *ennéade*, la situation change. A dire vrai, nos collations sont ici trop incomplètes pour citer des variantes communes à B, R et J. Il n'est pas sûr qu'elles existent. On sait aussi que le grand trouble de R en VI, 4 et VI, 7 ne dépare pas cette partie de B due au copiste Bc. Ce qui s'affirme ici c'est l'étroite parenté de J avec R, et cela jusque dans le texte d'une scolie :

V, 1, 2, 3	δρ δέποι	δρ τὸ δέποι R]
3, 1	καὶ δέποι ἔντος	ἔντος καὶ δέποι R]
V, 3, 11, 10	ἔφης	ῆ ἔφης R]
V, 9, 11, 1	περὶ τοῦ (in scholia)	om. R]
VI, 1, 6, 5	μὲν	om. R]
6, 35	χρῶν - ἔσπερον	om. R]
10, 1	ἀφ' ἧς - πούδ	om. R]
11, 7	εἰ δ' ἦτον	εἰ δ' ἔβη R]
14, 2	ὦν	om. R]
14, 10	ἀγογῶν (etiam B)	ἀγογῶν οὐ δὲ ἀνὰ τὸν ἀγογῶν R]
23, 11	κεκλυμένους	κεκλυμένους R
		κεκλυμένους J

notre droit de grouper II avec R et J : « dans scholien nûr die gemeinsamen Lesarten zu spärlich zu sein ». Depuis les trois ou quatre leçons communes citées à la p. 270 des *Recherches*, la liste s'est allongée ; voir plus haut p. 140.

Comme on n'a aucune raison de penser que les copistes de R et de J changent de modèle, on est plutôt porté à croire que le changement de situation est dû au changement de main en B. A ce propos, il convient de signaler l'analogie entre B et E, tous deux dus à plusieurs copistes. Tandis que dans leur première partie B et E s'accordent respectivement avec le texte de RJ et de A, dans leur dernière partie ces deux manuscrits se séparent le premier de RJ, le second de A, ou plutôt n'ont plus les fautes, l'un de RJ, l'autre de A. Plus curieux encore est le fait que dans cette partie Bc et Eb sont positivement apparentés, comme le prouve notamment leur commune et caractéristique « soite » en VI, 8, 21, 11 ἀβουλοφρος.

Quoi qu'il en soit du détail, et de la possibilité de reviser ultérieurement ces résultats, les conclusions suivantes paraissent acquises :

1. Dans leur ensemble B, R et J sont apparentés.
2. Au début, B et R se groupent contre J et les autres manuscrits, bien qu'on relève un cas marquant où J s'accorde avec B contre R et le reste de la tradition.
3. À la fin, c'est B qui rejoint le reste de la tradition : les leçons communes à R et à J sont ici particulièrement nettes et fréquentes¹.

Le copiste J.

Le petit manuscrit J paraît avoir été exécuté par le copiste pour son usage personnel. L'extrême finesse de l'écriture en est déjà un indice. Le fait d'avoir ajouté au bas du folio 13 un curieux texte prophétique, non identifié, et qui n'a rien à voir avec Plotin, en serait peut-être un autre. Le soin surtout que met le copiste à se procurer un exemplaire complet et riche en variantes, l'attention avec laquelle il copie et « corrige » certains textes, tout cela suggère qu'il travaille pour son propre compte. On peut noter ici la manière dont il comble quelques lacunes de son modèle. On se rappelle qu'aux ennéades V et VI, R laisse parfois en blanc quelques lettres. J retrouve parfois la vraie leçon, par conjecture, il semble, puisque ailleurs il corrige ou complète presque certainement de son cru. En V, 1,

1. H.-R. SCHWYZER (*Rheinis. Mus.*, t. 86, 1937, p. 279) a remarqué lui aussi l'écriture parentée de J et de R.

6, 37 au lieu de ἀνολαύει, ■ écrit ἰνο... et J écrit hardiment ἰνολάβει. En VI, 7, 19, 7 il est encore plus hardi : sur la foi d'un ἐρεπον, attesté par R, et qui invitait à chercher une « autre » leçon, au lieu de τὰν περὶ il écrit sans sourciller τὰν πέτρων.

Toute une série de corrections marginales et interlinéaires sont de la main de J. Elles sont de deux sortes. Les unes rectifient un simple lapsus calami ou récrivent un mot sali et ne sont alors généralement pas précédées de γράψεται, ainsi I, 2, 5, 18 ἀποδοσίωv de la marge corrige ἀποδοσίωv du texte, ainsi III, 2, 1, 40 χερσων de la marge reprend le χερσων pâleux du texte. D'autres, beaucoup plus nombreuses, sont de véritables variantes, et proviennent non pas de l'archétype mais d'un manuscrit parallèle. A preuve, semble-t-il, la remarque explicite en marge de I, 6, 1, 50 τὴν ἀλλὰ τὴν τὰ πᾶσι. A preuve aussi la nature de ces leçons : elles ne représentent pas l'état de BRJ, mais celui de la famille CMVNUS. La présence même de la péricope B de IV, 7 suggère que ■ manuscrit était apparenté de près à JMV, qui ont aussi cette péricope. Peut-être était-ce leur archétype immédiat. A ce propos il convient de rappeler que le texte de cette péricope dans chacun de ces trois manuscrits JMV est indépendant de celui des deux autres¹.

Le copiste de J fait attention à ce qu'il lit. De temps à autre il rajoint l'orthographe de son modèle ; parfois il écrit πολυθεῶν au lieu de πολυθεῶν/ἁγίων qu'ont les autres témoins. Là où son modèle portait probablement «² ἀνδρῶν il écrit καὶ ἀνδρῶν³. Ailleurs il transforme ἀνέμωv δὲ θάλασσαν μωρεῖν θάλασσαν en ἀνέμωv δὲ τὴν ἑρεπον μωρεῖν τὴν ἑρεπον. Enfin, prévenant la critique moderne, il biffe un φέρεται redondant⁴.

Ailleurs on ne sait s'il rétablit le texte par conjecture, ou au contraire si, par une voie mystérieuse, il a seul connaissance du texte transmis par l'archétype ou par un exemplaire perdu, plus fidèle que l'archétype même à l'original⁵. Ainsi en I, 2,

1. Voir *Recherches sur Enéeide et Ennéades*, pp. 109-111 ; H.-R. SCHWYZER, *Rheinis. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 283-284.

2. Notamment en I, 4, 5, 6 (ici avec B) ; IV, 7, 4, 9, *Ibid.*, p. 86.

3. VI, 1, 23, 21, *Ibid.*, p. 267.

4. II, 3, 4, 16.

5. VI, 3, 27, 23, *Ibid.*, p. 270.

6. Cette formule même est téméraire. Cet exemplaire perdu peut lui-même avoir été corrigé par conjecture.

3, 24, où tous les manuscrits ont *voëira*, il écrit, avant Kirchhoff et ses successeurs, *voëi re*. En marge de III, 1, 3, 16 le copiste J¹ plutôt que le lecteur J² écrit, au lieu de *ἐνωιας*, l'excellente leçon *ἐνωιας*, et cette leçon est précédée d'un *ῥαδέρα* qui en garantit, semble-t-il, l'ancienneté relative ; ce ne serait pas une conjecture de J lui-même. En marge de F, Ficin écrit pareillement *αἰσῆ ἐνωιας* et dans sa traduction il adoptera cette leçon : *per inspirationem*.

Plus étonnante encore est la leçon *συνοχὸς οὐρὸς* que de toute la tradition directe J seul atteste ; les autres, en III, 7, 9, 2, ont *συνοχὸς*. Mais Simplicius confirme la leçon solitaire de J et depuis Kirchhoff les critiques, qui ignorent J, ont ainsi « corrigé » le texte.

Quelle que soit l'attention ou l'habileté de J, parfois il sommeille. Voici quelques-unes de ses distractions :

1, 1, 2, 10	<i>ἀδύρατον καὶ ἀδύρατον</i>	transp. J
3, 5	<i>πύλονον πύδρια</i>	transp. J
1, 2, 4, 5	<i>καταδύδρια</i>	<i>καταδύδρια J</i>
1, 5, 7, 1	<i>ἐξί μόνον</i>	transp. J
1, 6, 1, 46	<i>τε</i>	om. J
7, 24	<i>πύδρια τὰδρια</i>	transp. J
1, 8, 8, 28	<i>ἀλλὰ</i>	<i>ἀλλὰ ῥα J</i>
9, 7	<i>τῷ</i>	om. J
13, 6	<i>ἀγρόδον</i>	<i>ἀγρόδον ἱόνου J</i>

Premiers possesseurs et lecteurs.

Encore et toujours des énigmes sans solution.

En haut du premier folio de garde, avant que le manuscrit fût relié, une main inconnue, qui ne diffère pas radicalement de celle du copiste, écrit en gros caractères deux lignes bizarres. Ont-elles un sens, ou un lecteur a-t-il simplement voulu essayer son calame fort mauvais ? Quel chiffre percera le mystère de ce gribouillage aux accents mis à l'envers et aux terminaisons étranges ? Est-ce du grec, est-ce du latin ? Ose-t-on lire « Higoumène Théodore de Césarée », et ce nom propre, si c'en est un, est-il suivi d'une formule magique ? De plus habiles reprendront le texte, dont nous ne garantissons même pas la lecture, et l'interpréteront.

Plus tard, une autre main inscrivit au revers de ce premier folio *τῆς κυρίας τῆς ψυχουωτορίας*, c'est-à-dire « la rédemption du Seigneur ».

La reliure, du X^e siècle, a été exécutée dans le même atelier que celle d'un autre manuscrit des *Enchiridia*, le *Mon.* 87. 449. Comme celui-ci a certainement appartenu à Matthias Corvin († 1490), J fit peut-être également partie de ses collections.

Notons encore l'ancienne cote 76, non identifiée.

Enfin le manuscrit vint aux mains d'un lettré qui s'intéressait vivement à Plotin. C'est lui sans doute qui sur le même folio II^v écrivit la notice latine corrigée. Il ne lut pas toutes les *Enchiridia*, du moins il ■ les annota pas toutes. Deux traités surtout retinrent son attention, celui *De l'amour* (III, 5), celui *Des trois hypostases principales* (V, 1). Dans chacun d'eux il n'étudia même que les premiers chapitres ou les passages essentiels ; à mesure qu'il lisait, il proposait quelques corrections un texte, bien légères assurément, comme de changer l'esprit doux en esprit rude ; il soulignait quelques expressions ; de-ci de-là, il notait d'un trait sinueux, d'un fin *ση*, d'un petit dessin ingénieux, quelques lignes plus frappantes. Il parcourut sans doute quelques traités de la quatrième enchiride où l'on retrouve un *ση* de sa main. Arrivé à V, 1, il s'arrêta et de longues notes disent l'intérêt qu'il prit aux textes « christianisants ». C'était un homme prudent, comme en témoignent les *lōus* qu'il multiplie tant pour les corrections que pour les commentaires.

A quelle date remonte cette lecture ? Elle est postérieure à 1492. Ficin est expressément cité au folio 156^v : ■ traduction de *ποδῆ δὲ πᾶν τὸ γεννητὸν καὶ τοῦτο ἀγαθὸν* (= omne vero *genitum* appetit *genitorem* in cuius consecutione fit contentum) fait croire au lecteur de J qu'il faut insérer τὸ γεννητὸν après τὸ γεννητὸν. La reprise *addit*, *legit* est curieuse : en réalité Ficin ne « lisait » pas τὸ γεννητὸν, ne jugeait même pas qu'ils dussent être « ajoutés », puisque ni A, ni F n'ont ici de correction de sa main. Le *genitum* est amené par les nécessités de la traduction¹.

On a une autre preuve que J¹ se sert de la version latine de Ficin. Il en reprend parfois la division en chapitres, ainsi en III, 5, 2 : III, 5, 5 et III, 5, 6.

J est le seul manuscrit où Ficin soit cité. Non seulement Ficin est cité, mais, au même endroit², un autre personnage, d'un

1. Voir *Éléas*, p. 135.

2. Nous devons à la science du Père J. de Chaillet d'avoir pu découvrir cette note et identifier le personnage qu'elle mentionne.

demi-siècle plus jeune, Agostino Steuco, originaire de Gubbio, qui s'appelait en latin Augustinus Steuchus Eugubinus¹. Il mourut en 1548, après avoir occupé la charge de Bibliothécaire de la Vaticane. Ses œuvres complètes², où il utilise Plotin, ne furent publiées qu'en 1578, de sorte que la note qui le mentionne, et qu'il semble falloir attribuer à J², un lecteur distinct de J¹, date sans doute du dernier quart du XVI^e siècle.

Effectivement, comme le remarque J², Steuchus au chapitre XVI de son *De parenti philosophia* citant V, 1, 6, 50-53, au lieu d'écrire *verrova*, complète et altère la phrase en y insérant comme sujet *ro verrovaerov*³.

Les lecteurs J² et J³, comme le copiste J, sont tous des inconnus, ou plutôt des anonymes. On peut supposer que J² c'est Steuco lui-même, que J³ est un de ses héritiers, mais ce sont là pures conjectures.

On le voit, le petit manuscrit J pose plus de problèmes qu'il n'en résout⁴.

1. Sur le personnage voir la récente monographie de Th. FRAUDENBERG, *Augustinus Steuchus aus Gubbio (1497-1548) ... und sein literarisches Lebenswerk, dans Reformationsgeschichtliche Studien und Texte*, Heft 64/65, Münster i. W., Aschendorff, 1935.

2. AUGUSTINI STEUCHI EUGUBINI, episcopi Kisanii, Sedit Apostolicae Bibliothecarii *Opera quae extant omnia*, 3 vol., Summa, 1578. Le t. I. III porte la millésime 1577.

3. Pour tous ces textes, voir le détail aux *États*, pp. 135-136.

4. Deux de ces problèmes, connexes — origine de la péticope II III IV, 7 et des leçons marginales J² — ont été repris sous l'*Épigramme* IX de l'*Appendice* II (pp. 324-339) consacré ■ fragment T, qui n'a d'ailleurs avec eux aucun rapport essentiel. T laisse ces questions où elles en étaient après la découverte de V, lequel en constitue au contraire un nouveau élément; voir pp. 232-236.

CHAPITRE III

LE GROUPE Y

Une bonne moitié des manuscrits complets des *Ennéades* appartiennent à ce groupe. Malgré leur âge récent, et le grand nombre de petites omissions qui en déparent le texte et le caractérisent, leur accord constitue l'un des états médiévaux les plus importants.

Le manuscrit D prend place en ce chapitre parce qu'il n'a ni les leçons de w ni celles de x et qu'il n'appartient pas au groupe 2, mais il forme peut-être une classe à part; seules des collations complètes pourront en décider.

Les leçons essentielles de l'état y ne sont pas trop mal connues, car l'apparat de Creuzer contient des collations, souvent détaillées, de sept de ses témoins, CMVN Ciz. Leid. Vat. Mais comme les trois derniers sont des apoglyphes sans valeur, copiés au XVI^e siècle, et que les trois premiers appartiennent au même sous-groupe, Creuzer ne nous apprend rien sur les autres branches représentées notamment par U, S et Chis. Étant donné que ces exemplaires sont presque toujours dépourvus des vieilles scolies de l'archétype, l'absence de collations complètes rend très difficile l'établissement d'un stemma détaillé. Ce n'est pas une solution que de déclarer péremptoirement, sans avancer l'ombre d'une preuve, que U est l'archétype unique de tout le groupe. On ne résout pas ici le problème en le supposant résolu.

Avec les éléments dont nous disposons, collations personnelles de U et de S, collations de Creuzer, et sondages en quelques points des autres exemplaires, nous ferons effort pour dégager les grandes lignes de la solution en ayant soin de préciser chaque fois le degré de certitude de chaque conclusion. L'indépendance de certains témoins par rapport à U, et la nécessité d'en tenir compte pour l'édition des *Ennéades*, apparaîtront au nombre des

résultats non contestables de l'enquête. Pour ce qui est du reste il faudra se contenter de probabilités ; mais même s'il y a erreur, la reconstitution de l'état y — seul objet essentiel — ne serait pas remise en question. La frange d'incertitude, si large soit-elle, ne doit donc étonner ni effrayer le lecteur, qui pourra, s'il en a le loisir et le goût, débrouiller jusqu'à sa pleine satisfaction telle partie moins satisfaisante de l'enquête.

Autour de U nous rangerons le groupe de Chis. et celui de H, sans oser nous prononcer catégoriquement en faveur d'une filiation de dépendance ; pour Chis. au contraire, il y a présomption d'indépendance. L'étude très poussée de J. Cochez sur ϕ nous dispensera de nous y arrêter longtemps.

Autour de S nous grouperons N, qui paraît bien désormais en être une copie, et O qui l'est sans doute aussi.

Les exemplaires de Tribolès, C et M, vont évidemment de pair et l'appartenance de V à ce groupe ■ a été parfaitement établie par H.-R. Schwyzer, dont on lira avec profit la monographie.

Enfin, tout près de M, autour de Leid. et de Scorb, manuscrits tardifs, se rangent tout un lot d'exemplaires incomplets copiés par un groupe de copistes d'Espagne.

Récemment découvert par H. Dörrie, le fragment T ■ pu encore être étudié dans l'Appendice II. Ce n'est d'ailleurs pas un manuscrit des *Ennéades*, mais d'Eusèbe. Il confirme ou précise certains points de la notice relative à V — notice dont nous n'avons pas cru pouvoir retoucher la rédaction — et, avec V, les *Recherches sur la « Préparation évangélique » d'Eusèbe et l'édition perdue des œuvres de Plotin publiée par Eusèbe*.

MARCIANUS GRAECUS 202

D

Olim Arm. N. Theol. IV, 5; LXIX, 6; LXXXIX, 6. Nunc Colloc. 1023. Chartac. 230 x 165 mm. Fol. 140. Saec. XII. ARISTOTELIS *De anima*, liber I (ff. 1-28^v), II (ff. 28^v-42^v), III (ff. 42^v-62^v), *De motu animalium* (ff. 65-73^v). *De sensu et sensibilibus* (ff. 74-92^v). *De memoria et reminiscencia* (ff. 92^v-98), *De somno et vigilia et divinatione per somnum* (ff. 98-114^v). PLOTINI *Enn.*, IV, 7 (ff. 119-130), I, 1 (ff. 130-137) et IV, 2 (ff. 137-140)¹.

RELIURE. — Moderne, aux armes de S.-Marc. Quatre folios ■ garde, deux devant (add. I-II), deux derrière (add. III-IV).

MOTILATION. — Du folio 1 au folio 114 inclusivement, excepté aux ff. 63-66, au coin supérieur et intérieur de chaque folio, ■ a découpé, après que le codex fut écrit, un rectangle mesurant de 1 à 1,5 cm. de hauteur et de 2 à 7 cm. de largeur. Auparavant, et sans doute pour faciliter l'opération, la partie supérieure et centrale du manuscrit paraît avoir ■ abondamment humectée ; que ceci ait été fait avant le découpage, ou en a la preuve aux folios 63 et 113, où l'on peut lire, en face du trou actuel, les décharges des lettres aujourd'hui disparues. Le folio 96 a perdu la totalité des quatre lignes supérieures. Du folio 1 au folio 106 inclusivement, on a recollé, au xve ou xvie siècle, un petit morceau de papier sur les trous, et du folio 1 au folio 46, on a récrit, sur les deux côtés de ces pièces, mais non en 45°, les phrases mutilées.

POSSESSEURS.

Fol. 1. En haut, à gauche, en rouge : 129. Dans la marge intérieure plusieurs annotations que l'on peut répartir en trois groupes.

I. Encore tout à fait pâle, presque illisible : ff. et en dessous : 67. En dessous de ceci : ff. (le f est sahi). A droite de la marge : le (*Besarto-ais* ?).

II. Cette main écrit *ἐν τόμῳ* ... (5 ou 6 lettres grecques illisibles) et biffe le 67 et le ff. mentionnés. Sous ce dernier groupe elle écrit 68, qui sera ensuite biffé, et en dessous encore : 70.

III. Plus à droite : *Aristotelis* | *de anima et de motu animalium* | *de divinatione per somnum*. Puis : *réinos ff* (chiffres biffés). En dessous : *Locus*

1. A. ZANETTI, *Græcia D. Marci bibl. codic. mis.*, Venise, 1740, p. 113 : F. CARUZZI, *Plotini opera*, t. I, pp. XLIV-XLV ; MOLLER, *Hermes*, 1879, p. 95. pp. 113-114 ; J. COCHEZ, *Philolog. Sweden.*, t. 6, 1934-35, p. 49.

on ne trouve, sur la rive, entre ces deux ponts une église de saint Césaire¹.

Dans la bibliothèque de Bessarion, D occupa successivement diverses places et le folio 1 porte en conséquence non moins de quatre cotes successives, 67, 68, 59 et 49. L'ordre chronologique exact dans lequel elles se suivent n'est pas connu, mais leur nombre même fait croire que le manuscrit pourrait bien être un des premiers qu'acquît le Cardinal.

Comme pour le MarcB qui lui appartint également, Bessarion n'annote ici que le début du *Lept phurys* d'Aristote et se contente plus loin d'écrire en marge quelques rares *σγ*.

Au début du XIX^e siècle, pour Creuzer, W. Rinck a collationné le traité I, 1 et J. Morelli le traité IV, 7². Müller a refait cette collation, mais, dit-il, sans aucun profit³. D est un des quatre manuscrits qui servent de base à son édition de 1880-82.

1. Sur une indication du Père J. Simon et avec l'aide érudite du Père R. Fauti nous avons pu identifier au dernier moment l'église dont parle ■ note. Il s'agit de S. *Cesari de arenula* (ou della Regola), située entre l'actuel *Ponte Fabricio* et, au N.-O., le *Ponte Rotto* du moyen âge, l'actuel *Ponte Sisto* reconstruit en 1474 sur les ordres de Sixte IV; voir par exemple H. Ganss, *Storia di Roma e dei Papi nel medio evo*, vol. I, Rome, 1908, Desclée, Livre I, chap. 5, n° 110, p. 119, et surtout C. Hülsen, *Die Kirchen des hl. Caesarius in Rom*, dans les *Miscellanea Fr. Ehrle*, Rome, Vatican, 1923, t. II, pp. 393-395; Id., *Le Chiese di Roma nel medio evo*, Florence, Olschki, 1927, pp. 230-231. Dans le *Libor annuarius* de l'*Arciconfraternita del Gonfalone* de 1470 (= Archiv. Vatic., Diversi E, f. 12-12^v) entre *in sancto Martinello* et in ■ *panulo della Regola* on trouve in *scō Cesari* (sic) | *Per l'aita de pietro tenlo* (ces cinq mots, biffés) *tenso et* (sic) *posto* | in *scō panulo della regola quis de sotto*; le service funèbre s'est fait dans l'église voisine dont dépendait déjà alors, semble-t-il, S. Césaire. On comprend qu'elle n'ait eu qu'un recteur « temporaire ».

2. Creuzer, *Plotini opera*, t. I, p. XLV, note h.

3. Müller, *Hermae*, 1879, p. 113.

SCORIALENSIS φ. III, II

Chartac. 223 × 154 mm. Fol. 254. Saec. XIII-XV. *Miscellaneus*. PLOTINI excerpta *Em.*, IV, 7, 10 ad finem; I, 1, 10 ad finem; IV, 2 (ff. 184-188).

Ce *miscellaneus*, dû à diverses mains, ne nous est connu que par la courte description qu'en donne Cochez. Celui-ci le range auprès de D. Le fait même que les trois extraits plotiniens proviennent des trois seuls traités transmis par D, et dans le même ordre, confirme cette manière de voir. Il est infiniment probable même que ces extraits sont copiés directement sur D, et, puisqu'ils datent de la seconde moitié du XV^e siècle, il ne serait pas étonnant qu'ils aient été exécutés à Venise.

1. E. Müller, *Cat. miss. grecs de l'Escurial*, 1848, pp. 172-176; J. Cochez, *Plotin. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 50.

Chartac. 222 x 150 mm. Fol. 440 + I. Daniel scripsit anno 1460. *PORPHYRII Vitis Plotini* (ff. I-15). *Tabula generalis* (ff. 16-16^v). *Plotini Enneades completae* (ff. 16^v-440)¹.

RELIURE. — Cuir rouge ; au dos, les armoies de Pie IX et du Cardinal bibliothécaire Angelo Mai (1853-54). Sur les tranches, arabesques ; sur les tranches latérales et supérieures, un cercle vide ; sur les tranches inférieures un cercle dans lequel on lit, en trois lignes : *Mai* | *1853* | *54*.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 35 cahiers (H. 1-1), quaternions, saut g (H. 65-70) qui est un ternion et ve' (H. 43-1) qui est un quinion. Le copiste a numéroté les cahiers de a' à u^6 en bas et au milieu du dernier folio. Le correcteur U¹ a écrit le chiffre ve' au premier et au dernier folio.

PAPERS. — Deux variantes d'une seule marque de filigrane, *Chas & d'Est. rouss*, groupe 3526 à 3549, au sujet duquel Briquet, t. I, p. 228, écrit : « Cette marque, d'un dessin aussi conventionnel que celui du chat à quatre roues, a été d'un long usage, et le papier qui le porte a été transporté fort loin de son lieu d'origine. La présence presque continue de ce filigrane : Fabbrano, de 1424 à 1470, fait supposer qu'il a été employé par un battoir de cette localité... Le type le plus fréquent, et de beaucoup le plus abondant, est celui des 3528, 3533, 3536 et 3540 ; les autres se présentent plus rarement ».

C'est à deux de ces types plus rares que ressemblent, et de très près, les variantes de notre manuscrit, soit à Br. 3543 (41 × 58, Sienne, 1421; var. simil.: Fabriano, 1424; Chambéry, 1428-31; Gênes, 1428-58; Narbonne, 1432), soit à Br. 3544 (42 × 59¹, Luques, 1434; var. simil.: Danneberg, 1452-56; Lille, 1456-74; Rome, 1459-60; Luques, 1463-79; Ulm, 1473; voy. Jansen (n° 131), Mayence, 1473).

Les quat. *is'-y'* (ff. 119-134) sont faits d'un autre papier : le grain est différent, le char à deux tons est plus petit et présente des détails qui le distinguent nettement du type 3543-44.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 135 × 85 mm. : 29 lignes à la page. En-têtes et initiales rubriquées, ni plus laides ni plus élégantes que celles des autres manuscrits des *Ennéades*. En haut vers la gauche, au premier

1. H. E. Möller, *Hermes*, t. 14, 1879, p. 99; C. Stokmalo, *Cod. Urbinas* et *Bibl. Vat.*, 1895, pp. 68-69; J. Cocheru, *Palae. Suedan.*, t. 6, 1934-35, pp. 37-39, 43-44; H. R. Schwaner, *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, p. 279, pp. 372 et suiv.
2. Stokmalo, *Cod. Urb.*, p. 68, écrit: « Inscriptiones minusculis rubris, litterae initiale grandiores ex eodem colore inquinatae sunt potius quam ornatae ».

folio de chaque cahier, le copiste Daniel fait une croix. En marge des titres, numéros d'ordre, de a' à y8' i.

Texte. — Fol. 1, après *ἰν ὀφθαλμοῖς*, Daniel commence *Προφῆτου ἀπὸ τοῦ Παύλου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ*; des 4, 15 ἀνὰ ὀφθαλμοὺς τὸ ἔργον. Le fol. 1^{er} est blanc. — Fol. 16: *Παύλου φιλοσόφου, ἀνδρὸς καὶ κατὰ τὰς ἐπιστολὰς ἐμπροσθέν τῶν βιβλίων ποικίλων, ἐκείνῳ α',* suivent les titres des traités, sans incipit; numéros de α' β γ δ (= 53) : 1, 3 est numéroté β' ainsi que 1, 2. *Ἰσχυὶ θεοῦ*, en rouge. Fol. 17: *Παύλου φιλοσόφου ἀνδρὸς ποικίλων, Π' α'.*

— Fol. 6 *descriptus*. — Au folio 213^v l. 6, le copiste passe la scolie relative à Eutrochius et relie immédiatement à *ostendit* les mots IV, 4, 30, i *non d'indeb*, mais en marge il fait une petite croix. — Le traité IV, 1, écrit à la suite de III, 9, au folio 17^v est répété après IV, 2, au folio 174^v.

SUBSCRIPTION. — Au folio 440, à l'entree d'une sainte et de ses relations avec les saints et les anges | (le)il rō dūpou 'cal dūpou nōus rōi tēpou
nōus | dū dūpou nōus tēpou nōus.

ANNOTATIONS MARGINALES.

De première main elles sont ratissées. Daniel écrit pourtant deux scolies, la première au folio 85, à l'encre rouge en marge du titre de II, 9, *Aux gnostiques : Iuornuots dyon qûas douruours*. La seconde, passée inaperçue lors de la préparation des *Diels*, ne contient qu'un mot, *dyon*, au folio 433, en marge de VI, 9, 3-24.

Lorsqu'il fait une faute et qu'il la remarque, Daniel la corrige très proprement en ajoutant en marge la lettre ou les lettres qui manquent. Plus rares encore sont les corrections dans l'interligne ou à même le texte : on en a un exemple au titre de V, 4, *États*, p. 21.

Une seconde main (?), celle d'un lecteur plutôt que d'un réviseur attitré, réécrit en marge quelques mots mal copiés, ainsi :

1. 4, 12, 10-11 εἰς τὴν ὕψιν ὕψιν.
1. 5, 2, 7 τὴν τοῦ ἐν ὕψιν
α ὕψιν. vel ὕψιν.

11, 2, 132 *republican. aet. 135*

En marge le même personnage — est-ce le copiste peut-être qui se fait lecteur ? — note par deux points un leçon, par quatre points ou quatre points et une virgule un passage qui l'intéresse. Voici, vu l'importance de U, une liste de tous ces signes, équivalents à des *sig.*. Pour retrouver le classement des manuscrits apparentés il peut être précieux d'en avoir le dénombrement complet, qui ne figure pas au chapitre X des *États*.

1. STORRAJOTO, *Codd. U^{rb.}*, pp. 68-69, se trompe quand il signale des erreurs dans cette numérotation et dans la répartition des traités en ennéades. 1, 9 qui termine au f. 53 par *ἑξήκοντα* est bien le neuvième traité, 9^e et 11, 1 qui commence au f. 53, est bien le dixième, correctement marqué 5.

- Vita, 24, 13 *δεχθας μεν* U13
 I, 1, 8, 4 *κρουει μεν* U19^r
 I, 2, 2, 13 *πολυκαι αγραυ* U22^r Chis. 31^r
 I, 4, 3, 20 *δυσωμους τοι* U29
 I, 16, 10 *δοβας γαρ και Ιθατων* U35
 I, 8, 1, 9 *νοος μεν γαρ* U44^r
 I, 9, 1, 13 *ειμυγμενος χρονος* U53
 II, 2, 1, 38 *οιδε παρ φικου* U59
 II, 4, 9, 2 *οι γαρ διη το αν και το ποσι τωτρω* U72^r
 9, 5 *η ποσις ατη ο ποσι* U72^r
 10, 31 *οιδε ατη η υλη αμφορος* U73^r
 II, 5, 3, 38 *και ελεγετα τε πδρα* U79 Chis.
 II, 6, 2, 14 *αλλε το εδος ποσις σγ* U81
 II, 9, 1, 24 *γελου γαρ* U85^r
 9, 6 *δερτος ο δωδε βλος* U90^r
 15, 38 *αρετη...* *θεου δεινους* U96
 III, 1, 2, 17 *δουκεται ποσι τε δτρα* U100
 2, 24 *την τοι ποσις φεραι* U100
 10, 2 *κατ αβας μεν πδρα* U104
 III, 2, 4, 20 *ποσις γαρ αν ηδε* U107
 4, 47 *οι δ δυαδοι μινι εδιδαντες* U107^r
 6, 2 *οιδε κρουει το δυαδι* U108
 8, 35 *οι δ δινυδερτες κροτων* U110
 8, 37 *οιδετα γαρ ερ πολειαν* U110
 9, 13 *τοις ειδρας τοις δυαδοις* U110^r
 15, 53 *μινι γαρ τοι σπουδαυ σπουδατωι* U114
 III, 3, 5, 15 *ειμυγμενη* *ανδ τοι χελονος* U120^r
 III, 5, 6, 42 *δελιαν μεν τινος σιμματος* U130^r
 III, 6, 2, 49 *αλ ελφρεται τοις εδων* U134^r
 9, 31 *το βλαττωμεν οδχ αν τοι τοχφρος* U140^r
 12, 56 *και σιμα σερχωμετωαν ατην εδρα* U143
 III, 7, 1, 14 *μασφαιαν φιλωδων* U149
 6, 30 *ελλο μεν φιλωδωφ, ελλο* *ο δ αηφιδε* U152^r
 6, 52 *μηδε τοι κελου ανρη* *ειδηφεινα* U153
 8, 60 *αητοι κωφοτες διδωτγια ερ χρονω* U155
 9, 25 *τι το μετροειν εττα* U155^r
 9, 51 *ο δ αηφιδε ο μετροτας* U156
 9, 75 *δινεπον δε τοι χρονω διτος* U156^r
 11, 2 *διδεταν* *αν τοι αλινος* U157
 11, 20 *αλινος εινερα τοι χρονω* U157^r
 11, 45 *ει γαρ αλιν εττα ζων* U158
 III, 9, 1, 36 *ο αν τοι εργον, η δαδωτα* U170
 IV, 7, 1, 20 *αν τοι πδρα διδωτα* (sic) U236
 Les deux dernières enclitiques ne contiennent aucun de ces signes.

Tout récent qu'il soit, le manuscrit U, copié par le moine Daniel est, avec F, l'un des exemplaires dus à Jean Scouta-

riétés, le plus ancien manuscrit daté des *Ennéades* : ils sont l'un et l'autre de 1460.

Avec S d'une part, C et M d'autre part, U paraît être le témoin le plus autorisé d'un archétype perdu qui eut une nombreuse descendance et dont la principale caractéristique est l'abondance de petites omissions, dues pour la plupart à l'homoioteleut. J. Cochez fait de U l'archétype même de ce groupe, qu'il appelle le groupe « crétois » du fait que quelques-uns de ses membres ont été exécutés en Crète.

L'existence même de l'état Y est hors de doute et la meilleure preuve qu'on en puisse donner est l'insertion, dans le texte même, d'une ancienne scolie à I, 6, 2, 5. D'après Creuzer, CMNV Leid. Ciz. Vat. et, d'après nos propres collations, non seulement U, mais S reproduisent ainsi, à une place induite, la glose à *ανδρα*. Ce petit fait insolite équivaut, comme indice de classement, aux troubles propres à AE et BR, et vaut à lui seul une longue série de variantes ou d'omissions. Néanmoins, voici quelques spécimens de ces dernières, d'après les appareils publiés, complétés de quelques collations personnelles.

- | | | |
|----------------|-----------------|-----------------------------------|
| I, 1, 12, 14 | ειπερ | δρεπ USCMN Ciz. Vat. |
| 12, 15 | φιλωδοφαιαν | οφλαιαν USCMN |
| I, 2, 1, 20 | επει και | transp. USCMN Leid. |
| 1, 37 | ειματωρ | ειρ αμωρ USCMN Leid. Vat. |
| 2, 26 | δυσωμους | δυσωμους USCM |
| 3, 24 | η φουρη | η τρε φουρε USCMN Ciz. Leid. Vat. |
| 3, 27 | αν φουρη | ερ τη φουρη USCMN Ciz. Leid. |
| I, 4, 6, 23-24 | μελλον-τωματης | om. USCM Ciz. |
| 6, 29 | εματταν | om. USCMN Ciz. Leid. |
| I, 7, 2, 6 | εδος | εδωδων USC Ciz. Leid. Vat. |
| I, 8, 1, 6-7 | ει εττα-τωιν | om. USCMNV Ciz. Leid. Vat. |
| 8, 14 | δρεπ-επηρεν | om. USCMNV Ciz. Vat. |
| 13, 8-9 | οιδε-αυτοκρατωρ | om. USMNV Ciz. Leid. Vat. |

Il n'y a pas de raison de s'arrêter, d'autant que si le nombre d'omissions est considérable, les autres « écarts » de Y par rapport au texte reçu sont en nombre encore plus considérable. Le tout est de savoir si le texte reçu est le bon. Car toutes ces variantes ne sont pas pour autant des « fautes ». Creuzer fait remarquer par exemple que cet *εματταν* en I, 4, 6, 29 a les allures d'une glose ; le texte authentique serait ici celui de Y ; au lieu d'« omission » de Y, il faudrait parler d'« addition » des autres groupes.

I. 1., 7, 14 *ἀναβαίνω* etiam U
 8, 9 *ἐνοχοῦμαι*
 II. 4 *πρὸ*
 11, 7 *πρὸς*
 12, 9 *αὐτῆς*
 I. 3, 2, 3 *δὲ* AE BRJ Q U
 6, 14 *τῇ* φρονέει
 I. 4, 3, 16 *ἀντιδιδίμηται*
 ἀντιδιδίμηται U
 6, 15 *ῥα* U
 II. 1, 8, 23 *πρόφεται*
 II. 2, 1, 25-26 *ὅτι* *δὲ* *πρωτοῦ* *om.* SN Val.
 ἀντιδιδίμηται SCMN Leid. Cir. Val.
 om. SCM Val.
 φφεται SN Val. *πρωτοῦ* Cir.
 om. SN Val.

que Cet M, et notamment Chis. et T, est établie en outre par les deux seules scolies de U, en II, 9, tit. et en VI, 9, 3, 24. Ecrites par Daniel on ne les retrouve, la première qu'en E, C et M, la seconde qu'en B, C et M.

1, 2, 1, 5 φρονεμεως γενομεθα AE BRJ Q
φρονεμεως SMN Ambros. φρονεμεθα U Clz.
5, 1 alt. η om. U
7, 9 κεκαθαρθεαι * καθαρθεαι U
1, 4, 2, 32 ε¹ AE BRJ Q ps η U om. SCM Vat.
4, 2 ε ταυτην ε² ταυτην U Clz.

Ib1

Dans tous ces cas, S ignore la leçon de U et n'en dérive donc pas.

Y, I, 1, 17	<i>afria otiam CMV</i>	<i>dentia</i> US Cl. Var.
7, 15	<i>dekhou kal - p'p'vuta m'p'</i>	om. US Cl. Var.

A la ligne suivante la situation est renversée, et nous citons cette variante à titre de symbole plutôt que de preuve — laquelle preuve serait facile à refaire — car elle a été faite par Schwyzler :
V. 1. 7. 16 *äretöos - obotäos meq³ etälm* US om. GAV.

10 U ne dérive d'aucun autre manuscrit du groupe Y.
20 U n'est pas l'archétype de S ni de CMN.

3° Dans le groupe y, S et U sont étroitement apparentés.

5° Il y a de même une parenté spéciale entre Ciz. et U ; α., Ciz., on le prouvera, dérive de T, qui lui-même paraît copié sur Chis.

60 Les quelques variantes où N est explicitement cité semblent exclure qu'il soit une copie de U, mais non qu'il soit une copie de S.

Si l'on compare les signes de lecture de U¹ avec ceux des autres manuscrits, on voit qu'ils coïncident plus d'une fois. Sans doute ce peut être là une véritable « coïncidence », mais il n'est pas exclu que U¹ ait disposé d'un autre exemplaire, grâce auquel

1. SCHWYZER. *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 277-278.

il aurait eu l'attention attirée sur certains passages des *Ennéades*. On aura remarqué l'abondance de ces signes de lecture au traité III, 7, *De l'écrit et du temps* et le fait qu'il n'y en a pour ainsi dire plus dans les trois dernières *ennéades*. Le lecteur a interrompu son étude de Plotin.

Le célèbre libraire Vespasienus a signalé cet exemplaire des *Ennéades*¹ et, à la fin du xve siècle, on le trouvait catalogué sous le n° 39 dans un *Index Vechio*².

1. STORRAJOLO, *Cat.*, p. xxii.
2. STORRAJOLO, *Cat.*, p. cxliv.

CHISIANUS GRAECUS 19

Ch.

Olim R. IV, 19; 34; 346. Chartac. 215 × 142 mm.
Fol. 436. Saec. XV. PORPHYRI *Vita Plotini* (ff. 1-22).
Tabula generalis (ff. 23-23^v). PLOTTINI *Ennéades* complètes
(ff. 24-434)¹.

RELIURE. — Cuir rouge aux armes d'Alexandre VII (Chigi) (1655-1667). Au dos : *Plotini Vita et Ennéades*; plus bas, les parties constituant les armoiries des Chigi, et, en-dessous, à l'encre noire : 30, changé en 34^v; voir folio IV. Les fibules dorées représentent des glands, marque de la famille de Chigi-de La Rovere. En avant des folios anciens, quatre folios de garde, récents (= add. I-IV), dont le premier est collé à la reliure. Le copiste a numéroté les folios n° à 97, de a' à 98', en sautant par mégarde les numéros 95' et 97'. Le f. 436 bis est coupé; le talon est collé au folio V.

CANTINE. — 55 cahiers numérotés par les copistes de a' à 98' (ff. 1-431) au milieu et en bas du premier folio, et, de a' à 98' (ff. 1-71), également en bas du dernier folio verso. Quaternions réguliers, sauf a' qui ne compte que sept folios, et 98' qui n'en comptait que six.

FIDELITÉS.

I. Quat. a'-i' (ff. 1-79) : *Ave avec fêles penées*, variante simulacre de Briquet 80g (Santa Fiora, près Siennese, 1410; var. ident.; Provence, 1499; Hollande, 1415; Perpignan, 1418-25; Cologne, 1419; Alfort, 1420; Putte (Pays-Bas), 1422; Luques, 1423; var. simil. sur papier 41,5 × 59; Chantebéry, 1421-24; Bois-le-Duc, 1422; ms. de 1417, 1423/30. Voir *Tour.* 87, 232).

II. Quat. 10'-xy' (ff. 80-103), ainsi que le feuillet 1-8 (ff. 24 et 31) du quat. 8' : *Petites ciseaux* à couteaux presque parallèles. Le type n'est pas signalé par Briquet; sur le « parallélisme » des ciseaux, cf. Br. 3634 et 3716.

III. Cahiers 10'-100' (ff. 104-436) : *Grands ciseaux*, var. simil. de Br.

1. MONTAUDON, *Diarium Italicum*, p. 238 : « Plotinus in codicibus xiv saeculi, (cité par FABRICIUS-HARL., *Bibl. Gr.*, t. V, p. 699, n., repris par CERVIN, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. xxxviii, n.); G. FRÉLON, *Stud. ital. di Filolog. class.*, t. 15, 1907, p. 325, n° 9; P. FRANCHI DE' CAVALLERI, *Cat. codic. Cnr. 87*, 1927, pp. 27-28; MÜLLER, *Horae*, t. 14, 1879, ne cite pas ce manuscrit; J. COCHET, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, pp. 39 et 44; *Etats*, p. 34 et pp. 375-380.

2. FRANCHI DE' CAVALLERI, *Cat.*, p. 28, lit. lat. 81.

3. FRÉLON, *Stud. ital.*, t. 15, p. 325, écrit à tort : « ff. singula desunt post 85, 92 ».

568 (Rome, 1454; var. simil. : Rome, 1456-60; Naples, 1459; Sal. boarg, 1462; Péronne, 1458).

POSSESSEURS.

Folio IV : R. IV. 19 et 34, ce dernier chiffre étant le numéro d'ordre du manuscrit dans la bibliothèque avant qu'à la fin du XVIII^e siècle V. Germain en fit l'inventaire *ker' d'hyppocr' 1*.

Folio II, vers l'extrémité droite : 346.

MINIATURES.

Folio 1, miniature grossière à l'encre jaune et rouge, de 12 x 7 cm., occupant onze médaillons dont six disposés en cercle. Ceux-ci contiennent chacun un animal : les deux médaillons supérieurs, deux vautours ; les médaillons intermédiaires, celui de gauche, une cigogne, celui de droite, un aigle ; les deux médaillons inférieurs, celui de gauche, un chevreuil, celui de droite, un lièvre. L'initiale II, haute de 55 mm., est artistiquement dessinée à l'encre ordinaire.

Folio 24, dans le même style, miniature de 10 x 4 cm., en forme de 8 horizontal formé par deux serpents dont l'un mange la queue de l'autre. Ces miniatures reproduisent peut-être celles d'un archétype de date plus reculée.

COPISTES ET MARGES EN PAGE.

Copiste a : ff. 1-76, *Vita*, 1, 1-II, 1, 2, 5 très fréquents, *troi onques*. Surface écrite : 155 x 95 mm. : 20 à 22 lignes à la page. Écriture large et forte. Le copiste numérote les cahiers au début et à la fin : il ne fait pas de croix au-dessus des folios. Pas de scolies, deux *on'* (ff. 32 et 33).

Copiste b : ff. 76-434, II, 1, 2, 6 *presque* déd. — VI, 9, fin *ph'p' m'one* *sp'p' m'one* : *✱*. Surface écrite : 182 x 100 mm. : 26 lignes à la page (ff. 76-79 : 28 lignes). Le copiste numérote les cahiers seulement au premier folio. Il fait une croix, dès le f. 76, sur chacune des pages qu'il écrit : seules quelques pages, qui suivent le folio 106, font exception.

Aussi bien dans a que dans b tous les titres manquent, y inclus ceux de la *Vita*, de la table générale et en particulier de chacune des six candelés. Parfois un espace blanc est laissé pour ces titres, mais après IV, 4, 30 (f. 225, l. 29), la division entre *on'et'ou' et é'ad'ou'* est indiquée seulement à la fin d'une ligne par un petit trait ondulé. L'initiale de chaque traité est rubriquée, *mi* celle de I, *ni* (f. 307) et de I, 8 (f. 63). Quelques traits sont accompagnés en marge de leur numéro d'ordre, à savoir II, 3-9 (f. 25-31) : III, 1 (f. 107) ; III, 3 et 4 (f. 107 et 108).

1. *PARTE DE CAVALLERI, Cat. cod. Chis. f. pp. ix et 27.*

2. G. PIZZAROLI, *Stud. ital. di Filolog. class.*, t. 15, 1907, p. 323, écrit : « *Omnia deinde Purpur. vitas (f. 1) et Eudandus (f. 24) praemissae, tum libere libellae (solummodo celle du f. 1) antiquiora scribendi rationem pure se habent : ita et significans talia rubricationem ex vestigiis archetypo expressisse* ».

ANNOTATIONS MARGINALES.

Le copiste b a fait quelques corrections à son texte et a écrit verticalement en marge quelques passages barbouillés. Il écrit de même verticalement quelques très courtes scolies ; nombreux *on'* de sa main. Deux *on'* du copiste a.

Voici un relevé de ces notes de première main : entre parenthèses, nature du texte visé ou concordance avec d'autres manuscrits.

- I, 2, 13-14 (f. 32) : 4, 13 (f. 33).
- II, 3, 6, 18-19 (f. 84) : II, 4, 9, 5-6 (f. 93) (avec M, sur *mo'ons on'* *on' mo'os*) ; II, 5, 3, 39 (f. 99) (toutes choses dans le *voit* sont *é'p'p'ou'*) ; II, 9, 15, 32-39 (f. 1167) (avec scolie AE).
- III, 2, 2, 17 (f. 126) (avec AE) ; III, 3, 6, 31-32 (f. 141) (p'ns de AE) ; III, 5, 8, 2-3 (f. 1507) : 9, 19 (f. 151).
- IV, 3, 6, 22-23 (f. 1937) (la puissance la plus grande est celle qui a *petit pas en ag'ssant*) : 22, 1-2 (f. 2027) (avec A) ; IV, 5, 2, 1-6 *on'* *on'* *ph'p' d'hyppocr' (f. 236)* : 7, 17-27 *on'* *on'* *d'hyppocr' (f. 2407)* : IV, 8, 2, 44-45 (f. 2337) (avec scolie de AEBR).
- V, 1, 2, 35-36 (f. 261) (avec AE) : 8, 3-4 (f. 2647) (avec E) ; V, 3, 9, 5-6 (f. 2737) : 12, 23-24 (f. 2757) (sur *d'hyppocr' (f. 282)*) ; V, 4, 2, 27-35 *on'* *on'* *d'hyppocr' (f. 2807)* (on' AEBR) ; V, 5, 1, 62-66 *on'* *on'* *d'hyppocr' (f. 282)* (on' AEBR) : 7, 29-30 (f. 2857) (avec AE) : 9, 1-2 (f. 286) : 13, 4 (f. 2887) : V, 6, 5, 9 (f. 291) (avec scolie de AE) : 6, 4 (f. 291) (aucun *on'* ne possède à son tour un *acte*) : V, 8, 3, 23 (f. 293) : 4, 7-8 (f. 293) : V, 9, 1, 8-9 (f. 3017) : 3, 25-26 (f. 3027) (les quatre éléments) : 4, 5 (f. 3027) (la cause est nécessairement un être en acte) : 5, 7-8 (f. 303) (sur *d'hyppocr' (f. 3047)* (probablement encore sur *d'hyppocr' (f. 306)*).
- VI, 1, 13, 3 (f. 3147) : VI, 2, 8, 24 (f. 320) (sur la métaphysique du mouvement) : VI, 3, 9, 4-5 (f. 342) (les quatre éléments) : 18, 13 (f. 3477) : 22, 3-4 (f. 3507) (définition de *nécessité*) : VI, 4, 1, 23 (f. 3547) : 8, 3 (f. 3587) : VI, 5, 6, 15 (f. 367) : VI, 6, 4, 5 (f. 373) : 8, 38 (f. 3737) : VI, 7, 1, 53 (f. 385) : 35, 26 (f. 4057) : 37, 26-27 (f. 407) : VI, 8, 14, 39 (f. 4207) : 9, 3, 34-35 (f. 427) : 4, 11 (f. 428) : 9, 19-28 *on'* *on'* *ph'p' (f. 433)*.

Un lecteur, peut-être Scolarius, a revu la première moitié du manuscrit, et comble surtout les lacunes, particulièrement fréquentes.

Le sous-groupe Chis., T et Ciz.

Parmi tous les manuscrits du groupe y, c'est à U d'une part, à T et à Ciz, d'autre part, que Chis. s'apparente le plus nettement, un point qu'on est tenté d'en faire un chaînon intermédiaire entre U et T, celui-ci étant alors lui-même l'intermédiaire entre Chis. et Ciz. De ces trois manuscrits, Ciz. est le seul qui ait été collationné en entier ; c'est donc à lui qu'il faudra bien comparer les deux autres. Au début T fait défaut.

<i>Yika</i> ,	1, 9	<i>αααααααα</i> etiam USNOH	<i>αααααααααααα</i> Chis. Ch.
	2, 23	<i>αα</i>	om. Chis. Chz.
I, 1, 1, 13	<i>αααα</i>		<i>αααα</i> Chis. T Chz.
2, 2	<i>αα</i>		om. Chis. T Chz.

La parenté est marquée. D'autre part Chis. ne saurait être une copie de T, comme le montrent les variantes suivantes:

IV, 7, 1, 12	<i>αααααα</i> etiam Chis.	<i>αααααα</i> T Chz.
1, 17	<i>αααααα</i> - <i>αααααα</i>	om. T Chz.
1, 19	<i>αααααα</i> - <i>αααααα</i>	om. T Chz.
1, 23	<i>αααα</i>	<i>αααα</i> T Chz.
2, 16	<i>αα</i>	<i>αααα</i> T Chz.
2, 23	<i>αααααααα</i>	<i>αααααααα</i> T Chz.

Afin de réunir au même endroit toute la documentation, nous ajoutons ici une liste de fautes de T et de Chz., sans avoir cependant pu contrôler le texte de Chis. qui en a peut-être quelques-unes.

I, 8, 2, 29-30	<i>αααααααα</i> - <i>αααααααα</i>	om. T Chz.
III, 8, 9, 10	<i>αααααα</i> etiam T	om. Chz.
9, 36	<i>αααα</i>	om. T Chz.
9, 54	<i>αααααα</i>	<i>αααααα</i> T Chz.
10, 10	<i>αααααααα</i>	<i>αααααααα</i> T Chz.
10, 27	<i>αααααααααα</i>	<i>αααααααααα</i> T Chz.

Chz. se distingue par un nombre considérable d'omissions: l'apparat de Creuzer ■ signale une presque à chaque page. Et, d'après nos sondages, T en a tout autant. Chis. en ■ beaucoup, mais un lecteur, Chis.³, que le Cardinal Mercati nous dit être le patriarche Scolarios, a revu la première moitié du manuscrit et comble les lacunes, ainsi:

I, 1, 3, 8	<i>αααα</i> Chis. ■■	om. Chis. 25
I, 4, 10, 25-26	<i>αααααααα</i> - <i>αααααααααα</i>	om. Chis. 46
III, 1, 7, 15-16	<i>αααααααα</i> - <i>αααααααααα</i>	om. Chis. 124 Chz.
III, 5, 3, 17	<i>αααααααα</i> - <i>αααααααααα</i>	om. Chis. 147 Chz. NVal

Résumons. La parenté de Chis., T et Chz. est certaine, et Chz. étant d'un siècle plus jeune, ne saurait être le modèle de T, avec lequel il a plusieurs particularités communes. Bien que l'indice décisif n'ait pas encore été découvert, il est sage de faire de Chz. une copie directe de T.

T lui-même ne saurait être le modèle de Chis.; il en est probablement une copie, mais la chose non plus n'est pas péremptoirement prouvée¹.

Chis. est-il copié sur U?

Montfaucon a daté Chis. du XIV^e siècle. Ce qui répondrait à la question par un non. Mais les filigranes et l'écriture suggèrent une date plus basse d'un siècle; on pourrait placer Chis. au deuxième tiers du XV^e siècle et plutôt avant U qu'après; mais de nouveau, une présomption, aussi faiblement appuyée, ne suffit pas à trancher négativement la question.

Pierleoni a cru reconnaître dans les miniatures un style antérieur à l'époque du copiste et émet l'idée que celui-ci imite ici un archétype plus ancien. Mais de nouveau, même si l'hypothèse est fondée, il ne s'ensuit pas que cet archétype soit un manuscrit de Plotin, et Chis. pourrait nonobstant être une copie de U.

Pour ce qui est du texte, il est hors de doute que U et Chis. ont une étroite parenté. Qu'il suffise de rappeler ici la variante *φωσφωσθα* de I, 2, 1, 5 et d'autres qui rattachent le sous-groupe, dont Chis. paraît être le chef de file, au manuscrit U de Daniel. Chis. est l'œuvre de deux copistes, complication du problème dont nos collations réduites ne nous permettent pas de tenir compte. En fait il semble bien que b, qui poursuit l'œuvre de a, ait disposé du même archétype. L'accord du sous-groupe de Chis. paraît se maintenir à travers toutes les *Emendat.*

Le caractère propre à Chis., ce sont ses scolies. Comme elles sont toutes de première main, elles paraissent remonter au modèle; et s'il en est ainsi, ce modèle n'est pas U, puisque U n'est pas annoté. L'origine des scolies n'est cependant pas précisée par cela seul. D'autre part, il y a souvent accord entre Chis. et les scolies. D'autres exemplaires, tels A, E, B, R ou C, même 07 ou scolies d'autres exemplaires, les signes de lectures de U, ■ l'on suppose que Chis. connaissait les signes de lectures de U, on n'explique pas adéquatement l'accord de Chis. avec un groupe de la tradition², en supposant que Chis. est une copie de U. Les annotations en marge de Chis. révèlent un philosophe plus préoccupé de problèmes péripatéticiens que de questions

1. Nous écrivions ceci avant d'avoir pris connaissance du schéma proposé par Cocher: Chis. → T → Chz., et, sous réserve du coefficient de probabilité, nous sommes donc à même de le confirmer.

2. Consulter, à ce sujet, *États*, pp. 375-382.

platoniciennes ou néoplatoniciennes. Sur les cinq écoles venues de l'école de Platon, deux attirent l'attention sur des passages où il s'agit de l'école de Platon et huit autres où signalent des passages analoges. D'autres notes concernent les quatre éléments, la théorie du mouvement, etc. Au contraire, les traités de l'âme sont peu étudiés ; IV, 7 n'a aucun *σγ* et IV, 5, sur les cinq, en a deux qui sont nettement aristotéliens. Quelques *σγ* de l'écrit de nous apprennent que ce lecteur du modèle de Chis. — à moins que ce ne soit le copiste lui-même — s'intéresse aussi aux questions trinitaires.

On sait que Scolarios, le grand adversaire des « latins », était un tenant d'Aristote contre Platon. Si c'est bien lui qui a corrigé Chis. — comme le Cardinal Mercati s'en porte garant — on peut supposer que le modèle de Chis. a été annoté par lui-même ou par un de ses amis, et que le copiste, chargé de procurer au patriarche un nouvel exemplaire de Plotin, a pris grand soin de l'enrichir de ces très brefs commentaires aristotéliens.

Sur la foi notamment de ces notes marginales, nous tiendrons que la dépendance de Chis. par rapport à U, malgré leur étroite parenté, n'est pas encore prouvée.

Pasini : b. IV, 2 ; Stampini : C. V, 16. Chartac. 225 × 130 mm. Saec. XV. « fol. 452 » (immo 453, hodie 450). Οὐλιν ΡΟΡΗΥΗΚΗ *Vita Plotini* (ff. 17-17^v). *Tabula generalis* (ff. 17-18). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 18-452). Nunc : *Vita*, 3, 45 *τὰ μέγιστα ἀναμνηστικὰ* ad finem (ff. 3-17^v). *Tabula generalis* (ff. 17-18). *Enn.* I, 1-VI, 9, 10, penult. *ὡς ἐρεω οὖν* (ff. 18-452). VII, 1, 57^v *sive antiquae numerationis* (451^v).¹

MUTILATION.

Dans l'incendie de 1904, le manuscrit a perdu sa reliure, les folios 1^v et 2^v du premier cahier, ainsi que le dernier folio du dernier cahier (fasc. VII, f. 458^v). La partie supérieure du manuscrit souffert du feu, parfois une ou deux lignes du texte en haut du folio ont disparu. Le texte des fasc. II et III est complet. Au fasc. I, et à partir du fasc. IV, les coins du manuscrit sont calcinés, et le plus souvent une toute petite partie du texte. L'eau a imprégné tous les folios, sans que le centre en demeure un blot sec.

On peut manier assez aisément le manuscrit sans guère l'endommager. Néanmoins, afin d'épargner ces feuillets endoloris, on n'a pas voulu pousser la description jusque dans les derniers détails.

BRIEF ACTUEL.

Le manuscrit se présente aujourd'hui sous forme de sept fascicules : les folios des trois premiers ont été numérotés tout dernièrement au crayon de 3 à 248, ceux du dernier de 1 à 57. Pour la commodité de nouvelles consultations et pour l'étude de l'état primitif du manuscrit, il est nécessaire de préciser la composition de ces fascicules :

- I, ff. 3-88 (α-ε, ε-ζ) : *Vita*, 3, 45 *τὰ μέγιστα ἀναμνηστικὰ* — II, 6, 3, 27 *τὰ μέγιστα ἀναμνηστικὰ* — III, 8, 10, 26 *τὰ μέγιστα ἀναμνηστικὰ*.
- II, ff. 89-184 (ε-κ) : II, 6, 3, 27 *τὰ μέγιστα ἀναμνηστικὰ* — III, 8, 10, 26 *τὰ μέγιστα ἀναμνηστικὰ* — IV, 3, 5, 2 *τὰ μέγιστα ἀναμνηστικὰ*.
- III, ff. 185-248 (κ-π) : III, 8, 10, 26 *τὰ μέγιστα ἀναμνηστικὰ* — IV, 3, 5, 2 *τὰ μέγιστα ἀναμνηστικὰ* — V, 3, 14, 16 *τὰ μέγιστα ἀναμνηστικὰ*.
- IV, ff. 249-288 (π-ρ) : IV, 3, 5, 2 *τὰ μέγιστα ἀναμνηστικὰ* — V, 3, 14, 16 *τὰ μέγιστα ἀναμνηστικὰ* — VI, 3, 14, 16 *τὰ μέγιστα ἀναμνηστικὰ*.

1. J. PASINI, *Codd. mss. bibl. reg. Turin*, 1749, t. I, p. 316 b ; CHARTAC, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. xxxviii, note ; MÜLLER, *Herms*, t. 14, 1879, p. 101 ; STAMPINI, *Rivista di filologia*, et *d'insigne classica*, 1904, p. 420, décrivant les manuscrits qui ont échappé à l'incendie, note au sujet de celui-ci : « Mancante di circa un quarto. Danneggiato dal fuoco che ha asportato una parte del testo specialmente verso il margine superiore » ; J. COCHER, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, pp. 39 et 44.

V, ff. <289>-<332> (ff. <289>-<332>) : V, 3, 14, 16 *folios deus* — VI, 1, 20, 26 *folios deus*.
 VI, ff. <333>-<394> (ff. <333>-<394>) : VI, 1, 20, 26 *folios deus* — VI, 6, 12, 10 *folios deus*.
 VII, ff. <395>-<451> (= ff. 1-57) (ff. <395>-<451>) : VI, 6, 12, 10 *folios deus*.
 ff. — VI, 9, 10, *penult. des folios deus*.

Ce tableau appelle quelques remarques :

1. Les quatre premiers folios du quat. ff. font partie du fasc. V, les quatre derniers, du fasc. VI.
2. Le folio 5 recto du fasc. VII (= f. <399>) porte le chiffre *µε'*. Il faut donc qu'entre le folio <337>, le premier de *Μ'*, et le folio <398>, le dernier de *µδ'*, un des cahiers n'ait compté que six folios. Pour simplifier les choses on a supposé que *µδ'* comptait six folios dont 2 à la fin du fasc. VI (ff. <393-394>) et 4 au début du fasc. VII.
3. Le folio 52^r du fasc. VII (= f. <446>) porte le chiffre *ν'* qui marque la fin de l'avant-dernier cahier. Comme c'est souvent le cas, le dernier cahier, <447>, n'est pas numéroté ; il compte aujourd'hui cinq folios (ff. 53-57 = <447>-<451>). De même qu'une rapide estimation fait voir que la *Vita* commençait au f. <1>, aujourd'hui perdu (ce que confirme l'étude des cahiers), de même, à en juger d'après la longueur du texte manquant, il est sûr que les *Ennéades* s'achevaient au verso du f. <58>, le sixième du cahier *ν'* et lui aussi perdu. Il est très probable que ce folio était le dernier du manuscrit et que le cahier *ν'* était, comme souvent le cahier final, un ternion.

D'après nos calculs, le dernier folio, ce f. <58>, portait le chiffre 452. Or, d'après le catalogue de Pasini, T avait 452 folios écrits. Du coup, tous nos calculs sont vérifiés.

En réalité, le manuscrit devait compter un nombre impair de folios ; en effet le cahier *ν'* (ff. 40-48) a *neuf* folios. L'exactitude de nos calculs est-elle remise en question ? Le quaternion *δ'*, dont les folios sont numérotés aujourd'hui de 25 à 31 et qui ne comprend donc en apparence que 7 folios, en a bel et bien huit : le verso blanc du f. 27 est collé au recto blanc du f. 27 bis et de façon si parfaite que ni le bibliothécaire qui numérotait naguère les folios de T, ni le scribe qui le fit au crayon pour les premiers folios ne s'en sont doutés. Ce n'est que l'anomalie d'un quaternion apparemment incomplet qui attire notre attention sur ce fait. Il est probable que le copiste a passé par mégarde ces pages et, pour dissimuler sa distraction, les a collées l'une à l'autre. Quoi qu'il en soit, avant l'incendie, si le manuscrit comptait 453 folios, 452 seulement étaient numérotés. T se composait donc primitivement de 6 quaternions numérotés, dont un de 9 folios, soit 49 folios (= ff. 1-48) ; de 50 cahiers numérotés a-ν' (= ff. 49-446), tous quaternions, sauf un ternion (*µδ'* ?), soit 498 folios ; d'un ternion final non numéroté (ff. <447>-<452>), soit 6 folios. Total : 453 folios. T n'avait pas d'anciens folios de garde.

Aujourd'hui T a perdu ses deux premiers folios et son dernier folio. Il compte 450 folios.

POSSESSORS ET LECTEURS.

Dans son catalogue, Pasini écrit (p. 316) : « olim Gabrielis Philadelphiae

metropolitae ». La signature de ce prêtat devrait sans doute se trouver sur le f. <1>, ou sur un folio de garde plus récent que le manuscrit.

Dans la marge inférieure du f. 232^r on lit quelques lettres latines dont la première est une majuscule : *Hab* (?) ou *Iba* (?) ?

Au folio 195, en marge de IV, 3, 4, 9, on distingue malgré les ravages du feu : *Allo vo (sic) kuz* | *phuy* (?). Cette annotation, écrite d'une autre main que celle des copistes, est-elle du prêtat possesseur du manuscrit ?

FIGURINES ET COMPOSITION DES CAHIERS.

Copiste a. Cahiers a-ν' (ff. <1>-48) et *ν'*-<447> (31^r au 57^r cahier) (ff. 241-423) : 6 + 27 cahiers, quaternions de huit folios (sauf *ν'*, *µδ'*, numérotés par le scribe en bas du dernier folio. Filigrane : *Græci cæsares*, var. simul. de Briquet 3668 (Rome, 1454 ; var. simul. : Rome, 1456-1460 ; Naples, 1459 ; Salzbouurg, 1462 ; Pérouse, 1458).

Copiste b. Cahiers a-ν' (7^r au 30^r cahier) (ff. 49-240) : 24 cahiers numérotés (par le scribe ?) en bas et un milieu soit du premier folio recto, soit du dernier folio verso.

1. Une variante identique de Br. 3668 constitue la grande majorité des feuillets : *Græci cæsares*.

II. Quat. a' (ff. 49-56) : *Ave* avec *phle* penché, analogue à Briquet 809 (voir Chis. gr. R. IV. 19), mais le filigrane est plus petit ; pour les dimensions, voir Br. 819.

III. Quat. *ν'*-<447> (ff. 225-240) : *Fruit* en forme de pice ou de figue, la queue se terminant en crochet (groupe Briquet 734-7344, notée, souvent sur *mas.*, de 1358 à 1381). Asses proche de Br. 3741 (doute ces notés de 1358 à 1380), mais sur une vergeure et avec trois protubérances en haut du fruit ; de plus, ici, le filigrane est posé sur l'un des pointeaux

COPISTES ET MISE EN PAGE.

Copiste a : ff. <1>-48, *Vita*, 1, 1-1, 8, 2, 20 *Allo* (avec *phle* penché) : reprend la ligne 23 du f. 48^r et laisse en blanc les deux dernières lignes ; reprend en haut du f. 241 avec les mots IV, 4, 38, 3 *Allo* <2> <3> <4> <5> et achève le manuscrit. Surface écrite : 142 x 95 mm. ; 25-26 lignes à la page. Encre noire, écriture droite et fine, très semblable, peut-être identique, à celle d'*Ambrosianus graecus* 55 a (ff. 1-150^r) : Le copiste a fait une croix au-dessus de plusieurs folios (tous, peut-être ?). Il rubrique les titres et les initiales de tout le manuscrit, y compris de b, or, tout au moins, il initie de très près les initiales de b.

Copiste b : ff. 49-240 : I, 8, 2, 21 *metropolitae* — IV, 4, 38, 3 *Allo* : *Allo*. Surface écrite : 148 x 95 mm. ; 26 lignes à la page. Écriture

1. Nous avons étudié les écritures de ces deux manuscrits à vingt-quatre heures d'intervalle, et nous sommes frappés de leur ressemblance au point de les déclarer tout de suite identiques. On remarquera de plus que *Amb.* 55a et Ta écrivent sur le même papier.

ture penchée, plus épaisse ; encre rousse (ff. 49-117), puis noire. Le copiste ne fait pas de croix au-dessus des folios, il numérote les cahiers au début et à la fin, en bas. Le copiste b n'a probablement pas écrit les titres et les initiales des traités.

T ne paraît avoir ni scolies, ni *arg.*, ni corrections de première ou de seconde main.

T paraît avoir été écrit vers le milieu du X^e siècle, peu après ou, plus probablement, peu avant la chute de Constantinople, sensiblement à la même époque que le *Marcianus* gr. 241, dont les papiers sont presque tous antérieurs à 1453, que l'*Ambrasianus* gr. 55, que Chis., avec lequel il est en très étroite relation. Deux à deux ces quatre manuscrits présentent un, parfois deux papiers à filigrane identique. L'écriture de Ta est celle même, semble-t-il, d'*Ambr.* gr. 55 a. Quant au deuxième copiste de T, il pourrait bien ne faire qu'un avec le premier copiste de Chis. : ici comme là nous avons de plus même manière de numérotier les folios, de laisser en blanc titres et initiales, presque la même surface écrite, enfin, l'emploi de deux papiers semblables. On a vu plus haut que Chis. et T appartiennent au même sous-groupe. La convergence des indices est donc remarquable¹.

Tb est antérieur à Ta. En effet, la première partie de Ta s'achève au milieu d'une page, mais exactement à l'endroit des *Ennéades* où Tb « poursuit » sa transcription. Ta s'est arrêté pour rejoindre ainsi Tb. Et là où cesse Tb, Ta reprend la transcription, cette fois sans laisser d'intervalle. Ta connaît donc Tb et le complète. Il semble même qu'il ait rubriqué les titres laissés en blanc par Tb.

Comment expliquer que les cahiers de b soient numérotés à partir de *a'* : on ne le comprendrait pas si cette numérotation était certainement due au copiste b lui-même. Mais précisément toute certitude fait défaut à ce sujet. On peut se représenter

1. Nous avions écrit ceci depuis longtemps, quand nous lisons chez Coccaz, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 44 : « quat. 1-6 (de T) = quat. 1-8 van Christanus et s'il a raison, la confusion est de notre côté. — D'autre part plus loin (p. 57) même main de T » et croit, ce qui est fort possible mais dont nous ne pouvons juger, que ce copiste est celui du *Riccardianus* 76 (cité par nous p. 62, n. 1). L'identification serait intéressante, puisque ce petit manuscrit a été exécuté pour Ficin.

les choses de la manière suivante : le copiste b écrit un certain nombre de cahiers (trente, s'il commence à la *Vⁱⁿ*, comme c'est probable), dont les premiers (six dans l'hypothèse proposée) se perdent. Les cahiers restants furent remis à Ta ainsi que le modèle de Tb : ils étaient alors numérotés (par Tb ?) de *a'* à *κδ'*. Le copiste a recopia, en six cahiers, tout le début qui manquait à Tb : comme il avait passé deux pages de son quatrième cahier, les folios 27^r et 27bis recto, il fut obligé d'ajouter au sixième et dernier cahier un folio supplémentaire. On remarquera à ce propos que a et b écrivent un texte de longueur égale sur une page de manuscrit : si b écrit moins serré que a, il augmente le nombre de ses lignes. Ta écrivit aussi la fin des *Ennéades* en vingt-sept cahiers qu'il numérotait de *κε'* à *ν'* et qui furent donc écrits après que les cahiers de Tb eussent été numérotés de *a'* à *κδ'*.

CIZENSIS BIBLIOTHECAE EPISCOPALIS 63 Ck.

Chartac. in-fol. min. 301 x 208 mm. Paginarum 744 (Foliorum 372). Scripsit Ioannes Moutnoureus anno 1551. Πορφυρι Vita Plotini. Tabula generalis. PLOTINI Epistolae completae¹.

Souscription. — το μαγνόν βιβλίον πέρας εὐφρανθῆναι θέλω τοῦτο ἡμῶν μαθητῶν τοῦ ἐκ τῶν μαθητῶν πόλεως τῶν τοῦ πορφυρίου δὲ τοῦ Χριστοῦ μαθητῶν ἀφ' ὧν².

FILIGRAN. — Autre dans un cercle surmonté d'une étoile à six rais; contremarque: Lettre P avec un E retourné, surmonté d'une feuille de trèfle.

POSSESSEURS.

D'après Chr. G. Müller, le manuscrit appartient d'abord aux *Schroeteri medici Ienenses*, puis à D. Nestlerus, physicus Roshkicensis. De ce dernier Rhodomanus l'acquît, en même temps que douze autres mss. grecs. Leuvenius dans l'intention de s'en servir pour préparer une édition de Plotin à l'usage de la jeunesse studieuse. Il ne connaissait donc pas encore l'*editio princeps* de 1580. Au folio III ce Rhodomanus écrivit cinq distiques pour remercier le médecin Jean Schroeter de lui avoir prêté un manuscrit de Zonaras et celui-ci de Plotin; ce distique est daté de: Ienae VII Feb. 1593.

ANNOTATIONS MARGINALES.

H. F. Müller a décrit sommairement les annotations qui couvrent ce manuscrit:

Avant la *Vita* et tout de suite après, Reinesius a fait diverses remarques d'ordre littéraire et historique sur la signification de Plotin et sur la première édition de ses œuvres. De même au traité I, 5. Dans la *Vita*, Reinesius a fait plusieurs remarques, dont voici les premières, d'après Creuzer.

1. Chr. GOTTFR. MÜLLER, *De codicis Plotini manuscripto Cizensi*, Leipzig, *Hermes*, t. 14, 1879, pp. 97-98; J. COCHER, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 45. Nous n'avons pas eu ce manuscrit entre nos mains. Nous le décrivons d'après les travaux ici cités, surtout d'après le dernier. Du programme de 1798 nous avons pu prendre connaissance à la Bibliothèque Vaticane.

2. Chr. G. MÜLLER lit par erreur *ἀφ' ὧν* (1541).

1. τοῦ μαγνόν βιβλίου τῶν ἀποδόσεων ἰατρικῆς ποίσεως
2. 10-12 morbum estimumque Plotini graphicae descriptio Jul. Firmic. l. v.
3. Mathes., p. 3.

4. 5. Πορφυρίου ἡμῶν ἐν τῇ 5. filius Gortiani l. senioris in Africa
3. 21. a Capeliano victus et occisus est. Capelin.

6. Terrulanos Gentilianus an Quintilianus
7. 3. Daquidilos Consul fuit A. U. 1028 Ch. 266
7. 31. Porphyrius Ista de Rogatione Senatore Romano olim Symb.
7. 32. rus in Catal. Aporisi. contra Podagran.

Une autre main annote et traduit en latin certains passages de la *Vita* et corrigé le texte, en marge et dans l'interligne, jusqu'à l. 6. Les traités I, 9 et II, 3 présentent aussi diverses annotations latines, dont un renvoi à Platon.

Une troisième main apparaît au traité I, 8 et comble plusieurs des nombreuses lacunes. Ce correcteur travaille d'après Ficin et écrit par exemple (IV, 2 et IV, 3): *desunt quadam verba, desunt verba ut scribitur ex Maritimo*.

Une quatrième (?) main écrit en marge, à partir de III, 6, une vingtaine de gloses de toutes sortes et fait quelques conjectures *ex Maritimo*. Ce lecteur, Rhodomanus peut-être, n'avait pas, semble-t-il, d'autre manuscrit, ni sans doute l'*editio princeps*, à sa disposition.

Ce manuscrit tardif, conservé actuellement à Zeitz, en Saxe, n'a en soi aucune importance pour l'établissement du texte; comme il est soigneusement collationné, il nous donne pourtant une idée de l'état de Chis. dont il dérive, semble-t-il, par l'intermédiaire de T.

Le principal intérêt de Ciz. réside dans les nombreuses annotations qui révèlent ses possesseurs successifs. Du distique de Rhodomanus, daté de 1593, on peut conclure que treize ans après sa sortie de presse l'*editio princeps* des *Ennéades* n'existait pas encore dans l'université de Saxe, récemment fondée (1556).

PARISINUS GRAECUS 1869

H

Olim Rigault DCXXXI ; Dupuy 685 ; Clément 2575. Chartac. 300 x 210 mm. Fol. I + 318 (immo 319) + II-III. Scriptus anno 1467. PORPHYRIU *Plotini Vitis* (ff. 1-14). *Tabula generalis* (ff. 14-14^v). *Plotini Enneades* completæ (ff. 14^v-318^v)¹.

RELIGURE. — Cuir aux armes de Henri IV. Au dos, en haut : 13 ; puis : *Plotinus* ; en bas le millésime : 1603. Folios de garde récents en parchemin (add. I-IV + V-VIII) dont I et VIII sont collés à la reliure. Le folio 201bis n'est pas numéroté.

CARRIERS ET FILIGRANES.

40 quaternions réguliers (ff. 1-318), numérotés par le copiste, de α' à μ', dans le coin inférieur gauche du premier folio. Suit un feuillet (ff. II-III) non numéroté.

I. Quat. α'-α' (ff. 1-199), α'-μ' (ff. 271-318), feuillet II-III : Cîteaux, var. simil. de Briquet 3670 (29 x 43^v, Trévise, 1458 ; var. simil. : Trévise, 1462 ; Ratisbonne, 1467-77 ; Pise, 1468 ; Pistole, 1468. Voy. Sotheby (Typography, n° 82), Foligno, 1472 ; Likhatscheff (n° 377 et 393), ms. de 1460-70 ; Russie, 1451-69). Il semble qu'on trouve ici deux variétés du filigrane.

II. Quat. α' (ff. 200-206 + 201 bis) : *Cîteaux d'ancs roses*, var. simil. de Br. 3544 (42 x 39^v, Lucques, 1434 ; var. simil. : Dammé (Belg.), 1432-56 ; Lille, 1456-74 ; Rome, 1459-60 ; Lucques, 1463-79 ; Ulm, 1473. Voy. Jansen (n° 131), Mayence, 1473).

III. Quat. α' (ff. 207-214), α' feuillet (<)-8 (ff. 222), α' feuillet (<)-8 (ff. 230) et 4-(5) (ff. 226), α'-α' (ff. 231-270) : *Huchet*, avec deux traits au milieu de l'instrument, pour le dessin, var. simil. de Br. 7686 (29 x 44^v, Venise, 1426-34 ; var. simil. : Naples, 1414-35 ; Udine, 1425 ; Hollande, 1427 ; Florence, 1427-35 ; Pise, 1430 ; Bavière, 1436 ; Lucques, 1438-45 ; Bordeaux, 1431), mais sur une vergeure, ce qui paraît indiquer une appartenance à ce groupe sont très nombreux et on en trouve rarement d'identiques (cf. II, p. 418).

IV. Quat. α' feuillet (<)-5 (ff. 203), α' feuillet 3-(6) (ff. 209), α'-α' (ff. 213-230) : *Croix grecque inscrite dans un cercle*, var. simil. de Br. 5576 (28,5 x 43^v, Naples, 1468. Voy. Jansen (n° 89), Venise, 1471).

1. Cat. Coll. Bibl. Reg. t. II, p. 426 ; H. OMONTE, *Les somm.*, 1886, t. II, p. 172 ; J. COCHERZ, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 45 ; *Revue*, p. 34.

POSSESSEURS.

Fol. 1^r, en haut de la main de Matthieu Devant, secrétaire du card. Nic. Ridolfi : α'α' | Προφύριου περὶ τοῦ Πλωρίου βίου καὶ τῆς τέλει τῶν βιβλίων αὐτοῦ | Πλωρίου φιλοσόφου βιβλία α' (v dans un grattage où se trouvait μ) ἐν ἑξ ἐνεδον διγρηγύρεν, καὶ μέλας οὐ | α' 31 | D'une autre main, celle de Sophianos peut-être : No 3 + C(α) (α) p(α)α. En haut à droite : 13 ; voir le dos de la reliure.

Fol. 1. En haut à gauche : 13. Les cotes de Rigault, celle-ci biffée par Dupuy, de Dupuy et de Clément.

SOUSCRIPTION. — Au folio 318^v, après la fin de VI, 9, le copiste rubrique : *ῥίος εὐρύς τῶν βιβλίων τοῦ πλωρίου : ἐν τῷ α' 31, μὴ μωρὸς τῆς α' ββ :* *βιβλία κρηναῖ τῶν βιβλίων :* —

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 195 x 130 mm. ; 29 lignes à la page. En haut du folio 1, le copiste écrit (signe-t-il ?) *α' (ou α' 1) 1^{re}* : — Titres et initiales rubriqués. A l'intérieur même du texte de la *Vita* quelques rares initiales rubriquées, ainsi en 16, 14 Προφύριος (ff. 7^v), en 17, 6 Αὐτοῦ (ff. 7^v), en 18, 1 1^{re} (ff. 8), etc. — Écriture droite ; le papier est à gros grains et par conséquent l'aspect général assez laid. En marge ■ la plupart des titres, numéro d'ordre du traité, de (α) à α'.

TEXTE. — Après une bande ornée, au folio 1 : Προφύριου περὶ τοῦ Πλωρίου βίου καὶ τῆς τέλει τῶν βιβλίων αὐτοῦ, des. f. 14 αὐτὸς ὠμωτὶ τὸ ἔργον ; puis Πλωρίου φιλοσόφου, ἐνεδον τὴ καὶ κατὰ τὰ ἐνεδον ἐνγρηγύρεν τῶν βιβλίων, προέδοτος, suivent en deux colonnes au f. 14, en une colonne au f. 14^v, les titres des traités, sans incipit, accompagnés du numéro d'ordre de α' à α' : dans cette table, les titres ne sont aucunement répartis κατὰ τὰς ἐνεδον, mais ■ suivent sans intervalles. Fol. 14^v, Πλωρίου φιλοσόφου ἐνεδον προέδοτος περὶ τοῦ τὸ ἔργον καὶ τὸ δ' ἐνεδον : + κεφάλαιον αὐτοῦ (f). Fol. 18^v, l. 23 Πλωρίου ἐνεδον σπῆτος (sic) περὶ ἐνεδον. Au fol. 161^v, l. 27, IV, 4, 30, 1 οὐκ ἐστὶν ὁ δ' ἐνεδον, sans aucune division du texte. Fol. 188, l. 23 ῥίος τῆς τριτάτης ἐνεδον. Πλωρίου φιλοσόφου ἐνεδον προέδοτος Πλωρίου τῶν τῶν ἐνεδον ἐνεδον.

ANNOTATIONS MARGINALES.

De première main ni accolées, ni α', ni numération intermittente. Le copiste corrige parfois une faute ou note une variante, ainsi :

Vita, 20, 56 διδύμων HG γρ. οὐ γρηγύρεται H^{er}. C^{er}, cet.

III, 1, 3, 26 οὐδὲν - ἀπορροῖ om. H. 45^v

III, 2, 1, 27 ἡ τοῦ τοῦ τοῦ H^{er}. 85

III, 2, 11, 13 φέροτο Hgo G78 γρ. μέροτο H^{er}. C^{er}, cet.

III, 2, 11, 15 τὸ ἔργον Hgo G78 φέροτο H^{er}. C^{er}, cet.

Voir aussi aux folios 153, 157^v, 171, 180, 187^v, 235, 293^v.

Un lecteur, au début de chaque traité, annoté par deux chiffres, en haut du folio recto, le numéro d'ordre de l'ennéade, puis le rang qu'y

TEXTE. — Après quelques lignes en blanc Προφυγίων περί τοῦ κ. γ. λ. des f. 12 αὐτὸ ὀργανεῖ τὸ ἔργον : — Πλουτίου φιλοσόφου, ἐνεδίδαν τὴν καὶ ἀεὶ τὰς ἐνεδίδας ἐμπροσθεν τῶν βιβλίων, προέχοντες, suivent en deux colonnes (ff. 12-12^v) les titres des traités, sans incipit, accompagnés de leur numéro d'ordre de α' à υδ'. Fol. 12^v, Πλουτίου φιλοσόφου, ἐνεδίδας πρὸς Περὶ τοῦ τί τοῦ ζῆλου καὶ τίς ὁ ἀσέβηνος · κεφάλαιον α' (1). Fol. 16, 1. 22 Πλουτίου ἐνεδίδας πρὸς Περὶ ἀρετῶν. Fol. 164, 1. 28 τὸ λος τῆς δ' ἐνεδίδας (sic). Au milieu du folio 220^v, l. 12, le copiste s'arrête brusquement après les mots VI, 3, 18, 7 ἢ τοῖς ποσιν τοῖς ἐνεδίδας et, laissant blanc le reste de ce folio, continue au folio 221, ἢ τοῖς τοσούτοις. Le folio 229, recto et verso, est laissé en blanc ; pas de lacune dans le texte.

ANNOTATIONS MARGINALES.

De Première main, ni scolies, ni σγ', ni numérotation intertextuelle. En marge et dans l'interligne, rares « variantes » et corrections du copiste ; voir H.

Un lecteur, H², écrit un bâti σγ' en marge de IV, 4, 8, 44-45 (f. 132^v) ; 13, 18 (f. 134^v) ; 17, 30 (f. 135^v) ; 18, 1 (f. 136) ; 18, 20 (f. 136) ; 22, 4 (f. 137) (avec I) ; 28, 3 (f. 139^v) ; 28, 15-16 (f. 140) ; 28, 26 (f. 140) ; 28, 34-35 (f. 140) ; 28, 55-56 (f. 140^v) ; 28, 60 (f. 140^v) ; 28, 64-65 (f. 140^v) ; 28, 75-76 (f. 140^v) ; 36, 17 (f. 145) (avec AERM) ; IV, 7, 4, 3 (f. 155) (avec E) ; 7, 22-23 (f. 157) ; 9, 6 (f. 157^v) ; V, 1, 2, 21-22 (f. 165) ; 2, 34 (f. 165) ; VI, 3, 13, 10-12 (f. 218^v).

Le copiste nous apprend, en grec moderne, qu'il acheva son manuscrit, le vendredi 25 décembre 1496¹, en la fête de Noël. Nous avons là le seul manuscrit daté et, avec Corp., l'un des deux ou trois seuls manuscrits de Plotin qui furent écrits peu après la publication de la version latine des *Ennéades* par Ficini, et probablement pour satisfaire des humanistes mis en goût par cette publication.

Le copiste de G est d'une servilité enfantine, fantasque par surcroît et, plus que probablement, quelque peu impatient, voire paresseux. Voilà bien des griefs contre un pauvre diable de copiste dont nous ne savons à peu près rien. Sur quoi reposent-ils ? Décrire quelques-uns des enfantillages de ce personnage, c'est prouver, du même coup, qu'il se servit, comme modèle, de H, manuscrit copié en 1467.

Servile, il l'est jusqu'à s'efforcer de reproduire la linéation

¹. Non 1495, comme calcule H. OMONT, *l'ouv.*, p. 172, suivi par COCHET, *Philol. Stud.*, t. 6, p. 45 ; voir GARDTHAUSSEN, *Critica. Palaeogr.*, t. 1, p. 234.

de H. Voici, folio 1 de G et de H, quelques fins de lignes, dans le chapitre 1 de la *Vita* :

ὅτι ἐν τῷ H	ὅτι ἐν τῷ G
αὐτοῦ	αὐτοῦ
καὶ λέγει πρὸς	καὶ λέγει
ἀπὸς δέπει	ἀπὸς δέ-
ἐδωκέν αὐτῷ	ἐδωκέν αὐ-
ἀποδοῦναι	ἀποδοῦναι
τῶν ἐμπροσθεν	τῶν ἐμπροσθεν
τῶν	τῶν
ἐν τῷ H	ἐν τῷ G

Hasard ! dira-t-on. Serait-ce encore un hasard le fait que les cinq premières pages de H et de G se terminent également par les mêmes mots ?

Vita, 2, 14	βροχέωντος αὐτοῦ	H1 G1
3, 8	αὐτοκράτορος οὐρανόθεν	H1 ^v G1 ^v
3, 45	Νουμηνίου καὶ γράμματος	H2 G2
4, 47	Ἐριανθέως διδωκοῦ	H2 ^v G2 ^v
5, 28	τὸν νοῦν τὸν ἀσφῆ	H3 G3

A ce jeu le copiste finit pourtant par se lasser. Dès la sixième page la finale est différente :

Vita, 6, 27	ταῦτα μετὰ τῶν	H3 ^v
6, 31	τὰ μὲν γὰρ πρὸς	G3 ^v

Il avait gagné deux ou trois lignes sur son modèle : effectivement, écrivant plus serré, et bientôt augmentant d'une unité le nombre de lignes à la page, il achèvera son manuscrit en 277 folios, alors que H avait eu besoin de 318 folios.

Il va sans dire qu'un tel copiste ne s'aviserait pas de corriger, où que ce soit, les fautes de son modèle ; voici quelques-unes de ces fautes de H religieusement transcrites par le copiste de G :

IV, 7, 1, 12	πρὸς τὸ αὐτοῦ	πρὸς τὸ αὐτοῦ GH
2, 4	eis ὅτι	ei ὅτι GH
3, 21	ἐν	τῷ GH
3, 22	πρὸς	πρὸς GH
3, 35	ἐν τοῖς	τοῖς GH
5, 30	ταῦτον	ταῦτον GH

La liste pourrait s'allonger indéfiniment, car H n'est pas très soignée.

Que G ne corrige pas le texte proprement dit de son modèle, il n'y a là rien d'étonnant ; mais qu'il aille jusqu'à reproduire, dans les titres, les plus grosses bévues, c'est chose moins ordinaire : qu'on relise les en-têtes des deux premiers traités des *Ennéades* ! Avec un tel copiste, il faut s'attendre à tout : il est arrivé à H de faire une erreur et de la corriger en marge ou dans l'interligne ; avec une fidélité, qui frise la paresse intellectuelle, G reprend et la faute et sa correction, ainsi $\delta\delta\delta\gamma\mu\alpha\sigma$ pour $\sigma\gamma\gamma\epsilon\mu\alpha\sigma$, $\phi\epsilon\phi\epsilon\sigma\tau\epsilon$ pour $\mu\epsilon\mu\phi\epsilon\sigma\tau\epsilon$, $\tau\alpha\theta\epsilon\mu\epsilon\sigma$ pour $\phi\theta\epsilon\gamma\theta\epsilon\mu\epsilon\sigma$. On ne voit même pas qu'il ait fait un effort pour réintégrer dans le texte la bonne leçon, quitte à laisser la « variante » fautive dans l'interligne, pratique courante chez beaucoup de ses confrères. Aux fautes de son modèle, notre copiste en ajoute quantité de nouvelles. Il suffira d'en citer trois ou quatre :

IV, 7, 1, 19	$\mu\alpha\sigma\phi\epsilon$	$\mu\alpha\sigma\phi\epsilon$	G
3, 13	$\sigma\delta\epsilon\iota\sigma\alpha\beta\epsilon\lambda\alpha\upsilon$	$\delta\epsilon\sigma\sigma\epsilon\lambda\alpha\upsilon$	G
3, 26	$\tau\epsilon\delta\epsilon\gamma\mu\alpha\upsilon$	$\tau\epsilon\delta\epsilon\gamma\mu\alpha\upsilon$	G
5, 23	$\phi\epsilon\lambda\epsilon\sigma$	$\phi\epsilon\lambda\epsilon\sigma$	bis G (serait-ce intentionnellement ?)

L'une de ces fautes, outre qu'elle permet de mesurer le degré d'inadvertance du copiste, suffirait, à défaut de tout autre indice, à prouver que H est l'archétype de G :

IV, 7, 3, 23 *σθροίς* codd. : *σθρῆ* H qui surcharge son η d'un σ et donne ainsi l'illusion d'avoir écrit σ puis ajouté *is* : *σθρῆ* G

Ce copiste n'aime pas se donner beaucoup de peine : dans un de ses quinions il avait glissé un feuillet d'un papier plus léger, de moins bonne qualité, que celui sur lequel il s'était habitué à écrire : aussi longtemps qu'il remplissait le recto tout allait bien. Quand il tourna la page, il vit que le papier buvait l'encre de façon désagréable ; il continua d'écrire quelques lignes encore, puis impatienté — on voit le geste de dépit — il s'arrêta. Allait-il reprendre un autre quinion, remplacer le folio ? Rien n'eût été plus facile. C'était l'affaire de quelques minutes. Non pas, il laisse le reste du folio 220^v en blanc et passe papier « buvard » : il se garda d'écrire dessus. Il commença un 24^e quinion. Suprême insouciance : quand le *codex* fut terminé, il ne prit même pas la peine de couper le folio blanc.

pour tromper l'ennui, les paresseux cherchent à se distraire. Ainsi de notre copiste. Il écrit naturellement penché. A deux reprises on le voit redresser son écriture, et imiter, semble-t-il, celle de son modèle : au folio 102, l. 19, à partir de III, 7, 3, 3 *αἰών* et au folio 103^v, l. 10, à partir de III, 7, 6, 4 *καὶ λαόν*. Aucune des deux fois il ne fait merveille ni ne persévère bien longtemps. Ces lubies lui viennent quand il passe d'une page de son modèle à la page suivante : *αἰών*, dans H, est le premier mot du folio 117^v, et le folio 119 commence par *καὶ ἐν τῷ* *καὶ λαόν*.

Chose curieuse, c'est chez ce copiste capricieux et sot que Gardthausen a été chercher des spécimens de la minuscule récente, « jünge Minuskel », à la dernière phase intéressante, au moment où elle va se fixer dans les caractères d'imprimerie. Dans *Grichische Palaeographie*, il fait à ce manuscrit l'honneur de le citer trois fois : à la page 234, pour donner un exemple de l'évolution du iota (ι) en i surmonté d'un seul point, évolution qui se fait, dit-il, sous l'influence des occidentaux¹ ; à la page 239, à propos du φ ; enfin, à la planche 11, où il en reproduit en fac-similé, à la dernière colonne, sous le millésime 1496, une cinquantaine de lettres ou de groupes de lettres.

S'il offre quelque intérêt au point de vue paléographique, s'il illustre assez la psychologie des copistes, en revanche pour l'illustration du texte de Plotin, G n'a aucune valeur.

Un lecteur, peut-être le personnage pour lequel fut copié le manuscrit, a lu quelques traités. Il disposait, semble-t-il, d'un autre manuscrit, puisqu'il a comblé quelques lacunes de G, notamment aux folios 21 et 56^v. Comme on peut le voir d'après les *σγ*, il s'intéressait surtout à la psychologie des passions : au chapitre 18 du traité IV, 4 qui traite de la colère, il n'a pas fait moins de onze petites notes.

1. Voir plus bas, p. 209.

SCORIALENSIS Φ. II. II

Φ

Olim II. 4. 20; III. K. 1. Chartac. 288 × 195 mm. Fol. XVIII + 500. Saec. XVI. Πορφυρίη *Vita Plotini. Tabula generalis* (ff. I-XVIII¹). ΠΛΟΤΙΝΙ *Enneades* non completae (ff. 1-289), et iterum saltem partim *Enn. III.* 6 (l. 291); III, 7 (l. 313²); III, 8 (l. 336²); III, 9 (l. 352); IV, 2 (l. 357); IV, 8 (l. 362); IV, 4, 1, 1-8, 27 et *ὅτι οὐκ οὐδὲν ἦν ἐκτελέει*; V, 5 (l. 380²); V, 6 (l. 397²); V, 7 (l. 402²) (vix completum putamus); V, 8 (l. 405²); V, 9 (l. 423²); IV, 7 (l. 436); IV, 9 (l. 453²); IV, 4, 8, 27 et *ὅτι οὐκ οὐδὲν ἦν ἐκτελέει* — IV, 4, fin (ff. 473-500²). *PSELLI Exp. de dogm. Assyri.* (459-460²). *Historica* (ff. 464-466). *Rhetorica* (ff. 466-472)¹.

FILIGRANES. — D'après Cochez, surtout *Arballe enroulée*. — Fol. I-XVIII, 1-50, 59-289, 462-472: *Petite ancre inscrite dans un cercle*. — Fol. 290 (ou 291) à 460 (ou 461): *Por.* — Fol. 51-58, 473-500: *Ancre*.

POSSESSEUR. — Fol. II: *De los francos Particio*.

COPISTES.

Copiste a: ff. 1-289 (sauf ff. 51-58) et ff. 464-472. *Vita et Enneades*, sauf II, 4 (ff. 51-58); III, 7; III, 8; IV, 4; IV, 8; IV, 9; V, 5-9. Au folio 289², ou lit: *τὸς ἀνθρώπου ἡ βιβλος τοῦ ἀνθρώπου ἐν τρεῖς τόμοις* (156). *μὴν. ἀνθρώπου. ἐκδ. 5²* (ou *κς²*?)

Πόρφυριος ἡμετέρας ταύτης τῆς βιβλός

Τῶν δὲ βιβλῶν τεσσάρων

Τὸν αὐτὸν δὲ τὸν φιλῶντος οἱ μέντοι

Τὸν δ' αὖ ἀπορίσκει μάλιστα ἡ πρόβλημα.

Θεοῦ βιβλῶντος οὐδὲν λόγου φέρεται

Θεοῦ τοῦ βιβλῶντος καὶ ὑπογράφου ὁ μέντοι

Copiste b: ff. 291-460, compléments à la première partie, dus, d'après Cochez, au scribe Jacques Diasorinus, qui écrit aussi le *Scorialensis* T. III. 1. Au-dessus du fragment de III, 6, il écrit le titre de II, 4: *Περὶ νόμων*.

Copiste c: ff. 51-58 et ff. 473-500, partie de IV, 4. Le copiste c imite le premier quaternion qu'il écrit, contenant II, 4, entre le titre (l. 50²)

1. E. MULLER, *Cat. des mss. grecs de l'Escurial*, 1848, pp. 158-159; J. COCHEZ, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, pp. 5-7, 49.

et le texte (l. 50) de II, 8; au-dessus du titre incorrect de III, 6, au folio 291, il biffe *Πόρφυριος* et écrit audacieusement *Μουρμύριος*. A la fin de IV, 4, 8, 27, il écrit *ὅτι οὐκ οὐδὲν ἦν ἐκτελέει* au folio 473, copie de sa main où il rappelle le signe fait plus haut et le numéro 360 du folio.

Le manuscrit, exécuté en 1563, probablement sur commande même de son premier possesseur, François de Patrizi (1529-1597)¹, fut ensuite complété.

Les troubles de Φ ont été décrits ■ détail par J. Cochez. On ne sait pas trop s'il attribue la partie c également à Jacques Diasorinus; il semble que oui. Il fait remarquer que si celui-ci répète, en b, III, 9; IV, 2 et IV, 7, c'est sans doute à cause des troubles de a, et que la commande des compléments a dû être faite par correspondance.

Diasorinus était à Fontainebleau le collaborateur de Constantin Palaecappas, le faussaire. Cela n'explique-t-il pas la tentative de faire passer pour du Numénios un simple fragment du *Περὶ νόμων* de Plotin? Bien des savants, depuis Thedinga, s'y sont laissés prendre².

Cochez fait de ce manuscrit, Φ, une copie de U. Il lui est certainement apparenté de très près.

1. Voir E. MULLER, *Cat.*, p. xvi et Ch. GRAUX, *Essai*, pp. 127-129.

2. Outre COCHEZ, *loc. cit.*, voir C. BRUNER, *Hermes*, t. 22, 1887, pp. 156-158.

qu'il decore d'une belle finale, et est repris, après IV, 2, aux folios 128 et 128^v.

POSSESSEURS. — D'après Mitarelli, à l'une des pages, aujourd'hui perdues, on lisait : *Alexandri prohi et mansueti templi decem avari*. Au folio II, trois notices, dues à trois mains successives :

Nunc *Gr. Quart. 72*; olim *B. M. 92*. Chartac. 290 x 215 mm. Fol. I-IV + 322 + V-VI. Saec. XV. Scripti Michael Apostolis. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-13). *Tabula generalis* (ff. 13-14). PLOTINI *Enneades completae* (ff. 15-322) ¹.

RELIURE. — Moderne. Les folios I-II et V-VI, dont I et VI sont collés à la reliure, sont modernes. Dans les coins intérieurs du folio III, en chemin ainsi que IV, décharges d'une ancienne reliure.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 40 cahiers réguliers numérotés de α' à μ' par le copiste, dans le coin inférieur du premier folio; sans réclamer Tous quaternions, sauf μ' (ff. 313-322) qui est un quinon.

FOLIOGRAPHES.

I. Quat. α'-κγ' (ff. 1-184), κδ'-λθ' (ff. 209-256) et λϕ' (ff. 289-306), sauf un feuillet de κϕ' et de λϕ' : *Tripla mont*, analogue à Binquet 1172 (29,5 x 44, Pise, 1440) : voir *Mon. gr.* 215.

II. Quat. κδ'-κς' (ff. 185-208), le feuillet (209)-216 de κς', quat. λϕ'-λς' (ff. 257-288), le feuillet 292-(293) de λϕ', quat. λϕ'-λθ' (ff. 305-312), quin. μ' (ff. 313-322) : *Lettre R surmontée d'une croix*, variante identique de Binquet 8941 (30 x 44¹, Palerme, 1467; var. simul. : Davière, 1470; Naples, 1470; Amalfi, 1471; Catane, 1472; voy. Schuler von Libby; Transylvanie, 1471) : voir *Mon. gr.* 215.

SUBSCRIPTION. — Au folio 322, après la fin de VI, 9 : *τὸς τοῖς ἀποστόλοις καὶ θεοῖς (Marion) | Μεγαλὰ Ἀνορθώσις βοῦδῶτος μετὰ τοῦ | τῆς αὐτοῦ πατρός Θεοῦ, περὶ οὐρανῶν, μακάρι καὶ τοῦτο τὸ βιβλίον ἐκ Κρήτης ἐκ γράφει | α | τοῦ αὐτοῦ* : —

TEXTE ET MISE EN PAGE. — Surface écrite : 180 x 130 mm. : 30 lignes à la page. On connaît assez la jolité, claire et régulière écriture du célèbre copiste, Michel Apostolia. Il achève en triangle plus d'un traité. Au folio 178^v, il essaie un autre style d'écriture. Au folio 209^v, reprise d'encre ou nouvelle plume. Le traité IV, 1 figure à la suite de III, 9 = folio 126.

1. J. B. MITARELLI, *Bibliotheca cod. mss. Memoriarum S. Michaelis Vasilii rursus prope Adrianum*, Venise, Typogr. Fentiana, 1799, p. 911; F. CAROZZI, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. xiv, note 1; De Boer, *Vermischtes Griech.* BSS. Preussische Staatsbibl., 1897, p. 218; J. COCHERZ, *Patist. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 45; *Étude*, p. 33.

qu'il decore d'une belle finale, et est repris, après IV, 2, aux folios 128 et 128^v.

POSSESSEURS. — D'après Mitarelli, à l'une des pages, aujourd'hui perdues, on lisait : *Alexandri prohi et mansueti templi decem avari*. Au folio II, trois notices, dues à trois mains successives :

Nunc *Gr. Quart. 72*; olim *B. M. 92*. Chartac. 290 x 215 mm. Fol. I-IV + 322 + V-VI. Saec. XV. Scripti Michael Apostolis. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-13). *Tabula generalis* (ff. 13-14). PLOTINI *Enneades completae* (ff. 15-322) ¹.

RELIURE. — Moderne. Les folios I-II et V-VI, dont I et VI sont collés à la reliure, sont modernes. Dans les coins intérieurs du folio III, en chemin ainsi que IV, décharges d'une ancienne reliure.

ANNOTATIONS INITIALES.

Folio III, rempli de notes écrites d'une main assez semblable à St. Cyrillus *reiser* (les deux mots sont effacés, à peine lisibles et recouverts par une décharge, revers de l'ancienne reliure), puis, encore lisible : *Cyrillus reiser* | Τὸ μὲν γὰρ πρῶτον αἰώνος ἀκρότητος · ἀργὸς εἰς ἀμυν | τὸν δὲ εἰς αὐτὸ φασὶ τὴν ἀκρότητον · ἐξ αὐτοῦ (sic) γὰρ μὲν γενέσθαι, τὸν γὰρ πρὸς αὐτὸν θεοῦ τὴν ἀκρότητον, οὗ δι' | καὶ δεύτερον νομίζονται θεοὶ καὶ ποσὶ τοῦ ἀκρότου δημιουργοῦ · καὶ μὴν καὶ τρίτην ἀνορθώσαν | τοῦ ἀκρότου φησὶ πρὸς τὸ δύνανθαι ζωοποιεῖν (sic).

Porphyrius dixit γὰρ τριῶν ὑποστάσεων ἕκαστον τῶν τοῦ θεοῦ προκρίσθαι οὐκ ἔστιν, εἴτινα δὲ τὸν μὲν | δυνάμεως θεοῦ, τὴν δὲ, μὴ αὐτὸν δὲ καὶ δεύτερον, τὸν δημιουργοῦν, τρίτην δὲ τῶν τοῦ ἀκρότου φησὶν · ὅτι γὰρ φησὶ τῶν θεῶν τὰ τρία | προκρίσθαι ἑαυτῶν δὲ τὸ αἰὶν ἀπὸ τῆς | οὐκ ἀντιφάσις διανοίας.

Plato θεὸν μὲν τὸν δυνάμεν φησὶ τὴν ἀκρότητον (sic) γὰρ μὲν | δυνάμει (sic) τὸν καὶ τοῦτον εἴτινα τὸν ποσὶ τοῦ ἀκρότου δημιουργοῦ θεοῦ ἐκ τούτου τοῦ πρῶτου · καὶ τρίτην εὐκρίτως φησὶ, ὅς' ἔστι τὸ μὲν κινεῖσθαι φησὶ.

Πλάτων · οὗ Πλάτων ποσὶ τοῦ ἀκρότου τῆς ἀκρότητος τῆς ἀκρότης μὲν, τῆς ἀκρότης ἀπὸ τοῦ πρῶτου τῆς ἀκρότης ἀπὸ τοῦ Πλάτωνος δὲ, δεύτερον | ποσὶ Μαρίνου ὅτος οὗτος (sic) δυνάμει μὲν · δυνάμει δὲ | Πλάτων οὗτος (sic) μὲν δὲ καὶ αὐτὸς Πλάτωνος καὶ Πλάτωνος ἀκρότης · ἐξ οὗ ἐν τῇ φησὶ φησὶ τὸν ἀκρότου ἀπὸ τῶν οὐρανῶν, ὅν τοῦ ἀκρότου ἀπὸ τῶν οὐρανῶν τὸν γενέσθαι.

En bas, vers la droite, on lit le chiffre 6, puis, plus bas, le chiffre 9 (?), lequel est biffé.

Tout en bas, vers l'intérieur, décharge rose, comme en haut.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Le copiste est si soigneux que lorsqu'il fait un pâlé, il écrit en marge la syllabe ou le mot sali, même si l'orthographe s'impose, ainsi aux folios 10^v, 63^v, 64, 64^v.

autres variantes :

II, 4 xi, 41 $\pi\tilde{\eta}\delta\epsilon$ $\kappa\alpha\kappa\iota\omicron\varsigma$ 557 $\gamma\rho.$ $\delta\epsilon\upsilon\pi\omicron$ $\Sigma\mu\epsilon.$

IV. 7. 9. 7-8 *αὐτῇ* **■** *ἐξ αὐτῆς γνωστὴ καὶ λατὴ τῶν ἐπιβοήθων οὐρανῶν* om. S 174 add. Smf. (non pas homoioteleute; so letters).

Lorsque le copiste signale les citations en marge par des guillemets, comme il le fait de temps à autre, il n'a soin de laisser dans le texte un blanc avant le début et après la fin de la citation, ainsi, au folio 45^r, il, f. 7, 20-21 φέρει - περιφέρου et au folio 38^v-39, I, 8, 7, 4-6 περιγράφει.

Deuxième main, S¹. — De cette époque date peut-être la numérotation des cahiers en bas et au milieu du dernier folio verso, en chiffres romains de 1 à 39. Le lecteur S¹

1. Divise le texte de certains traités par des traits en équerre, ainsi du folio 171^r au folio 174, devant IV, 7, 4, 21 $\overline{\epsilon\tau\iota}$ $\delta\epsilon$ (dans l'archétype: $\epsilon\varsigma$; en marge S'écrit: *alia r(espōnsi)o*): 5, 25 $\kappa\alpha\iota$ $\mu\eta\gamma$ (dans l'archétype: η ; *r(espōnsi)o* Sine); 6, 1 $\overline{\sigma\tau\iota}$ $\delta\epsilon$ (dans l'archétype: θ): 6, 38 $\kappa\alpha\iota$ $\mu\eta$; 7, 1 $\overline{\delta\alpha}$ δ' $\overline{\alpha\upsilon}$ $\eta\varsigma$ (dans l'archétype: ϵ): 8, 1 $\overline{\sigma\tau\iota}$ $\delta\epsilon$ (dans l'archétype: θ): 8, 27 $\pi\acute{o}\varsigma$ δ' $\overline{\alpha\upsilon}$ (dans l'archétype: θ). Ce sont là les seules divisions marquées en IV, 7. Elles concordent partiellement avec les chapitres *Incipiens* et, de plus près, avec la numérotation marginale de l'archétype.

2. Ne paraît pas écrite de $\sigma\gamma'$, à moins que ne soient de Σ les $\sigma\gamma$ en marge de I, 1, 8, 4 $\kappa\omega\upsilon\upsilon\upsilon$ $\mu\epsilon\upsilon\mu\omega\upsilon$ (l. 17) (avec CN) : 9, 20 $\theta\epsilon\mu\pi\epsilon\upsilon$ (l. 17) (avec CNO) : 10, 5 $\delta\epsilon\mu\upsilon\upsilon$ $\omicron\upsilon\upsilon$ (l. 17) (avec DCQ) ; mais ces $\sigma\gamma'$ sont plutôt de Σ : le copiste Σ , par contre, multiplie les signes d'appel à l'attention, formés de trois points surmontant un trait ondulé, le premier affectant, au folio 1^r, *Vida*, 2, 26 $\tau\omicron$ $\epsilon\upsilon$, $\mu\upsilon\upsilon\upsilon$ $\theta\epsilon\omega\upsilon$, le dernier, au folio 32^r, affectant VI, 9, 11, 48 $\delta\alpha'$ $\alpha\pi\epsilon\tau\eta\varsigma$ $\tau\epsilon\lambda$ $\nu\omicron\upsilon\upsilon$ $\iota\omega\upsilon$. Ils sont particulièrement fréquents en I, 7 : II, 1 : III, 2 et 3 : III, 8 : IV, 7 : V, 3 : V, 9 et VI, 9 : dans ce dernier traité, ils sont tous, au nombre de dix-huit, écrits à l'encre rouge. Σ accompagne certains passages d'un trait ondulé, ainsi en marge de I, 8, 2, 1 et suiv., au folio 36, où il écrit aussi $\delta\gamma\delta\epsilon\upsilon$. De temps à autre, il dessine grossièrement une main, ainsi au folio 84.

τοὺς Ἰουδαίους, 3.	ἀνθρώπων ἀνθρώπος : indomitus Ssmg. I
6	εὐκοσμοῦ δὲ καὶ ὀψέων οὐρανῶν αὐ-

3. *Pinus agens accessit ad philosophum* Sam.¹⁵
3. 11 *propos. 'Apyuayov]* *Platonis Aristonem philosophum* deditio
Sam.⁶⁻²

3, 17 TopSavut] Gordianus imperator Sim₂
3, 17 TopSavut] Gordianus imperator Sim₂

4. 8 [topophon] 2 vinyro tempus Smg 2v
7. 1 [topophon] de discipulis Plonini Smg 4
7. 1 [topophon] das d'autree oloos d. C. 1

Dans la 7^{ème}, il n'y a pas d'autres groupes de 5^{ème}. Les traités les plus abon-

dament annotés sous 111, = et 3 (n. 60-92). Si à même pris la peine d'écrire en haut de chaque recto le titre courant : *De providentia*. La dernière scolie, en grec, à l'encre rouge se trouve au folio 320^v, en regard de VI, 9, 9, 1 [ἡμεῖς μὲν ἐκοίμῃσιν, εἰτα.] ἡμεῖς μὲν ἐκοίμῃσιν | ἡμεῖς μὲν ἐκοίμῃσιν ἐκοίμῃσιν | οὐρανὸν ἀγαθόν | πύλας ψυχῆς | αἵματι ὅτι ἡ ἀρετὴ | οὐρανὸν ἀγαθόν | μέλει. Same, 320^v. Dans la marge intérieure, une s'main à l'encre rouge.

placitum: anima immortalis η λογική μέχρι της φθορας.

4. Outre les gloses proprement dites, S¹ amène aussi des *nota parallela* ainsi au folio 176, à la fin de IV, 7.

κατὰ Νουμίων, ἡ ἀρχὴ τῆς ἐπιγραφῆς ἐστίν |
κατὰ Παιτίων, ἡ ἀρχὴ μετὰ τῆς φέουσιν |
κατὰ Σενοπάτην καὶ Ἰδιμύων καὶ παύλων (?) |
ἡ ἀρχὴ μέγα τῆς ἀλφίας |
κατὰ Ἰπρίκων καὶ Ποφύρων μίον ἡ | ἀρχὴ |
κατὰ πολλοῦ τῶν περιπατητικῶν μένος δ' | νόος
κατὰ τῶος, μόνε ἡ ὅλα (sic) ψυχῇ.

Troisième main, S¹, celle d'Hermolaus Barbarus. Certainement postérieure à S¹ comme on peut le voir d'après la notation folio 37, en regard de I, 8, 3, 38 καὶ οὐδ' ἄλλοι : καὶ οὐδ' ἄλλοι S^{am}.

Les premières notes de S^a sont, outre la souscription au verset :

2, I reaktij] rodutj včas Sankt-

2, 9 κυάριχου κυάριχis Sam. I^v
2, 18 Καυανίαν moribis in Campania Plinius ant. 66 Sam. I^v

2. 27 δρᾶκτος] ἀρ' οὐ διαβόλος ὁ δρᾶκς αὐτός

2, 35 Κλαυδίου Ιιοφωρος ειναι ονομαστικος
2, 37 Σενηρου] *Nativitas Plotini anno 13 imper(atoris) Severi*

2. 39 γεῖθλιον γεῖθλιος ἡμεῶν folio 5:
Plus curieuse est la troisième des quatre gloses au
fol. 6 recto.

Vila, 9, 1 yonikas] Mulheres Pleno ministério e
Sant.

9, 4 ἰαμβάχου Iambichus ^{in v. 1} ^{Marci}
9, 7 φέροντες τὰ ἑαυτῶν τέκνα] procurator s. ^{Marci}
9, 7 φέροντες τὰ ἑαυτῶν τέκνα] procurator s. ^{Marci}

10, 1 *Olympos* [Olympus] *Platanus* *infirma*

La dernière glose grecque de S^e est en :

III, 1, 8, 5 *τὸν τοῦ μαρτύρου* οὗκ ἔχει τὸν μαρτύρον φωνήν τὴν αὐτὴν τῆς τοῦ

λέκτορος σημα.

Il semble que S^e ait numéroté les folios de 1 à 80 (pas au delà) : de cette numérotation subsistent encore les chiffres 1, 3, 7, 9, 11, 12, 13, 15, 17, 19, 21, 22, 23, 25, 29, 33, 34, 38, 40, 42, 48, 54, 60, 63, 66, 69, 72, 75 et 80.

Comparez notamment le 4 de 42 et le 9 de 69 avec les chiffres correspondants du millésime 1489 au folio IV.

S^e s'exerce à la critique textuelle, peut-être en s'aidant d'un autre exemplaire.

I, 1, 12, 2-3 *ὅς φησὶ αὐτῶν ὅς φησὶ αὐτῶν καὶ ἀναγράφει καὶ τὸ* *ἰσχυρὰ σημα. 17^e.*

S est un manuscrit perdu et retrouvé. En 1779, Mitarelli, abbé de Murano, en publiait une description détaillée. Au début du XIX^e siècle, J. Morelli écrivait de Venise à Creuzer qu'il ne l'avait jamais vu et qu'à la suite de la destruction de tant de bibliothèques, il n'avait aucune idée où il pourrait jamais le voir. En 1879, H. F. Müller ne pouvait pas encore l'inscrire dans sa liste des manuscrits de Plotin, mais à la fin du siècle il entrât à la Bibliothèque de Berlin ; il semble avoir perdu, dans l'entre-temps, un feuillet de garde où son premier possesseur, Alexandre, avait marqué le prix qu'il l'avait payé : dix ducats d'or.

C'est sans doute une somme à peu près égale ou supérieure que dut recevoir pour son travail Michel Apostolis. On connaît son histoire. Né vers 1422, il fut fait prisonnier par les Turcs lors de la prise de Constantinople. Peu après, mis en liberté, il arrivait en Italie et faisait à Bologne la connaissance du Cardinal Bessarion, le protecteur attiré des réfugiés grecs. Apostolis retourne bientôt en Grèce et s'installe en Crète où, comme il le dit tristement au colophon même de notre exemplaire, loin de sa patrie, il vivait dans la pauvreté et gagnait sa vie en copiant des manuscrits « pour de l'argent ». Émouvant refrain de nombre de ses amis, fixés comme lui en Crète.

L'un de ces amis est précisément Michel Lygizos, le copiste du manuscrit N dont la parenté avec S d'une part et avec O d'autre part est très nette. Nous rappelons simplement ici les conclusions acquises à l'occasion de l'étude de U, suivant lesquelles S et U sont très proches mais indépendants l'un de l'autre ; on se souvient que là où U et le groupe Chis. écrivent curieusement *ὑπονοούμενα*, S et N ont la moitié de la leçon correcte.

ὑπονοούμενα donc, tandis que w, x et z portent, en I, 2, 1, 5 *ὑπονοούμενα* *υπονοούμενα*.

Alexandre de Vérone, un médecin célèbre, le premier possesseur identifié et probablement le premier lecteur de S, revendit son exemplaire au non moins célèbre Hermolaus Barbarus. Il y perdit trois ducats.

Ernolaus Barbarus¹, de son nom italien, est un des grands humanistes de Venise. Né en 1453, d'une famille patricienne, tout jeune il apprend le grec à Rome. Il enseigne à l'université de Padoue et rentre à Venise en 1484 pour y ouvrir une école, aussitôt célèbre, de philosophie aristotélicienne. De 1488 à 1490 le Sénat de Venise le charge de diverses missions diplomatiques, notamment auprès du Saint-Siège (1490). Il meurt en exil, à Rome, en 1493.

La manière même dont cet humaniste lit Plotin prouve qu'il pique d'instinct aux bons endroits, et les remarques qu'il fait sont intelligentes. Aucun exemplaire du XV^e siècle, sauf celui de Ficin, n'est aussi abondamment annoté et n'a été lu avec plus de soin. Il est probable — simple affaire de dates déjà — que Barbaro avait en face de lui la traduction latine et les Commentaires qui venaient de paraître ; la division du texte en paragraphes qu'il adopte est parfois celle même de Ficin².

C'est lui aussi, semble-t-il, qui transcrit, sur une page de garde, certains textes choisis de Cyrille, de Platon, de Porphyre et de Georges Gémiste Pléthon.

S est donc un véritable exemplaire de travail ; c'est en outre un bon manuscrit d'appoint pour l'établissement de l'état y et sa présentation en rend la consultation attrayante.

1. Sur le personnage, voir K. K. Müller, *Neue Mitteilungen über J. Laskaris, dans Centiv. J. Bibliotheksw.*, t. I, 1884, pp. 385 et 388 ; R. Sabbadini, *La scoperta dei codici latini e greci nei secoli XIV e XV*, 2 vol., 1905 et 1914, dans *Bibl. Soc. del Rinascimento* de F. P. Liviso, t. I, p. 66, note 138.

2. Mais la notice descriptive, p. 188, attribue ceci à S^e. Il se nous a pas été possible de vérifier.

Olim Fugger : *δ. n. 24*. Chartac. 280 × 205 mm. Fol. I + 457 (+ 270 A et 270 II = 459) + II + III. Rel. XV (Plotinus) et XVI (Corpus Music). PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. I-13). *Tabula generalis* (ff. 13^v-14^v). Plotini *Enneades* completæ (ff. 15-270^v). Varia Opuscula de musica, sc. CLAUDII PTOLEMAEI, PLUTARCHI, ARISTIDIS QUINTILIANI, ANONYMI, BACCHII (ff. 271-457), ordine foliorum perturbato). *Hymni aliquot* (ff. 457-457^v).
RELURE. — Cuir rouge de J. J. Fugger. En haut à droite, à l'encre noire : *δ. n. 24*. Au repoussé : *Πορφύριος περὶ τοῦ Πρωτοῦ Πλάτωνος βίον*. Au ded. à l'encre noire : *CLIV*. Feuilles de garde récents (add. I-II + III-IV), dont le premier et le dernier sont collés à la reliure.

Relecture. — Cuir rouge de J. J. Fugger. En haut à droite, à l'encre noire : 5. n. 24. Au repoussé : *Πορφύριον περὶ τοῦ Μαρτύρου Βλασ.* Au dessous, l'encre noire : *CLIV*. Feuilles de garde récents (add. I-II + III-IV) sont le premier et le dernier sont collés à la reliure.

CABERS ET FLIGRANES.

Sous la même reliure ont été réunis deux manuscrits indépendants et complets, écrits chacun par un seul copiste, et sur différents papiers. Les traits de musique sont écrits sur des quaternions portant comme légende *Deux pièces en sautoir* du type Br. 6280-8r (début du ^{xvii} s.).

Le manuscrit de Plotin est composé de 28 cahiers (ff. 1-270 A) non numérotés : quinions, sauf le 14^e (ff. 130-137), le 26^e (ff. 246-253) et le 28^e (ff. 264-270 A) qui sont des quaternions. Les quinions 20^e (ff. 188-196) et 22^e (ff. 207-215) ne comptent que 9 folios : les folios 195 bis et 211 bis, dont les talons sont encore visibles, ont été coupés avant d'avoir été écrits.

I. Cahiers 12^v-4^e (ff. I-39), 6^e-8^e (ff. 50-79), 10^e, feuillets 1-10 et 2-6 (ff. 99 et 91), 12^e-16^e (ff. 110-157), 17^e, feuillets 1-10 et 4-1 (ff. 158 et 161), 19^e-26^e (ff. 178-253), 27^e, feuillet 1-10 (f. 254), 18^e (ff. 264-270 A) : Trois monts, var. simil. ou identique de Br. 11702 (295 x 44, Pise, 1440). Voir *Berol.* 6^v. 375.

II. Cahier 5^e (H. 40-49) : *Deux pluches en sautoir*, variante divergente (un peu plus grand) de Br. 6273 (30 x 43^e, Vienne, 1467; var. ident. : Mantone, 1468).

III. Cahiers 9^e (ff. 80-89) et 10^e, feuillets 3-⟨8⟩ et ⟨4⟩-7 (ff. 92 et 93); *Grands ciseaux*, var. identique de Br. 3668 (Rome, 1454; var. *simil.*: Rome, 1456-60; Naples, 1459; Salzbours, 1462; voy. Litnatschoff [p. 312]; Pérouse, 1458).

1. HANDE, *Cal. cold. mss. Bibl. Reg. Bavariae*, 1806, t. II, pp. 418-421;
F. CAVERT, *Plants of 1835*, t. I, p. XLIII; J. COCHETZ, *Phytol. Suecica*, t. 6,
1934-35, pp. 43-46 at p. 39; *Flora*, p. 33.

14^v Cahiers 10^o, feuillet 35^o-6 (f. 93), 11^e (ff. 100-109), 17^o-18^o (ff. 158-171), 27^o (ff. 254-263) : *Lettre R symphonie d'une croix*, var. ident. de ff. 964^r (30 × 44^r, Palerme, 1467 ; var. simil. : Bayreuth, 1470 ; Naples, ff. 964^r, Amalfi, 1471 ; Catane, 1472 ; vov. Schlect von Libbey, 1470 ; Amalfi, 1471). Voir Mon. gr. 449, Marc. gr. 240 et Berl. gr. 373.

POSSESEURS ET LECTEURS.

Fol. add. IV : sur deux cartons de papiers, anciens sommaires, l'un en latin, l'autre en grec, du manuscrit. Fol. add. II, en haut, au crayon, déjà très effacé : *Verſigkeiten von Lud. Doedelstein bis Emsad. III Lib. IV* ; au verso 1811 ? ; sur le reste de la page, est collée une prétendue notice de 1746. Notice qui restitue l'ordre des folios de la seconde partie du manuscrit. Cette notice est datée de 1846.

Souscription. — Au folio 270^v, après la fin de VI, 9, deux lignes en blanc, puis : τὰ κατὰ βιβλίον τοῦ σοφοῦ τοῦ Θεοδοίου, | ἔργα πρῶτον, Μεγαλὸν ὁ Διονύσιος.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 200 x 123 mm., 32 puis 31 lignes à la page. Le copiste, Michel Lygizos (voir f. 270^v), ne distingue aucunement les cahiers. Sauf dans la *Vida* (voir infra), il ne rubrique aucunement, et seulement les en-têtes des traités I, 1 à II, 1 inclus, III, 2 (f. 73^v), III, 4 (f. 83^v), V, 8 (f. 177) et du titre de VI, 8 (f. 256), il n'écrit que le seul mot *Μακάριον*. Ailleurs, il laisse en blanc, pour le titre, une, généralement deux, parfois trois ou quatre lignes (f. 207). Il numérote généralement, en marge, de α' à <δ> les titres qu'il rubrique. L'écriture de Michel Lygizos est extrêmement nette, régulière et élégante. Parmi les manuscrits des *Ennéades*, celui-ci est un des plus beaux.

TEXTE. — Fol. 1, après 4 lignes en blanc, † Πποφύλον ἐνὶ τῷ Πλα-
τῶν βίῳ καὶ τῆς τῶν βιβλίων ἀριθμ. inc. Μῦθους (le π est
rubriqué avec soin), des. f. 13, ligne 18, en triangle ἀντὶ ὀργανῶν τῶν
ἐργῶν. Dans la Vita, les différentes tables sont disposées avec art, plusieurs
initiales sont rubriquées, ainsi en 17, 16 Ἀφελὺς (l'ou Ἀντὼν comme
dans G H); en 18, 1 Ταύτην (non Τῇ, comme dans G H) et plusieurs
autres. Les vers de Vita, 22 (ff. 9-10*) sont écrits en une colonne. — Fol.
13* et Μῦθους φιλοσόφου Ἐκκεῖθεν τε καὶ τῶν κατὰ τὸς ἑξῆς.
ἐργασίαν τῶν βιβλίων ἰ ποσότητες : ἐνὲς ἀποτίμῃ, suivent en une
colonne des chiffres numérotés de α' à 50. — Suit

la première ligne, tout le folio 14^v est blanc. — Fol. 15, après trois lignes en blanc, † *Μαριου φλοοφου δωεάδς παύτης* *Πει τοσ τε νε λα* *καί τς δ δόπουος* (rubriquée <δ>) *δουα καί λένου*. Au folio 135, l. 14, IV, 4, 30, 1 *οκετόν τω δ έρεδθ*, sans aucune division du texte. Au folio 113^v, après IV, 3, 1, 25 *την ημεραν*, le copiste avait écrit une ligne environ de texte en trop; il gratte soigneusement le tout et trace une ligne horizontal au milieu du grattage. De même au folio 176^v, après V, 7, 2, 20 *διδουάνω*.

ANNOTATIONS MARGINALES.

De première main, quelques σγ' et d'autres signes de lecture en forme de N majuscule dont la seconde haste verticale serait aussi un T. De même quelques corrections. Voici quelques spécimens, et les concordances avec d'autres manuscrits :

I, 1, 8, 4-5	σγ' N17 U ^s S
9, 21	σγ' N17 ^v OS
I, 4, 11, 14	σγ' τωv άw (sic) N26 ^v S
II, 2, 1, 37	σγ' N44 ^v COS Baroc.
II, 9, 8, 1	σγ' N64 σγ' C nihil S
9, 6	σγ' N64 ^v σγ' C nihil S
13, 38	σγ' N σγ' AESChis.
III, 7, 3, 24	σγ' N99 ^v nihil S
6, 52	σγ' N101 σγ' S
IV, 7, 4, 3	σγ' N148 S
V, 3, 9, 24	σγ' N165 ^v SO

D'une seconde main on ne trouve, semble-t-il, que deux traces dans tout le manuscrit. Au folio 13, au début de I, 1, N^s ajoute à l'encore note l'initiale η de *ηδουα*; au folio 44, sans l'accentuer, le titre de II, 2 *πρω κωροος ουραου*.

Le nombre assez considérable de filigranes, dont les variantes identiques sont fréquemment notées entre 1454 et 1471, semble indiquer que Michel Lygizos écrivit le manuscrit N entre ces deux dates, plus probablement entre 1460 et 1470.

C'est vers la même époque qu'il travaillait avec son ami Tribolès à la confection de C. Toutefois il ne semble pas qu'il ait utilisé pour N le même modèle que Tribolès pour C et M. Le manuscrit N s'apparente plutôt à S et à U qu'à C, M et V; or, on lit de U et de S entre eux, il n'est guère de particularité qu'on ne puisse expliquer par l'hypothèse de sa dépendance vis-à-vis de S.

La variante qui caractérise éminemment le groupe S, N et O est ce *πρ* é en marge de V, 3, 9, 24 *δς παύτης*; de plus S et N

ont en commun un certain nombre de signes de lecture, tel cet étonnant σγ' τωv άw en marge de I, 4, 11, 14. L'absence de deux ou trois σγ' en S ne paraît pas suffire pour établir que S serait une copie de N. Contre cette hypothèse on peut faire valoir l'absence presque totale de titres en N: Apostolis aurait donc dû les tirer tous d'un autre exemplaire. En outre, des deux souscriptions, qui ont indubitablement un air de famille — à cet endroit τωv σοφοv τωv *Μαριου* n'est pas fréquent — c'est celle d'Apostolis qui paraît avoir inspiré celle de Lygizos. Un dernier détail suggère l'idée que N est une copie directe de S: au folio 209, Apostolis commence ■ 4^e ligne par les mots V, 7, 2, 19 *διδουάνωv δαφόπου* et la 5^e par *διδουάνωv λυρεϊται*; or, en N, Lygizos, après avoir écrit le second *διδουάνωv*, écrit puis gratte toute une ligne. C'est que son oeil a retrouvé au modèle le premier *διδουάνωv* placé au-dessus; il y a eu véritable ditto-graphie due à l'état matériel de S. Au folio 129 de même, la première ligne de S s'achève par *την ημερε*. S paraît donc bien être l'archétype de N.

Vita, 3, 14 *ὅτι δὲ ἀποκρίθη τῷ Ἀγαστέρῳ ὁ Πλατωνίου ἑρμηνεύων* Or. 2, *Platōnis S⁴*
hanc Antonium philosophum audisti S²
Vita, 7, 1 *ἵνα ἐξηγοῦτο τοῦ Πλάτωνος διαφανὲς* Or. 4, *De discipulis*

Vita, 24, 16 *ἵνα περὶ τῶν ἑνὸς Or. 12 nihil S*
Enn., 1, 8, 2, 1 *ἵνα ὅτι τῶν ἀγαθῶν (verticalement) Or. 35, ἐπεὶ*
et trait onduleux S³ 36

En marge de quelques passages essentiels, notamment au début de I, 2, 1 (f. 19) ; III, 2, 1 (f. 76^v) ; V, 1, 1 (f. 178-178^v) et VI, 1, 1 (f. 215^v) une seconde main (?), probablement identique de fait à la première) traçait, le plus souvent à l'encre rouge, les extraits de Porphyre, d'Aristote, de Proclus, de Simplicius et de Pythagore, parlant son plus authentique dialecte.

L'écriture de O a fait croire qu'il est du XVI^e siècle, alors que les filigranes — ils sont nombreux — le datent plutôt de la fin du XV^e. Le manuscrit, par le genre adopté, un filigrane et l'écriture, n'est pas sans similitude avec Corp., daté pareillement du XVI^e siècle, alors qu'il est encore du XV^e.

L'archétype de O est tout trouvé. C'est le manuscrit S que nous avons « retrouvé » après avoir rédigé la description de O. Que l'on compare les notes marginales dues aux lecteurs de S, et transposées ou transcrites par le copiste de O ; s'il s'agit bien du copiste, la certitude est immédiate¹.

A noter cependant qu'avant d'avoir vu S, nous pensions que N était l'archétype du *texte* de O, et cela en nous basant sur un fait assurément curieux. Nous vîmes de même O avant N, qui en juillet 1932 n'était pas à Munich, et nous écrivions, à propos de l'omission en *Vita*, 3, 1-2 : « le copiste omet manifestement une ligne de l'archétype ». En 1933, le manuscrit N nous fut envoyé à Paris, et nous pûmes voir qu'en N ce texte occupait exactement une ligne.

Comme N est lui aussi une copie de S, il n'est pas impossible qu'il ait servi parfois de modèle au copiste de O, lequel empruntera forcément à S et ses titres — qu'il écrit soigneusement en capitales et donc après coup — et les scolies de toutes sortes, écrites de même après coup, d'une autre encre, voire d'une autre écriture.

1. Corrigez *États*, p. 34, reposant sur des notes plus anciennes : O y est précédé à tort comme une copie de U.

Nunc 4732. Chartac. 330 × 225 mm. Fol. 196^v + I.
 Saec. XV exeunt². Plotini *Enneades* tres posteriores,
 IV, 1^a - VI, 9 (ff. 1-196^v)¹.

RELATURE. — « Cartonnage moderne »². Six folios de garde récents (add. I-III + IV - VI), contemporains de la reliure à laquelle le premier et le dernier sont collés.

ÉTAT ACTUEL. — Le manuscrit se compose aujourd'hui de 23 ou 24 cahiers, probablement quaternions. Ces cahiers ■ sont pas numérotés, mais à la fin de chacun d'entre eux le copiste écrit verticalement le premier mot du cahier suivant.

ÉTAT ANTÉRIEUR. — Complet, le manuscrit devait compter environ 330 folios. En effet les 196 folios de la partie restante correspondent à 511 pages de l'édition teubnérienne de Volkmann ; dans cette édition, la *Vita* et les *Enneades*, sans IV, 2, remplissent 341 + 516 = 857 pages. Pour découvrir le total des folios primitifs, il suffit d'appliquer la règle de trois, soit (196 × 857) : 511 = 328 folios.

FRUSTRANCES. — « Deux ou trois filigranes différents, mais peu visibles », dont une *Échelle* dans un cercle et une *Arballe* dans un cercle.

1. E. MILLER, *Cal. mss. gr., Supplément au Catal. d'Irlande, dans Notion et Extraits des mss. ■ la Bibl. Nat., etc.*, t. XXXI, 2^e partie, Paris, 1886, p. 90. On sait que J. Martine avait préparé un manuscrit le tome second de son *Regius Bibl. Martini. cod. gr. mss.*, t. I, Madrid, 1769, Paris de Soto : ce tome second ne parut jamais : le codex O. ■ y aurait porté le n° 63. — Nous devons à M. P. Costell de nombreux renseignements sur ce manuscrit.

2. Lorsque MILLER vit ces folios, ils n'étaient sans doute pas numérotés ; il écrit en effet (*ibid.*, p. 90) : « de 350 feuillets environ ».

3. M. Costell nous écrivait : « d'après l'écriture, du XVI^e ou de la fin du XV^e siècle ». On verra plus loin le prix de cette estimation d'un expert.

4. Il convient de rappeler ici que dans tous les manuscrits de Plotin, où il se présente comme un traité indépendant, IV, 2 prend place après IV, 1. Ce dernier traité manque donc en O. 65.

5. GRAUX, *Essai orig. fonds grecs. Extr.*, p. 71, dans la description des collections du Cardinal ■ Burgoz, écrit : « ... huit des manuscrits de Caloxyas et un de Darmariens ont une couverture en parchemin vert ; trois autres volumes sont couverts de même ; sept autres le sont en parchemin rouge... Les parchemins verts et rouges doivent constituer deux fonds distincts de celui du Cardinal ; leur provenance ne nous est pas connue » ; dans la note de la page 71, Graux range O. 65 parmi les manuscrits reliés en parchemin vert.

TEXTE ET MISE EN PAGE. — Fol. 1, en haut, d'une main récente : *inagilio*, la cote, O. 55 et le cachet de la bibliothèque. Après quatre petites courbes ouvertes vers la gauche, alignées et espacées de 2 centimètres : *Παρθένου δυνάμεως* *898' περί φ* (sic) *οὐδὲν φέρει 898'*. Ce traité se termine en triangle, et IV, 3 commence en haut du folio 1^r. — Surface écrite : 205 × 135 mm. ; 30 lignes à la page. Écriture penchée, très régulière, mais peu élégante. Titres et initiales rubriquées. Sauf IV, 1 (f. 1), les traités sont numérotés jusqu'à 26. Ils sont séparés par l'ornementation signalée au folio 1. — Au folio 196^v, le traité VI, 9 s'achève en deux triangles et est suivi d'une sorte de doxologie, ainsi : ... *μήνον* | *πρὸς* | *μολύβδι* | *de βέλτερος θεοῦ καὶ σωτηρίας* | *ἡμῶν* *καὶ* *χρὶ* *ἀγαπῶν* | *ἐν* *ἐκκλησίᾳ* (sic).

ANNOTATIONS MARGINALES. — « Plus rapidement et sans doute à une révision (encre plus claire) », le copiste ajoute en marge, en les faisant précéder du signe Δ, de nombreux passages que lui-même ou son modèle avait omis. On n'a relevé dans les marges ni scolies, ni *arg.*, ni numération intermittente.

Les seuls indices matériels font penser que le copiste de *Matr.* O. 55 pourrait être le même que celui de *Corp.* Christ 117. Voici un simple tableau comparatif :

Indices	<i>Corp.</i> (117)	<i>Matritā</i> (O. 55)
Dimensions	320 × 215 mm.	330 × 225 mm.
Nombre de folios écrits	330	<328>
Cahiers	Réclame verticale	Réclame verticale
Surface écrite	205 × 120 (?) mm.	205 × 135 mm.
Nombre de lignes à la page	30	30
Écriture	Fin xv ^e , penchée	e xv ^e ou fin xv ^e , penchée
Débuts des traités	Si poss., en h. d'une p.	Si poss., en h. d'une p.
Finales des traités	Souv. en 1, 2 ou 3 tr.	Voir f. 1 et f. 196 ^v
Figurines	Échelle dans un cercle	Échelle dans un cercle
	Arbal. dans un cercle	Arbalète dans un cercle
	Tripie mont dans un cercle	?

Si *Matritā* fut écrit par le même copiste que *Corp.*, il n'appartient pas pour autant à la même famille. *Corp.* porte l'état x, *Matritā*, l'état y. Des sondages faits dans le texte des premiers chapitres de IV, 6 montrent que *Matritā* est étroitement apparenté à Vat. Amatus, avec un soin qui frise la minutie, à collationné en entier Vat. Creuzer faisait grand cas de ces leçons et elles encombraient son appareil critique. On prouvera plus loin que Vat. fut copié sur O et qu'une bonne moitié de ses fautes —

il en a tant ! — lui viennent de son modèle. En attendant, il nous sert à assigner à *Matritā* ■ place approximative dans la famille y.

IV, 6, 1.	1 <i>ἐκφραστὸς λέγοντες</i> cett. 1 <i>ἐκφραστὸς λέγοντες</i> <i>Matritā</i>	om. CM
1.	2 <i>τε</i> etiam <i>Matritā</i>	
1.	3 <i>μολύβδι</i>	<i>μολύβδι</i> <i>Matritā</i> Vat.
1.	4 <i>85</i>	<i>85</i> <i>Matritā</i>
1.	12 <i>ἐκφραστὸς</i>	<i>ἐκφραστὸς</i> <i>Matritā</i>
1.	13 <i>μολύβδι</i>	<i>μολύβδι</i> <i>Matritā</i>
1.	18-20 <i>ἀντὶ</i> <i>μολύβδι</i> — <i>δακτύλιον</i>	
	<i>δακτύλιος</i>	om. et mg. in: <i>Matritā</i>
1.	22 <i>καὶ</i>	<i>καὶ</i> <i>Matritā</i>
1.	22 <i>τοῦτο</i> <i>τὸ</i> <i>ἐκ</i>	<i>τοῦτο</i> <i>τὸ</i> <i>ἐκ</i> <i>Matritā</i>
1.	23 <i>βλέπει</i>	<i>βλέπει</i> Vat. <i>Matritā</i>
1.	28 <i>τοῦτο</i>	<i>τοῦτο</i> Vat. <i>Matritā</i>
1.	29 <i>δακτύλιος</i> <i>Matritā</i>	<i>δακτύλιος</i> Vat.
1.	29 <i>85</i>	<i>85</i> <i>Matritā</i>
1.	37 <i>τὸ</i> <i>δακτύλιον</i>	<i>τὸ</i> <i>δακτύλιον</i> <i>Matritā</i>
1.	39-40 <i>δεῖ</i> <i>ἀντὶ</i> — <i>μὴ</i> <i>κεκέραιον</i>	
	etiam <i>Matritā</i>	om. Vat.
2.	7 <i>δακτύλιος</i>	<i>δακτύλιος</i> <i>Matritā</i>
2.	7 <i>δακτύλιος</i>	<i>δακτύλιος</i> Vat. <i>Matritā</i>
2.	7 <i>δακτύλιος</i>	<i>δακτύλιος</i> Vat. <i>Matritā</i>
2.	12 <i>δακτύλιος</i>	<i>δακτύλιος</i> <i>Matritā</i>
2.	13 <i>μολύβδι</i>	<i>μολύβδι</i> <i>Matritā</i> , o. s. l.
2.	16 <i>δακτύλιος</i> etiam <i>Matritā</i>	<i>δακτύλιος</i> Vat.
2.	19 <i>δακτύλιος</i> plerique	<i>δακτύλιος</i> Cir.: <i>δακτύλιος</i> Vat.
		<i>Matritā</i>
2.	22 <i>καὶ</i>	<i>καὶ</i> Vat. <i>Matritā</i>
2.	23 <i>85</i>	<i>85</i> Cir. Vat. <i>Matritā</i>
2.	23 <i>85</i>	om. <i>Matritā</i>
3.	1 <i>περί</i> <i>μολύβδι</i> plerique	<i>περί</i> <i>μολύβδι</i> <i>Matritā</i>

Étant donné ces leçons, et puisque O est copié directement sur S et est à son tour l'archétype immédiat de Vat., il semble qu'une seule place convienne à *Matritā*, c'est d'être une copie de O. Les leçons communes à Vat. et à *Matritā* doivent se retrouver en O : les leçons propres à *Matritā* d'une part et à Vat.

1. La première leçon est celle de l'édition Brédier. Chaque fois que Creuzer cite Vat., nous le citons après lui. La mention « cett. » ne doit pas être prise au sens strict.

2. Les collations sont trop incomplètes pour fournir une preuve décisive.

d'autre part sont le fait des copistes de chacun de ces manuscrits. Quelques leçons même sont plus anciennes que O, peut-être même que S.

En confirmation de cette conclusion sur l'archétype de Matritā, on peut apporter un menu fait qui s'explique par elle le mieux du monde.

On se rappelle que les titres de O sont écrits en grandes capitales et qu'au titre de IV, 1, au-dessus du mot $\Psi\Upsilon\chi\chi\eta\zeta$ le copiste de O écrit en minuscule le mot $\sigma\beta\omicron\lambda\omicron\varsigma$ qu'il avait oublié. Le copiste de Matritā n'aperçoit tout d'abord que $\pi\epsilon\pi\iota\ \psi\upsilon\chi\chi\eta\zeta$ $\beta\epsilon\varsigma$, mais comme il écrit $\pi\epsilon\pi\iota\ \psi$, il remarque $\sigma\beta\omicron\lambda\omicron\varsigma$, comprend et poursuit sans biffer le ψ , $\sigma\beta\omicron\lambda\omicron\varsigma\ \psi\upsilon\chi\chi\eta\zeta\ \beta\epsilon\varsigma$.

Écrit probablement vers 1495 par le copiste de Corp. et d'après O, le codex *Matritensis* O. 55 fut mutilé à une époque indéterminée ou plus exactement coupé en deux. On n'a pas retrouvé la première partie.

BAROCCIANUS GRAECUS 146 Barc.

Chartac¹. 280 × 210 mm. Fol. I + 279 + II. Saec. XV-XVI a pluribus manibus conscriptum. *Miscellaneus*: *XV-XVI a pluribus manibus conscriptum. Miscellaneus*: *varia theologica, philosophica, historica. Nonnullae illustrationes pictae animalium, personarum, etc. Plotini Enn.*, I, 7 - II, 9, 14, 3 $\omicron\upsilon\ \mu\acute{o}\nu\omega\nu\ \mu\acute{o}\varsigma\ \psi\upsilon\chi\chi\eta\zeta\ \delta\lambda\lambda\alpha\ \kappa\alpha\iota$ (ff. 113-144^v)¹.

RELIURE. — Byzantine, en maroquin brun. Au dos, six lettres dorées : *Chrysostomus, Origenes, Athanasioras, etc. etc.* — A partir du f. 60 (crayon) le manuscrit a deux numérotations, l'une à l'encre de 30 à 255 (ff. 60-279) le manuscrit à chaque folio, l'autre, en dessous au crayon (Coxe ?) sur régulièrement à chaque folio. Comme elle correspond à l'état actuel du manuscrit, c'est cette dernière numérotation qui sera adoptée ici.

CARÈRES ET FILIGRANES. — ff. 113-144^v [87-118]. Quatre quaternions non numérotés dont le 1^{er}, le 3^e et le 4^e (ff. 113-120, 129-144) présentent comme filigrane *Un triple mont surmonté d'une croix* ■ bras vertical légèrement courbé, proche de Br. 11699 (pour la vergeure et les poutreaux) et 11709 (pour la croix) (Br. 11699, 30 × 44, Padoue, 1432; 11709, 29,5 × 43¹, Pise, 1466; voir aussi 11694, 30 × 43, Laek, 1423; 11702, 29,5 × 44, Pise, 1440). Le filigrane du 2^e quat. (ff. 121-128) est une *Lettre R* surmontée d'une croix, var. identique de Br. 8941 (30 × 44¹, Palerme, 1407; Bavière, 1470; Naples, 1470; Amalfi, 1471; Catane, 1472; Transylvanie, 1471).

TEXTE ET MISE EN PAGE. — Surface écrite : 195 × 130 mm.; 32 lignes à la page. Écriture très régulière et très belle; titres et initiales soigneusement rubriqués; à la fin des lignes le copiste ne coupe jamais les mots; de ce fait les lignes sont d'inégale longueur. Fol. 113 : *Μαρθου φιλωτόφου θωελος πρῶτος Ηπει τοῦ πρῶτου δυνάτοῦ καὶ τῶν ἄλλων δυνάτων* (l. 7); les titres de l. 8 et 9, II, 2, 4, 6, 7 et 9 sont accompagnés de leur numéro d'ordre dans la numérotation continue.

ANOMALIES. — Le copiste ne signale pas la fin des quaternions. On comprend donc qu'à la reliure les cahiers aient été mal disposés. Le premier quaternion se termine au f. 120^v par II, 1, 5, 18 *μέγας σήμερον*.

¹ Cat. mss. *Angl. Hib.*, 1907, t. I, pars 1^a, pp. 180-19a (= n^o 145); H. O. COXE, *Cat. cod. mss. gr. Bibl. Bodl.*, t. I, 1853, pp. 245-251; J. COXHEAD, *Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, p. 54.

² Et non pas, comme dit un catalogue : *Membran*.

Le quaternion qui lui fait suite aujourd'hui (ff. 121-128^v) est le quatrième dans l'ordre original¹ (II, 6, 3, 15 εὐδὸς τὴν εἰσὶν τοῦ — II, 9, 14, 3 οὐ μόνον πρὸς φερεῖν ἀλλὰ καὶ). Le troisième quaternion, le deuxième dans l'ordre primitif, commence au f. 129, II, 1, 5, 18 ὁ ἀποστόλ. Une main récente a écrit correctement les renvois aux folios anciens 94^v (= 120^v), 103 (= 129), 118^v (= 144^v).

Nous avons, dans ces quatre quaternions de Plotin, une partie d'un manuscrit, probablement complet autrefois, aujourd'hui disparu : le dernier cahier s'achève en effet au milieu d'une phrase ; d'autre part il n'est pas vraisemblable qu'on ait désiré posséder seulement les traités I, 7 à II, 9 ; enfin il est frappant de constater que les quatre quaternions conservés couvrent une partie du texte (édit. Volkman, pp. 99-203) égale à celle de la *Vita* et des six premiers traités manquant (édit. Volkman, pp. 1-99), ce qui laisse supposer que ces quatre quaternions étaient primitivement précédés de quatre autres quaternions.

D'après les filigranes et l'écriture cette fois, ces cahiers paraissent avoir été écrits dans la cinquième ou sixième décennie du xve siècle, au moment où l'on transcrivait de tous côtés le texte des *Ennéades*. Le seul σγ' noté plus haut en II, 2, 1, 37 et qui ne se retrouve qu'en CSON ainsi que quelques variantes suggère que le manuscrit complet appartenait au groupe SON. Les dates suggérées par les filigranes excluent l'hypothèse que O puisse être l'archétype de Baroc. On n'a pas pu préciser davantage la place de cet exemplaire dans le *stemma*.

Ces cahiers passent à la fin du xve siècle aux mains du collectionneur vénitien Giacomo Barocci. Au grand déplaisir des « continentaux », Will. Herbert, Earl of Pembroke et Chancelier de l'Université d'Oxford, acheta les 242 volumes de la collection Barocci et les offrit en 1629 à la récente fondation de Thomas Bodley. On les y consulte encore dans les belles salles de travail trois fois séculaires et de ce fait pas très confortables, mais en revanche délicieusement hospitalières.

¹. Aussi lit-on dans le *Catalogue* de 1697 : « A capite 5 lib. I-II Enn. ad cap. 3 lib. 6 omnia intercederunt » (p. 19 a). C'est inexact.

MONACENSIS GRAECUS 440 C

Chartac. 285 × 185 mm. Fol. A + I + II + III (add.) + 273 (immo 296) + B. Scriptor Demetrius Tribolus anno 1465. PORPHYRII Plotini *Vita* (ff. 1-13^v). *Tabula generalis* (ff. 14-14^v). PLOTINI *Ennéades* olim completæ (ff. 15-262^v)¹.

RELIURE. — Maroquin brun estampé à froid. Parmi les fers employés, Agiles biéphales couronnées et Lions. Des fermoirs seul un pignon est encore en place. Au dos, après un chiffre ou un signe illisible : 5. N. 17. Sur les tranches latérales, réunis et disposés dans trois cercles, on lit : ΦΛΟΚΟΦΟΥ | ΠΛΟΤΙΝΟΥ | τοῦ μακρυνοῦ. Les folios A et B, collés à la reliure, font partie du manuscrit primitif.

NUMÉROTATION DES FOLIOS. — Après le folio 176 suivent encore une fois 157-176, aujourd'hui 157a - 176a. Après le folio 188, suit 190, sans que rien ne manque au texte. Les folios 13 = (blanc), 224 a et 263-273 (blancs) ainsi que A, I, II, III et B sont numérotés au crayon. Le centre du manuscrit (ff. 1-262) compte donc 262 + 20 + 2 - 1 = 283 folios. Les folios, outre le folio III, sont donc au nombre de 296.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 29 quinions (ff. A-262) et 1 sénion (ff. 263-273 + B). Aucun cahier n'est numéroté. Le premier cahier est un quinion, non un quaternion, comme le dit Oppermann ; mais deux folios précèdent A. Le feuillet central est constitué par les folios II et I. — Le folio 14 était suivi d'un folio dont ne subsiste plus que le talon. Du 11^e cahier (ff. 104-112) fut détaché le feuillet central, ff. 107 bla-108, la première partie, contenant *Enn.*, III, 8, tit. - 4, 9 εὐδοκ μὴ, s'est perdue ; la seconde (f. 108) fut recollée au folio 109. Il semble donc que les copistes aient disposé de vingt-neuf quinions complets et d'un sénion, soit 302 folios.

FILIGRANE. — Un seul papier, lissé du folio 1 à 13^v, non lissé à partir du folio 15 : *Lettre R surmontée d'une croix*, variante identique de Briquet

¹. J. HARDY, *Cat. cod. mss. Bibl. Reg. Bau. Cod. gr.*, t. IV, 1810, p. 404 ; P. CAUVOT, *Plotini opera*, t. I, 1835, p. XLII ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, t. 14, 1879, p. 96 et pp. 114-118 ; H. OPPERMANN, *Plotinhandschriften*, dans *Rhein. Mus.*, t. 77, 1928, pp. 417-421 ; P. HENRY, *Recherches sur la Préparation Évangélique d'Évangelion et l'Édition perdue des œuvres de Plotin publiée par Eusebius*, Paris, Leroux, 1935, pp. 105-111 ; J. COCHER, *Philol. Swabian*, t. 6, 1934-35, p. 46 ; H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, p. 284.

8941 (30 x 44, Palerme, 1467; var. immil.; Bavière, 1470; Naples, 1470; Amalfi, 1471; Catane, 1472; voy. Schuler von Libloy; Transylvanie, 1471).

POSSESSEURS ET LECTEURS.

Fol. A^v, au crayon, de la main de W. Meyer, de Spire, comme nous l'apprend M. A. Hartmann : *Aus der Ofter Bibl. VIELLEICH aus der des Math. Corvinus, vgl. am Deibel die Losen und gekündeten Adler*. Plus bas, de la même main : vgl. *Lud. Fischer K. Math. Corvinus u. s. Bibliothek, Wien 1878, p. 24*. A gauche, à propos de Corvinus de la première note, un autre savant, F. Boll, écrit : *Dagegen, vgl. Comossi, Literar. Berichte aus Ungarn*.

Fol. III, filigrane : *Aigle à deux têtes avec les lettres I et B*, var. ident. de Br. 295 (29,5 x 38, Rubeaupierre, 1590). On y lit : B. F. | *Ad Bibliothecam. Rev. Litt. Optimo. Publ. Instructissimam* | Nobiliss. R. P. Augustin. Vindel. erantendiam | Hocc. Plotini Platonici Philosophi | Ex Budensis Biblioth. diversione facti manu | ereptum. Eximium | Et, ab Opt. Max. Ferdinando Imp. Ac. August. | Jac. Scheglio. Medico. et Philosopho. | cuius. subinde. ed. oram. glossae | In. sing. dem. testim. D. Datum | Opus. ut. Manuscriptum | Ita. ubi. paucissima. casus. per. Europam | essent. exempl. manuscript. | carum. ac. rarum | Ampliss. Nobiliss. Splendissiq. Senat. | ac. Pop. August. Vindel. | Jac. Schegkhus J. N. Juriscons. | D. N. D. G. F. | L. M. Offerebat ac Donabat. | M. D. XCV | David. Haschelio V. Cl. | Annua. Scholae. Redore. | Nobile ac Consultatore. F. Boll souligne au crayon *Haschelio* et écrit : *von ihm selbst stammend dieser Notiz (bills) Eintrag*.

SUBSCRIPTION. — Au folio 127, après la fin du traité IV, 3, le copiste signe son œuvre : *Ἡ βιβλος ἥδε τυπώθη διὰ τῆς ἐκφῆς χειρὸς Δημητρίου Τριπολείου μελετητοῦ τοῦ Ζηδότῃς διατεταγμένου τοῦ μέλου Κροφῆτος Τροπώνη μετὰ τῆν τῆς ἐκφῆς μετρίδος διουσι ἐν ἐτει 1570*.

TEXTE ET MISE EN PAGE.

Copiste a : ff. 1-13^v, Vite. Écriture fine et élégante. Les différentes tables sont disposées avec art, avec de nombreuses initiales rubriquées. Au folio 1, après une bande ornée, très réussie, et l'initiale rubriquée. Προφύλου περί Πλωτίνου βλου καὶ τῆς τρέψης τῶν βιβλίων αὐτοῦ. Folio 13^v, après quelques ratures, à l'encre rouge τῶν τῶν Πλωτίνου βλου τῶν περὶ τῶν Προφύλου μελετητῶν.

Copiste b : ff. 14-262^v, *Tabula et Enneades*. Écriture plus rapide, mais toujours nette et élégante. Surfaces écrites : 180 x 105 mm. : 30 lignes à la page, rarement 29, 31 ou 32. En-têtes et initiales, numéros d'ordre des traités, scolies ou initiales de scolies, numération intermittente, ἀνὰ τὸν τῶν, aux folios 1, 15, 104 et 143 rubriqués avec soin. Plusieurs finales en un ou plusieurs triangles. Le copiste s'efforce à commencer

les traités en haut d'une nouvelle page. L'en-tête de chacune des enneades est magnifiquement rubriquée. Les enneades III et IV commencent ■ milieu d'une page (ff. 69^v et 113) et le titre, rubriqué, est écrit dans la marge supérieure.

Fol. 14 : Πλωτίνου φιλοσόφου ἐνεδέσιν τε καὶ τῶν κατὰ τὰς ἐνεδέσιν ἐμπροσθεν τῶν βιβλίων προτάσεις. Suivent les titres des traités, par enneades, avec incipit, numérotés de α' à ς'. Disposition parfaite de clarté et d'élégance. — Fol. 15, des deux côtés d'un ornement rubriqué : Πλωτίνου φιλοσόφου ἐνεδέσιν ἀπὸ τῆς τῆς τῶν καὶ τῶν καὶ τῶν ἀπὸ τῶν. — Au folio 112^v, la fin de III, 9 est suivie immédiatement du texte de IV, 1, répété une seconde fois au folio 114^v, précédé de son titre, après IV, 2. — Au folio 138^v, après IV, 4, 29, 56, orienté suit dans le texte, en onciales, la scolie *Ἐὰν τοῦτον ἐν τῶν Εὐδοκίου τῶν βιβλίων Περὶ φηγῆς καὶ ἡγοῦτο τὸ τῶν τῶν ἐν δὲ τῶν Προφύλου συνεστῆται τὰ ἐκφῆς τῶ β', καὶ ἡγοῦτο τὸ τῶν τῶν ἐνεδέσιν. Dans la marge, le copiste écrit verticalement : διὰ τὴν καὶ τῶν καὶ τῶν καὶ τῶν. — Au folio 155^v, après IV, 7, 8, 28 οὐκ οὐκ καὶ διακρινόμεν, comme dans presque tous les manuscrits de Plotin, IV, 7, 8, 30 οὐκ οὐκ καὶ, le copiste fait un signe à l'encre rouge, dessus de la ligne, après διακρινόμεν, le copiste fait un signe à l'encre rouge, le reproduit en marge et écrit, toujours à l'encre rouge, σγ'.*

ANNOTATIONS MARGINALES.

De première main, numération intermittente rubriquée en marge de quatre traités, IV, 6 (ff. 150^v-152), IV, 7 (ff. 152^v-157^v), V, 6 (ff. 163 a^v-165 a), VI, 8 (ff. 247^v-256^v). Plusieurs σγ', et à partir de l'enneade V, des scolies originales de plus en plus fréquentes. Les σγ' de la Vite et quelques-uns des enneades sont dus au copiste b, Démétrius Tripoles, mais sont postérieurs à la transcription du texte.

Un lecteur, C¹, vraisemblablement Démétrius lui-même, a mis en marge un très grand nombre de minuscules σγ'. Au XVI^e siècle, C², J. Schegk, corrige le texte par endroits et annota le manuscrit de réflexions grecques et latines. Le plus souvent les notes grecques résument le contenu du texte, parfois dans les termes mêmes de Plotin, comme celles du folio 15 : I, 1, 2, 6 πῶς οὖν ἀλλο μὴ ἢ φηγῆς ἀλλο δὲ φηγῆς ἐστὶν C². I, 1, 2, 14 ἀρετὴ φιλοσοφίας δὲ βίαια πᾶσι C².

Le copiste de C², qui est aussi celui de M, n'est pas un inconnu. Démétrius Tripoles de Sparte fut classé de sa patrie par l'invasion ottomane. Dès 1462 nous le trouvons à Corinthe, achevant de copier un manuscrit de Platon, le *Scorialensis* p. I. 1. Trois ans plus tard, comme nous l'apprend la souscription de C², il est à Gortyne, en Crète, où il copie deux fois, d'après le même archétype, les *Enneades* de Plotin. Vraisemblablement déjà en 1467,

il est à Rome où il exécute sur parchemin pour son protecteur Bessarion successivement un exemplaire de Porphyre, la *Grande Morale*, puis la *Réthorique* d'Aristote, c'est-à-dire les *Marciani graeci* 234, 213 et 215. En 1469, il exécute sur papier l'*Odyssée*, actuellement à Cracovie, *Jagelloniensis* 543, puis, en 1472, l'*Anthologie*, *Marcianus graecus* 621, et se donne comme le possesseur de ces deux manuscrits. Le *Monacensis graecus* 222 aussi lui a appartenu. Un exemplaire de Pléthon, au Brera de Milan (A. D. XV. 9²⁹), est écrit de ■ main. Peu après la mort de Bessarion, survenue le 18 nov. 1472, il ■ peut-être quitté Rome. Nous le perdons de vue pendant une dizaine d'années. En 1481 il est de nouveau à Corfou, où il copie, peut-être pour le médecin Georges Éparque, le traité de botanique médicale de Dioscoride. Vers cette époque il collectionnait des manuscrits et en 1491 il s'était constitué à Arta une assez jolie bibliothèque particulière : qu'acquît, en tout ou en partie, Janus Lascaris. Celui-ci, on l'a vu plus haut, parcourait alors l'Orient à la recherche de manuscrits grecs pour le compte de son puissant mécène, Laurent de Médicis.

Telle est, à grands traits, la carrière pérégrinante et sans doute besogneuse du copiste des deux plus jolis manuscrits de Ploïtin. Car Démétrius a du goût pour l'art comme pour la conjecture. Tout le manuscrit C n'est pas écrit de sa main, bien que le papier soit partout le même. Démétrius avait commencé par les *Ennéades*, qu'il acheva en vingt-sept quinions, numérotés sans doute autrefois de α' à κ'. Avec ce goût qui le caractérise, il avait laissé en blanc, comme page de garde, le premier folio du premier quinion, 14 bis. Il demanda à son ami Michel Lygizos d'exécuter la *Vita Plotini* en la faisant commencer au sixième folio du premier des deux quinions supplémentaires ; les deux derniers folios du second de ces quinions restaient libres. Sur le tout dernier folio, aujourd'hui 14 et 14 bis, Démétrius dressa avec grand soin la table générale des *Ennéades* ; on ne sait si c'est ou non d'après l'archétype. Il tint à rubriquer lui-même les treize folios dus à son collaborateur et le fit avec la même élé-

1. *ΟΡΦΕΥΜΑΝ* (Rhein. Mus., 1928, p. 219) n'a pas osé conclure à l'identité du copiste *Ανγρόππος Τριβόλης* avec le *Ανγρόππος Τριβόλης* que visita Lascaris en 1491. Comme le copiste se donne parfois explicitement comme bibliophile, il n'y a pas lieu de douter de cette identité.

gance que le reste du manuscrit. Ces rubriques, d'un rouge flamboyant, d'un dessin net et gracieux, font bel effet. En revanche, l'écriture de Tribolès n'a pas l'extrême distinction de celle de Lygizos, encore que les *rov*, les *κ* se développent dans les marges en des courbes sinuées et délicates. Du folio 132 au folio 133, sur non moins de trois pages, Démétrius a même réussi le tour de force de commencer toutes ses lignes par un *τ*, ce qui encadre agréablement le texte. On se rappelle qu'en I, Jean Argyropoulos avait essayé quelque chose de semblable, mais avec un moindre succès.

Pour l'histoire de la paléographie grecque, il n'est pas sans intérêt de noter que Démétrius écrit aussi souvent *ι* et *υ* que *ι* et *υ*. En G, le *Parisinus gr.* 1868, copié en 1496, Gardthausen avait noté le point unique sur l'iota et attribuait cette particularité à l'influence occidentale. Mais en 1465, une telle influence n'a guère pu agir encore sur un copiste réfugié en Crète, au point de modifier ses habitudes. Il faut donc, semble-t-il, découvrir au iota pointé une autre origine que l'occidentale.

Tribolès a revisé les quelques pages écrites par Lygizos. Il a marqué, dans la *Vita*, une douzaine de *σγ'*, dont près de la moitié coïncident avec ceux de M, d'autres avec ceux de A et E, ici fort rares ; tous les *σγ'* de C ne sont donc pas des marques propres à Tribolès, mais témoignent d'un état plus ancien. Dans les *Ennéades* de même, les *σγ'* que Tribolès écrit, soit lorsqu'il transcrit le texte, soit lorsqu'il le revise, concordent presque tous avec quelque autre témoin de la tradition, souvent avec M, copié sur le même exemplaire, parfois avec U, Chis. ou N qui, tout en étant proches de C et de M, n'en sont ni des apoglyphes ni des archétypes ; nouvel indice qu'il y a là des vestiges d'une tradition plus ancienne.

Les *σγ'* de C² posent un problème difficile, mais dont la solution n'importe guère. A première vue, la facture est différente de celle, si caractéristique, de Tribolès. Les *σγ'* de celui-ci sont gras, aussi noirs que le texte, aussi grands que les autres lettres ; ceux de C² sont menus, gris, fins, tracés d'une main soignée apparemment de n'abriter ni de salir le manuscrit, détail qui suffit seul à distinguer cette main de C², la main sale et négligée de J. Schegk. En fait une étude plus attentive nous invite à attribuer cette «abondante série de minuscules *σγ'*» à Démétrius Tribolès. Il est parfois difficile de les distinguer ; les *σγ'* de

C² comme de C sont souvent soulignés d'une fioriture identique qui rappelle de près le trait ondulé accompagnant en M les chiffres des quaternions et d'autres lettres du texte de Tribolès. Le tracé, lorsqu'il n'est pas réduit à ■ plus simple expression, est celui de C. Sous ce rapport, les *ἀγέαι* sont plus frappants encore : on comparera, par exemple, celui du folio 115, dû à C², avec celui du folio 261^v, dû à C : de part et d'autre les éléments sont disposés exactement de la même façon et sont accompagnés du même trait de plume ondulé. Cette fioriture se retrouve, tracée par C², en dessous d'un *σγ'* de C ; ceci paraît décisif : un lecteur ordinaire n'enjolie pas de la sorte son manuscrit ; au contraire, chez un copiste qui se reilit et qu'on sait, par ailleurs, épris d'élégance, le geste est moins précieux. Enfin, on constate, non sans surprise, qu'un bon nombre de *σγ'* de C² — pas tous, assurément — correspondent à des *σγ'* de témoins indépendants. Chis, par exemple. On peut donc supposer que Démétrius s'est relu deux fois, la première pour reviser et rubriquer son manuscrit, en bon copiste soucieux d'achever son travail, la seconde fois en amateur, pour étudier Plotin, et que les deux fois il avait à ses côtés — peut-être — un autre exemplaire des *Εννέδες*.

Parce que les derniers folios de C sont blancs et que les folios de garde collés aux plats de la reliure sont du même papier que le reste du manuscrit, on a supposé que le manuscrit fut relié avant d'avoir été écrit¹. Ce n'est pas possible. Se figure-t-on le malaise d'un copiste obligé d'écrire sur les premiers folios d'un *codex* de plusieurs centimètres d'épaisseur ? S'imagine-t-on Démétrius Tribolès faisant venir d'Italie en Crète un manuscrit tout relié, le passant à Lygizos pour qu'il y copie la *Vita Plotini*, poussant l'adresse jusqu'à laisser en blanc le premier folio du premier quignon des *Εννέδες* et jusqu'à signaler par des *ἀγέαι* tout préparé, enfin s'arrangeant pour terminer sa transcription au dernier folio verso de l'avant-dernier cahier. Ce qui est exact, c'est que le *codex* ne fut relié qu'une seule fois, qu'il reçut du premier coup la reliure qu'il garde encore aujourd'hui.

Sur cette belle reliure exécutée à froid on a beaucoup discuté. Les fers représentent un lion et un aigle bicephale. L. Fischer et, après lui, à en croire la note au crayon du folio A^v, W. Meyer

se sont appuyés sur ces motifs pour faire de Mathias Corvin, roi de Hongrie, depuis 1458, puis de Bohême, le premier propriétaire du manuscrit². Mais le lion de Bohême est caractérisé par une double queue, et l'aigle bicephale est un motif décoratif trop fréquent au XV^e siècle, notamment sur les reliures, pour qu'on puisse rien tirer du motif de ces fers. Csontos l'avait déjà remarqué, suivi en cela par Oppermann³. Tous deux assignent à la reliure comme patrie le Midi de la France ou l'Italie du Nord. C'est une reliure du type, trop mal connu, dit « byzantin », dont plusieurs exemplaires proviennent d'Orient ; d'autres au contraire, dont probablement le manuscrit C, furent exécutées en Italie, peut-être par des réfugiés grecs. Mais si C fut relié à Venise, ou mieux encore à Florence vers 1470, rien n'empêche qu'il ait été relié pour Mathias Corvin ainsi que tous les autres exemplaires grecs sortis du même atelier⁴.

Oppermann a le mérite d'avoir établi que C a réellement appartenu à la célèbre bibliothèque de Mathias Corvin. Les spécialistes de ce sujet se sont presque exclusivement occupés des manuscrits de luxe, dont les miniatures ou la riche reliure aux armes de Bohême et de Hongrie constituent assurément le plus irréusable indice d'appartenance à la collection. Mais ces indices ne sont pas les seuls, et tel exemplaire grec de Chrysostome, conservé à Paris, figure dans les relevés corviniens uniquement sur la foi d'un *Re d'Ungaria* écrit au dernier folio du manuscrit. A ce même titre, C aussi doit figurer sur ces listes. Le feuillet inséré par David Hoeschel vers la fin du XVI^e siècle dit que C « attaché par bonheur à la dispersion de la bibliothèque de Bude » fut donné par Ferdinand I^{er} au médecin et philosophe Jac. Schegg. Son petit-fils, le juriconsulte du même nom⁵, offrit en 1595 ce manuscrit à la ville d'Augsbourg⁶, par l'inter-

1. L. FISCHER, *König M. Corvinus und seine Bibliothek*, dans *Jahrbuch über das R. K. Staatsstudien-Gymn.*, II, Vienne, 1878, p. 27.

2. CSONTOSI, *Literar. Berichte aus Ungarn*, 1879, p. 96 (cité par OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 420).

3. Nous avons retrouvé dans les principales bibliothèques d'Europe plusieurs dizaines de reliures sorties du même atelier que C et nous pensons qu'elles ont été exécutées pour le roi Mathias, dont on ne connaît jusqu'ici que huit manuscrits grecs. Nous espérons disposer quelque jour du loisir nécessaire pour compléter notre inventaire et présenter nos conclusions.

4. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 96, a rectifié l'erreur.

5. *Rhein. Mus.*, 1928, p. 420, a rectifié l'erreur.

6. Dans l'ouvrage de D. H. HORSCHTEL, *Catal. grec. codic. qui sunt in bibliotheca rei A.*

médiaire du conservateur Hoeschel (1556-1617). Pour celui-ci, la bibliothèque de Bude est évidemment celle du roi Mathias. A. de Hévesy a sans doute raison de faire remarquer qu'il y avait plusieurs bibliothèques à Bude et qu'un *codex* provenant de cette ville n'a pas nécessairement appartenu à Corvin ; mais à l'époque de Hoeschel, où l'on recherchait avec telle passion des corviniens qu'on en fabriquait des faux, la bibliothèque dispersée de Bude est évidemment celle de Corvin, à laquelle l'épithète ne s'applique, hélas, que trop bien. Car, dès avant la victoire des Turcs à Mohacz, en 1526, les successeurs mêmes du roi bibliophile se firent une joie de dissiper les trésors qu'il avait accumulés pendant plus de trente ans à prix d'or. Sauf preuve du contraire, sur la seule foi de la notice inscrite au début du manuscrit, C est un authentique corvinien. La chaîne des témoignages est ininterrompue. L'anneau essentiel est J. Schegk l'ancien. Celui-ci avait reçu le Plotin de Ferdinand I^{er}, le frère puîné de Charles-Quint. Né en 1503, Ferdinand I^{er} devint roi de Bohême et de Hongrie en 1526. Il héritait donc de la bibliothèque de Corvin au moment où celle-ci, par la chute de Buda-pest, allait achever de se disperser. Comme Marie de Hongrie, Ferdinand s'est vraisemblablement attribué à temps quelques-unes des pièces des collections en péril. Comme elle et comme son prédécesseur Louis II, il en fit largesse à ses amis, et C, à la belle reliure estampée, demeure ainsi l'un des types les plus sûrs et les plus beaux des manuscrits grecs « ordinaires » — non de luxe — de la bibliothèque de Mathias Corvin.

Un autre témoignage, retrouvé par Oppermann, confirme et précise à son tour celui de Hoeschel. Au folio 303 du manuscrit grec de Tubingue, coté Mb34, qui contient diverses notes de Crusius, cet humaniste écrit : *D. D. Schegkianus ait se habere manuscriptum, Plotinum, ex Bibliotheca Budensi regis Matthias Ungaricae*¹. Le premier possesseur connu du manuscrit C est donc Corvin, et comme le *codex* ne fut relié qu'une fois et que le copiste l'achevait au moment même où Corvin faisait exécuter à Florence et ailleurs des manuscrits grecs, il est probable qu'il fut relié pour lui, peut-être même fut-il copié pour lui. L'*Odyssée* de Cracovie, due au même copiste, porte en effet une reliure sortie

¹. *Diarium Martini Crusii 1496-1497*, hsg. von W. Göttsch und E. Conrad, 1927 (édité par Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 420).

du même atelier. C'est en constatant l'identité du copiste et l'appartenance de cet exemplaire à la bibliothèque des Jagellons, successeurs de Corvin en Bohême, que l'idée nous vint de faire prendre un frottois de la reliure, qui fut d'ailleurs plus tard restaurée. Le manuscrit C a une autre particularité très importante et non encore relevée : ce sont les cartouches dessinés, ou mieux peints, sur les tranches latérales et mentionnant le contenu de l'ouvrage ou plutôt le nom et les titres de l'auteur, « Le philosophe Plotin, le platonicien ». C'est là une marque de bibliothèque ou de possesseur ; on la rencontre parfois sur des manuscrits appartenant à des couvents d'Orient, mais de façon plus grossière, plus rarement sur des manuscrits grecs occidentaux du début du xvi^e siècle, assez souvent au contraire, sous une forme ou sous une autre, sur des manuscrits relisés dans le même style que C. Il suffit de signaler ici ce caractère de quelques manuscrits byzantins qui pourraient bien être identifiés, par là, comme d'authentiques corviniens.

Jacques S. Schegk¹, né en 1511 à Schöndorf dans le Wurtemberg, fit ses études à Tubingue, y conquit en 1530 sa maîtrise ès arts et y fit en 1531 des leçons sur la langue et la littérature latine. Il se consacra à la médecine et obtint à Tubingue peu après 1531 une chaire de cette science. Il mourut le 5 mai 1587. C'est à lui qu'on attribue, avec raison, semble-t-il, les plus récentes notes marginales, grecques et latines, de C ; Schegk ne paraît pas connaître la version latine de Ficcin, mais il a lu très attentivement tous les traités de son exemplaire grec : il n'est pas de page qui n'ait plusieurs mots, souvent même plusieurs lignes soulignées de sa main.

Du grand-père, on l'a dit déjà, le manuscrit passa au petit-fils. Celui-ci en fit don à la ville d'Augsbourg, dont les collections enrichirent plus tard la bibliothèque royale de Bavière.

¹. Voir H. Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 420, note 1 ; *Ueberwies-Mooch, Philosophie der Natur*, 12^e édit., 1924, p. 105 et p. 112.

MARCIANUS GRAECUS 210 M

Olim Arm. N. Theol. II; LXVIII, 7; LXXXIX, 2.
Nunc Colloc. 722. Chartac. 290 x 122 mm. Fol. I-V +
286. Saec. XV. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-107). *Ta-
bula generalis* (ff. II-III). PLOTINI *Enneades* completae
(ff. 12-279v) ¹.

RELIURE. — Moderne aux armes de S. Marc. Quatre folios de garde
récents (add. I-II + III-IV).

COMPOSITION ET NUMÉROTATION DES CAHIERS.

29 cahiers, quinions, sauf le dernier, <κγ> (ff. 281-286) qui est un ternion.
Le quinion sur lequel est écrit la *Vita* n'est pas numéroté. Les autres,
du 2^e au 28^e (ff. 12-280), le sont, de α' à κγ' (1-27), par le copiste lui-même,
en bas et au milieu du premier folio de chaque cahier.

Le quinion δ' (ff. 142-150) ne compte que 9 folios : le folio <ιγ' bis>,
dont le talon est encore visible, fut coupé avant que le texte ne fût écrit.
Les ff. I-IV constituent un cahier de deux feuillets. Le f. V forme avec
le f. II (pénultième) un feuillet indépendant. Le manuscrit primitif comptait
donc V + 286 + I = 292 folios.

FOLIOGRAPHES.

- I. Folios I-IV, V et II, premier quinion (ff. 1-10), quin. κδ'-κγ' (ff. 241-
280) : *Grands ciseaux*, var. ident. de Br. 3668 (Rome, 1454-60; Naples,
1459; Salzbourg, 1462; Pérouse, 1458).
- II. Quinions α'-κγ' (ff. 12-240) et cahier <κγ> (ff. 281-286) : *Lettre R
surmontée d'une croix*, var. ident. de Br. 8941; voir *Mon. gr.* 449.

POSSESSEURS.

- Fol. add. I, au crayon : LXXXIX, 2.
- Fol. I, au crayon rouge : 12.
- Fol. Vv, en haut : *ἡμετέριον τοῦ μεγάλου φιλοσόφου πέτρης αἰ Νόμου.*

1. A. ZANETTI, *Græc. D. Marci Bibl. cod. mss.*, Venise, 1740, p. 121; F.
CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, pp. XLIV-XIV; MÜLLER, *Hermes*, 1879, pp.
93-94 (= n° 3); H. OPPERMANN, *Plotinandschriften*, II, Ratis, Mus., 1928,
pp. 421 sqq.; P. HENRY, *Recherches sur ... Essai de l'édition perdue des œuvres
de Plotin*, 1935, pp. 81-116; J. COCHER, *Patol. Studia*, t. 5, 1933-34, pp. 178-
180; t. 6, 1934-35, p. 46; *États*, pp. 70-71, p. 360; H.-R. SCHWYZER, *Ratis.
Mus.*, 1937, pp. 27-285.

ἐπεὶ, puis ἔσος αὖτος | κτλ. *ἡμετέριον τοῦ μεγάλου φιλοσόφου πέτρης αἰ Νόμου* (en toutes lettres) | *Plotini magni philosophi plotinici omnes
orationes sine omnia opera* | *liber. b. card. Tusulan.*, puis *Lucas 77*. —
Plus bas, à l'encre noire : *Dodaci* (non *doctus*, comme lit Müller).

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 180 x 105 mm.; 30 lignes à la page.
Tout le manuscrit est écrit par le copiste de C qui écrit au-dessus du premier
folio de chaque cahier : *ἐκδοθέν ὑπὸ Νεκταρίου Τριβόλου*. Démétrius Triboles rubrique avec
grand soin titres, initiales, scolies ou initiales de scolies; il numérote,
à l'encre rouge, les traités de α' à κδ'.

TEXTE.

Fol. I, après une miniature (due à Triboles ?) de 11 x 3 cm., plusieurs
couleurs et représentant une tête barbe coiffée, on lit : *Προφύλαξ ἡμετέριον
τοῦ Πλάτωνος βίου καὶ τῆς τέχνης τοῦ βλάτου αὐτοῦ, des. f. 10^v τὸ ἔργον,
puis, rubriquée : τῶν τοῦ εἰς τὸν βίον τοῦ Πλάτωνος τὰ κατὰ τοῦ Πλάτωνα
πῶς ἀνέπτυξεν. — Fol. 10^v ἀρχὴ οὗ τοῦ θεοῦ τοῦ νέου τοῦ Πλάτωνος
τοῦ φιλοσόφου, ἡμετέριον καὶ τῶν κατὰ τὰς ἐπιστάσεων τῶν τοῦ Πλάτωνος
βλάτων καὶ προφύλαξ. Fol. 11, en haut, *ἐκδοθέν ὑπὸ Νεκταρίου Τριβόλου*, puis les titres des
traités, disposés par enneades, accompagnés II *ἡμετέριον*, Fol. 11^v : *τῶν τοῦ
πλάτωνος*.*

Fol. 12, de part et d'autre d'un dessin rubriqué mesurant 8 x 3 cm. :
Πλάτωνος φιλοσόφου ἐπιστάσεων ἡμετέριον *Πλάτωνος* τὸν τὸν ἑαυτοῦ καὶ τὸν τὸν
ἐπιστάσεων. — Le copiste laisse trois lignes en blanc pour rubriquer l'en-tête
des enneades V (f. 161) et VI (f. 194), et de même, mais après le titre du
premier traité, pour l'en-tête des enneades II (f. 37) et IV (f. 112). — Après
le traité II, I, qu'il achève au recto du dernier folio du quinion δ', le
copiste laisse en blanc une page entière (f. 407).

ANOMALIES. — En *Vita*, 4, 19-21, le copiste omet la phrase *ἡμετέριον* *βίου* *καὶ*
τέχνης κ. τ. λ. et tous les *ἡμετέριον* du canon chronologique qui suit. —
rds d'après κ. τ. λ. et tous les *ἡμετέριον* suit un signe (÷) à l'encre rouge.
Au folio 136, après IV, 4, 29, 36 *οὐκ ἔστιν* et en marge rubriquée la scolie : *ἔσος*
puis immédiatement *τῶν δ' ἐπιστάσεων*, voir C et *États*, p. 358. — Vers le haut du folio
155, après IV, 7, 8, 28 *οὐκ ἔστιν* καὶ *ἡμετέριον*, Démétrius
155^v, après IV, 7, 8, 28 *οὐκ ἔστιν* καὶ *ἡμετέριον*, Démétrius
autres mss., sauf J, V et Barb., de IV, 7, 8, 28 *οὐκ ἔστιν* καὶ *ἡμετέριον* καὶ *ἡμετέριον*
Triboles fait un signe rouge (γ) et contient IV, 7, 8, 28 *οὐκ ἔστιν* καὶ *ἡμετέριον* κ. τ. λ.
Triboles, jusqu'à IV, 7, 8, 28 *οὐκ ἔστιν* καὶ *ἡμετέριον* IV, 7, 8, 28 *οὐκ ἔστιν* καὶ *ἡμετέριον* κ. τ. λ.
Δὲνα, jusqu'à IV, 7, 8, 28 *οὐκ ἔστιν* καὶ *ἡμετέριον* IV, 7, 8, 28 *οὐκ ἔστιν* καὶ *ἡμετέριον* κ. τ. λ.
après une ligne laissée en blanc, il poursuit IV, 7, 8, 28 *οὐκ ἔστιν* καὶ *ἡμετέριον* κ. τ. λ.
En marge du folio 157, à la hauteur du signe γ, une longue scolie,
savamment disposée en triangles, écrite tout d'une traite de la main du
copiste, inc. *οὐκ ἔστιν* καὶ *ἡμετέριον*; voir *États*, p. 360.

ANNOTATIONS MARGINALES.
Seul le traité IV, 6 (ff. 147^v-149) présente une numérotation intermi-
nent.

Nombreux $\sigma\eta'$, surtout vers la fin, et quelques scolies à partir de la sixième eunéade.

A partir de V, 3 (f. 166^v), en marge de certains passages qui présentent le plus souvent une variante ou une faute, on trouve en M, comme en C, de menus signes, en M presque toujours le même ($\sigma---$), une sorte de σ allongé, surmonté ou non de deux petits points. Ci-joint la liste complète de ces passages de M et de C; par contre les remarques qui les accompagnent ont un caractère fragmentaire et seules des collations intégrales de tous les manuscrits permettront de les compléter ou de les corriger.

V, 3. 2, 4-6 C169 M167. Le $\tau\theta$ manque deux fois en C12.

12, 39 C174^r qui écrit $\epsilon\phi\omicron\mu\alpha$ sans accent.

M172 qui écrit trois points au-dessus de $\epsilon\phi\omicron\mu\alpha\delta\epsilon\mu$.

V, 4. 2, 18 C1572^r M175 qui écrivent tous deux $\delta\alpha\upsilon\mu\epsilon\tau\epsilon\theta$ pour $\delta\alpha\upsilon\mu\epsilon\tau\epsilon\theta$.

V, 5. 8, 4 C1612 qui omet avec M $\tau\epsilon$ après $\phi\alpha\lambda\epsilon\tau\epsilon\mu$.

11, 10 C1622

12, 22 C1622^r M180^r qui écrivent tous deux $\tau\theta$ $\delta\epsilon$ $\kappa\alpha\lambda\theta\upsilon$ $\omicron\phi\epsilon$ $\tau\epsilon$ $\rho\epsilon\upsilon\tau\epsilon$ $\epsilon\theta\omega$ $\gamma\epsilon\upsilon\phi\epsilon\mu\epsilon\tau\epsilon\theta$ $\tau\epsilon$ $\kappa\alpha\lambda\theta\upsilon$ $\alpha\beta\epsilon\theta$ remanié par Müller.

13, 13 C1632 M181 : $\omicron\phi\omega$ $\omicron\iota$ (et s. l.) M; $\omicron\phi\omega$ $\epsilon\iota$ (et s. l.) C et tous deux, deux points dans la marge.

13, 19 C1632 qui n'a rien de spécial.

M181 qui écrit deux points dans l'interligne entre $\tau\epsilon$ $\rho\epsilon\upsilon\tau\epsilon$ et $\lambda\theta\upsilon$.

V, 8. 10, 24 C1702^r. Équivalent d'un $\sigma\eta'$?

V, 9. 3, 19 C1732 qui écrit $\delta\lambda\gamma\varsigma$ $\gamma\theta\phi$: en C, Schlegk biffe le sigma, comme les éditeurs modernes.

5, 30 Un gros point en C1712. Dans ABR on lit α' , β' , γ' , δ' .

5, 37 Item. Rien de spécial ailleurs ni dans le texte de C.

V, 1. 10, 46 C1807. Après $\omicron\phi\omega$, dans l'interligne, deux points.

22, 15 C1847. Quatre points, signe rare.

26, 21 C1867 qui écrit $\mu\alpha\delta\gamma\tau\epsilon\theta$ pour $\mu\alpha\delta\gamma\tau\epsilon\theta$.

V, 2. 21, 12 M204

C197 qui écrit $\tau\theta$ $\rho\epsilon\upsilon\tau\epsilon$ $\alpha\beta\epsilon\theta$ puis δ dans le grattage de ω .

V, 3. 4, 28 M213^r

C200. M216^r qui écrit $\delta\lambda\lambda\omega\varsigma$ $\delta\epsilon$ $\tau\theta$, cet omicron se trouvant dans un grattage où il y avait ω .

5, 20 C200 qui écrit $\tau\theta$ $\tau\upsilon\alpha$ $\delta\epsilon\phi\epsilon\mu\epsilon\tau\epsilon\theta$, $\theta\phi\omega$ étant dans un grattage.

9, 15 C202 M218^r qui écrivent tous deux 9, 13 $\kappa\alpha\lambda$ $\epsilon\upsilon$ $\tau\epsilon\upsilon\phi\epsilon\mu\epsilon\tau\epsilon\theta$ $\delta\epsilon\delta\omicron\tau\epsilon\theta$.

17, 1 C205 qui écrit $\epsilon\iota$ $\mu\alpha\delta$ $\omicron\phi\epsilon$ $\delta\omicron\mu\epsilon\tau$.

18, 7 M221^r qui écrit $\epsilon\iota$ $\mu\alpha\delta$ $\omicron\phi\epsilon$ $\delta\omicron\mu\epsilon\tau$ et s. l. $\omicron\iota$.

20, 31 C207 qui écrit $\tau\theta$ $\rho\epsilon\upsilon\tau\epsilon$ avec un point au-dessus de ω .

M223^r qui écrit $\tau\theta$ $\rho\epsilon\upsilon\tau\epsilon$ avec deux points au-dessus de ω , de ω et de ω .

VI, 5. 4, 17 M235 qui écrit $\epsilon\theta\epsilon\mu$ dans un grattage.

11, 38 C221^r M238 qui écrivent $\mu\epsilon\tau\epsilon\theta$, pour $\mu\epsilon\tau\epsilon\theta$, mais M écrit le iota dans un grattage de deux lettres.

12, 3-4 C221^r M238. A cet endroit, rien de spécial dans le texte, mais C écrit 12, 6 ω $\gamma\theta$ $\epsilon\upsilon$ et $\delta\lambda\gamma$ (sic) et M : ω $\gamma\theta$ $\epsilon\upsilon$ et $\delta\lambda\gamma$, le dernier υ étant dans un grattage; en marge de M, à cette hauteur, deux petits points qui se réfèrent sans doute aux signes de 12, 3-4. Voir Müller qui signale un blanc de A entre $\epsilon\upsilon$ et $\delta\lambda\gamma$.

C222^r qui écrit le θ de $\delta\lambda\gamma$ θ , dans un grattage.

12, 13 M238 qui écrit $\delta\lambda\gamma$ θ pour $\delta\lambda\gamma$ θ .

VI, 6. 5, 28 C224^r qui écrit $\kappa\alpha\lambda$ $\gamma\theta$ $\epsilon\theta\omega\mu$ et insère $\theta\eta$ s. l.

7, 14 C226 M243^r qui écrivent $\phi\epsilon\delta\epsilon\tau\epsilon\theta$ $\epsilon\theta\omega$. Là où Kirchhoff écrit $\phi\epsilon\delta\epsilon\tau\epsilon\theta$ $\epsilon\theta\omega$. Au lieu de ces deux mots, R a ici un blanc.

13, 35 C227 qui écrit $\epsilon\iota\varsigma$ $\epsilon\upsilon$ change ensuite en $\epsilon\upsilon$ et surmonté de deux points.

14, 46 M244^r qui écrit $\epsilon\iota\varsigma$ $\epsilon\upsilon$ et au-dessus de υ deux points.

18, 19 C228^r qui écrit $\gamma\theta$ à la fois dans l'interligne et en marge.

3, 23 C231 qui écrit $\theta\upsilon$ $\tau\theta$ $\epsilon\theta\omega$, avec les autres témoins.

16, 26 M248^r qui écrit $\theta\upsilon$ $\tau\theta$ $\epsilon\theta\omega$, avec A. s. s. et Müller.

C237 qui écrit $\omicron\phi\omega$ $\omicron\phi\epsilon$ et $\omicron\omega$ supra $\omicron\omega$.

M234 qui écrit $\omicron\phi\omega$ $\omicron\phi\epsilon$ $\omicron\omega$.

16, 34 Les autres témoins écrivent $\omicron\phi\omega$ $\omicron\phi\epsilon$.

C237 qui écrit $\omicron\phi\omega$ $\epsilon\iota$ $\epsilon\theta\omega$, "étant dans une autre lettre, et ω et ϵ sous des grattages de l'interligne.

M234

C246 qui n'omet rien.

M263^r qui omet une ligne et écrit : $\delta\epsilon\mu$ $\tau\epsilon\upsilon\phi\epsilon\mu\epsilon\tau\epsilon\theta$ $\tau\epsilon\theta$ $\omicron\phi\epsilon$ $\tau\epsilon$ $\rho\epsilon\upsilon\tau\epsilon$ $\epsilon\theta\omega$ $\gamma\epsilon\upsilon\phi\epsilon\mu\epsilon\tau\epsilon\theta$ $\tau\epsilon$ $\kappa\alpha\lambda\theta\upsilon$ $\alpha\beta\epsilon\theta$.

40, 25 C235 M275

C238 qui écrit $\kappa\alpha\lambda$ $\gamma\theta$ $\epsilon\theta\omega$ $\tau\theta$ $\epsilon\theta\omega$.

VI, 8. 17, 6 C238 qui n'omet rien de spécial dans le texte.

VI, 9. 3, 12 M275 qui n'omet rien de spécial dans le texte.

C239^r qui écrit $\kappa\alpha\lambda$ $\gamma\theta$ $\epsilon\theta\omega$, avec signe sur $\mu\alpha$.

C239^r qui écrit $\kappa\alpha\lambda$ $\gamma\theta$ $\epsilon\theta\omega$, avec signe sur $\mu\alpha$.

M276^r qui écrit $\kappa\alpha\lambda$ $\gamma\theta$ $\epsilon\theta\omega$, avec signe sur $\mu\alpha$.

En Q203 on lit : $\kappa\alpha\lambda$ $\gamma\theta$ $\epsilon\theta\omega$ $\tau\theta$ $\epsilon\theta\omega$, de première main, $\gamma\theta$, $\epsilon\theta\omega$.

C239^r qui écrit $\kappa\alpha\lambda$ $\gamma\theta$ $\epsilon\theta\omega$ $\tau\theta$ $\epsilon\theta\omega$, de première main, $\gamma\theta$, $\epsilon\theta\omega$.

C239^r qui écrit $\kappa\alpha\lambda$ $\gamma\theta$ $\epsilon\theta\omega$ $\tau\theta$ $\epsilon\theta\omega$, de première main, $\gamma\theta$, $\epsilon\theta\omega$.

M276^r qui paraît écrire $\epsilon\theta\omega$, puis ajouter les accents de façon à faire $\epsilon\theta\omega$.

5, 41 M276^r qui écrit $\epsilon\theta\omega$, $\epsilon\theta\omega$. Les autres paraissent avoir $\epsilon\theta\omega$.

8, 18 C260^r qui écrit $\tau\theta$ $\rho\epsilon\upsilon\tau\epsilon$ pour $\tau\theta$ $\rho\epsilon\upsilon\tau\epsilon$.

9, 17 C261 M278^r qui écrivent $\mu\epsilon\tau\epsilon\theta$ pour $\mu\epsilon\tau\epsilon\theta$.

9, 48 M278^r en marge "...", peut-être l'équivalent d'un $\sigma\eta'$.

Un lecteur, M¹, qui n'est autre que Bessarion, écrit dans les marges de la *Vita* et des *Ennéades* quelques rares notes du même genre que celles du *Mar.* gr. 241. Voici des spécimens :

Vita, 2, 30 $\xi\zeta$ καὶ ἐξήκοντα ἐτὶ ἐξ ἡμερῶν Πλουτάρχου Μ¹μα.

ἐντὶ Κλαυδίου τέρτυκε Πλουτάρχου Μ¹μα.

1, 1, 2, 2 $\omega\varsigma$ τὰς τὴν ψυχὴν καὶ ψυχὴν εἶναι Μ¹μα. 12

VI, 9, 6, 46 $\epsilon\lambda$ τὴν ἐκ τῶν ἀνθρώπων οὐτὶ οὐ ποῖ

Ni Bessarion ni aucun autre lecteur ne paraît avoir corrigé le manuscrit.

L'a. parenté de M avec C d'une part et V d'autre part est manifeste. A trois ils forment un sous-groupe distinct : de manuscrits-sources et ne dérivent d'aucun autre manuscrit connu des *Ennéades*. Oppermann¹ a démontré que M n'est pas copié sur C, les fautes propres à M relevées dans la péricope A du traité IV, 7 suffisent à prouver l'affirmation de Müller² que C n'est pas copié sur M.

Des problèmes relatifs à M et à C, nous ne reprendrons pas ici ce qui a été longuement traité ailleurs³ et les éclaircissements qu'apporte V à ces problèmes seront plus à leur place dans la notice consacrée à V.

Par contre il convient de discuter soigneusement la théorie d'Oppermann suivant laquelle C serait excellent et M peu digne de foi. De même seront étudiées ici quelques questions propres à M.

Indiscutablement M est écrit, et tout entier cette fois, de la main de Démétrius Triboles, le copiste de C. Le fait a échappé à Oppermann. On peut même préciser l'âge respectif des « ju-maux ». M est le plus jeune⁴. Et la preuve est facile. C tout entier et la majeure partie des *Ennéades* de M sont écrits sur le même papier, tandis que la fin des *Ennéades* et la *Vita Plotini* de M sont écrits sur un autre papier. Le stock de papier marqué au filigrane R s'était épuisé. C a plus de scolies, plus de σγ' originaux, plus de traites numérotés que M ; quand il copie

1. Voir notamment H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, pp. 277-279.

2. OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 428, n. 2.

3. MÜLLER, *Horae*, 1879, p. 111 ; *Recherches*, p. 103 ; *États*, pp. 78-104.

4. *Recherches*, pp. 81-113.

5. *Recherches*, pp. 106-107 ; H.-R. SCHWYZER (*Rhein. Mus.*, 1937, p. 278) en renvoyant à la p. 105 des *Recherches* nous fait dire que M fut exécuté en 1465 : ce n'est pas tout à fait ce que nous écrivions.

pour la première fois une œuvre donnée, le copiste se montre plus respectueux de ces détails.

De même que M est postérieur à C, et pour les mêmes raisons, la *Vita* de M est postérieure aux *Ennéades* de M. On se rappelle qu'au sujet de la chronologie de ces parties en C, on avait formulé une conclusion identique. Ici la chose est claire : M numérote les quinions à partir du premier quinion des *Ennéades*, non à partir du premier quinion du corpus plotinien. Ce premier quinion sur lequel est écrit la *Vita* est formé du même papier que les derniers quinions des *Ennéades*. Après qu'il fut écrit, Démétrius le glisse dans un feuillet de même papier, sur le second folio duquel (f. 11) il écrit la table générale des *Ennéades*, puis il ajoute par devant deux feuillets blancs, et ce manuscrit comme C est ainsi précédé de 5 folios de garde. Comme C aussi il compte 300 et quelques folios.

La postériorité de la *Vita* de M par rapport à l'ensemble de C et aux *Ennéades* de M explique enfin un fait étrange et dont les conséquences pouvaient paraître graves. On peut se rendre compte par l'apparat de Creuzer, et Oppermann a mis fortement en relief qu'aux chapitres 4 à 6 et 24 à 26 où les cinquante-quatre en relief qu'aux chapitres 4 à 6 et 24 à 26 où les cinquante-quatre titres des traites sont énumérés une première fois dans l'ordre chronologique de leur composition, une seconde fois dans un ordre méthodique, par *Ennéades*, les énoncés de ces titres sont corrigés chaque fois qu'ils sont en désaccord avec les intitulés qui divisent le corps même du texte. Le copiste prend même des libertés plus grandes. Au chapitre 4, il supprime la phrase qui annonce les *inicipti* et, en bonne logique, les *inicipti* mêmes. Dans la phrase 5, 56 $\omega\varsigma$ $\epsilon\kappa$ τῶν *κατάλογον* *ἀκρότου* τῶν *βιβλίων* *ἐξηλώσαντες*, il remplace — tout à fait mal à propos — *κατάλογον*, par *ἐνταυθα*, faisant ainsi allusion à ces titres qu'il avait altérés ; de même, il corrigera la grammaire de Porphyre et écrira deux fois, en tête d'une énumération, *τὰς* pour *ταύτα* (24, 30 et 26, 7). Dans l'oracle en vers du chapitre 22, à la ligne 39, le copiste change *ἀνὰ*, forme bizarre à ses yeux, en *ἀπὸ* : sur la foi de M sans doute, Volkmann introduit *ἀπὸ* dans le texte, et cette forme, chez Bréhier, s'y maintient. Ces exemples renforcent la note sa rivale, la seule authentique. Ces exemples renforcent la conclusion d'Oppermann, semble-t-il : le copiste de M fait de la critique conjecturale, et dès lors son témoignage est suspect. Et Oppermann, ignorant que ce copiste était Démétrius Tri-

boles, poursuivrait : il faut donc s'en tenir à C, témoin sûr de la « deuxième famille ».

Le copiste de C est le même que celui de M : faut-il donc englober C dans la réprobation dont M est l'objet, ou passer l'éponge sur les fantaisies de Tribolès pour faire de M comme de C des témoins fidèles du texte des *Ennéades* ? Le problème n'est pas aussi simple à résoudre qu'on pourrait le croire : c'est uniquement dans la *Vita* qu'ont été pris les exemples de conjectures qui discréditent M. Or, nous ne pouvons être absolument sûrs que Démétrius se livre ici à l'art que pratiqueront si brillamment ses lointains successeurs du XIX^e siècle : en effet, la *Vita* de C, le plus proche parent de M, est écrite de la main de Michel Lygizos et s'il est peu probable, il est néanmoins possible que ce copiste ait utilisé un autre exemplaire que CM, l'archétype de tout ce que transcrit Tribolès. S'il en était ainsi, la *Vita* de M serait le seul témoin de la *Vita* de CM et tout élément de comparaison nous ferait défaut pour juger les incartades de Tribolès.

Même si Tribolès pratique la conjecture en recopiant la *Vita* de M, — et toutes les vraisemblances vont de ce côté — il ne s'ensuit nullement qu'il ait agi de même ailleurs. C et M « se ressemblent comme des jumeaux » non seulement par leur présentation, leur ornementation, etc., mais par les leçons du texte. A moins de douter notre copiste d'une mémoire et d'une attention prodigieuse, il faut donc admettre qu'il a copié, à quelques détails près, C avec la même fidélité que M, M avec la même fidélité que C, bonnement, comme tous ses confrères.

Il reste un doute dans l'esprit, précisément celui d'où ont germé ces discussions. Si Démétrius a retouché la *Vita* de M, pourquoil'a-t-il fait et comment l'a-t-il pu ? Parce qu'après avoir copié deux fois en entier les *Ennéades*, il était facile et tentant d'harmoniser avec ceux du corps de l'ouvrage les intitulés de la *Vita*. Une fois mis en branle par cette réduction de divergences, il s'essaya à de vraies conjectures. Il ne l'eût pas fait, s'il n'eût déjà bien connu, lu et probablement relu sur C, les œuvres de Plotin. Ainsi le fait que la *Vita* de M est postérieure, non seule-

ment à la transcription de C, mais à celle de M même, explique les leçons divergentes de M, sans qu'il faille cesser d'écouter avec déférence le témoignage de CM fidèlement transmis par Tribolès.

Cette fidélité paraît même aller très loin. En marge de C et de M, à partir du traité V, 3, Démétrius trace quantité de petits signes cabalistiques, réduits parfois à un trait courbe, à un point et qui signalent, semble-t-il, une leçon du texte. Presque toujours ces signes se trouvent simultanément en C et en M, mais souvent le texte n'offre de particularité qu'en un seul des deux manuscrits : on pourrait, à première vue, penser que c'est en les revisant soit sur l'archétype, soit l'un sur l'autre, que le copiste trace ces signes. Mais pourquoi alors ne corrige-t-il pas des très rarement le texte, pourquoi surtout n'efface-t-il pas des fautes manifestes comme V, 4, 2, 18 *δυσκρινὸν* pour *δυσκρινόν*, VI, 1, 26, 21 *μαθητικὸν* pour *μαθηματικόν* ? Dans le premier de ces deux exemples, comme plus d'une fois ailleurs, le texte de C est identique à celui de M et diffère de celui des autres manuscrits-sources. Il est dès lors évident que Démétrius se fait ordinairement scrupule d'altérer le texte de son archétype : il en transcrit même les fautes, mais les signale.

Il est même possible que les signes de M et de C ornent déjà les marges de l'archétype MC.

Si l'on étudie attentivement un à un les textes ainsi annotés, on n'échappe pas à l'impression que Démétrius recopie fidèlement son modèle. Il semble qu'en C il ait parfois marqué d'un *ση* de ces traits un passage que l'archétype signalait par un *ση* ou quelque autre note de ce genre : ainsi en marge V, 9, 5, 30-31 ou quelque autre articulent le texte en α', β', γ' et δ', tandis que les manuscrits ABR articulent le texte en α, β, γ et δ.

que Démétrius se contente de faire un gros point. Ces mêmes signes critiques n'apparaissent dans les deux manuscrits M, copié après C.

Enfin le contact direct des manuscrits fait voir que ces signes critiques ne sont que très rarement placés à la hauteur exacte de la variante à laquelle ils se réfèrent : il n'est pas impossible que Démétrius n'ait pas toujours su exactement ce qu'ils signalaient.

1. Ainsi la variante de *Vita*, 2, 18 *μαθητικὸν* MN pour *μαθηματικόν* et cetera. codex. semblerait indiquer que M et N reproduisent fidèlement une faute de l'archétype tandis que Michel Lygizos en C corrige ou trouve son modèle ailleurs.

Démétrius est un copiste fidèle. Néanmoins, on le conçoit, plus il se familiarise avec le texte de Plotin, plus il prend de libertés. Il laisse tomber en M nombre de notes marginales, de numérotations, de *ση'*, de signes critiques, qu'il recopie encore en C. Peut-être, vers la fin de M, se permet-il déjà quelques conjectures, comme V, 3, 12, 39 *ἐφ' ὅπου*, pour *ἐφ' ὅπου* de C, VI, 5, 11, 39 *μὲν* *τὴν* écrit dans un grattage, au lieu de *μὲν*, etc. Mais qui oserait affirmer ici que ce n'est pas M qui se tient le plus près de l'archétype ? Cet *ἐφ' ὅπου* sans accent de C n'indique-t-il pas que l'archétype en cet endroit était illisible ? Des variantes comme celles de VI, 5, 12, 13 où C avait sans doute d'abord écrit ce qu'a M, puis l'a corrigé, montrent que M parfois est un plus sûr témoin que C.

M non seulement fit partie de la bibliothèque du Cardinal Bessarion, mais fut annoté par lui. MarCB, on s'en souvient, portait en marge de la *Vita* de nombreuses notes de Bessarion : en M, il n'y en a que quatre ou cinq. Il paraît assez vraisemblable que la première fois que Bessarion annota la *Vita Plotini*, il en ait dégagé soigneusement tous les passages essentiels, tandis qu'au cours d'une seconde lecture il n'ait fait que reprendre, souvent en les résumant, les notes plus abondantes écrites au premier contact. M aurait donc été acquis par Bessarion après MarCB. Celui-ci a dû être copié vers 1460, tandis que M est postérieur à 1465. Aussi s'explique-t-on facilement que M n'ait porté qu'une seule cote dans la bibliothèque de Bessarion, tandis que MarCB en reçut trois successivement, la dernière étant sans doute postérieure à 1468, date à laquelle Bessarion légua ses manuscrits à la République de Venise. Au n° 425 de l'Inventaire¹ de cette donation on lit : *Item Plotini Platonici omnia opera in papyro*. Il semble que soit ici désigné M dont la notice, écrite par Bessarion, est très semblable à cette rédaction : *Plotini philosophi Platonici omnes orationes sive omnia opera*. Bessarion, gardant pour son usage personnel MarCB, son exemplaire de travail, envoyait à Venise la copie exécutée par Démétrius Tribolès. Cet envoi fut fait au moyen d'une trentaine de caisses pesant chacune de 200 à 250 livres. La « lettre de voiture » qui les accompagnait est un véritable catalogue, conservé encore

1. *Inscr. mss. gr. et latines données à Saint-Marc de Venise par le Card. Bessarion, en 1468*, publiée par H. Omont, Paris, Bouillon, 1894.

dans un manuscrit de la *Riccardiana* de Florence, *Plotinus S. oratione II num.* 1. On n'y trouve, comme dans l'Inventaire de 1468, qu'une seule notice relative à un Plotin complet : *In capsula signata D, ponderis librarum 225, sunt volumina in papyris... plotini opera omnia in papyris*... Si on désigne par là un seul exemplaire, ce qui est probable, il s'agit vraisemblablement de M. Au contraire dans une copie de Constantin Palaeocappa, le *Parisinus gr.* 3064, ff. 16-31, donnant la liste des manuscrits de Bessarion à Venise², tant M que MarCB sont mentionnés ; en effet des quatre manuscrits de Plotin ayant appartenu à Bessarion, ces deux-ci seuls contiennent *omnia opera* ; or, aux folios 28^v de cette liste, on lit : 3 γ *Plotini Platonici omnia opera in papyro*, 719, ce qui rappelle le n° 425 de l'Inventaire ; au folio 29, on lit : 4 μ *Plotini philosophi Platonici omnia opera in papyro*, 716, ce qui rappelle plutôt la notice de M, que nous avions pourtant rapprochée du n° 425 de l'Inventaire ; on le voit, l'identification de ces entrées n'est pas facile.

Copie dès 1465 ou peu après, M appartenait donc, semble-t-il, à Bessarion, dès avant 1468. On peut conjecturer que Tribolès, sans l'avoir précisément écrit et complété sous sa direction, comme le pense J. Cochez³, l'offrit ou le vendit à son protecteur en arrivant à Rome, peut-être vers 1467. On comprendrait ainsi pourquoi le premier folio de la *Vita*, de cette *Vita* par laquelle le copiste acheva son ouvrage, n'est pas rubriqué comme les autres en-têtes de C et de M, mais présente une véritable miniature, médiocre, mais sans laidet. Cette tête barbare coiffée d'un chapeau à larges bords pourrait bien être Bessarion lui-même, dont Démétrius, suivant la mode du temps, aurait fait, de son mieux, le portrait. Portrait assez peu ressemblant, si l'on en juge par le tableau d'André Previtali conservé au couvent de S. Maria della Carità à Venise. Il est vrai que Previtali peint le Cardinal de profil, tandis que Démétrius le représente (?) de face, ce qui rend la comparaison plus difficile.

A une date mal déterminée, peut-être du temps de Bessarion,

1. Reproduit dans MIGNE, PG, CLXI, col. 703-712.

2. Cette liste de Palaeocappa est reproduite par MONTFAUCON, *Bibliotheca MSS Nova*, t. I, pp. 467-477 ; ce qui concerne Plotin est à la page 475.

3. J. COCHEZ, *Philol. Studien*, t. 5, p. 178. Cela est d'autant plus difficile à admettre que J. Cochez pense, comme nous (*Recherches*, p. 103), que M fut écrit en Crète, bien loin de Bessarion...

peut-être un siècle plus tard, quand Perna fit préparer à Venise son *editio princeps*, M, le manuscrit de Démétrius, servit à corriger MarcB, celui de Jean Scoutariotes ; une copie de celui-ci ayant servi de base à l'édition de 1580, dès l'origine quelques leçons de M ont passé dans le texte imprimé des *Ennéades*.

Au début du XIX^e siècle M fut soigneusement collationné pour l'édition de Creuzer. A son tour Müller en affirma la valeur, mais il ■ contenta de collationner C parce qu'il était daté et signé et que ■ ne lui paraissait pas nécessairement plus ancien. Dans ■ monographie sur ces deux manuscrits, Oppermann a cru pouvoir déclarer que M ne devait pas entrer en ligne de compte pour une édition critique, conclusion qui, par les motifs invoqués, entraînerait également le rejet de C. Les deux manuscrits jumeaux ont sensiblement même valeur, pour l'ensemble du texte C l'emporte sur M ; en un point important, le traité IV, 7, c'est M qui a le pas sur C.

BARBERINIANUS GRAECUS 115 Barb.

Olim 409 : II, 96. Chartac. 340 × 230 mm. Fol. I + 293 + II-III. Saec. XVI. PORPHYRI *Vita Plotini* (ff. I-IV). *Tabula generalis* (ff. IV-12^v). PLOTINI *Ennéades* completae (ff. 13-293^v)¹.

RELIGURE. — Als de bois, partiellement recouvert de cuir. Sur le plat antérieur, à l'encre noire : *Plotinus platonicus graec. cum Porphyrii comment(ario)*.

CANIZES. — 29 quinions non numérotés ■ 1 tesson (ff. 290-293 + II + III). A la fin de chaque cahier, le copiste écrit verticalement les premiers mots du cahier suivant.

FUSIONANES.

Fol. I : *Arbelle*, du type Briquet 744 (33 × 43, Trévise, 1518).

Fol. 1-293 : *Deux fleches en sautoir*, analogue à Br. 6269 (28,5 × 43¹, Venise, 1454 ; Barcelone, 1456 ; Venzone (Udine), 1456).

MUTILATION. — Tout le bas du folio I et, au bas du folio 293, un rectangle ont été coupés ; c'est malheureux ; on eût sans doute trouvé là des indications concernant le propriétaire du manuscrit, peut-être une souscription de copiste.

MISE EN PAGE. — Écrit tout entier de la même main, ainsi que les accolées et *arg.* Surface écrite : 203 × 135 mm. ; 30 lignes à la page. Titres rubriqués ; numérotés dans la marge de a' à x8'. En marge du titre de la *Tabula generalis* on lit : *dyobn* 747.

ANOMALIE. — Le traité IV, 7 (ff. 155^v-162) contient la péripécopie B (inc. 158^v, des. 160) et la scolie *arg.* *ἀνὰ τοῦ ἀρεῖου κ. τ. λ.* (f. 158^v), tout comme M. Au folio 160 entre les péripécopies B et D, une ligne en blanc.

ANNOTATIONS MARGINALES. — Les cinq ou six premiers traités de la première *ennéade* ont été lus par quelqu'un qui y fait de rares annotations latines et note quelques chapitres anciens d'après l'*editio princeps* de 1580 ou la version latine de 1492.

1. F. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XLIV, note g (fn). Voir t. II, p. 863 ; t. III, p. 233 s. ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 115 et OPPERMANN, *Rheinisches Museum*, 1907, p. 426, ne connaissent ce Barberinien que d'après les renseignements fournis par AMARIUS à CREUZER ; SEYMOUR DE RICCI, *Liste somm. des mss. gr. de la Bibliotheca Barberina*, dans *Rivista dei Bibliografi*, t. 17, 1907, p. 101 (n° 275).

Un examen superficiel de ce *Barberinianus* suffit à nous convaincre qu'il fut copié sur M, et qu'il n'a, par suite, aucune valeur. La place insolite de l'ὀρθὴ τῶν γ' au folio 11^v, la transcription par le copiste des cinq notes que Bessarion avait écrites en marge de la *Vita* de M, la présence dans le traité IV, 7 de la péricope B, ainsi que de la scolie qui l'accompagne sont des indices qui dispensent des recherches plus approfondies. Veut-on des variantes ? Toutes les fautes de M se retrouvent dans le *Barberinianus*, ainsi :

IV, 7, 1, 16 εἰς τὴν ἐκκλῆσαν C œuvre M Barb.

2, 25 ὁ δὲ γὰρ

4, 29 φηγοὺς θήγουα φηγοὺς τὸ θήγουα

Aux fautes de son modèle, le copiste de Barb. en ajoute de nouvelles ; ainsi dans la scolie du folio 158^v il écrit ἐνείκωτος pour ἐνείκωτος.

VINDOBONENSIS PHILOSOPHICUS GRAECUS 226 V

Olim 13. Chartac. 220 × 145 mm. Fol. I-II + 119 + III-IV. Saec. XV. PLOTINI *Enneades* incomplete (ff. 1-118^v)¹.

RELIEURE. — Vellin blanc avec armoiries et initiales dorées. Le plat antérieur porte, au centre, les armes d'Autriche ; en haut, les lettres B. A. B. C. V, initiales de *Ex Augustissima Bibliotheca Caesaris Vindobonensis* ; en bas, entre les chiffres 17 et 54, qui indiquent le millénaire, les lettres G. L. B. V. S. B., initiales de *Gerardus Liber Baro Van der Swieten Bibliothecarius*, qui fit relier la plupart des manuscrits de la Bibliothèque impériale. — Le plat postérieur ne porte que les armoiries. — Au dos, en haut : *Plotini | Dissertationes* ; en bas : *Cod. Ms. | Phil. graec. | N. CCXXVI | ol. 13*.

NUMÉROTATION DES FOLIOS. — Double ; l'ancienne comprenait les folios blancs ; l'actuelle, en surcharge, les omé et va de 1 à 119 ; les folios blancs sont 8 bis (olim 9), 100 bis (olim 102), 106 bis (olim 109), 119 (olim 122).

COMPOSITION ET NUMÉROTATION DES CAHIERS.

Les faits sont difficiles à démêler : certains folios sont tombés et quelques cahiers ont une double numérotation. Originairement, la plupart des cahiers étaient des sémons. Le copiste numérote d'habitude ses cahiers en bas à droite du dernier folio verso, sauf γ' (d'après Schwyzler), 8^v et 1, en bas du premier folio recto. La numérotation postérieure, que nous appelons celle du relieur, figure généralement en bas à droite du premier folio recto, sauf le 8^v que nous croyons avoir relevé au folio 20^v (collé à un taillon) constituant avec les folios 9-18 et le folio 19, également collé à un taillon, le 3^e ou 4^e cahier. Voici un tableau approximatif de ces particularités.

1. DANIEL DE NISSELI, *Catalogus sive recensio speciei omnium codicum manuscriptorum graecorum, necnon linguae orientalis Augustissimae Bibliothecae Caesaris Vindobonensis*, Vienne, 1690, t. IV, p. 126 ; LAMBRICH-KOLLAR, *Manuscripta Vindobonensis*, Vienne, 1890, t. I, p. 126 ; H. F. COLE, t. VII, 1781, p. 76 ; F. CRATZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. xlv ; H. P. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 100 (n^o 20) ; H. OPPENHEIM, *Recht. Mus.*, 1928, p. 431 ; J. COCHERET, *Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, p. 47 ; H.-R. SCHWYZLER, *Der Plotin-Codex Vindobonensis Phil. graec. 226*, dans *Recht. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 270-285 ; cette parfaite monographie nous a permis de contrôler, par la comparaison — c'est le cas pour les filigranes, les possessions et la péricope B de IV, 7 — notre notice sommairement rédigée dès 1933, d'après des photographies et des renseignements fournis par MM. Böck et Gerding, puis totalement reformulée lors d'un séjour à Vienne pendant l'été de 1935.

FOLIOS	COMPOSITION DU CAHIER	CORISTE	RELIGURE
1-8 + (1 ^{re} et 1 ^{re})	} ancien sésion (?)	<α>	<β>
8 bis			
9-18 + 9 ^e	} ancien sésion	<β'>	<γ'>
19 collé à un talon			
20 collé à un talon	} ancien sésion	γ' (f. 20)	δ' (f. 20 ⁹)
21-30			
<30 ^e >			
31-40 + <35 ^e -35 ^{ee} >	} ancien sésion	δ' (début)	<ε>
41-50 seul quinlon original			
51-98 4 sésions numérotés	} sésion	ε' - δ'	ε' - δ'
99 collé à un talon			
100 collé à un talon		ε' (début)	ε' - δ'
101-106 + 100 bis + 106 bis + 2 talons			
107-118 sésion			

ÉTAT MATERIEL. — Du folio 9 au folio 31 surtout, mais encore jusqu'au folio 71, etc., il y a une tache d'humidité dans le coin supérieur droit. Cette tache n'apparaît ni aux folios 1-8, ni au folio 8 bis, comme si ceux-ci avaient été détachés.

FILIGRANES.

1. Fol. I : *Triple mont surmonté d'une croix*, du type Briquet 11689-11726, assez semblable à Br. 11719, noté plus de dix fois de 1401 à 1430.

ll. fol. 11 et fol. 119: *Type non identifié*, mais distinct du précédent et du suivant.

III. Fol. 118: *Huchel*, type intermédiaire entre Briquet 7685 (29 x 42⁵, Toulouse, 1425; Péguenueux, 1437; mss. de 1420, 1426; Russie, 1436) et Br. 7702 (28 x 43¹, Florence, 1512; Cettigné, 1494). D'après Schwyzer, le type le plus proche est Briquet 7684, noté entre 1416 et 1430.

IV. Fol. 106 bis (blanc): *Chas dans un cercle*, analogue à Briquet 3473, noté à Ferrare en 1472.

POSSIBILITIES

Fol. II, en haut, deux lignes de texte grattées ; le dernier groupe de lettres commence par $\epsilon\tau\alpha\upsilon\varsigma\alpha\upsilon\delta$ ($\epsilon\tau\alpha\lambda\epsilon\upsilon\varsigma\ \nu\acute{o}\mu\omicron\upsilon$?...), puis, $\sigma\ \eta\gamma\epsilon$ dont le η est absolument sûr ; ce serait le millésime 1487 ; la deuxième ligne suit, nous semble-t-il, par $\alpha\epsilon\phi\theta$: —, c'est le millésime 1539 (année du monde 5447, indiction 12^e). — En bas, déchiffré par N. A. Bees, le monodrame : $\delta\ \tau\alpha\upsilon\epsilon\upsilon\varsigma\ \mu\eta\tau\alpha\mu\omicron\lambda\eta\varsigma\ \Delta\phi\alpha\upsilon\varsigma\ \text{?}\ \Theta\epsilon\omicron\upsilon\lambda\omicron\varsigma$.

Fol. II^v : *Augurios de Buteche comparant Constantinopolis* ; plus bas : *Plotini fragmentum*.

...ingérés de Busbeche comparant Constantinople; plus des
autres fragments.

1. SCHWYZER, RALPH. *Mus mus* 1954

2. Comme au folio 119, là où Bees lit *Apépas*. Bick lit *ἁπάρας*

Fol. 1, en haut : *Platani liber* ; puis, biffé par Lambek : N. 168, puis encore, non biffé : N. 168. — En haut, dans la marge de droite, d'une autre main, mais également biffé : 56. — En bas, de la main de Lambek : *Augustissima Bibliotheca Caesarea. Vindobonensis* | *Codex manuscriptus philosophicus graecus* | N. puis deux chiffres sauts, puis 13. Fol. 106^v d'après Schwyzer-Ziegler : *arwawawaw* — d

Fol. 106 d après Schwyzet-Ziegler : *μεγαλυνάδι τοῦ τοῦ ἔτους* (?) *τοῦ*
κρίνου Θεοδόσιου *ἐκείν τοῦ ποῦν βαββίον καὶ τὸ ἐπέκειν αὐτὸ τῆς περὶ*
τοῦ(α) τῆς Ἀφάνας δὲ ἀόρτα Ν ἀπὸ τοῦ μετονομαστῶν κρίνου ἰουδαί-
Fol. 119^r. Tout en haut, de la main du copiste : *† πᾶσι(α) ἡμῖν δὲ ἐ-*
τοῖς οὐρανίοις. — Plus bas : *Augustinus de Busbeche comparuit!* *Consistenti-*
poſti. — En haut, à droite, le monocoſyllabe : *ὁ τανταῦς ὑππομονάκης θε(α)δ*
οὐ(α)ς > *τῆς Ἀφάνας* (Bick, *Αφάνας* Schwyzet). — En bas, retourné : *† τὸ*
ποῦν βαββί(α)ν ὕμνοισι τῆς μετ(α)λομῶντος Ἀφάνας (sic legit Bick. *Αφά-*
νας Schwyzet) *ἀλλο οὐ(α) καὶ καὶ ἀνθρῶν* (sic, *ἀνθρῶν* Bick et Schwyzet)
ἀλ(α)ν. — En bas, renversé, le monocoſyllabe : *ὁ τανταῦς ὑππομονάκης τῆς*
Ἀφάνας θεοδούλου.

ÉQUIVALENT DE SOUSCRIPTION. — Au folio 107, après II, 1, on lit :
ἀντὶ τοῦτο ἀπὸ πάλιν ἐσφραγίσθην.

MISS EN PAGE ET CONTENU.

Surface écrite : 160 x 90 mm. ; 27 à 30 lignes à la page. Voici un état du contenu et des lacunes, avec à gauche le numéro d'ordre donné par le copiste, à droite un tableau de présence des titres et initiales. On comparera cet état avec celui qui donne la composition des cahiers.

POLEIS	NUMÉRO	RÉFÉRENCE	CONTENU	TITRE INITIAL
(1°-1°00)	Perit	IV, 3, 1, 1-3, 25		
1-8°		IV, 3, 3, 25-19, 3 <i>oké th - kar' Alo</i> <i>vé</i>		
8 bis	Deest	IV, 3, 19, 3-24, 15 <i>théforas - doury</i>		
9-13°		Blanc		
13°-29°		IV, 3, 24, 15 - <i>finis té pofé - onfé</i>		
29°-30°	<i>y'</i>	IV, 4, 1, 1-29, 56 <i>ré odv dést - orerésh</i>		
	Deest	IV, 4, 30-45		
	<i>g'</i>	IV, 7, 1, 1-3, 28 <i>et dé foras - onderonéshp</i>	Tit.	
	Deest	IV, 7, 3, 28-5, 17 <i>rel vé th - nne wéne</i>		
(30°)		Blanc		
31-33°		5, 17 - 8, 28 <i>phéforas - douronéshp</i> <i>théfor</i>		
		IV, 7, 8, 28 (= 8°, 50) <i>ou déforas - 10, 8 théforas</i>		
34-35°		8, 28-84, 13 <i>re rel douronéshp déstéda - wéshésh</i>		
(35°)	Perit	84, 13-84, 28 <i>douréda dé odv - p phésh douréda</i>		
(35°-35°00)	Perit	10, 8-14, 1 <i>phéforas - foras phésh</i>		
36		IV, 7, 14, 2- <i>finis avésh opéshésh - éshéshésh</i>		
36-41°	<i>e'</i>	IV, 8, après une ligne en blanc		
41°-48°	<i>g'</i>	V, 1, à la suite, sur la même ligne		
48°-56	<i>h'</i>	II, 1		
56°-61	<i>h'</i>	III, 1		
61°-74	<i>h'</i>	III, 2		
74-78	—	III, 3		

tés défectueux », ce qui, de toute évidence, ne s'applique ni à C ni à M.

L'étude des variantes ¹ confirme l'indépendance de V par rapport à C, à M et à J. Lui aussi témoin de la péricope B de IV, 7.

V, 1, 11	ἐν etiam V	ἐν C	ἐν M
2, 1	ἐκείνο	ἐκείν C	
3, 16	αὐτῇ	αὐτοῦ M	
3, 19	τῆς	οὐκ M	
4, 33	τὸ νοεῖν	κατὰ τὸ νοεῖν M	
6, 37	ἀποκλίνει	ἐν ἀποκλίνει J	
9, 27	ὅρα	οὐκ M	
10, 23	τῆς φύξης τὸ ἐν τῇ νοητῇ etiam V	τὸ ἐν τῇ νοητῇ τῆς φύξης C	

La découverte d'un nouveau témoin indépendant de la péricope B permet de corriger, de compléter ou de confirmer les conclusions, plus ou moins certaines, présentées, autrefois par souci de clarté plutôt que de logique, sous forme de théorèmes². Le même souci nous fera reprendre ici cette forme déductive pour exposer des résultats dus tout entiers à l'induction. On verra de la sorte le lien qui rattache les résultats nouveaux aux anciennes hypothèses.

Proposition I : *Le texte de la péricope B en M et en J ne dérive pas du texte de la péricope B de V.*

L'intérêt de cette proposition est d'autant plus grand que V paraît être antérieur à J et à M.

Il suffit, pour faire la preuve, d'aligner les fautes propres à V. Elles sont nombreuses.

8, 36	φύξας etiam JM	φύξας V
8, 37	κατακλίνει τὸν καὶ κατακλίνει etiam JM	κατακλίνει τὸν καὶ κατακλίνει V
8, 12	ὁρα	ὁρα
8, 20	νοεῖν	νοεῖν V
8, 27	ὁρα	ὁρα
8, 11	τῇ	τῇ
8, 14	μὴ	οὐκ V
8, 22	αὐτῇ	οὐκ V

1. D'après SCHWYZER, *Rheim. Mus.*, 1937, p. 278.

2. *Recherches sur ... l'édition portée des œuvres de Platon*, pp. 81-116.

Proposition II : *Le texte de la péricope B de V ne dérive pas du texte de la péricope B de J ni de celui de M.*

Il n'y a, pour la péricope B, comme pour l'ensemble des *Enchiridia*, que peu de fautes propres à J ; voici fautes et graphies relevées en IV, 7, B.

8, 32	τῶν etiam MV	τῶν J
8, 38	μέλλει	μέλλει (recte)
8, 11	ὁρα	ὁρα
8, 1	ὁρα ἢ φύξη	ὁρα ἢ φύξη
8, 4	γίγνεται	γίγνεται
8, 6	γεννητῶν	γεννητῶν
8, 11	αὐτῇ	αὐτῇ
8, 12	γεννητῶν	γεννητῶν
8, 23	ὁρα	ὁρα

On voit que ■ confirme la preuve indirecte de l'ancien *Théorème II* établissant l'indépendance de M par rapport à J. Le fait que V se range à côté de M prouve bien en effet que toutes les « fautes de M » ne sont pas dues au copiste de M, Tribolus.

Proposition III : *Pour le texte de la péricope B, les manuscrits J, M et V dépendent d'un même archétype, dont M et V dérivent par l'intermédiaire d'un même archétype prochain MV.*

La preuve de la première partie n'a pas besoin d'être faite ; les leçons où J et M s'accordent contre Eusèbe sont également attestées par V qui ne se sépare du groupe JM que pour faire des fautes ou de rares conjectures.

8, 6	ἐν Eus. J	οὐκ MV
8, 20	ἐν Eus. J	ἐν MV
8, 30	προκαταλαμβάνει Eus.	προκαταλαμβάνει MV
8, 32	ὁρα Eus. J	ὁρα MV
8, 19	κατακλίνει Eus. κατὰ J	κατακλίνει MV
8, 21	X. κατακλίνει τὸν κατὰ	X. κατακλίνει τὸν κατὰ MV
8, 3	γίγνεται Eus. J	γίγνεται MV
8, 12	τὸν Eus. J	τὸν MV
8, 8	γεννητῶν Eus. J	γεννητῶν MV

Proposition IV : *L'archétype MV peut être identifié avec l'archétype CM.*

En effet, comme l'a remarqué Schwytzer, le titre de IV, 7 est identique en C et en V, alors que M ajoute, non seulement καὶ

ἀδούρητος, mais peut-être aussi *καὶ πρὸς τοῖς Ἐρωτικῶς*. Mais cette dernière addition fait difficulté. Elle est dans Eusèbe et n'est donc pas une pure invention de Tribolès. Ou bien celui-ci connaît aussi Eusèbe ou bien l'auteur de la restitution et de la scolie a lui-même ajouté en surcharge au titre de *CMV* les mots *καὶ πρὸς τοῖς Ἐρωτικῶς*, dont seul M aurait tenu compte, comme il est seul à avoir conservé la scolie.

Il se confirme donc que Tribolès, copiant C, omet la péricope M qui figurait dans l'archétype commun *CMV*.

Proposition V : *La scolie de M figurait déjà dans CMV et est due peut-être à l'auteur de la restitution en JCMV.*

Oppermann tenait déjà que la scolie figurait dans l'archétype de C. Les *Recherches* signalaient que le chiffre de « 88 lignes », correspondant au nombre de lignes occupées par la péricope B en M, était dû à Tribolès et soutenaient que la rédaction primitive de la scolie remontait plus haut et était due à un seul critique. V confirme cette double assertion. Le copiste de V, ou de son modèle, a connu toute la scolie et l'a interprétée comme autrefois nous-même. Le scolaste, disions-nous, croit devoir choisir entre deux rédactions, l'une qui commence avec *δυνατόν* *σωζόμενον*, l'autre avec *δυνατόν* *ἀνδρία* *τε*. Tandis que le scolaste condamne franchement *σωζόμενον* et toute la fin du traité, pour terminer celui-ci à 84, 28 *ὥς ἀπὸ τῆς ψυχῆς ἀπονοῖα*, le copiste de V ou de son modèle cherche un moyen terme : comme Schwyzer l'observe, par prudence, il recopie sur une page à part le texte de la péricope B, en ayant bien soin de marquer explicitement et de renforcer par un *τε* la liaison qui séduisait le scolaste : *τε καὶ δυνατόν* *ἀνδρία* *τε* ; mais d'autre part, tout le début de la péricope D, *σωζόμενον καὶ ὅσον κ. τ. λ.*, est signalé par des guillemets, et ces guillemets, pensons-nous, signalent l'athétèse proposée par le scolaste ; ils ont en tout cas quelque rapport avec la scolie et prouvent soit que le copiste de V ou de son modèle connaissait la scolie, soit qu'il en est lui-même l'auteur. Si nous acceptons cette dernière hypothèse, le scolaste ne serait pas lui-même l'auteur de la restitution ; celle-ci figurerait déjà en *JCMV*, le manuscrit subsidiaire qui servit à J pour compléter son texte et le reverser en entier, tandis que la scolie aurait été ajoutée en *CMV* par le copiste de l'exemplaire *πρὸς ἐπαλήθευος*.

Proposition VI : *Le manuscrit V dépend de CMV par l'intermédiaire d'un manuscrit mutilé, qui contenait la péricope B et peut-être la scolie.*

Le premier indice est décisif : au dire même du copiste, son modèle était « très défectueux », tandis que le modèle de Tribolès était, au contraire, excellent et complet. On n'aurait pas ce témoignage, qu'on pourrait néanmoins s'assurer de l'état imparfait du modèle de V : le folio 30^r, dont seul le talon demeure, était en blanc et cependant il y a une lacune dans le texte, tout juste de la valeur d'un folio de V : Schwyzer a déduit de ce double fait que la lacune déparait déjà l'archétype de V et que cet archétype contenait à la page un texte égal à une page de V ; les troubles analogues notés aux folios 8 bis, 100 bis et 106 bis montrent que le copiste de V était conscient des lacunes de son modèle et qu'il avait l'intention d'y remédier : de là les folios blancs ménagés par lui.

On ne sait si la péricope B figurait dans l'archétype V sur une feuille séparée comme en V, ou à sa vraie place comme en M ; ceci est moins vraisemblable que cela. Les guillemets de la péricope B en V figuraient-ils dans l'archétype de V, sont-ils seulement du copiste ou même d'un lecteur de V ? En tout cas, ils ont un certain rapport avec la scolie de *CMV* : on ne sait si cette scolie, qu'ignore ou que néglige J, figurait déjà en *JCMV* ; on ne sait pas davantage si elle figurait encore dans l'archétype de V. Schwyzer a noté que deux des variantes propres à V paraissent être des conjectures — le *καὶ* de 81, 20 et le *μὴ* de 84, 18 — et qu'elles semblent devoir être attribuées au copiste du modèle de V plutôt qu'au copiste même de V ; indice de plus de l'existence d'un intermédiaire entre V et *CMV*.

Conclusion.

Ainsi V a non seulement valeur de témoin indépendant de la péricope B de IV, 7, mais fait avancer la reconstitution de cette branche difficile de la tradition. Les principaux résultats entrevus autrefois se trouvent confirmés. La péricope ne provient d'aucun manuscrit connu d'Eusèbe, ni même de leur archétype commun. Sans doute provient-elle d'un manuscrit de la *Préparation*, plutôt que directement d'une édition eustochienne de Plotin, mais elle est rentée dans la tradition porphyrienne par l'intermédiaire d'un manuscrit de cette tradition, appelé

JCMV, lequel est l'ancêtre commun de C, M et V et l'archétype subsidiaire où J a puisé et le texte de la péricope B et les variantes de l'état Y dont il orne ses marges ; on ne sait si JCMV portait déjà la scolie et le titre développé de IV, 7. Sous lui, les variantes communes de M et V d'une part et C et V d'autre part nous contraignent de postuler un exemplaire CMV, porteur de la scolie, qui est l'archétype immédiat de C et de M, mais dont V ne dérive que par un intermédiaire mutilé. Tribolès n'est pas l'auteur de la scolie et rien n'indique que ce soit Bessarion ; par contre ce pourrait être le copiste même du modèle de V. De toute façon, l'unité de rédaction de la scolie et son ancienneté paraissent renforcées grâce aux particularités de V.

Par contre, il devient improbable que *ναι πρὸς τοὺς Ἐρατοῦς* ait figuré à la manière normale dans l'archétype CMV, mais ces mots peuvent avoir été ajoutés après coup par l'auteur de la restitution et les copistes de C et de V (ou de son modèle) peuvent les avoir omis tout comme ils se sont gardés d'insérer la péricope B à sa vraie place entre *ἐκκασιστήν* et *οὐλόγητον*.

• • •

Le manuscrit V est un véritable florilège, dont la date de composition est d'ailleurs incertaine. L'auteur du florilège n'est-il pas plutôt le copiste du modèle ? Peut-être, car le copiste de V a également transcrit des fragments d'un autre florilège, dont les témoins principaux sont les manuscrits Q et P. Ces fragments copiés par V sont conservés dans le manuscrit L, *Ambrosianus gr. 667*, mais dont les premiers traités ne s'apparentent ni à l'état z de Q et de P, ni à l'état y de CM, mais à l'état w de Coisl. et de A ; L paraît même tout proche de Coisl., dont il ne saurait être l'archétype ; la réciproque au contraire n'est pas prouvée. Lorsqu'on compare le contenu de V à celui de L, on constate que jamais ils ne se recouvrent ; les florilèges se complètent, sans d'ailleurs nous donner toutes les *Ennéades*. Le fait que V omet la dernière partie de IV, 4, qui fait précisément le début de la Dissertation I, attestée par L, doit être relevé. V est d'ailleurs incomplet.

Le contenu primitif de V est difficile à fixer. Il est très probable qu'après le cahier *α'*, venait au moins un cahier *β'*, puisque le texte s'interrompt là brusquement, en III, 6, 3, 23.

Si l'on attribue à un folio de V un contenu égal à 59 lignes de l'édition de Brehier, on constate que le cahier *β'*, de 12 folios, se serait terminé probablement à la fin du chapitre 1 du traité III, 7. Or, c'est au début du chapitre 2 de ce même traité que reprend L, au début d'un nouveau cahier. Il se peut donc que le cahier *β'* ait été le dernier de V. En L, le copiste écrit plus serré qu'en V, puisque III, 2, 2, 1 - 6, 50, correspondant à 197 lignes de Brehier, n'occupent que quatre pages ou deux folios. De sorte que les groupes de cahiers de V et de L n'ont pas nécessairement fait partie du même manuscrit.

Pour déterminer le nombre de folios manquants en avant de V, il existe deux séries d'indices : les numéros d'ordre des traités, et ceux des cahiers. Le folio 20 est le premier du cahier *γ'* ; le folio 9 ou le folio 9* doit avoir été le premier du cahier *β'* ; dès lors le folio 1*, qui contenait certainement avec le folio 1** le début de IV, 3, doit avoir porté le chiffre *α'* ; d'après ceci, il n'y aurait pas eu de cahier en avant de l'actuel premier cahier de V. Seulement, la seconde numérotation des cahiers, due peut-être au relieur, marque le folio 20 d'un *δ'*, ce qui normalement nous invite à postuler l'existence d'un cahier supplémentaire en avant du premier cahier actuel ; à moins que cette numérotation ait une fois au moins porté sur des folios isolés ajoutés après coup ; d'autre part, le traité IV, 4 étant marqué *γ'*, IV, 3 débutant au folio 1* devait être marqué *β'* et de nouveau apparaître probable, en avant de IV, 3, l'existence d'un traité *α'* ; on ne sait quel peut avoir été ce traité ; on songe à IV, 1 et à IV, 2, que le copiste pourrait avoir réunis sous un seul numéro d'ordre, comme il le fera pour III, 2 et III, 3 ; mais même en réunissant le texte de ces deux traités, absents de L, on n'obtient que la valeur de deux folios et demi de V. Le problème n'est pas résolu. Le fait que les cahiers de V ont été numérotés deux fois, qu'à partir de *ε'* ou *ζ'* il y a un décalage non seulement d'un, mais de deux cahiers, le fait aussi que l'actuel premier cahier paraît avoir été préservé de l'humidité à la différence des cahiers suivants, ne font que souligner l'existence du problème sans en avancer la solution.

Les possesseurs ou lecteurs successifs de V ne nous retiendront qu'un moment.

Du chiffre 3 relevé avec certitude au folio II, tout ce qu'on

peut tirer est que la date marquée est de la fin du x^ve siècle, probablement 1487. Le manuscrit fut-il alors copié, vendu, transféré, relié, ou simplement lu et annoté ? On ne le sait. D'autant que le même grattage paraît contenir une date de plusieurs décades postérieure, l'année 1539. Nous ne pouvons d'ailleurs garantir ni l'exactitude de ces dates ni surtout leur appartenance à la même main.

Deux noms propres sont sûrs ; ils figurent tous deux au folio 106^r. Joachim, élu métropolitaine de Dramas en Chalcédoine, en 1498, ■ vendu son exemplaire de Plotin à son successeur Théodule, qui inscrivit son nom et son titre en divers endroits du manuscrit et l'annota. Schwyzer a parfaitement raison de lui attribuer les notes et corrections de V², notamment la leçon γρ. ἐμβαλῆντος, apposée, au folio 34^r, en marge de IV, 7, 8^r, το δροβῆντος ; il s'agit probablement d'une conjecture puis-que J et les manuscrits d'Eusèbe ont ἐμβαλῆντος ; Théodule n'avait donc pas d'autre source à sa disposition.

De 1555 à 1562 Auger de Busbecke fut ambassadeur de Ferdinand I, auprès de Soliman II à Constantinople et à Amasie, au Nord de l'Asie Mineure¹. Il profita de cette légation pour recueillir un grand nombre de manuscrits grecs. En 1555, le manuscrit V se trouvait donc encore en Orient. Il vaut la peine de citer quelques lignes de la lettre du 16 décembre 1562 :

*Reporo item magnam varietatem veterum numismatum, quorum praecipuis donoabo Dominum meum. Ad haec librorum graecorum manuscip-
torum lot plaustrum, totas novas. Sunt credo libri haud multo infra 240,
quos mari transmisit Venetias ut inde Vicentiam deportentur. Nam Caes-
area bibliothecae eos destinavit. Sunt aliquot non contentum, communes
multi. Conveni omnes angulos ut, quicquid restabat huiusmodi mercis,
longquam novissimo speculatio cogem. Unum reliquit Constantinopolit, dacty-
litas vetustatis, totum descriptum littera maiuscula, Dioscoridem...*

En 1576 Busbecke, comme il ■ le proposait, fit don de la col-
lection à l'empereur Maximilien II, mais reçut en échange une
gratification de 1000 ducats, qui lui fut payée seulement en 1583.
Le manuscrit V faisait partie du lot, à preuve les notices

1. J. BICK, *Wanderungen griechischer Handschriften*, dans *Wiener Studien*,
t. 34, 1912, pp. 143-154.

2. AUGUST GISELHART BUSBECK *Legationis Turcicae epistolae quatuor*, Franc-
fort, 1595, 4^e lettre. Voir LAMBECK-KOLLAR, *Cat.*, t. I, p. 76.

au début et à la fin. Ces notices, nous apprend Bick¹, ne sont
pas de la main de Busbecke, mais de son secrétaire ou même ne
furent écrites que lorsque les manuscrits entrèrent à la Biblio-
thèque Impériale.

Au début du xix^e siècle, B. Kopitar collationnait V pour
Creuzer, qui le cite souvent dans son apparat sous le sigle Vinda.
Il était réservé à H. R. Schwyzer de révéler tout l'intérêt de ce
florilège.

1. BICK, *Wiener Studien*, 1912, p. 147.

SCORIALENSIS E. III. 13

ScorB

Olim II. 4. 14; III. K. 20. Nunc graecus 112. Chartac.
270 x 195 mm. Fol. 218. Scriptis partim Darnarius
saec. XVI. ΠΟΡΡΗΥΡΙ Comment. in Ptolemaei Harmonica
(ff. 1-146). ΠΟΡΡΗΥΡΙ Vita Plotini et Plotini Emn., I.
I-II, 7 finis (ff. 148-215)¹.

RELIGNE. — Veau noir. Au plat antérieur, au centre, l'écusson royal
aux armes de Philippe II, en or, et la légende, également dorée : E FLAM-
MIS AD SIDERA. Au plat postérieur, dans un médaillon ovale, image
de S. Laurent, en or. Sur les tranches : S. ΠΟΡΡΗΥΡΙΟΣ † φ. 14. Quatre
feuilles de garde, avec table gréco-latine du contenu au dernier folio de garde.

COPISTES, CACHERS, CONTENU.

Copiste a : ff. 1-146, quinze cahiers, quinions, sauf le premier et le
dernier qui sont des quaternions.

Copiste b : ff. 147-215, neuf quaternions numérotés dans la marge
inférieure et portant chacun, en tête, ἀριθμὸς τῆς φύλ. Vita et Emn., I, 1-II,
7, 1, 16 ἡ ἀρετὴ καὶ τοσοῦτον.

Copiste c : ff. 216-218, écrits par Darnarius qui poursuit le traité
II, 7, depuis I, 16 ὁσὸν οὐκ ἐξέρχεται jusqu'à la fin.

RUBRIQUES ET NOTES MARGINALES.

Outre le copiste, on distingue en b probablement deux mains :

La deuxième main, ou b², est celle du rubricateur et lecteur. Au
folio 148, le copiste b n'écrit pas d'en-tête ; b² rubrique un ornement
assez grossier et au-dessous trace le titre Πτολεμαίου ἐκ τῶν βλῶν τοῦ Περ-
ρῆου ; au-dessus du même ornement, une autre main, qui ne paraît pas
être b², a écrit ou écritra † Πτολεμαίου περὶ Περρῆου βλῶν καὶ τῶν ῥημάτων
τῶν βλῶν αὐτοῦ. — Au folio 148^v, le lecteur b² note par un ση¹ le pas-
sage de Vita, 2, 26 et plus bas d'un autre signe Vita, 3, 2.

1. E. MILLER, Catal. mss. grecs de l'Escurial, Paris, Imprimerie Nationale,
1848, p. 100 ; Ch. GRAUX, Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial, Paris,
1880, p. 132, 150, 152, 499 ; J. COCHER, Philol. Studia, t. 6, 1934-35, p. 26 ;
P. A. REVILLA, Catálogo de los Códices Griegos de la Biblioteca de el Escorial, t.
I, 1936, Madrid, Imprenta Helanica, pp. 367-369. Dès avant la parution du tome I
du catalogue, le Père Alexis Revilla voulait bien me communiquer renseigne-
ments et photographies sur les manuscrits de l'Escurial ; je l'en remercie ici
de tout cœur, ainsi que M. Pierre Costil que j'ai pu consulter sur ces manuscrits
lors de son voyage en Espagne, au cours de l'année 1933.

La troisième main, ou b³, est celle même de Darnarius, le copiste
de c. Du folio 148 au folio 161, il écrit quelques notes marginales dont
voici les premières, toutes précédées et suivies d'une croix :

- | | | |
|------------|-----------|---|
| Vita, I, 3 | ῥήματα | ῥήματα, περὶ τῶν Περρῶν οὐκ ἔχουσιν |
| 1, 8 | ἐξέρχεται | οὐκ ἔχουσιν αὐτοῦ περὶ τῶν Περρῶν ἔχουσιν |
| 1, 11 | Καρτέου | Καρτέου ἐκ τῶν βλῶν, ὅς ἐστιν ἀποστολὴ εἰς τὴν Περρῶν |
| 2, 6 | ῥήματα | ῥήματα ἐκ τῶν Περρῶν καὶ οὐκ ἔχουσιν ἀποστολὴν |
| 2, 9 | ῥήματα | ῥήματα ἐκ τῶν Περρῶν καὶ οὐκ ἔχουσιν ἀποστολὴν |

J. Cocher, qui a étudié les manuscrits d'Espagne directement
sur les originaux, serait enclin à reconnaître dans le copiste b
Démétrius Tribolès lui-même, et date par conséquent ScorB
de la seconde moitié du xve siècle. Les photographies dont nous
disposons témoignent bien de quelque similitude paléographique
entre ScorB et C, mais par plus d'un trait les écritures diffèrent.
L'ornement du folio 148 paraît bien être inspiré de C ou de M,
et de même les ἀριθμὸς τῆς φύλ, qui caractérisent Tribolès, peuvent
avoir été repris par le copiste de ScorB, quel qu'il soit, comme ils
l'ont été par le copiste du Barberinensis 409. Cette identification,
dubitative d'ailleurs, ne paraît donc pas devoir être retenue.

Le fait que la partie de ScorB qui contient des œuvres de
Plotin est précédée, au dire de A. Revilla, le meilleur juge en
la matière, d'un traité copié par un « scriptor Darnarii »¹ et est
elle-même complétée et achevée par André Darnarius, permet
de dater avec vraisemblance après un terminus a quo qu'on fixe-
rait vers 1560. En effet, d'après Ch. Graux², le premier docu-
ment daté écrit par André Darnarius est un manuscrit de Ga-
lien, le Consilium 163, achevé à Padoue le 10 octobre 1560.
Le dernier³ est un mélange de traités juridiques, Savignus. Pius.
220, achevé à Venise le 11 mars 1586. Quoi qu'il en soit, A. Re-
villa date avec raison, semble-t-il, tout le codex du xvi^e siècle.
Six autres manuscrits, semblables à ScorB, dérivent avec lui
de M. Avant de les décrire les uns après les autres, établissons
leur parenté mutuelle — certaine — et leur dépendance —
probable — par rapport à M ; les collations sont fragmentaires

1. Le même qui copie les ff. 1-65 de Z. I. 19, ScorC.

2. Ch. GRAUX, Essai fonds gr. Esc., p. 288.

3. VOGLT-GAUDTHAUSSEN, Die griechische Schreiber, p. 22.

et, suivant les variantes, les témoignages sont plus ou moins complets.

Vita, 1, 11 $\pi\eta\varsigma$ etiam C om. M Scorb VindB Leid. Palat.

2, 17 $\pi\delta\iota\upsilon\tau\alpha\varsigma$ $\pi\pi\omicron\sigma\tau\upsilon\gamma\epsilon\iota\sigma\epsilon\upsilon\varsigma$ etiam C

$\pi\pi\omicron\sigma\tau\upsilon\gamma\epsilon\iota\sigma\epsilon\upsilon\varsigma$ adras Scorb VindB Ambr. Palat.

2, 25 $\alpha\epsilon$ fr. CM $\delta\tau\iota$ $\alpha\epsilon$ Scorb Leid. VindB Ambr. Scora Palat.

2, 42 $\lambda\omicron\gamma\omega\varsigma$ etiam C $\lambda\omicron\gamma\omega\varsigma$ M Scorb VindB Ambr. Scora

1, 1, 1, 13 $\tau\upsilon\delta\iota\varsigma$ CM $\tau\upsilon\delta\iota\varsigma$ ■ Leid. Ambr. Scorb

2, 2 $\epsilon\iota$ $\gamma\delta\omicron$ - $\psi\upsilon\gamma\eta$ CM om. Leid. Ambr. Scorb

Mieux encore que les variantes, le contenu même de ces manuscrits en établit la parenté. Leid. s'arrête exactement là où s'arrête le copiste b de Scorb, en II, 7, 1, 16 $\tau\omicron\omicron\sigma\theta\epsilon\omega\varsigma$. Trois autres, Scorb, VindB et Ambr., s'arrêtent plus tôt au traité II, 6 et ne sauraient donc être l'archétype de Leid. et de Scorb. Enfin Palat. n'a que la *Vita* et dans Scora seule la *Vita* appartient à ce groupe.

De Leid. ou de Scorb, quel est l'archétype du groupe ? Il semble que ce soit Scorb¹. En effet, seul — avec N cependant — M porte en *Vita*, 2, 18 $\kappa\alpha\tau\alpha\lambda\alpha\upsilon$ pour $\kappa\alpha\upsilon\tau\alpha\lambda\alpha\upsilon$ et Scorb a de même $\kappa\alpha\tau\alpha\lambda\alpha\upsilon$, mais au-dessus de π on lit un μ écrit de première main ; le copiste s'est aperçu de la faute de son modèle et la corrige sur-le-champ. Au contraire Leid. a simplement $\kappa\alpha\upsilon\tau\alpha\lambda\alpha\upsilon$. Si Scorb était une copie de Leid., on ne voit pas comment le scribe aurait « retrouvé » et maintenu la faute de M pour la corriger aussitôt.

Scorb aurait donc été exécuté à Venise, où se trouvait M. C'est d'autant plus vraisemblable qu'en marge de Scorb, André Darmarius reporte la plupart des notes écrites par Bessarion sur son exemplaire de travail, le MarCB. Ce travail n'a guère pu se faire qu'à Venise. Darmarius a de même complété, en Scorb,

1. Indépendamment de nous, J. Coccazz (*Philol. Stud.*, t. 6, p. 39) avait déjà affirmé que Scorb était III, chef de file de ce groupe de manuscrits incomplets. Sur l'archétype de Scorb il ne se prononce pas clairement. — H.-R. SCHWYZER (*Abh. M. W.*, 1937, p. 382, n. 1) a lui aussi reconnu l'existence du groupe, mais le rattache à C plutôt qu'à M. Les indices qu'il présente donnent à réfléchir : Ambr. en *Vita*, 4, 26 atteste la phrase $\theta\epsilon\omega\varsigma$ $\delta\lambda$ — $\beta\eta\beta\lambda\alpha\upsilon$ omise par M et d'autre part dans la table générale en tête d'Ambr. le titre développé de IV, 7 rappelle celui de C ; mais celui de M est-il ici différent ? — Il convenait de signaler cette incertitude relative à l'archétype éloigné du groupe.

le traité II, 7 ; on ne sait d'après quel exemplaire, probablement d'après ce même MarCB.

La valeur de Scorb et de son groupe est nulle, même pour l'histoire du texte. On ne peut néanmoins se dispenser de décrire brièvement chacun des représentants de cette obscure « pléiade ».

Chartac. 335 × 245 mm. Fol. I + I - 138 + II. Script Nicolai Turranius anno 1562. ΡΟΚΡΗΥΚΗ *Vila Plotini* (ff. 1-12). *Tabula generalis* (ff. 12-13). *Plotini Enneades*, I, I - II, 7, 1, 16 ἡ ἑτέρου ἢ τοσοῦτον (ff. 13-61v). *Fragmentum alicuius Commentarii in Porphyrium*, inc. - ποτον συμβεβηκός · ἐν δὲ τῷ λέγει... des. τῶν δὲ συμβεβηκότων τῇ μὲν μάλλον τῇ δὲ ἥττον. Ταῦτα ἔχει ἡ παρούσα θεωρία · συγκαταπαύεται αὐτῇ ἀνθ' θεῶ καὶ ἡ πραγματεία τοῦ Πορφύρου (ff. 62-63v). *Nota brevis*, inc. ἐν πάσῃ τέχνῃ ταῦτα ἐστὲν τὰ πέρα (f. 63v). <ELIAE>, *In Categ. Arist. Comment.*, XVIII, I, P, 107, 3 (<Τ>ων ἀποστολικῶν ἀρχαίμενα λόγων... des. τῶν πρώτων οὐσιῶν, ἀλλ' ὁμωνύμως · ὡς (ff. 64-125v) (Fol. 124v post ed. BUSSE, P. 184, 33 τριτὴν ἀπορία ὅτι πῶς ἡ αὐτὴ κήρυξις pergit immediate ἢ δὲ ἀποστολῆς ἀπορεῖ πρὸς ἑαυτὴν · ὅτι πῶς αὐτοῦ τῶν δευτέρως οὐσίας εἴματα γένηται καὶ τὰ εἶδη καὶ φύσις ἢα μὴ συμβεβηκτά περιλάβωμεν usque ad ὁμωνύμως us). ΑΥΤΟΛΥΧΙ, *De ortu et occasu siderum*, libri duo (ff. 126-131v; 131v-136v); *HYPSICLIS Anaphorae* 18 - 26 (ff. 138v-139v).

RELIURE. — Moderne, avec des folios de garde récents.

CARTERS. — 18 cahiers, dont le troisième (ff. 16-21) et le dernier (ff. 134-138 + 11) sont des ternions. Les 8 premiers sont numérotés de la main du copiste, au milieu et en bas du premier folio recto et du dernier folio verso. Le quinzième (ff. 110-117) est également numéroté, mais non de première main. Le dernier folio verso de quelques quaternions et notamment du premier (1 + 1-7) est plus sale que les autres folios, comme si les cahiers étaient restés un certain temps non reliés.

PARIS. — Un seul filigrane, Couronne à trois fleurons (ses fleurons central et deux côtés) et deux diamants surmontée d'une étoile à six pointes ; variante identique de Briquet 4835 (41 x 55^r, Prague, 1561 ; var. ident. :

1. *Cal. Codd. Angl. Hibern.*, 1617, t. II, Part I, p. 38a, n° 2116 et n° 5; *Vander Aa. Cat. Libr. impr. et mss. Lugd. Batav.*, 1716, p. 391a; *F. Carrara. Plo-sini opera*, 1835, t. I, p. xxii, note b (description assez détaillée d'après Wytenbach); *H. F. Möller. Hermes*, 1879, p. 98, n° 13; *H. Omont. Catal. des mss. grecs des Pays-Bas, dans Centralbl. f. Bibliotheksw.*, t. 4, 1887, pp. 189-190; *J. Cocheret. Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, p. 48.

Lucques, 1565-1566 ; Rome, 1567-68 ; voy. ...hatscheff (n° 3639) ; Italie, 1577).

COPISTER ET POSSASSERUS. — En bas du folio I, au-dessus de a°, signature du cahier, on lit : *Scripsit Nicolaus + Turrisianus Impensis faciae (sic) auserorum 3* (ce chiffre et ces deux mots biffés) 1562. — De la même main, en haut : *Ex Bibliotheca Jo. Hurault Bostallieri*, le tout oblitéré. — Dans le coin supérieur droit, d'une autre main : *Premier et, plus bas : ex Bibl. Melchisedeci Theinot*, c'est cette main, semble-t-il, qui oblitère les notices précédentes. Enfin, en haut, au centre, une main plus récente écrit : *Ms. Gr. Voss. | Fol. 3.*

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 245 × 130 mm.; 30 lignes à la page. Grandes initiales du *p* en bas des pages, et petites fleurs à la fin de chaque trait. Turrianus a laissé en blanc l'espace convenable pour les titres et pour une grande initiale. Le texte ne porte aucune correction. Au folio 22, en marge de 1, 4, 2, 43 *phœrea*, Turrianus écrit *yp(d)ē* *phœrea*.

L'*exécution* de Leid. nous apprend qu'il appartint à Jean Hurault de Boistailié, mort en 1572. Ce seigneur français, écrit Omont, « recueillit au cours de ses ambassades à Constantinople et à Venise près de cent cinquante manuscrits grecs, dont un catalogue fut rédigé au xvii^e siècle par le crétois Zacharie Scordylis¹ ». Puisque le modèle de Leid. est Scorb, il est donc probable que Leid. fut exécuté quand Scorb était encore à Venise et avant qu'il eût été complété par Darmarius. Il est probable aussi que Jean Hurault a commandé ce manuscrit à Nicolas de la Torre, lequel reçut pour son travail trois pièces d'or. La même année déjà, Turrianus avait copié, pour l'ambassadeur français à Venise, le *Vossianus graecus fol. 17*, qu'il s'était fait payer plus cher, *impensa auctorum*².

Au xvii^e siècle, ces deux manuscrits de Turrianus appartenaient à Melchisedec Thévenot³, qui fut conservateur de la

Bibliothèque du Roi de 1004 à 1835.
Bibliothek der Konigl. Bibliothek zu Berlin
Dans son édition de 1835, Creuzer cite abondamment les variantes de Leid., dont beaucoup sont communes à tout le groupe dérivé de M par l'intermédiaire de Scob.

1. OMONT, *Les serpens, insectes, gym. Bibl. Nat.*, p. xix. — Le catalogue de Scott, aujourd'hui no. de *Bornes* 366, a été publié dans le *Synonymum, intelligentiss.*

Ibid., p. xxx. Thévrot, dit Omoné, possédait une quarantaine de dylla, aujourd'hui au musée d'histoire naturelle.
Blatt., t. i^{er}, 1838, pp. 161 et 169.

2. OMONT, *loc. cit.*
manuscrits grecs dont la liste = des imprimées dans les
Paris, 1904, in-12, p. 206 v.

Olim II. I. 14; III. A. 19. Chartac. 277 × 195 mm.
Fol. I-VI + 292 + VII-X. Saec. XVI. ARISTIDES QUIR.
TILIANI *Harmonica* (ff. 1-65). PTOLEMAEI, *Harmonica*
(ff. 68-142). PORPHYRII *Plotini Vita* (ff. 148-163). *Tabu-*
la generalis (ff. 164-165^v). PLOTINI *Enn.*, I, 1-II, 6 vel 7 (?)
(ff. 148-233). NICEPHORI PHOCAE *Tactica* (ff. 245-292)¹.

RELATURE. — Vean noir. Au plat antérieur, armoes de Philippe II et légende; au plat postérieur, effigie de S. Laurent, comme le *Scorialensis* E. III. 13.

COPISTES.

Copiste a: ff. 1-65, ff. 83-142, le même « scriptor Darmarii », qui écrit les ff. 1-146 de *Scorialensis* E. III. 13.

Copiste b: ff. 68-82, ff. 230, 1.23-233: Nicolaus Turrianus.

Copiste c: ff. 148-230, l. 19. Sur le même papier, semble-t-il, que les folios de garde de l'*Ambrosianus* 87. 863; filigrane: *Triple mont dans un cerle, surmonté d'une croix*. Le copiste écrit 25 lignes à la page.

Copiste d: ff. 245-292.

Folios blancs: 66-67^r, 143-147^r, 234-244^r, 292^r.

Notre documentation sur ScorC est très incomplète. Nous ne savons pas où s'arrête, dans le texte de Plotin, au folio 230, le copiste c; c'est probablement à la fin du traité II, 6. Nous ne savons pas où reprend Turrianus ni où il s'arrête; il s'arrête peut-être à la fin du traité II, 7, bien que Cochez signale comme contenu *Enn.*, I, 1-II, 8.

D'après les collations du début de I, 1, faites sur photographies, ScorC appartient certainement au groupe de ScorB et paraît en dériver par l'intermédiaire d'Ambr. En effet il 2, pour ces pages, une faute commune avec Ambr.

1. MULLER, *Cat. mss. grecs de l'Escurial*, 1848, pp. 72-73; CA. GRAEVE, *Essai sur le fonds grec de l'Escurial*, p. 132, n. 5; J. COCHEZ, *Philol. Scandin.*, t. 6, 1934-35, p. 48.

I, 1, 1, 11 *επεφρασε* *επεφρασε* Ambr. ScorC
D'autre part, ScorC a des fautes à lui, absentes de Ambr.
I, 1, 2, 11 *ελλω ετιαν* Ambr. *ελλωε* ScorC
I, 1, 2, 12 *επεσ ετιαν* Ambr. *επεσ* ScorC

Avec Ambr. et d'autres dérivés de M, ScorC écrit à la fin de la table *τελος του πτερος* mais ajoute de son cru *εργη του βιβλιου*.

Jusqu'à preuve du contraire, nous tiendrons donc que ScorC est une copie d'*Ambrosianus graecus* 863.

Les ff. 1-70^r de ce manuscrit, décrit plus loin¹, sont d'ailleurs dus à Turrianus qui achève son travail à la fin du traité II, 6. Les variantes de cette partie de Ambr. l'apparentent nettement à la pléiade groupée autour de ScorB et comme le texte de celui-ci continue jusqu'au début de II, 7, il ne semble pas que ScorB puisse dériver de Ambr.; au demeurant celui-ci, comme Leid., a-t-il en *Vita*, 2, 18 *κατασκευα*. Il semble donc que Turrianus ait exécuté deux copies d'après ScorB, la première, Leid., jusqu'à l'endroit où cessait ScorB, II, 7, 1, 16, la seconde — cela se comprend, — jusqu'à la fin du traité II, 6. Turrianus aurait alors passé cette seconde copie à un autre scribe pour qu'il exécute ScorC et aurait peut-être complété cet exemplaire d'après ScorB complété entre-temps par Darmarius.

1. Voir p. 301.

VINDOBONENSIS THEOLOGICUS GRAECUS 68 VindB

Olim I. C. 21; *Theol. gr.* 293; *Theol. gr.* 175. Chartac. 290 x 200 mm. Fol. I-III + 3r6 + IV-V. Scripsit par-tim Michael Microcephalitis anno 1563. PROCOPII Epi-*stome in Genesis* (ff. 1-136). PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 137-158). *Tabula generalis* (ff. 158-160). PLOTINI *Enn.*, I, 1 - II, 6 finis (ff. 161-240). NEMESII EMESENI *De natura hominis* (ff. 241-315)¹.

RELIGURE. — Vêlin, aux armes d'Autriche et aux initiales de Van der Swieten. Millésime : 1755. Au dos, en haut : *Procopii Soph.* | *Epitome* | *in Genesis*; en bas : *Cod. Ms.* | *Theol. graec.* | *N.* | *LXVIII*; à l'encre, sur le vélin : *ol. 175*. — Les folios I et V sont collés à la reliure et sont du même papier que les folios II et IV, tandis que le folio III est d'un papier plus ancien. — Sur les tranches, quatre traits distinguent les quatre parties du manuscrit.

CARRIERS. — Le texte de Plotin est écrit sur 14 cahiers non numérotés, munis d'une réclame horizontale; quaternions, sauf quatre qui sont des ternions, ff. 207-212, ff. 213-228, ff. 229-234, ff. 235-240. Le texte de Némésius seul est écrit sur quaternions numérotés de α à γ.

FLORISANT. — *Ancore dans un cercle surmonté d'une étoile à six rais.*

NOTICE DE POSSESEUR. — Au folio III, on lit : *Procopii Sophistas Epitome in Genesis* | *Plotini (sic) Vita Auctore Porphyrio* | *Plotini Emeades I lib.* | *Nemesii Epi. Emisseni tractat de homine.*

COPISTES ET SOUCRIPTION.

Copiste a : ff. 1-136.

Copiste b : ff. 137-315. Sighe au folio 315^v : τὸ παρ(αὐ) βιβλ(ου) ὑποφ(ων) ὑπὸ Χερσὶς Μηνελ(ου) | ἐς τὰς κ' τοῦ ἀποστολ(ου) α' φ' γ' δ' :

TEXTE ET MISE EN PAGE. — Surface écrite : 210 x 115 mm.; 27 lignes à la page. Le copiste rubrique les en-têtes, sauf au folio 185^v, où l'espace

nécessaire au titre de I, 5 est laissé en blanc. L'en-tête de la *Vita*, au folio 137, est libellée : *Πορφύριου ἐκ τοῦ βίω τοῦ Πλωτίνου*. Les finales de certains morceaux sont écrites en forme de triangle, ainsi au folio 158, *οὐκ αὖτε τὸ ἐργον + τέλος τοῦ ἐκ τοῦ (sic) βίω τοῦ Πλωτίνου κατὰ τοῦ Πορφύριου συγγραμματος*

J. Bick a pu identifier le copiste Michel de VindB avec celui qui écrit les ff. 265-284 du *Vindob. Theol. gr.* 47 et dont la sous-cription, au folio 284, est libellée dans les termes suivants : *καὶ οὖν θεῶς τέλος τῆς ἐκτελέσεως τῶν ἐ' αὐτῶν ἀπὸ φωνῆ τοῦ φιλολογοῦ βιβλ(ου) τοῦ θεοῦ Δαυὶδ, ὑποφ(ων) (sic) δι' ὑπὸ Χερσὶς Μηνελ(ου) τοῦ Μηνελ(ου) τοῦ ἐκ τῆς Κιβωτίας, τὸν πατρὸς τοῦ Μάτθου ἐκ τῆς ἱ' αὐτῆς*.

D'après Vogel², le même Michel Microcephalitis achevait à Venise, le 25 mars 1563, un autre exemplaire de David, l'*Isaagen Porphyrii, Ambros. gr.* 1061, I, 117. in/, et le 6 juillet, toujours en 1563, un exemplaire de Georges Codinus, le *Boet. Canon. 56*.

Il est donc vraisemblable que le VindB, datant de la même année 1563, fut également exécuté à Venise.

Le 4 novembre 1567, Michel transcrivait les Actes du Concile de Ferrare-Florence, le *Scoriciensis R. II. 5*. Vogel pense même qu'il pourrait être identique à *Μηνελ(ου) Μαρκεφάλητος ὁ Κρητ(ου)*, qui achève le 15 décembre 1560 un manuscrit ἐν Τεττ(ου), puis un autre en 1562.

L'archétype de VindB paraît être Ambr. Une faute commune a été relevée :

Vita, 3, 1 ἀπ' αὐτοῦ etiam Scarb ἐπ' αὐτοῦ Ambr. VindB.

Comme Ambr., VindB s'arrête à la fin du traité II, 6 et le fait même que son dernier cahier est un ternion, montre bien que le copiste ne comptait pas aller au delà.

Michel fait un nombre considérable de bévues, dont une au moins s'explique par l'écriture de Turrianus, le copiste d'Ambr. En *Vita*, 2, 16, Michel écrit ἐκτελέσεως pour ἐκτελεσθῆναι; c'est qu'en Ambr. le ρ est lié au τ et raccourci de telle sorte qu'il n'a l'air d'un iota.

1. J. Bick, *Die Schreiber der Wiener gr. Handschr.*, p. 105.

2. Vogel-Gardthausen, *Die griech. Schreiber*, p. 315, n. 9 et p. 316.

1. Nessel, *Catal.*, 1690, t. I, pp. 151-152; H. F. Müller, *Harvard*, 1879, p. 100; J. Bick, *Die Schreiber der Wiener griechischen Handschriften*, dans *Mission*, t. I, Vienne, 1920, p. 93, n° 107; J. Cocher, *Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, pp. 48-49.

PALATINUS GRAECUS 464 Palat.

Chartac. 300 × 200 mm. Fol. I + 168. Scriptus anno 1579. *Miscellaneus*. PORPHYRI *Vita Plotini* (ff. 107-137)¹.

COPIATES ET SOUSCRIPTION.

Copiste a : ff. 1-25, un copiste de l'atelier de Darmarius.

Copiste b : ff. 25^v-168^r, Darmarius, dont on lit la souscription au folio 68^v : *ὁνδ' Ἀδελφου Δαμαρίου τοῦ Ἐμμεδούλου ἐλπίστ' ἑσπῆς ἐν τῷ ἐνν' ἀποδ', ἀποφάσις δεκτέης ἐν Μαδελλίῳ τῆς Ἰωνεύας ἐκδ' ἡ κερτολῆτος Πανδῆος Ἰωνεύου.*

RUBRICANES. — Les types exacts ne sont pas signalés par Briquet. Au folio 1, une *Croix grecque* dans un *écu en forme de cœur* (voir Br. 5483-5485). De part et d'autre du pied de la croix, B et R. Aux ff. 107-137 : *Croix grecques inscrites dans un cercle* : de part et d'autre, B et R. Sous la rubrique : *Letteres assemblées BR*, Briquet signale quatre types (nos 9304-9307) qu'on rencontre de 1546 à 1584 en Provence, et dont deux sont certainement de provenance française. Ces renseignements concordent très bien avec ce que nous savons de la date et de la patrie du manuscrit.

TEXTE. — Fol. 107 : *Πορφύριος εἰς τὸν βίον τοῦ Πλωτίνου*. Fol. 137 : *τῶνος τοῦ εἰς τὸν βίον τοῦ Πλωτίνου τοῦ ἀγαθοῦ τοῦ Πλοφύριου ἀντιγράφωντος*.

Écrit à l'Escorial en 1579, il est vraisemblable que Palat. a été copié sur l'un des deux manuscrits de Plotin achetés et reliés pour Philippe II, à savoir ScorB et ScorC. Il y a trop de fautes de ScorA qu'ignore Palat., pour que celui-ci soit une copie de celui-là. Entre les deux autres manuscrits de l'Escorial qui appartiennent au groupe I, il est bien difficile de choisir. En *Vita*, 2, 29, Palat. écrit *ἐγγ' ὑπερωὺς ἑλπεύει*, ce qui en fait un frère de VindB qui écrit *ἐγγ' ὑπερωὺς ἑλπεύει*; ScorC ou Ambir.

1. H. STEVENSON, senior, *Codex. mss. Palat. gr. Bibl. Vaticanae*, Rome, 1885, p. 263 ; J. COCHERET, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 49. — Ce Palat. gr. 464 est-il identique au Palat. 189 cité de loin en loin dans l'apparat critique de CAUVENOT, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. 1 ? C'est probable.

ont peut-être fait les premiers cette omission ; ScorB a le texte complet¹. ScorC serait donc le modèle de Palat. :

D'autre part une note marginale de Palat. paraît indiquer que Darmarius avait devant les yeux ScorB. En marge de *Vita*, 2, 9 *κυνέγκου*, leçon de tous les manuscrits, y compris Palat., ScorB, ScorC, Darmarius écrit *ἰσως κινέγκου*. Comment expliquer cette conjecture ? On se souvient qu'en marge de ScorB, Darmarius avait transcrit les notes de MarcB ; or, à cet endroit, Bessarion avait écrit, et Darmarius avait recopié : *ἐκ κινέγκου κινέγκου* *Πλωτίνου*.

Ainsi, pour exécuter la *Vita Plotini*, Darmarius aurait utilisé les deux manuscrits reliés aux armes du roi Philippe — qu'il nomme dans ■ souscription — en première ligne celui qu'il avait écrit un sous-ordre de son collègue Turrianus, ScorC, en seconde ligne celui qu'il avait lui-même complété et annoté, ScorB. Comme l'affirme un autographe de Sylburgius dans le *Palat. lat. 429bis*, folio 107, ce manuscrit a appartenu à Julio Pacio de Berge², auquel Sylburgius, bibliothécaire du Palatinat, l'achète en 1591³.

1. Il semble donc peu probable que ScorB soit le modèle principal de Darmarius. Confirmation : là où ScorB a *σπεύθεσθαι*, Palat. écrit correctement *σπεύθεσθαι*.

2. Nous ne savons pas si Palat. reproduit ■ fautes propres à ScorA.

3. D'après H. STEVENSON, *Codex. mss. Palat. gr.*, p. 263.

4. STEVENSON, *ibid.*, p. xxvii.

CONCLUSION SUR LE GROUPE DE SCORB

Des sept manuscrits qui constituent ce petit groupe tant dérivé de M, nous en avons étudié cinq. D'un autre, Ambr., nous avons écrit quelques lignes. Le dernier, Scora, ne s'apparente à Scorb que par le texte de la *Vita* : il convient de le ranger avec la famille z dont il est d'ailleurs un représentant sans importance.

Afin de faciliter les recherches, il paraît utile de reprendre ici ou d'anticiper toutes les conclusions relatives au groupe de Scorb. Ces conclusions ont des degrés de probabilité variables.

Scorb	Copie sur M à Venise, entre 1560 et 1562, dans l'atelier de Darmarius qui le complète après 1562.
Leid.	Copie par Turrianus en 1562, à Venise, d'après Scorb, probablement sur commande expresse de Hurault de Boitallé.
Ambr.a	Copie par Turrianus, à Venise, après Leid., d'après Scorb.
ScorC	Copie sur Ambr.a, complétée par Turrianus, peut-être d'après Scorb.
VindB	Copie en 1563, à Venise, par Michel Microcephalitis, d'après Ambr.a.
ScorAa	Copie à Venise sur VindB.
Palat.	Copie en 1579, à l'Escurial, par Darmarius, probablement d'après Scorb et Scorb.

La parenté de ces manuscrits, leur filiation par rapport à M (ou C), le rôle intermédiaire que joue Scorb entre M (ou C) et les six autres paraissent hors de doute. Vu leur date, leur texte incomplet, l'existence de leur archétype éloigné et de leur chef de file, il n'y a pas lieu de s'y attarder davantage.

CHAPITRE IV

LA FAMILLE z

Caractérisée par une sélection peut-être inachevée et un regroupement des œuvres de Plotin, cette famille ne compte pas moins d'une dizaine de membres, dont trois ou quatre tout au plus, peut-être deux seulement, méritent de retenir l'attention.

Le plus ancien témoin de cet état est Q. À son sujet ■ pose tout naturellement le problème de l'origine et de la date du florilège. Il est trop complexe et dépend de trop d'éléments encore mal connus, pour qu'on puisse le traiter ici. Jusqu'à preuve du contraire, et à ne considérer même que le seul manuscrit Q, il paraît prudent d'admettre que l'auteur du florilège n'est pas le copiste de Q. D'autre part rien n'autorise à faire dériver le florilège d'une autre tradition que la tradition directe ; tout au plus pourrait-on tenir pour vraisemblable, sinon pour certain, que le texte de Q sort du *stemma* à un point plus élevé que l'archétype de tous les autres manuscrits.

Une copie de Q, VindD, n'a d'autre intérêt que ses possesseurs successifs et le grand nombre de ses apoglyphes. C'est au cours de l'étude sur Q que sera discuté le problème de l'origine du traité IV, 2 de VindD.

Le genre de parenté de L avec Q ne peut être non plus définitivement établi que par des collations détaillées de ces manuscrits. Avec Schwyzer, et sur d'autres indices, nous pensons que L ne dérive pas de Q et qu'il est un témoin indépendant de l'état z. Au contraire, il semble que P soit une simple copie de L, sauf peut-être pour la Dissertation III ; celle-ci pourtant se distingue nettement des deux autres dissertations et ne paraît pas remonter jusqu'à la même époque.

MARCIANUS GRAECUS 242

Q

Olim Arm. M. Theol. III; LXVIII, 6; LXXXIX, 3. Nunc Colloc. 242. Chart. 305 x 220 mm. Fol. I-IV + 315 (olim 328). Saec. XIV. *Tabula* codicis (ff. II-IV^v). *Plotini Em.*, I, I - III, 7, 9, 72 *κρυπτεως* δὲ *ὄντος* (ff. I-122); V, 8 et 9 sine distinctione (ff. 126-133-138); VI, 4 et 5 sine distinctione (ff. 139-147-152^v); VI, 6-9 (ff. 153-207^v). *Dissert. Villois*. I (ff. 209-217). II (ff. 217-220^v). *Hermetica varia* (ff. 222-251^v-256^v). *Philonis De mundo* (ff. 257-269). *EUSEBII CAESARIENSIS Praep. Evangelicae lib.* XI et XV *varia excerpta* (ff. 269-283), inter quae *Plotini Em.*, IV, 7, I, I - 8^v, 28 *ὁκ δὲ* *φύρι* *ἀπονοία* (ff. 269-275); IV, 7, 8^v (ff. 276^v-277^v); V, 1, 6, 37-44 (f. 280^v). *XENOPHONTIS Memorabilium* libri duo (ff. 284-298^v-314^v)¹.

RELIGURE. — Moderne, aux armoes de S.-Marc. Quatre folios de garde récents (add. I-II + III-IV), dont le premier et le dernier sont collés à la reliure.

NUMÉROTATION DES CAHIERS. — Outre les ff. II-IV, numérotés au recto, en bas et à gauche, de 1 à 3, le manuscrit se compose de 41 cahiers (ff. 1-314) et d'un folio indépendant (f. 315), sans filigrane, mais fait du même papier que les autres. Les cahiers sont numérotés par le copiste de α' à μα' en bas et à droite du premier folio recto et, au début (cahiers α'-16', ff. 1-133), également en bas et à gauche du dernier folio verso. Les cahiers λ'-λγ' (ff. 222-283, *Hermetica et Philonica*) ont probablement tous été numérotés d'abord de α' à θ' tout en bas du premier folio recto et du dernier folio verso, dans le prolongement de la verticale qui marque l'extrémité extérieure de la surface écrite; on trouve des restes nets de cette numérotation aux ff. 260 (ς'), 267^v (l'accent de ς'), 268 (haut du θ) et 275^v (haut du θ); les autres chiffres ont disparu à la reliure.

COMPOSITION DES CAHIERS. — Les cahiers α'-μα' étaient des quater-

1. A. ZANETTI, *Græc. D. Marc. Bibl. cod. mss.*, Venise, 1740, pp. 121-122; ANSE DE VILLOISON, *Amadota graeca*, 3 vol., Venise, Coletus, 1781, t. II, pp. 227-241; F. CARRER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XII; H. F. MOLLER, *Hermetica, opus de Plotino*, 1935, pp. 43-46; J. COCHER, *Philoi. Studia*, t. 5, 1933-34, p. 180 et t. 6, 1934-35, pp. 16, 38, 50-51; *États*, pp. 28 et 34.

niens, sauf κ' (ff. 147-152) et λδ' (ff. 254-259) qui étaient et sont encore des ternions complets.

Les folios blancs de plusieurs quaternions ont été coupés. Voici l'état primitif de ces quaternions :

α' = 121, 122, <122 bis>, 123	124, <124 bis>, <124 ter>, 125
αγ' = 134, 135, 136, 137	138, <138 bis>, <138 ter>, <138 qter>
αδ' = 217, 218, 219, 220	221, <221 bis>, <221 ter>, <221 qter>
μα' = 308, 309, 310, 311	312, 313, 314, <314 bis>

Les talons des folios coupés se voient encore, sauf celui de 221 qter. Le manuscrit se composait donc de 3 (ff. II-IV) + 315 + 10 = 328 folios. Folios blancs primitifs : I^v; 122^v-123^v; 138 (1 ligne de texte-138^v; 208-208^v; 221^v-<221 qter>; 283^v; 315^v.

On remarquera que les folios 125, 138, 152 (qui ne porte au verso qu'une seule ligne de texte), 221 qter et 283 sont respectivement les derniers folios des cahiers ας', αδ', κ', κγ', αδ' et λδ' (ou θ').

FILIGRANES.

I. Fol. I, demi-feuillet séparé : une moitié de filigrane, représentant la partie inférieure de la haste d'un P (?). Ce papier à fine vergeure date vraisemblablement du milieu du xiv^e siècle.

II. Fol. II-IV, trois demi-feuillets séparés dont II et IV offrent comme filigrane *Deux cercles* réunis par un trait sur lequel s'élève une courte perpendiculaire (groupe Briquet 3204-3207 : 1 offrent un caractère franchement italien, tous du xiv^e siècle), variante similaire de Briquet 3205 (30 x 44^v, Dijon, 1329; var. simul, aussi sur fine vergeure, Lincques, 1334).

III. Fol. I-315, sauf quelques folios : *Hache de bûcheron enroulée* (groupe Br. 7482-7490 : une cinquantaine de ces relevés entre 136 et 1372; à part les nos 7489 et 7490 qui sont d'un autre type que notre filigrane, ils datent tous de la première moitié du xiv^e siècle), légèrement plus grand que Br. 7482 (32 x 42^v, Castellan, 1316; Torcello, 1317; Bologne, 1318; Marseille, 1318; Rodes, 1321).

IV. Quat. γ' (ff. 17-24), feuillet 2-⟨7⟩ (f. 18); γ' (ff. 57-64), feuillet 3-⟨6⟩ (f. 59); κδ' (ff. 201-208), feuillet 2-⟨7⟩ (f. 207); λδ' (ff. 268-273), feuillet 2-⟨7⟩ (f. 267); λθ' (ff. 292-299), feuillet 3-⟨6⟩ (f. 297); μ' (ff. 300-307), feuillet 4-⟨5⟩ (f. 304); μα' feuillet 1 (= f. 308) : un filigrane non signalé par Briquet, *Un cercle* (diam. : 12 mm.) traversé d'un diamètre vertical qui se prolonge en une croix, et tangent, par le haut, à une horizontale qui relie un C gothique (du type Br. 8101) à un N de forme semblable à celui qui relie un C gothique (du type Br. 8101) à un N de forme semblable à celui des nos 8840-42. Briquet signale CN comme *Lettres assemblées* sous les nos 9345 (37 x 54^v, Sienna, 1317; concordé donc avec la date des autres filigranes) et 9346 (Coblentz, 1593, signe personnel d'un papeter de Cernay). — On trouve une variante similaire de ce filigrane, avec la haste horizontale du N fortement incurvée vers le haut aux quat. ς' (ff. 41-48), feuillet 1-8 (f. 41) et 3-6 (f. 46); κς' (ff. 193-200), feuillet 2-7 (f. 199); V. Quat. ε' (ff. 73-80), feuillet 3-6 (f. 78) et quat. λ' (ff. 222-229), feuillet 1-8 (f. 222).

POSSESSORS ET LOCUTORS.

Fol. I add., in crayon: LXXXIX, 3.

Fol. I, au crayon rouge : 8 ; à l'encre noire : dix-sept — otto — 18.

Fol. 1, de la main de Bessarion : τόνος οδ' | πλ

FOL. 88, en haut, quelques lettres difficiles à déchiffrer : † els (ou as) rlv
du 86.

μνηδ' ἀρχαῖη.

top five towns and to municipalities ex the interest

¹ Comme dans les notices de *Merc.* 67, 240 et 244, le η de *καρποφύλλων*, lit au 8, peut passer pour un α . Voir MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 95.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 198 x 140 mm ; 30 lignes à la page. Les titres (rubriqués), le texte, les scillets, les *et* et les corrections sont, de la même main, régulière, épaisse, lisible. Dans le texte, peu d'abréviations. En marge, pas de numérotation intermittente.

Μαθησιον φιλοσοφου ενεικας ηγειρης αλφας

ANOMALIES

Fol. 139. *Thurion* évêque de Lepi tou to év et non d'ordi

début de VI, 5, mais de VI, 5, 1, 14 τδ ἐν πρῶτον παρὰ ἀποφύγῃ.

str du tout que ces souscriptions » ne cessent pas de nous donner la main, qu'elles peuvent avoir, nous le savons, une influence.

2. Les variantes du *pimar* seront données en

Хотъ съжаляти.

au folio 149, VI, 5, 5 et au folio 151, VI, 5; 10, 2 donc par où — 10, 34 *deurōi*. Le traité VI, 5 se termine au folio 152^r, l. 1 *ἀνεγέβη τοῦ ἀνέγχε*. — Le reste du folio 152^r est blanc.

Fol. 153. *Πρωτοῦ ἐνέδου 5^{ης} λόγος 5^{ος} : Περὶ ἀφίππου* (VI, 6) : en marge, pas de numéro d'ordre. Même formule pour VI, 7 (l. 164) : VI, 8 (l. 187) : VI, 9 (l. 199). Le traité VI, 9 se termine au folio 207^r, l. 4. Sont blancs le reste du folio 207^r et les folios 208-208^r.

Fol. 209. *Πρωτοῦ Περὶ τοῦ πῶς δοξῇ ἡ οὐραία διέθεσις ἐκ τῶν περὶ γεωμ. λόγων* (Dissert. Villota, I)¹, inc. *ἐνεδὴ μενίσσεται*... des. l. 217, l. 18 *νοήσαντι θεῶν*.

Fol. 217, l. 19. *Πρωτοῦ Περὶ τῆς πύρινης ἀρχῆς τῶν πύρων ἥτοι περὶ τοῦ ἔως* (Dissert. Villota, II)², inc. *ἐνεδήγησε δεῖ εἶναι*, des. l. 220^r, l. 27 *τελέστερον γὰρ*. — Le folio 220^r est blanc.

SUIVE DU CONTENU.

Fol. 222. *Ἐργον τοῦ τραχυλίου πομπόδου 1^{ος} inc. ἐνολας μοι ποτε γνομένης...*, des. l. 231^r, l. 6 *τὰ δὲν ἐστίν*. Fol. 231^r. *Ὅροι Ἀσκληπιδίου πρὸς Ἀλφωνα βασιλέα Περὶ θεοῦ, Περὶ αἵτης*, etc., inc. *μέγιστοι οὗ λόγου, δὲ βασιλέα...*, des. l. 256^r *πρὸς ἐνέγχε τοῖς ἐνοικοῦσιν*.

Fol. 257. *Φίλωνος Περὶ κόσμου*, inc. *οὐδὲν τῶν δεινῶν...*, des. l. 269 *ἐφ' ἣν κατὰ δέξιμα*. Suit une ligne en blanc. Ce *De Mundo* est un centon plotinien, édité pour la première fois par Alde en 1497 à la suite des œuvres d'Aristote et de Theophraste³.

Fol. 269, l. 16. *Πρὸς τοὺς Στωικοὺς 1^{ος} ὅτι οὐ δέξιμα σωματικῇ εἶναι ἡ ψυχὴ ἐκ τοῦ πύριου Περὶ ψυχῆς Πρωτοῦ* (EUSEBIU PRÆP. EV., XV, 22 = EMM., IV, 7, 1-8⁴, 28), inc. *εἰ δὲ ἐστίν...*, des. l. 275, l. 7 *οὐκ ἀπο ἡ ψυχῇ δομοῖα*.

Fol. 275, l. 6. *Πορφύριου περὶ τοῦ αἰθοῦ (= EUS., XV, 28).*

Fol. 276^r, l. 3. *Πρωτοῦ ἐκ τοῦ Περὶ ἀθανάσιος ψυχῆς δευτέρου πρὸς Ἀποστολὴν ἐνέδου τῆν ψυχὴν εἶναι φέροντα 1^{ος} inc. τὸ δὲ τῆς δυνάμεως* (EUSEBIU PRÆP., XV, 10 = EMM., IV, 7, 8⁵ = IV, 7, péricope C).

Fol. 277, l. 22. *Πορφύριου περὶ αἰθοῦ* (EUSEBIU PRÆP., XV, 11).

Fol. 277^r, l. 7. *Ὁτι θεὸς ἐστίν ἐκ μύθου*, inc. *Μωσέως* (EUSEBIU PRÆP., XV, 13).

1. Édité par ANSE DE VILLOISON, *Anecdota graeca*, 1781, t. II, pp. 227-237. Contient, avec des variantes, EMM., IV, 4, 30-45.

2. Édité par ANSE DE VILLOISON, *ibid.*, t. II, pp. 237-241. Contient, avec des variantes, III, 8, 9, 1-11, 44 (fin) ; III, 9, 7, 3-6 ; III, 9, 9, 2-17 ; V, 5, 9, 1-13, 38 (fin).

3. En marge un savant moderne écrit : T. I, p. 46.

4. Sur le contenu de ce centon et son histoire, voir P. WENDLAND, *Philosophi Alexandri opera*, t. II, Berlin, Reimer, 1897, pp. VI-X, et L. COHEN, *ibid.*, t. VI, 1915, pp. XXXIV-XXXVI.

5. Pinar : *Εὐλογῇ ἐκ τοῦ δευτέρου σοφίας περὶ τῶν Χριστιανῶν καὶ ἀσχημάτων* πρὸς τοὺς Στωικοὺς, etc.

6. Pinar : *Πρωτοῦ περὶ ἀθανάσιος ψυχῆς κ. γ. λ.*

Fol. 278, l. 31. *Περὶ τοῦ δευτέρου αἵλου*, inc. *τὸ μὲν δὲ περὶ τοῦ πρώτου τῶν δεινῶν αἵλου* (EUSEBIU PRÆP., XI, 14).

Fol. 279, l. 17. *Φίλωνος περὶ τοῦ δευτέρου αἵλου 1^{ος}* (EUS., XI, 13).

Fol. 279, l. 33. *Πρωτοῦ περὶ τοῦ δευτέρου αἵλου 1^{ος}* (EUS., XI, 13).

Fol. 279^r, l. 12. *Νουμηνίου περὶ τοῦ δευτέρου αἵλου 1^{ος}* (EUS., XI, 18), inc. *τὸν μέλλοντα δὲ σαρκεύει θεὸς πέρι καὶ δευτέρου γῆ τοῦτον* (sic) ... et en marge de ce dernier mot : γρ. πρῶτον : les manuscrits I et O d'Eusebe ont en marge γρ. *περιλαμβανόμενος* avec les mss. I et O d'Eusebe.

Fol. 280, l. 13. *Ἀσκληπιδίου περὶ τῆς 1^{ης} ἰατρικῆ τοῦ πατρὸς ἀσχημάτων* θεολόγος (EUS., XI, 19) inc. *καὶ οὐτως ἔφαθ' ἡ δὲ λόγος...*

Fol. 280^r, l. 6. *Περὶ τῶν τριῶν ἀρχικῶν ὑποστάσεων* (EUS., XI, 20), inc. *τῶν πατρὸς Ἐρμίου* (sic) *λόγους*.

Fol. 280^r, l. 26. *Πρωτοῦ Περὶ τῶν τριῶν ἀρχικῶν ὑποστάσεων 1^{ος}* (EUS., PRÆP., XI, 17 = EMM., V, 1, 6, 37-44) inc. *καὶ πᾶσι δὲ δοκῇ ῥῆμα*.

Fol. 281, l. 22. *Περὶ τοῦ 1^{ου} δεινῶν τοῦ Μήλωνος καὶ Πλάτωνος* (EUS., XI, 19), inc. *Μήλωνος ἐν τοῖς ἱεροποιήταις*.

Fol. 282, l. 13. *Ἀπὸ τοῦ περὶ τοῦ δυνάμει Νουμηνίου τοῦ μαθητοῦ αἵλου* (EUS., XI, 10), inc. *Φίλος οὖν*.

Fol. 282^r, l. 11. *Πλουτάρχου ἐκ τοῦ ἐννεαγράμμου σφραγίσματος 1^{ος} δεινῶς ἐκ* (EUS., XI, 11, Vig. 529 a 2), inc. *τὸ οὖν δεινῶν...* des. l. 283, l. 17 *τοῦ μὴ δεινῶν*. — Sont blancs le reste du folio 283 et le folio 283^r.

Fol. 284. *Ἐκ τῶν τοῦ Σενοφάνους ἐνοχημάτων περὶ Ζευσιφάνους* λόγος ε', inc. *πολλοὶς ἐβλαβήσατο*. Fol. 298^r *λόγος β'*, inc. *ἐβλάβη δὲ μοι...* des. folio 314^r *ἐβλαβήσατο δεινῶν*.

Parmi les manuscrits de Plotin, Q occupe une place à part. Il est une physionomie particulière qui le distingue de tous les autres. Par son contenu surtout, il est singulier : avec VinDD, et ceux qui en dérivent, il est seul à ne pas faire précéder les *Ennéades* de la *Vita Plotini* de Porphyre. Il s'interrompt brusquement au milieu du traité III, 7, reprend au début de V, 8, auquel il soude V, 9, saute à VI, 4, qu'il fait suivre immédiatement de VI, 5, non sans amputer celui-ci de plusieurs morceaux. Avec VI, 6, le copiste cesse d'arranger le texte. Mais après VI, 9, il transcrit deux centons plotiniens connus sous le nom de *Dissertationes Villoisianae*, en mémoire de celui qui les publia

1. Pinar : *Φίλωνος περὶ τοῦ αἵλου*.

2. Pinar : *Πλάτωνος περὶ τοῦ αἵλου*.

3. Pinar : *Νουμηνίου περὶ τοῦ αἵλου*.

4. Pinar om. τῆς.

5. Pinar : *Πρωτοῦ περὶ τῶν αἵλων*.

6. Pinar om. τοῦ.

7. Pinar om. *σφραγίσματος*.

pour la première fois... et qui les croyait absolument inédites. Enfin, ces divers blocs extraits du *corpus* plotinien sont suivis d'autres œuvres, où réapparaissent des centons et des remanements : ce sont d'abord les *Hermetica*, puis un centon de Philon, des extraits de la *Préparation Évangélique* d'Eusèbe, souvent écourtés, et, pour terminer, deux livres des *Mémorables* de Xénophon.

Tous ces morceaux sont copiés de la même main, mais, en de petits *codices* composés et écrits séparément. Il faut mettre ce point en relief. Un tableau y suffira.

Folios	CONTENU	CARÈRES	Folios BLANCS
IV-IV ^a	<i>Table générale</i>	Trois demi-feuillets	1 ^a
I-122	Emm., I, 1-III, 7, 9, 72	Quat. a'-a'' 1-125 + 3 talons	122 ^a -125 ^a + 3 (folios)
126-138	Emm., V, 8 et 9	Quat. a' et a'' 126-138 + 3 talons	138 ^a
139-132 ^a , 1, 1	Emm., VI, 4 et 5	Quat. a', terminon a'	132 ^a
153-207 ^a	Emm., VI, 6-9	Quat. a' et a''	208 et 208 ^a
209-220 ^a	Diss. I et II	Quat. a' et a'' 209-221 + 3 (folios)	221 (souscriptions) 221 ^a + 3 (folios)
222-283	<i>Hermetica, etc.</i>	Quat. X'-X'' Numéros aussi a'-a''	283 ^a
284-314 ^a	<i>Memorabilia</i>	Quat. a' et a'' 284-314 + 1 talon	315

En tout, on le voit, sept fascicules matériellement distincts les uns des autres, ponctus non seulement par des pages blanches, mais par des cahiers qui prennent fin en même temps que le texte. Ainsi, lorsqu'il commençait de transcrire VI, 4, le copiste savait que pour l'achever et lui souder VI, 5, il suffisait d'un quartier et d'un terminon. Les cahiers qui contiennent les *Hermetica* et d'autres extraits groupés dans un unique fascicule ont même reçu une numérotation spéciale, comme s'ils avaient été écrits à une date où on ignorait le nombre définitif des cahiers plotiniens, à tout le moins où l'on hésitait à leur annexer d'autres œuvres. Toutefois, et la seconde numérotation de certains cahiers et les souscriptions aux folios 221^a et 315^a groupent aujourd'hui les sept fascicules en deux ensembles. Il n'y a pas de souscription à l'intérieur du florilège plotinien, ni de la seconde partie. Mais que vaut un tel indice ? De quand datent ces souscriptions qui décorent aussi le folio II ?

La table des matières pose un problème. On a voulu la rapprocher de celle de M, qui contient aussi des *incipit*, et les attribuer toutes deux à un *amanuensis* de Bessarion¹. Rien ne l'autorise, au contraire. Si elle a été établie par son ordre, c'est-à-dire après 1458, date où lui fut apporté de Florence le manuscrit, comment expliquer que tant de gens obscurs ont pu griffonner leurs noms, invocations, essais de plume, sur le folio de garde que venait de faire exécuter le bon Cardinal. Au demeurant, le papier date exactement de la même époque que les autres papiers du *codex*, de la première moitié du XIV^e siècle ; le folio I, ajouté sans doute par Bessarion ou par la Sérénissime République, son héritière, fait saillir par contraste cette parenté². L'écriture des folios II à IV paraît contemporaine du copiste ; en tenant compte de la technique différente d'un scribe qui rédige un *pinax* compliqué ou qui transcrit un texte suivi³, on pourrait même être tenté, à tort sans doute, d'attribuer l'un et l'autre au même personnage. Ce Michel Anagnostès est-il le réviseur ? Serait-il même le copiste, puisque l'écriture est pareille ? Il vaut mieux s'abstenir de répondre à ces questions. Qu'on puisse les poser prouve assez que l'écriture de la table n'est pas de beaucoup postérieure à celle du texte. Et l'on comprend en effet qu'on n'ait pas laissé longtemps un tel *pinax* sans un *index* approprié.

Plus tard — à dessin il faut demeurer dans le vague — les folios en surnombre ont été coupés. Il y a une exception significative. Comme le montre un calcul facile, au premier fascicule on a laissé tout juste assez de pages blanches pour permettre d'achever le traité III, 7, interrompu au milieu d'une phrase. Les folios coupés n'auraient cependant pas pu contenir les traités III, 8 et III, 9, qui terminent l'ennéade et même le *symposium* ; ce qui n'autorise pas à conclure que le copiste, tout habile à calculer qu'on le suppose, comptait s'arrêter avant la fin de l'ennéade ; en effet il pouvait, même dans son système de fascicules, constituer un dernier cahier plus mince que les précédents. Mais est-ce ce copiste qui coupe ces folios superflus et « plus tard » devient-

1. J. COCHER, *Philol. Studia*, t. 5, 1933-34, p. 180.

2. Il est vrai que les quelques folios de la table, tout en ayant été fabriqués au début du XIV^e siècle, peuvent n'avoir été employés que beaucoup plus tard. Une telle supposition n'est invraisemblable que lorsqu'il s'agit de questions entières.

3. La différence est sensible dans les manuscrits de Tribola, C et M.

il « aussitôt » ? A-t-on même « réfléchi » lorsqu'on ■ laissé trois folios blancs après III, 7 ? Nouvelles questions sans réponse.

Un problème plus gros de conséquences est celui du traité IV, 2. Dans le VindD, une copie de Q, entre III, 7 inachevée et V, 8, s'insère le traité IV, 2. On pourrait supposer qu'il était écrit sur les folios coupés. En effet, en Q ce traité eût exigé un petit peu plus de quatre pages. Mais les trois folios coupés ne se suivent pas. Si le copiste de Q serrait un peu le texte, il pourrait les caser cependant en deux folios, 124 bis et 124 ter, qu'auraient alors précédé les trois folios nécessaires pour compléter III, 7. L'état même de VindD paraît favoriser cette hypothèse : en effet, dans ■ manuscrit, entre III, 7 et V, 8, il y a six folios, dont deux et quelques lignes d'un troisième portent le texte de IV, 2 ; nulle part ailleurs le copiste de VindD n'a ménagé de ces blancs. N'est-ce pas signe qu'il reproduit ici l'état matériel de son modèle, et par conséquent qu'il a tiré de Q le texte de IV, 2 comme celui de tous les autres extraits, plotiniens et non-plotiniens ? Mais si IV, 2 figurait primitivement dans Q, pourquoi l'auteur de la table n'en a-t-il pas fait mention ? On ne peut rétorquer qu'elle fut dressée à une époque où déjà IV, ■ avait disparu puisque cette table paraît être du XIV^e siècle¹ et que VindD est certainement du XV^e. Bessarion ignore IV, 2, puisqu'il ne compte que 31 *ἀόρ* dans le manuscrit et qu'avec IV, 2 il y en aurait 32. Mais ce fait n'est un indice ni dans un sens ni dans un autre. Peut-être une collation détaillée du traité² IV, 2 conservé par VindD avancera-t-elle la solution de ce petit problème.

Les souscriptions du folio II et du folio 315^v n'ont pas non plus livré leur secret. La première indique le propriétaire du papier ou du volume : *Καθ' ἑμὲν*. La seconde, de la même main, ne nous permet même pas de savoir si *ἀνεργώοντος* est un nom nara écrit son nom de façon très lisible. D'autres noms propres paraissent désigner des monastères : *Ἀγία Μαρίνα*, peut-être *Καρθαρος*, et ces noms propres sont à l'accusatif, après les prépositions *ἀντὶ* et *ἐκ*, comme dans le grec moderne. Le folio 221qter) portait au verso une souscription de quatre ou cinq lignes, comme on peut le voir par la décharge qui tache le recto du folio 222.

¹. Si la table n'est pas du XIV^e siècle, la présence III, IV, 2 en Q devant pro-
bahle.

Au mois de juillet 1458, Bessarion devint le propriétaire du manuscrit. On le lui avait apporté de Florence. Il n'y fit aucune note marginale. Dans l'Inventaire de 1468 il figure sous le n° 432 : *Item Plotini Philosophi et Hermeli Trismegisti orationes et quadam alia in papyro*, libellé qui s'inspire de la notice manuscrite de Bessarion lui-même. Dans la « lettre de voiture »¹ qui accompagnait l'envoi des manuscrits à Venise, on lit : *Ricard. S. 11 : In capsula inscripta B, quae est ponderis librarum 230, sunt volumina inscripta... Plotini novemdecim orationes in pergamenis*. Il ne peut s'agir que d'un des deux manuscrits d'extraits, soit Q soit P, le *Marc. gr. 244* ; mais celui-ci est en papier, tandis que Q est sur « bombycin », ce qui seul explique « in pergamenis ». Le catalogue copié par Palaeocappa au milieu du XV^e siècle, *Parisinus gr. 3064*, mentionne également notre exemplaire au folio 28^v : *de Plotinus* (corr. *us in* ?). *Philosophus* (corr. *us in* ?) et *Hermelis Trismegisti orationes et quadam alia in papyro*, 784².

Le manuscrit Q paraît n'avoir jamais été revisé ni collationné. On n'a pas la preuve qu'il ait été lu. Une fois au moins il fut copié et cette copie, VindD, aura une histoire plus mouvementée et une plus nombreuse descendance.

¹. Reproduite dans *Montr. PG*, LXI, col. 702-711.

². *Montravucou. Bibliotheca MSS Nova*, t. I, p. 475.

ANOMALIE. — Au fol. 106^r, *Παρθένου περί οχλίας φυχῆς, δυνάμεως θεᾶς, ὅς ποδὶ πύργων τῶν περὶ φυχῆς λόγων ἐπέδειξεν ἀνταγωνιστέοντα* des. l. 106^r. 1. 10 ἂν μάλον. *Sambucus* écrit : *Nelreti*. Les folios restant du cahier blancs.

SUITE DU CONTENU. — Les ouvrages ou fragments se présentent exactement comme dans le *Manuscrit* *gr. 242*, Q. Voici quelques différences : an fol. 119^r, l. 2 *Μαυριου εινεδος εστ' αλγος εορ* *περι του το ου δι*, etc. An fol. 234^r, dans le titre de IV, 7... *ποδς 'Αποστολιν ενελεγειαν το φηγιν ελου φηφαιρος* (pour *φηφαιρος*). En revanche au fol. 237, dans Eus., XI, 18 ... *καθ' εαυτου χωρ' πατρου* (rien en marge), et plus loin, Vlg. 537 *Μαρινος* (Eus., XI, 19). An f. 239^r, les mots *περι του* du titre 'Ανδ' του *περι του εναβολο Νουμυριου* sont ajoutés en marge, de première main. Partout ailleurs Vindd est conforme à Q.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Une seconde main, VindD², a corrigé tous les morceaux plottiens du manuscrit, ainsi :

1, 2, 5, 20 *портупес etiana* Vindid

II, 9, tit.	πρωτοῦ C	πρωτοῦ M Vind.D. 966
II, 9, tit.	Πρὸς τοὺς Πρωτομάρτυρας	πρὸς τοὺς Πρωτομάρτυρας

Προς τους Γνωστούς CM. Γνωστούς Vindicating.

À partir de II, 9, une main récente, peut-être la même, ou encore Sambucus, a marqué en marge les paragraphes qui divisent le texte de la version latine de Ficini.

En marge des extraits d'Euzébe, un moderne (Lambeck ?) a noté les références à la *Préparation Évangélique*, par livres et chapitres, comme dans le catalogue de Lambeck.

Bien qu'il contienne, sous un titre fort long et exact, le traité IV, 2 que ne contient pas Q, le manuscrit VindD est cependant, pour tout le reste de son contenu, une copie de Q. L'extrême similitude des deux manuscrits ne permet pas de douter de leur parenté et suggère, sans le prouver, que VindD est une copie de Q. Les dates rendent impossible la supposition adverse. La dépendance est prouvée par un indice décisif, mais que seul un examen direct des originaux a pu déceler. Au folio 111, Q est troué, par suite d'une brûlure, semble-t-il; au recto et verso manquent les mots ou caractères suivants d'*Em.*, III, 6, 12, 7-11 et de 12, 42-47.

VINDOBONENSIS PHILOSOPHICUS GRAECUS 102 267

Recto

—*nos trōnos*
—*οὐρανὸν ὑπερῶν*
—*εὐδὸν ἐφ' ὃ βασι-*

—Συνοψισμός κατ—

70

Y6250

—*ἡμεῖς καὶ οἱ
πῦρ τοῦ πυλῶντος
—οὐκ οὐκ ἐν τῇ
—ἀποστολῇ*

Or, en VindD, aux folios 97 et 97^r, à la place de ces lettres il y avait primitivement des blancs. Le correcteur a ensuite comblé très habilement ces lacunes en imitant l'écriture du copiste, au point que des photographies donneraient sans doute le change ; la différence d'encre est indéniable et prouve péremptoirement que VindD est une copie de Q. Même la table est copiée sur Q, puisque le traité IV, 2, écrit pourtant de première main par le copiste — d'après un exemplaire inconnu — n'y est pas mentionné.

Quand et où Vindd fut-il exécuté ? On a vu, au siècle et peut-être dès avant 1458, date où Bessaron fit l'acquisition de Q. Le fait que les deux premiers possesseurs de Vindd, Marc Mamounas et Georges Corinthis, sont des byzantins suggère l'idée que Vindd fut copié sur Q alors que celui-ci se trouvait peut-être encore en Orient.

Marc Mammounas était Crétois. Il avait une jolie collection de manuscrits grecs. Voici un relevé, dressé au hasard des recherches et sciennement incomplet :

Vindob. Theol. gr. 65, Baelle, Gregor. v. 13, Basil. — Corinthios et Sambucus

Vindob. Theol. gr. 99, 1. 24
Sambucus

Vincetoxicum, *Sambucus*

Yindob. 7 mod. 6' 22" Jean Damascène, Collège Samburgus

Vindob. *I. med.* 67. 2001. — *Corinthus* de ...
Eubymio — *Sambucus*

Demetrius Cydonius

Vindob. 1 nov. 67
Folios de S. Paul

Palaf. 61, 204, 215 — *Theophylactus In Justinian*
etc. — *Corinthios*

Palat. 87. 200; Trichinus, Moscoporum 14.

Aug. 5: 4

1. Voir PROCESSION, *Statut* *id.* *de* *la* *classe*, t. 6, p. 17, n. 2.

- Angelic. gr. 30, Miscellaneus*
Angelic. gr. 45, Miscellaneus Patrologicus — Corinthios
Angelic. gr. 47, Aristotle, Ethica — Corinthios
Angelic. gr. 56, Maxime, In Dionysium
Angelic. gr. 66, Palamas
Angelic. gr. 106, Varia, Jean Comnène — Corinthios
Angelic. gr. 116, (Didyme) De Trinitate
Barocc. gr. 155.

Un certain nombre de ces exemplaires, on le voit, passeront au comte Georges Corinthios, originaire de Monembasie et neveu ou cousin du célèbre archevêque de cette ville, Arsène Apostolios (1465-1535), lui-même fils et héritier littéraire du célèbre copiste Michel Apostolios (1422-fin du x^v s.). E. Legrand nous apprend que Georges Corinthios était très apprécié de ses contemporains, de Paul Manuce notamment qui l'engagea à acquérir une gloire littéraire égale à celle de Bessarion, de Gémisthe Pléthon et de Théodore Gaza¹. Le fait est qu'on ne connaît de Corinthios qu'une seule lettre adressée à Hermodore Laestarchos et datée de Gortyne le 20 octobre 1539². Il prétait complaisamment ses livres, nous dit encore Legrand, à ceux de ses compatriotes qui pouvaient en avoir besoin. Ceci explique le grand nombre de copies qu'on a de VindD : quelques-unes datent sans doute du temps où VindD appartenait à Corinthios. Il avait une riche bibliothèque de manuscrits, dont voici, à titre d'indication, quelques exemplaires :

- Paris. gr. 1338, Théodore Hermopite*
Paris. gr. 1805, Batrachomachie, Iliade
Paris. gr. 2112, Platon, Extraits.
Paris. gr. 2992, Georges Pléthon, Théodore Gaza, etc.
Vatic. gr. 219, Philon, Juifs l'Africain
Palat. gr. 359, Varia eclesiastica
Palat. gr. 362, Nicolas Cabasilas
Angelic. gr. 25, Maxime de Tyr
Angelic. gr. 39, Miscellaneus
Angelic. gr. 48, Caton traduit par Planaude — Arsène Ap.
Angelic. gr. 82, Nicéphore Grégoras — Arsène Apostolios
British Museum Add. 18222
Holzkam 243 (Leicester)
Barocc. 4
Barocc. 231.

¹ E. LEBRAND, *Bibliographie hellénique*, Paris, t. I, 1885, pp. 232-253. Voir aussi SATRAS, *Neuehellenische Bibliothek*, Athenes, 1808, pp. 139-140.

En tête d'un des manuscrits qu'il hérita de Marc Mamounas, l'*Angelic. gr. 46*, Georges Corinthios a écrit cette note mélancolique :

« Cet exemplaire appartenait autrefois à Marcus Mamounas ; maintenant il est au comte Georges Corinthios ; après cela il sera à un autre, à celui auquel le sort le donnera, tant sont instables et changeantes les choses humaines ».

Cet autre fut Jean Sambucus (Samboly), dont il convient de retracer brièvement la carrière à la suite de H. Gerstinger¹. Né le 25 juillet 1531 à Tyrnau (Nagy-Szombat) en Hongrie, il reçoit une éducation soignée, fréquente de bonne heure les universités et, dès sa jeunesse, voyage beaucoup. Le 29 juin 1545, il est immatriculé à Wittenberg, où il entre probablement en relations avec Mélancthon. On ne sait combien de temps il demeura dans ce foyer du protestantisme naissant. Toujours est-il qu'il garda de ce séjour un certain penchant pour les réformateurs, bien qu'il n'ait jamais cessé d'être catholique. En 1548 il est à Ingolstadt, dont en 1550 Pierre Canisius devient le Recteur : il y suit les leçons de Vitus Amerbach, le cicéronien, et de Pierre Apiarius (Bienewitz), mathématicien et philologue. En 1550 il est à Strasbourg où il se met à l'école du latiniste Jean Sturm. En 1551 il arrive à Paris et c'est là qu'à l'âge de vingt ans, il commence à collectionner des manuscrits. En 1552, il y prend la maîtrise en philosophie et, après un retour dans sa patrie, repart en 1553 pour l'Italie. En 1555 il conquiert à Padoue la licence en médecine. A cette époque nous le trouvons aussi à Venise et à Bologne. En 1557 il achète VindD, ainsi que cinq autres manuscrits², et note la date à l'actuel folio 4 : il l'avait payé un bon prix : 18 ducats d'or hongrois. En 1558 il est de retour à Vienne et repart, avec le titre de « Familiaris Aulæ », une pension de 50 thalers. Mais il ne peut rester en place : de 1558 à 1564, il ne fait que voyager, en France, en Belgique et surtout en Italie où il descend jusqu'à Brindisi et Tarente. Enfin il se fixe à Vienne et y épouse, en 1567, Christine Eger. Dès 1570, pressé par les difficultés financières, *pro externis pacis necessitatibus*, il doit songer à vendre

¹ HANS GERSTINGER, *Johannes Sambucus als Händelsreisender-Sammler, dans Festschrift der Nationalbibliothek in Wien*, Vienne, 1926, Österreichische Staatsdruckerei, pp. 251-400. Précisément est la liste publiée aux pp. 349-395.

² Op. cit., pp. 304-305.

ses chers manuscrits. Il s'y résout en 1578 et les cède pour 2,500 ducats à la Bibliothèque impériale ; celle-ci s'enrichit ainsi de 300 ouvrages grecs et de 150 latins ; plus de 60 étaient inédits ; un des commissaires de la vente fut Busbeck et Sambucus, paraît-il, n'eut pas à s'en féliciter. Le 28 juillet 1578 il écrivait à son mécène, le baron de Dietrichstein, Préfet du Palais, une lettre assez triste où on lit ces phrases :

Nihil mihi ex tot antiquis libris quam parvulus quinquaginta servavi saepe vulgares, tantum in memoriam aliorum. Ei quos comidie describi curavi, curaviq. manu recentis Florentiae, Venetis, etc., aliquot pro meo usu et gusto...

Quelques-uns de ces exemplaires qu'il s'était réservés ou qu'on se procura par des voies détournées n'entrent que plus tard à la Bibliothèque impériale, soit après la mort de Sambucus, survenue le 13 juin 1584, soit au XVII^e siècle, comme c'est le cas du VindD et des autres manuscrits de Teugnagel.

Celui-ci, aide de Blothus depuis 1602, fut conservateur en chef de 1608 à 1636, année de sa mort¹. En 1633 il légua par testament ses 4000 volumes à la Bibliothèque impériale. Dès 1613 il avait dressé un catalogue de ses imprimés, avec les prix qu'il les avait payés. Ce catalogue est conservé dans le *Vindob. lat. 9539* sous le titre *Catalogus librorum meorum* ; Plotin n'y est pas mentionné ; au folio 3^r, on lit : *Plurimi libri mei nedium Catalogo huius sunt adscripti 20 mart. 1626*. C'est peut-être de cette année que date la liste de 83 *Libri manuscripti graece* dressée par Teugnagel et conservée aux folios 78-86 du *Vindob. lat. 12650*. Au folio 82 on lit : 34 *Plotini philosophi phalonicæ opera quædam*. C'est le VindD dont Teugnagel écrit la cote aux folios 1 et 4.

Tandis que Q à Venise reste et restera ignoré même des critiques et éditeurs modernes², VindD, plusieurs fois copié au XVII^e siècle, fut aussi plusieurs fois consulté et collationné.

Dans sa préface à l'*editio princeps* de 1580, Perna raconte lui-même qu'il obtint le VindD de Jean Sambucus pour le collation-

1. O. Sarral, *Die Hofbibliothek*, dans *Die beiden Hofbibliothek und die Hofbibliothek* de H. Zinnermann, A. Handlirsch, O. Sarral, Vienne, 1922, pp. 49-110 ; voir p. 54.

2. Notamment des éditeurs d'Eusebe et de Plotin, mais non pas de Crenaeus ; voir *Recherches*, p. 43, n. 2. Une sorte de fatalité s'en mêle : lorsque mon savant à Louvain, où je le consultais pour la question des folios 1 et 4, celui-ci était à l'étranger, rebattre sur le VindD.

ner. Et ceci nous est confirmé par une lettre de Sambucus à Crato¹, datée du 15 avril 1577 : *Missi Plotini codicem graecum et collatum ad Ficiini editionem Pernae flagitanti*. En quel sens faut-il entendre ici le terme *collatum* ? Sambucus a-t-il corrigé le manuscrit ? Ce n'est pas sûr. Ce qu'il a certainement fait, c'est d'en comparer le contenu avec le contenu de la version latine de 1492 ; ses notes aux folios 108, 177^r et 184^v, témoignent de l'importance des divergences et justifient amplement l'emploi du terme *collatum*.

Toujours est-il que datent très probablement de la même époque la plupart des corrections marginales, faites au moins en partie d'après M, comme le prouve le *Proemio* en regard du titre de II, 9. VindD ne passa donc pas à la Bibliothèque impériale avec le lot principal des manuscrits de Sambucus. Celui-ci annota dans l'exemplaire même le jour où il le reçut de retour à *prolo Pernae*. C'était le 15 avril 1581.

1. Manuscrit de Breslau, Stadtbibliothek, Cod. Kler. 166 (Bibl. 148, n° 363) ; voir H. GERTSCHOW, *Joannis Sambucus*, p. 346, n. 2.

VINDOBONENSIS PHILOSOPHICUS GRAECUS 182 VindC

Olim 12; III. F. 25. Chartac. 200 x 155 mm. Fol. I-III + 219 + IV-VIII. Saec. XVI. PLOTINI *Enn.*, I, 1-III, 6, incomplete (ff. 1-148); III, 7, 1, 1-9, 71, *γενεσιου* *χρονου* sed incomplete (ff. 148-152^v); IV, 2, 1, 1-1, 20 *ερωτων γενεσιν* (ff. 152^v-153); V, 8, II, 18 *ολε ερ ηκα* *εχαισιν* (sic) ad finem (ff. 153-154^v) et sine distinctione V, 9 (ff. 154^v-161) omisso V, 9, 8, 1-10, 1 *το εδος* — *ερ το αλοθρη* (ff. 159); VI, 4 et 5 sine distinctione et incomplete (ff. 161-173); VI, 6-VI, 8, 1, 17 *το εφ' ημιν* *εως sed incomplete* (ff. 173^v-206); VI, 9, 8, 37 *οικε δε* *δαι ες ατρο* — 11, 18 *αβδρου ελοδους* (ff. 206-208^v). *Dissert. Vilhois*. I et II incomplete (ff. 208^v-214^v-217^v). *EUSEBII Praep. ev.*, XV, 10; *Enn.*, IV, 7, 8^e inc. *το δε τος ετρεχελος* (ff. 217^v-219) ¹.

RETOURZ. — Vellin, aux armes d'Autriche et aux initiales de Van der Swieten. Millénaire : 1734. Au dos, en haut : *Plotini opera*; en bas : *Cod. m. phil. gr. N. CLXXXII. ol. 12.*

CANIERA. — Tous les cahiers sont des quaternions réguliers numérotés par le copiste au milieu du premier folio recto : Le folio 8 ■■■ isolé.

FILIGRANE. — *Aucre dans un cercle surmonté d'une étoile* (groupe Briquet 548-572, venu tardivement; le premier spécimen est de 1563), variante similaire de Briquet 562, noté à Verone de 1580 à 1587, mais accompagné de contre-marches différentes, qu'on rencontre ailleurs.

I. *Lettres assemblées B et E*, sans fleuron; voir *Cambrévis*, Trin. B, 9, 9, ff. 359-477.

II. *Lettres assemblées M et S* surmontées d'un fleuron; voir *Cambrévis*, Trin. B, 9, 9, ff. 311-323 et *Ambv.*, gr. 863 ■■

III. *Deux V enchevêtrés*, dont l'un est renversé; voir *Oxonienensis Lincolni.*, gr. 32, ff. IV-103.

I. *Nissen, Catal.*, 1890, t. IV, p. 103; *LAMBERG-KOLLAR, Catal.*, 1781, t. VII, pp. 75-76; H. F. MÖLLER, *Hermes*, 1879, p. 101, n° 101; J. BICK, *Die Schreiber der Wiener griech. Handschr.*, 1920, p. 11, n. 1; H. GERSHBERGER, *Johannes Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, p. 52.

POSSESSEURS ET LECTEURS.

Fol. III, en bas, trois signes biffés : 2. 4. 5.

Fol. 1, en haut, de la main de Sambucus : *Plotini Enneadum lib. 3* (le 5 changé en 6) | *libellus de immortali ani(ma)*; à droite, biffé : *N° 31*. En bas, à droite : *Ex libris Sebastiani Teugnagelii* (vers) *u(r)thique* *d(octor) Caes. Met. Consil. ac Bibliothecar.* Vers la gauche, en bas, de la main de Sambucus : *Soudi* 5. Tout en bas, de la main de Lambert : *Augustissima Bibliotheca Caesarea Vindobonensis* | *liber manuscriptus Philosophicus graecus*. N. 12. Puis, au crayon : CLXXXII.

Ménagos d' *Bodlos*, lecteur assidu du manuscrit, se représente lui-même à genoux, aux folios 11^v et 146; également debout, ■ folio 29^v, où il se nomme simplement d' *Bodlos*, enfin encore à genoux, au folio 216, où il orthographe son nom *Ménagos Bodlos*.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 135 x 93 mm.; 19 lignes à la page. Le copiste rubrique soigneusement titres et initiales.

ANOMALIES. — Nombreuses omissions volontaires dans plusieurs traités; voici quelques exemples. Au folio 142 manque III, 5, 7, 46-9, 49 *καὶ τὸ αὐτὸς* — *μὴ τὸ αὐτὸς Περικλ.*, c'est-à-dire tout le mythe de Zeus, Poros et Penia. Au folio 143 manque III, 6, 2, 6-4, 8 *βέλτε δεικνόντων* — *οὐκ ἐνερει*. Au folio 145 manque III, 6, 5, 30-13, 15 *ἀλλ' ἢ λογιστὴν* — *εἴη δὲ καὶ τὸ πρὸ*. Au folio 147^v manque III, 6, 15, 23-19, 9 *τὸ πρὸ αὐτῶν* — *πρὸ τὸ αὐτῶν αὐτῶν*. Du traité III, 6 le copiste ne transcrit donc que des fragments; et la même remarque vaut aussi pour d'autres pièces.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Le copiste n'écrit en marge que deux *οἱ* en regard de VI, 7, 32, 14 *πέρην δὲ πρὸ αὐτῶν* *οἱ* VindCae 200^v VI, 7, 35, 7 *ἐν τῷ 8^ο ἐκείνων* *οἱ* τὸν *οἱ* VindCae 203^v

Un lecteur, qui se nomme *Ménagos Bodlos* ou *Bodlos* illustra de dessins à la plume ou de peintures sommaires tout le texte de Plotin.

Le même lecteur, outre quelques annotations, écrit dans la marge, tantôt un mot du texte, tantôt un demi-mot, tantôt, comme au folio 17^v, une seule lettre. Il ne s'agit certainement pas de fautes ou de lettres mal écrites. Parfois il emploie pour ce travail l'encre verte, comme au folio 150^v, et parfois l'encre rouge, comme aux folios 145 et 146.

Du même lecteur, semble-t-il, sont les nombreux coups d'ongle qu'on remarque en marge, ainsi au folio 24.

On ne voit pas bien quel principe, autre qu'une idée métrique-tile et malhonnête, a pu guider le copiste dans la transcription de ces fragments de traités. Les premiers sont peut-être complets. Les derniers sont tous abrégés, mutilés. Les lacunes commencent

et finissent au milieu d'une phrase, mais il ne semble pas qu'on puisse leur assigner une cause mécanique, la chute de quelques folios, ni davantage la simple distraction du copiste. Celui-ci paraît s'être arrangé pour transcrire tout juste assez pour faire passer VindC comme une copie fidèle de son modèle.

Le modèle de VindC est VindD. Déjà le titre et la présence du début de IV, 2 le suggèrent. Les nombreuses ligatures, abréviations ou corrections de VindD, correctement déchiffrées ou reproduites par Trin., expliquent — et expliquent seules — certaines des fautes de VindC. Ainsi en III, 8, 9, 7 au-dessus du κ de $\sigma\omega\lambda\epsilon\gamma\tau\alpha\iota$, VindD porte un ν , que le copiste de VindC substitue sottement au κ , et écrit $\sigma\omega\lambda\epsilon\gamma\tau\alpha$. Mais comme Trin. a également le ν au-dessus du κ , la preuve n'est pas encore concluante. En III, 8, 9, 16 VindD lie fortement le ϵ de $\sigma\tau\epsilon\mu\omega\sigma$ au α qui précède ; en Trin. le ϵ est bien lisible ; en VindC, qui écrit $\sigma\tau\epsilon\mu\omega$, il a disparu.

Comme ce manuscrit est venu en la possession de Teugnagel, on peut conjecturer, en s'aidant de la remarque générale de Gerstinger¹, que Sambucus l'acquiert après 1578, pendant son séjour à Vienne. C'est peut-être vers la même date qu'il fut copié, comme le suggère le filigrane. D'autre part, avant Sambucus, un lecteur avait eu le temps de l'illustrer abondamment.

Ce premier lecteur n'est pas moins excentrique que le copiste. Le personnage se présente à nous par quatre fois sous forme de petites vignettes ornées d'une légende. Le voici d'abord au folio 11^r, à genoux, haut de 16 mm., implorant sans doute du ciel les vertus purgatrices dont il est question dans le texte en regard, I, 2, 5, 27. Au folio 29^r, le lecteur barbu s'est redressé de toute sa taille de 28 mm. ; il lève les mains vers le soleil, représenté par un disque muni d'un nez, d'une bouche et de deux yeux ; Marc ne se nomme plus ici que δ Baβéος² et l'on ne voit pas bien ce qu'il vient faire en face de I, 5, 10, 2-6 où il est question du bonheur. Au folio 146, illustrant III, 6, 14, 12 $\alpha\lambda\epsilon\gamma\epsilon\iota$ δ $\pi\rho\sigma\sigma\alpha\rho\tau\epsilon\rho$ revoici Mάρκος δ Baβέος en attitude de supplication ;

1. H. GERSTINGER, *Johannes Sambucus als Handschriftenammler*, pp. 345-346.

2. Sur le nom, notez que Baβος est une localité d'Arcadie. — « Tielenthal », traduisent W. Pape-Banckeler, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, 1884, t. I, p. 191. — signalée par Pausanias, 8, 29, 1. Baβέος est un nom d'homme qu'on rencontre sur des monnaies d'Arcadie (Mionnet, II, 78, 82).

l'ample bure noire qui enveloppe notre ami, en cette vignette colorée, suggère qu'il est moine. Au folio 216, on le retrouve une dernière fois, agenouillé comme au folio 11^r, mais il s'appelle ici Mάρκος Baβέος. Entre ces quatre vignettes, si l'on ose ainsi parler, la ressemblance est frappante.

C'est tout le texte que Marc « Profond » commente par l'image, tel un écolier inventif et farceur qu'ennuie — et qu'amuse — Virgile ou Tite-Live. Plotin parle-t-il d'Hercule (I, 1, 12, 33), en quelques traits Marc croque un bonhomme musclé (f. 7). Au folio 59^r, en regard de II, 3, 9, il s'applique à une composition plus élaborée : les Μοῖραι, assises et au travail, filant le destin des mortels. Au coin supérieur du folio 165^r, parce que le texte dit VI, 4, 10, 8 $\epsilon\iota$ $\alpha\epsilon\rho\omega$ $\tau\alpha$ $\gamma\eta\alpha\epsilon\tau\alpha$, il compose toute une miniature de 60 x 50 mm. : dans un atelier, l'artiste s'est installé en face d'un miroir et fait son propre portrait. S'agit-il d'une hache (I, 8, 8, 13), Marc aussitôt dessine un personnage la brandissant (f. 43). Ailleurs c'est une lyre (I, 4, 16, 25, f. 27), un code ouvert (II, 7, 2, 15, f. 86^r), la lune, sans oublier ses rayons (f. 133), en marge du célèbre passage qui cite le traité I, 6 (f. 131), le soleil, plus loin encore le soleil (III, 6, 14, 35, f. 146^r), enfin, quelques lignes avant la fin de la Dissert. II (IV, 4, 45, 38, f. 214), dans leur modeste splendeur, « le soleil, la lune et les autres astres », c'est-à-dire les étoiles.

Marc utilise aussi son talent pour illustrer des idées abstraites. Et combien concrète parfois l'illustration ! Ainsi, en II, 9, 2, 4, Plotin explique que l'âme a trois parties, dont l'une est toujours tournée vers les choses d'en haut, une autre vers la terre, tandis que la dernière se tient « au milieu » ; au folio 90^r, nous voyons un homme debout, la tête levée vers le soleil, un bras pointé vers le sol, tandis que l'autre bras est étendu horizontalement entre ciel et terre.

Il ne manque pas d'humour. En II, 6, 1, 11, Plotin revient sur une de ses doctrines les plus graves : tout est dans tout ; la main n'a pas d'existence séparée et la tête non plus. Voici donc le dessin d'une main, d'une tête et en regard celui d'un monsieur qui porte la main à la tête.

Il ne craint pas les spectacles tristes ou macabres. Au folio 32^v, I, 6, 4, 6, il dessine un aveugle, les yeux bandés. Plotin, parlant du sort malheureux de celui qui est privé de sépulture, disait : « s'il n'est pas enterré, son corps pourrira aussi bien sur

terre que sous terre » (I, 4-7, 28) : l'artiste esquisse, dans la marge inférieure du folio 21^r, un squelette couché sur une dalle de pierre.

Il n'est pas toujours aisé de saisir l'allusion, ni même de repérer le texte visé. Que vient faire, au folio 19, en regard de I, 4, 4, 8, ce personnage couronné d'une auréole et qu'un soleil éclaire ? Est-ce la réponse à la question de Plotin : « est-ce que l'homme possède cette vie comme on possède une chose différente de soi-même ? » Au folio 38^r, en I, 7, 2, 5-7, il s'agit encore de participation au Bien. Mais quel rapport peut avoir avec cette théorie un personnage en marche qui tient en main un bâton ? Ou serait-ce un flambeau ? Et s'agit-il d'illustrer ces mots : « à l'âme appartient la vie » ? Peut-être.

Après avoir amusé Marc Bathéos, le manuscrit fut acheté par Jean Sambucus. Il le paya, nous dit-il, cinq *scudi*, c'est-à-dire, cinq écus d'or français. Il est rare, nous dit Gerstinger, que Sambucus emploie ce mot dans ses notices¹ ; le plus souvent il se contente du signe pour les ducats — comme ici au folio III — sans nous dire s'ils sont vénitiens, hongrois ou français ; le manuscrit VindD, où il est question d'*auror phantomi*, est précisément une autre exception à cette règle.

Dans le catalogue que Teugnagel dressa en 1613 de ses propres livres, le *Vindob. lat.* 9539, aucun manuscrit de Plotin n'est signalé. Dans un catalogue postérieur, le *Vindob. lat.* 12650, au folio 84, on lit sous le n° 51 — celui de notre exemplaire — l'entrée : *Plotini Enneades VI. Id. De immortalitate animae. 4o Chart. eleganter script.*

Par son testament de 1633, on l'a dit, Teugnagel légua ses collections à la Bibliothèque impériale.

1. GERSTINGER, *Johannes Sambucus als Handschriftenkataloger*, p. 258.

VINDOBONENSIS PHILOSOPHICUS GRAECUS 36 Vind

Olim 14 ; III. B. 9. Chartac. 310 x 210 mm. Fol. I-II + 404 scripti + alii non scripti + V-VIII. Saec. XVI. PROCLII *In thelogiam Platonis*, I-VI (ff. 1-26^r). *Institutio theologica* (ff. 268-318^v). PLOTINI *Dissect. Villiois*, I (ff. 319-327), II (ff. 327-330^v). EUSEBII *Præf. ex.*, XV et XI. PLOTINI *fragmenta* (ff. 331-337). SYNESSI *Dion.* etc. (ff. 338-404^v)¹.

RELIURE. — Vellin, aux armes d'Autriche et aux initiales de Vau der Swieten. Mûllésime : 1734. Au dos, en haut : *Procli in Platonem (sic) Plotini, Eusebii | Synesii Opusc.* ; en bas : *Cod. Mæ. | Phil. grec. | N. XXXVIII | ol. 14*. — Tranches ornées de peintures multicolores avec prédominance du rose et du vert. — Les folios I-II et VII-VIII, dont I et VIII collés à la reliure, sont récents et présentent comme figurant un *Aigle impérial*.

COMPOSITION DES CARRIERS. — Le *codex*, dit Cochez, est un *paragoge* de quatre manuscrits distincts : le troisième, contenant des fragments de Plotin, se compose de deux quaternions numérotés α (ff. 318 *ter* et 319-323) et β (ff. 326-333) et d'un binition (ff. 334-337). Seuls les ff. 319-327 sont numérotés de 1 à 17 en haut du coin extérieur de chaque page.

FRAGMENT. — Aux folios 318-337 : *Auror dans un cercle entouré d'une étoile*, analogue à Briquet 483 (34,5 x 44, Padoue, 1547 ; var. d'alt. : Parme, 1553 ; voy. Lihatcheff, *ms.* de 1558-61).

POSSESSEURS.

Fol. IV^r : Table des matières de tout le manuscrit et, en dessous, de la même main, en guise peut-être de signature : *Stobæus Erici A. F.* Plus bas, vers le milieu, probablement de la main de Lambek (1663-1680) : *Codex hic manuscriptus | pro Augustissimis Bibliothecis Caesarea Vindobonensi | emptus est Venetiis A. 1672 florentis 130. Vindobonensis | Fol. I, en bas : Augustissima Bibliotheca Caesarea Vindobonensis | Codex manuscriptus Philosophicus graecus N. 14.*

1. NÜSSEL, *Catal.*, 1690, t. IV, pp. 27-28 ; LAMBECK-KOLLAR, *Catal.*, t. VII, 1781, p. 76 ; J. BRICK, *Die Schreiber der Wiener griechischen Handschriften*, 1900, p. 98, n° 123 ; J. COCHEZ, *Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, p. 33.

J. Bick nous apprend que les folios 1-318 sont écrits par Sebastianus Eriacus (1531-1585), ainsi qu'un exemplaire d'Olym-
piodore, *Vindob. phil. gr.* 221, qu'il signe au folio 205^r. On s'aper-
çoit tout de suite qu'Eriazzo « poète, sénateur et célèbre philo-
sophe » s'intéresse aux néoplatoniciens.

Le modèle qu'il utilise pour ces quelques extraits de Plotin
est toujours VindD.

III, 8, 9, 7 *ovéξουρα* Q Ox.

ovéξουρα VindD (u.s.l.) Trin. VindE

ovéξουρα VindC

9, 9 *τὸ πῶς* VindD^{ep}, Trin.

τὸ πῶς VindC

τὸ πῶς VindE

10, 3 *ἀντὶ* VindD (*ἐποῦ* del., *ov* suprascr.)

ἀντὶ VindE (*ἐποῦ* non del., *ov* suprascr.)

VindE pourrait bien être la plus ancienne copie de VindD.

AMBROSIANUS GRAECUS 667

L

Olim Q. 13. *sup.* Chartac. 220 × 148 mm. Fol. 339 +
I. Saec. XV-XVI. *Miscellaneus philosophicus*. Plotini
Emm., I, 1 (ff. 261-265); 1, 2 (ff. 265-268); V, 8 et 9 sine
distinctione (ff. 268-274-279); VI, 4 et 5 (ff. 279-287-
291); *Dissert. Villonis*. I abbeuata (ff. 291-297). II
(ff. 298-300); *Excerpta Emm.*, III, 7, 2, 1-6, 50 (ff.
301-302^v, 1, 28) et III, 7, 11, 11-58 (ff. 303).

RELIURE. — Moderne, en cuir.

NUMÉROTATION DES CAHIERS. — Lorsque le manuscrit actuel fut com-
posé, à l'aide de plusieurs morceaux indépendants, les cahiers ont reçu
une numérotation suivie; ainsi les quaternions plotiniens sont numé-
rotés λ<ε> (ff. 261-268), λς' (ff. 269-276), λγ' (ff. 277-283), λδ' (numi 8',
de la main du copiste) (ff. 283-292), λδ' (ff. 293-300), μ' (ff. 301-306;
ternion).

FILIGRANES.

I. Quat. λ' et λς', dans le pli des feuillets, un filigrane non identifié;
sur une partie du feuillet on distingue deux appendices perçés d'un trou,
sur l'autre partie une droite (verticale par rapport aux ponteaux) qui
coupe une demi-circonférence dont les extrémités sont recourbées vers
l'intérieur.

II. Cahiers λγ'-μ': *Cloche*¹, var. analogue à Br. 3981 (30 × 42, Hollande,
1419; var. ident.: Udine, 1420).

POSSÉSSEURS ET LECTEURS.

Fol. 303, d'une écriture différente de celle du copiste mais assez sem-
blable: γρηγορίου ἐποποιουχοῦ: ~ 6

Fol. 335^r: ἐγὼ λέω: ~ ἐπεὶ τὰς καὶ θύρας ~ et en bas: ὁμοῦ τῶ
χάρις τοῦ φιλίου(φωτ)ε.

Fol. 339^r: τοῦτο τὸν βιβλίον ἐκ τοῦ π(α)ν(δ) λέω τοῦ π(α)ν(δ): ~
καὶ ἔχει μῦ. s. etc.

1. H. F. MOLLER, *Hermes*, 1879, p. 101, n° 38; MARTINI et BIASI, *Catal. codic. gr. Bibl. Ambrosianae*, t. II, 1906, pp. 747-751; H.-R. SCHWYZER, *Bibl. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 363-366; *Étude*, p. 32.

2. Nous n'avons pas retouché cette notice descriptive écrite en 1931; mais nous transcrivons ici ce que Schwyzler dit des filigranes: « ff. 261-268, un *Fm* à cheval, f. 269, une *Méiste* (?); on cherche en vain l'un et l'autre chez Briquet ».

TEXT

Fol. 265: *Illustration d'un trou. Les p. apertur p.*

(6, A 30 g, A) 137000

Fol. 291: Τοῦ αὐτοῦ *Περὶ τοῦ πᾶς ὅφ' ἡ οὐρανόθεν ἀναβῆναι εἰς τὸν πῦλ.*

For $\alpha \in \mathbb{R}$, T_α is the α -th power of T , i.e., $T_\alpha = T^\alpha$.

δρεπον γὰρ (Dis. II).

2, 1-5, 50).

«*proskreptenno* etou et tch etou (III, 7, 11, 11-58, prosopopée du Temps).

H.-R. Schwyzer a montré que, pour le traité I, I et probable-

2, 23 προσγενομένου

ತೆಗೆಯಲಾಗಿದೆ

ਸ੍ਰੀ Coisl. I

1000 Coins. L. Q. (7 Q's)

Κερκυραϊκό Κοστ. Ι.

re Coial. I.

MAIS les vrais problèmes sont : pourquoi ? et comment ?

...celui de V, un autre flotter,

1. H. R. SCHWYZER, Rhein. Mus., 1937, p. 365.

Schwyzer ne argumente de cet extrait pour affirmer que :

peuvent être considérés comme des conclusions préliminaires.

certainement, et, content, à la différence de D

de Q et non sous lui, comme, au premier abord, on serait tenté

Beuléou, tandis que L. (et P) avec nos¹on révolutionn² conser³ant

Seules des collations détaillées permettront de répondre à la

Les citations platoniciennes de I due III coniecta de IV

medicines and surgery. The 24th International Symposium on the

1. A T 01-10-14

pas vous ennuie et dures heures. Le devoir de l'homme

4. **bonne chose pour les extraits de III, 7.** vous avez

Pourrait être complet, le second ne l'est certes pas, et...

rons nous apprendront si les deux extraits proviennent de la même

de Q et de tout le proinde %.

Pareillement la Discart 1 ? Simple question.

tité. On connaît un hiéronymine Grégoire qui écrit une

Seul on l'estimait à la suite du nom se trouve un

quelques lettres non en-

...vous en avez la localité !

1. Vogel-GARDTHAUSEN, *Die griechische Schrift*, p. 94 : sur les souscriptions des n. 335^v et 339^v est écrit *ouvrago de nous apprend rien*.

Olim *Ann. N. Th. II* ; *LXVI*, 4 ; *LXXXIX*, 7. *Nuove Coloc. 620*. Chartac. 295 × 218 mm. Fol. 144. Saec. XV. IAMBlich *De mysteriis Aegyptiorum* (ff. 1-81v). *Plotini Excerpta Em.*, III, 7, 2, 1 - 6, 50 et 11, 11-58 sine distinctione (ff. 85-87v, 1, 25 - 88v) ; V, 8 et 9 sine distinctione (ff. 88v-97v, 1, 9 - 103v) ; VI, 4 et 5 sine distinctione (ff. 103v-115, 1, 9 - 121v) ; *Dissert. Villois.* I (ff. 121-131v), II (ff. 131v-135, 1, 25), III (*Em.*, II, 9, 1, 1 κ.τ.λ.) (ff. 136v, 1, 1 - 137, 1, 10) ¹.

RELIGION. — Moderne, aux armes de Saint-Marc. Quatre folios de garde récents (add. I-II + III-IV).

Cahiers. — 15 cahiers, numérotés, en chiffres arabes, de 1 à 15, par le copiste lui-même au milieu et en bas du premier cahier. Tous quinons réguliers, sauf le cahier 9 qui ne compte que deux feuillets (ff. 81-84).
Folios blancs : 82-84^r, 137^r-144^r.

FILIGRANE. — *Triple mont surmonté d'une croix*, var. simil. de Braguet 11702 (29,5 x 44, Filic. 1440). Quelques feuilles n'ont pas de filigrane.

Positivity

Fol. I add., au crayon : LXXXIX, 7.

de Bessacian: *totos os* ('s' in ratura) "ταυθίνου τοῦ μυσθίου εἰς τὴν ἀντιτάξιν τοῦ ποσούτου καὶ τοῦ τῶν τοκοῦτων" ἐκείναι τὴν ἀπορίαν Πλουτάρχου. ταυθίνουσιν ἐπὶ ἐπιστολῇ Παρθένῃς et alia Plauti. b. cart. Inscriptum et cetera.

$\rho(\text{mm}) = 0$

Le copiste écrit d'abord le texte, passant les titres et les initiales, puis (est-ce lui ou un réviseur ?), il ajoute les titres à l'encre noire (écriture plus fine, mêmes caractères, P^o), mais oublie les initiales. Le même copiste a écrit sur le même papier et de la même façon, en ajoutant les titres après coup et en omettant les initiales, le *Man. gr.* 218 contenant une

1. A. ZANETTI, *Giuse. D. Maria Bisi*, 1740, p. 122; F. CREUZER, *Placini opera*, 1833 t. I, p. XLV; H. F. MÖLLER, *Hermes*, 1879, p. 95, n° 7; J. COHEN, *Philol. Stud.*, p. 26, p. 32, p. 34, p. 284; H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, p. 305.

Persiphrasis in *Arsotelion*¹ et décrit dans l'Inventaire de 1468 sous le numéro 367 (... in papyro, ligata in pergamenio),
 301
 302
 303
 304
 305
 306
 307
 308
 309
 310
 311
 312
 313
 314
 315
 316
 317
 318
 319
 320
 321
 322
 323
 324
 325
 326
 327
 328
 329
 330
 331
 332
 333
 334
 335
 336
 337
 338
 339
 340
 341
 342
 343
 344
 345
 346
 347
 348
 349
 350
 351
 352
 353
 354
 355
 356
 357
 358
 359
 360
 361
 362
 363
 364
 365
 366
 367
 368
 369
 370
 371
 372
 373
 374
 375
 376
 377
 378
 379
 380
 381
 382
 383
 384
 385
 386
 387
 388
 389
 390
 391
 392
 393
 394
 395
 396
 397
 398
 399
 400
 401
 402
 403
 404
 405
 406
 407
 408
 409
 410
 411
 412
 413
 414
 415
 416
 417
 418
 419
 420
 421
 422
 423
 424
 425
 426
 427
 428
 429
 430
 431
 432
 433
 434
 435
 436
 437
 438
 439
 440
 441
 442
 443
 444
 445
 446
 447
 448
 449
 450
 451
 452
 453
 454
 455
 456
 457
 458
 459
 460
 461
 462
 463
 464
 465
 466
 467
 468
 469
 470
 471
 472
 473
 474
 475
 476
 477
 478
 479
 480
 481
 482
 483
 484
 485
 486
 487
 488
 489
 490
 491
 492
 493
 494
 495
 496
 497
 498
 499
 500
 501
 502
 503
 504
 505
 506
 507
 508
 509
 510
 511
 512
 513
 514
 515
 516
 517
 518
 519
 520
 521
 522
 523
 524
 525
 526
 527
 528
 529
 530
 531
 532
 533
 534
 535
 536
 537
 538
 539
 540
 541
 542
 543
 544
 545
 546
 547
 548
 549
 550
 551
 552
 553
 554
 555
 556
 557
 558
 559
 560
 561
 562
 563
 564
 565
 566
 567
 568
 569
 570
 571
 572
 573
 574
 575
 576
 577
 578
 579
 580
 581
 582
 583
 584
 585
 586
 587
 588
 589
 590
 591
 592
 593
 594
 595
 596
 597
 598
 599
 600
 601
 602
 603
 604
 605
 606
 607
 608
 609
 610
 611
 612
 613
 614
 615
 616
 617
 618
 619
 620
 621
 622
 623
 624
 625
 626
 627
 628
 629
 630
 631
 632
 633
 634
 635
 636
 637
 638
 639
 640
 641
 642
 643
 644
 645
 646
 647
 648
 649
 650
 651
 652
 653
 654
 655
 656
 657
 658
 659
 660
 661
 662
 663
 664
 665
 666
 667
 668
 669
 670
 671
 672
 673
 674
 675
 676
 677
 678
 679
 680
 681
 682
 683
 684
 685
 686
 687
 688
 689
 690
 691
 692
 693
 694
 695
 696
 697
 698
 699
 700
 701
 702
 703
 704
 705
 706
 707
 708
 709
 710
 711
 712
 713
 714
 715
 716
 717
 718
 719
 720
 721
 722
 723
 724
 725
 726
 727
 728
 729
 730
 731
 732
 733
 734
 735
 736
 737
 738
 739
 740
 741
 742
 743
 744
 745
 746
 747
 748
 749
 750
 751
 752
 753
 754
 755
 756
 757
 758
 759
 760
 761
 762
 763
 764
 765
 766
 767
 768
 769
 770
 771
 772
 773
 774
 775
 776
 777
 778
 779
 780
 781
 782
 783
 784
 785
 786
 787
 788
 789
 790
 791
 792
 793
 794
 795
 796
 797
 798
 799
 800
 801
 802
 803
 804

FOL. I. *ἡ ἀρχιτεκτονικὴ τοῦ ὁλοφύλλου ποτὶ Αὐτίαν ἐντομή.*
ἀνδρῶν καὶ τῶν ἐν αὐτῇ ἀποφύλλων λόγων, δες Ι. Εἰς τὰς φωνητικὰς
φακας τῆς ποτὶ ἀλφάβητος. Ἡ ἀρχιτεκτονική de cet ouvrage devrait être inutile
ou peu lisible, étant donné les nombreux blancs du texte de P.
En bas du folio I. Π^r écrit : ἱερὸν οὗ δ' ἐξήλκεται τὸ Ι.

[illegible]

Fol. 85 (debut au 10^e quimdo) *Μακρονον φασκοφου Παρι αλινος και γρο-
πον, inc. <τ>ις ον ποτε ... f. 87^v, l. 23 και τῷ οβελῳ ἄπορ 8^o δε πρὸς
ταυτοῦ ... f. 88^v προστιγμμενον εἶκοι δε τῷ εἶκοι (= III, 7, 2, 1-6, so suit
sur la même ligne, après un blanc de quelques millimètres, de III, 7, 11,
11-13).*

Fol. 88^v *Παύλου ἐνεδόξος πέμπτης* *Περὶ τοῦ νομοῦ κλέους*, inc. (d)
 πρὸς φάμεν ... des. f. 103^v *αὐτο* (sic) *πυρρὴν ἐκείνην λέγειν* (V, 8 et 9).

Κολ. 103^α του αὐτοῦ Ἰησοῦ τοῦ οὐ ἐν καὶ τωσὺν οὐ ἐκὰς πτωχῶν
ἐξῆλθα ὁλως· ἐπὶ πτωχοῖς ἔκρηξας, ἡν. <Δ> ἢ καὶ ἡ ψυχὴ... δοκ. 1. 121 διὰ τὴν
τοῦ ἀνθρώπου.

Fol. 121 *Μερίτιον* *Περὶ τοῦ πᾶς θεοῦ ἡ οὐρανία βασιλεία ἀς τὸν πᾶν-
των ἀκόλου* (*Dissert. Villot's I*), inc. <ι>(μελὴ) περιέχοντα ... ἀπο. 1. 131^α,
κορυφαία ὁλοκλήρου.

Fol. 131 *Μαθηματικὰ τῆς πρώτης ἀρχῆς τῶν πέντε πρώτων ἀριθμῶν* (Dissert. VIIois. II), inc. ἐκείνηται οὕτως εἶναι, ... des. l. 135.

[illegible]

1. Zanetti le date, à tort, du XIV^e siècle.
2. Après avoir cité d'après Fabricius le début de cette scolie, Casauri, *Protièi Opera*, 1835, t. I, p. xxxi, note 2, écrit : « Nam observationem Anonymi de Protièi commentariis in Protiini, Enneades offendit H. Amatus etiam in Cod. Lambecii de *Mysteriis Vaticanis* nr. 323 et ipse offendi in Cod. Leidensi Vossiano, in *Apographo Gronoviano* aliisque ». — Depuis, J. Bidez a écrit cette scolie d'après *M. Monacensis* 361, du x^e siècle et V, *Vallicellianus* F. 30, du XIV^e siècle, dans un article intitulé *Un essai de Commentaristes de Procli sur les Ennéades de Protiini, Mélanges Desroziennes*, Paris, Hachette, 1937, pp. 11-18 ; voir Bidez, p. 284. Le texte de P a les variantes caractéristiques de M.
3. *Nods*, *φωστ*, *σοφ* Eux.
4. *Quenofn*, *φωστ*, *δ* Eux.
5. *αφρ* Eux.

CHAPITRE V

AUTOUR DE L'EDITIO PRINCIPS

Outre VindD, étudié plus haut, Perna a préparé l'*editio princeps* de 1580 d'après trois autres manuscrits.

Déjà Creuzer avait identifié l'un d'eux, Vat. Après l'avoir décrit, nous montrerons, contre Müller, qu'il a effectivement servi à Perna, au moins dans la première partie, riche en corrections marginales. Cette copie de O n'a pas d'autre intérêt que d'expliquer quelques particularités de l'*editio princeps* ; ses variantes notamment n'ont pas d'autre autorité que celle des manuscrits-sources, encore existants, d'où elles sont tirées.

Les deux autres exemplaires dont parle Perna n'avaient pas encore été retrouvés. Ce sont deux manuscrits tardifs, écrits tous deux par deux copistes, d'après des archétypes différents.

Ambr.a est une copie de VindB, dérivé de M par l'intermédiaire de ScorC, et ne semble pas avoir joué un grand rôle dans la constitution du texte de Perna. Ambr.b, au contraire, dérivé de MarCB, copie de A, a servi de modèle à Li.b qui servi à son tour de texte de base pour la majeure partie de l'*editio princeps*. Li.a, copié sans doute directement d'après le MarCB, fut également livré à l'imprimeur.

Vat. et VindD servirent probablement deux fois à l'éditeur, la première fois lorsqu'il se constitua un exemplaire de base, la seconde lorsqu'il revit les épreuves.

Il est à remarquer que seul l'état x n'a pas contribué à constituer le texte de la vulgate..

3. Au tome II de son *curriculum*
autorisé de Vat., ainsi p. 412, 29; p. 419, 11; p. 420, 11.

de Bréhier on le rencontre fréquemment. Il importe donc de faire sur lui la pleine lumière.

A l'origine de cette faveur on trouve une note de Hieronymus Amatus, *scribtor* à la Vaticane au début du XIX^e siècle et correspondant de Creuzer. Il écrivait à ce dernier : « En marge il y a des corrections faites d'après un plus vieux manuscrit ; aussi ce manuscrit en vaut-il plusieurs ; il rapporte avec une parfaite fidélité, en même temps que les vieilles fautes, toutes les leçons des grammairiens, des critiques et des scribes eux-mêmes. Il n'est pas très ancien, mais il provient certainement de plusieurs exemplaires très anciens ». Et, faisant allusion sans doute à la cessation des notes marginales à partir de l'ennéade troisième, il ajoute : *Descript aliquantulum in Enneade tertia* !

Sauf les deux folios de garde, peut-être plus anciens, les papiers, aux filigranes connus, datent le manuscrit du troisième, voire du quatrième quart du XVII^e siècle.

L'archétype de Vat. est O, lui-même une copie de S.

Quelques particularités ne paraissent pas pouvoir s'expliquer autrement.

- Vat. 3. 5 ἀρρηγόν O¹ (entre μ et τ un point sale) ἀρρηγόν Vat. 2
5. 15 ἀρρηγία O₃ (deuxième ϵ formé par une simple boucle reliée à ρ) ἀρρηγία Vat. 3^v
9. 9 λέγῃ τῶν O₅ (même remarque) λέγῃ τῶν Vat. 6
I. 1, 12, 37 ἐν δὲ O₁₈ (δὲ minuscule inséré, ressemble à τ , accent non incurvé) ἐν τῶν δὲ Vat. 23^v
III. 8, 3. 17 τοῖς ἐξαι καὶ τοῖς O₁₆ (δὲ, dont le δ est un point sale, à insérer devant ἐξαι, est placé au-dessus)
τοῖς ἐξαι καὶ τοῖς Vat. 136 γρ. ἐξαι Vat. m.

Creuzer déjà avait supposé que Vat. avait dû servir à Perna pour l'*editio princeps* du texte grec de Plotin ; il s'appuyait sur ce fait que nombre de leçons du texte de Vat. se lisaient en marge de l'édition de 1580, et qu'inversement cette édition avait dans le texte nombre de leçons des marges de Vat.

Müller a accumulé contre Creuzer une série de raisons qui illustrent bien le danger des arguments *ex silentio* et des études en marge de Perna il trouve 34 leçons, en marge de Vat., 62,

1. Cité par Casuzza, *Plotini opera*, t. I, p. XLV. H. F. MOLLER, *Hermes*, 1879 p. 98, comprenant *de fidei* au sens de lacune, déclare qu'Amatus se trompe.

dont 8 seulement (en réalité 9) vérifient la loi d'inversion notée par Creuzer ; le *pharimas* de ce dernier était une légère exagération, mais que *quelques* échanges de ce genre se soient faits, c'est déjà chose frappante.

Que sont devenues la cinquantaine d'autres variantes marginales de Vat. ? Quatre ou cinq ont passé dans les marges de Perna, en même temps que la leçon du texte de Vat. était adoptée dans le texte de Perna ; presque toutes les autres ont chassé les mauvaises leçons — elles sont nombreuses — et apparaissent seules dans le texte de l'*editio princeps*. Rien là ni contredit l'hypothèse de Creuzer. Parfois, comme le dit Müller, la leçon du manuscrit ne se retrouve absolument pas dans l'édition de Bâle et inversement¹. Enfin, il faut ajouter à cela que le manuscrit n'a des leçons marginales que jusqu'à III, 7 ... tandis que l'*editio princeps* en a jusqu'à la fin. Ces deux dernières remarques de Müller prouvent seulement que Perna a utilisé d'autres manuscrits que Vat., ce qui était bien connu. Dialectiquement, les objections de Müller ne portent pas.

Deux faits montrent que Vat. μ servi à Perna pour son édition. C'est d'abord la manière dont sont faites les corrections et qui rappellent les procédés du proto, l'obel (<) pour faire disparaître un mot, le V renversé (Λ) pour l'introduire ; partout l'on souligne les mots corrigés ; enfin le soin à récrire en entier des mots mal accentués ou munis d'un esprit incorrect ; autant de procédés qui ne sont ni d'un copiste, ni d'un simple lecteur. L'autre fait n'est pas moins significatif : Ficin, on le sait, a transporté II, 3, 5, 21-41 de la place qu'il occupait dans les manuscrits après II, 3, 12, 11 *et* nous, à la place qu'il occupe dans toutes nos éditions, y compris celle de Bâle. Or, dans Vat., et dans Vat. seulement², cette transposition a été effectuée : on a biffé le passage au folio 63, on l'a récrit clairement en marge du folio 61. C'était pour faciliter la tâche du typographe. Quand on joint ces faits à ceux déjà signalés, à savoir la loi d'inversion, le passage de presque toutes les corrections marginales de Vat. dans le texte de l'*editio princeps*, on peut

1. Ceci rend peu probable que Vat. ait été corrigé sur l'*editio princeps*, hypothèse que'il fallait néanmoins prendre en considération.

2. Il est notable qu'on ne la rencontre pas dans les manuscrits qui ont servi à Ficini, A et F.

conclure avec Creuzer et malgré Müller que ce *Vaticanus* est un des trois manuscrits italiens qui servirent à Perna pour préparer l'édition de 1580.

Quels sont les deux autres ? Les deux manuscrits que nous allons décrire, inconnus de Müller, permettent de « réduire » les dernières difficultés que soulève le *Vaticanus* et feront découvrir l'origine des leçons que Müller se voyait obligé de considérer comme des conjectures personnelles du correcteur de Perna !

I. MÜLLER, *Hermes*, p. 99.

AMBROSIANUS GRAECUS 963

Amb.

Olim. C. 151. inl. Chartac. 313 x 212. Fol. I-V + 349 (imo 350) + VI. Sac. XVI. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. r-14^v). *Tabula generalis* (ff. 15-16^v). PLOTINI *Enneades* (ff. 17-336^v). Diss. VII. I (ff. 336^v-344^v) et II (ff. 344^v-348)¹.

RELIURE. — Cuir sur bois. Sur le plat antérieur, en lettres capitales dorées : ΠΛΩΤΙΝΟΣ. A l'encre, dans les mêmes caractères, le même nom est écrit sur le recto du folio I, aujourd'hui collé à la reliure ainsi que le folio VI. Le manuscrit compte 349 et non 350 folios numérotés : on a passé de 310 immédiatement à 312.

CAHIERS ET FILIGRANES.

Copiste a : cahiers a'-θ' (ff. V-71), tous quaternions, numérotés par le scribe en bas et au milieu du premier et du dernier folio de chaque cahier (sauf f. 1 et f. 71) : *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile* contremarqué de *Lettres assemblées* ■ et S séparées par une tige portant un fleuron ; analogue à Br. 515 (32,5 x 44, Lalbach, 1537) : pour le fleuron, voir Br. 514, 518, 519, 522, 523, respectivement notés en 1536, 1545, 1545, 1551, 1551 ; ce papier paraît identique à certains feuillets de *Vindob. phil. gr. 18a* et de *Cantabrig. Trin. B. 9. 9*.

Copiste b : ne numérote pas les cahiers, mais en bas du dernier folio il écrit, horizontalement, le premier mot du cahier suivant. Cahiers <11>-<16> (ff. 72-139) et <23>-<36> (ff. 192-338), quinions, sauf <16> (ff. 132-139), qui est quaternion : *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile*, var. simpl. de Briquet 486 (32,5 x 44, Arnoldstein, 1559 ; var. simpl. : Trente, 1561 ; ms. de 1563) mais la vergeure est plus grosse et l'étoile est légèrement plus grande.

Cahiers <17>-<22> (ff. 140-191) et <37>-<38> (ff. 333-348), quinions, sauf <22> (ff. 190 et 191) qui ne compte qu'un seul feuillet et <38> (ff. 343-348) qui n'en compte que trois : *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile*, mais un peu plus grand et sur vergeure plus fine. Du même papier sont aussi les feuillets 1-<10> et 2-<9> (ff. 333 et 324) du cahier <36>. Fol. I-IV, 349, 350-VI : *Triple mont dans un cercle surmonté d'une étoile*, analogue à Briquet 11877, 11878 ou 11880, notés vers 1440-1450.

COPISTES, MISE EN PAGE ET TEXTE.

Copiste a : ff. 1-70^v, *Vita*, I, 1 - *Enn.*, II, 6, fin qui jure pour *rotra*. Ecrit

¹ I. MARTINI ET BASSI, *Catalogus cod. graec. Bibl. Ambrosianae*, 1906, t. I, p. 961.

tune droite, fin, ornementée de Nicolas Turrianus. En-têtes soignées : le scribe s'efforce à varier l'ornementation des bandes mais ne numérote pas les titres des traités. Surface écrite : 210 x 100 mm. ; généralement 27 lignes à la page, à partir du f. 53 d'avantage, le plus souvent 31. Plusieurs titres sont ajoutés par Ambr.¹, ainsi f. 1 *Προφώσιον περὶ Πλατωνίου* καὶ τῆς τέλειος τοῦ βιβλίου αὐτοῦ, f. 17 *Περὶ τῶν φιλοσόφων ἐνεδόξων περὶ τῆς λόγου καὶ τῆς ἀδελφότητος*. A la fin de la table (f. 16v) Turrianus écrit *ῥέλος τοῦ βιβλίου* et termine sur une boucle. A la fin de la *Vita* (f. 15) *συγκρίσις τῶν ἀποφωτισμένων*.

Copiste b : ff. 70^r-348^r, Emu., II, 7, tit. — Diss. II, fin, *ῥολογράφου* (sic) *ῥέλος*. Écriture penchée, simple et régulière, pas de bandes ornées aux en-têtes. Le scribe numérote les traités, ainsi : *Περὶ τῆς δι' ἑλίου ῥέλου λόγος* f. Surface écrite : 220 x 102 mm. ; presque toujours 28 lignes à la page.

ANOMALIES ET ANNOTATIONS MARGINALES.

Ambr.¹, fine écrite, encre rousse, à deux variétés, corrige la seconde partie (les corrections sont le plus souvent précédées de *yp*) et écrit de nombreuses scolies et *ov*, ainsi que quelques notes en italien : ainsi :

II, 9, 13, 18 *κόβου* (inséré après *τοῦ αὐτοῦ*) : *in alio manca* Ambr.¹ ms. 81.

II, 9, 18, 30 *ἀς οὐδὲ* (inséré après *ἀνθρώπων*) : *superfluo in alio manca* Ambr.¹ ms. 84^r.

Au folio 171^r, en marge de IV, 4, 39, 56 *ταῖς ἀναστάσεως* (suivi immédiatement de IV, 5) : *ἐως τοῦτο ἐν τοῖς βιβλίοις τοῦ δέξιον...* (etc.)... *τὸ ἐφ' ὃς δευτέρου Νῦν δὲ ἐνεβή* etc. *quasae in quadamione penultima.*

Au folio 220, sous le titre de V, 8 *Περὶ τοῦ νομοῦ κέλους* *λογ. η'*, au lieu du texte, on trouve la scolie suivante : *ov, ὅτι οὐδὲς ὁ λόγος ἐνδοξα γρηγορίου ἐν τοῖς ἀλλοῖς τοῖς μελαίσις τετραβόλις, ἐξ ἐλλείψεως ἀντιγράφων καὶ οὐκ ἔστιν αὐτῶν ἐμπροσθεν εἰς τὸ (nec plura).*

En marge de cette scolie qui remplace V, 8 Ambr.¹ écrit, d'abord en italien, puis en grec : *Nota (sic) che questa oration si trouva scritta in antico, da un altro antigrapho nella quaderna vecchia, al quaderno n° 39 n° 315, ommissioni dei otros ὁ λόγος δὲς γρηγορίους ἐστὶν αὐτῶν καὶ τὸν ἡ' τε τριβόλι τοῦ μελαίου ἀντιγράφων.*

Au folio 336^r, dans la marge inférieure de Diss. I, du même : *Nata che questa oration si trouva nella quarta emenda dopo della seconda oratione de deublationis emina al fine quasi donda disse ἐως οὐδὲ ἐν τοῖς ἐβροχίου τοῦ μὲν ἐν τοῖς ἀποφωτισμένοις ἀντιγράφοις quarto — dans la marge de gauche : *συγκρίσις ἀποφωτισμένων δευτέρου, ἐκείνη ἀπέρται, ἐως τοῦτο ἐν τοῖς ἐβροχίου τοῦ δέξιον περὶ φηγῆς καὶ ἡγοῦτο τὸ ῥέλος ἐν τῷ τριβόλι, οὐκ ἐστὶν αὐτῶν ἐφ' ὃς δευτέρου : ὅτι ἡ φηγῆ. Dans la marge inférieure et dans la marge du**

folio 337^r se trouve tout le début du morceau *ὅτι δὲ ἐνεβή* jusqu'à *ἡφίστου*. B. H (?) *καὶ βόλου τοῦτο τὸς τοῦ φηγῆς ἀντιγράφου* et, et même brièvement ainsi (= IV, 4, 31, 1).

Ambr.¹ corrige abondamment la première partie (a) et par endroits la seconde (b). L'encre est noire, l'écriture est grasse. Le correcteur souligne dans le texte le mot qu'il corrige en marge (voir Vat. Li.); il supplée aux titres laissés incomplets par Turrianus. De cette main perdue, mais plus rarement, on trouve une note latine, ainsi au folio 66, en II, 5, 1, 21 *ἄλλος τὸ δέξιον δευτέρου ῥέλου* (souligné par m¹) : *questo si trouva nel libro di Bessarione ma è alibi manca*. De même au début de Diss. II, Ambr.¹ écrit au folio 344^r : *Nota che questa oration non era nel libro di Bessarione del principio*.

Ambr.². Au début de la *Vita* un lecteur a fait quelques annotations latines dans le genre de celles que fit Bessarion sur MarcB. Ces notes sont écrites d'une encre grise pâle et ne ressemblent guère pour l'écriture aux corrections de Ambr.¹ et de Ambr.². Seraient-elles dues à la plume de Proell ?

La première partie d'Ambr., due à Nicolas Turrianus, ne nous retiendra pas. Elle paraît dériver directement de Scorb, qui est lui-même probablement une copie de M. Si, comme il semble, Ambr.² a servi à son tour de modèle à Michel Microcephalus, le copiste de VindB, un peut en déduire que Ambr.² ait écrit avant 1563, puisqu'à cette date déjà Michel achevait son travail. Il est d'ailleurs possible qu'avant de compléter Ambr.², on ait attendu un certain nombre d'années.

Quel est l'archétype qui servit au copiste b chargé de compléter Ambr.² ? Ce doit être A ou un dérivé de A. Plusieurs corrections de Ficini (A²) ont un effet passé en Ambr., comme en MarcB et en Li. qu'il convient de citer ici :

III, 8, 9, 9 *ἐνδεύει* *νοῦ* A *δεῖ* ins. A²

ἐνδεύει *δεῖ* *νοῦ* MarcB Ambr. Li.

9, 37 *αὐτῶν* *ἐλίου* ὁ A *ἀνδρῶν* ins. A² MarcB.

IV, 7, 1, 23 *ὁ ἀνδρῶν* *ἐλίου* *ἀνδρῶν* ὁ MarcB Ambr. Li.

ὁ ἀνδρῶν *ἐλίου* *ἀνδρῶν* A *ἐλίου* *ἀνδρῶν* *κ. τ. λ.* ins. A² MarcB.

6, 22 *ταῖς* A

ταῖς A² MarcB Ambr. Li.

Il est plus difficile de préciser de quel exemplaire, dérivé de A, Ambr.² dérive à son tour. Il semble que parmi les manuscrits existants, seuls A lui-même et MarcB entrent en ligne de compte, car seuls ils ont un nombre suffisant de scolies pour expliquer l'origine des scolies d'Ambr.

De plus, sur une vingtaine de variantes prises au hasard dans les quatre dernières ennéades, parmi celles qui étaient certainement de Ficin (A² ou A⁴) on a remarqué que chaque fois que la correction avait été acceptée par MarcB, elle figurait aussi dans Ambr. et, de même que chaque fois que MarcB la négligeait, elle était pareillement absente de Ambr. Ceci indiquerait que Ambr. ne dérive de A que par l'intermédiaire de MarcB. Plusieurs fautes de lecture de MarcB ont passé dans Ambr., là où le texte de A et de ses autres dérivés est correct, ainsi :

IV, 7, 2, 3	δωλέρτωv A (double accent sur v)	δωλέρτωv MarcB	δωλέρτωv Ambr. Li. Perna
2, 5	δωλέρτωv A ²	δωλέρτωv MarcB	δωλέρτωv Ambr. Li. Perna
5, 5	μετρωv A	μετρωv MarcB	μετρωv Ambr. Li. Perna
6, 23	δυσωφv A	δυσωφv MarcB	δυσωφv Ambr. Li. Perna
		δυσωφv Ambr. Li. Perna	δυσωφv Ambr. Li. Perna

Du fait que les autres copies de A, notamment I, F, MonB, Darm., n'ont pas ces fautes, il apparaît nettement que Ambr. ne dérive de A que par l'intermédiaire de MarcB. Déjà apparaît aussi la parenté de Li. et d'Ambr. avec l'*editio princeps* de 1580.

L'examen des scoles confirme cette conclusion, mais soulève d'autre part un problème délicat, auquel on a peine à donner une solution satisfaisante. Les scoles de Ambr. sont écrites tantôt par le copiste *in scribendo*, tantôt par Ambr.¹ La première scolie que MarcB ne transcrit pas de A est IV, 6, 3, 22 : on ne la trouve ni dans Ambr., ni dans Li. ; celle en marge de IV, 6, 3, 64 est également absente de ces trois manuscrits ; celle de IV, 7, 10, 27 est dans tous les trois ; celle de IV, 7, 14, 1, de IV, 8, 5, 16 et les suivantes sont de nouveau omises par tous les trois. La régularité avec laquelle Ambr. et Li. suivent MarcB tend à faire croire qu'ils en dérivent. Mais parfois Ambr. écrit le vrai texte d'une scolie de A, alors qu'il est altéré en MarcB.

IV, 8, 2, 27	τὸ δὲ A (sed o in co scr. A)	Ambr. Li. τὸ δὲ MarcB
11, 25	ἴππων δὲ A Ambr. Li.	ἴππων δὲ MarcB

Serait-il possible que Ambr. ait retrouvé ces leçons ou connaît-il la fantaisie ? Il se dispense de transcrire V, 8 et, après en avoir donné le titre, explique le pourquoi de cette omission ; il y reviendra dans la marge, d'abord en italien puis en grec.

Quel est le manuscrit auxiliaire du paresseux copiste ? Comme celui-ci travaillait probablement à Venise, c'est là qu'il faut le chercher. VindD faisait déjà partie de la bibliothèque de Sambucus, mais Perna nous a dit qu'il l'avait regn en prêt ; VindD *pourrait* donc être à Venise quand fut copié Ambr. A priori L ne peut être exclu non plus, puisqu'il fut probablement acquis par Pinelli.² Enfin Q et P, ayant appartenu à Bessarion, tout comme MarcB, se trouvaient à portée de main du copiste. Les variantes, on l'a vu, montrent que ni Q ni VindD et ses dérivés ne peuvent être archétypes de Ambr. ; elles laissent le choix entre L et P. Comment choisir ? Ambr. m.pr. et m¹ nous donne bien des renseignements sur ce manuscrit, mais sans compter qu'ils sont contradictoires (ainsi 39 ne correspond pas à 147), on ne sait qu'en faire, et leur sens n'est pas lumineux : *ὅς ὑπερμετρώς* signifie-t-il que dans l'archétype ■ question V, 8 était écrit *deux* fois ? Dans ce cas, il est sûr que cet archétype est perdu ; mais peut-être n'avons-nous là qu'une mauvaise traduction de *ἄσχυρτος* *ancora* qui signifierait que le copiste d'Ambr. connaît un autre manuscrit (Q, VindD, P ou L), qu'il lui appartient et qu'il juge inutile de recopier ce morceau. *ἄσχυρτος* aussi est troublant. Cela ne correspond à rien de connu. Enfin, des deux seuls manuscrits encore existants qui pourraient avoir servi de modèle pour la transcription des Dissertations, le premier, P, n'a que 33 cahiers et 318 folios ; le second, L, a bien V, 8 ■ milieu du cahier 147, mais c'est au folio 268.

Lorsqu'on rapproche ces difficultés de celles que soulèvent les scoles, en particulier de la scolie supplémentaire, on est amené à supposer l'existence d'un archétype auxiliaire perdu qu'on n'ose d'ailleurs pas ■ représenter : il aurait contenu, outre les *Ennéades* au complet, avec scoles originales et notes d'un lecteur, les *Dissertations* et, ■ avant des *Ennéades* (?), le traité V, 8. Tout cela est bien étrange.

La question des corrections de Ambr.¹ n'est pas beaucoup plus claire que celle de ses scoles. Elle n'est pas sans importance : par un intermédiaire que nous étudierons bientôt, presque toutes les leçons marginales de Ambr. b ont passé dans les marges ou dans le texte de l'*editio princeps*. D'où viennent-elles ? Peut-être du manuscrit inconnu que nous avons supposé être à la source de certaines scoles et la cause de certaines omissions ;

peut-être de plusieurs manuscrits. Il est possible qu'un exemplaire de la famille x ou y servit à corriger Ambr. b ; quelques variantes, choisies au traité IV, 7, le suggèrent.

IV, 7, 3, 17 $\tau\theta$ w MarcB Ambr. Li. Perna

$\tau\theta$ xy Vat. Ambr.^{1ms}. Li.^{ms}. Perna.^{ms}.

6, 4 $\tau\theta$ abrd θ wxy MarcB Ambr. Li. Perna

$\tau\theta$ abrd θ O Vat. Ambr.^{1ms}. Li.^{ms}. Perna.^{ms}.

8, 11 $\tau\theta$ pepuot θ wxy MarcB Ambr. Li. Perna

$\tau\theta$ pepuot θ Vat. Ambr.^{1ms}. Li.^{ms}. Perna.^{ms}.

On voit d'après ces dernières leçons que les manuscrits-sources de x et de y ne suffisent pas à expliquer les variantes marginales du groupe formé par Ambr. Li. et l'*editio princeps*. Tout nous indique que Vat. n'était pas inconnu au premier correcteur de Ambr. Si l'on parcourt l'apparat critique de Creuzer, on remarquera qu'assez souvent une leçon marginale de Vat. correspond à une leçon du texte de Perna, surtout dans les trois ou quatre dernières eanéades¹. Comme presque toutes les leçons marginales de Perna correspondent à celles d'Ambr. b, on conclut tout naturellement que Vat. a servi à corriger Ambr. b².

Comme il est probable que Ambr.¹ est le copiste même d'Ambr. b, et d'autre part comme Ambr.² corrige aussi bien a que b, les eanéades I et II, qui ouvrent le manuscrit et les Dissertations qui le terminent, il est vraisemblable que Ambr.³ est postérieur à Ambr.¹. Le second correcteur travaillait à Venise puisqu'il se réfère explicitement à un manuscrit de Bessarion. Lequel ? Vraisemblablement MarcB qui venait de servir à copier Ambr. b ; plusieurs des corrections de Ambr.³ s'expliquent aisément par cette hypothèse. Quel que soit ce manuscrit de Bessarion, il n'était pas seul puisque le correcteur nous dit : *in alii manca*. Où manque *elios* $\tau\theta$ *vōwv dūwqet xalōds* ? Dans Q et VindD et là seulement ; VindD, prêté par Sambucus à Perna, a servi à corriger Vat. ; il est très probable qu'il est ici visé³. Mais pourquoi le pluriel *alii* ? Sans doute Ambr.³ avait-il aussi sous la main Q, manuscrit vénitien et c'est Q seulement, qui, par ses parties nettement distinctes et séparées par des feuillets blancs,

1. Le *plurimus* de Creuzer est ici beaucoup plus vrai que pour les premiers traités ; voir p. 209.

2. Il est certain qu'Ambr. n'est pas copié sur l'*editio princeps*.

3. Il est difficile de croire que Q soit ici visé : tout comme MarcB, Q est un *liber intercalaris*.

justifie cette autre remarque d'Ambr.³ à propos de Diss. II : *Notae* que primitivement ■ discours ne faisait pas partie de l'exemplaire de Bessarion¹.

Expliquons le mieux possible deux autres notes de Ambr.³ : II, 9, 13, 18 $\tau\theta$ *paurois* ; Ambr. 81 insère *κόμου* ; Ambr.^{1ms} écrit *in alio manca κόμου*. Cet autre, c'est VindD. D'où vient le *κόμου* ? d'une glose de M qui a été notée en MarcB par MarcB³ (voir p. 71) et que Ambr. aura copiée. En II, 9, 18, 30, après *αγροκόας*, Ambr.³ 84^r insère *ds oibē*, correction à $\tau\theta$ *ds oibē* écrite sans doute en marge de MarcB et mal insérée par le copiste ; Ambr.³ vise sans doute VindD quand il écrit : *superfluo in alio manca*.

Ainsi, tandis que Ambr.¹ pour corriger un texte dérivé de A tire ses corrections d'un manuscrit de la famille y, très probablement Vat., Ambr.² pour corriger tout le manuscrit, mais surtout le début et la fin, ■ recours à VindD ou à Q, manuscrits indépendants, et à MarcB, l'archétype de Ambr. b. Mais toujours nous restons, semble-t-il, dans un cercle restreint de manuscrits qu'on corrige les uns sur les autres et dans le plus étroit rapport avec l'édition de Bale. Ambr. b en est tellement près, par ses leçons marginales, par sa ponctuation même, qu'au premier abord on le croirait copié sur elle². Mais cette hypothèse n'explique pas la présence des scolies, et donne lieu à d'autres difficultés innombrables : d'où viendraient par exemple ce *κόμου*, ce *ds oibē* que ne connaît pas l'*editio princeps* ?

D'autre part, pour certains passages au moins, on ■ peut supposer que Ambr. ait pu servir au typographe qui composa l'édition de Bale. Il y a plus et autre chose dans Perna que dans Ambr. et d'ailleurs certaines corrections marginales d'Ambr. ont disparu de Bas. sans que les correcteurs d'Ambr. en aient rien laissé deviner. Comment expliquer ces légères altérations ? On bien en supposant que Perna ■ fortement remanié son texte sur épreuves — hypothèse plausible mais gratuite — ou bien en postulant l'existence d'un chaînon intermédiaire entre Ambr. et l'édition de Bale. Ce n'est pas là un postulat : le chaînon intermédiaire existe, c'est le manuscrit de Plotin appartenant à Lincoln College, à Oxford.

1. MarcB est le seul autre ms. de Bessarion qui contienne les Dissertations, mais rien en lui n'explique cette remarque.

2. C'est notre première idée, lorsque nous ne connaissions encore ni Vat., ni Li.

Olim Can. Wheeler gr. inf. 19. Chartac. 300 x 210 mm.
Fol. I-IV + 397 + V-VII. Saec. XVI. PORPHYRII Vita
Plotini (ff. I-21^v). *Tabula generalis* (ff. 22-23). *Tabula*
Emm. I (f. 23^v). *Plotini Enneades* (ff. 24-389^v). *Diss. VIII.*
II (ff. 390-394) ¹.

RELURE. — Cartonnée, XVIII^e s., dos cuir. Les folios I et VII sont collés
à la reliure. Seuls sont numérotés à l'encre (par Coxé ?) les folios 22, 24,
331, 390 et 394 ; les autres sont numérotés au crayon.

CABRIERS ET FILIGRANES.

Copiste a : 13 cahiers (ff. IV-103), tous quaternions numérotés par
le scribe de a' à y' au milieu ou en bas du premier folio : *Ancre dans un*
cercle surmonté d'une étoile (analogue à Br. 485, 32,5 x 44, Padoue,
1547 ; var. simil. : Parme, 1553 ; voy. Likhtscheff, mss. de 1538-61)
contremarqué d'un monogramme formé de deux V enlacés dont l'un est
renversé. Non signalé par Briquet, probablement identique à *Vindob. ph.*
8^r. 182, n° III. On trouvera le dessin de cette contremarque dans la partie
identique de Br. 9876 et 9877 (Br. 9876, 32,5 x 43, Bologne, 1536, prov.
incertaine ; 9877, 32 x 44, Ulm, 1542, var. ident. : 1543-45 ; Spire, 1544 ;
Worms, 1545, prov. allemande) ; les numéros 9878 et 9879 contiennent le
même dessin mais plus petit et se rencontrent de 1570 à 1585 à Bruxelles
et dans le Nord-Est de la France.

Copiste b : 37 cahiers non numérotés (ff. 104-397), quaternions, sauf
le premier <δ> qui ne compte que deux feuillets (ff. 104-107) et le dernier
qui en compte cinq (ff. 388-397).

Cahier <δ> : *Ancre*, du même type que le précédent, mais plus petit
et contremarqué des lettres assemblées AR, sans croix. La contremarque
est analogue à Br. 9250-51 notés de 1508 à 1518.

Cahiers <ι>-<ν> (ff. 108-397) : *Échelle posée en pal dans un écu et*
surmontée d'une étoile, de tous points identique à Briquet 9227 (30 x 44,
Salzbourg, 1525 ; var. simil. : Pise, 1533 ; voyez Likhtscheff (n° 3526),
Rlm, 1559).

Folios de garde I-IV et V-VI : *Femme représentant la justice, tenant*
l'épée et la balance et debout sur une voûte. Voir une figure semblable dans
Briquet au n° 7540 (30 x 44, Somma (Napoléon), 1532 ; Uhlirz, *Urhun-*
den und Regesten aus dem Archiv der Stadt Wien, dans *Jahrbuch der Kunst-*

1. Cat. mss. Angl. Hib., 1697, t. II, pars I^a, p. 357 ; COXE, *Cat. mss. Ox. Colleg.*,
t. I, 1852, Lincoln College, p. 17, n° 32 ; J. COCART, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35,
p. 43.

und naturhistor. Sammlungen des Kaiserhauses, t. XVII, signale une marque
similaire, à Vienne, vers 1556). Il se pourrait que le filigrane de nos folios
de garde soit identique à cette marque similaire.

POSSESSEURS.

Fol. IV, en haut : MSS. II. 32.

Fol. II, en haut, un grand chiffre : 2 ; plus bas : *Plotini opera* (ce mot est
biffé, et au-dessus la même main écrit : *Enneades*) *quibus insidem Vita*
praemissa est a Porphyrio conscripta.

COPISTES, MISE EN PAGE ET TEXTE.

Copiste a : ff. I-103^r, *Vita*, I, 1 - *Emm.* II, 7, 2, 9^h *kai érou*. Surface
écrite : 190 x 100 mm. ; 24 lignes à la page. Écriture droite et ornée
qui a quelque ressemblance avec celle de Nicolas Turanus. Dans le coin
inférieur droit du dernier folio verso de chaque cahier, le scribe écrit,
horizontalement, le début du cahier suivant. — Fol. I, après une bande
ornée terminée par une tête et une queue de serpent : *Πορφύριος ἔγραψεν*
Πλωτίνου βίου καὶ τῶν τῶν τῶν βιβλίων αὐτοῦ. — Fol. 24, après une
gaufriande (100 x 15 mm.) délicatement dessinée à l'encre noire et une
capitale ornée à l'encre rouge : *Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος αἱ λόγος*
αὐτῶν | Πρωτὶ τοῦ τοῦ ἱεροῦ καὶ τῶν ὁ ἀρχαίων. Les autres titres sont ana-
logues. En marge pas de numérotation continue des traites.

Copiste b : ff. 104-394, II, 7, 2, 9^h *ἀφ' ἡμῶν* — *Diss.* II, *ἀν τοῖς*
ἡμέτεροις. Complétant le traité laissé inachevé par a, en le récrivant, b continue
II, 7 jusqu'à la fin, puis écrit II, 8 qu'il termine à la ligne 6 du folio 106^r.
Le reste de 106^r ainsi que les deux côtés de 107 sont vides. Le scribe sui-
vit conforme aux règles adoptées par a : surface écrite : 195 x 110 mm.,
25 lignes à la page.

A partir de II, 9 (f. 108) dont l'en-tête est très soigné, b adopte une
autre manière (et copie un autre archétype). Surface écrite : 220 x 120 mm. ;
30 lignes à la page. Le scribe ne numérote pas les cahiers mais les *amotes*,
horizontalement, au dernier folio du cahier précédent, exactement com-
me a, sauf à la fin des quat. <δ> (ff. 276-283) et <ι> (ff. 316-323) qui
terminent respectivement les traites V, 9 et VI, 3. Cette écriture est
nerveuse et laide, les enluminures plus laides encore et l'encre d'un noir
sale. La formule du titre est : *Πλωτίνου ἐννεάδος ἀρχαίων λόγος ἡμῶν*
τοῦ Πρωτοῦ : les titres des traites ne portent pas de numéro d'ordre
en marge. Chaque titre est précédé d'un ornement que le copiste s'évertue
à varier.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Le copiste a reproduit dans la *Vita* les gloses écrites par Bessarion
dans *Marcb*, mais non pas celles de *Marcb* : ainsi nous n'avons rien en
marge de *Vita*, 2, 1. Dans les *Enneades* le copiste reproduit quelques
scolies de son archétype *Marcb*, mais parfois en les adaptant, ainsi pour

la première I, 2, 1, 25 *ἀνὰ ὅσον* L¹. 30¹: *οἱ*. τὸ αὐτὸ *σημαίνει* *νόημα* (puis, l'un en-dessous de l'autre et reliés en éventail par des traits à 45°, on lit) *ἀνὰ ὅσον* (sic) | *καθ' ὅσον* | *ἀνὰ ὅσον* | *ἀνὰ ὅσον* (sic) | *ἀνὰ ὅσον* | *ἀνὰ ὅσον* | *ἀνὰ ὅσον*. — Exemple d'une autre scolie: II, 3, 9, 27 *οἱ*. *ὅτι* *κατὰ τὸ ἰσχυρὸν* *τὸ* *ἰσχυρὸν* *κατὰ τὸ* *ἰσχυρὸν*, *κατὰ τὸ* *ἰσχυρὸν*, *οὐκ* *ὅτι* *τὸ* *ἰσχυρὸν* *κατὰ τὸ* *ἰσχυρὸν* (sic). La dernière scolie de a, au f. 91, II, 4, 10, 11 *οἱ*. *κατὰ τὸ* *ἰσχυρὸν* *κατὰ τὸ* *ἰσχυρὸν* *κατὰ τὸ* *ἰσχυρὸν* *κατὰ τὸ* *ἰσχυρὸν*. Pas de numérotation intermittente dans les marges.

Le copiste b transcrit à l'encre rouge un certain nombre de scolies originales depuis III, 1, 6, 22 (f. 133^v) à VI, 1, 24, 1 (f. 295^v) qui est la dernière; il en saute quelques-unes, ainsi IV, 3, 29, 16; IV, 4, 25, 13; IV, 7, 14, 1; IV, 8, 5, 16 et les autres du même traité; V, 1, 3, 23 et les suivantes. Quelques scolies originellement non précédées d'un *οἱ* en ont un dans L¹, ainsi IV, 3, 18, 18; 19, 14. Quant aux *οἱ* isolés, la plupart sont écrits à l'encre rouge, quelques-uns, dont les derniers, à l'encre noire; le dernier est VI, 9, 11, 37. En marge des traités II, 2, 3, 4, 5 et 9; IV, 6 et 7 on trouve la numérotation intermittente. Dans Dias, II, L¹, a un *οἱ* à III, 8, 11, 35; V, 5, 9, 11-12; 9, 30.

En marge de b, le copiste, L¹, transcrit de nombreuses leçons qu'on retrouve dans Ambr. précédées d'une croix, dans Perna précédées d'un astérisque; L¹ les fait précéder le plus souvent d'un *γρ.* et d'une croix. Une autre main, L¹, qui se sert d'une encre plus pâle et d'une plume plus fine, mais qui par ailleurs ressemble assez à celle du copiste, récrit les mots grippés, biffe ou souligne certaines variantes marginales, comble les lacunes qu'il introduit par *Λ*², ou encore, en ajoutant les mots manquants en fin de ligne et au début de la ligne suivante (ff. 121, 127), corrige dans le texte même certaines erreurs du copiste en soulignant la faute et en écrivant au-dessus la leçon correcte. Voici quelques spécimens de ces divers genres de corrections:

- II, 9, 12, 33 *κατὰ φῶς* *¶* Perna. L¹ *mag.* 113^v (précédé de *Λ*) om. L¹.
 12, 40 *κατὰ φῶς* L¹. 116 (sous *α* un trait, sur *α* L¹ écrit *μα*)
 12, 6 *κατὰ φῶς* Perna. *κατὰ φῶς* L¹ *mag.* Perna *mag.*
 13, 8 *κατὰ φῶς* L¹. 116 (précédé de *Λ*) om. L¹.
 13, 14 *κατὰ φῶς* Perna
 13, 14 *κατὰ φῶς* L¹. 116 (L¹ gratte les deux accents et met l'alpha sur *κατὰ*)
κατὰ φῶς Perna

L¹ est un manuscrit sans valeur mais non pas sans intérêt. Il forme le dernier chaînon de la tradition manuscrite, le chaînon qui la relie à la tradition imprimée. Ses papiers, ses écritures le datent du milieu du XVII^e siècle et

¹ Exactement comme MarcB dont l'écriture ressemble fort à celle de L¹; voir p. 71.

un contemporain d'Ambr. et de VindC, avec lesquels se font un filigrane. Il se compose de deux parties bien distinctes dont il faudra rechercher, pour chacune séparément, l'origine et la copie. La partie b n'est pas nécessairement plus récente que a. Si le copiste b avait seulement continué a, comme c'est le cas pour l'*Ambrasianus* précédemment décrit, il n'aurait pu être pas fait d'abord un cahier de deux feuillets, pour composer ensuite des quaternions réguliers, il n'aurait pas changé tout de suite de papier, enfin il n'aurait surtout pas laissé en blanc trois grandes pages. Lorsque b fit le «*raccord*» que représente le cahier <δ>, il avait devant lui, d'une part les treize cahiers écrits par a (peut-être d'avantage), d'autre part les 36 derniers cahiers (ff. 108-397) qu'il avait lui-même écrits. La besogne a pu être répartie d'emblée entre deux copistes, dont l'un, comme nous le verrons, était chargé de copier MarcB, l'autre Ambr. qui venait d'être copié sur MarcB. Et le second et principal copiste se chargea de mettre ensemble les deux moitiés inégales.

La première moitié est copiée sur MarcB. MarcB, on s'en souvient, avait été annoté par Bessarion et corrigé par MarcB¹ sur deux autres manuscrits de Bessarion, M et Q. Or, ces corrections si caractéristiques par leur diversité d'origine, nous les retrouvons dans L¹a et, qui plus est, dans l'*editio princeps*.

- L, 2, 6, 17 *οὐδὲ γὰρ αὐτὸ δεικνύσκει καὶ* MarcB 21
ἡ ἐνταῦθα MarcB¹ *mag.*
 1, 3, 1, 35 *οὐδὲ γὰρ αὐτὸ δεικνύσκει ἡ ἐνταῦθα καὶ* L¹. 34 Perna
κατὰ φῶς MarcB 22
οὐδὲ γὰρ αὐτὸ δεικνύσκει L¹. 35^v (s. sal)
οὐδὲ γὰρ αὐτὸ δεικνύσκει Perna
καὶ ὅτι ἐν τῇ γένεσι MarcB (additio *καὶ*)
καὶ ὅτι ἐν τῇ γένεσι MarcB¹ L¹. 35^v Perna
καὶ ὅτι ἐν τῇ γένεσι MarcB 41^v add. *οὐ* MarcB¹ *mag.*
 1, 1, 4, 14 *τοῖς ἀποστόλοις συνήλθον βασιλεὺς κενύσκει* MarcB 44
κινουμένην | *τοῖς ἀποστόλοις ἐν ἐλλείψει* (s. scil. MQ) *ἐπὶ* Perna
τοῖς ἀποστόλοις συνήλθον βασιλεὺς κενύσκει L¹. 71
 Perna

De plus, en marge de L¹, on trouve presque toutes les gloses de Bessarion. A moins de supposer que le copiste a de L¹ tient

devant lui trois manuscrits, *M* et *Q* qu'il corrige l'un par l'autre et dont il choisit alternativement les leçons, le troisième *Marcb*, dont il *un* transcrit que les gloses, il faut conclure que *Li a* est copié sur *Marcb* d'où proviennent à la fois le texte, les leçons de *M*, celles de *Q* et les gloses de Bessarion. Hypothèse si simple qu'elle s'impose.

Parfois, lorsque la faute est manifeste, Li. corrige МарѢ
1, 3. 3. 4. *Мѡрѣѡв* МарѢ *Мѡрѣѡв* Рѡма Li. 36

La deuxième variante citée plus haut est assez curieuse. En I, 3, 1, 35 Li. a *Λεττόν* et 1^{re} est salli. Or, Q a également *Λεττόν*. Le copiste de Li. travaillant probablement à Venise, jetterait-il de temps à autre un regard sur Q ? C'est possible, mais MarcB est le modèle principal.

L'étroite relation de Li^a avec l'*actio princeps* est frappante. Li^a ne peut en être une copie ; on expliquerait mal pourquoi il négligerait d'en transcrire les leçons marginales, alors qu'il se donnerait la peine de recopier les gloses de MarCB ; de plus Li^a ne déplace pas, comme le fait Perna, cette vingtaine de lignes du traité II, 3. Si Li^a n'est pas une copie de l'édition, il en est un des modèles ; quelques variantes le prouvent.

Vila, 2, 10	κρηνομήκων	κρηνομήκων Li.3 Perna
3, 7	οφίτιας	οφίτιας Li. Perna
26, 27	ἀλκ' - βελίαν	om. Li.21 ^r Perna
I, I, I, 4	ὄλο etiam VinD	ὄλο Daru. Li.24 Perna
1, 7	ὄν	γόν Li.24 Vat. m. Perna
8, 17	αὐρή Perna m.	αὐρή Li.27 Perna

Presque toutes ces leçons sont propres aux deux seuls témoins, I.1. et l'*editio princeps*. Elles ne sont que des spécimens représentatifs de leur filiation.

Li, nous fournit la solution d'un problème rencontré plus haut : l'origine des corrections marginales de Vat. On se rappelle qu'elles cessent à III, 7, c'est-à-dire là où \tilde{Q} et VinDD s'interrompent ; nous en avons conclu que VinDD avait vraisemblablement servi à corriger Vat. Müller¹ citait deux ou trois « conjectures » de Vat.² qui, déclarait-il, ne se trouvaient nulle part ailleurs que dans les marges de Vat. Or la première, I, I, 2, 14 *ἐκείνη* pour

1. MÖLLER, Hermann, 1879, p. 99.

même, vient de VindD, passe dans la marge de Vat. et de là dans celle de Perna : la seconde, I, I, I, 7 *youv* pour *oŷv*, qui ne se trouve pas dans VindD, vient de Li. et passe d'une part dans la marge de Vat., d'autre part dans le texte de Perna. Ceci nous prouve que Vat. a été corrigé non seulement sur VindD, mais sur Li., son coarchétype.

Nous apprenons ainsi que Li. aussi bien que Vat. a servi directement de modèle aux imprimeurs de l'*editio princeps*. Il est extrêmement difficile de préciser la manière dont ces deux manuscrits, dont l'un abondait en corrections et dont l'autre n'en avait aucune, ont été employés par Perna pour les premières pages de son édition. S'est-il borné à faire « composer » l'un de ces manuscrits et corrigé-t-il ensuite les épreuves sur l'autre, ou bien les a-t-il tous deux livrés au typographe ? A priori, ceci est peu probable. Mais quel est alors le manuscrit d'imprimé : les modifications apportées en Vat. au traité II, 3, les corrections si minutieuses des marges ne le désignent-elles pas comme modèle ? Mais par ailleurs, les trois ou quatre fautes de Li. signalées plus haut et reproduites dans Perna alors qu'elles ne se trouvent pas même dans les marges de Vat. (ainsi *ἐρρεπω-μειν*, *σιμυφου*, *δλνο*), des lacunes caractéristiques (*Vita*, 26, 37) font plutôt de Li. le manuscrit d'imprimerie. Les bonnes feuilles auraient été revues sur Vat., et c'est seulement lorsque le latin aurait été imprimé en regard du grec qu'on se serait aperçu qu'il fallait déplacer une vingtaine de lignes de II, 3 ; comme aucun des manuscrits de Perna ne présente la division en chapitres fictifs, il faut en conclure de même que cette divi-

Il est sûr — et la chose est intéressante — que les épreuves furent revues non seulement sur Vat., qui était sans doute déjà corrigé d'après VindD, mais sur VindD lui-même; en voici la preuve: en marge de I, 1, 3, 4 *dywyl'sera*, Perna dans son édition écrit *dywyl'sera*, leçon qui est totalement absente de Li., de Vat., d'Ambros. et que présente seul le texte de VindD. Un peu plus loin nous avons quelque chose de semblable; I, 1, 4, 25 Perna, Vat. et VindD^{ms} écrivent *dydyw*; Li., qui comprend mal une correction de MarcB¹ faite d'après Q, écrit *dywyl'sera dydyw* et Perna^{ms} reporte en marge la leçon principale de VindD, *dydyw*.

Li.2.

doute dans l'ordre où ils sont énumérés ici, à préparer l'*editio princeps* de 1580.

Au risque de remettre en question une partie de ces conclusions, il faut énoncer, pour la réfuter, une hypothèse qui en soi n'est pas absurde. L'origine de Vat.² au lieu d'être Li. et VindD ne pourrait-elle pas être l'*editio princeps* elle-même ? Au lieu de deux sources nous n'en avons plus qu'une seule. C'est beaucoup plus simple. Müller y répondait d'avance, lorsqu'il faisait remarquer que certaines leçons de Vat. ne se trouvent pas dans Perna. Pour Vat.², le cas est rarissime, nous n'en connaissons qu'un seul, celui de *yoûv* : il est donc probable que Vat. est corrigé sur Li. On ne simplifie donc rien en recourant à Perna plutôt qu'à VindD pour expliquer les autres variantes. On n'explique pas davantage pourquoi Vat.² s'arrête à III, 7, s'il ignore VindD. Enfin et surtout, les trois manuscrits Vat., Ambr. et Li. présentent en commun un caractère bien singulier : dans tous trois le correcteur, non content de corriger en marge les leçons défectueuses, souligne dans le texte le mot corrigé. Dans aucun autre manuscrit de Plotin on ne remarque cette particularité ; ce fut d'ailleurs un des indices qui permirent de découvrir les archétypes de l'édition de Bale.

Jusqu'ici nous nous sommes confinés dans l'examen des premiers traités, dans l'étude de la partie corrigée de Vat., de Li.a. Il faut aller plus avant.

La deuxième partie de Li. est comme une réplique de Ambr. b et de Perna : ces trois témoins du texte ont ensemble les mêmes leçons marginales. Pas plus que Perna ne peut être l'archétype de Ambr. b, il ne peut être celui de Li. b. D'où celui-ci aurait-il tiré ses scolies, ses *orj*, ses variantes marginales biffées, sa Dissertation II, enfin quelques leçons qui ne se trouvent pas dans Perna, comme *às oûô* et *κόποιον* ? Mais Li. est-il nécessairement une copie d'Ambr. ? Ambr. omettait la fin de IV, 4, passait tout le traité V, 8 et Li. transcrit IV, 4 et V, 8 au complet. Serait-il donc une copie de MarcB ? Mais comment Ambr. b et Li. b ont-ils alors tous deux les mêmes annotations marginales ? Faudrait-il admettre que Ambr. b n'est pas copié sur MarcB et corrigé sur d'autres manuscrits dont le *Valicanus* et un *codex* inconnu, mais simplement sur Li. b ? Ceci est tout à fait impossible : Li. b commence plus tard que Ambr. b ; Li. b n'a pas la Dissertation I, Ambr.

Li.a : le copiste de Li. b écrit texte et notations marginales en même temps, ce qui prouve qu'il disposait d'un exemplaire déjà collationné, tandis que le copiste de Ambr. b copie son texte et certaines scolies sur MarcB, puis complète et corrige son manuscrit à l'aide d'autres exemplaires. Le cas de Li. b est difficile : comme il intéresse les conclusions jusqu'ici tenues pour certaines, il convient de ne pas esquivier ces difficultés.

Li. b fut copié directement sur Ambr. b, mais le fut après que le copiste de ce dernier l'eut complété et que Ambr.² l'eut chargé de notes grecques et italiennes. Cette hypothèse explique tout, en particulier deux séries inverses de faits, les omissions et les restitutions.

En marge de IV, 4, 29, Li. rencontre la note d'Ambr.², attestant que la fin du traité manquait, mais qu'on la trouverait à l'avant-dernier cahier. S'y reportant, Li. trouve en effet le texte de Diss. I et, en marge, le début du morceau original de IV, 4, 30 (copié sans doute sur le MarcB) et constate qu'il en diffère sensiblement. Judicieusement il prend un autre manuscrit¹, selon toute vraisemblance ce MarcB qui avait servi à Li.a ; il recopie à sa place exacte, après IV, 4, 29, le morceau qui va de IV, 4, 30 à la fin du traité. Lorsqu'il retrouvera Diss. I, Li. b, par un raisonnement analogue à celui d'Ambr., passera tout de suite à Diss. II qui n'avait pas été identifiée par le correcteur de son archétype. Omission et restitution s'expliquent fort bien. En V, 8 aussi les remarques d'Ambr. et d'Ambr.² mettent le copiste en éveil : une fois encore il doit recourir à un archétype de secours pour combler la lacune volontaire d'Ambr. ; ce manuscrit était sans doute le même *liber bessarionis* qui lui avait déjà servi dans l'ennéade précédente.

La preuve décisive que Ambr. est l'archétype de Li. b doit se chercher dans un fait aussi minuscule qu'il est instructif. Ambr.² avait écrit en marge d'un *κόποιον* superflu *in alio manca*. Ambr.² et de même à propos de *às oûô* *superfluo in alio manca*. Ambr.² n'est certainement pas le copiste de Ambr. : l'ence, l'écriture, la manière, tout l'en distingue. Au folio 116, Li. reproduit exactement le *κόποιον* dans le texte et en marge le *in alio manca*.

1. Les variantes montrent que Diss. I d'Ambr. ne peut être tel l'archétype de Li. b. Nous croyons nous souvenir que nous avons pris certaines de ces variantes non seulement au début de Diss. I, début recopié en marge d'Ambr., mais plus loin dans le morceau omis par Ambr. b.

κόρυμν, mais tout ceci est écrit par le copiste lui-même et, de plus, les deux *κόρυμν*, celui du texte et celui de la marge, sont encadrés de deux côtés. Au folio 120, Li. ■ cru pouvoir se contenter d'encadrer de trois traits le *ἀς οὐδὲ* qu'il tient cependant à recopier. Comme ces traits sont écrits en même temps que le mot qu'ils encadrent, il n'est pas douteux que Li.b n'ait eu pour archétype Ambr.b.

Après avoir été copié sur Ambr., probablement déjà en vue de l'édition de 1580, Li.b fut soigneusement revu par Li. : et livré ensuite au compositeur qui se tint fidèlement à son modèle. Li. : bifte ou souligne des leçons marginales. Quand elles sont biffées, elles n'apparaissent pas dans l'édition, ainsi VI, 9, 6, 46 *ὁ τὸν* Li. 386^v, Perna : *γρ. † οὐ* Li.^{ms.} et biffé ; VI, 9, 9, 27 *ἐκείν* Li. 388, Perna : *γρ. † ἐκείν* Li.^{ms.} et biffé. Quand elles sont soulignées, c'est signe que Perna doit y revenir, tantôt il les gardera, ainsi VI, 9, 8, 30 *ἀλλος* Perna^{ms.} Li. 387^v (variante à *ἀλλήλος*), tantôt il les rejettera, ainsi VI, 9, 6, 52 *ὁ γὰρ κερδ* *τὸν νοοῦν* Li.^{ms.} 387 ; VI, 8, 20, 27 *γρ. † ἂν γὰρ* Li.^{ms.} 382 (variante à *ἐν γὰρ*). De-ci de-là des mots ajoutés dans les marges, en fin de ligne, d'autres mots sont récrits, mieux accentués, tel ce *κεῖ* roi dont on gratte les deux « graves » pour les remplacer par un « aigu » et en faire *καί* roi. De telles minuties ne sont pas le fait d'un copiste, d'un réviseur ordinaire ou d'un lecteur, à moins qu'il ne soit d'un tempérament scrupuleux ; tout cela révèle l'éditeur. Il va sans dire que les mots encadrés par le copiste de Li., *κόρυμν*, *ἀς οὐδὲ* et, au folio 124^v, un *ἡ χάρις* inséré après III, 1, 9, 8 *χέλων* *οὐρα*, puis marqué de deux traits à angle droit et repris en marge avec la mention *περὶ τοῦ δὲ πῶς* (*primus*)¹, ont disparu dans l'*editio princeps*.

Vient-on une dernière preuve que c'est sur Li.b et non sur Ambr.b qu'est copié Perna ? On la trouve dans une faute de lecture : en II, 7, 3, 1, Ambr. 72 écrit très clairement *ἐμψόθυμον* ; Li. 104^v forme mal l'e initial et Perna est seul à écrire *ἀμψόθυμον*. Cette faute caractéristique est prise une page à peine après que commence Li.b. Aux derniers folios on noterait le même léger écart entre Ambr. et Li. Bas. On lit : VI, 9, 11, 2

1. Nous croyons nous souvenir que dans Ambr. aussi nous avons rencontré en marge un *περὶ τοῦ*. Il y a toute chance que c'est celui-ci.

ἐς μὴ μεμνημένα en Ambr. 336, Li. 389 et Perna. Li. qui prépare un texte destiné au typographe, a recopé en entier *μεμνημένα* que Ambr. se contente d'indiquer par la flexion, *γρ. -ουρ*. Et dans la marge de l'édition, comme de Li., on trouve effectivement *ἐς μὴ μεμνημένας*.

Ainsi, de II, 7, 2, 9 à la fin des *Εντάδες*, Li. a servi de modèle au typographe. Mais de II, 7, 1, 1 à II, 7, 2, 9 il est fort possible, voire probable, que Ambr. ait été utilisé : ici en effet le texte de Li. est encore transcrit par a et n'a pas de variantes marginales. Or, Perna a là des variantes marginales et elles sont identiques à celles de Ambr.

Vat. et VindD ont-ils servi à corriger les épreuves pour la dernière partie autant que pour la première ? C'est probable, mais nous n'avons pu découvrir, au cours de nos sondages, des leçons de Vat. et de VindD qui se trouveraient dans le texte ou les marges de l'*editio princeps* sans figurer cependant dans les marges de Li. ou de Ambr.

Miscellaneus. Saec. XVI¹.

Le folio 183-183^v, une longue bande de papier mesurant 290 x 105 mm., contient quelques extraits de Plotin souvent précédés d'un titre en latin, et le plus souvent du numéro du chapitre « ficinien ». Voici, à titre de spécimens, quelques titres et incipits. Nous ajoutons, entre parenthèses, les références utiles :

- Fol. 183 : *Plot. de intelligentiis pulcherritudine* (V, 8)
c. 4 in ideis dicitor inextinguibile (V, 8, 4, 31 $\Delta\lambda'$ $\epsilon\sigma\tau\iota$ $\tau\acute{o}$ $\delta\epsilon\alpha\theta\eta\tau\alpha\iota\sigma\tau\omicron\nu$ que Ficin traduit : *Quodam ibi dicitor inextinguibile, propterea tale dicitor...*)
c. 5 $\sigma\acute{o}$ $\tau\omicron\lambda\epsilon\upsilon\omega$ — $\sigma\acute{o}$ $\mu\alpha\lambda\alpha\iota$ $\kappa\alpha\iota$ $\sigma\acute{o}\lambda\alpha\varsigma$ (V, 8, 5, 19-25)
c. 6 $\delta\omega\sigma\theta\epsilon\alpha\iota$ $\delta\acute{\epsilon}$ $\mu\omicron\iota$... (V, 8, 6, 1 sqq.)
*c. 7 *Dionys. $\kappa\alpha\iota$ $\delta\iota\omicron\upsilon\varsigma$...* Plot. *c. 7 $\mu\alpha\upsilon\sigma\tau\alpha\iota\sigma\tau\omicron\varsigma$ $\delta\acute{\epsilon}$ $\tau\omicron\delta$ $\delta\iota\epsilon\phi\alpha\iota\sigma\tau\omicron\varsigma$ $\epsilon\lambda\epsilon\upsilon$...* (V, 8, 7, 33 sqq.)
c. 12 $\delta\tau\epsilon$ $\mu\acute{\epsilon}\lambda\lambda\omicron\tau\alpha$ $\tau\omicron\mu\alpha\varsigma$ $\kappa\alpha\tau\acute{\alpha}$ $\nu\omicron\theta\epsilon\upsilon$... (V, 8, 11, 33 sqq.)
De intellectu ideis et ens (V, 9)
c. 7 δ $\nu\omicron\theta\epsilon$ $\epsilon\iota\delta\omicron\upsilon\varsigma$... (V, 9, 7, 8 sqq.)
 Fol. 183^v : *c. 5 de intellectu dei vobis haud alienum — $\epsilon\tau\epsilon\upsilon\lambda\alpha\varsigma$ $\chi\upsilon\phi\acute{\epsilon}\tau\omega$* (V, 9, 5, 1-11)
Ex libro unde sint mala... (I, 8)
De primo bono $\mu\eta\tau\eta\eta\upsilon$ $\kappa\alpha\iota$ $\delta\epsilon\upsilon\tau\epsilon\rho\omega$ $\epsilon\upsilon\pi\epsilon\upsilon\sigma\tau\omicron\upsilon$ (I, 7, 1, 15)
Ex libro 1 de providentia c. 4 $\sigma\acute{o}\delta\epsilon$ $\delta\iota\acute{\alpha}$ $\tau\eta\eta$ $\delta\iota\sigma\tau\epsilon\lambda\alpha\varsigma$ $\nu\epsilon\mu\omicron\varsigma$... (II, 2, 4, 16 sqq.)
c. 5 $\kappa\alpha\iota$ $\tau\acute{o}$ $\mu\acute{\epsilon}\nu$ $\alpha\delta\tau\omicron\upsilon\delta$... (II, 2, 5, 15 sqq.)*

Ces extraits sont tirés de l'*editio princeps* de 1580 qui présente, en regard du texte grec, la traduction latine de Marsile Ficin.

1. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XLIV, note 8, fin (Anastasis).

Chartac. 210 x 165 mm. Fol. I-IV + 46 + V-X. Saec. XVIII. *Miscellaneus*. *PORPHYRII Vita Plotini* (ff. 20^v-39).

TEXTE. — *Illopyphiou $\Pi\epsilon\phi\lambda$ $\Pi\alpha\tau\epsilon\tau\epsilon\upsilon$ $\beta\iota\omega\varsigma$ $\kappa\alpha\iota$ $\tau\eta\varsigma$ $\tau\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\sigma$ $\tau\omicron\upsilon$ $\beta\epsilon\beta\lambda\lambda\omega\upsilon$ $\alpha\delta\tau\omicron\upsilon$. Le copiste écrit 23 lignes à la page.*

Le plus tardif de tous les manuscrits de Plotin dérive bel et bien de l'édition de 1580, à preuve les divisions en chapitres marquées par un large blanc, la disposition des titres dans les divers catalogues de traités, enfin quelques variantes ou lacunes dont la dernière, au folio 38^v, s'étend de *Vita*, 26, 27 $\Delta\lambda'$ $\epsilon\upsilon$ $\tau\omicron\lambda\epsilon\upsilon\omega$ jusqu'à $\tau\omicron\upsilon$ $\beta\epsilon\beta\lambda\lambda\omega\upsilon$.

Une notice récente, insérée au folio 2, nous apprend cependant que le manuscrit, écrit tout entier de la même main, a été copié *e veteri codice ser. Principis Moldaviae*. Ce prince est un des Maurocordato, seigneurs de Valachie et de Moldavie¹. Ils étaient jaloux de leur magnifique bibliothèque et les savants ou diplomates français, envoyés en mission en Orient, ne purent jamais l'acquiescer. Tout au plus le marquis de Villeneuve parvint-il à faire copier, lors de son voyage (1728-1730), quelques-uns de ces manuscrits... ou imprimés. En 1729 la bibliothèque des Maurocordato périt tout entière par le feu.

Dans son apparat critique Creuzer a cité quelques leçons de cette copie.

1. Voir H. OMONT, *Missions archéol. franç. en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles*, dans *Collection de Documents inédits sur l'Histoire de France*, Paris, Imprimerie Nationale, 1902, t. II, p. 471.

APPENDICE I

MANUSCRITS PERDUS DES ENNEADES

«MANUSCRIT DE GALATA»¹

En 1490, au cours de son voyage à travers la Grèce et les Balkans, Janus Lascaris notait dans son carnet, le *Vatic.* 87. 1412, au folio 60^v :

ἐν τοῖς 'Ρουκελλοπόλει (οὐκὲ) Βαρωνcelli παρὰ τῷ 'Ιουδαίῳ | ... (= peut-être ιερὸν) Τολερῆ (ajouté après coup)
 ὁμοῦ μετὰ τῶν παλίων τοῦ χριστοφοροῦ
 Νικολάου ἀποφύγαντος, καλὸν π(ά)ρα.)²

K. K. Müller a fait remarquer que, puisque 'Ρουκελλοπόλει est biffé, il faut lire ἐν τοῖς Βαρωνcelli. C'est là un nom italien, ainsi que 'Ρουκελλοπόλει, *Rucellai*. Peut-être le juif habitait-il la maison de Baroncelli.

Τολερῆ paraît devoir être identifié à δ Τολερῆς en face de Stamboul, l'une des quatre villes dont l'agglomération forme Constantinople.

Il est difficile d'identifier ce manuscrit de Plotin. On ne sait même pas s'il était complet.

1. K. K. MÜLLER, *Neue Mittheil.* ab. J. Lascaris, p. 395.
 2. K. K. MÜLLER, *ibid.*, p. 360.

«MANUSCRIT DE LISBONNE»¹

H. F. Müller écrit : « Ferner theilt mir Anziani mit, ein Späner habe ihm (1877) erzählt, dass er in Lissabon eine griechische Handschrift des Plotinos gesehen, die Lorenzo de' Medici dem Könige Johann II zum Geschenk gemacht habe... »

Après avoir fait rechercher ce manuscrit à Lisbonne sans pouvoir le retrouver, Müller ■ d'abord pensé qu'il s'agissait d'un exemplaire de la version latine de Ficin imprimée aux frais de Laurent de Médicis à Florence en 1492, puis, dans un *Nachtrag*, se ravisant, il écrit :

« Ueber den gesuchten Lissaboner Plotinocodex kann ich jetzt hinzufügen, dass derselbe allerdings wirklich existiert hat, aber bei dem grossen Erdbeben 1755 mit vielen andern Manuscripten und gedruckten Büchern spurlos verschwunden ist »².

Si le manuscrit disparut en 1755, on ne comprend pas comment, en 1877, un Espagnol pouvait dire à Anziani qu'il l'avait vu. D'autre part la première hypothèse de Müller ne va pas sans difficulté : *Laurent* de Médicis mourut le 8 avril 1492, un mois avant que fût achevée l'impression de la traduction latine de Ficin. L'ouvrage fut dédié à Pierre de Médicis.

Si le manuscrit de Lisbonne a existé, et s'il fut donné par Laurent à Jean II, il était probablement une copie de A.

1. H. F. MÜLLER, *Horae*, 1879, pp. 105-106.
 2. H. F. MÜLLER, *ibid.*, p. 117.

<SCORIALENSIS VII. 4. 1 OU 8>

Le *Memorial de los libros griegos de mano de la libreria del Sr. Don Diego Hurtado de Mendoza* (*British Museum*, ms. Egerton n° 602, ff. 289-296¹) est une « rédaction abrégée », écrite vers 1546 et probablement par Melchior Cano, du catalogue grec du célèbre ambassadeur d'Espagne au concile de Trente². On y lit, sous la lettre P de la section philosophique :

[201] *Plotini Philosophi Enneadas* 6.

[202] *Porphyrii de vita et ordine librorum Plotini* 1.

Ces deux numéros ne constituaient probablement qu'un seul et même manuscrit. Il doit être identifié au *Plotinus*, signalé par Conrad Gesner dans l'édition de 1545 de sa *Bibliotheca Universalis*³.

Comme les autres manuscrits de Mendoza, celui-ci passa dans la Bibliothèque de l'Escurial. Il parait avoir été détruit lors de l'incendie de 1671. Avant cette date il portait la cote VII. 4. 1 ou VII. 4. 8.

Diego Hurtado de Mendoza fut un grand collectionneur : les manuscrits de l'Escurial en font foi. Il faisait l'admiration, excitait même l'enthousiasme de ses contemporains. Il envoyait à l'Orient des expéditions de recherche et, en Italie, il faisait copier des manuscrits. Aussi empruntait-il beaucoup, et en particulier à la Bibliothèque de S.-Marc de Venise, l'une des plus riches, et toute proche de Trente. On a conservé deux registres de prêts de cette bibliothèque, le premier portant sur les années 1545-1548, le second allant jusqu'en 1559⁴. On y voit que du

1. Publié par GRAUX, *Essai orig. fonds gr. Esc.*, appendice 3.

2. GRAUX, *ibid.*, p. 202.

3. GRAUX, *ibid.*, p. 369.

4. D'après GRAUX, *Essai orig. fonds gr. Esc.*, pp. 238 et 260 (n° 234). Graux renvoie ici à une lettre que Paetz de Castro adresse de Trente, le 8 juin 1546, à Homoratio Juan (appendice 6) et où, inventariant les trésors de Mendoza, il écrit : *y muchos cosas de Porphyrio*. Il n'est pas vraisemblable qu'il soit fait ici allusion au *corpus plotinien*.

5. Publiés par H. OMONT, *Deux registres de prêts de manuscrits de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, 1545-1559...* dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1887, pp. 651-686.

29 mars 1545 au 18 mars 1546, donc en moins d'un an, Mendoza emprunte, en neuf fois, vingt-quatre manuscrits, qu'il restituera successivement du 23 décembre 1545 au 20 décembre 1546. Il est donc très vraisemblable que le *Plotin* de Mendoza, s'il n'était pas un de ces manuscrits que les Espagnols d'alors appelaient « originaux », c'est-à-dire copiés en Orient pour des auteurs, dérivait d'un des *codices Bessarionis*. Sans doute, le nom de Plotin ne figure pas dans les registres de 1545-1546, pas plus que dans ceux de 1552-1559, mais Mendoza peut avoir fait copier les *enneades* avant 1545. Nous savons qu'antérieurement à la date du 29 mars 1545, il avait déjà obtenu le prêt de *codices Marciani*. Mais le volume du « registre de prêt » qui concernait ces années ne se retrouve pas aujourd'hui⁵.

Pour l'établissement du texte de Plotin, le manuscrit de Mendoza n'eût sans doute été d'aucune utilité. Il nous aurait peut-être fourni un chaînon intéressant entre tel manuscrit du XVI^e siècle, MarcB peut-être, et tel ou tel manuscrit du XVI^e siècle, auquel on hésite à donner comme archétype immédiat un manuscrit encore existant.

<MATRITENSIS O. 67>

Ce manuscrit formait, semble-t-il, le tome second de *Matr. O. 66*. Il était copié par Darmarius, vers 1580, et appartenait peut-être à Julio Pacio de Beriga.

Le premier folio débutait par les mots II, I, I, I - *γῶτες καὶ ποδοὶ ἐβου*.

On ne sait s'il était complet.

1. GRAUX, *Essai orig. fonds gr. Esc.*, p. 184.

2. GRAUX, *ibid.*, p. 185 et note 1.

APPENDICE II

UN FRAGMENT D'EUSEBE

VATICANUS ROSSIANUS 986 T

Olim XI. 136. Chartac. 227 x 143 mm. Fol. 391 (immo 392).
Saec. XV. *Miscellaneus* philosophicus = pluribus scribis conscrip-
tus. PLOTINI fragmentum *Emm.* IV, 7, 1, 1/8¹, 28 et 84 *deur* —
ή φύσις *dephoria* (ff. 277^v, 1.6-8-284, 1. prima) 1.

RELIURE. — Au recto du folio 1 ■ au verso du folio 391 on aperçoit la dé-
charge rose de l'ancienne reliure en cuir, datant probablement du xve siècle ;
tranches, arabesques noirs qui paraissent remonter à l'époque de la reliure pri-
mitive. — Fol. addit. I-VIII et IX-XVI.

COMPOSITION ET ILLUMINATIONS. — 42 cahiers, la plupart quincons. Divers
filigranes, sommairement identifiés par Gollub, tous de la première moitié du
xve s. (1397-1463), notamment (ff. 251 et suiv.) *Cisteus* (Br. 3668) et *Typh*
(Einborn).

CONSTITUTION. — Du folio 212 au folio 378^v (du cahier 26^e au cahier 36^e, fin du
quat. 36^e) nous avons un manuscrit matériellement assez homogène ; le papier est
presque toujours le même ; en outre, le copiste principal, mais non unique, écrit
en haut à droite sur chaque folio un titre courant à partir de 251.

Le morceau qui précède le fragment plotinien paraît être de la main du
même copiste, mais le fragment a certainement été écrit à une autre époque ;
au contraire, les ff. 284-288 sont d'une autre main, 288^v-290^v probablement
aussi, et 291 sqq de nouveau de notre copiste. Vers la 2^e moitié de 283^v, le co-

1. E. GOLLUB, *Die griechische Literatur in den Handschriften der Rossiana in
Wien*, I. Teil, dans *Sitzungsberichte der Kais. Akad. d. Wissensch. in Wien,
Philos.-Hist. Kl.*, 104, 3. Vienne, 1910, pp. 43 et 57. — H. DORRER, compte rendu
des *Etats*, dans *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1938, p. 529, n. 2. — H.-R.
SCHWYZER, *Das Plotin-Exzerpt im Codex Rossianus graecus 986*, dans *Relig.
Mus.*, t. 88, 1939, pp. 367-379. — Le 6 décembre 1938, M. Dörrie me communi-
qua par lettre sa découverte du *Rossianus* 986 et me laissa aimablement le
soin de la publier. Me trouvant alors en Orient, loin de tout, je n'ai pu accepter.
Ce n'est qu'en décembre 1939 que j'ai repris la question à Rome ; j'ai pu ainsi
bénéficier de la monographie de M. Schwyzzer et faire quelques bons nombres de ses
conclusions.

piète commence à s'arrêter pour mettre tout Plotin sur sa page, il y réussit presque,
mais est obligé d'écrire une ligne au-dessus de 284. Il semble qu'à cette époque,
284 ait déjà été écrit (si non le copiste n'aurait pas écrit ainsi cette ligne aussi),
mais cela n'est pas sûr.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 160 x 95 mm. ; 23 lignes à la page. En marge,
en haut à droite de chaque folio plotinien, le copiste écrit *Μαθητικὸν ἐπὶ φύσιν*. —
Le copiste met sur nombre d'un point, un seul point, notamment sur plusieurs
liés par ligature avec *h, p, a, r* et sur plusieurs isolés, même parfois s'ils portent
l'accent comme le second *ι* de *μουδω* en IV, 7, 6, 7, au folio 280^v. Sur la
porte l'accent (*dephoria*, IV, 7, 5, 12, au folio 279^v).

Suivant le procédé inauguré dans les *Recherches* et repris par Schwyzzer,
nous avançons étape par étape en marquant fortement le lien logique
entre les conclusions successives et le coefficient de probabilité qui s'y
attache. Il serait utile de les comparer avec les *Textes* des *Recherches*
(pp. 94-111) et les *Propositions* des *Manuscripts* (pp. 232-235). Les premiers
Enoncés reprennent souvent mot à mot les « conclusions » de Schwyzzer,
mais en précisent parfois la portée ou en complètent l'argument.

Le fragment T appartenant tout entier, comme les derniers extraits
plotiniens de Q, à la tradition manuscrite de la *Préparation des philosophes*
d'Eusèbe, nous le désignons, suivant nos conventions, par une majuscule
italique.

*Enoncé I : Nⁱ O, ni N, ni D, ni Q, manuscrits d'Eusèbe, ne dépendent
de T.*

Aux fautes propres à T, signalées par Schwyzzer, nous ajoutons quel-
ques leçons tirées directement de l'original, à la Bibliothèque Vaticane.

1, 8 <i>οὐδὲν</i> ONDQ	<i>οὐδὲν</i> T
2, 22 <i>ἀλλὰ</i>	<i>ἀλλ'</i>
3, 16 <i>τοῦτο</i>	<i>τοῦτο</i>
4, 6 <i>ἀποφύγε</i>	<i>ἀποφύγε</i>
5, 13 <i>μὴδὲν</i>	<i>μὴδὲν</i>
6, 48 <i>οὐκ</i>	<i>οὐκ</i>

*Enoncé II : Pour la période A de IV, 7, la fragment T ne descend pas
de l'archétype ONDQ.*

Une dizaine de fois, en effet, T présente la même leçon correcte que l'ar-
chétype plotinien, tandis que le texte d'Eusèbe est fautive. Dans le cas
spécial de T, la conclusion se tire non pas de toutes ces leçons, mais de
quelques-unes, indéterminées. Car le texte de T est foncièrement conje-
ctural et romanesque, comme on l'établira sous l'*Enoncé IX*, où l'on discutera
aussi ces dix accords de *Emm.* avec T. Mais, suivant la juste remarque
de Schwyzzer (p. 378), *seules* ces bonnes leçons ne peuvent être dues à des
conjectures. Or, il suffit que quelques-unes viennent de la tradition, pour
que soit garantie l'indépendance de T par rapport à ONDQ.

Énoncé III¹ : Le fragment T ne dérive de la recension non-ecclésiastique de Plotin citée par Eusèbe que par l'intermédiaire d'un manuscrit de la « Préparation évangélique », l'archétype ONDQT.

Deux omissions suffisent à illustrer ce fait patent :

2, 4 *ἐπεὶ δὲ συνέστη*
7, 1 *καὶ ἐκ τοῦ ἀγίου*

om. ONDQT

Énoncé IV : Le texte de la péripécie B de JMV ne dérive de l'édition d'Eusèbe que par l'intermédiaire d'un manuscrit de la « Préparation évangélique » d'où dérive aussi T, et que l'on peut donc appeler T_{JMV}.

En effet, pour la péripécie A, le fragment T s'accorde avec ONDQ contre JMV, tandis que pour la péripécie B, il s'accorde avec JMV contre ONDQ. Rien ne permet de supposer que le copiste de T, ou de son modèle, échange d'archétype d'une péripécie à l'autre ; pour T il n'y a pas de péripécies, mais un seul texte continu. De J, M et V au contraire, nous savons qu'à partir de la fin de la péripécie A ils ne reproduisent plus l'état de l'archétype plotinien. Comme ils suivent ici le même texte que T, et comme T est un manuscrit d'Eusèbe, leur source, pour la péripécie B, est un manuscrit d'Eusèbe.

Énoncé V : Le fragment T, pour la péripécie B, est indépendant de J, M et V.

Schwyzler, en guise d'argument direct, cite deux ou trois fautes tant de VM que de J absentes de T. À notre avis l'argument le plus fort est indirect et se tire de l'homogénéité du texte de T d'une péripécie à l'autre : T n'a qu'un seul modèle, un manuscrit d'Eusèbe ; or J, V et M sont des manuscrits des *Ennéades*. Vu l'intense activité critique de T, il est sûr que, s'il avait disposé d'un manuscrit de Plotin, le nombre d'accords entre Eum. et T serait bien plus considérable, et plusieurs lacunes de la tradition eusébienne auraient été comblées.

Énoncé VI : J, M et V sont indépendants de T.

La preuve ici est décisive. Les lignes 89, 15 *ἐπεὶ γὰρ* — 17 *ἐκ* manquent en T, tandis qu'elles figurent en J, M et V.

1. Cet *Énoncé*, qui situe d'emblée T dans la tradition eusébienne, figurerait avantageusement en tête de la discussion. Pour plus de commodité, nous suivons pas à pas l'ordre adopté par Schwyzler.

2. Expression plus exacte encore que « non-porphyrisme » employée dans les *Recherches* (p. 79, n. 2). Il y a une forte probabilité que cette recension est celle même d'Eusèbe. De la recension d'Eusèbe en effet, et de celle-là seulement, nous savons que les traités étaient parfois coupés autrement que dans les *Ennéades*. Ce qui se vérifie précisément de la recension citée par Eusèbe et de celle-là seulement. Nous continuerons donc à parler de la recension d'Eusèbe-christ pour désigner l'édition antique des œuvres de Plotin citée par Eusèbe.

3. Le caractère non-ecclésiastique de la recension citée par Eusèbe n'est plus contesté.

Énoncé VII : Il n'y a pas de traits communs à T et à J qui contraindraient à postuler un modèle commun TJ.

327

Schwyzler déjà a noté que les accords de T et de J en la péripécie B sont dus chaque fois au fait que la leçon de l'archétype NV était fautive. Il convenait cependant de relever une exception qui peut n'être qu'une coïncidence. En 89, 16 T porte très clairement *ἐν* et *ἐκ* qu'une copie, le copiste, par iotacisme, écrit la préposition au lieu de la conjonction, mais, avant de mettre l'accent, se corrige : au même endroit J corrige *ἐν* en *ἐκ* ; Schwyzler propose de lire *ἐκ* et *ἐκ*.

D'autre part, en deux autres cas, nous semble-t-il, la leçon de NV est sans doute fautive, mais cette faute était probablement déjà dans l'archétype, et T et J ont pu sans peine la corriger indépendamment l'un de l'autre.

8, 38 *μὴδὲν ONDQ MV*
84, 22 *ἀπὸν ONDQ M*

μὴδὲν TJ
ἀπὸν TJ

Pour être complet, citons trois variantes triples où T vient confirmer une leçon attestée par J et que diverses considérations, exposées dans les *États*, faisaient considérer comme étant la leçon de JMV.

81, 30 *ποσειδῶνος TJ* - *βασιλεὺς ONDQ* - *λαβὼντες MV*
89, 19 *ἀπὸν TJ* - *ἀπὸν ONDQ* - *ἀπὸν MV*
89, 3 *πρὸς τὸν ONT* - *πρὸς τὸν TJ* - *πρὸς τὸν DQMV*

Ainsi, même si l'argumentation de Schwyzler doit être légèrement nuancée, la conclusion reste juste. De ce que M et V forment une famille, caractérisée par des fautes de copistes, il ne suit aucunement que J et T forment une autre famille, dont l'archétype TJ ferait pendant à l'archétype MV.

La conclusion est importante, car un tel archétype TJ pourrait guère être, vu la nature de T, qu'un manuscrit d'Eusèbe.

De ce que T et J ne forment pas une « famille » on ne peut davantage conclure qu'ils remontent sans intermédiaire à l'archétype de groupe, TJMV. La carence d'indices en faveur d'une affirmation si constante pas un indice positif en faveur de la négation correspondante.

Énoncé VIII : De l'accord exceptionnel, en 89, 17, de T avec ONDQ (*ἐπεὶ*) contre JMV (*ἐπεὶ*), il ne suit pas que T a même source que JMV.

1. Lorsque T a une bonne leçon commune avec J (dans la péripécie B, le cas n'est pas le même que lorsque il a une bonne leçon commune avec Eum. dans la péripécie A) ; car T et J sont parties d'une même tradition et leur accord, sauf des raisons spéciales en sens contraire, témoigne de l'état de l'archétype TJMV. Tandis que lorsque T abandonne ONDQ pour s'accorder avec Eum., il contredit les témoins de la propre tradition.

C'est l'évidence même : d'un unique lotacisme on ne peut rien tirer. Schwyzler continue : « ... mais J, T et l'intermédiaire MV remontent séparément à un manuscrit *JMV* »¹.

Si « séparément » signifie que T et J ne constituent pas nécessairement une « famille », la conclusion, toute négative, est fondée : si « séparément » signifie que J, manuscrit des *Ennéades*, dépend ici directement de *JMV*, manuscrit d'Eusèbe, l'affirmation n'apparaît certes pas jusqu'ici comme impossible, mais, en l'absence d'indices positifs, elle est gratuite.

Énoncé IX : Les copistes de J, de M et de V ont vraisemblablement tiré le texte de la péripécie B d'un manuscrit des « Ennéades ».

Cet énoncé, y compris l'adverbe, reprend le *Théorème VII* des *Recherches*, où il n'est cependant encore question que de J et de M. Les témoins V et T étaient alors inconnus. Le manuscrit des *Ennéades* ainsi obtenu par induction était appelé *JM*.

Pour M et V, leur dépendance d'un manuscrit des *Ennéades* est désormais confirmée : la *Proposition IV* de la notice sur V identifie même CM avec MV. Schwyzler lui aussi tient l'existence de CMV, modèle de la péripécie B de M, pour certaine.

Le *Théorème XIV* des *Recherches* identifiait en outre JM avec CM, le modèle dont fit usage Démétrius Triboles, copiste de C et de M.

Mais d'où le copiste de J tire-t-il la péripécie B ? L'édition d'Eusèbe (*JM*) exclue, restent deux possibilités dialectiques :

La source de la péripécie est un manuscrit des *Ennéades* (*JM*).

La source est un manuscrit d'Eusèbe (*JM*). Celui-ci peut être soit un exemplaire complet de la *Préparation*, comme O, N et D et tant d'autres, soit un exemplaire incomplet. Et de nouveau cet exemplaire peut avoir soit la forme des extraits de Q, où l'on trouve, outre les péripécies A-B, la péripécie C de IV, 7, mais plus loin, soit la forme de T, qui n'a que les seules péripécies A-B.

Les *Recherches* (p. 104) ont fait remarquer « que

« si les copistes de J et de M avaient transcrit leur texte directement d'après JM ou JMV, on s'expliquerait mal :

1. Schwyzler, *Rhein. Mus.*, 1939, p. 374, énoncé VIII : « Jedenfalls darf T nicht auf Grund dieser einzigen Stelle als gleichwertig mit dem Archetypus von JMV erklärt werden, sondern J, T und das erschlossene Zwischenglied MV gehen getrennt auf eine Ha. JTMV zurück ». Le schéma de la p. 375 fait dériver la péripécie B de J directement d'un manuscrit d'Eusèbe et interprète ainsi « getrennt » dans un sens que nous croyons peu vraisemblable.

2. Voici, en entier, ce qu'écrit à ce propos Schwyzler, *Rhein. Mus.*, 1939, p. 374, énoncé IX : « Henry Recherches 104 hat sich gewundert, dass sowohl J als M (zwei im Eindeutigkeitstext verschiedenen Familien angehörende Hss.) schnitt C leicht hätten finden können (in einem Ex. der nicht-porph. Ausgabe unmittelbar anschliessend, in einem Ex. Ha. etwas vorher). Das führte ihn zu der Annahme einer um den Abschnitt B verminderten Ennéaden-H. als Zwi-

primo, qu'ils aient tous deux arrêté la restitution de la lacune à cet *age* ; *phry* dépourvu, alors qu'ils auraient facilement pu trouver la péripécie C, ce JM comme en JMV, ici, un peu en avant du texte qu'ils transcrivent, là, immédiatement après.

Secundo, qu'ils aient tous deux laissé une ligne en blanc entre la péripécie B et le texte qu'ils écrivent à la suite de cette péripécie.

J et M sont indépendants l'un de l'autre. Il paraît donc raisonnable de leur assigner comme archétype subsidiaire immédiat un manuscrit où ne se trouvait comblée que la première partie de la lacune de Eus., et où cette restitution était séparée du texte qui lui fait suite en J et M par une ligne en blanc. Seul un manuscrit des *Ennéades* répond à cette définition.

En ce qui concerne le seul *primo*, Schwyzler a fort bien fait remarquer qu'un fragment d'Eusèbe tout pareil à T répondrait aussi à la définition. Aussi, pour ce motif, croit-il « plus vraisemblable » que *JMV* soit une sorte de fac-similé de T plutôt qu'un manuscrit complet de la *Préparation* ou même, ajouterons-nous, qu'un exemplaire pareil à Q contenant les deux extraits plotiniens d'Eusèbe. Mais si l'archétype subsidiaire de J est un manuscrit des *Ennéades* plutôt que de la *Préparation*, *JMV* peut être n'importe quel exemplaire de la *Préparation* aussi bien complet qu'incomplet.

La force de l'argument ne tient d'ailleurs pas dans l'état matériel d'un exemplaire et de son modèle supposé, mais dans les particularités communes à deux ou à trois manuscrits indépendants, non pas dans fait isolé, susceptible de plusieurs explications plausibles, mais dans groupe de faits, dans un commencement de loi.

Concluons que, d'après le *primo*, l'un des chaînons intermédiaires entre chacun des manuscrits des *Ennéades* et l'archétype ensemble paraît avoir été soit un manuscrit de tous points pareil à T soit un manuscrit des *Ennéades*, dans les deux cas un exemplaire dépourvu de la péripécie C de IV, 7.

schenglied. Die Entdeckung von T widerlegt diese Vermutung. Da J, T und MV (nach VIII) getrennt auf eine Ha. JTMV zurückgehen, T jedoch wegen des Abschnittes A niemals auf eine solchen Zwischenstadium zurückgehen kann, ist JTMV entweder eine vollständige Eus.-Hs. oder, was wahrscheinlicher ist, ein Eus.-Excerpt, das wie T nur die Abschnitte A und B von IV, 7 enthält. Das Fehlen des Abschnittes C in J, M, V ist damit erklärt. Pour le dire tout de suite, cette solution dialectiquement possible nous paraît concrètement peu vraisemblable et T ne constitue pas un élément direct du problème.

1. Aujourd'hui il faudrait écrire « tous trois », car les calculs de Schwyzler sur V et les rapports de V avec la scolie de M excluent que le copiste de V ait de son modèle ait restitué la péripécie C dans le texte emendé.

2. Ici il faudrait maintenant « tous deux », car nous n'avons pas la fin de la péripécie C en V.

3. On ne peut faire instance que le problème n'est que déplacé et non résolu pour le copiste de ce manuscrit inconnu des *Ennéades* : *JCMV*, car si on s'en plaquait que ce copiste se soit intéressé à l'un des deux extraits sans remarquer ou transcrire l'autre, on s'explique moins facilement que dans les copies dont fait ainsi.

Quant à *secondo*, ni la découverte de V ni celle de T n'en a diminué la portée. Bien au contraire, J apparaissant plus distant de M que naguère, la disposition identique de la « charnière » entre la péricope B et la péricope D accroît la probabilité qu'ils reproduisent ici l'état de leur modèle, qui serait dès lors un manuscrit des *Ennéades* ; conclusion que la découverte de V a rendue certaine pour M.

Nous avons d'ailleurs une confirmation indirecte ou, si l'on préfère, une illustration de la valeur de cet indice. Car il y a un troisième manuscrit, le *Barberianus 275*, qui, comme J et M, laisse une ligne en blanc entre les deux périscopes. Or de celui-ci nous savons, à n'en pas douter, qu'il reproduit l'état de son modèle et que ce modèle est un manuscrit des *Ennéades*, puisque Barb. est une copie de M.

Mais quand bien même n'existeraient pas ces indices matériels, qui valent bien une liste de « fautes communes », il paraît plus naturel, moins gratuit de « postuler », entre la tradition d'Eusèbe et celle de Plotin, un seul chaînon plutôt que deux. En termes concrets, plutôt que de supposer que deux copistes, celui de J et celui de CMV, aient pu et voulu utiliser un exemplaire de la *Préparation*, il paraît plus simple et partant plus probable de supposer qu'un seul copiste des *Ennéades*, celui de JCMV, ait eu le flair, le savoir et l'audace suffisants pour compléter le texte de son archétype principal.

Par une tout autre voie, l'on arrive à la conclusion que le copiste de J a tiré la péricope B d'un manuscrit des *Ennéades*. Le copiste, en effet, tout au long des *Ennéades*, a repris en marge du texte une série de variantes qu'il emprunte à un exemplaire du groupe Y, probablement même à un exemplaire de sous-groupe dont font partie C, M et V. Il suffit pour s'en convaincre de comparer J^{me} avec les unités critiques des apparats de Creuzer et Müller, où l'on trouvera notamment les leçons du sous-groupe CMV. C'est en se basant sur ces apparats que le fait avait été énoncé au *Thésorème XIV* des *Recherches* et que les conséquences qui en découlent ont été exposées, plus haut, sous la conclusion de la notice relative à V (voir pp. 235-236). Il paraît utile de l'établir ici sur des bases nouvelles et de marquer, pour les deux premières *ennéades*, l'accord de J^{me} avec U et S ; nous prenons cependant à Creuzer deux autres accords intéressants.

I, 1, 10, 2 <i>ερωτων ωxy</i>	<i>ερωτων</i> J ^{me} , M ^{me} , US
10, 3 <i>βετ</i>	<i>βερετ</i> J ^{me} , M ^{me} , US
I, 6, 1, 50 <i>η ηδ ηπιδωκεν</i> US	<i>η ηδ ηδωκεν</i> Clz.
I, 7, 2, 6 <i>ηδ ελας</i>	<i>ηδ ελας</i> η ηδ <i>ηδωκεν</i> J ^{me} , US
I, 9, 1, 14 <i>ηπιδωκεν</i>	<i>ηπιδωκεν</i> J ^{me} , M ^{me} , US
II, 1, 1, 36 <i>ερωτων</i>	<i>ερωτων</i> J ^{me} , M ^{me} , CV
II, 1, 7, 41 <i>ηπιδωκεν</i>	<i>ηπιδωκεν</i> J ^{me} , M ^{me} , US
II, 3, 15, 4 <i>ηπιδωκεν</i>	<i>ηπιδωκεν</i> J ^{me} , M ^{me} , US

II, 9, 12, 2 <i>ελας</i>	<i>ελας</i> J ^{me} , M ^{me} , M ^{me} , US
13, 18 <i>ηδ ελας</i>	<i>ηδ ελας</i> J ^{me} , M ^{me} , US
16, 39 <i>ερωτων</i>	<i>ερωτων</i> J ^{me} , M ^{me} , US

De la troisième variante citée, précédée de *ηδ ελας*, il ressort que J consulte un archétype subsidiaire¹. D'après la variante *ερωτων* il semblerait que cet archétype soit étroitement apparenté à CMV. De toute façon, l'accord de J^{me} avec Y est hors de doute.

Il est donc certain que J a disposé, pour ses variantes marginales, d'un archétype subsidiaire porteur de l'état Y. Il est certain également que J, pour la péricope B de IV, 7, a disposé également d'un manuscrit distinct de son archétype principal. Comme précisément deux exemplaires du groupe Y, à savoir M et V, ont aussi la péricope B et la tiennent de CMV, il est très probable que J a utilisé deux fois le même archétype subsidiaire apparenté de très près à CMV ; nous appelons JCMV ce manuscrit des *Ennéades*.

De JCMV le copiste J tire donc directement la péricope B de IV, 7 et les variantes qu'il note en marge de première main. Au contraire M et V n'en dérivent que par un exemplaire MV qu'on peut identifier, suivant la *Proposition IV*, avec CM et appeler CMV. On doit donc distinguer, au moins logiquement, CMV de JCMV. Il est intéressant de noter qu'indépendamment de ces considérations, la école de C suggère, au moins comme possible, la même distinction ; c'était là une des hypothèses de la *Proposition V*. Enfin V ne dérive à son tour de CMV que par un intermédiaire *μενδ ερωτων* ; c'était la *Proposition VI*.

Mais pourquoi multiplier sans nécessité les intermédiaires² et postuler toute une chaîne d'archétypes perdus entre le manuscrit de la *Préparation T/MV* et chacun des manuscrits des *Ennéades* « complètes », J, M et V ? En fait, au point de vue dialectique, il ne s'agit pas de postuler un intermédiaire de plus ou de moins, mais de déterminer si cet intermédiaire est un manuscrit d'Eusèbe ou de Plotin. Car postuler comme « plus vraisemblable » un manuscrit T/MV qui ne serait qu'une réplique de T, alors que le contenu de T est singulier, c'est également admettre un intermédiaire logique, mais cette fois dans la tradition eusébienne.

1. A moins qu'on ne veuille supposer qu'il transcrit matériellement ce qu'il trouve dans l'archétype principal, ce qui rendrait compte que les leçons marginales de J paraissent dues au copiste *in scribendo*. Mais la question de l'origine de J^{me} ne fait alors que rebondir.

2. Il faut cependant noter que la leçon introduite par *ηδ ελας* ne figure pas, semble-t-il, dans un manuscrit existant du sous-groupe CMV.

3. Il se peut qu'en marge de JCMV ait figuré la variante *ηδ ελας*, avec ou sans *ηδ ελας* ; d'où l'accord de J^{me} avec le sous-groupe Clz. ; mais ce n'est là qu'une des explications plausibles de ce petit problème.

En note à son schéma, qui fait d'un manuscrit d'Eusèbe l'archétype subsidiaire immédiat de J, Schwyzler prend soin de noter que la possibilité d'autres intermédiaires n'est pas exclue.

A fortiori, lorsque *T* confirme une conjecture ancienne ou nouvelle celle de Tribolès en 6,30 (iotacisme), de Kirchhoff en 8,39 (iotacisme), de Schwyzler en 8,25 (esprit), des *États* en 2,9, on est loin d'être certain que la leçon proposée vient d'un delà des archétypes¹.

Corollaire : Le texte de *T* ne modifie pas substantiellement l'état entre les archétypes de la « Préparation » (*Eus.*) et des « *Ennéades* » (*Enn.*).

C'est là une conséquence immédiate de la nature du texte de *T*. Si, pour d'autres manuscrits, l'accord d'un témoin isolé d'une tradition avec l'unanimité des témoins de la tradition rivale n'établit nécessairement ni l'accord des archétypes ni la contamination de l'un de leurs dérivés, à combien plus forte raison faut-il se garder d'affirmer que l'accord de *T* avec *Enn.* contre *ONDQ* prouve toujours l'identité des leçons d'*Enn.* et d'*Eus.* A ce compte on devrait tirer la même conséquence de l'accord de *Sophianus* avec *Enn.* contre *Eus.* La seule différence entre *Estienne* et le copiste de *T* c'est que de l'un nous pouvons identifier comme telle chacune des conjectures, de l'autre, non ; mais de l'un comme de l'autre nous savons qu'un grand nombre de leurs « bonnes » comme de leurs « mauvaises » leçons ne proviennent pas de la tradition eussébienne, mais de leur intelligente activité de critiques.

Même si les dix leçons ennéadiques de *T* représentaient la leçon de l'archétype *ONDQ*, le rapport entre les deux archétypes demeurerait substantiellement le même. D'une centaine les divergences tomberaient à quatre-vingt-dix¹.

On se rappelle que le nombre et surtout la qualité des variantes qui opposent *Eus.* et *Enn.* furent les premiers indices à faire supposer la dualité des états antiques du texte. Aujourd'hui ce genre d'indices garde toute valeur et la conclusion qu'on en tirait naguère demeure inchangée.

Les *Recherches* pp. 60-73 ont réuni en faisceau les caractères les plus saillants des variantes ici discutées, notamment l'« indifférence » de la tradition (*États*, p. 115). Mais 8,28 *μῆλα* et 8,22 *εἰρῆν* de *T* ne sont pas nécessairement anciens. En 8,21 l'accord *ONDQ* condamne l'ordre des mots de *MY*.

1. Au demeurant c'est toujours « possible » : voir *Manuscrits*, pp. 30 et 145.
2. H.-R. Schwyzler, *Revue Mus.*, 1939, p. 377 : « Henrys Behauptung (*Recherches*, p. 73) die nicht-porph. Ausgabe habe sich deutlich von der porph. Ausgabe ab, erhebt durch *T* eine gewisse Einschränkung ». Nous ne reconnaissons pas du tout la note pensée : « deutlich » n'est pas de nous ; de même nous parlons la principalement des divergences entre les manuscrits et non pas directement et exclusivement des éditions du iv^e siècle. Pour qui connaît les intermédiaires qui séparent nos textes médiévaux des recensions antiques, il y a une nuance.

3. Au sujet de ces discussions (*États*, pp. 77-109), H. Dörrie écrit, *Götting. Anz.*, 1938, p. 528, n. 1 : « Diese Abtheilung ist leider das Schwachste an dem Ganzen. Abgesehen von ein paar Fehlerklärungen (que nous reconnaissons bien volontiers) stört vor allem die Neigung H. s., bei der Wertung der Lesarten eine klare Unterscheidung zu vermeiden ; so werden viele Lesungen als gleichwertig ».

plusieurs leçons rivales pour conclure à l'origine non-ennéadique (ce qui ne signifie pas non-plotinienne) des morceaux cités par Eusèbe, conclusion que sont venus confirmer d'autres arguments. On se trouve donc ici en possession par excellence de deux « états » du texte, non pas directement de deux éditions antiques, car plusieurs fautes sont dues à des copistes, mais de deux archétypes qui dérivent l'un de l'édition de Porphyre, l'autre, d'une édition différente, probablement celle d'Eusébios².

Il est remarquable que des dix désaccords de *Enn.* *T* avec *Eus.*, les observations critiques des *États* n'en ont noté explicitement qu'une seule comme « variante indifférente », 6,16 *προαβλῶντες* : *προαβλῶντες*, à propos

de [« variantes indifférentes »] vorgeführt, von denen eine bestimmt den Vorrang verdient : *Enn.* IV, 7, 4, 33 ist bei (*Enn.*) *lectio diffinitior* gegen *Enn.* (*Eus.*) [acceptant cependant *Enn.* Creuzer, Kirchhoff, Müller, Vollmann, Bréhier, *Estienne*, *Vigier*, *Heinichen*, *Gaisford*, *Didot*, *Gifford* ; or, contre cet impressionnant accord, nous avions écrit : « *bei*, *lectio diffinitior*, mais non pas impossible... cit. aussi V, 4, 2,2 où les mss. ont *bei*, là où la grammaire exigerait *ἐν* »] ; ebd., 5,33 verdiente *προαβλῶντες* (*Enn.*) den Vorrang vor dem gewöhnlichen *προβλῶντες* (*Eus.*). [Tous les éditeurs d'Eusèbe maintiennent *προβλῶντες*, alors qu'ils connaissent et utilisent le texte des *Ennéades* ; on ne peut que s'incliner] ; ebd., 6,41 ist *αὐτοφύρων* (*Enn.*) besser als *αὐτοφύρων* (*Eus.*) [De Kirchhoff à Bréhier, les éditeurs de Plotin, à tort, selon nous, rejettent *αὐτοφύρων* et ceux d'Eusèbe, d'Estienne à Gifford, maintiennent *αὐτοφύρων*] : Tout autre commentaire que ces faits paraît superflu.

Si M. Dörrie veut seulement montrer que les deux textes sont fidèles à Plotin et que le rôle de Porphyre a été minime, il ne fait qu'exprimer une conviction qui ressort de la disposition typographique même du *Texte*. Il y avait M. 200 variantes au lieu de 100 ou M. 50, ce serait toujours Plotin et non Porphyre que nous lisons dans les *Ennéades*.

1. H. Dörrie, *ibid.*, p. 537 : « Nach eingehender Wertung aller Abweichungen scheint der Schluss unausweichlich : die beiden mittelalterlichen *Handschriften* des *Texte* des *Plotin* gehen auf eine antike Textform zurück. Es hat sich nicht der Schatten einer Möglichkeit gefunden, ennéadische und nicht-ennéadische Überlieferung der *Qualität* nach für antike Zeit zu scheiden. [Il ne s'agit pas d'une possibilité, mais d'une réalité, puisqu'en fait, à tort ou à raison, en 1932, c'est à partir de ce seul indice, que nous avons conclu, avant d'avoir découvert les intitulés d'Eusèbe, à la probabilité des deux éditions antiques]. Ganz wider Erwarten steht am Anfang der eine Text *Plotin*, nicht die beiden *Ausgaben* von Porphyrios und Eusebios. Das ist genau das Gegenteil von dem, was H. erwiesen möchte = C'est de toute évidence le seul texte de Plotin qui est à la base des deux éditions antiques : c'est ce que créent tous nos travaux contre les tendances trop critiques des plotinistes d'hier et d'aujourd'hui. Quant à la dualité des éditions antiques, H. Dörrie avait écrit, p. 528 : « *denn nur von diesen Zitate* (des Eusebios) ist sicher belegt, dass sie aus nicht-ennéadischer Überlieferung stammen », et pp. 528-529 : « Es ist also sicher, dass Euseb aus eher nicht-ennéadischen Quelle mit anderer Buchhaltung zitiert ». Nous ne comprenons plus.

2. *États*, p. 70.

de 4,27 *Begehr* et 5,51 *gellow* les mêmes notes attireraient l'attention sur la graphie qui paraissait — et paraît encore — ancienne. Ce sont là les seules variantes « qualificatives ». Les autres leçons étaient tacitement admises comme pouvant être des fautes ; et trois d'entre elles (1,3 ; 8,7 et 8,13) étaient explicitement signalées comme « fautes de copistes ». Même si *T* n'avait jamais retrouvé la bonne leçon par conjecture et avait suivi l'archétype eusébien¹ aussi fidèlement que *ONDQ*, ce qu'il nous apprendrait n'indiquerait en rien sur les conclusions que l'on tire des divergences entre les deux archétypes.

Le rapport des archétypes *Eun.* et *Eus.* n'est donc pas plus modifié par la découverte de *T* qu'il ne l'a été par la découverte de *Q* ou par celle, du côté plotinien, de *J* et de *V*. Les deux traditions s'opposent l'une à l'autre et le nombre des variantes qui les divisent reste élevé.

Au surplus, il est dangereux d'étudier la seule péripécie *A* de *IV*, sans tenir compte de l'ensemble de la tradition eusébienne, de l'ensemble de la tradition plotinienne et surtout des précieux renseignements fournis par Porphyre sur l'activité littéraire de son maître et sur la sienne propre. Ce n'est pas ici qu'il convient d'invoquer le témoignage de Porphyre. Mais, quel connaisseur des manuscrits d'Eusèbe admettra qu'en moins de dix pages, les meilleurs, et pour ainsi dire les seuls témoins autorisés, de la *Préparation* reproduisent soudain un texte quatre-vingt-dix fois fautif ? Et comment s'expliquer qu'en ces dix mêmes pages, les manuscrits des *Ennéades* — poèchent que cinq ou six fois, alors qu'en *IV*, 1, les mêmes manuscrits, sur vingt-deux lignes, présentent treize variantes qui opposent non pas une « famille » contre une autre « famille » mais la première version de toutes les familles contre la seconde version de ces mêmes familles ? Quand on sait qu'avant la découverte de ces treize variantes, les critiques voyaient là, sur d'autres indices, un signe des remaniements de Porphyre, les cent variantes de la péripécie *A*, « indifférentes » ou non, loin de s'évanouir, prennent un relief nouveau.

Conclusion générale.

Sur un point important *T* apporte une précision. S'il n'est pas le « missing-link » souhaité², il rend tout à fait improbable l'hypothèse, en elle-même peu vraisemblable, que la lacune de l'archétype des *Ennéades* ait été comblée *directement* d'après un manuscrit de l'édition d'Eustochius. Le texte suppléé provient bien plutôt d'un exemplaire, complet ou non,

1. La conséquence serait que *T* formerait à lui seul une « famille » dont le témoignage sur l'état de la tradition eusébienne serait égal à celui du « sous-archétype » *ONDQ* ; position que Schwyzler rejette comme inacceptable.

2. H. Dobari, *Göt. Gel. Anz.*, 1938, p. 529, n. 2 : « Die Verwandtschaft zwischen *M* et *V* ist von H. bisher nicht restlos befriedigend erklärt worden ; hofentlich verhilft die Untersuchung dieses Rosianus dazu, in dieser Frage das letzte Wort zu sprechen ; vielleicht enthält der Rosianus die gesuchte Quelle von *M* et *V*. Aucune de ces deux suppositions ne s'est réalisée.

de la *Préparation évangélique*. Mais cet exemplaire n'est aucun des manuscrits connus de la *Préparation*, ni *T*, ni *O*, ni *N*, ni *D*, ni *Q*, ni même leur archétype commun¹.

Sur un autre point important *T* apporte une confirmation. Il souligne comme *J*, puis comme *V*, l'étaucheté des traditions d'Eusèbe et de Plotin². Il n'est plus possible aujourd'hui d'attribuer la restitution de la péripécie *B* en *M* soit à Bessarion³, le possesseur de *M*, soit à Tribolite, le copiste de *M*. L'indépendance mutuelle de *M*, *J*, *V* et *T* oriente vers d'autres solutions.

Par contre, *T*, fragment de la tradition eusébienne, n'apporte, comme on pouvait s'y attendre, aucun élément nouveau pour préciser, à l'intérieur de la tradition directe, les relations de *J*, *M* et *V* avec la source ■ les sources d'où ils ont tiré la péripécie *B* de *IV*, 7.

Sans qu'on puisse taxer d'impossible la solution contraire, il reste probable que *J*, non moins que *M* et *V*, a utilisé ici, comme archétype subsidiaire, un manuscrit des *Ennéades*⁴, celui-là même d'où il a tiré ses leçons marginales de première main⁵.

Quant à la péripécie *A*, l'apport de *T*, sans être nul, n'est pas beaucoup plus considérable. Il est certes intéressant de voir confirmer par un manuscrit⁶ les conjectures des critiques, celles d'Estienne comme celles des philologues modernes ; mais, si l'ensemble de la tradition eusébienne, à laquelle appartient *T*, ne les confirme pas à son tour, il n'est pas vraisemblable que toutes et chacune de ces « bonnes leçons » aient figuré dans l'archétype de la *Préparation*, d'autant moins que *T*, à l'égal des édités d'aujourd'hui, se plait à la conjecture et y réussit.

Le fragment *T* ne réduit donc pas sensiblement l'écart entre les archétypes d'Eusèbe et de Plotin et, ni par son titre ni par ses leçons, ne constitue un élément essentiel dans la question des états antiques du texte de Plotin. D'autre part, en qualité de témoin indépendant et même, ce qui n'est sans doute pas vrai, si toutes ses nouvelles leçons sont ■ conjectures, il devra prendre place dans l'apparat des éditions critiques tant d'Eusèbe que de Plotin⁷.

1. *Recherches*, p. 99.
2. *Recherches*, pp. 51-54.
3. *Recherches*, p. 99 ; *Manuscrits*, p. 236.
4. *Recherches*, p. 103 ; *Manuscrits*, pp. 234-236.
5. *Recherches*, pp. 110-111.
6. Voir *Recherches*, pp. 50-51 : certains accords de *Q* avec *T* ont chance de représenter un état plus ancien de ■ tradition.

E A F March Dearth Month I B R Corp. J U Ch.

1	16°	11°	15°	18°	16°	13°	7°	18°	15°	15°	17°	24°
2	20°	13°	19°	22°	20°	16°	9°	23°	19°	18°	21°	30°
3	23°	15°	22°	25°	23°	19°	10°	27°	22°	20°	23°	35°
4	25°	16°	24°	28°	25°	21°	11°	29°	23°	22°	27°	38°
5	33°	21°	31°	36°	32°	26°	14°	38°	30°	27°	33°	49°
6	35°	22°	33°	38°	34°	27°	15°	40°	32°	29°	37°	■
7	40°	26°	38°	44°	39°	30°	17°	46°	36°	33°	43°	61°
8	41°	27°	39°	45°	40°	31°	17°	47°	37°	33°	44°	63°
9	47°	31°	46°	53°	47°	35°	20°	53°	43°	39°	53°	74°
10	48°	32°	46°	54°	47°	35°	20°	54°	43°	39°	53°	74°
11	52°	35°	51°	58°	51°	39°	■	61°	47°	42°	58°	80°
2	52°	35°	51°	58°	51°	39°	■	61°	47°	42°	58°	80°
3	54°	36°	54°	60°	53°	40°	22°	63°	49°	43°	60°	82°
4	60°	41°	60°	68°	60°	45°	25°	71°	55°	49°	69°	90°
5	67°	44°	66°	75°	66°	50°	27°	78°	61°	52°	77°	97°
6	68°	45°	68°	77°	69°	51°	28°	81°	64°	54°	80°	100°
7	70°	46°	70°	80°	70°	53°	29°	83°	65°	56°	82°	102°
8	71°	47°	71°	81°	72°	54°	29°	84°	66°	57°	84°	104°
9	72°	48°	72°	82°	73°	55°	30°	86°	68°	58°	85°	106°
10	84°	55°	83°	97°	85°	63°	34°	98°	79°	66°	99°	119°
11	84°	55°	83°	97°	85°	63°	34°	98°	79°	66°	99°	119°
12	89°	58°	87°	102°	89°	66°	36°	103°	83°	69°	104°	123°
13	101°	64°	96°	113°	100°	74°	40°	114°	93°	77°	117°	137°
14	106°	66°	96°	118°	103°	76°	41°	118°	97°	79°	122°	142°
15	110°	67°	101°	121°	106°	78°	42°	120°	99°	81°	126°	145°
16	117°	70°	106°	127°	112°	82°	44°	126°	105°	85°	133°	151°
17	126°	77°	116°	141°	124°	92°	49°	139°	116°	94°	148°	160°
18	134°	85°	124°	152°	133°	98°	52°	148°	125°	101°	161°	177°
19	139°	85°	129°	151°	139°	102°	54°	155°	130°	106°	169°	184°
20	140°	85°	130°	153°	141°	104°	55°	157°	132°	107°	172°	187°
21	141°	86°	130°	153°	141°	104°	55°	157°	132°	107°	172°	187°
22	141°	86°	130°	153°	141°	104°	55°	157°	132°	107°	172°	187°
23	142°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
24	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
25	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
26	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
27	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
28	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
29	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
30	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
31	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
32	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
33	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
34	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
35	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
36	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
37	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
38	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
39	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
40	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
41	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
42	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
43	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
44	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
45	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
46	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
47	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
48	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
49	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
50	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
51	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
52	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
53	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
54	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
55	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
56	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
57	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
58	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
59	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
60	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
61	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
62	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
63	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
64	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
65	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
66	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
67	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
68	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
69	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
70	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
71	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
72	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
73	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
74	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
75	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
76	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
77	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
78	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
79	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
80	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
81	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
82	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
83	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
84	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
85	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
86	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
87	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
88	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
89	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
90	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
91	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
92	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
93	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
94	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
95	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
96	143°	87°	132°	155°	143°	106°	56°	160°	134°	10		

TABLE DES FILIGRANES*

<i>Agrane Pascal 67</i>	296.	<i>Char à deux roues 3642-44</i>	156.
<i>Aigle bisphale, Viad. ph. 108</i>	264.		176.
<i>Aigle dans l'air, V. air. 230</i>	296.	<i>Ciseaux</i>	102. 163. 171.
<i>Aurea</i>	285. 308.		192. 324.
488	301.	3670	176.
616 (BC)	272. 301.	3068	106.
617	74.	Chic. 10	163.
618 (FC)	272.	3981	287.
618 (IC)	276.	4807	106.
618 (B3)	174. 273.	4835	244. 296.
631	276.	Canon. 23	273.
632	280.	6106	97.
<i>Trin. B. 9 (BE)</i>	273.	6112	118.
<i>Viad. ph. 188 (BE)</i>	280.	5816	117.
<i>Viad. ph. 188 (VV)</i>	280.	5821-22	197.
<i>Lincoln 32 (VV)</i>	308.	<i>Marc. 248</i>	256.
<i>Lincoln 32 (AC)</i>	308.	<i>Croix grecque</i>	5576
<i>Amb. 868</i>	301.	<i>Echelle</i>	5920
<i>Canon. 83</i>	276.	6327	139.
<i>Arbelle</i>	708	118.	308.
707	117-119.	<i>Écu</i>	Mart. O. 06
744	225.	<i>Enclume</i>	Palat. 464
746	129. 196.	<i>Étoile</i>	6097
<i>Ar et fleche</i>	163. 171.	<i>Femme</i>	7540
<i>Balancé</i>	2449	<i>For à cheval (?) Amb. 667</i>	287.
2609	179.	<i>Feuille de trèfle 6314</i>	97.
<i>Boue</i>	2844	117.	233.
<i>Cercle, deux 3206</i>	235.	<i>Fleches</i>	6269
3206	106.		6371
<i>Chapeau de Cardinal 3373</i>	38.		6273
<i>Char</i>	3473		6376
	228.		6380-81

* Les chiffres en italique renvoient aux numéros du recueil de BIRQUET, *Dictionnaire des Filigranes*, 4 vol. in-4°. Genève, 1907. Pour s'assurer du degré de similitude, le lecteur voudra bien se reporter au corps de notre ouvrage. Il sera de même, s'il veut une description plus détaillée des filigranes non signalés par BIRQUET, mais repris dans la table ci-dessus avec les cotes respectives des manuscrits.

TABLE DES FILIGRANES

<i>Flour, argentée, 6202-94</i>	106.	<i>Licornus</i>	9982-86	119.
<i>Flour, tulipe</i>	6651	91.	9987-90	135.
	6665	45.	<i>Mélie</i>	102.
<i>Four</i>	7841	171.	<i>Moule</i>	106. 186. 200.
	7376	118.		63. 64.
	7376	117.		203.
<i>Laur. 85, 16</i>	118.			228.
<i>Hache</i>	7482	253.		240. 301.
<i>Huchet</i>	7684	228.		64.
	7686	64. 176.		396.
<i>Lettre G</i>	8186 et 8181	97.	<i>Nœud</i>	11923
<i>Lettre M</i>	8941	186. 193.	<i>Pé</i>	11982
	203. 205. 214.			12471
<i>Lettre R</i>	8224 (?)	91.	<i>Tête humaine</i>	18643
<i>Lettre T</i>	9127	64. 102.	<i>Tête de Licorne</i>	15759
<i>Lettre BG</i>	9886	276.	<i>Trois</i>	Rosierus 986
<i>Lettre BR</i>	8304-07	250.		
<i>Lettre CN</i>	9346-46	255.	<i>Non identifiés</i>	<i>Viad. ph. 386</i>
<i>Lettre IRP</i>	<i>Viad. ph. 108</i>	264.	<i>Amb. 667</i>	228.
				287.

INDEX DES NOMS PROPRES*

Albina, 45, 90, 33.
 Alcm., 47.
 Aldo Maruca, 258.
 Alexandre VII (Chigi), 163.
 Alexandre d'Aphrodise, 58.
 Alexandre de Verone, 187, 190, 191.
 Alto, 277.
 Altempe, 197.
 Alutus, 46.
 Amasia, 238.
 Amatinus, 200, 225, 291, 296-298.
 Amelius, xxiv.
 Amerbach, Vitus, 269.
 Anagnotta, Michel, 256, 261, 262.
 Andrea, 4.
 Anse de Villolona, 254, 258.
 Anzani, 32, 119/321.
 Apianus, Pietro, 269.
 Apostolus Arane, 268.
 Apostolus, Michel, 93, 186, 190, 195, 268.
 Arania, 134.
 Agrypoulos, Jean, 91-96, 209.
 Aristotle, 16, 17, 96, 97, 134, 151, 152, 154, 168, 198, 238, 268, 293.
 Arnold Aridulus, 88.
 Arredius, 272.
 Atticus, 38.
 Augsburg, 86, 87, 211, 213.
 Augustin, Antonio, 278.
 Auzias, Jean, 31.
 Autolycus, 244.

Azeola, 128.
 Baunker, C., 185.
 Bandini, 16, 17, 117, 120.
 Barbaro, Ermolao, 187, 189, 191, 198.
 Barocci, Giacomo, 204.
 Baroccini, 320.
 Basile, 267.
 Bassi, D., 37, 102, 287, 301.
 Battaglia, F., 196, 197.
 Beccatelli, Louis, 130.
 Bees, N. A., 228.
 Benseler, 282.
 Beriga, Julio Pedro de, 113, 231, 323.
 Besaron, Cardinal, 64, 69-72, 94, 112, 132-134, 190, 208, 215, 218, 222, 223, 226, 236, 242, 251, 256, 261-263, 267, 290, 293, 303, 306, 307, 311, 323, 339.
 Bick, J., 227, 229, 239, 248, 249, 280, 283, 286.
 Bidez, J., 291.
 Bielli, A., 44.
 Biotius, 270.
 Bodeman, 129.
 Bodley, Thomas, 204.
 Bogong, G. A. E., 128.
 Bohème, 211-213.
 Boll, F., 206.
 Bologna, 190, 269.
 Bonaventura Chlavasi, 4.
 Bourdelot, 124, 128.
 Brethier, E., xv, 7, 10, 41, 45, 80, 84, 219, 236, 296.

* Pour des raisons indépendantes de notre volonté, nous avons dû inclure dans cet Index les éléments qui constituent normalement, dans les *Catalogues de manuscrits*, la *Table des copistes* et la *Table des possesseurs et lecteurs*.

Brigue, xxix-xxxi, 3, 85, 91.
 Bruni, Leonardo, 31.
 Bude, 212.
 Burges, Cardinal de, 199.
 Busbocke, Auger de, 228, 229, 238, 270.
 Busse, A., 244.
 Cadieu, R., 185.
 Calonymus, 199.
 Canisius, Pierre, 269.
 Cano, Melchior, 322.
 Canonici, Matteo Luigi, 277.
 Cané, 4.
 Canianus, 108.
 Cassius, 108.
 Castro, Piaz de, 322.
 Caton, 268.
 Cavagliano (Cavalliani), 4, 5.
 Cécure, 146.
 Ceasari, 152, 153.
 Chalcondyle, Démétrius, 132, 133.
 Charlemagne, 47.
 Charles-Quint, 212.
 Chaudrier, Thomas, 132.
 Chlavasi, Bonaventura, 4.
 Chigi (Alexandre VII), 163.
 Christine de Suède, 128.
 Chrysoloras, Jean, 31.
 Chrysostome, Jean, 211, 267.
 Claudius, François, 87.
 Claymond, Jean, 129, 132.
 Clement, J., 135, 176, 177, 179.
 Cochez, J., xvii, xxii, xliiv, 3, 7, 16, 45, 62, 73, 83, 105, 109, 111, 117, 120, 124, 129, 134, 135, 150, 151, 155, 156, 159, 163, 167, 169, 172, 174, 176, 178, 179, 180, 184-186, 192, 203, 205, 214, 223, 240-242, 244, 246, 248, 250, 254, 260, 264, 272, 278, 280, 285, 290, 296, 308.
 Codinus, Georges, 249.
 Cohn, L., 238, 264.
 Coislin, Henri, 100.
 Colbert, 103, 108.
 Caloguo, 88.
 Comnène, Jean, 268.
 Conrad, E., 212.
 Constantinople, 93, 172, 190, 228, 229, 238, 245.
 Cortou, 207, 208.
 Corntillas, Georges, 263-269.
 Corvin, Mathias, xxvii, 147, 206, 211-213.
 Costil, Pierre, lvi-113, 199, 240.
 Coze, H. O., 159, 203, 275, 308.
 Cracovia, 208, 212.
 Crato, 271.
 Crète, 186, 206, 207, 209, 210.
 Creuzer, F., xiv, xvii, xxv-xxxi, 3, 16, 31, 45, 63, 72, 73, 75, 80, 88-90, 117, 122, 129, 149, 151, 154, 159, 163, 166, 169, 179, 186, 192, 193, 200, 205, 214, 219, 224, 225, 227, 239, 244, 245, 250, 254, 270, 290, 291, 295, 296-300, 306, 318, 319.
 Crusina, Martin, 212.
 Ceonkosi, 206, 211.
 Cyrille d'Alexandrie, 187, 191.
 Dahl, Axel, 135.
 Damascene, Jean, 267.
 Daniel, copiste, xxxix, 156, 157, 167.
 Dermarius, André, xii, 112, 114, 153, 240-242, 245-247, 250-252, 278, 279, 323.
 David, 32, 249.
 De Boor, 186.
 della Torre, A., 47-49.
 Demetrius Cydonius, 267.
 Démétrius, 39, 40.
 Denys d'Halicanasse, 102, 103.
 Denys (Pseudo-), 44, 58.
 Devaris, Mathieu, 5, 6, 15, 46, 177, 179.
 Diassorinus, Jacques, 184, 185.
 Dietrichstein, Baron de, 270.
 Dioscoride, 208, 238.
 Doderlein, 90, 193.
 Dorrie, H., 150, 324, 336-339.
 Lortez, L., 128.
 Drama, 228, 229, 238.
 Dupuy, 3, 6, 134, 176, 177, 179.
 Eger, Christian, 269.
 Elle, 244.
 Elton, 128.
 Elwes, Silvius, 272, 274.
 Éparque, Georges, 208.
 Érasme, 132.
 Ericius, Sebastianus, 285, 286.
 Escorial, 112, 250, 252.
 Este, 108.
 Estienne, Robert, 334, 335, 339.
 Eugène IV, 31.
 Ennape, 75, 85, 89.

- Eusèbe de Césarée, 38, 234, 235, 238, 254, 260, 264, 280, 285, 324-339.
 Eusebius, 6, 18, 119, 136, 157, 207, 325-340.
 Eutymo, 267.
 Falke, 31.
 Fabricius, 163.
 Faust, 153.
 Feghine (Fighine), 4, 5.
 Ferdinand 1^{er}, empereur, 206, 211, 212, 238.
 Feron, E., 196, 197.
 Ferrare, 249.
 Ferrari, 67.
 Ficino, Agnolo, 47, 48, 49.
 Ficino, Angelino, 47, 48.
 Ficino, Archangelo, 48, 49.
 Ficino, Beatrice, 47-49.
 Ficino, Chieribio, 47-49.
 Ficino, Daniele, 47-49.
 Ficino, Dottores d' Agnolo di Giusto, 48.
 Ficino, Marsilio, xvi, xxiii, xxv, xxvii, xxviii, xxxix, 1, 2, 15, 17, 19, 32-36, 38-44, 47, 62, 66, 67, 69, 80-84, 95, 96, 127, 133, 138, 147, 175, 180, 191, 213, 299, 304, 318.
 Fillel, François, 93.
 Fischer, Lud., 206, 210, 211.
 Florence, 31, 32, 70, 79, 86, 87, 132, 133, 211, 223, 249, 261, 263.
 Fontainebleau, 185.
 Fowler, Thomas, 132.
 Franchi de' Cavalieri, 44, 163, 164, 296.
 Freudenberger, Th., 148.
 Fugger, J. J., 75, 86-89, 192.
 Furia, Francesco de, 122.
 Galatard, T., 129.
 Galata, 320.
 Galien, 103, 106.
 Garthausen, 112, 179, 180, 183, 209, 241, 249, 278, 289.
 Gatzmann, Jean de, 236, 262.
 Gera, Théodore, 268.
 Geilun, 122.
 Géniois, 99.
 Gerstinger, H., 227, 269, 271, 280, 282, 284.
 Gerner, Conrad, 322.
 Chellinck, J. de, 147.
 Gnostiques, 12, 157.
 Göller, 75, 90, 193.
 Göz, W., 212.
 Gollob, E., 324.
 Gortyne, 206, 207, 268.
 Graux, Ch., 112, 185, 199, 240, 241, 246, 278, 322, 323.
 Grégoire de Nysse, 267.
 Grégoire, hiéronymoine, 287, 289.
 Grégorus, Nicéphore, 268.
 Griser, H., 154.
 Grocyn, W., 159, 132.
 Gubbio, 147.
 Guertin, V., 164.
 Guido, 4.
 Handlisch, A., 270.
 Hardt, 75, 109, 192.
 Hartig, O., 75, 86.
 Hartmann, A., 206.
 Henri IV, 3, 176, 179.
 Herbert, Will., 204.
 Hercule, 283.
 Hermann, C. Fr., 46.
 Hermès Trismégiste, 263, 272.
 Hermogène, 103, 106.
 Hermopollis, Théodore, 268.
 Hésiode, 97.
 Hévesy, A. de, 212.
 Hobein, 117.
 Hoeschel, David, 206, 211.
 Holstein, 17, 33.
 Hongrie, 211, 212.
 Honorato, Juan, 322.
 Hulsen, C., 154.
 Hüpsch, 88, 89.
 Hurault de Bouteville, J., 245, 252.
 Hypérides, 244.
 Ideler, J. L., 108.
 Iéna, 174.
 Jagellon, 206, 213.
 Jamblique, 32, 58, 290.
 James, M. R., 272.
 Jansen, 176.
 Jean Chrysostome, 211, 267.
 Jean II de Portugal, 321.
 Jean, copiste, 98, 99.
 Joachim, 228, 238.
 Jules l'Africain, 268.
 Juhaq, 187.
 Justinian, Léonard, 119.

- Karpénov, 256, 262.
 Karpov, 256, 262.
 Kirchhoff, xiv, xv, xxiii, 34, 123, 146.
 Koller, A. F., 134.
 Koptar, B., 239.
 Lacartarbo, Hermodore, 268.
 Lake, K. et S., xxxv.
 Lambek-Kollar, 227, 229, 238, 264, 280, 281, 285.
 Lascaris, Constantia, 93, 275.
 Lascaris, Janus, 107, 208, 320.
 Lefort, 45.
 Legrand, E., 93, 268.
 Léon, 287.
 Léon X, 15.
 Linacre, 132.
 Libonae, 321.
 Londres, 132.
 Louis II, 212.
 Ludovicus, 134.
 Luisio, F. P., 191.
 Lygia, Michel, 190, 192, 194, 195, 208-210, 220.
 Madril, 250.
 Mai, Angelo, 156, 296.
 Manouas, Marc, 265, 267, 269.
 Manuoa, Paul, 268.
 Marc (S.-) ■ Florence, 32.
 Marc (S.-) de Venise, 63, 131, 322.
 Marcos Bartheles, 281-284.
 Marie de Hongrie, 212.
 Martin, A., 37, 102, 287, 301.
 Martinello, S., 154.
 Martinus, V., 122.
 Mathias Corvin, 147, 211-213.
 Maurocordato, 319.
 Maxime, 268.
 Maxime de Tyr, 117, 118, 121, 187, 268.
 Maximilien II, 238.
 Médicia, 30-32, 49, 71, 93.
 Médicia, Catherine, 15.
 Médicia, Cosme, 31-33, 47, 49, 50.
 Médicia, Laurent, 31, 93, 107, 133, 208, 321.
 Médicia, Pierre, 321.
 Mélaechon, 269.
 Mendoza, Diego Hurtado de, 88, 322.
 Mercati, G., 166, 168, 296.
 Meyer, 206, 210.
 Mezzane, 4.
 Michel Anagnostis, 256, 261, 262.
 Microcephalitis, Michel, 248, 249, 252, 279, 303.
 Migne, 223, 263.
 Milan, 208.
 Miller, E., 111-113, 133, 184, 185, 199, 240, 246, 278.
 Minarelli, J. B., 186, 187, 190.
 Modeto, 108.
 Mohar, 212.
 Montepulciano, 133.
 Montaucon, 97, 98, 117, 163, 167, 223, 263.
 Morelli, J., 66, 154, 180.
 Moschopoulos, 267.
 Moser, G. H., 3.
 Mourmourau, Jean, 174.
 Müller, Chr. G., 174.
 Müller, H. F., iv-xviii, xxxvii, xli, 3, 6, 7, 16, 17, 19, 20-22, 32, 33, 34-35, 37, 40, 66, 67, 68, 73, 76, 77, 80, 117, 119, 120, 123, 124, 131-134, 156, 163, 169, 174, 178, 190, 205, 211, 214, 218, 224, 225, 227, 244, 248, 254, 256, 257, 264, 280, 290, 295-300, 312, 314, 321.
 Müller, K. K., 107, 108, 191, 320.
 Münte, 31.
 Murano, 190.
 Naldi, Naldo, 49.
 Nauck, 193.
 Nauplie, 174.
 Neander, Michel, 174.
 Némésius d'Émèse, 248.
 Nessel, Daniel de, 217, 248, 264, 280, 285.
 Nestor, D., 174.
 Niccolò, Niccolò, 30-32.
 Nicéphore Grégorus, 268.
 Nil, 134.
 Norraude, 85.
 Numénius, 185, 189.
 Olympiodore, 58, 286.
 Oumont, H., 3, 7, 15, 45, 97, 98, 103, 135, 176, 180, 222, 244, 245, 319, 321.

- Opfermann, H., xiv, xvii, 16, 33.
 73, 79-85, 205, 208, 210, 211-214.
 Oxford, 132.
 Paci, 4.
 Padoue, 107, 132, 191, 241, 269.
 Palestocappa, Constantin, 185, 223.
 263.
 Pape, W., 282.
 Pardo, Jean, 95.
 Parme, 277.
 Pasino, 169, 170.
 Patrizi, François de, 184, 185.
 Paul (S.), 58.
 Paulo della Regola, S., 154.
 Passantes, 282.
 Pensani (Ponsani), 4.
 Penna, xxix, xlv, 72, 224, 265.
 270, 295, 298, 299, 300, 304, 306.
 307, 310, 312-317, 333.
 Philadelphie, Gabriel, 170.
 Philippe II, 240, 246, 250, 251.
 Philon, 254, 260, 264, 268.
 Philopon, Jean, 275.
 Phocas, 246.
 Pio II, 31.
 Pie IX, 124, 156, 196, 206.
 Piemonte, 4, 5.
 Pierleoni, G., 163, 164.
 Pierus, 4.
 Pissidomonte, 4.
 Pio, Alberto, 108.
 Pitton, Pierre, 15.
 Platon, 31, 32, 37, 38-41, 44-46, 58.
 168, 187, 191, 207.
 Platon (Ricci), 47, 49, 51, 62.
 Pléthon, Gémiste, 49, 58, 191, 208.
 268.
 Plutarque, 192.
 Poggio, 31.
 Politen, Ange, 93, 132, 133.
 Pompeo, 128.
 Pons Ludacorum, 153.
 Ponte Fabricio, 153, 154.
 Ponte Palatino, 154.
 Ponte Rotto, 153, 154.
 Ponte Sisto, 154.
 Porphyre, xxiii, 3, 6, 7, 16, 45, 58, 65.
 187, 189, 198, 208, 219.
 Porte S. Marco, 4, 5.
 Previali, André, 223.

- Proclus, 31, 44, 58, 187, 189, 191.
 198, 283.
 Procope, 31, 248.
 Psellus, 58, 184, 275.
 Ptolemée, 192, 246.
 Pythagore, 198.
 Quentia, 42.
 Quinilien, Artéside, 192, 246.
 Reinesius, 174.
 Rovilla, A., 114, 240, 241, 278.
 Rhodomanus, 174, 175.
 Ridoif, Card. Nicolas, 15, 177.
 Rigault, 3, 135, 176, 177, 179.
 Rlack, W., 66, 72, 134.
 Rome, 93, 132, 153, 191, 208.
 Rostagno, E., 32, 67.
 Rucellai, 320.
 Pouché, 320.
 Sabbadini, L., 191.
 Salvato, 4.
 Semaran, Ch., 3.
 Sambucan, Jean, xliii, 205, 267, 270.
 271, 281, 282, 284, 306.
 Savignani, 4.
 Saxe, 175.
 Schlegel, C., 213.
 Schlegel, J., 206, 209, 212, 213.
 Schmidt, Ad., 88, 89.
 Schöndorf, 213.
 Scholastion, 166, 168.
 Schroeter, Jean, 174.
 Schwyzer, H.-R., xxvii, xxxviii, 1.
 3, 9, 11, 16, 20-23, 26-30, 35, 69.
 82, 89, 95, 97, 100, 118, 142, 144.
 145, 150, 153, 156, 161, 178, 205.
 214, 218, 227, 228-235, 238, 239.
 242, 253, 264, 287, 288, 289, 290.
 324-336.
 Scoria (Scorial), Bernardinus, 103.
 Scordylis, Zacharie, 245.
 Secontiotès, Jean, 44, 45, 46, 47.
 62, 67-71, 224.
 Séguier, Pierre, 99.
 Sextus Empiricus, 32.
 Seymour de Ricci, 225, 277.
 Simon, J., 153.
 Simon Salvato, 4.
 Simplicius, 146, 198.
 Site IV, 154.
 Saitel, O., 270.
 Sneyd, Walter, 277.
 Soliman II, 238.
 Sophianos, Nicolas, 6, 15, 177.
 Sotheby, 106.
 Stamboul, 320.
 Stampini, 168.
 Steno, Agostino, 147, 148.
 Stevenson, H., 124, 126, 250, 351.
 Sturajolo, C., 156, 157, 162.
 Strozzi, Palla, 93.
 Strozzi, Pierre, 15.
 Sturm, Jean, 269.
 Suchari, 4.
 Sybourg, 251.
 Sydenham, 285.
 Temstroom, J. J., 45.
 Tenta, Pietro, 154.
 Tenbue, 107.
 Tengenel, Sébastien, 265, 270, 281.
 282, 284.
 Theodora, 183.
 Théodorus, 58.
 Théodote, 97.
 Thévenot, Melchisédech, 245.
 Thionville, 15.
 Thomas d'Aquin, 44.
 Thon, J. A. de, 15.
 Thucydide, 39.
 Tito-Live, 283.
 Tiente, 322.
 Trébols, xv, xvii, xxiv, xxxix, 150.
 194, 205-210, 215, 218-222, 224, 233.
 234, 236, 241, 261, 268, 336, 339.
 Trélinus, 267.
 Tubingue, 212, 213.
 Turianus, Nicolas, 114, 244-247, 249.
 251, 252, 279, 302, 303, 309.
 Tyrann, 269.
 Ueberweg-Moog, 213.
 Valla, Georges, 108.
 Van der Aa, 244.
 Van der Swieten, G., 227, 248, 280.
 285.
 Van Pruille, 105, 108.
 Venise, 107, 112, 122, 155, 191, 211.
 224, 238, 241, 242, 245, 249, 252.
 263, 269, 305.
 Vespasians, 162.
 Victorius, Pierre, 109, 110.
 Vieme, 238, 269, 282.
 Viger, 333.
 Villeneuve, de, 319.
 Villouison, Anso de, xliii, xlv, 234.
 358.
 Virgile, 283.
 Visconti, 31.
 Vittoria, 333.
 Vogel, 112, 241, 249, 278, 289.
 Volkmann, 80, 89, 90, 99, 199, 204.
 219, 297, 333.
 Wenceslas, 152, 153.
 Wendland, P., 258, 264.
 Wheeler, 308.
 Wittenberg, 269.
 Xenophon, 105, 106, 254, 260, 264.
 Zacharias, 187.
 Zambetti, 63, 151, 153, 214, 234, 290.
 291.
 Zeitz, 174, 175.
 Ziegler, K., 229, 331.
 Zimmermann, H., 270.
 Zippel, G., 31, 32.
 Zonaras, 267.
 Zonghi, 64, 102, 124.
 Zornastre, 58, 61.

TABLE DES MATIÈRES

I. — LE GROUPE W :

1. Parisinus graecus 1976	E	3
2. Laurentianus 87, 3	A	16
3. Ambrosianus graecus 399	Am.	37
4. Borgianus graecus 22	Borg.	44
5. Parisinus graecus 1816	F	45
6. Marcianus graecus 241	MarcB	63
7. Darmstadensis 1641	Darm.	73
8. Monacensis graecus 86	MonB	75
9. Parisinus graecus 1970	I	91
10. Coislinianus 169	Cois.	97
11. Ambrosianus graecus 53		102
12. Parisinus graecus 1644		103
13. Monacensis graecus 234		109
14. Martianensis O. 66		111
15. Scorialensis T. III. 18		114

II. — LE GROUPE X :

16. Laurentianus 85, 15	B	117
17. Regimensis graecus 97	R	124
18. Oxon. Collegii Corporis Christi gr. II 7 ..	Corp.	139
19. Vindobonensis historicus graecus 37		134
20. Parisinus graecus 2082	J	135

III. — LE GROUPE Y :

21. Marcianus graecus 209	D	151
22. Scorialensis Φ. III. 11		155
23. Urbanus graecus 62	U	156
24. Chisianus graecus 19	Chis.	163
25. Taurinensis graecus 232	T	169
26. Ctenensis Bibliothecae episcopalis 63	Ciz.	174
27. Parisinus graecus 1969	H	176
28. Parisinus graecus 1968		179
29. Scorialensis Φ. II. 11	Φ	184
30. Berolinensis graecus 375	S	186
31. Monacensis graecus 215	N	192
32. Ottobonianus graecus 371	O	196

TABLE DES MATIÈRES

33. Martianensis O. 55	Martita	199
34. Barociensis graecus 145	Baroc.	203
35. Monacensis graecus 449	C	205
36. Marcianus graecus 240	M	214
37. Barberinianus graecus 275	Barb.	225
38. Vindobonensis philosophicus graecus 226 ..	V	227
39. Scorialensis L. III. 13	Scorb	240
40. Leidensis Vossianus graecus fol. 8	Leid.	244
41. Scorialensis L. I. 19	Scorc	246
42. Vindobonensis theologicus graecus 68	VindB	248
43. Palatinus graecus 404	Palat.	250

IV. — LE GROUPE Z :

44. Marcianus graecus 242	O	254
45. Vindobonensis philosophicus graecus 102 ..	VindD	264
46. Cantabrig. Collegii Sanctissimae Trinitatis		
B. 9. 9	Trin.	272
47. Oxoniensis Canonicianus graecus 83	Ox.	275
48. Scorialensis T. III. 11	Scora	278
49. Vindobonensis philosophicus graecus 182 ..	VindC	280
50. Vindobonensis philosophicus graecus 38 ..	VindE	285
51. Ambrosianus graecus 667	L	287
52. Marcianus graecus 244	P	290

V. — AUTOUR DE L'EDITIO PRINCEPS :

53. Vaticanus graecus 239	Vat.	296
54. Ambrosianus graecus 863	Ambr.	301
55. Oxon. Collegii Lincolnienensis gr. 32	L.	308
56. Vaticanus graecus 1902		318
57. Parisinus graecus 2890		319

APPENDICES. — I. MANUSCRITS PERDUS DES ENNÉADES :

58. Manuscript de Galata		320
59. Manuscript de Lisbonne		321
60. Scorialensis VII. A. 1 ou 8		322
61. Martianensis O. 67		323

II. UN FRAGMENT D'EUGÈNE

Vaticanus Rossianus 986		324
-------------------------------	--	-----

INVENTAIRE DÉTAILLÉ DES MANUSCRITS

TABLE DES FILIGANES

INDEX DES NOMS PROPRES

TABLE DES MATIÈRES

VI, 8: 264^r